

**Rav Israël Méïr LAU**

בס"ד

# LOULEK

**L'HISTOIRE D'UN ENFANT DE BUCHENWALD  
QUI DEVIENT GRAND RABBIN D'ISRAËL**

# LOULEK

## L'HISTOIRE D'UN ENFANT DE BUCHENWALD QUI DEVIENT GRAND RABBIN D'ISRAËL



Si on avait dit à l'enfant Loulek, qu'un jour, il dînerait à la table de la reine d'Angleterre et qu'il s'entreferait avec le pape, Fidel Castro, Nelson Mandela et d'autres grands de ce monde, il ne l'aurait certainement pas cru. Ou peut-être que si. Car pour Loulek, le plus jeune rescapé de Buchenwald, les miracles étaient presque ordinaires.

Sa survivance relève en effet du prodige. Jeté dans les bras de son frère par sa mère qu'un autre convoi emportait, tréballé d'un camp à l'autre, d'un wagon à l'autre, **Loulek** échappe toujours au pire. Dans cet enfer dont bien peu revinrent, l'amour et la ténacité d'un frère réussirent à sauver le dernier descendant d'une prestigieuse lignée rabbinique. Loulek deviendra grand rabbin d'Israël : le rav Israël Méïr Lau.

Ce livre n'est pas une autobiographie ordinaire. LOULEK a été écrit alors que l'on célébrait le soixantième anniversaire de la libération de Buchenwald. Dans la première partie, l'enfant Loulek rapporte ses souvenirs. Ensuite, le rav Israël Méïr Lau – actuellement Président de Yad Vashem – raconte comment cette enfance passée dans les camps, a forgé la voie qui fut la sienne en tant qu'homme et en tant que rabbin.

Nouveau témoignage sur les années noires de la Shoah, ce livre est une ode de reconnaissance à la **Providence divine** autant qu'un message d'espoir à tous les orphelins du monde.

Traduit de l'hébreu par Sarah Aboudharam



*«J'entendais les ordres en allemand – Schnell, schnell – les aboiements mêlés aux cris des enfants – Marné! Marné! et les plaintes des mères en détresse hurlant d'épouvante devant les visages ensanglantés des pères que l'on avait roués de coups de crosse, car ils avaient osé venir au secours d'un enfant.»*

Si vous constatez un défaut d'impression dans ce livre, merci de nous le retourner. Nous vous l'échangerons alors gracieusement. Au cas où vous ne nous retourneriez pas le livre bien qu'ayant constaté un défaut d'impression, l'éditeur se considérerait comme libéré de l'obligation de le remplacer.

Relecture et corrections: Mickaël Laustriat  
Maquette: Maï Cinema – 06 14 29 27 09

Titre original: *Al tichlakh yadekha el ha-na'ar* ©Yédioth Aliaronoth,  
Sifré 'Héméd, 2005

---

ISBN 978-965-91368-4-1

© Jérusalem Publications, 2009  
2<sup>ème</sup> édition – Mars 2010

Eingelesen mit ABBYY Fine Reader

### **A la mémoire**

du rav Moché 'Haïm Lau, mon père,  
de ma mère, la rabbanite 'Haya, de mon frère, Chmouel Its'hak, de mon  
grand-père, le rav Sim'ha Frankel Teomim, de mes oncles et tantes et de  
tous mes proches montés au ciel dans un tourbillon  
avec six millions d'autres membres du peuple d'Israël.

Leur sang nous interpelle depuis la terre. O terre! Ne le recouvre pas, que  
nous puissions entendre leurs cris. *Hy'd.*

## Préface

Je récitais la prière du Kaddish et des passages choisis du livre des Psaumes pendant la cérémonie commémorative célébrant le soixantième anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau, lorsqu'une neige épaisse se mit à tomber. Mes pensées allaient aux hommes d'Etat réunis pour l'occasion: le président israélien, le vice-président américain, des présidents et des premiers ministres parmi les plus prestigieux du continent européen. Trois heures durant, ils allaient devoir supporter le froid terrifiant de ce mois de janvier. Je ne me faisais pas de souci pour la foule nombreuse des rescapés – à laquelle mon frère Naftali s'était associé – venus participer, eux aussi, à la célébration. Le froid, ils avaient l'habitude. Les rassemblements interminables, sous la neige glacée avec, pour seul costume, un pyjama rayé et des sabots de bois... Près de soixante années plus tard, nous étions à nouveau sur la terre maudite d'Auschwitz.

Les yeux clos, je prononçai les versets: «Même si je dois traverser la vallée des ténèbres, je n'ai pas peur, car Tu es avec moi... Je ne mourrai pas, mais je vivrai afin de raconter les exploits de l'Eternel. Tu délivres mon âme de la tombe... Je cheminerai devant l'Eternel sur les terres des vivants...<sup>1</sup> *Yigadal veyitkadach cheme rabba...* Que Son grand Nom soit élevé et sanctifié...»

---

<sup>1</sup> Ndt: Extraits de Psaumes 23 et 116

Je les voyais, distinctement descendre des wagons, là, tout près de moi. Je les voyais attendre debout pour la sélection – qui pour la vie, qui pour la mort – là, devant moi, précisément. Je voyais leurs regards ahuris découvrant qu'ils avaient été trompés, qu'on leur avait cruellement menti. Je voyais les hommes de la Gestapo, leurs acolytes ukrainiens et leurs chiens menaçants – la gueule grande ouverte – pousser, bousculer, cogner. Je les voyais arracher avec bestialité les enfants, les nourrissons des bras de leurs parents et séparer les familles. Les images défilaient dans mon esprit avec cette triste trilogie qui hante les cauchemars de mon enfance: les trains, les bottes et les chiens...

J'entendais les ordres en allemand – *Schnell, schnell* – les aboiements mêlés aux cris des enfants – *Marné! Marné!* et les plaintes des mères en détresse hurlant d'épouvante devant les visages ensanglantés des pères que l'on avait roués de coups de crosse, car ils avaient osé venir au secours d'un enfant.

Au-delà des égards dus aux présidents et aux chefs de gouvernement assis devant moi, au-delà de l'amour et des sentiments de fraternité que ces Juifs, qui avaient échappé comme moi au brasier, m'inspiraient – mes pensées étaient happées par ceux que l'on avait exterminés ici, à Auschwitz-Birkenau et dans les autres camps, les ghettos, les forêts et les routes. Et c'est en leur nom que je récitai le Kaddish.

Ce Kaddish prononcé le 17 Chevat 5765/27 janvier 2005 est un événement unique, mais éphémère. Par contre, ce livre incarne, à mon sens, le ner neshama – une lumière qui célèbre éternellement la mémoire de ceux qui nous ont quittés. Cet ouvrage s'adresse aux générations futures et perpétue le souvenir de ceux qui ont succombé ou qui ont survécu à la fosse obscure et sombre creusée par les nazis. Il rend aussi hommage aux éclats de lumière qui, çà et là, ont transpercé ces ténèbres et aux lueurs d'espérance qui, après la tourmente, nous ont apporté la joie.

Malgré les multiples sollicitations et les encouragements, j'ai toujours refusé de porter mes souvenirs à l'écrit. Ce livre n'est pas une autobiographie dans le sens usuel du terme. Je n'y décris pas les quarantequatre années passées dans les services du rabbinat, depuis les quartiers sud de Tel-Aviv jusqu'au grand rabbinat d'Israël. Je n'y parle pas non plus des quinze années passées à la tête du tribunal rabbinique de Tel-Aviv-Yaffo ou de celui de Jérusalem, et des histoires fascinantes qui ont marqué mon parcours dans ces différentes instances. Je n'aborde pas les onze années d'enseignement dans les lycées Tsaitlin de Tel-Aviv, Brenner et A'had Haam de Petah Tikva, ni les vingt-cinq années de service auprès des soldats de Tsahal, depuis Fort-Tawfik au Sud jusqu'à Navatia dans le Nord. Mes activités auprès du Comité national pour les Juifs d'Union Soviétique, auprès du Comité consultatif d'éthique médicale ou de la commission formée par le grand rabbinat sur les questions de transplantation d'organes, auprès du Département de la jeunesse à Natanya et à la direction du Conseil national pour la sécurité routière n'y sont guère mentionnées. Ma participation à toutes sortes d'œuvres de bienfaisance, à des associations caritatives dans le domaine médical ou dans tout autre domaine n'est pas non plus abordée dans cet ouvrage.

Ce livre rapporte mes souvenirs de la Shoah, ma survie miraculeuse – aussi bien physique que spirituelle – mon enfance et mon adolescence, seul, sans parents ni maison. J'y fais également le récit de mes rencontres avec des personnalités illustres – juives ou non-juives – qui, de près ou de loin, ont souligné le miracle de ma survie et de celle de mon peuple. La libération après la fournaise ardente, mon installation en Israël et la reconstruction après le génocide – c'est là tout le propos de ce livre.

Avec le temps qui passe, les flammes que portent les rescapés s'atténuent peu à peu pour devenir des braises qui, toujours plus faibles, finiront un jour par s'éteindre. Je m'exerce à ranimer cette flamme pour qu'elle ne meure jamais. Anne Frank, *hy'd*, a réussi, à travers son livre, à émouvoir le



monde qui découvrirait son supplice. Mon récit, si différent soit-il, gagnerait aussi à être porté à la connaissance du public pour donner, je l'espère, matière à pensée, susciter l'examen des consciences et conduire mes lecteurs à la conclusion qu'en dépit des questions difficiles et irrésolues, malgré les interrogations, «nous cheminerons devant l'Éternel sur les terres des vivants<sup>2</sup>».

Lors de l'inauguration du Temple de Jérusalem, le roi Salomon proclama: «L'Éternel a promis de résider dans cette brume.<sup>3</sup>» La brume, cet écran qui dissimule la réalité des choses, c'est notre monde. Or justement, c'est dans le secret ineffable, dans le brouillard épais de la matière que réside la présence divine. Le rabbi de Kotzk avait l'habitude de dire: «Je ne suis pas disposé à servir un Dieu dont les voies seraient limpides et claires.» Si tout était clair, accessible et compréhensible, nous aurions avec Dieu un rapport de camaraderie. Il ne serait pas question de divinité. «Vous choisirez» nous dit la Torah. La foi ne s'impose pas d'elle-même à l'homme, il n'en reçoit pas la grâce. L'être humain est confronté à un monde qu'il ne peut saisir, qui l'étonne, qui l'interpelle. Et c'est dans cette incertitude rendue possible qu'il choisit, librement, de croire en Dieu. Je suis croyant – et le resterai jusqu'à mon dernier jour. «Tu m'as certes éprouvé, Éternel, mais Tu ne m'as pas livré à la mort.<sup>4</sup>» Le hasard n'existe pas, seule la Providence divine est à l'origine de toute chose. La seule question irrésolue demeure pourquoi. Pourquoi cela a-t-il dû se passer ainsi? Pourquoi mon frère Milek, a-t-il été condamné à mourir alors que moi j'ai survécu? Il semble que nous ne le saurons jamais. Pourtant cette question, dont je ne connais pas la réponse, n'ébranle en rien mes convictions religieuses et ma foi en Celui qui par Ses paroles a créé le monde, car «je place mon âme entre Tes mains.»

«Mes vœux, je les acquitterai envers l'Éternel, à la face de tout Son peuple.<sup>5</sup>» Quand je me réveille le matin, je récite la prière du modé ani avec

---

2 Ndt: Psaumes 116,9

3 Ndt: I Rois 8,12

4 Ndt: Psaumes 118,18

5 Ndt: Psaumes 116,14

une conviction redoublée: «Je te remercie Roi de toute créature, d'avoir eu pitié de moi et de m'avoir rendu mon âme...»

Je voudrais d'abord remercier mon frère Naftali – du plus profond de mon âme – lui, qui a risqué sa propre vie pour sauver la mienne. Il s'est dévoué jusqu'à l'extrême pour satisfaire les dernières volontés de notre père, *by'd* pour me protéger, me sauver, et s'assurer que la chaîne des générations ne serait pas rompue: son sacrifice extraordinaire n'est rapporté qu'en partie dans ce livre. Je tiens aussi à remercier notre frère aîné, Yehochoua, que nous avons retrouvé au camp d'Atlit à notre arrivée en Terre Sainte et qui – avec Naftali, mon oncle, ma tante et mes maîtres – s'est soucié avec intelligence et générosité de mon éducation et de mon avenir. Ils ont tout fait pour me faire oublier la peine et la mort prématurée de mes parents.

Je ressens aussi une profonde reconnaissance envers mon épouse 'Haïta, que sa vie soit longue, qui a pris sur elle cette charge si difficile de construire un foyer et une famille avec un mari qui ne savait pas vraiment à quoi cela ressemblait. Elle a fait preuve d'un courage remarquable, d'une obstination légendaire et a su marcher à mes côtés et surmonter tous les obstacles avec dignité.

Je dédie cet ouvrage d'abord à mes enfants qui en sont les premiers destinataires. Ils ont certes entendu parler de mes tribulations, mais je ne leur en ai jamais fait le récit dans son intégralité. Nous avons eu le mérite, mon épouse et moi-même d'avoir des enfants, des gendres et des brus, des petits-enfants, qui tous ont suivi la voie de nos ancêtres... Ils sont tout ce que nous aurions pu désirer et témoignent de notre victoire sur ceux qui voulaient nous anéantir.

Je suis certain que les lecteurs de cet ouvrage sauront apprécier la valeur suprême de la vie et le secret de l'éternité du peuple d'Israël.

Je remercie également le directeur de l'édition en hébreu, Dov Echenwald, dont l'opiniâtreté m'a encouragé à faire paraître ces pages. Ses efforts ont été couronnés de succès. J'ai aussi une grande estime pour Anat Medan

qui s'est distinguée par son écoute et son attention, de même que pour Tirtsza Arzi qui a fourni un travail remarquable et a fait preuve d'une grande sensibilité.

Un grand merci aussi à Koutiel (Kouti) Tefer et à toute l'équipe pour le travail et les ressources investis dans la publication de ce livre et sa mise en page.

En conclusion, j'émets cette prière au Créateur de l'univers qu'aucun peuple ne lève plus l'épée sur un autre, qu'il n'y ait plus de guerres et qu'aucun enfant au monde ne traverse ce que nous avons traversé, mes amis et moi-même.

Israël Méïr Lau  
Tel-Aviv  
Adar beth 5765

**Première partie:**

**Le couteau, le feu et le bois**

Voici le feu et le bois

Mais où est l'agneau de l'holocauste?

Abraham étendit la main et saisit le couteau...

## Premiers souvenirs – Une enfance brisée

Je revois encore mon père, sur la place. Cette image reste gravée dans ma mémoire, à jamais. Ce premier souvenir d'enfance, tel un feu ardent, hante encore mon esprit.

J'avais à peine plus de cinq ans à l'époque. J'étais terrifié. Je n'étais pas bien grand et je devais lever la tête à m'en tordre la nuque pour voir mon père qui se tenait au milieu de la place – *la Umschlagplatz* – près de la grande synagogue de Piotrkow-Tribunalski, ma ville natale. Mon père, portant une belle barbe et vêtu de son habit noir de rabbin, était entouré des Juifs de la ville. D'un côté les hommes et de l'autre, les femmes et les enfants.

J'étais moi-même du côté des femmes, avec ma mère et mon frère de 13 ans, Chmouel Milek. Mon frère aîné, Toulek Naftali, 16 ans, se trouvait au même moment dans les faubourgs de Piotrkow, à la verrerie «Hortensia» où il travaillait. Un an auparavant, il avait déjà été arrêté et envoyé à Auschwitz. Deux officiers SS, portant des uniformes noirs, les biceps ceints de brassards écarlates exhibant des croix gammées avaient enfoncé la porte de notre maison et, hurlant de rage, ils avaient demandé à Naftali où se trouvait le rav. Comme ce dernier était absent, ils s'en prirent à mon frère et le traînèrent jusqu'au siège de la Gestapo. Ils l'enfermèrent dans une cave sinistre et le soumirent à des interrogatoires et autres tortures. Le 30 juin 1941, on le fit monter dans un camion qui le conduisit directement à Auschwitz, vers l'esclavage et les travaux forcés. Mais il ne cessa jamais d'ébaucher des projets d'évasion. A son quarantième jour de détention, il mit ses projets à exécution et parvint à fuir cet enfer et à retrouver les siens.

Hélas, l'horreur allait bientôt nous rattraper, à Piotrkow.

Sur le parvis de la synagogue, l'angoisse était extrême. Tout autour régnait le silence. Un silence épais, absolu, menaçant. Soudain, le chef de

la Gestapo de la ville s'approcha de mon père avec, dans son regard, une cruauté assassine. Lui faisant face, il dégaina d'un geste brusque sa *maïka* sorte de matraque en caoutchouc durci, longue d'un mètre – et la fit claquer de toutes ses forces sur le dos de papa. La violence du choc tout autant que la surprise de l'assaut projetèrent mon père de quelques pas en avant. Son corps voûté, presque plié en deux était sur le point de s'effondrer quand, en une fraction de seconde à peine, mon père se redressa et regagna sa place, faisant à nouveau face à son assaillant. Il se tint le dos bien droit, masquant avec bravoure la douleur et supportant en silence l'atroce humiliation. Je pouvais voir comment mon père s'efforçait, à grand-peine, de garder l'équilibre pour ne pas tomber aux pieds de l'Allemand. Papa savait que s'il se laissait abattre, s'il permettait à ses forces de le trahir, il risquait de briser le moral des autres Juifs, et cela il voulait l'éviter à tout prix.

Tout le monde savait pourquoi le nazi avait soumis mon père à un pareil traitement. Les Allemands avaient exigé des Juifs de la ville qu'ils rasant leurs barbes. Nombreux furent ceux qui consultèrent mon père à ce sujet et sa réponse fut des plus claires: «Vous devez couper votre barbe pour échapper aux représailles!» Mais lui-même s'y refusa, préférant garder sa barbe ainsi que ses papillotes et préserver l'honneur dû à l'institution rabbinique qu'il représentait. C'est pour avoir enfreint cet ordre et respecté la tradition de ses pères qu'on lui avait asséné des coups de *maïka*.

Mais il y avait d'autres raisons à ce supplice. Mon père parlait couramment l'allemand et, en tant que rav de la ville, il incarnait aux yeux des nazis la communauté juive de Piotrkow. Souvent, la Gestapo avait requis ses services lorsqu'elle devait communiquer avec les Juifs et, inversement, les Juifs avaient fait appel à lui pour intervenir auprès de la police politique du Reich. Par ailleurs, papa était révééré de tous, et le ruer de coups et l'humilier servaient davantage la «cause» des nazis que de s'en prendre à n'importe quel autre Juif. Ce geste était lourd de sens et incarnait l'assujettissement des Juifs à la nation conquérante.

Plus tard, un témoin de l'époque, le directeur de l'hôpital juif de Piotrkow, le docteur Avraham Grinberg – qui survécut à la Shoah et devint un gynécologue de renom à Tel-Aviv – me rapporta qu'il se trouvait ce jour-là aux côtés de mon père sur le parvis de la synagogue, avec les autres notables juifs de la ville. Papa avait dit aux personnes qui l'entouraient: «Certes, nous ne sommes pas armés, mais nous ne pouvons pas rester là, comme cela, les bras croisés. Battons-nous avec nos ongles! Je doute que l'un d'entre nous ne puisse jamais sortir de cet enfer en restant debout sans rien faire. Nous n'avons rien à perdre!» A peine avait-il achevé cette dernière phrase que la *maïka* s'était abattue sur son échine.

Ce souvenir reste gravé dans ma chair, et plus particulièrement la vision de cet affront terrible dont je fus témoin. J'étais trop jeune pour saisir la répugnance vaniteuse des nazis envers le port de la barbe, mais assez mûr pour comprendre que les coups portés à mon père avaient été terribles. Un enfant ne peut supporter de voir son père subir une offense, ni voir s'effondrer ce symbole de la force et du courage auquel il s'identifie. Papa était le grand rabbin de Piotrkow, craint et apprécié de tous, et je ne pouvais supporter de voir les nazis exercer des sévices sur mon père, ni tolérer tout autant cette cruelle humiliation que les Allemands lui avaient infligée. Cette scène fut pour moi insoutenable parce que la victime de cette infamie était aussi bien le rav de la ville que mon propre père. Aujourd'hui encore, quand je me remémore ces six années de guerre, je réalise que la chose la plus insupportable que j'ai eu à subir pendant la Shoah ne fut ni la faim, ni le froid, ni les supplices, mais bien l'humiliation. Il est difficile, voire même impossible d'accepter l'impuissance absolue et écrasante à laquelle on est réduit devant le spectacle de la dégradation infligée à un innocent. Durant toutes ces années de guerre, un seul mot me venait constamment à l'esprit: *Latchego* – pourquoi, en polonais. Qu'avons-nous fait pour que vous piétiniez ainsi nos âmes? Nos fautes étaient-elles si graves que nous méritions un tel châtement? Hélas, ces questions restaient sans réponse. Une seule chose était sûre: nous étions juifs et les nazis voyaient en nous la source de tout mal.

Lorsqu'un enfant voit son père subir le fouet d'un chef nazi, ses coups de bottes cloutées ou les menaces de son chien, s'il le voit ployer sous la violence des coups et l'amertume de l'opprobre – il conserve cette image terrible dans sa mémoire pour le restant de ses jours. Mais, pour ma part, cette scène fut également porteuse d'un tout autre message. Mon père, déployant un courage remarquable, s'était interdit de fléchir, de succomber à la douleur, de s'abaisser devant l'ennemi en implorant, par exemple, sa pitié. Sans mot dire, il avait regagné sa place et sa contenance, pour faire à nouveau face à son adversaire. Cette deuxième image, tout aussi forte, efface le sentiment d'impuissance et l'humiliation générés par la première parce qu'au bout du compte, le courage jaillit de cette terrible injustice.

Au terme de la sélection, les femmes et les enfants furent séparés des maris et des pères. Maman, Chmouel et moi, nous fûmes conduits dans la grande synagogue, et là, nous assistâmes à des scènes abominables. Malgré mon jeune âge, je me rappelle encore avec netteté l'une d'entre elles: une vieille dame, de quatre-vingts ans peut-être, était assise dans la section des femmes. Elle était assez forte et sa peau était couverte de rides. Elle tenait la rambarde de bois de ses deux mains et sur l'un de ses doigts brillait une bague particulièrement ostentatoire. Un des Ukrainiens armés qui avaient la charge de nous surveiller leva les yeux vers la section des femmes et fixa du regard le bijou que portait la dame. Il aboya en russe: «*Dai! Dai!* – Donne! Donne!» La vieille se tut. Soudain, tel un aigle qui s'élance sur sa proie, il se rua vers l'étage supérieur, saisit de ses deux mains les épaules de l'aïeule qu'il projeta à terre et, la piétinant avec rage de ses bottes, il lui arracha la bague.

L'atmosphère dans la synagogue était sinistre. Nos vies étaient devenues bien précaires puisqu'elles ne valaient guère plus qu'un bijou. Nos destinées étaient à la merci de quelques sordides geôliers. Entretemps, la nuit était tombée et l'obscurité devint totale. Des centaines de femmes et d'enfants étaient entassés dans cet espace réduit, dans l'effroi et l'horreur. Tard dans la nuit, la porte de l'établissement s'ouvrit et une torche projeta sa lumière à l'intérieur. Deux agents de la Gestapo se tenaient sur le pas de la porte, face à face, à quelques centimètres l'un de l'autre. L'un d'eux cria



d'une voix forte: «Voici la liste des personnes qui peuvent rentrer chez elles! Quand vous entendrez votre nom, vous vous lèverez immédiatement! *Schnell! Schnell!*» Il commença à appeler ceux qui seraient libérés. Le premier nom fut celui de ma mère, Lau 'Haya. Maman resta immobile. Elle espérait que ses deux enfants – Chmouel et Israël – seraient également autorisés à sortir afin que nous restions ensemble. L'Allemand avait achevé sa lecture. Ni mon frère ni moi n'avions été appelés. Nous savions que ceux dont les noms ne figuraient pas sur la liste resteraient dans la synagogue et seraient condamnés à une mort certaine.

L'Allemand qui, comme ses semblables, ne pouvait pas supporter le moindre désordre ni le moindre écart hurla: «Une des personnes appelées ne s'est pas levée!» Les deux agents comptèrent avec soin les Juifs qui étaient sortis. Consultant à nouveau leur liste, il leur fallut se rendre à l'évidence: une des personnes appelées était bien restée à l'intérieur. Ma mère, mue par son instinct maternel, examina l'espace qui séparait les deux gardes à l'entrée de la synagogue et conçut aussitôt un plan d'action efficace. Elle me saisit d'une main et Chmouel de l'autre. «Venez!» nous dit-elle. Nous nous élançâmes aussitôt vers elle. Il n'était pas nécessaire de nous expliquer que nous devons rester silencieux, et surtout qu'il était interdit de nous éloigner d'elle. Nous devons nous serrer les uns contre les autres et ne faire plus qu'un seul corps. Elle entendait profiter de l'obscurité pour masquer notre présence auprès d'elle et fuir avec nous, comme si nous étions une seule et même personne. Maman, craignant que les gardes postés près de la porte n'obstruent soudainement le passage, lança: «Voilà, voilà, j'arrive!» pendant que nous nous dirigeons vers la sortie, dans une sorte de marche latérale. La fusion avait beau être totale et notre communion parfaite, notre convoi ne passa pas inaperçu. J'ouvrais la marche et sortis le premier de la synagogue. Ma mère était juste derrière et Chmouel à l'arrière. Les deux Allemands avaient laissé juste assez de place entre eux pour permettre le passage d'un seul homme à la fois. Hélas, la singularité de nos mouvements éveilla les soupçons de l'un des gestapistes. Il éleva ses deux mains et les serra l'une contre l'autre pour les abattre ensuite de

toutes ses forces, l'une vers la droite et l'autre vers la gauche. Chmouel qui se trouvait sur sa gauche s'effondra sur le sol de la synagogue et fut reconduit à l'intérieur. Ma mère et moi, qui l'avais précédée, nous étions à droite. La violence du coup nous propulsa dans une flaque d'eau non loin de là. Si Chmouel était toujours retenu, nous, nous étions libres. Nous avions la vie sauve. Mais Chmouel nous fut pour toujours ravi. Plus tard, nous apprîmes qu'il avait été transféré le même jour à Treblinka.

Maman comprit qu'elle ne pouvait rien contre le mauvais décret qui s'était abattu sur les siens et que rien ne ferait revenir son fils. Accablés, nous gagnâmes en hâte et dans le silence le plus absolu notre domicile, au 21 rue Philsoudski, à proximité de la synagogue. Notre maison de sept pièces, qui occupait tout un étage, était totalement vide. Naftali demeurait dans le ghetto et travaillait à la verrerie. Chmouel restait enfermé dans la synagogue avec les autres condamnés à mort et mon père se trouvait au siège de la Gestapo. Nous étions seuls, ma mère et moi. Maman tenta sans succès de me mettre au lit. Je ne pus fermer l'œil. Les événements de la journée se bousculaient dans mon esprit et ne me laissaient aucun répit. Quelques heures plus tard, je fus à nouveau témoin d'une autre tragédie: j'entendis un cri assourdissant qui provenait de la rue, juste en bas de ma fenêtre. Je me redressai sur mon lit et parcourus la rue du regard, quand soudain j'aperçus une jeune femme gisant dans une mare de sang avec dans ses bras, un nourrisson. Un homme de la Gestapo se trouvait près de la dépouille et la retournait d'un côté et de l'autre, espérant lui ravir quelque bijou, tout en la rouant de coups avec ses bottes. Je regardais la scène avec horreur. J'étais paralysé. C'est alors que je sentis la main de ma mère posée sur mon épaule. Elle non plus n'avait pas réussi à dormir. Elle avait aussi entendu le cri terrible. Maman voulait préserver mon âme et ma candeur enfantine. Elle m'étreignit avec amour et m'arracha avec douceur de la fenêtre pour me coucher à nouveau dans mon lit.

Evidemment, je ne pus m'endormir. Je me retournais dans mon lit sans trouver le sommeil. J'essayais désespérément d'oublier tout cela, d'ef-

facier de ma mémoire ce jour funeste, d'oublier Chmouel, la femme et son enfant assassinés. Soudain, la porte s'ouvrit. Je me précipitai vers l'entrée et pour la première fois, je découvris mon père, le visage glabre, ce qui me sembla plutôt étrange. Des larmes jaillirent de ses yeux bleus, derrière ses lunettes à monture d'or. Mon père qui était solide comme un roc et qui, bien que sensible, avait toujours montré une certaine réserve, pleurait. Il raconta à ma mère ce qu'il avait appris. Que Chmoulik était resté seul dans la synagogue, séparé des siens et qu'il avait compris, lui aussi, que mon frère était condamné à mourir.

Papa, qui connaissait bien la Gestapo, s'était adressé à qui de droit dans l'espoir de faire libérer son fils. Le chef de la Gestapo avait accepté de relâcher Chmouel en échange de la montre de gousset Schaffhausen et de la chaîne en or que portait mon père. Papa s'en était aussitôt défait et l'avait tendue à l'officier allemand qui s'en était emparé avec avidité. Hélas, le nazi n'avait pas tenu parole. Chmouel avait été laissé à son triste sort. L'Allemand s'était contenté de sourire et avait tourné le dos à mon père. «Nous ne verrons plus Chmouel» dit mon père dans un sanglot, et moi je compris que quelque chose de très grave était arrivé et que nous ne pouvions plus rien faire.

Des rumeurs circulaient sur une Aktion imminente, selon lesquelles les nazis traqueraient les Juifs de Piotrkow jusqu'au dernier pour les envoyer ensuite à Treblinka. Dans un murmure, Papa confia à ma mère qu'il avait découvert un abri dans un immeuble de la rue Yerosolimska. Nous y serions plus en sécurité, mais lui se refusait à entrer dans la clandestinité. Les Allemands qui le savaient vivant n'auraient de cesse de capturer le rav de Piotrkow. Ils poursuivraient leurs recherches acharnées jusqu'à ce qu'ils le trouvent, mettant en péril tous les Juifs de la ville. «Si je me cache, expliqua-t-il à ma mère, les Allemands mettront le ghetto sens dessus dessous, retournant la moindre pierre. Je préfère rester visible, afin de limiter l'envergure de l'Aktion et des traques, et permettre à d'autres Juifs de rester dans leurs abris et d'échapper à l'horreur.» Ses mots pénétrèrent jusqu'au plus profond de mon âme.

Il nous fit ses adieux et se joignit aux autres Juifs dans la synagogue, où il attendit avec, dans ses bras, un Sefer Torah. On fit sortir les Juifs et papa se dirigea la tête haute vers le train qui le conduisit – avec quelque 28'000 autres Juifs de Piotrkow à Treblinka.

A son arrivée au camp, un événement des plus singuliers se produisit qui, me semble-t-il, relevait bien de la Providence – ou ressemblait tout au moins à un «heureux» concours de circonstances. Le même jour, un autre train déversa sa triste cargaison à Treblinka. Ces Juifs-là venaient de la ville slovaque de Presov. Huit ans plus tôt, papa avait quitté son poste de rav de cette ville pour prendre les rênes du rabbinat de Piotrkow et depuis, il n'avait pas été remplacé. Piotrkow et Presov étaient fort différentes l'une de l'autre. A Presov, on parlait allemand et hongrois tandis qu'à Piotrkow, c'était le Yiddish et le polonais. Les deux villes n'avaient en commun que le fait que mon père, le rav Moché 'Haïm Lau, fut le dernier à avoir dirigé leurs communautés respectives. Or voici que sur le quai de Treblinka, alors qu'ils étaient conduits vers les chambres à gaz, les Juifs de Presov et ceux de Piotrkow retrouvèrent leur rav bien-aimé. Papa, entouré de ses ouailles, cita les dernières paroles de Rabbi Akiva, un des dix martyrs de l'époque de la Michna. Quand les Romains lacérèrent sa peau avec des peignes d'acier, ses élèves lui demandèrent comment il pouvait supporter un tel supplice. Et Rabbi Akiva répondit: «Tous les jours de ma vie, je me suis demandé – en lisant le verset selon lequel un Juif doit aimer son Dieu de toute son âme, même s'il doit pour cela sacrifier sa vie – quand aurai-je la chance d'accomplir ce commandement? Maintenant que l'occasion s'est enfin présentée, refuserai-je de l'accomplir?» Rabbi Akiva récita le premier verset du Chema et tout en prononçant avec lenteur le dernier mot – *e'had* – un – il expira. «Juifs! Poursuivit mon père en élevant la voix pour se faire entendre, parmi les 613 commandements il en est un que nous pouvons accomplir aujourd'hui: «Et Je serai sanctifié par les enfants d'Israël!» Nous devons accepter de mourir parce que notre peuple porte le nom de l'Eternel. Allez, mes frères, que nous puissions accomplir cette *mitsva* dans la

joie! Le rav Sim'ha Bounim de Pechiskha, citant le verset «Vous sortirez dans l'allégresse»<sup>6</sup> disait qu'avec la force de la joie, nous pouvons quitter le malheur, les souffrances et les drames de ce monde ici-bas! C'est alors que papa, rejoint par les autres Juifs, entonna un bouleversant *viddouï*: «Sur les fautes que nous avons faites devant Toi...» La prière qui avait commencé dans un murmure se transforma en véritable grondement: «*Chema Israël – Ecoute Israël, Hacher melekh, Hachent malakh, Hachem yimlokh leolam vaed – L'Éternel règne, l'Éternel a régné et régnera à jamais!*»<sup>7</sup>

Depuis cette dernière rencontre avec mon père à Piotrkow, je ne l'ai plus jamais revu. Je ne garde de lui que des souvenirs épars. Le souvenir le plus lointain remonte à des jours heureux, bien avant la guerre. Je suis sur ses genoux et je caresse ses papillotes. La deuxième image est bien différente. Nous avons de la visite et mon père – le visage crispé par l'inquiétude, le front soucieux, marqué de rides – parle de la situation. Je me rappelle jusqu'à ce jour l'atmosphère oppressante de cet entretien.

Le souvenir de mon père m'accompagne tous les jours. Ses portraits garnissent les murs de ma maison et souvent, je les regarde. Je pense à lui sans cesse. A chaque événement qui jalonne mon existence, qu'il soit triste ou heureux, à chaque tournant dans ma vie, je ressens un grand vide – et je me languis de lui. Quand je dois prendre la parole, je me demande toujours comment mon père, le rav Moché 'Haïm Lau, cet orateur talentueux comme cela me fut rapporté par les personnes qui l'ont connu, aurait traité le sujet. Il est avec moi où que j'aille.

Hélas, papa était absent quand ma mère et moi trouvâmes refuge dans un abri, à proximité de notre domicile, au 12 rue Yerosolimaska. Papa avait

---

6 Ndt: Isaïe 55,12

7 Les dernières paroles de mon père nous furent rapportées pour la première fois dans le ghetto de Piotrkow par un jeune homme, David (Doudak) Leibowitz, qui s'était évadé de Treblinka. Il avait été déporté avant la quatrième et dernière Aktion qui avait conduit mon père à la mort et il avait entendu le discours poignant de papa à Treblinka. Certaines parties de ce discours ont été éditées, pendant la guerre déjà, dans la presse Yiddish américaine. Dix ans plus tard, pour commémorer ce drame, en 1952, mon maître, le rav Yossef Yehouda Reiner, Roch yechiva de Kol Torah et ancien élève de mon père fit paraître cette allocution dans le journal Chearim et lui choisit comme titre un verset tiré de l'élégie de David: «Chéris et aimables durant leur vie – Presov et Piotrkow – ils n'ont pas été séparés par la mort.»

tout organisé. C'était un grand immeuble qui, pour une raison qui m'est inconnue, avait été abandonné par ses habitants qui étaient tous juifs. Au dernier étage se trouvait une chambre dont le sol était jonché de planches de bois. Nous nous pressâmes avec une dizaine de Juifs dans le grenier de l'immeuble, dont l'accès donnait sur cette pièce. Ceux-ci ne cessaient de me regarder avec inquiétude, en faisant les gros yeux pour que je reste calme. Ils lançaient en même temps un regard accusateur sur ma mère qui avait osé prendre un enfant de cinq ans et demi dans l'abri et qui risquait, de ce fait, de les trahir. C'est ainsi, tout au moins, que je me l'imaginais. J'étais un tout jeune enfant et les Juifs craignaient que je ne me mette à pleurer, à gémir des «*Marne, Marne*» en réclamant ma mère et ainsi nous livrer tous à la mort. La question de mon silence les obsédait. Il fallait absolument me faire taire! Heureusement, ma mère s'était montrée fort prévoyante et avait eu le temps, avant notre départ, de confectionner des gâteaux au miel que j'affectionnais particulièrement. Elle savait qu'en les mangeant, mon esprit serait trop occupé et surtout qu'ils me rempliraient la bouche et me réduiraient au silence.

Plus tard, je racontai cette anecdote à mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel. Celui-ci s'émerveilla de la ressemblance de mon histoire avec celle de Moïse: «Elle lui prépara un berceau de jonc, qu'elle enduisit de bitume... elle y plaça l'enfant... Or, la fille de Pharaon descendit, pour se baigner, vers le fleuve... Elle aperçut le berceau parmi les roseaux... Elle l'ouvrit et y vit l'enfant: c'était un *na'ar* – un garçon vagissant.» (Exode 2,3-6). Bien que Moïse eut à peine trois mois, ses sanglots étaient aussi silencieux que ceux d'un garçon plus âgé.

Nous nous cloîtrâmes dans le grenier en octobre 1942. La guerre avait éclaté plus de trois ans auparavant et nous en connaissions déjà toutes les atrocités. Moi-même je pouvais reconnaître le grondement des motards de la Gestapo. Je connaissais bien la brutalité des coups de *maïka* et l'appétit des chiens nazis. Comme celui d'une biche aux abois, mon instinct de survie était particulièrement aiguisé. Je savais parfaitement que je devais me taire jusqu'à ce que l'orage passe. Je n'avais pas non plus l'intention de faire

des caprices comme un enfant de mon âge. Aujourd'hui encore, après toutes ces années, quand je ferme les yeux, je peux me rappeler avec netteté, mais aussi mélancolie, la saveur exquise des gâteaux au miel de maman. Ils étaient ma consolation dans les situations les plus difficiles, ils étaient cette goutte de miel qui savait adoucir l'amertume des jours douloureux. Ils avaient le goût de la nostalgie. Mais je me souviens aussi comment, à l'époque, je regardais ma mère avec la bouche pleine de gâteau et de mes yeux pénétrants, je lui disais: «Maman, cette histoire de gâteaux qui servent à me faire taire est totalement inutile, je sais parfaitement qu'il m'est interdit de dire même un seul mot. De toute façon, je suis bien décidé à garder le silence. Bien que je sois encore un jeune enfant, j'ai déjà vécu tant d'horreurs, j'ai bien compris de quoi il s'agit.»

Un jour, on entendit dans l'immeuble des bruits de bottes et des cris perçants, qui nous pétrifièrent. Nous savions que les Allemands recherchaient des Juifs dans les moindres recoins et qu'ils finiraient par entrer également dans la pièce qui menait au grenier. C'est alors qu'un miracle incroyable se produisit. En entrant, on apercevait aussitôt l'ouverture de notre grenier, mais par chance, quand les nazis y pénétrèrent, leur attention se porta principalement sur le monticule de planches qui se trouvait sur le sol. Ils étaient persuadés que des Juifs y avaient trouvé refuge et ils s'en prirent au tas de bois avec une rage non dissimulée, enfonçant la pointe de leurs baïonnettes et la crosse de leurs fusils. Par miracle, il ne leur vint pas à l'idée de parcourir le plafond du regard, vers les combles. Abandonnant les planches, ils sortirent de l'immeuble, bredouilles. Lentement, je pus à nouveau respirer à mon aise.

L'Aktion prit fin cette même nuit. Le lendemain, le convoi partit et nous sortîmes de notre cachette. Bien plus tard, dans les années 1980, alors que j'étais à la tête du rabbinat de Tel-Aviv, je reçus une visite inattendue, celle d'un Juif de Londres. «Un homme d'âge mûr portant une barbe blanche» me précisa mon secrétaire en ajoutant: «Son hébreu est plutôt bancal.» Cette visite éveilla ma curiosité et malgré un emploi du temps surchargé, j'acceptai de recevoir cet inconnu. Il entra dans le bureau, avec en main un paquet emballé dans un sac en plastique.»

Mon nom est Motel Mordekhaï Kaminsky,» commença-t-il en Yiddish. Je n'avais pas la moindre idée de l'identité de cet homme.

«Je suis venu vous demander pardon, poursuivit-il. J'étais avec vous et votre mère dans l'abri à Piotrkow. Là-bas, je vous ai volé une pomme. Evidemment, vous l'ignoriez totalement, mais depuis lors, ce larcin me hante et ne me laisse aucun répit.» A ces mots, Kaminsky me tendit le paquet qui contenait son autobiographie «Aux heures du soir» dans laquelle il rapporte entre autres détails, l'histoire de la pomme volée dans un grenier de Piotrkow. Il décrit comment il avait gagné l'abri de la rue Yerosolimska. A peine plus âgé que moi, il s'était retrouvé seul dans cet abri. J'avais apporté un sac avec des pommes qu'il convoitait avec avidité. Alors que je tournais la tête, il ne put se contenir et en profita pour me ravir une pomme qu'il mordit à pleines dents en me tournant le dos. A cet instant, nous entendîmes les pas des Allemands dans l'immeuble et il garda le morceau de pomme, qui était assez volumineux, dans sa bouche. Kaminsky avait les plus grandes difficultés à avaler. Il n'osait pas mastiquer de peur de faire du bruit. Il se refusait également à cracher ce qu'il avait en bouche, tant il avait honte. Et pendant que les Allemands cherchaient des Juifs dans l'immeuble, Kaminsky tremblait, les joues gonflées et la conscience meurtrie par l'idée d'avoir dérobé une pomme au fils du rav. Pendant 45 ans, les sentiments de culpabilité l'avaient rongé jusqu'à ce qu'il reçoive enfin mon pardon, dans les bureaux du rabbinat de Tel-Aviv et qu'il retourne à Londres le cœur léger.

Ce soir-là, une silhouette portant une sacoche apparut à l'entrée de notre maison. Dans la pénombre, je ne pus la reconnaître. Quand celle-ci se jeta dans les bras de maman, je compris aussitôt qu'il s'agissait de Naftali, mon frère aîné. Naftali avait quitté le camp de travail et nous avait rejoints. Je me rappelle encore ces retrouvailles silencieuses, accompagnées de tant de larmes. Toute la nuit, mon frère et ma mère parlèrent tout doucement. Naftali désirait rester avec nous et ne plus nous quitter, mais ma mère, qui savait que son travail lui donnait droit à la vie, le pressa d'y retourner au plus tôt. Naftali avait retrouvé maman, dont l'existence était devenue un



véritable tourment, ayant perdu le même jour son époux et son fils. Mais Naftali avait compris que le sort de la famille était à présent entre ses mains. Sa position de travailleur allait, pour un certain temps encore, nous sauver de la mort.

Naftali se souvenait des dernières paroles de son père, avant qu'il ne le quitte pour toujours. Papa avait évoqué les 38 générations de rabbins qui nous avaient précédés, ces hommes de vertu qui, du côté de mon père tout autant que celui de ma mère, ne faisaient qu'accroître la responsabilité de celui qui aurait la chance de survivre à cet enfer pour poursuivre la chaîne des générations et l'héritage des pères. «Car il y a un espoir pour ton avenir, dit le Seigneur: tes enfants retourneront dans leur domaine» avait dit mon père en citant le verset de Jérémie (31,17). «Si nous sortons indemnes de ce brasier, nous saurons retrouver notre foyer qui ne se trouve certainement pas sur cette terre hostile, mais bien en terre d'Israël. Même s'il faut pour cela endurer les pires souffrances, votre nouvelle demeure sera en Terre Sainte.» Avec ces derniers mots, papa et Naftali se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et sanglotèrent amèrement. S'arrachant lentement à l'étreinte de son père, Naftali avait fait ses adieux et était retourné à son travail dans le ghetto. Les mots de papa résonnaient encore dans les oreilles de Naftali quand il arriva à la conclusion que moi seul, le plus jeune de la famille Lau, avais une chance de sortir moralement et spirituellement indemne de cette géhenne, et ainsi transmettre l'héritage de nos ancêtres que les nazis voulaient anéantir.

Naftali nous avait rejoints comme s'il avait été envoyé par la Providence. Une génération s'éteint et une autre apparaît. Papa était parti et mon grand frère de 16 ans et demi nous avait retrouvés pour prendre les rênes du commandement et la responsabilité de ce qui restait de notre famille.

Hélas, la joie de nos retrouvailles fut de courte durée. Deux jours plus tard, nous fûmes tous trois arrêtés et conduits dans le ghetto de Piotrkow, qui fut d'ailleurs le premier en Pologne. Nous n'étions plus que trois – maman, Naftali et moi – et nous souffrions du vide qui s'était emparé de nos vies, de l'absence douloureuse de mon père et de Chmoulik. De temps à autre, nous évoquions leurs souvenirs, mais la plupart du temps, nous

préférerions nous taire et réduire notre douleur au silence. Pour rester en vie, il me fallut chercher du travail dans le ghetto. Je trouvai une place dans la verrerie où avait travaillé mon frère. Les travailleurs y soufflaient le verre, par tour de garde, près des fourneaux ardents qui fonctionnaient 24 heures sur 24. On me confia un chariot de bois, dont les roues étaient en métal et sur lequel on avait placé quelque soixante bouteilles, que je devais remplir avec de l'eau d'un robinet qui se trouvait à l'extérieur de l'usine. Après les avoir remplies, je devais pousser le chariot pour le ramener à l'intérieur. La fabrique ressemblait à une véritable fournaise. Je circulais entre les fourneaux et les souffleurs de verre, à mon passage, prenaient une bouteille du chariot. Les travailleurs suaient à grosses gouttes et les risques de déshydratation étaient considérables, tant la chaleur était suffocante. Après avoir fait le tour des souffleurs, je repassais avec mon chariot pour récupérer les bouteilles vides pour les remplir à nouveau dehors et reprendre ensuite ma ronde. Je travaillais douze heures d'affilée dans l'usine en faisant ces allers et retours des dizaines de fois par jour. Mon corps d'enfant ne put supporter un tel régime et je souffris rapidement de rhumatismes. Je passais successivement d'une chaleur d'étuve au froid pénétrant de l'hiver polonais et de la neige. J'avais six ans à peine et je servis de porteur d'eau pendant un an et demi. C'était le prix à payer pour rester en vie et recevoir ma ration quotidienne de pain, comme tous les autres travailleurs. Outre mes journées passées à Hortensia, j'aidais également ma mère qui avait ouvert une cantine dans le ghetto et offrait, des repas pour les nécessiteux, les malades, les infirmes, les personnes âgées qui, ne pouvant pas travailler, ne recevaient pas de ration alimentaire. Maman avait appelé sa cuisine populaire Beth Le'hem – une maison où l'on distribue du pain. Mais ce nom rappelait également la Terre Sainte et notre matriarche Rachel qui reçut à Bethléem la promesse divine que «ses enfants retourneraient dans leur domaine.» Le jeudi soir, après une journée de dur labeur à la verrerie, je rejoignais ma mère dans sa cuisine. Je l'aidais à éplucher les pommes de terre et parfois même des carottes, denrée qui, dans le ghetto, était plus rare. Le lendemain,

le vendredi était assez court et il fallait finir à temps avant le Chabbat. Naftali, lui, travaillait alors à la mine de charbon.

C'est ainsi que nous vécûmes jusqu'en novembre 1944, deux ans après le départ de papa et de Chmouel. Nous étions coupés du monde, sans avoir la moindre idée de ce qui se passait à l'extérieur du ghetto. Où en était la guerre? Quelle était la situation des Allemands sur le front? Les nations du monde avaient-elles appris ce que nous endurions? L'unique certitude était pour nous la diminution progressive de la population juive du ghetto. Jour après jour, les Juifs mouraient: que ce soit des blessures qu'on leur infligeait, des maladies pernicieuses qui faisaient rage ou tout simplement de faiblesse. Deux des chefs de la Gestapo de la ville, Herfurd et Villard, tyrannisaient avec une joie sadique les juifs du ghetto. Le premier, Villard me semble-t-il, ne sortait jamais sans son chien, auquel il donnait régulièrement cet ordre qui nous glaçait le sang: «*Mensch, zerreisst den Hund!* – Homme, taille ce chien en pièces!» A ses yeux, les Juifs étaient des chiens tandis que son cruel molosse était son semblable.

En novembre 1944, des avions de guerre russes commencèrent à survoler nos têtes et les Allemands, qui comprirent que l'armée soviétique approchait, se soucièrent en premier lieu de nous priver de notre droit à la vie. On fit alors courir le bruit de la liquidation prochaine du ghetto. Ma mère prit ces rumeurs très au sérieux. Elle savait qu'elle devait se préparer au pire et elle commença à remplir nos sacs de biens de première nécessité. Un jour, les Allemands nous sommèrent de quitter aussitôt nos différents lieux de travail pour gagner au plus vite le quai de la gare, où nous serions soumis à une sinistre sélection. Je me rappelle avec netteté les cris des Allemands: «*Schnell! Schnell!*» et le chemin qui nous conduisait à la gare, sur lequel les nazis nous pressaient d'avancer. Les femmes et les enfants furent rassemblés d'un côté du quai et les hommes, de l'autre. J'avais alors sept ans et demi, mais j'avais plutôt l'air d'en avoir cinq. Je me dirigeais naturellement du côté des femmes, avec ma mère. Naftali, qui en avait presque dix-huit, se tenait avec les hommes. Cette sélection sur le quai de la gare n'annonçait rien de bon. Plus d'une fois, après la Shoah, j'ai réfléchi aux

images qui incarnent de la manière la plus juste les souvenirs que je garde de l'Holocauste. En vérité, ceux-ci se résument à trois choses: les chiens, les bottes et les trains...

Sur le quai de la gare de Piotrkow, ces trois agents de l'horreur étaient également réunis. Les chiens aboyaient et frôlaient nos jambes, les bottes des soldats allemands martelaient le pavé tandis que les trains se remplissaient de Juifs au rythme des «*Schnell! Schnell!*» Les Juifs se bousculaient avec, sur le dos, des cabas et toutes sortes d'affaires. Nous avons toujours su que notre résidence dans le ghetto serait temporaire et qu'un jour viendrait où on nous conduirait vers une destination inconnue. C'est pourquoi chacun d'entre nous portait sa «besace de l'exil», un sac que nous avons toujours tenu prêt pour cet instant cruel et affligeant où les nazis viendraient nous prendre. Maman m'avait pourvu d'un grand coussin bleu auquel elle avait cousu deux sangles. Ce coussin était assez grand pour pouvoir me servir de couverture et couvrir presque tout mon corps. Il devait me protéger du froid, de l'hypothermie et de la mort. «Loulek, où que tu ailles, ce sera ton cartable» m'avait dit ma mère, qui y avait également fourré un peu de nourriture et des vêtements. Durant de nombreux mois, je portai ce précieux coussin sur mes épaules, sans jamais m'en délester, tant que cela me fut possible. Naftali, lui, portait un petit sac de voyage dans lequel il avait dissimulé les *tefillin* que ma mère lui avait remis, et le manuscrit du livre que mon père avait écrit.

Le quai de gare bourdonnait de Juifs terrifiés. Les nazis poussaient des rugissements de colère. Maman et moi attendions de monter dans un des wagons à bestiaux qui, dans leur partie supérieure, disposaient d'une minuscule lucarne bordée de fil barbelé et dont les portes coulissantes étaient scellées avec des verrous. On ouvrit les portes des wagons et les nazis y pressèrent les Juifs, à grand renfort de *maïka*, de coups de sifflet stridents et d'aboiements, séparant évidemment, comme à leur habitude, les hommes des femmes et des enfants. Maman comprit soudain que cette séparation forcée allait me desservir. Sans hésiter, alors que nous étions sur le point de monter ensemble dans la voiture des femmes et que seul le coussin que je portais sur les épaules me séparait d'elle, elle prit une mesure

## Loulek

décisive. Elle me saisit de ses deux mains, me souleva au-dessus de la foule et me projeta du côté des hommes. J'étais hébété de stupeur, mais je l'entendis dire: «Toulek! Prends Loulek. Au revoir Toulek, au revoir Loulek!»

Je ne l'ai plus jamais revue. Avertie par son instinct maternel qui, dans ces moments indicibles était en alerte, elle avait compris que pour les femmes et les enfants, le sort était jeté. Je suppose qu'elle avait fait rapidement ce calcul et que les années de guerre lui avaient donné assez d'expérience pour comprendre qu'en 1944, après cinq ans de conflit, alors que les Russes étaient sur le point de défaire l'armée allemande, les nazis auraient désespérément besoin de main-d'œuvre pour alimenter leur machine de guerre et qu'ils exploiteraient les hommes juifs jusqu'à leur dernier souffle. Elle en avait déduit que pour échapper à une mort certaine, je devais rester avec Naftali et non auprès d'elle. C'est alors qu'elle fit ce choix terrible et me catapulta chez les hommes. Elle n'eut guère le temps de me dire le moindre mot, ni de me faire la moindre recommandation et encore moins de me dire adieu. Naftali me réceptionna, m'attrapant de ses deux mains et cria en direction de ma mère: «Que dois-je faire?» Elle se contenta de nous faire un signe de la main avant d'être projetée, avec les autres femmes, à l'intérieur du wagon. Cet instant fut pour moi l'un des plus dramatiques et des plus angoissants de mon existence. Naftali et moi fûmes à notre tour pressés dans le wagon des hommes et rapidement, les portes furent scellées. Je me souviens encore comment Naftali, en frappant avec fureur la porte de ses poings, criait en polonais: «Il y a une erreur. Il y a un enfant ici, il faut le rendre à sa mère!» Mais ses plaintes ne furent guère entendues. Personne n'en fit cas. Je poussai des cris de terreur et déversai ma colère et ma douleur sur Naftali. Je venais d'être séparé de ma mère et dans ma rage, je frappai, de mes petits poings, la poitrine de mon frère. Je me débattais dans ses bras et refusais de me calmer. Je ne cessai de le ruer de coups en criant à pleins poumons: «Que m'as-tu fait? Pourquoi m'as-tu pris? Je veux rester avec maman!» Les autres Juifs tentèrent de m'apaiser également et je finis, je ne sais trop comment, par m'allonger sur le sol du wagon surpeuplé. J'y pleurais toutes les larmes de mon corps. Je me rapelle

le froid pénétrant qui me saisit alors, le froid du mois de novembre 1944. Les hommes dans le wagon me servirent du café noir pour me réchauffer, mais je jetais le breuvage et continuai à pleurer et me plaindre en réclamant ma mère jusqu'à ce qu'enfin, brisé de fatigue, je m'endormis. Aujourd'hui, quand je regarde en arrière, je vois ce drame comme l'instant le plus difficile que je vécus pendant ces années de guerre. Les larmes que je versais le jour où je fus séparé de ma mère ne coulèrent plus jamais de mes yeux. La séparation forcée d'avec une mère génère une souffrance inimaginable qui met l'enfant au supplice jusqu'à son dernier jour. Peu de temps après, je compris enfin pourquoi ma mère avait choisi de nous séparer: elle m'avait tout simplement sauvé la vie.

Maman prit son chemin et nous, le nôtre. Nous pensions qu'elle avait été déportée à Bergen-Belsen. Mais à la fin de la guerre, nous apprîmes que maman avait été envoyée ce jour-là au camp de concentration de Ravensbrück où elle fut assassinée. Notre train s'arrêta lui dans la ville polonaise de Czestochowa.

## Mes ancêtres

Je suis né dans la ville de Piotrkow-Tribunalski au centre de la Pologne à l'époque où mon père était le rav de la ville. J'étais le troisième fils du Gaon rabbi Moché 'Haïm Lau *zatsal* – *hy'd* et de la rabbanite Haya *hy'd*. Dans les familles de mon père et de ma mère réunies, on compte 38 générations de rabbins qui se sont succédé sans interruption, de père en fils, pendant plus de mille ans.

Mon père *zatsal* fut le rav des communautés de Schots-Soutchiva (Bucovine), Presov-Efèries en Slovaquie ainsi que de Piotrkow. Son grand-père, le père de sa mère était le Gaon rabbi Chmouel Its'hak Schorr *zatsal*, de Monstritch – qui portait également le nom de son œuvre, le *Min'hat Chai* – fut un des grands décisionnaires de son époque. (Après la mort de son mari, la grand-mère de papa, la rabbanite Guittel – que son âme repose en paix – épousa en secondes noces un autre grand décisionnaire de cette génération, le Gaon rabbi Chalom Mordekhai Hakohen Chwadron *zatsal*, le Maharcham. Des témoins ont rapporté que sur la tombe de grand-mère Guittel, il était écrit: «Ici repose l'épouse de deux grands luminaires.»)

Le fils du *Min'hat Chai*, l'oncle de papa – le rav Avraham Tzvi Schorr *zatsal* – était le président du tribunal rabbinique 'hassidique de Jérusalem. Une des filles du *Min'hat Chai*, Margoula, épousa rabbi Yaakov Chimchon Chapira *zatsal*, et un de leurs fils – le Gaon rabbi Méïr Chapira *zatsal* – devint célèbre en son temps. Communément appelé le rav de Lublin, il fut le fondateur et Roch yechiva de la yechivat 'Hakhmé Lublin de même que l'initiateur du tout aussi célèbre *Daf haYomi*.

Des 2'500 et quelques pages que compte le Talmud, certaines sont abondamment étudiées alors que d'autres le sont moins. Cette disparité de l'étude poussa le rav Méïr Chapira à établir un programme commun qui couvre tout le Talmud sur un cycle de sept ans, à raison d'une page par jour. Ce projet permet aux Juifs du monde entier d'étudier ensemble un

même passage du Talmud de Babylonie, tout comme ils étudient chaque semaine le même extrait tiré du Pentateuque – la *parachat hachavoua*. Ainsi, les Juifs, où qu'ils soient, peuvent entrer dans une synagogue et approfondir la même page de guemara étudiée le même jour dans leur synagogue. Rav Méïr Chapira exposa son idée lors de la deuxième assemblée de la Agoudat Israël<sup>8</sup> à Vienne, en 1923 et proposa de commencer ce cycle d'études inédit le jour de Roch Hachana suivant. Nul ne savait si ce projet allait réussir. En cette veille de Roch Hachana, à Goura – Kalavaria, haut lieu des 'hassidim de Gour, l'admour – le *Imré Emet* – recevait des milliers de Juifs, venus solliciter les bénédictions de leur vénéré maître pour la nouvelle année. Après avoir donné, deux ou trois heures durant, ses bénédictions et ses bons vœux, le vénéré rabbi interrompit le flot des visiteurs, les priant d'attendre quelque peu. Il se saisit du premier traité du Talmud de Babylonie – le traité de Berakhot – et commença à étudier la première page. Ayant compris ce qui convenait de faire, les milliers de fidèles qui attendaient d'être reçus se joignirent à son étude ainsi que tous les hommes du village. Le lendemain de Roch Hachana, il n'y avait pas une denrée plus chère dans tout Goura-Kalavaria que le traité de Berakhot, et ce fut là la preuve que l'idée de rav Méïr Chapira avait été adoptée.

Le rav Meïr Chapira *zatsal* fut également un des rares Juifs à avoir été élu député au parlement polonais. Il représentait alors l'Agoudat Israël, qu'il présidait d'ailleurs. C'était le cousin de papa et son ami intime. Mon père remplaça rabbi Méïr *zatsal* au poste de rav de Piotrkow et, malgré leur jeune âge respectif, ils furent tous deux membres du conseil des Sages de la Torah<sup>9</sup>.

La deuxième fille du *Min'hat Chai*, la rabbanite Léa Hinda, épousa rabbi Tzvi Yéhouda Lau, un des notables de la ville de Lvov (Lemberg), et de leur union naquirent de nombreux rabbins. Le fils aîné, le Gaon rabbi Isra-

---

8 Ndt: Préoccupés par les défis de l'époque, des représentants des groupes les plus importants du judaïsme religieux se rencontrèrent en 1912 pour fonder l'Agoudat Israël, qui devint une organisation internationale ayant pour but de préserver les traditions et défendre les intérêts du monde de la Torah.

9 Ndt: Le Conseil des Sages de la Torah, sorte d'organe législatif du parti, auquel les membres de l'Agoudat Israël doivent se soumettre.



ël Yossef Lau *zatsal* – *hy'd* – était le rav de la ville de Kolomyja en Galicie. Au début de la guerre, il avait reçu des nazis cet ordre abominable dont ils étaient coutumiers: lui et les membres de sa communauté devaient desceller les sépultures de marbre du cimetière juif de la ville qui serviraient de pavage pour la route nationale.

Le rav, qui comprit la gravité de la situation, rassembla les Juifs de la ville dans la grande synagogue, leur enjoignant de jeûner et de prier du plus profond de leur âme. Puis, il se dirigea, en tête du cortège et suivi des autres Juifs, vers le cimetière. Une fois arrivé, il se rendit, pioche en main, sur la tombe du rav précédent, le rav Hillel Lichtenstein *zatsal*, et s'adressa en ces termes à la foule réunie: «Je n'ai pas le moindre doute que s'il m'était possible de consulter le rav vénéré qui repose ici ainsi que vos illustres parents pour leur demander s'il faut obéir à ce décret infâme, afin que chacun d'entre nous puisse vivre même un seul jour de plus, ils me répondraient à l'unisson qu'obéir dans ce cas-là est obligatoire. Maître du monde! – s'écriait-il –, Tu es témoin dans les cieux que nous agissons sous la contrainte et que notre vie en dépend!» Et tout en prononçant des supplications, il éleva sa pioche et arracha la sépulture du rav Lichtenstein. C'est alors que les notables de la ville et tous les membres de sa communauté suivirent ce geste dramatique et déracinèrent les stèles funéraires de leurs proches.

Le deuxième fils du rav Tzvi Yéhouda Lau et de la rabbanite Léa Hinda était mon père *zatsal*. Le troisième, rabbi Yaakov – *hy'd* – un des notables de la ville de Lvov, périt vraisemblablement à Belzec avec sa sœur aînée, 'Haya *hy'd*. La seconde sœur de papa, Myriam Ittel (que nous appelions tous la tante Matté) réussit à fuir la ville de Brno en Tchécoslovaquie avec son mari, l'oncle Bruno Berakhiaou Schontahl et leurs deux jeunes enfants – Aviva et Oury. Ils atteignirent Cuba, qui fut à l'époque un des rares pays au monde à ouvrir ses frontières aux Juifs traqués. De Cuba, ils partirent pour les Etats-Unis – et de là, ils s'installèrent, vers la fin de leur vie, en Terre Sainte. Ils habitèrent pendant de nombreuses années à Kyriat Isma'h Moché, qui se nomme aujourd'hui Gané Tikva. Mon oncle fut enterré dans le cimetière de Peta'h Tikva. Mais ma tante émit le vœu d'être inhumée parmi les *admourim* de la *hassidout* de Ruzin, dans le vieux cime-

tière de Tibériade, en face du lac. Ainsi entendait-elle poursuivre la chaîne de la tradition familiale de ses parents – des hassidim de Tchortkov. Leur fille, Aviva, plus connue sous son nom de famille Bertrand, était titulaire de la chaire de littérature française à l'université de Bar-Ilan. Elle parlait couramment dix langues et fut, elle aussi, enterrée en Israël. Leur fils, le rav Oury Yehouda Yossef dirige le séminaire pour enseignantes «Beth Rivka» à Yerres, près de Paris.

Mon oncle, le rav Yossef *zatsal*, rav de Kolomyja, eut un seul fils survivant, Chmouel Its'hak *zal* (qui portait le nom de son arrière-grandpère, le *Min'bat Chai*), il monta en Israël dans les années 1930, avec d'autres pionniers et mourut à Tel-Aviv. Il eut un seul enfant, Yaakov Lau, qui habite Ramat Gan.

La jeune sœur de mon père, la rabbanite Bela, épousa le rav Mordekhaï Fogelman *zatsal*, le rav de Katowice. Au début de la guerre, ils parvinrent tous deux ainsi que leur petite fille à fuir la Pologne et à gagner la Terre Sainte, où mon oncle devint rav de la ville de Kyriat Motskin, charge qu'il occupa pendant près de 45 ans. A la fin de la guerre, c'est cette tante qui me recueillit et fut pour moi, ainsi que son mari, une véritable famille, de vrais parents.

Mon arrière-grand-père, le rav Chmouel Its'hak Schorr, le *Min'bat Chai* venait d'une lignée de rabbins portant l'un après l'autre le nom de famille Schorr, dont les origines remontent au rav Its'hak Bekhor Schorr – un des Baalé ha'Tossfot. Parmi les perles rares qui ont orné de leur éclat cette chaîne vénérable de rabbins, nous pouvons citer le rav Yoël Sirkis, le Ba'h (initiales de son livre *Bait 'Hadach*), rabbi David Halévy Segal, le Taz (initiales de son œuvre *Touré Zabav*), rabbi Yechayahou Halévi Horowitz, le Chelah (*Chné Lou'bot haBrij*), le Maharam Padua, rabbi Méïr Katsenllenbogen, le Maharam Minz et de nombreux autres encore.

[ J'eus un jour l'occasion de raconter l'histoire de la destitution du grand-père de mon grand-père, le Taz, du rabbinat de Provijna, au maire de la ville de Natanya, en Israël, lors d'une rencontre organisée en vue de

ma candidature au rabbinat de cette agglomération (voir plus loin le chapitre Libération).

«J'espère sincèrement, Monsieur Kligler – avais-je dit au maire de l'époque, Reouven Kligler, après que j'eus appris qu'il était lui-même originaire de Provijna – que celui qui, parmi tous les candidats, sera choisi pour assumer la charge du rabbinat de votre ville, recevra de votre part et des notables de votre cité, les honneurs qui reviennent à sa fonction à la différence du Taz, qui, dans votre village natal, ne les a guère reçus...»

Le Taz était d'une pauvreté extrême et parvenait à peine à nourrir les siens. Il dirigeait la communauté juive d'un petit village et recevait un salaire misérable. Toute sa vie durant, les jours comme les nuits, il étudia. Il ne dormait jamais plus de quatre heures par jour et les vingt heures restantes, il les passait à étudier la Torah. De là son impressionnante maîtrise du Talmud et des décisionnaires. Une nuit, vers trois heures du matin, alors que les membres de sa famille et les habitants du village étaient tous endormis, il souffrit soudain de douleurs dentaires si violentes qu'il ne parvenait plus à se concentrer dans son étude. Aucun remède ne put le soulager, ni gargarismes, ni cachets. Ses douleurs devinrent si insupportables qu'il abandonna son étude, se coucha pour dormir et oublier son supplice. «À mon réveil, se dit-il, je demanderai de l'aide.» Hélas, il tourna et se retourna dans son lit sans trouver le sommeil.

Il était déjà quatre heures du matin. Dehors, le froid était pénétrant. À l'entrée du village, il y avait une auberge qui appartenait à un Juif nommé Zelig. Le rav se saisit de son vieux manteau et se dirigea, dans la neige et l'obscurité, vers la taverne. «Avec une petite gorgée d'alcool, se dit-il, je pourrai oublier un moment mon mal.» Des cochers non juifs occupaient l'auberge, et réchauffaient leur corps transi en buvant de l'eau-de-vie avant de se rendre à leur travail. Le Taz s'approcha de Zelig le tavernier, mais sa mâchoire était si enflée, sa bouche si endolorie, qu'il ne put articuler un seul mot. Zelig, qui avait vu la porte s'ouvrir, laissant entrer le rav du village, considéra avec nervosité les charretiers non juifs qui avaient pris pos-



Ma mère, la rabbanite 'Haya Lau



Mon père, le rav Moche 'Haim Lau



La famille Lau avant la Shoah – De gauche à droite: Le rav Moché 'Haim Lau hy'd, Naftali, ma mère 'Haya hy'd, Chmouel Its'hak hy'd, Yehochoua (Chikou)

Avant la Shoah.  
 Assis:  
 Mon grand-père, le  
 rav Tzvi  
 Ychouda Lau et ma  
 grand-mère, Léa  
 Hinda.  
 Debout, à partir de  
 la gauche: l'oncle  
 Berakhiaou (Bruno)  
 Schontabl, la tante  
 Matté, mon cousin  
 Ghmouel Its'hak et  
 ma cousine  
 Noussia hy'd



A Marienbad,  
 avant la Shoah.  
 De gauche à droite:  
 mon oncle, le rav  
 Alter Frankel-Teo-  
 mim hy'd, mon grand-  
 père, le rav Sim'ha-  
 Frankel Teomim hy'd,  
 le rav de Skavin, le  
 rav Yossef Ne'hemia  
 Kornitser zatsal,  
 le dernier  
 rav de Cracovie  
 et son fils



Mon oncle,  
 le rav Israël  
 Yossef Lau hy'd,  
 rav de Kolomie, la  
 veille de sa dé-  
 portation au camp  
 de Belzec avec  
 les membres de sa  
 famille et de sa  
 communauté



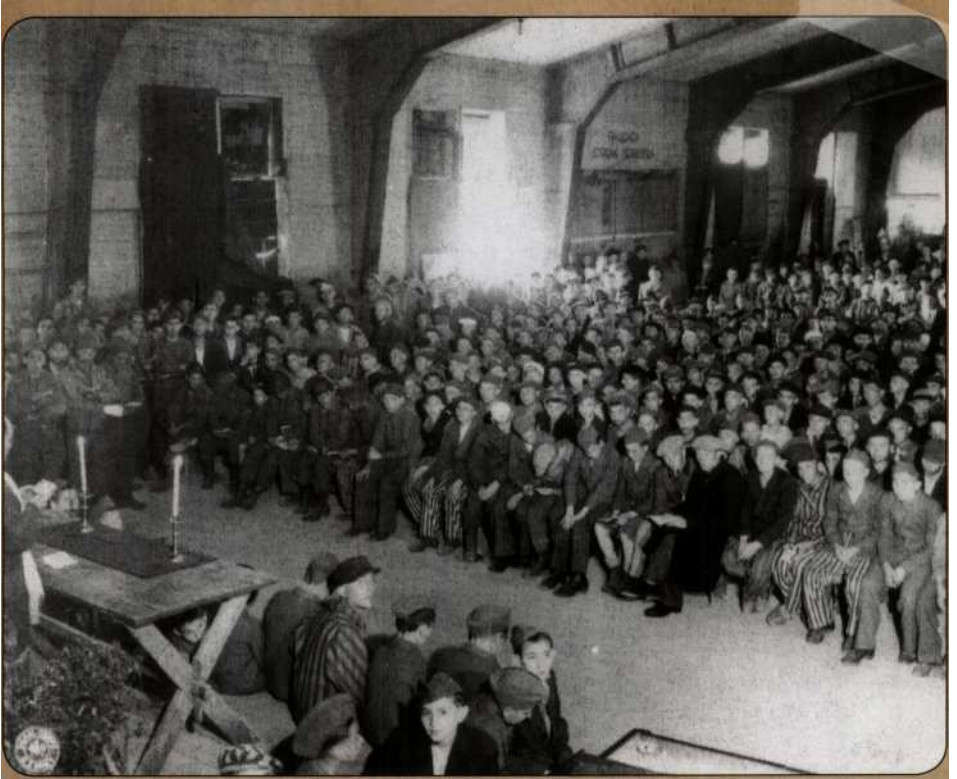


Photo de fin d'année de la yechivat Torat 'Haim de Presov sous la direction de mon père, en haut à gauche, qui était le rav de la ville et le Roch yechiva. Assis, au premier rang à droite: mon frère Yehochoua (Chikou)

Papa à Presov en 5690/1930

Ma première et unique photo d'avant le génocide, à mon premier anniversaire. Elle fut envoyée par mon père de Piotrkow à sa soeur Matté en Tchéquie





Buchenwald, après la Libération.  
Office religieux pour la fête de Chavouot sous la direction du rav Herschel Schechter de l'armée US (à l'extrême gauche), Loulek est assis au premier rang; c'est le troisième à partir de la gauche. Au premier rang, une partie des hommes portent encore le pyjama rayé des déportés



Le jour de la sortie du camp de Buchenwald, le 2 juin 1945. Je suis entouré par les soldats américains qui m'ont offert la valise, l'imperméable et le fusil. Au fond, portant une casquette, mon frère Naftali



En route, pour la liberté. De Buchenwald jusqu'en France. Un des enfants me tient la tête (à droite). A gauche, Chalom Tefer hy'd (avec la casquette à carreaux), qui tomba sur le front de Falouja, pendant la guerre d'indépendance



Encore une photo de notre voyage vers Ecouis, en France, après la Libération





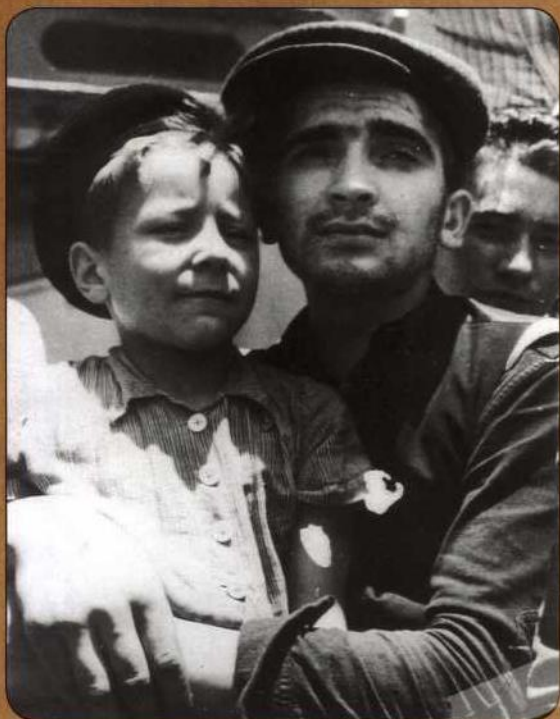
Les frères Lau à Ecouis – Israël Méir (Loulek) à droite et Naftali (Toulek) à gauche avant leur Alyah en Erets Israël



A la maison de repos d'Ecouis, en France. Loulek à gauche, sur l'échelle



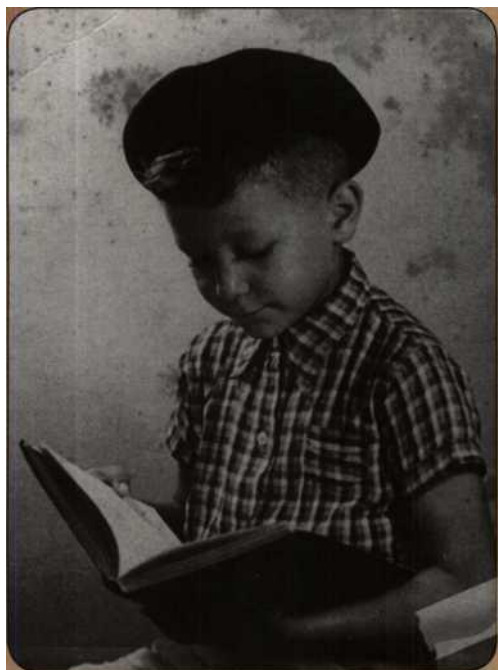
Le groupe des orphelins de Buchenwald et de Bergen-Belsen. Ils portent encore les uniformes des jeunes hitlériennes parce qu'ils n'avaient pas d'autres vêtements. Loulek, troisième à droite



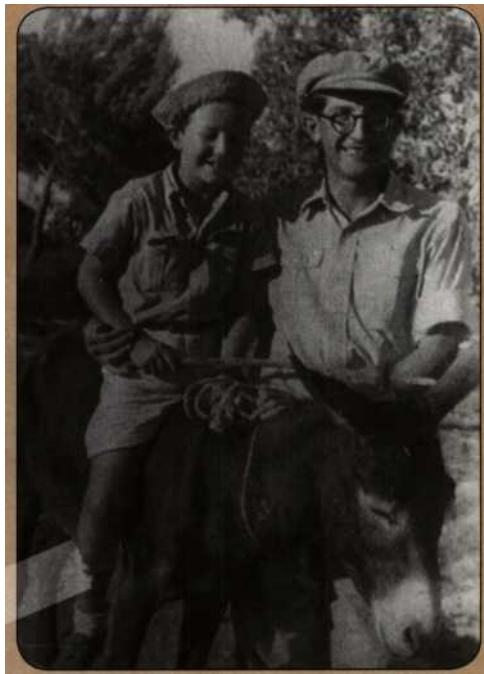
Sur le pont du Mataroua, à l'entrée du port de Haïfa, dans les bras d'Eliezer Schiff zatsal



Au port de Haïfa, en route pour le camp de transit d'Atlit, je porte le drapeau. Le premier à droite, Naftali, mon frère



Lisant un livre. Je ne savais ni lire ni écrire le jour de mon arrivée à Kyriat Motskin à huit ans



À neuf ans, pendant les grandes vacances d'été à Kfar Etsion, sur le dos d'une mule avec mon frère Yehochoua (Chikou).



À dix ans, chez mon oncle le rav Mordekhai et ma tante Bella Fogelman à Kyriat Motskin



A l'école religieuse de Kyriat Chmouel près de Haïfa: à huit ans et demi en CEI

En fin de CM2, avec mon ami d'enfance 'Haïm Kalcheim

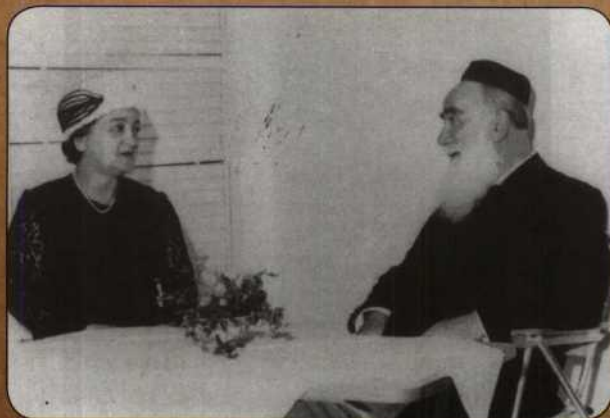




Lors des fiançailles de mon frère Yehochoua (Chikou) à Tel-Aviv. Ên tête de table, le rav Mordekhâï Fogelman zatsal, à sa droite, le futur marié portant un chapeau, et habitant Kfar Etsion, et à sa droite, son jeune frère (moi-même), avec un bérêt blanc

Le frère du jeune marié, en costume marin – envoyé par la tante Matté d'Amérique

Mon oncle, le rav Mordekhâï Fogelman et la tante Bella, la sœur de mon père, sur la terrasse de leur maison à Kyriat Motskin





Au centre, mon oncle le rav  
Mordekhaï Fogelman zatsal,  
devant lui, le jeune bar-  
mitsva, le regard en biais.  
Debout : Zalman Garfunkel,  
le cousin de mon père et  
Chmouel Its'hak Lau, mon  
cousin avec devant lui,  
assis, son fils Yaakov Lau

Prononçant le discours de la bar-mitsva



À la yechivat Koi Torah à Jerusalem. A ma gauche: Binyamin Dayan  
hy'd tombé lors de la Guerre des Six Jours et à ma droite,  
Elie Berlinger

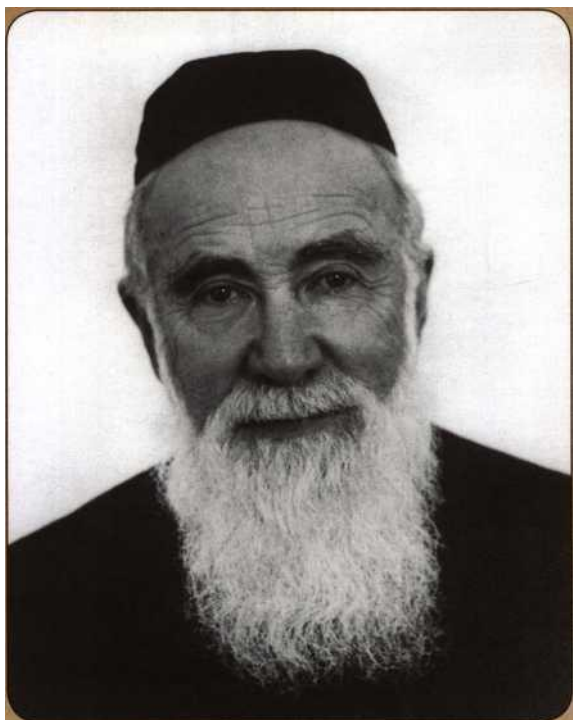


Avec un groupe d'élèves devant l'im-  
meuble de la yechiva



Elèves de la yechivat  
Kol Torah  
Debout, de droite  
à gauche: David Chidlo-  
vski de Piotrkow, le rav  
Chlomo Igali de Richon  
Letsion, le rav 'Haim  
Sonnenfeld, le rav de Névé  
Avivim, les rabbins  
Yehouda Eisenberg et  
im'ha Herbst de Jérusalem.  
Le rav Lau, au centre,  
tient la pancarte





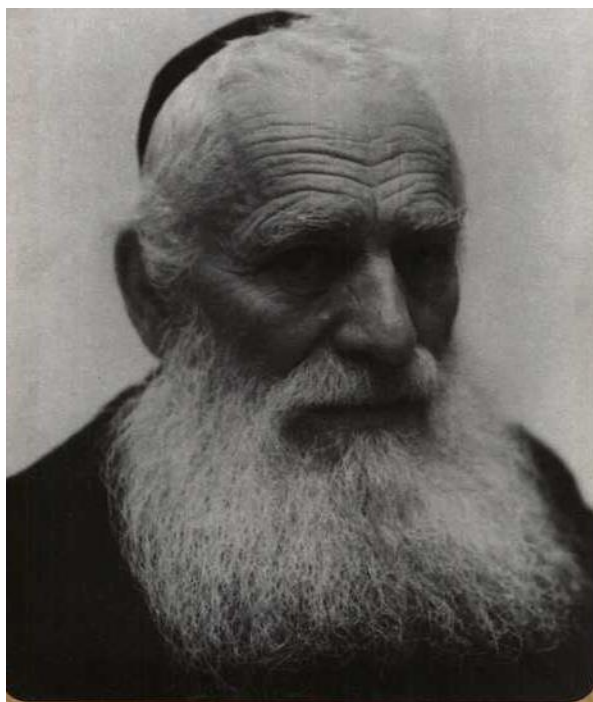
Mon oncle, le rav Mordekhai Fogelman zatsal, le rav de Kyriat Motskin qui avait été, avant la guerre, le rav de Katowice, et qui m'a élevé comme un fils.



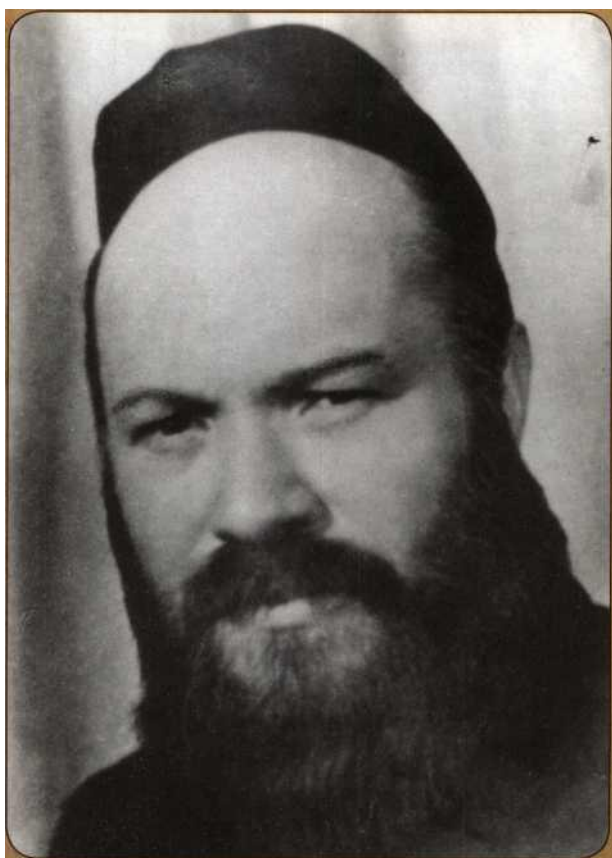
J'étudie à la yeshivat Poniewicz. Derrière le rav Avraham Chapira, zatsal, frère du rav Méir Chapira zatsal de Lublin, fondateur du Daf Hayomi et cousin de mon père



Mon rav et maître, le rav Yossef  
Chlomo Kahaneman zatsal,  
fondateur et directeur de la  
yechivat Poniewicz de Bné Brak



Mon rav et maître, le rav Noah  
Chimonovitz zatsal Roch yechiva  
de Knesset 'Hizkiahou à Zikhron  
Yaakov puis à Kfar Hassidim





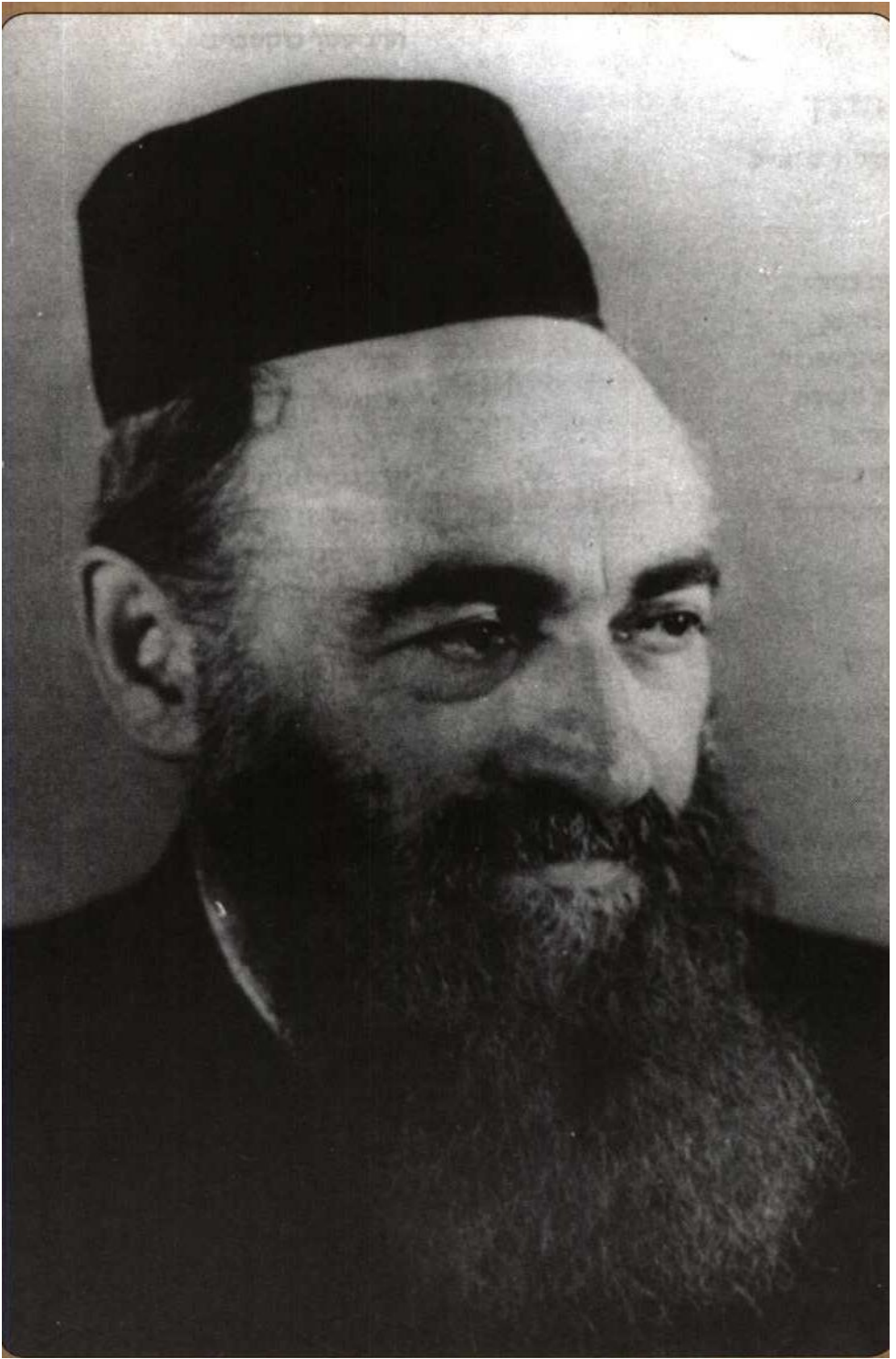
Mon maître, le rav Its'hak Yedidia Frankel zatsal, grand rabbin de Tel-Aviv-Yaffo. A l'occasion de mes cheva berakhot chez la famille Weil de Jerusalem. Le rav Frankel prend la parole. A droite, mon rav et maître, le rav Zalman Auer-Ghlomo bach zatsal



Le rav Frankel, rav des quartiers sud de Tel-Aviv parmi les dignitaires de la communauté des Boukharim



Le rav Frankel zatsal lors d'une fête familiale avec son fils, le rav Arié zatsal et sa petite-fille, Rivka



Le rav Its'hak Yedidia Frankel zatsal

session de sa taverne. «Que veut le rav? Qu'ai-je fait pour que le rav vienne en personne dans mon auberge? Le rav lui-même? Dans une taverne? Au petit matin?» Mais le Taz désigna en silence sa bouche. Zelig lui servit un verre d'eau-de-vie. Le rav but le verre d'alcool et eut un profond soupir de soulagement. Il pouvait à nouveau respirer et parler. Quand il s'enquit auprès de Zelig de la somme qu'il lui devait, le tavernier refusa de se faire payer. «C'est offert par la maison!» fit-il avec autorité. Le rav, ne voulant pas être en reste, répliqua: «Non, non, il n'en est pas question, je refuse de recevoir des cadeaux des personnes qui m'emploient. La communauté me verse un salaire et je tiens absolument à payer ce que je viens de consommer. Combien coûte le verre d'eau-de-vie que je viens de prendre?»

– Un kopeck, concéda le tavernier.»

Le rav, dans sa simplicité, demanda à Zelig de noter sur son ardoise qu'il lui devait un kopeck et Zelig d'écrire: le rav *Mita* – un kopeck.

Entre-temps, les Juifs de la ville se réveillèrent et se dirigèrent vers la synagogue. Le froid était si vif qu'ils firent un détour par la taverne de Zelig, pour y boire un verre d'eau-de-vie et se ragaillardir quelque peu. Ils s'approchèrent du comptoir pour payer quand leurs yeux s'écarquillèrent d'étonnement: sur la liste des débiteurs – Vassili, Grégory, Stefan et autres non-juifs, ils distinguèrent le nom du rav *Mita* qui devait un kopeck à Zelig. Arrivés à la synagogue, ils racontèrent aux personnes présentes ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux. «Quelle sorte de rav avons-nous choisi! Au lieu d'étudier, il passe ses nuits à la taverne avec des non-juifs!» martelaient-ils à qui voulait bien les entendre. Les notables de la communauté se réunirent et arrivèrent à la triste conclusion qu'ils devaient renvoyer le Taz avant que celui-ci ne devienne la honte du village. Ils chargèrent le bedeau, l'assistant fidèle du rav, d'annoncer la triste nouvelle à son maître. Celui-ci gagna la maison du Taz avec une charrette vide afin d'y entasser le rav, sa famille et ses quelques effets personnels – des livres principalement. Tout était prêt pour que le rav puisse quitter Provijna au plus tôt. Le bedeau pénétra dans la maison du Taz et le trouva en train d'étudier. Il n'eut pas le courage d'annoncer la nouvelle et fit les cent pas dans la pièce, la tête baissée et le regard balayant les lames du plancher. Le rav qui étudiait, sentit

un mouvement inhabituel à ses côtés et, levant les yeux, il découvrit le bedeau et lui demanda: «Yankel, que cherches-tu?» Celui-ci répondit: «Je cherche le rabbinat de Provijna, il s'est perdu.» Le rav n'eut guère besoin de plus amples explications. Le jour même, le Taz quitta le village.]

Ma mère, la rabbanite Haya *by'd*, était la fille du Gaon, rav Simha Frankel Teomim, plus connu sous le nom de rav de Skavine, un des descendants du rav Baroukh Frankel Teomim, le Baroukh Taam – un des grands rabbins de la génération d'il y a plus de 150 ans. Les parents de ma mère, le rav Frankel Teomim et la rabbanite Myriam, dont le nom de jeune fille était Halberstam, étaient cousins et petits-enfants du père de la dynastie des 'hassidim de Tzanz, l'Admour et Gaon rabbi 'Haïm Halberstam *zatsal*, auteur du *Divré Haïm*. Son deuxième fils, l'Admour rabbi David de Kichinev était le père de l'Admour rabbi Naftali de Kichinev (mon frère Naftali et l'Admour actuel de Bobov à New York, qui sont nés la même année, portent tous deux le nom de ce rav). Rabbi Naftali fut le père de ma grand-mère, Myriam Halberstam, la rabbanite de Skavine, qui était la mère de ma mère. La 'hassidout de Tzanz a engendré d'autres dynasties 'hassidiques prestigieuses parmi lesquelles Bobov, Kichinev, Chineva, Klausenburg, Gourlitz, Stropkov, Czakhoïv, Retseferd, etc.

Quand les frontières de la Pologne se sont ouvertes aux Israéliens, nous avons fait, Naftali mon frère et moi ainsi que neuf autres membres de notre famille et une poignée d'amis, un voyage commémoratif. Naftali en fut le principal organisateur. Nous nous rendîmes notamment à Piotrkow, où se trouvait encore la grande synagogue. Cette même synagogue où avait eu lieu ma circoncision et où Chmouel Its'hak nous avait été ravi. C'est une grande bâtisse qui garde encore toute sa magnificence

et sa splendeur. Les Polonais y avaient rajouté un étage. Au rez-de-chaussée se trouvaient des salles d'étude et à l'étage, une grande bibliothèque avec des rangées de livres qui s'étendaient d'un mur à l'autre, du sol au plafond. Nous nous promenâmes parmi les livres serrés sur les étagères et nous découvrîmes un rideau très ordinaire. Derrière, il n'y avait pas de fenêtre, mais deux tables de la Loi portées par des lions. Chacune des dix lettres, désignant les dix commandements, de même que les deux félins, étaient criblés de balles.

Celles-ci qui, à l'époque, ornaient le dessus du tabernacle, avaient été dissimulées par les Polonais qui souhaitaient faire oublier l'origine de ce grand édifice au milieu de leur ville, et supprimer toutes les traces qui rappelaient les racines juives de l'endroit. Ils n'ont toutefois pas réussi à effacer totalement la mémoire de la communauté juive de Piotrkow. En effet, à l'extérieur, l'observateur attentif peut distinguer sur la façade est du bâtiment, une protubérance, qui n'est autre que l'ancienne niche du tabernacle. De même, le lustre, à l'entrée de la synagogue, porte encore une petite étoile de David et la porte qui nous avait séparés de Chmouel mon frère, possède une serrure en forme d'étoile à six branches. La serrure était la même et elle n'avait pas été remplacée depuis lors, et cela me ramena à ces temps anciens où ma mère avait serré ma main, et à cette terreur qui l'avait saisie quand elle comprit que Chmoulik était resté seul, à l'intérieur. Nous avons retrouvé la même porte, la même serrure, et pourtant, tout était tellement différent!

La maison où je suis né, au 21 rue Philsoudski, est encore là, elle aussi. Je suppose que, physiquement, je ressemble beaucoup à mon père, car lorsque d'anciens voisins qui habitent encore la même cour m'aperçurent, ils firent le signe de croix et, me montrant du doigt avec épouvante, s'écrièrent: «Le rabbin est revenu! Le grand rabbin Lau est revenu!»

Nous avons également visité Varsovie puis Lublin. Nous sommes entrés dans l'ancien bâtiment de la yechivat 'Hakmé Lublin qui fut fondée, comme nous l'avons précisé plus haut, par le cousin germain de papa, le rav Méïr Chapira. Mon père y interrogeait d'ailleurs les étudiants qui sou-

haitaient intégrer la yechiva, ainsi que ceux qui avaient terminé leurs études, pour certifier leur érudition et leur aptitude à servir de rav de communauté.

Nous nous sommes rendus à Maidanek, Treblinka et avons gagné Cracovie. A Cracovie, nous avons retrouvé la grande maison de mon grand-père, au 3 rue Yosefinska, où il éleva tous ses enfants et y reçut de nombreux petits-enfants. De ses 47 petits-enfants, seuls cinq ont survécu à la Shoah, parmi lesquels, Naftali et moi-même. (Il ne nous restait que trois cousins après l'Holocauste: le rav Chimon Ye'hezkel Frankel-Teomim *zatsal*, qui fut le rav de Kyriat Ono pendant plus de 40 ans, le rav Aharon Frankel Teomim et la rabbanite Sonia Kornreich qui habitent Brooklyn.)

Quittant Cracovie et en route vers Auschwitz, nous sommes passés par la ville de Kichinev. D'après Naftali, le cimetière juif de la ville abrite un tombeau qui sert en quelque sorte de caveau familial à nos ancêtres, les rabbins de la famille Halberstam. C'est un Polonais qui conserve les clés du caveau. Il accepta de nous en ouvrir l'accès. Dans le caveau se trouvent neuf tombes avec, au centre, les sépultures du rav David et de son fils, rav Naftali de Kichinev, le grand-père de ma mère. Mon fils, le rav David Baroukh, rav de Modiin, s'exclama alors: «Regardez, aujourd'hui c'est le jour anniversaire du décès du grand-père Naftali!» En effet, sur la stèle était gravé le jour de sa mort – le 29 Tamouz – date à laquelle nous étions! On aurait dit que le grand-père avait invité ses petits-enfants et arrière-petits-enfants à venir se recueillir sur sa tombe le jour où il avait été convié au Tribunal Céleste, comme si, entre-temps, il n'y avait jamais eu ni déluge de sang, ni massacres, ni feux, ni fumées. Nous étions arrivés d'Israël, avec 67 années de retard, exactement au jour anniversaire du décès de notre arrière-grand-père de Kichinev.

## Le discours qui me sauva la vie

J'étais collé à Naftali, dans ce wagon surpeuplé et suffocant, pleurant à fendre l'âme pendant que le train courait sur les rails, nous ballottant toute la nuit jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin. Nous étions alors le vendredi 24 novembre 1944. La porte de notre wagon s'ouvrit dans un vacarme assourdissant et un puissant faisceau lumineux fut projeté à l'intérieur. Un SS se tenait sur la plate-forme et pointait sur nous le canon de son fusil. Il devait nous conduire vers une des usines de Czestochowa. Cette agglomération se trouvait sur les lignes ferroviaires, non loin de la ville ouvrière de Lodz. Pour alimenter leur machine de guerre, les Allemands – conquérants – avaient transformé les usines de la région pour répondre à leurs besoins en armement.

A Czestochowa, il y avait, l'un à côté de l'autre, quatre camps de travail et chacun d'eux se trouvait à proximité d'une des usines de la ville. Celui vers lequel nous fûmes conduits s'appelait 'Hassag'.

Le SS nous fit sortir du wagon à bestiaux en vociférant des ordres. Nous descendîmes sur le quai, Naftali et moi, ainsi que des centaines d'autres Juifs de Piotrkow où nous fûmes accueillis par le chef du camp de travail, un SS, à la taille impressionnante. Il portait un nom que je ne pourrai jamais oublier: Battenschlager (Schlagen, en allemand signifie battre, ruer de coups...) D'une voix menaçante, il nous tint un de ces discours dont nous avons déjà pris l'habitude. Le message, comme toujours, était le suivant: si vous vous comportez comme il faut, que vous travaillez bien et que vous vous montrez obéissants, vous pourrez rester en vie. Sinon... L'allocution était brève, directe, sans fioritures, ce qu'il y avait de mieux dans la tradition nazie. Mais, à peine avait-il commencé son discours enflammé que le visage de Battenschlager s'empourpra. Parmi les hommes qui se tenaient en face de lui, il aperçut un jeune enfant. Stupeur. Qui osait ignorer la règle qui imposait aux enfants de rester avec les femmes et d'être



séparés des hommes? Son camp était destiné à recevoir de la main d'œuvre, à fournir un travail efficace! Qu'allait-il faire d'un enfant chétif et frêle comme moi, qui n'avait rien d'un travailleur aguerri? Il m'ordonna de quitter le rang et d'avancer. Ses yeux roulèrent légèrement et fixèrent Naftali qui se tenait près de moi: «Es-tu son père?» demanda-t-il et, n'attendant guère de réponse, il poursuivit son interrogatoire: «Depuis quand as-tu des enfants?» Naftali avait 18 ans à l'époque. Il était maigre comme nous tous et ne ressemblait en rien à un père. «Je suis son frère» expliqua-t-il au nazi. Par chance, Battenschlager ne fit guère cas de ma présence illicite ce jour-là. Il avait bien trop à faire, devant assigner l'armée d'esclaves qu'il venait de recevoir à son poste. D'un geste brusque, il me repoussa et je regagnai ma place dans les rangs.

Ces préliminaires achevés, on nous enferma dans une des baraques rudimentaires du camp. Nous étions désormais seuls au monde, mon frère et moi, et lui était responsable de ma vie. Cette charge lui fut particulièrement pénible, compte tenu des conditions terribles dans lesquelles nous allions vivre pendant plusieurs mois. Naftali étendit sur le sol nu une couverture de laine et m'y coucha. Je pleurais sans cesse. Ma mère me manquait tellement.

Ce fut notre première nuit à Czestochowa, une nuit de Chabbat. Naftali se tenait à mes côtés, alors qu'à l'autre bout de la baraque s'élevait un chant qui appartenait à des temps reculés: le Cantor Yossef Mendelbaum chantait le verset de *Mikdash melekch* dans *Yjekba dodi*, cette prière que nous récitons le vendredi soir. La mélodie ranima en moi des échos du passé, des souvenirs lointains de la maison familiale et me fit quelque peu oublier les événements plus récents. Peu de temps après, je m'abandonnai enfin au sommeil.

Rosenzweig, le kapo juif du camp, expliqua à Naftali qu'il valait mieux que je reste dans le baraquement pour ne pas attirer l'attention. Ceux qui avaient la charge de nous surveiller étaient des Ukrainiens, et non des Allemands. Ils arpentaient le camp en portant la crosse de leur fusil en l'air, avec laquelle ils n'hésitaient pas à assommer le premier venu. C'est pourquoi, dit-il, il valait mieux que je devienne invisible.

Dès dimanche, Naftali dut se rendre à l'usine pour y effectuer le travail d'esclave qu'on lui avait assigné. «Loulek, tu restes ici jusqu'à mon retour» me dit Naftali tout en me couchant sur la terre humide et suintante qui tenait lieu de sol dans la baraque. Je ne pus m'endormir. Je ne m'étais toujours pas consolé de la séparation avec ma mère, mais je savais que je devais lui obéir.

Nous étions 11 enfants dans tout Czestochowa, et moi – qui fus le plus jeune d'entre eux – je me suis battu pour survivre.

Les chefs nazis prenaient un malin plaisir à nous mettre au supplice. Le pire d'entre eux s'appelait Kiesling – un des chefs de la Gestapo. Un jour, alors que nous attendions, en rangs, il brailla: «Les enfants, en avant!» Nous restâmes tous immobiles. Sa voix gronda à nouveau en ajoutant: «*Schnell, Schnell!*» Les kapos juifs qui, parmi les détenus, avaient été désignés par la Gestapo pour nous surveiller parcoururent les rangs à la recherche des enfants et les firent avancer. C'était inévitable, nous n'avions pas le choix. «Derrière chaque enfant, je veux voir le père!» avait hurlé le gestapiste. Dix enfants sortirent des rangs suivis de leur père et moi, je restai seul. Du coin de l'œil seulement, je regardais dans la direction de Naftali, craignant de le mettre également en péril. Kiesling, se posta juste devant moi, le regard glacial. Face à Kiesling – le nazi qui inspirait la terreur – je jouais avec mes jambes, raclant la neige et la boue, et je trouvais refuge dans les recoins de mon imagination. J'y construisais un monticule avec la boue et la neige, et je me hissais sur les hauteurs de ma petite colline pour devenir plus grand, plus fort. Cette colline, jamais je ne pourrais l'oublier.

Soudain, Naftali quitta le rang et se plaça derrière moi. Rosenzweig expliqua à Kiesling que Naftali était mon frère. L'Allemand indigné fit rugir sa grosse voix. Je me rappelle encore précisément les mots qu'il prononça en allemand et que je ne comprenais pas à l'époque: «*Was brauch Ich diese dreckigen dicken Jungen! Die sind nicht produktiv!*» – Qu'ai-je besoin de ces enfants sales, qui ne sont pas productifs et qu'il faut nourrir! Ces propos martelèrent mon cerveau tel un métal sur l'enclume. J'ignore ce qui, précisément, me poussa à réagir ni comment je trouvai le courage de répliquer, ni

même qui me souffla les mots que je proférai ensuite. Les railleries du nazi au revolver, la *maiika* et les chiens, tout cela me fit comprendre, semble-t-il, que la vie à Czestochowa ne valait pas grand-chose. Et c'est peut-être la raison pour laquelle, moi, l'enfant dont personne n'avait besoin dans ce camp, je pus répondre au nazi.

Dans la neige sale de Czestochowa, je tins mon premier discours et ce discours fut également celui qui me sauva la vie. Je m'adressai à Kiesling en polonais, la seule langue que je maîtrisais à l'époque et Rosenzweig traduisait simultanément en allemand. «Pourquoi parlez-vous de la sorte? Vous prétendez que nous sommes inutiles? Que nous sommes des incapables? Pendant 12 heures d'affilée, à Hortensia, la verrerie de Piotrkow-Tribunalski, j'ai poussé, entre les fourneaux ardents et les souffleurs de verre, une charrette contenant soixante bouteilles d'eau. J'ai fait là-bas des centaines d'allers et retours, poussant mon chargement, de l'intérieur vers l'extérieur et vice-versa, pour remplir, vider et remplir à nouveau mes bouteilles. Et ce travail, c'était il y a un an déjà! Aujourd'hui j'ai grandi, et je peux en faire davantage. Mes camarades qui sont plus âgés que moi et moi-même avons aussi le droit de vivre!»

J'ai eu l'occasion, tout au long de ma vie, de faire de très nombreux discours, mais aucune de mes allocutions ne fut à la mesure de celle que je fis à Czestochowa. Kiesling, rouge de colère, ordonna aux onze enfants de le suivre sur-le-champ au siège de la Gestapo. Les pères, de même que Naftali, emboîtèrent spontanément le pas des enfants, mais Kiesling les arrêta aussitôt et les somma de retourner à leur place dans les rangs. Rosenzweig tenta de les calmer et pria les adultes de regagner les baraquements, tout en leur révélant qu'il avait reçu la promesse solennelle de Kiesling qu'ils décideraient ensemble du sort des enfants. Au bout d'une demi-heure, qui leur sembla une éternité, Rosenzweig réapparut. Kiesling avait accepté de ramener les enfants à leurs pères, mais il exigeait pour cela une petite fortune – quelque mille marks par tête d'enfant. Ceux-ci resteraient en vie, jusqu'à nouvel ordre. Kiesling l'infâme fit également savoir qu'il ne s'engageait nullement à renoncer à traiter à nouveau la question des en-

fants. Heureusement, maman s'était à nouveau montrée fort prévoyante: alors que nous étions encore dans le ghetto de Piotrkow, ma mère nous avait remis deux diamants et une montre en or. Dans la doublure du manteau de Naftali, elle avait cousu une petite poche qui contenait un diamant de deux carats qu'elle avait fait retirer de sa bague. «Ce diamant t'aidera à garder la promesse que tu as faite à ton père et à protéger Loulek» avait-elle expliqué à Naftali.

Celui-ci consulta le joaillier de Piotrkow qui avait été déporté avec nous à Czestochowa pour qu'il en estime la valeur. Le diamant valait bien plus que les mille marks exigés par l'Allemand. «C'est dommage, dit le joaillier à Naftali. Tu n'as rien d'autre pour sauver la vie de ton frère?»

Le deuxième diamant était certes plus petit, mais bien plus difficile d'accès. A l'époque, maman avait sollicité l'aide de Sigmund Rosenberg, un dentiste juif, à qui elle avait demandé d'obstruer une carie dentaire de Naftali avec le diamant minuscule. Il avait accepté et l'avait même masqué avec une couronne. Naftali, qui se souvenait de la présence du diamant dans sa bouche, demanda au joaillier s'il était en mesure de lui ôter la couronne et d'extraire la pierre. Ainsi fut fait. Rosenzweig, le kapo, se rendit auprès de Kiesling pour lui remettre le diamant – et moi, je reçus, en échange, la vie.

Deux mois plus tard, Kiesling réitéra sa manœuvre perfide. Naftali n'avait d'autre choix que de racheter ma vie avec le deuxième diamant, le plus gros que maman avait cousu dans la poche de son manteau. Il ne nous restait plus que la montre de gousset de mon père, qui était en or et que nous avions cachée dans la chaussure de mon frère – qu'il ne quittait d'ailleurs jamais et qu'il gardait comme la prunelle de ses yeux – entre la semelle et le talon. Il savait qu'un jour nous en aurions besoin, car à tout instant et en tout lieu, un autre Kiesling pouvait apparaître et avoir tout autant, si ce n'est plus, ce genre d'exigences macabres.

Après cet affrontement où j'avais risqué ma vie, je passai le plus clair de mon temps dans la baraque, pendant que Naftali servait de mécanicien dans l'usine de phosphates. De temps à autre, on m'apportait les bottes des nazis pour que je les cire, et ce travail me donnait un certain droit de vie.

Dans le baraquement, je stockais un peu de nourriture que je gardais pour Naftali quand il revenait la nuit, après son travail. Parfois, pour échapper aux châtements qui faisaient partie de la vie quotidienne du camp, je trouvais refuge dans mon imagination et je pensais à nouveau à cette première nuit à Czestochowa, où j'avais pour la première fois entendu Yossel Mendelbaum chanter *Kekha dodi*. Cette nuit de Chabbat, Naftali s'était couché près de moi, sur le sol humide et froid, pour réchauffer un peu mon corps transi quand soudain, une voix entonna un air 'hassidique que mon frère avait, à l'époque, entendu à Cracovie, la ville où il était né. Naftali fut alors en proie à une émotion qui le paralysa: la mélodie l'avait ramené à l'insouciance de l'enfance, à des jours si différents et déjà si lointains.

Enfant, Naftali avait souvent rendu visite au cousin de maman, rabbi Bentsion Halberstam *zatsal*, l'admour de Bobov, de la dynastie des Zantz (lui aussi, nous l'apprîmes plus tard, périt pendant la Shoah). Yossel Mendelbaum, qui était un 'hassid de Bobov, vivait à Cracovie. Sa voix était mondialement célèbre. L'air qu'il avait chanté ce soir-là, à Czestochowa, était accompagné des paroles de la prière de *Koumi tseï* – Redresse-toi, sors du milieu des ruines; tu as trop longuement séjourné dans la vallée des pleurs; Dieu te prendra en pitié.

Naftali avait rampé sur le sol du baraquement, attiré par la voix chantante. Oui, cette voix appartenait bien à Yossef Mendelbaum de Cracovie. Il était entouré d'un groupe de 'hassidim, mais la barbe qu'il avait portée quand Naftali était enfant avait disparu. Hormis le duvet qui ornait leur moustache, Yossel – comme tous ceux qui l'entouraient – avait le visage glabre. Seule la voix angélique, unique et rare avait subsisté. Cette voix céleste reconnaissable entre toutes, ce cadeau divin dont Yossel avait été doté, avait survécu à tous les naufrages. Naftali s'était assis avec les 'hassidim et s'était présenté comme étant le fils du Rav Lau de Piotrkow. Les autres connaissaient bien mon père, ma mère et leurs familles respectives. La généalogie de notre famille leur était même plus familière qu'à Naftali et à moi-même. Mon frère avait reçu, cette nuit-là, de la chaleur et de l'amour – un rayon de lumière dans la nuit et le brouillard.

Mon frère me raconta un jour que Yossef Mendelbaum avait vu en nous l'image de ses enfants assassinés avec leur mère, et nous avait, pour cette raison même, pris sous son aile. Il nous abreuvait de paroles réconfortantes et apaisantes, nous prenant en pitié dans les heures les plus noires, nous qui venions tout juste de devenir orphelins.

Au camp, Yossef Mendelbaum n'oubliait ni les nuits de Chabbat ni les fêtes juives. Un soir de décembre, il alluma la première bougie de Hanoucca, employant à cet effet une cartouche vide. Le chant de *Maoz tson-ryehonati* rompit le silence de la baraque et s'éleva dans les airs pendant que nous dégustions des pommes de terre cuites au feu de bois. Ces hommes étaient pour nous comme de proches parents qui se souciaient de notre bien-être, veillant sur nous avec une sollicitude toute maternelle. Hélas, en janvier 1945, Mendelbaum et les hommes qui avaient été déportés en même temps que lui de Cracovie, furent envoyés en Allemagne – nous n'eûmes plus aucune nouvelle de lui. Naftali eut le temps de lui remettre un souvenir – le *Tanakh* qui avait appartenu à notre oncle, le rav Mordekhäi Fogelman.

Le rav Mordekhäi Fogelman avait quitté la ville de Katowice en 1940, empruntant des voies peu communes, pour regagner la terre d'Israël. Avant son départ, il avait fait parvenir à mon père les très nombreux ouvrages qui avaient orné son impressionnante bibliothèque à Piotrkow, puisqu'il lui était impossible de les prendre avec lui dans sa fuite. Or, quand nous dûmes nous-mêmes quitter notre domicile pour toujours, maman remit à Naftali, outre le sac avec les *tefillin*, le *Tanakh* de notre oncle.

Plus tard, comme nous le raconterons plus loin, nous fûmes déportés à Buchenwald. A notre arrivée au camp, on nous ordonna de jeter nos sacs et nos cabas sur un monticule de débris auxquels on allait mettre le feu. Naftali y distingua, parmi les immondices, le *Tanakh* de l'oncle Mordekhäi. «Yosel Mendelbaum est ici, me dit-il. Il est arrivé avant nous.» Hélas, nous n'eûmes pas la chance de le rencontrer dans le camp et nous supposâmes qu'il avait été assassiné, comme la plupart des déportés de Buchenwald.

Quarante années plus tard, Naftali était alors consul général d'Israël à New York. A l'occasion d'une fête de famille, il se rendit à la grande synagogue de Bobov à Brooklyn, dont l'admour de l'époque n'était autre que le rav Chlomo Halberstam *zatsal*. Le rabbi traita Naftali avec les plus grands égards, à la surprise des nombreux 'hassidim présents, et le fit asseoir à sa droite. La plupart des invités ignoraient le lien de parenté qui unissait l'admour à Naftali, et supposaient que les honneurs que le rabbi donnait à mon frère étaient dus à ses fonctions officielles auprès de l'Etat d'Israël. Pendant la soirée, l'admour conversa avec mon frère et, entre autres propos, Naftali lui raconta comment Yossef Mendelbaum, en chantant *Mikdash melekh* un soir de Chabbat à Czestochowa, lui avait – à son insu – insufflé un nouveau souffle de vie spirituelle. Au milieu des ténèbres qui avaient assombri nos existences, il nous avait ramenés à la chaleur du giron familial. «Hélas, nous avons perdu sa trace à Buchenwald» soupira Naftali, déplorant la perte du célèbre Cantor. Le rabbi chuchota alors quelques mots à l'oreille de l'un de ses assistants et celui-ci revint quelques minutes plus tard avec, à son bras, un Juif de petite taille, portant une belle barbe blanche. «Voici Yossel Mendelbaum!» s'exclama le rabbi, tout en priant le vieillard qui se trouvait devant lui et qui avait plus de 80 ans, de chanter *Mikdash melekh*. Naftali écouta la voix, stupéfait. Quarante années étaient passées, le temps avait laissé ses marques, son corps s'était tassé, mais la voix était la même: aussi claire, aussi mélodieuse, aussi enchanteresse.

Et pendant que Yossef chantait *koumi tseïmitokh babafekha*-redresse-toi du milieu des ruines, ce n'étaient plus les hassidim de Brooklyn que Naftali voyait devant lui, mais les misérables squelettes assis sur la terre nue, humide et froide dans le baraquement de Czestochowa, un soir de Chabbat de la fin novembre 1944.

Vers la mi-janvier 1945, nous entendîmes autour du camp des tirs de canon. Les assiégés commencèrent à débattre de l'origine de ces salves. Etaient-elles russes ou allemandes? Personne n'était à même de prouver ce qu'il avançait, mais chacun criait à qui mieux mieux pour défendre avec

virulence son opinion sur la question. Avec du recul, il semble que les tirs provenaient aussi bien des canons soviétiques que des mitrailleuses allemandes.

On nous fit rapidement sortir de nos baraques et nous aligner, comme d'habitude, par rang de cinq hommes. Nous devions aussitôt quitter le camp, et nous n'en sûmes guère plus sur notre prochaine destination. On nous remit une miche de pain pour trois personnes. Naftali se trouvait sur ma gauche et à ma droite, il y avait David Feiner<sup>10</sup>, également originaire de Piotrkow, et qui avait étudié à la yechivat 'Hakhmé Lublin. Naftali portait notre cabas, et moi, la miche de pain. Nous avançâmes dans la neige profonde, sans savoir exactement où nous menaient nos pas. Des Ukrainiens et des Allemands nous escortaient. Soudain, on entendit des coups de feu. Des tirs en rafale avaient pris pour cible notre triste cortège. Les gardes trouvèrent refuge dans le fossé qui longeait la route. Nous nous couchâmes dans la neige, pendant que les balles sifflaient au-dessus de nos têtes. Après quelques minutes, nos gardes eux-mêmes se mirent à nous tirer dessus depuis le fossé qui leur servait d'abri. A ma droite, la neige était devenue rouge. Une flaque de sang commençait à se répandre et au centre, le cadavre ensanglanté de David Feiner. Cette vision d'horreur me fut insupportable. Par chance, Naftali et moi, nous nous tirâmes de ce drame sans une égratignure, mais notre ami était mort et cette mort était indicible, douloureuse, terrible.

Nous ne pouvions nous attarder et le pleurer. Dès l'instant où la salve cessa, les nazis nous sommèrent de poursuivre notre route. Nous nous acheminâmes péniblement, tels des automates, jusqu'à une gare. Là, on nous assigna un autre chef qui avait la charge de compter les personnes manquantes, de nous mettre en rangs ordonnés et de nous tasser, dans un ordre tout aussi parfait dans des wagons. Il fallait de l'ordre, avant tout, de la précision. Les Allemands étaient particulièrement pointilleux sur le nombre de détenus qui entraient dans les voitures. Pendant que nous montions dans le train, l'officier de la Gestapo de service traquait les irrégularités. Il aperçut avec horreur un jeune enfant parmi les hommes et, tout en

---

<sup>10</sup> Ndt: David Feiner était le cousin de l'écrivain de la Shoah Ka Tzetnik, qui n'est autre que Ye'hiel Dinor, dont le nom de famille d'origine était également Feiner.



### Le discours qui me sauva la vie

frappant mon visage de sa matraque, il me saisit par le collet. J'avais beau avoir voulu me fondre dans la foule et rester tout prêt de mon frère, le nazi avait épié sa proie et repéré l'intrus. «Les enfants avec les mères!» hurla-t-il tout en me propulsant vers un groupe de quelque cinquante femmes. Celles-ci avaient été évacuées des autres camps de la région de Czestochowa. Le wagon des femmes et des enfants se trouvait juste derrière la locomotive et devait, plus tard, être séparé des autres voitures pour être envoyé ailleurs, dans un autre camp. Quelque temps après, Naftali me raconta que la dernière chose qu'il avait aperçue, après que j'eus complètement disparu dans le wagon des femmes, fut la miche de pain que je tenais au-dessus de ma tête, bien serrée entre mes deux mains. Telle fut l'image qu'il conserva de notre séparation.

De ce wagon dans lequel je fus projeté malgré moi, je me souviens principalement de l'odeur fétide, des cris déchirants et des pleurs d'enfants. On évoque souvent les martyrs assassinés pendant les différentes Aktions menées par les nazis, mais on parle rarement des jours et des nuits, des heures et des minutes où dans ces wagons suffocants, des hommes et des femmes ont rendu leur dernier souffle. Il n'y avait ni eau, ni commodités, bien évidemment, puisque ces voitures étaient destinées au transport du bétail. Et les nazis y entassaient des êtres humains, et non des bêtes. Nombreux furent ceux qui, dans le wagon des femmes et des enfants dans lequel je me trouvais, rendirent l'âme. Les conditions y étaient abominables, inhumaines.

Alors que l'on me faisait monter dans le premier wagon, Naftali, lui fut pressé avec d'autres hommes dans une des voitures, à l'arrière du convoi, loin derrière. Naftali était très préoccupé. Il ignorait combien de wagons nous séparaient l'un de l'autre, et dans son esprit résonnait sans cesse la promesse qu'il avait faite à mon père, dans la cage d'escalier de notre immeuble à Piotrkow. Il s'était engagé à me protéger, à faire l'impossible pour que je survive à cet enfer, afin que la chaîne de notre famille ne se brise jamais.

Le train se mit en branle et une idée germa dans son esprit. Avec deux amis, qui avaient parcouru le même «circuit» depuis Piotrkow, il essaya de

forcer la serrure du wagon qui finit par céder. Le train poursuivait sa route à vive allure et Naftali était encore loin de réussir à m'extraire du wagon des femmes. Le train s'arrêta enfin. Naftali et ses camarades en profitèrent pour ouvrir doucement la porte de leur voiture. Mon frère jeta un regard prudent à l'extérieur et voyant que la voie était libre, il se faufila avec adresse sous le convoi, s'étendit sur les rails et avança sur ses coudes, frappant et criant à la porte de chaque wagon: «Loulek! Loulek!» Des coups de sifflet annoncèrent soudain que le train allait partir. Naftali fit marche arrière en rampant à vive allure vers la voiture qu'il avait quittée. Quatre mains se saisirent de son corps et le hissèrent à l'intérieur. Sa tentative ayant avorté, il réitéra son exploit à l'arrêt suivant. Ignorant les grincheux qui se plaignaient du froid qui entrait dans le wagon à chaque fois que la porte s'ouvrait, il ne renonça pas un seul instant à son projet, malgré trois tentatives infructueuses. A sa quatrième sortie, il arriva enfin à ses fins. Ayant atteint le septième wagon, derrière la locomotive, il appela à nouveau mon nom alors que je me trouvais à l'intérieur, portant sur le dos le grand coussin dont maman m'avait pourvu et la miche de pain que je serrais obstinément. Une des femmes avait parsemé mon pain de sucre cristallisé. Le sucre avait glissé de la miche et les cristaux minuscules s'étaient répandus sur le sol du wagon jonché de cadavres. J'étais occupé à ramasser le sucre dont je désirais ardemment humecter mes lèvres. Soudain, alors que je poursuivais mes recherches parmi les corps étendus, j'entendis mon nom. Je devais rêver, me dis-je. Mais piqué par la curiosité, je me dirigeai vers la voix qui m'appelait. J'enjambai les cadavres et me glissai parmi les corps, me frayant un chemin entre les vivants et les morts jusqu'à tomber dans les bras tendus de mon frère Naftali. Il avait réussi à ouvrir la porte de mon wagon à l'aide d'une sorte de cheville qu'il avait confectionnée à cet effet. Je voulus l'enlacer, l'embrasser, mais il m'arrêta aussitôt, me faisant signe de me taire. Naftali me fit descendre sous le wagon et me mit à nouveau son index sur la bouche pour que je garde le silence. Il redoutait les sentinelles qui montaient la garde au-dessus des wagons et celles qui surveillaient les mouvements sur le quai depuis la locomotive. C'était la nuit.

L'obscurité la plus épaisse régnait autour de nous et je ne pouvais voir que les yeux de mon frère. Je comprenais la gravité de la situation et redoublais de prudence. Je guettai les mouvements de Naftali et je le suivis à la trace. Je me mis également à ramper en cadence, employant à cet effet mes coudes et mes genoux. Naftali compta sept wagons. Il s'extirpa de la voie, en dessous des wagons et me tira derrière lui. Deux paires de mains le hissèrent à nouveau dans la voiture, puis, il me saisit lui-même par les épaules pour me glisser à l'intérieur. Je me rappelle encore sa sagacité et sa perspicacité. Avant de monter dans le wagon, il avait pris le temps de remplir son chapeau de neige qui, une fois fondue, nous désaltérerait. Ce ne fut que lorsque les deux amis de Piotrkow fermèrent la porte du wagon que nous nous autorisâmes à tomber dans les bras l'un de l'autre, dans une étreinte émouvante et des pleurs déchirants.

Après cette séparation qui nous avait semblé définitive et inévitable, nous étions à nouveau ensemble.

Quelques heures plus tard, nous comprîmes que l'intuition de Naftali ne l'avait pas trompé. La voiture des femmes et des enfants qui avait été séparée des autres wagons avait transporté sa triste cargaison à Bergen-Belsen ou Ravensbrück, pendant que nous poursuivions notre long périple, coupé d'interminables arrêts. Une partie des hommes ne survécut pas aux tribulations de ce voyage. Nombreux furent ceux qui périrent dans ces wagons à bestiaux. Et ceux qui survécurent arrivèrent, trois jours plus tard, à la porte du camp de Buchenwald.

Vu depuis les lucarnes minuscules du train, le paysage vers Buchenwald semblait sortir d'un autre monde. Les immeubles s'élevaient avec majesté, dans un ordre parfait. Ils étaient intacts et ne portaient aucune trace de mitraillage. Les hommes qui étaient avec moi dans le wagon présumèrent que nous avions traversé la frontière et que nous étions à présent en Allemagne.

Un des panneaux qui retint mon regard signalait la ville de Leipzig, puis quelqu'un dit qu'il avait vu le panneau de Weimar. Weimar... le berceau de la culture allemande, la ville natale de Goethe, Heine et Schiller. Le train n'y fit aucun arrêt. Il poursuivit sa route, jusqu'à ce qu'en face de nous nous découvrions le nom de Buchenwald.

Ce nom si lourd de sens et qui inspirait l'horreur dans les communautés juives... Les passagers de notre train le connaissaient déjà pour l'avoir maintes fois entendu, car c'était, parmi les camps de concentration, le pire – s'il en est un.

Ce camp avait été érigé par les nazis dès les années 1930, afin d'y interner les opposants au régime et les communistes. Plus tard, on y déporta également les Juifs. Dans ses fours crématoires, on y brûla un nombre infini de cadavres. Buchenwald servit de modèle à partir duquel les Allemands construisirent d'autres camps de la mort, comme Maïdanek par exemple.

Une dispute macabre éclata dans notre wagon: à Buchenwald, employait-on également le gaz pour tuer les Juifs? Chacun de nous avait reçu par le passé des bribes d'informations sur ce qui se tramait dans les camps. Le nom de Buchenwald inspirait les plus pressantes inquiétudes, mais personne ne savait exactement ce qu'il en était.

Naftali raconte souvent que la première image qu'il aperçut depuis la lucarne de notre wagon, à notre arrivée à Buchenwald, fut celle de prisonniers portant des vêtements rayés, en train de déblayer la neige. Quand les voyageurs, stupéfaits, leur demandèrent où ils étaient arrivés exactement, les plus courageux parmi les détenus répondirent en silence, et, passant leur main sur leur gorge, ils firent ce geste qui symbolisait l'abattoir.

## Buchenwald

### Dans le tunnel obscur, des éclats de lumière

On nous fit rapidement descendre du train pour gagner l'entrée du camp où, au-dessus de sa porte en fer, apparaissaient les mots en allemand: «A chacun sa destinée». Cette sentence, profondément gravée dans mon esprit, me poursuit jusqu'à ce jour. Il m'arrive encore de penser à l'infâme cruauté, au cynisme de ces mots. Dans ce lieu maudit, quelle sorte de destinée était réservée à ces êtres auxquels on voulait arracher l'humanité? Sinistre ironie... Ceux qui passèrent la porte de Buchenwald étaient-ils seulement maîtres de leur destin? Hélas, dans le camp, les nazis et leurs sbires étaient les maîtres véritables de nos vies.

Ces mots, forgés sur le portail de Buchenwald, me sont revenus à l'esprit à diverses occasions. En mai 2004, les forces de Tsahal sont entrées dans le camp de Zeitoun, dans la bande de Gaza. Un véhicule blindé de transport de troupes, conduit par des soldats du «Guivati», roula sur une charge explosive. Des terroristes du Djihad islamique s'emparèrent des corps déchiquetés des soldats. Face à ce drame, l'Etat-Major de Tsahal me posa alors la question suivante: devait-on négocier avec les terroristes afin de récupérer même une seule dépouille et lui donner une sépulture? Ma réponse fut des plus claires et des plus décisives: aucun soldat – qu'il soit encore combattant ou qu'il soit déjà mort – ne doit être abandonné à son triste sort. Une alliance tacite lie le gouvernement d'Israël à son armée, au nom de laquelle il s'engage à ramener les enfants qu'il a envoyés au combat à leurs familles, qu'ils soient morts ou vifs. Si un drame se produit, l'Etat israélien se doit de rendre les dépouilles des soldats aux familles avec les honneurs qui leur sont dus, et la promesse qu'aucun nom du peuple d'Israël ne sera, à jamais, effacé. Le moral des troupes dépend d'ailleurs de cette assurance. Lorsque les soldats partent à la guerre ou qu'ils effectuent

une mission quelconque, il faut qu'ils sachent que jamais ils ne seront abandonnés par leur patrie le jour où – que Dieu préserve – il leur arriverait quelque chose. C'est pourquoi nous devons à tout prix ramener ces corps à leurs familles, non seulement par respect pour les morts, mais également pour faire renaître la confiance chez les vivants.

Ce principe, suivi par Tsahal et par l'Etat d'Israël, procède du verset: «Les enfants d'Israël sont garants les uns des autres» et s'oppose totalement à la raison d'être de Buchenwald que cette phrase odieuse énonçait: «A chacun sa destinée».

La population du camp était très variée. Après quelques jours passés dans le Lager, nous apprîmes que Buchenwald hébergeait des détenus de dizaines de nationalités différentes, parmi lesquels Léon Blum, ce Juif qui avait présidé le parti socialiste français et qui fut en son temps chef du gouvernement. Il y avait aussi le docteur Konrad Adenauer, qui avait dirigé la mairie de Cologne et qui fut déporté à Buchenwald pour ses positions anti-fascistes et qui, plus tard, deviendra le premier chancelier de la République fédérale d'Allemagne. Mais il y avait également la «sorcière de Buchenwald», Eisa Koch, qui scalpait dans sa chambre les crânes des Juifs dont elle faisait des abat-jour pour décorer son antre.

Naftali craignait que cette fois-ci, à Buchenwald, il ne parvienne pas à me garder en vie. Les lois du camp étaient très strictes. Les nazis les faisaient respecter d'une main de fer et les chances qu'un enfant de sept ans puisse demeurer avec les adultes étaient fort minces. Mais Naftali gardait espoir et, comme à son habitude, il ne s'avoua pas vaincu. Avec l'aide de deux de ses amis, il m'emballota dans un duvet dont ma mère nous avait pourvus et me glissa dans la sacoche qu'il portait depuis le jour de la séparation à Piotrkow. Il n'était pas nécessaire de me rappeler que je devais tenir ma langue. Malgré mon jeune âge, tout ceci m'était déjà bien familier. Je bondis comme une biche dans le sac de mon frère et m'y recroquevillai,

les genoux au menton. C'est ainsi que je pénétrai dans l'enceinte du camp de Buchenwald. Nous fûmes à nouveau alignés par rangées de trois. De l'intérieur de mon sac, j'entendais le tumulte habituel des «*Schnell, schnell*» tonitruants, des coups de *maïka* et des aboiements. Tassé tel un bloc de glace contre le dos de mon frère, je restais figé, pétrifié, sans oser remuer un seul de mes muscles crispés. Soudain, je sentis que Naftali retirait le sac de ses épaules – avec moi, en l'occurrence – pour le poser à ses pieds. Il y avait une odeur étrange. Une odeur âpre, que je n'avais jamais connue. Par la suite j'appris que cette odeur provenait du chlore employé pour la désinfection.

Nous fûmes conduits dans une grande salle et les Allemands commencèrent la sélection. Naftali contenait sa peur avec peine. Il observait avec attention ce qui se passait autour de lui, et saisit assez rapidement le déroulement de l'infâme sélection: les Juifs devaient se dévêtir, passer une sorte de visite médicale et recevoir un vaccin. Naftali découvrit avec horreur que les Allemands jetaient les effets personnels des nouveaux arrivants – y compris les vêtements qu'ils venaient de retirer – dans un four pour les brûler et éviter que les microbes portés par les Juifs ne pénètrent dans le camp. Les Allemands n'avaient de cesse de préserver l'hygiène et la salubrité de Buchenwald... Naftali devait, lui aussi, se séparer de sa sacoche. Je n'oublierai jamais ses appels: «Loulek, dehors! Loulek, viens!» Et moi, j'avais du mal à croire ce que mes oreilles entendaient. Peut-être avais-je mal compris? J'étais en proie à la plus cruelle incertitude. Je me hasardai prudemment au-dehors, hissant lentement la tête hors du sac qui m'avait servi d'abri. Les yeux écarquillés, je regardai autour de moi. Les voix et les cris étaient les mêmes qu'auparavant. Les odeurs étaient plus âpres, mais le spectacle que je découvris alors était effroyable.

Les nazis agitaient leurs *maïkas*, les molosses aboyaient et donnaient des coups de crocs. Les juifs étaient rasés puis lavés dans une cuve de chlore putride. Des détenus juifs se chargeaient de la désinfection. Une fois sorti de la sacoche, un des gardes – qui, semble-t-il, était lui-même un prisonnier – m'aperçut. Il s'approcha de Naftali et lui demanda ce que cet enfant faisait ici, l'endroit étant strictement réservé aux adultes. Naftali le

regarda droit dans les yeux et, manifestant une empathie extrême, il expliqua à son interlocuteur que l'enfant n'avait plus ni père, ni mère. «Que pouvais-je faire, demanda-t-il, le laisser seul, dehors, dans la neige?»

Pour la première fois, nous reçûmes de ce garde la confirmation de ce qui se tramait dans le camp d'extermination. Ce qu'il nous apprit était terrifiant. «A Buchenwald, expliqua-t-il à Naftali, il n'y a pas de gazage, mais des fours crématoires. Ces fours fonctionnent 24 heures sur 24, puisque tous les sous-hommes du camp y meurent, poursuivit-il en désignant du regard l'endroit d'où sortait la fumée. Qui arrive dans ce camp devient un sous-homme, qu'il ait 5 ou 5 ans, qu'il en ait 7 ou 13. Mais – renchérit le détenu qui servait de garde et qui, une fois de plus, me sauva la vie – sache que si cet enfant arrive au Block 8, tout ira bien pour lui.» A ces mots, il nous tourna le dos et s'en fut comme si de rien n'était.

A peine ce dernier nous avait-il quittés, qu'un garde allemand me repéra. Naftali pâlit. L'Allemand s'approcha et demanda, comme le garde qui l'avait précédé, ce que je faisais là. Naftali qui avait maintes fois bravé le danger eut à nouveau une réaction salutaire. Il retira aussitôt sa chaussure, en brisa la semelle et en retira la montre en or de notre père, le dernier reliquat des biens de valeur dont maman nous avait dotés pour les cas d'urgence. Naftali lança la montre en direction de l'Allemand. Le garde se courba, feignant de vouloir lacer ses chaussures, s'en empara avidement et poursuivit sa ronde en ignorant ma présence.

Nous possédions encore un autre joyau, de nature bien différente, que Naftali s'était engagé à protéger quoiqu'il en coûte. Hélas, ce trésor-là disparut également ce même jour. Après la Libération, alors que nous parlions pour la nième fois de notre séjour à Buchenwald, Naftali me confia combien d'efforts il avait fournis pour sauver ce bien: le manuscrit du livre de notre père: «La sanctification du nom divin». Papa avait consacré de nombreuses années à sa rédaction qui abordait pour la première fois – et de



manière exhaustive – la question de la sanctification du Nom divin. Plus d'une fois, on avait demandé à mon père pourquoi il avait choisi un tel sujet. A l'époque, dans les années 1920, des rabbins de toutes les communautés du monde juif lui soumettaient de nombreuses questions: sur les lois du Chabbat, des fêtes juives, de l'alimentation casher, de la pureté et de l'impureté, du divorce ou encore sur le Code civil ou les règles qui régissent les relations entre les hommes. Mais on le consultait rarement à propos de la sanctification du Nom divin. Il avait alors l'habitude de répondre: j'ai le sentiment – comme une intuition indéfinie – qu'un jour viendra où chaque Juif devra connaître ces lois. Il ignorait à l'époque combien cette intuition s'avérerait exacte. Le livre de papa traitait par exemple de la question d'un enfant qui se trouve dans un abri ou dans un bunker, avec de nombreuses autres personnes et qui, comme tout enfant de son âge, ne cesse de pleurer et de geindre. Est-il permis aux personnes qui se trouvent avec lui de lui museler la bouche de peur qu'il ne les mette toutes en péril? Et si oui, qui devra le faire? Son père? Sa mère? Un étranger? Papa avait étudié ces questions relatives à la captivité et la séquestration. Il s'était également soucié d'élucider les difficultés que pose la nécessité de sacrifier sa vie pour ne pas enfreindre certains commandements, dans des situations de détresse ou de persécution. Doit-on, par exemple, sonner du *chofar* à Roch Hachana au risque que cela parvienne aux oreilles des geôliers ou autres inquisiteurs et mettre ainsi toute la communauté en danger? Dans quelles conditions précisément, la loi – qui stipule qu'il faut se laisser tuer plutôt que de transgresser – s'applique-t-elle? Dans quels cas convient-il de transgresser la Tora plutôt que de mourir?

Papa avait envoyé son manuscrit à tous les grands Sages d'Israël de son époque et avait reçu de nombreuses lettres d'approbation et même quelques recommandations. La page de garde – qui survécut à la guerre – contient une table des matières avec dix chapitres, et une liste succincte d'une partie des rabbins qui furent sollicités pour donner leur approbation.

Naftali avait conservé le manuscrit de papa comme la prune de ses yeux. A Piotrkow, il avait eu le temps de le prendre avant de quitter le ghet-

to, et l'avait soigneusement gardé pendant les sept semaines que nous passâmes à Czestochowa. En partance pour Buchenwald, Naftali avait déposé le précieux livre dans le grand sac qui contenait toutes nos affaires. Une fois arrivés au camp, quand il me fit sortir de ce bagage qui devait être jeté aux flammes, il eut à peine le temps de dissimuler les feuilles manuscrites dans son sac à dos resté vide. Il ignorait alors que le livre serait perdu à jamais.

Ce livre est certes perdu, mais il nous accompagne encore, jusqu'à ce jour.

Au début de l'été 1982 – c'est-à-dire 37 ans après notre arrivée à Buchenwald – je reçus un coup de téléphone d'un responsable de l'une des synagogues de la Cinquième Avenue à New York. Il m'invitait à un colloque sur la Shoah qui devait se tenir l'année suivante et me demanda si je voulais bien y donner une conférence sur le thème de la Torah orale. Il s'enquit ensuite du sujet que je souhaitais traiter. Sans réfléchir vraiment, je lui proposai de parler de la question de savoir si la *mitsva* de *Kiddouch Hachem* – la sanctification du Nom divin – s'appliquait également aux enfants. En effet, comment comprendre que tout au long de l'histoire juive, des parents aient accepté de sacrifier leur progéniture au nom de la sanctification du Nom divin?

En juillet de la même année, je me rendis, pour la première fois de ma vie en Australie. A l'hôtel de Melbourne où je devais séjourner, m'attendait une enveloppe qu'avait déposée un inconnu du nom de Haber. Nous étions alors en période de guerre et j'avais reçu des recommandations strictes en matière de sécurité. J'invitai donc le portier de l'hôtel à ouvrir l'enveloppe mystérieuse à ma place. Celui-ci accepta de bonne grâce. L'enveloppe contenait des feuilles photocopées tirées du livre *Chéélot Outechouvot Imré Cohen* du rav Ye'hïel Mikhel Hollander, édité en 5697 à Piotrkow. Il se trouve que 5697 (1937) n'est autre que mon année de naissance et Piotrkow, comme nous l'avons déjà dit, ma ville natale.

L'expéditeur avait accompagné ces documents d'un petit mot: «Le livre appartient à mon oncle. Je vous en ai fait quelques photocopies. Je vous suggère de consulter le paragraphe 34 sur la repentance.» Je me mis

aussitôt à lire le paragraphe désigné et voici ce que j'y découvris: «Au rav Moché 'Haïm Lau. J'ai reçu votre livre et je vous envoie quelques remarques comme vous me l'avez demandé. Avant tout, en ce qui concerne la sanctification du Nom divin par les enfants...»

38 années étaient passées depuis que nous avions perdu le livre de papa! Or voilà – alors que je m'étais proposé, sans réflexion préalable, de traiter cette même question que mon père avait abordée dans son ouvrage – que je recevais de lui, un mois plus tard, l'aide la plus éclatante!

Quelque six mois plus tard, j'arrivai à Brooklyn à l'occasion du *Yont Hakaddish Haklali* – où la prière pour les morts est récitée pour l'élévation de l'âme des victimes de la Shoah dont on ignore la date du décès – et de ladite conférence. A nouveau un Juif inconnu m'accosta pour me remettre un présent: les *Chéélot Outechovot Intré Cohen* en version intégrale.

Naftali était, à l'époque, consul général d'Israël à New York. Je lui rendis visite et lui tendis le livre que je venais de recevoir. C'est alors qu'il me confia qu'il avait lui-même conservé un souvenir de l'oeuvre de papa: une lettre écrite de la main de notre père. Un des grands Sages de l'époque, le rav Dov Berich Widenfeld – le Gaon de Techbin – à qui papa avait envoyé le livre pour recevoir son approbation et des remarques éventuelles, avait été exilé pendant la guerre à Samarkand et était parvenu, après maintes tribulations, à Jérusalem. Tout au long de son périple, il avait conservé la lettre de mon père. Quand Naftali et moi-même gagnâmes la Terre Sainte, nous lui rendîmes visite et celui-ci remit à Naftali la fameuse lettre. Et voici que dans la lointaine New York, mon frère brandissait la lettre qu'il avait pris l'habitude d'emporter avec lui dans tous ses déplacements de par le monde. A mon grand étonnement, je découvris qu'elle contenait la réponse de mon père aux remarques du rav de Techbin et traitait de la question suivante: la mitsva de *Kiddouch Hachent* s'applique-t-elle également à ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge des mitsvot (aux enfants)...

Ce jour-là à Buchenwald, nous devions retirer nos vêtements, nos chaussures et jeter tous nos effets sur un monticule qui se trouvait au milieu de la grande salle. Quand mon tour arriva pour me faire raser, personne ne demanda plus ce que je faisais là, personne ne fit cas de la présence insolite de cet enfant chétif et rabougri. Des prisonniers, comme des automates, faisaient leur travail sans même jeter un seul regard à l'être humain qui se trouvait en face et dont ils désinfectaient le corps. Je compris plus tard que pour les détenus affectés à ce travail, cette indifférence était une manière de se protéger et d'éviter la défaillance nerveuse, l'effondrement. La simple vision de ces êtres, dans leur individualité, dont ils connaissaient le triste sort, risquait de les démolir. Chargés de la désinfection, ces détenus s'étaient forgé un rempart émotionnel pour étouffer le moindre sentiment. Ils ne faisaient que laver, raser et désinfecter des corps – de la tête aux pieds – à l'aide de brosses trempées dans une solution de chlore fétide et noire. Ma taille étant heureusement peu commune dans l'enceinte du camp, j'échappai à ce bain infect et nauséabond. Après la désinfection et le rasage, pressés les uns contre les autres, nous formions une longue file d'attente, en colonne par un, pour passer ensuite la visite médicale. Un médecin en blouse blanche nous piquait, et lui aussi, comme les autres, agissait en automate. Il plantait sa seringue dans la chair, à la chaîne, sans regarder nos visages, sans plonger son regard dans les yeux des personnes qui défilaient devant lui. Tout était froid, distant, automatique. Quand ce fut mon tour, le médecin dut se pencher un peu, vu ma taille. Ce n'est qu'à cet instant qu'il découvrit qu'un enfant lui tendait le bras. La stupeur envahit son visage. Il n'avait jamais vu une chose pareille à Buchenwald. «*Wie alt bist du? Quel âge as-tu?*» me demanda-t-il en allemand. Moi, qui étais habitué à ce genre de question, je répondis avec assurance: «*Fünfzehn* – 15 ans.» Le médecin me considéra d'un air sceptique. Il réitéra sa question et moi je décidai de lui tenir tête: «Je vous ai déjà dit que j'ai quinze ans.» Le praticien se lassa de me questionner et préféra s'adresser à Naftali qui se trouvait juste derrière moi. Il lui demanda s'il était mon père. «Non, répondit ce dernier, je suis son frère.» Le médecin nous révéla alors qu'il avait

été déporté de Tchéquie et que bien qu'il ne fût pas juif, il n'avait pas envie de nous chercher noise. Il voulait juste attirer l'attention de Naftali sur le fait que si je recevais la dose de vaccins contenue dans la seringue, je risquais de mourir sur-le-champ. «Dis-moi la vérité. Quel âge a-t-il? Je pourrais alors lui administrer ce qui convient à son âge.

– Il a sept ans et demi,» rectifia Naftali avec hâte, par souci d'efficacité – puisque tout, ici, allait vite. A ces mots, le médecin robot se métamorphosa en ange tchèque. Il jeta un bref coup d'œil autour de lui, et une fois assuré qu'aucun homme de la Gestapo ne le surveillait, il jeta la moitié de l'injection par terre pour m'administrer l'autre moitié, après quoi il me repoussa rapidement pour ne pas perdre le rythme et faire avancer la file de ceux qui attendaient. La sagacité, l'obstination et surtout l'étincelle d'humanité qui subsistaient encore chez ce médecin – qui était sans doute communiste et avait été déporté à Buchenwald pour cette raison même – me sauvèrent la vie. J'avais passé la sélection et j'étais en vie! Cela relevait incontestablement du prodige. Souvent, quand je pense à mon enfance pendant la guerre, je suis saisi par ces nombreux miracles. Et je m'émerveille devant les voies de la Providence qui, par l'entremise de ces hommes de vertu, m'ont maintes fois arraché à la mort. Je me dis qu'assurément, le hasard n'existe pas.

La séance de vaccination achevée, on nous fit courir vers un passage souterrain assez long, au plafond arqué, d'où pointaient des têtes de douche. Nous levâmes tous les yeux, comme un seul homme, et dans nos yeux se dessina l'horreur. Nous échangeâmes des regards atterrés. Nous étions alors en janvier 1945 et nous connaissions la véritable fonction de ces «salles d'eau». Nous savions qu'à cause de ces douches, les camps de concentration étaient en fait des camps d'extermination. .. Des rescapés, qui avaient réussi à fuir, avaient rapporté des témoignages terrifiants sur ces chambres à gaz qui ressemblaient à des salles de bain anodines et dans lesquelles un nombre infini de personnes avaient rendu leur dernier souffle. Nous savions que ces pommes de douche crachaient en vérité un gaz mortel. Les déportés y étaient asphyxiés et mouraient après d'atroces

convulsions. Or voici que ce que nous appréhendions était devenu réalité, et ceci, dès le premier jour de notre arrivée à Buchenwald!

Soudain, un des hommes de notre groupe tomba raide mort sur le sol glissant de cette sinistre salle de douches. C'était un tailleur d'un village de la région de Piotrkow qui s'appelait Chmoulewitz. Son ami nous raconta que depuis qu'il avait quitté le ghetto de Piotrkow, il avait gardé, entre ses dents, une capsule de poison pour mettre fin à ses jours au moment voulu. A présent, devant ces funestes douches, il avait retiré la capsule dissimulée sous un pansement dentaire et l'avait avalée.

Puis, nous entendîmes la porte claquer – et des conduites, jaillit de l'eau glacée. Ces jets puissants devaient nous débarrasser de tous les microbes et de toutes les maladies pernicieuses que nous étions supposés porter. Des hommes éclatèrent en sanglots. De leurs yeux coulaient des larmes de joie. Une même idée avait traversé les esprits: ces douches étaient notre dernière station, nous n'en sortirions pas vivants, aucun de nous ne verrait plus jamais ses frères! Mais quand l'eau glacée se déversa sur nos corps, nous sûmes alors que ces douches n'étaient pas destinées au gazage redouté. Paradoxalement, cette eau froide réchauffa nos cœurs et nous remplit d'un bonheur ineffable.

Nous fûmes ensuite conduits à la station suivante, où nous devions recevoir des vêtements de *Häftling* – de prisonnier. L'uniforme comprenait un vêtement rayé, couleur brun-gris, des sabots de bois et un matricule. A cet instant, nous cessions d'être des êtres humains, des *Menschen*. Nous n'étions plus que des numéros. Naftali reçut son vêtement rayé et le matricule 117029 et moi je reçus le numéro suivant, 117030. Le médecin tchèque et un de ses camarades prisonniers se chargèrent de me trouver un uniforme à ma taille. Et comme j'avais les plus grandes difficultés à me mouvoir dans la neige avec les sabots, je reçus par miracle de vraies chaussures. Certes, c'était de vieilles chaussures usées, bien trop grandes pour moi, mais je pouvais les lacer et les porter autant que faire se peut. Sur l'une de leurs manches, chaque détenu portait une initiale qui désignait sa nationalité: P pour Polonais, R pour Russe et bien sûr Jude pour nous, les Juifs. Je ne parlais que le polonais à l'époque, mes cheveux étaient blonds et ma

peau plutôt claire de sorte que je pus, grâce au médecin et à son ami, recevoir une nouvelle identité non-juive. Ils retirèrent du cadavre d'un prisonnier polonais, la lettre P qui était imprimée sur un morceau de tissu rouge et la fixèrent à mon bras avec une épingle à nourrice. Ils me forgèrent également un passé imaginaire qui devait corroborer ma nouvelle identité: j'étais un enfant polonais, dont les parents, qui habitaient Varsovie, avaient péri lors du bombardement de la ville. Je m'étais retrouvé par erreur sur *la Umschlagplatz* à Varsovie, parmi les Juifs en voie de déportation et étais arrivé à Buchenwald dans un convoi, après avoir séjourné un certain temps à Czestochowa. Je fis mienne cette astucieuse couverture tandis que le Tchèque chuchotait à l'oreille de Naftali que si l'enfant demeurait au *Klock Nummer acht*, il aurait une chance de survivre. J'entendis leurs propos sans vraiment en saisir le sens, mais je vis, dans les yeux de mon frère, une lueur d'espoir.

Je fus emmené, avec tout le groupe au Block 52. Le spectacle que découvrirent nos yeux était horrifiant. 2'000 personnes étaient entassées dans le baraquement sordide. Les hommes – pour la plupart extrêmement faibles, diminués, émaciés – étaient devenus des épaves, des sous-hommes. La faim, les sévices avaient amaigri leurs corps. Et comme les détenus faisaient leurs besoins dans le Block, il y régnait une puanteur abjecte. Chaque matin, on en sortait quelque quarante cadavres.

Dans un coin de la baraque, il y avait un baril d'eau noire, destinée à la boisson. Nous n'avions pas le choix. Il n'y avait rien d'autre à boire. Il n'y avait pas non plus de récipient pour se servir. Les hommes buvaient cette eau en y puisant de leurs deux mains, pour éviter la déshydratation.

Peu de temps après notre arrivée au Block, la voix du kapo Willy – gronda: «Où est l'enfant polonais?» Naftali me fit descendre de la couchette et me présenta à Willy: «Le voici.» L'Allemand nous fit savoir que, pour l'instant, je resterais au Block 52 mais que, par la suite, on me transférerait dans un autre Block. En attendant, je pouvais rester près de Naftali.

On nous servit le repas du soir qui comprenait une miche de pain dur qui devait être partagée entre cinq hommes et que nous tranchions à l'aide

d'un fil de fer. Nous bûmes également un breuvage trouble. Willy demanda à nouveau: «Où est l'enfant polonais?» Nous nous levâmes, Naftali et moi, et il nous remit une couverture. Blottis l'un contre l'autre sous la couverture pour nous réchauffer, je réussis même à m'endormir, parce que Naftali était près de moi.

Il faisait encore nuit quand des jets d'eau glacée se déversèrent sur mon corps assoupi. Le froid était terrifiant. Mes dents claquaient et mes cuisses tremblaient de manière incontrôlable. Les haillons que je portais étaient trempés et collaient à ma peau. Nous entendîmes les Allemands vociférer leurs ordres: «Debout et vite!» Sans nous laisser le temps de réaliser ce qui se passait, nous étions déjà projetés au-de-hors, sous 20 centimètres de neige. Nous imitâmes les prisonniers, qui étaient dressés à ce genre d'appels, et nous nous mîmes aussitôt en rang par cinq. La consigne était la suivante: nous devions retirer nos couvre-chefs pour les mettre à nouveau, les retirer et les remettre et ainsi indéfiniment. Ces procédés étaient sensés nous démolir. Nous recevions des ordres qui n'avaient aucun sens, aucune utilité. La cruauté pour la cruauté, sans autre motif. Ils nous avaient arrachés au sommeil de sorte que nous n'avions pas eu le temps de nous soulager. Et celui qui laissait échapper sous lui une petite flaque jaunâtre, recevait de terribles coups de matraque qui le faisaient ployer et s'effondrer dans la neige profonde, où il tombait pour ne plus jamais se relever. Je me rappelle encore ces hommes autour de moi. Malgré l'obscurité, la blancheur de la neige éclairait leurs visages. Je les vois debout, les jambes serrées, déployant des forces incommensurables pour éviter – à Dieu ne plaise – d'uriner afin que leur sort ne rejoigne pas celui des malheureux qui avaient creusé leur propre tombe dans la neige glacée.

Je restais deux jours dans l'horrible Block 52. Le travail de Naftali consistait à placer les cadavres dans les fours crématoires. Il devait pousser une charrette faite de deux planches de bois inclinées sur laquelle on avait déposé les morts. A défaut de chevaux, on y attelait quatre détenus: deux devant et deux autres derrière. Et c'est avec cet attelage que l'on transportait les morts pour les brûler dans les fours. Parfois, il était impossible de



différencier les cadavres des détenus qui les convoaient. Ceux-ci avaient le plus grand mal à tenir sur leurs jambes et se traînaient péniblement.

Lorsque j'arrivai en Terre Sainte, on m'apprit à réciter la prière du Kaddish en araméen. A la phrase: *Baagald<sup>1</sup> birman kariv*, j'étais persuadé que la prière du Kaddish parlait des charrettes que l'on poussait à Buchenwald. Peu de temps après, j'appris que *agala* n'était pas un mot hébraïque, mais un terme araméen qui n'avait aucun rapport avec les chariots de Buchenwald. *Agala* veut dire rapidement. D'ailleurs, la prière du Kaddish ne traite nullement du deuil, mais de l'infinie grandeur divine: *Itgadal veitkadach chemei raba* – Que Son grand Nom soit glorifié et sanctifié!

Après deux jours passés au Block 52, Willy me fit savoir que je devais passer au Block 8. La séparation avec Naftali fut affreuse. Ma douleur indicible. J'étais littéralement collé à mon frère depuis que nous avons perdu notre mère, et je ne pouvais imaginer ma vie sans lui.

Depuis la Shoah, les séparations me sont devenues insupportables. Tout au long de ma carrière, quand je devais quitter un poste, j'implorais les personnes avec lesquelles j'avais travaillé de m'épargner leurs adieux, quels qu'ils fussent, parce les séparations me sont particulièrement pénibles peut-être même davantage que la mort. Certes, mourir est atroce, mais cela ne dure qu'un instant. Et pour qui croit dans l'éternité de l'âme, le trépas est un passage qui conduit de l'antichambre (le monde d'ici-bas) à la salle de séjour (le monde à venir). Beaucoup plus que la mort, la séparation est pour moi une rupture intolérable. Naftali tenta de me convaincre que les conditions dans le Block 8 seraient plus supportables et que là-bas, plus qu'ailleurs, j'aurais une chance de survivre. Qui porte un P à la manche peut espérer sortir indemne de cet enfer et moi j'avais la chance d'en être pourvu. Les Juifs par contre, poursuivit mon frère, n'ont absolument pas le droit d'y entrer et c'est pourquoi je devais cacher ma véritable identité et ne jamais révéler que j'étais, en vérité, un Juif. Naftali me promit qu'il viendrait me voir. Je le quittai les larmes aux yeux.

11 Ndt: le terme *agala* désigne en hébreu une charrette.

Le camp de Naftali – appelé le «camp des Juifs» ou «petit camp» (*Das kleine Lager*) – était séparé par une barrière gardée par une sentinelle qui n'autorisait aucun passage. Quelques heures plus tard, Naftali s'approcha des fils barbelés qui nous séparaient et cria mon nom. J'étais déjà moins terrifié. J'avais compris que je n'avais pas le choix et que je devais accepter mon transfert au nouveau Block. Celui-ci était légèrement en retrait par rapport au reste du camp. Il y avait d'autres enfants, mais moi j'étais le plus jeune. Un juif du nom de Margolis, qui allait et venait, nous servait d'intermédiaire et informait notamment mon frère que j'étais encore en vie. La plupart des détenus dans le Block 8 étaient des prisonniers de guerre russes. Ils me firent bon accueil et je devins rapidement leur mascotte. Le responsable de notre Block – Haman – me traita également avec bienveillance. C'est peut-être le seul Haman au monde auquel revient le titre de «Juste parmi les nations». Je suppose que lui seul – en dehors du Juif Margolis – savait qui j'étais réellement. Je restai néanmoins fidèle aux recommandations de Naftali et gardai opiniâtement le secret de mon identité, sans la révéler à qui que ce soit.

J'appris plus tard, en lisant les mémoires d'anciens déportés, qu'une légende circulait dans le camp. Buchenwald hébergerait un enfant juif! «Au travail, écrit Zéev Katz, un habitant de Nir Galim, dans son livre *Zikbron L'dout*, on m'a parlé d'un véritable prodige. Les miracles existent encore... Il y avait, à Buchenwald, un enfant juif – le fils d'un rav – qui se faisait passer pour un Polonais.» Pourtant personne, à l'époque, n'avait deviné, dans le Block 8, que cet enfant n'était autre que moi.

Après notre séparation, je ne revis pas mon frère pendant de longues semaines. Je me sentais seul, délaissé pendant que lui vivait un enfer, qu'il est impossible de décrire. Il séjourna surtout dans le *kleine Lager*, le camp des Juifs, au Block 52, puis, dans d'autres Blocks. Autour de lui, il n'y avait que des cadavres et la dysenterie, tandis que je bénéficiais, toutes proportions gardées, de bien meilleures conditions. Il y avait dans mon Block un officier russe qui avait été fait prisonnier par les Allemands. Il s'appelait Fiodor et venait de Rostow. Au camp, il devint mon ange gardien. Il volait

des pommes de terre pour me faire de la soupe chaude. Un jour, il défit les fils de laine d'une vieille écharpe qu'il avait trouvée et, à l'aide d'aiguilles à tricoter improvisées, il me confectionna des oreillettes. En pleine nuit, les Allemands nous réveillaient que ce soit pour l'appel ou pour nous faire marcher. Us nous demandaient, entre autres, de retirer nos chapeaux. Nous devions alors supporter, la tête découverte, le froid du nord-est de l'Allemagne, qui gelait littéralement nos oreilles devenues bleues et racornies. La nuit, nous dormions à 14 sur une même couchette. Nous étions si serrés que si l'un d'entre nous souhaitait se retourner dans son sommeil, les 13 autres devaient en faire autant. Avant d'aller dormir, Fiodor ne manquait jamais de venir me voir pour vérifier que je portais bien, sous mon chapeau, la protection qu'il avait tricotée au cas où ils nous réveilleraient au milieu de la nuit pour leurs maudits rassemblements. Je me rappelle encore avec netteté ces nuits où nous étions debout pendant l'appel – et mes oreilles bien au chaud. Je me sentais béni de Dieu pendant que Fiodor, lui, avait, comme tous les autres, les oreilles complètement mordues par le gel.

Il se souciait quotidiennement de mon bien-être, tel un père avec son enfant. Grâce à ses marques d'attention, à sa bienveillance, je regagnais confiance. Il me semble que ce fut grâce à ce prisonnier russe que, face à l'horreur, je ne perdis pas foi en l'homme. Le jour où l'armée américaine délivra notre camp, des balles fusaient au-dessus de nos têtes. Les salves américaines répondaient aux tirs allemands. Fiodor me tenait tout près de lui et me protégeait avec son corps. Quand enfin les jeeps américaines firent leur entrée, Fiodor me prit par la main et nous courûmes ensemble vers le portail de Buchenwald. Il était un de ces héros qui marquèrent mon enfance. C'était un *Mensch*, dans le sens le plus noble du terme et son empathie était sincère, véritable, alors que le mal régnait autour de nous et que l'on nous avait ravi le dernier vestige d'humanité.

Quelque 44 ans plus tard, en 1989, lors d'un voyage que je fis en Union Soviétique, j'eus l'occasion de raconter l'histoire de Fiodor. Nous étions à l'aube de la Glasnost, l'URSS allait bientôt disparaître pour être partagée en 15 républiques indépendantes. Le rideau de fer commençait lentement à se lever. On avait conseillé à M. Gorbatchev de tisser des liens avec le monde juif. A l'époque, les Juifs d'Union Soviétique n'avaient pas encore reçu le droit de quitter le territoire et les mouvements de protestation en faveur de leur libération se multipliaient dans le monde. Le pouvoir soviétique craignait en particulier les médias internationaux qui n'hésitaient pas à condamner à grand fracas la répression anti-juive dont le pays des Tsars s'était rendu si tristement célèbre. Et cette mauvaise presse portait atteinte à ses relations avec l'Occident. Les autorités soviétiques décidèrent par conséquent d'inviter une délégation de rabbins de différents pays à visiter notamment Leningrad et Moscou. Elles les autorisèrent à rencontrer les Juifs de ces deux communautés et à visiter leurs synagogues. A l'époque, j'étais à la tête du rabbinat de Tel-Aviv-Yaffo. Et comme, parmi les rabbins de la délégation, il se trouva que je dirigeais la plus grande communauté, je fus choisi pour en être le porte-parole.

A Moscou, nous rencontrâmes un certain nombre de vieux Juifs de la synagogue *Koi Yaakov*, rue Arkipova. Nous nous enquîmes de leur bien-être et les priâmes de nous faire part de leurs besoins. Que devons-nous dire en leur nom aux grands pontes du Kremlin s'ils nous invitaient à parler? Aucun de ces juifs ne demanda de la nourriture, des médicaments, ni même une autorisation de sortie du territoire. Nous connaissions leurs difficultés, leur misère quotidienne, mais le doyen de nos interlocuteurs préféra attirer notre attention sur la volonté des membres de sa communauté de recevoir une sépulture juive. L'absence de cimetières juifs en URSS était, pour eux, le souci le plus immédiat. Et quand je lui demandai la raison de cette urgence, il me répondit: «Je ne suis plus tout jeune, n'est-ce pas? J'ai déjà un pied dans la tombe d'ailleurs et ma fille est juive, de même que mes deux petits-enfants. Si je suis inhumé avec tous les autres membres du parti, aucun de mes petits-enfants ne posera jamais de question et tous

s'assimileront à jamais. Mais si l'on m'enterre dans un cimetière séparé, et qu'ils viennent se recueillir sur ma tombe, ils demanderont pourquoi je ne repose pas avec tous les autres. Ma fille pourra alors leur répondre que j'étais juif et je garde espoir que, dans ce cas, eux aussi le resteront.»

Je lui demandai ensuite si, en Union Soviétique, il y avait déjà eu un cas semblable. Il me répondit que les Arméniens étaient enterrés dans des carrés réservés.

Nous arrivâmes en Union Soviétique le 1er mai – jour de la fête du Travail – et le 3 mai, nous fûmes conviés au Kremlin. Ce jour-là était le 28 Nissan, le lendemain du *Yom Hasboab*. Je montai à la tribune et commençai mon allocution devant les députés. Je remerciai le gouvernement soviétique de son invitation quand, soudain, m'adressant à notre hôte, le secrétaire du Soviet suprême, je dis: «Camarade Tenguis Mentachachvili, aujourd'hui, c'est mon quarante-quatrième anniversaire.» Il me considéra avec froideur. Mon âge n'avait vraiment pas l'air de l'intéresser. Je poursuivis néanmoins mon allocution. J'expliquai alors qu'en vérité j'avais 52 ans, mais que je tenais malgré tout à marquer ce jour comme étant mon quarante-quatrième anniversaire. Ces mots me firent probablement passer pour un aliéné, mais je n'abandonnai pas la partie pour autant: «Aujourd'hui, dans le calendrier hébraïque, nous sommes le 28 Nissan. Hier, c'était notre *Yom Hasboab*. Quand l'armée américaine libéra le camp de concentration de Buchenwald en Allemagne – et moi-même qui y était détenu – j'aurais certainement succombé lors des tirs croisés qui eurent alors lieu, si un homme ne m'avait pas pris sous son aile pour me protéger de son corps. La seule chose que je sais de cet homme, c'est qu'il était russe, qu'il portait le nom de Fiodor et qu'il venait de Rostow. Camarade Mentachachvili, sachez qu'en ces jours si terribles, à Buchenwald, le peuple russe et le peuple juif étaient associés. Ils luttèrent main dans la main contre les nazis, contre le Satan, contre le mal, contre les massacres d'innocents. Depuis la Libération, je célèbre mon anniversaire à cette date, parce qu'à l'époque, n'eut été l'intervention de Fiodor le Russe, je serais mort. Je suis né une seconde fois à l'âge de huit ans – aujourd'hui, il y a quarante-quatre ans, et ceci, grâce à Fiodor. Si dans cet enfer, nous avons pu nous donner

la main, pourquoi ne sommes-nous pas capables, aujourd'hui, de le faire également? L'objet de notre visite ici est de nous joindre à vous dans la lutte contre le mal, dans la lutte contre la haine d'autrui. Sachez qu'en vérité, nous poursuivons tous deux un but commun.» Les autres rabbins qui ne connaissaient pas cette histoire, avaient les yeux humides tandis que Mentachachvili s'emparait d'un crayon qui se trouvait sur la table. Un de ses assistants s'empressa aussitôt de lui tendre un bloc de papier jaune sur lequel le secrétaire du Soviet suprême inscrivit trois mots en lettres cyrilliques: Fiodor de Rostow.

Le lendemain, on pouvait lire dans *Izvestia* – l'organe du parti communiste russe – un article rapportant la visite officielle d'une délégation de rabbins. Et, plus loin, l'annonce suivante: «Toute personne qui connaît un homme du nom de Fiodor, originaire de Rostow, libéré du camp de Buchenwald le 11 avril 1945, est priée de s'adresser au Kremlin et de téléphoner au numéro ci-après...» Malheureusement, cette annonce resta lettre morte de même que mes différentes tentatives pour le retrouver. Néanmoins, l'histoire de Fiodor brisa la glace autour de la table qui réunissait les chefs du Kremlin et une conversation amicale fut engagée entre les rabbins et les hommes de Mentachachvili. Les langues se délièrent et je me hasardai à lancer le sujet des sépultures juives. Notre hôte me demanda, par l'intermédiaire de Cyril notre interprète, si je connaissais des précédents de ce genre en URSS. Il supposait que j'avais soigneusement étudié la question avant d'oser formuler une requête pareille. Je lui répondis avec assurance que les Arméniens avaient le droit d'enterrer leurs morts dans des cimetières séparés. Mentachachvili prêta une oreille attentive à mes dires et avec le même crayon bien taillé qu'il avait employé pour écrire le nom de Fiodor de Rostow, il tapa sur la table tout en annonçant d'une voix forte: «Si c'est ainsi, nous ne tolérerons aucune discrimination. Si les Arméniens ont des cimetières séparés, les Juifs en auront également!» Et, il ajouta aussitôt: «Aujourd'hui, nous sommes le 3 mai, n'est-ce pas? Le premier septembre 1989, notre ministre de l'Éducation, Alexandre Yagoudine vous informera que les Juifs, comme toutes les autres minorités, auront le droit d'envoyer leurs enfants dans l'école de leur choix.

Monsieur le rabbin, vous me parlez des cimetières, et bien voilà, je vous promets également des écoles pour les Juifs!»

La surprise était totale. Je ne m'attendais pas à un geste aussi généreux de sa part. Nous étions euphoriques. J'imaginai déjà le bonheur du vieillard de la synagogue moscovite, dont le rêve venait de se réaliser.

L'histoire de Fiodor avait brisé le mur d'incompréhension qui séparait la délégation de rabbins des technocrates du Kremlin. La bonté de l'officier russe s'étendait encore au-delà de l'enceinte du camp et permit aux Juifs d'Union Soviétique de recevoir enfin une éducation et des sépultures juives. Fiodor ignore la portée considérable de son geste, mais il sait certainement que, grâce à lui, je suis resté en vie, malgré l'horreur de ces temps maudits.

Je passais pour un enfant polonais et c'est certainement aussi grâce à la lettre salutaire P que je restai en vie. Mais la vie dans le camp était pénible et les épreuves considérables. Pourtant, malgré l'opacité de ces ténèbres, je m'obstinais à voir et à conserver des éclats de lumière. Une image éclaira encore mon esprit: Naftali venait me voir, jour après jour, à la barrière de fils barbelés et, à chacune de ses visites, son état empirait: il était de plus en plus maigre, décharné. Il dépérissait de jour en jour. Et moi, Loulek, son petit frère, je lui tendis un jour une tranche de pain enduite de margarine que j'avais gardée précieusement. Je me rappelle comment je l'avais regardé avec plaisir mastiquer la tartine trop fine. J'étais fier de mon exploit: j'avais réussi à garder de la nourriture pour mon grand frère, je l'avais revigoré. Peut-être que grâce à cela, il s'affaiblirait un peu moins. Je m'étais également mis à la recherche de chaussures pour Naftali, mais sans succès.

Je vivais dans des conditions plus favorables, sous une identité forgée, mais je n'ignorais pas pour autant ce qui se passait du côté de mes coreligionnaires, grâce aux témoignages que me faisaient parvenir des amis de

Naftali. J'étais très jeune et je n'avais pas eu le temps d'apprendre grand-chose sur le Judaïsme. Mes connaissances en la matière étaient extrêmement pauvres.

Quand la fête de Pessa'h approcha, Naftali et ses camarades décidèrent de ne pas consommer du *'hamets* – de la pâte levée interdite – pendant la fête. Dès le mois de janvier, ils se mirent à la recherche de pommes de terre. Ils me firent part de leurs projets et tentèrent de m'expliquer le sens de tout cela. Jusqu'à la fin du mois de janvier, ils échangèrent trois pommes de terre contre la ration quotidienne de pain, mais, à mesure que Pessa'h approchait, le prix des pommes de terre augmentait, alors que celui du pain diminuait. A l'époque, je ne respectais pas les lois de Pessa'h, principalement parce que j'en ignorais tout simplement l'existence. Un jour, Naftali se rendit jusqu'au Block 8, traînant son corps émacié et faible. Il se posta contre les fils barbelés. J'entendis sa voix faible qui m'appelait et je sortis en hâte. Il me tendit quelques pommes de terre et m'expliqua qu'il ne pouvait pas travailler aux fours crématoires, ni porter les cadavres avec les poches pleines. Il voulait me confier cette précieuse marchandise. Pour la première fois, Naftali m'expliqua qu'il était interdit de consommer du *'hamets* à Pessa'h et que c'est pourquoi ces pommes de terre étaient si précieuses; je les gardais donc comme la prunelle de mes yeux jusqu'à l'arrivée de la fête.

Les Juifs de Buchenwald décidèrent également de célébrer la fête de Pourim. Il n'était pas question d'offrir les traditionnels cadeaux, de donner l'aumône, ni même de se réunir autour d'un copieux repas. Mais ce que les Juifs du camp aspiraient ardemment à faire, ce jour-là, c'était la lecture du Livre d'Esther. Personne ne possédait de *Mequila* à Buchenwald. Qu'à cela ne tienne! Quelques jours avant Pourim, quelques Juifs parmi les anciens entreprirent de reconstituer le texte du Livre d'Esther et d'extraire des tréfonds de leur mémoire les passages dont ils avaient gardé le souvenir. Tous les Juifs devaient rédiger les fragments de texte dont ils se souvenaient. Certains versets, qui dans notre contexte étaient si lourds de sens, étaient connus de tous: «Et ce fut à l'époque de Assuérus» – «Les Juifs connurent la lumière, la joie, l'allégresse et la gloire!» – «Un homme juif se trouvait à



Suse, la capitaie et son nom était Mordekhaï – «Mais Mordekhaï ne se courbait ni se prosternait.» On écrivit les versets de la *Meguilá* du charbon sur les emballages des sacs de ciment. Les anciens reconstituèrent le texte à partir des différents fragments ainsi obtenus. Le soir de Pourim, on lut la *Meguilá*, sans prononcer la bénédiction, puisque le texte était incomplet et que le support – n'étant pas du parchemin – n'était pas casher. En puisant dans les seules ressources de leur mémoire, les Juifs avaient malgré tout recréé l'atmosphère de la fête, dont ils firent, certes, une célébration bien modeste compte tenu des circonstances. Après la lecture du Livre d'Esther, les Juifs chantèrent ces versets si symboliques: «La rose de Yaakov se réjouit et jubile... Leur délivrance fut éternelle et leur espoir pour les générations... Ils n'auront pas honte ni ne vivront l'opprobre pour l'éternité ceux qui ont confiance en Toi.» Quand les Juifs entonnèrent «Maudit soit Haman qui a voulu m'anéantir», ils savaient à qui s'adressait cet anathème. Et aux mots «Béni soit Mordekhaï le Juif», leur cœur fut rempli d'espoir.

Le lendemain, les Juifs se rendirent tôt le matin à leur travail. La neige était encore profonde et certains marchaient difficilement. Celui qui défaillait était enterré sous la neige ou battu à mort par les gardes ukrainiens, qui frappaient son crâne avec la crosse de leur fusil jusqu'à ce qu'il ne se relève plus. Les Juifs qui me racontèrent comment ils avaient célébré la fête de Pourim, me parlèrent également d'un 'hassid de Gour du nom d'Avraham Eliahou. Il fut, lui aussi, l'un des héros de mon enfance au camp. C'était un jeune homme de haute taille et large d'épaules. Une véritable armoire à glace. Sa stature était aussi colossale que sa personnalité peu commune. A la différence des autres Juifs, il marchait sans peine, le dos bien droit, avec assurance. Il s'obstinait à être toujours le dernier dans les files de Juifs qui se rendaient au travail. Tout au long du chemin, il s'évertuait à pousser ceux qui avaient du mal à marcher. On avait l'habitude de l'appeler *Avrom der pusher* ou *Avrom der stifer*. Il relevait les hommes exténués de sa main droite, de sa gauche il redressait ceux qui avaient plié l'échine, et faisait avancer les autres en les poussant du torse. Quand il voyait un de ses frères juifs sur le point de tomber, il le rattrapait prestement et lui donnait l'élan pour qu'il

puisse poursuivre sa marche sur sa lancée. Il était, aux yeux de tous, un personnage miraculeux. Les Ukrainiens aussi le craignaient. Le lendemain de la nuit de Pourim, après la lecture de la *Meguilá* improvisée, Avraham, comme à son habitude, relevait les Juifs qui faiblissaient, leur sauvant à nouveau la vie. L'Ukrainien qui les surveillait alors et qui respectait ce Juif robuste ne put se contenir et chuchota à l'oreille d'Avraham: «*Hitler kaput.*» La nouvelle sensationnelle de Avrom Eliahou se répandit de l'arrière jusqu'en tête de cortège comme une traînée de poudre. Les Juifs affaiblis, démolis, relevèrent soudain le buste et commencèrent à marcher seuls, sans avoir besoin d'aucune aide. La nouvelle les avait électrisés. Un des hommes, au milieu de la file, murmura «Maudit soit Haman qui a voulu m'anéantir, la rose de Yaakov se réjouit et jubile», cette même chanson qu'ils avaient chantée la veille. Les autres se joignirent à lui et ce fut l'unique fois à Buchenwald, près d'un mois avant la Libération, où l'on entendit des Juifs chanter alors qu'ils se dirigeaient vers leur lieu d'esclavage quotidien.

Dans les premiers jours du mois d'avril, on entendit, par intervalles, des tirs de canon. Des rumeurs circulaient sur la fin du conflit. Les nazis se seraient rendus et auraient été défaits. Et ces bruits faisaient naître un nouvel espoir... Au Block 8, nos chances de survie étaient plus grandes que celles des autres. Nos conditions de vie étaient relativement meilleures. Nous recevions une gamelle de soupe quotidiennement. Les coups qui nous étaient assénés étaient moins nombreux, moins violents et nous étions dispensés de l'esclavage des travaux forcés. Si je n'avais pas eu la chance de résider dans ce Block, jamais je n'aurais survécu à ma déportation à Buchenwald.

A la fin de la guerre, les Allemands entreprirent d'évacuer le camp. Naftali faisait partie de ceux qui avaient été rassemblés pour être chargés dans des trains. Il vint me dire adieu avant son départ. Il tenait à ce que je sache qu'il allait partir. Pour cela il était prêt à courir tous les dangers et avait quitté le groupe de détenus rassemblés pour le transfert.

Apercevant des officiers SS à l'entrée de mon Block, il comprit aussitôt que notre baraquement allait être liquidé, comme les autres – ou tout au moins, les enfants qui s'y trouvaient.

Mais malgré la présence de ces officiers, Naftali ne renonça nullement à ses projets. Il se posta près de la barrière, vers l'arrière du Block qui lui paraissait plus sûr et, avec le peu de forces qui lui restaient, il m'appela. Il me parla une minute ou deux à peine, mais chacun de ses mots reste gravé dans mon esprit comme si ces paroles avaient été les dernières. «Loulek, on va venir me prendre. J'espère, mais je n'en suis pas certain, que nous nous verrons encore, un de ces jours. Sache que nous partons pour un aller sans retour. Tu es déjà un grand garçon maintenant. Dans deux mois tu auras huit ans. Je ne veux pas – et il est même impossible – de te cacher la vérité. Je ne vois pas comment je pourrais me sortir de cette géhenne. C'est la fin du monde, tu sais. Nous n'avons plus de père, ils ont même pris Milek, et j'ignore ce qu'il est advenu de maman. Certainement, elle pense et elle parle de nous tout le temps, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit restée en vie. A présent, on va me prendre moi aussi et toi, tu vas rester seul. Je sais que tu as des amis ici. Haman, le responsable du Block, c'est un homme bon. Fiodor t'aime et Margolis se soucie un peu de toi. Peut-être qu'un miracle se produira, que tu resteras en vie, et que tout cela finira un jour. Je suis venu te dire qu'il existe un endroit dans le monde qui s'appelle Erets Israël. Allez, dis avec moi: «Erets Israël. Encore une fois. Répète encore.» Et moi qui ne connaissais pas un traître mot d'hébreu, je répétais ces deux mots – Erets Israël – sans en comprendre le sens. Naftali expliqua alors: «Erets Israël, c'est la maison des Juifs. De là nous avons été exilés et c'est là que nous devons retourner. C'est le seul endroit au monde où les Juifs ne sont pas tués. Alors si tu restes en vie, il y aura certainement des gens qui voudront te prendre avec eux et te conduire vers d'autres destinations, parce que tu es un garçon sympathique. Fais en sorte que tu n'aïlles nulle part ailleurs. Rappelle-toi ce que j'ai dit: seulement en Erets Israël. Nous y avons un oncle.»

Naftali pensait alors au rav Fogelman, qui fut le rav de Katowice et qui parvint à gagner la Terre Sainte en 1940, pour devenir le rav de Kyriat

## Loulek

Motskin. Mais mon frère ne voulut pas m'encombrer de ces détails et se contenta de me faire part de l'existence d'un oncle en poursuivant: «Notre oncle en Erets Israël cherchera certainement à savoir ce que nous sommes devenus. Quand tu seras libéré et que tu arriveras en Erets Israël, tu diras ton nom et tu préciseras que tu es le fils du rav Lau de Piotrkow. Ceci, tu le sais bien. Ils rechercheront des parents à partir de ton nom. Notre oncle finira bien par te retrouver. Au revoir Loulek. Rappelle-toi: Erets Israël.» Après ces quelques mots, il s'en retourna. Je le regardai s'éloigner, jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement. Naftali se souvient, lui, de mes sanglots déchirants.

Les Allemands firent évacuer les Blocks les uns après les autres et dirigèrent les détenus vers la sortie du camp. Il ne fallait laisser aucun survivant qui puisse témoigner de l'horreur dont ils avaient été les exécutants. Ils firent monter les déportés dans un train et, en effet, aucun de ceux qui furent emportés dans ce convoi ne resta en vie. Deux semaines après la Libération, les Américains trouvèrent le train abandonné et dans les wagons, des centaines de cadavres. Naftali fut un de ceux qui restèrent sur le quai. Il n'y avait pas eu assez de place pour tous les détenus. Il fut conduit avec quelques autres dans un bâtiment qui servait de menuiserie, où ils devaient attendre l'arrivée d'un autre train. Naftali chercha à s'évader de cette prison et, brisant une des fenêtres de la bâtisse, il sauta du troisième étage pour atterrir à l'intérieur du camp. Le 5 avril, il se retrouva malgré tout dans un train, entassé avec des dizaines d'autres Juifs qui avaient essayé, comme lui, de fuir. Il réussit à sauter de ce train en marche. Il chemina pendant plusieurs jours alors que ses forces s'amenuisaient toujours davantage. Il entendait la voix de maman, qui – en novembre 1944 – lui avait murmuré: «Garde bien ton frère», et celle de mon père qui lui avait demandé – en octobre 1942 – de sauver à tout prix Loulek. C'est le poids de cette responsabilité qui lui permit de tenir encore sur ses jambes, et de continuer à marcher à travers champs et forêts pour arriver enfin à la porte de Buchenwald. Avec le peu de forces qui lui restaient encore, il rampa vers le Block 8 où je me trouvais. Et à peine en avait-il atteint l'entrée qu'il s'effondra. Deux heures plus tard, le 11 avril 1945, des avions américains

survolèrent le camp en rase-mottes. Naftali fut transporté dans un hôpital, et placé en quarantaine. Un des hommes de mon baraquement me conduisit au chevet de mon frère. Quand je l'aperçus, je fus saisi d'effroi. J'étais toutefois heureux qu'il fût encore en vie. Plus tard, j'appris qu'il avait attrapé le typhus. Chaque jour, je me mettais à la fenêtre qui jouxtait son lit pour le voir et qu'il me voie également. Lentement, il se remit, mais c'est moi qui, à mon tour, tombai malade et attrapai la rougeole.

Mon grand frère est en vérité mon véritable héros. Il ne se passe pas de jour sans que je ne voie l'image de mon frère qui saute du train qui devait le conduire à la mort. Non pas pour sauver sa propre vie, mais parce qu'il m'avait laissé moi, le petit Loulek, seul, dans le Block 8 de Buchenwald, alors que dans ses oreilles résonnait encore la voix de ma mère qui, sur le quai de la gare de Piotrkow m'avait lancé dans ses bras. «Toulek, garde bien Loulek!» avait-elle crié. Et l'ordre de mon père, dont il ne pouvait se délier et qui l'avait enjoint de poursuivre la chaîne des générations. Naftali avait reçu une mission qu'il lui était impossible de trahir et qui lui apportait cet élan pour avancer encore. Ce fut justement cette mission dont il fut chargé qui le sauva également. Les nuits sans sommeil, le gel, la faim et la maladie lui ôtèrent le goût de vivre. Mais il savait qu'il lui était interdit d'abandonner la partie ou de sombrer dans la détresse.

J'aimerais finir ce chapitre avec les mots de Naftali qui concluent son livre *Am Kelavi*: «Pendant cinquante ans, j'ai porté le joug de la responsabilité que mon père m'avait confiée avant sa déportation à Treblinka. Il m'avait alors donné la charge d'un enfant malingre, chétif. Un enfant qui avait alors cinq ans, mais qui avait l'air d'en avoir à peine trois et peut-être même moins. Pendant trois ans, je fus pour cet enfant – qui n'est autre que mon jeune frère, Israël Méïr, et que nous appelions naguère Loulek – un père, une mère, un protecteur et un garant. Plus d'une fois, le désespoir me saisit et me rendit impuissant jusqu'à l'anéantissement de moi-même, jusqu'à ma propre destruction. Mais l'ordre que j'avais reçu de mon père de ramener mon jeune frère vers des rivages plus sûrs et d'assurer par son

intermédiaire la continuation de la chaîne familiale me permit de rester en vie. Cet engagement insuffla en moi la foi et la volonté de poursuivre la lutte pour survivre et ne pas succomber au destin terrible qui avait frappé les autres membres de notre famille.

Le premier Adar, 21 février 1993, nous étions, mon jeune frère et moi, devant le mur des Lamentations pour la prière de *min'ha*. C'est à ce même endroit que je m'étais retrouvé avec lui, quelque quarante-huit ans auparavant, lors de notre première visite à Jérusalem. Cette fois-là, il s'était tenu devant les pierres du Kotel, stupéfait, sans comprendre ce que ses yeux étaient en train de voir. Cette fois-ci, il priait parce que, deux heures plus tard, il allait être nommé à la fonction la plus illustre du rabbinat d'Israël. Mon jeune frère, sorti de cet amas de cendres, a mérité la reconnaissance et les honneurs. Ce même jour, il fut nommé grand rabbin de l'Etat hébreu. Je le regardais de loin et cette vision m'arracha des larmes. En quittant le mur des Lamentations, je me sentis enfin soulagé. Le joug que l'on avait placé sur mes épaules et sur ma conscience, et qui pesait si lourdement, venait de m'être retiré. Je sus alors que j'avais rempli cette mission qui m'avait plus d'une fois parue impossible.»

## La Libération – Laisse-moi partir, car P aube est venue<sup>12</sup>

Le 11 avril 1945, le jour de la libération du camp, j'allai me tapir dans un coin du Block 8, comme une brebis égarée. J'étais affolé. Il me fallait avant tout survivre et pour cela, je ramassais des épiluchures de pommes de terre et les mordillais jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Je savais que dehors, il se passait quelque chose. Des rumeurs de délivrance couraient, mais nous ignorions totalement l'identité de nos libérateurs. Etaient-ils russes ou américains? Une peur diffuse s'était emparée des prisonniers de Buchenwald. Si les Russes – ou qui que ce soit – arrivaient enfin, aurions-nous, nous aussi, une chance de vivre la Libération tant attendue, en verrions-nous également les fruits? J'étais trop jeune pour comprendre tout cela, mais dans la tension qui chargeait l'atmosphère, j'en recevais les échos par les bribes de conversations que je pouvais surprendre. Fiodor, le prisonnier russe, qui fut alors mon ange gardien, disait qu'il craignait qu'au dernier jour, les misérables ne nous suppriment tous, parce qu'ils n'auraient plus rien à perdre, à l'instar de Samson – dont Fiodor ignorait certainement l'existence – qui, voyant sa fin approcher, s'écria: «Que meure ma personne avec les Philistins!»

Non seulement cette idée funeste me surprenait, mais elle me mettait au supplice. Je me consolais en me disant qu'il suffisait de laisser filer ces quelques jours, jusqu'à ce qu'arrivent nos libérateurs et qu'ils nous affranchissent de ce douloureux esclavage et nous délivrent de cette usine à faire mourir. Le grondement incessant des explosions à l'extérieur du camp se faisait plus assourdissant, et c'était le signe qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Mais il me fut impossible d'en saisir l'origine ni le sens. Je percevais néanmoins les crispations, les chuchotements apeurés et l'inquiétude extrême des prisonniers en attente.

---

12 Genèse 32,27

Le matin de la Libération, encore confiné dans mon Block, je vis des hommes à l'extérieur des baraquements. Ce matin-là, à la différence des autres jours, les déportés n'étaient pas allés au travail. Ce spectacle était plutôt surréaliste: à Buchenwald, les prisonniers n'avaient jamais pris la liberté de flâner autour des Blocks, sans rien faire – c'était tout simplement impossible. Et voilà qu'un beau jour, une brèche apparaissait dans la discipline de fer du Lager, comme si les règles qui nous avaient régis avec tant de sévérité n'avaient jamais existé. La terreur de Buchenwald se dissipait comme un mauvais rêve. La puissance colossale de cette géhenne et de ses cruels geôliers s'effondrait tel un fragile château de cartes.

De temps à autre, des avions traversaient le ciel, survolant le camp. A un moment donné, il nous sembla qu'ils réduisaient leur altitude, comme si les pilotes cherchaient à voir ce qui se tramait dans ce lieu maudit et sombre.

La Libération est associée dans mon esprit à ces avions-là et à la réaction des hommes autour de moi: quand l'un d'eux apparaissait, les prisonniers agitaient leurs chapeaux et criaient, la gorge sèche: «Hourra! Hourra!» Ces exclamations nous mettaient en extase. Je ne pouvais comprendre le sens de ces cris, ni la raison de cette soudaine allégresse, mais j'étais transporté malgré moi par l'euphorie de la victoire que ces clameurs traduisaient.

Lorsque la rumeur commença à se répandre que des jeeps américaines avaient fracassé le portail et étaient entrées à Buchenwald, tous ces mystères s'éclaircirent soudain. Naftali décrit dans son livre *Am Kelavi*, les six soldats qui descendirent des véhicules militaires: «Certains d'entre eux retirèrent leurs casques et nous regardèrent avec consternation. Je contemplais les visages des dizaines de déportés qui se tenaient près de moi. Ils étaient aussi stupéfaits que moi. Nous dévisageâmes ces soldats parmi lesquels se trouvait un noir. Nous savions qu'ils étaient les libérateurs que nous avions tant attendus.»

Les six soldats qui étaient tout aussi perplexes que les détenus de Buchenwald qui leur faisaient face, lancèrent des bonbons et des cigarettes, et



retournèrent vivement à leurs jeeps et disparurent, laissant le champ libre à la division qui arriva par la suite.

Nous étions enfin assurés que c'était là la fin de nos misères. La porte en fer qui avait porté avec insolence et suffisance les mots «A chacun sa destinée» perdit en un instant son pouvoir d'épouvante. Son pouvoir menaçant avait soudainement disparu. Tout le monde sortit comme un seul homme du Block 8 pour voir si les dires étaient avérés, si la porte maudite s'était enfin effondrée.

Et, en effet, après nous avoir emmurés pendant six ans, la porte s'ouvrit enfin. Pour nous, commençaient une nouvelle vie, un nouveau monde, si différent. Nous avions tous le sentiment de vivre une renaissance, un renouveau.

Or, pendant que ces événements se bouscuaient avec une précipitation étourdissante, on entendit soudain des coups de feu tirés depuis le mirador. Une des balles toucha l'horloge qui surmontait la porte du Lager. Les aiguilles qui indiquaient trois heures et quart s'immobilisèrent. De nombreuses années plus tard, en 1991, je retournai à Buchenwald, en RDA. A mon grand étonnement, j'y découvris la même horloge dont les aiguilles indiquaient toujours trois heures et quart. Je demandai à notre guide pourquoi on ne l'avait pas fait réparer. Sa réponse fut très simple, et très pertinente à mon sens: «Cette montre s'est arrêtée le 11 avril 1945, le jour où Buchenwald fut libéré. Les aiguilles sont restées telles que nous les avons trouvées. Et, en souvenir, pour ne pas oublier, nous avons refusé de les mettre à l'heure.» Je regardais en silence l'horloge aux aiguilles immobiles et je revis mon enfance passée à Buchenwald et ce chemin si long que j'avais parcouru depuis lors.

Je visitai le camp et j'arrivai à la chambre de torture. Elle abritait un mur assez large et une fenêtre minuscule, munie d'un grillage en fer.

De loin, j'aperçus sur le rebord de la fenêtre des lettres incrustées dans l'épaisseur du béton. Je m'en approchai et y découvris cinq caractères hébraïques. Cette trouvaille suscita en moi une vive émotion, quasi paralysante. Je pouvais imaginer la colère du Juif supplicié – auteur de l'inscription – et l'énergie qu'il avait dû déployer pour graver avec ses ongles le mot U D I p 2 – vengeance (en Yiddish)!

Je pouvais sentir la force, la détermination de ce Juif dans ses derniers instants de vie. A travers ces lettres, je devinais la souffrance et la volonté de laisser à ses frères juifs une sorte de testament. De nombreuses années après la fin de la guerre, je me retrouvais à nouveau sur le sol de Buchenwald et y représentais officiellement l'Etat hébreu, tandis qu'une larme perlait au coin de mon œil devant le spectacle de ces lettres hébraïques gravées dans les profondeurs du béton froid.

Ce jour-là, en avril 1945, nous nous précipitâmes vers la porte du camp dans une sorte de cavalcade, pareille au flot d'une rivière dont les digues viennent de se rompre. Fiodor, le Russe, mon sauveur, mon bienfaiteur me saisit la main avec force dans un élan de protection, comme à son habitude. Soudain, nos mains se séparèrent et je me retrouvais seul, au milieu de la foule. Je poursuivis néanmoins ma course effrénée vers le portail en fer.

Nous étions en avril 1945, je n'avais pas encore achevé ma huitième année. Je garde du jour de la Libération de nombreux souvenirs qui ne sont pas – hélas – tous personnels, mais me furent rapportés plus tard par des témoins de l'époque.

En 1978, à la demande de notables de Netanya, je me portai candidat au poste de grand rabbin de la ville. J'avais alors 41 ans, j'étais assez jeune pour remplir une pareille fonction, Netanya étant la sixième ville d'Israël. Je bénéficiais malgré tout d'une opinion favorable, disait-on. Je fus convié

à une entrevue avec le maire de la ville de l'époque, Reouven Kligler ainsi qu'avec les membres du conseil municipal et les chefs du parti *Hamaarakh* de Netanya. Je profitai de l'occasion qui m'était offerte pour expliquer au maire de la ville que si ma candidature était acceptée, ce serait pour moi une manière de perpétuer la tradition familiale<sup>13</sup>.

Notre entretien se prolongea pendant près de quatre heures. Pendant tout le temps que dura l'entrevue, un homme aux cheveux blancs, qui se trouvait parmi nous, gardait le silence.

Au moment de partir, alors que je m'apprêtais à serrer la main à toutes les personnes présentes, cet homme s'adressa à moi et aux autres en ces termes:

«Chers amis, monsieur le rabbin, avant de nous séparer, permettez-moi de dire quelques mots. Vous comprendrez, cher rabbin et chers amis, pourquoi je me suis tu tout le long de cette entrevue. Non pas que je ne sois pas intéressé par la première nomination d'un grand rabbin pour la ville de Netanya. Au contraire. Cette question me tient particulièrement à cœur et c'est là la raison de mon silence. Alors que j'étais assis en face du rav Lau, je revivais ce jour du 11 avril 1945. Je me trouvais alors à Buchenwald, ce camp d'extermination si tristement célèbre, vers lequel j'avais été déporté depuis Zarké, en Pologne. Le 11 avril, des avions américains survolèrent le camp. Les prisonniers – et moi parmi eux – sortirent en hâte des baraquements et coururent spontanément vers la porte du camp avec l'espoir que la Libération était enfin arrivée, après six années de cauchemar.

---

13 Après avoir raconté au maire de Netanya l'histoire de mes ancêtres et de ma ville natale, je lui demandai: «Et vous, d'où êtes-vous cher ami?» Il me répondit: «Mon père vient de Lvov et ma mère de Cracovie.» «Mais où êtes-vous né vous-même?» poursuivis-je. Le maire chercha à se dérober et précisa seulement qu'il venait d'un tout petit village que je ne risquais certainement pas de connaître. J'insistai toutefois pour qu'il me révèle le nom de ce village, son histoire. Il finit par céder et répondit qu'il était né à Provijna. Ceci m'enthousiasma et je lui précisai alors que Provijna avait été dirigée par un rav de grande renommée, un maître de la Loi, un des commentateurs du Choul'han Aroukh, rabbi David Segal que l'on appelle plus communément le Taz – auteur du Touré Zahav. «Qui plus est, ajoutai-je, c'était un de mes ancêtres. Mon aïeul était le rav de votre village. Peut-être son descendant deviendra-t-il le rav de votre ville...» Le maire était stupéfait. Avec une émotion extrême, il me raconta que son père avait l'habitude de l'emmener dans la synagogue du Taz. (J'ai raconté l'histoire du Touré Zahav dans le chapitre sur mes ancêtres.)

## Loulek

Et, pendant que nous courions, une pluie de plomb s'abattit sur nous. Nous ignorions totalement l'origine de ces tirs. Que se passait-il? Nous étions aux alarmes.

«Parmi ceux qui couraient vers la porte se trouvait un petit enfant. Plus tard, j'appris que son nom était Loulek, et qu'il n'avait pas encore huit ans. Naturellement, je compris que s'il y avait un enfant à Buchenwald, il devait certainement être juif. C'est alors que je me jetai sur lui, le plaquai à terre et le couvris avec mon corps pour le protéger des coups de feu. Or voilà qu'aujourd'hui, je le vois devant moi, sain et sauf. Le rav Lau n'est autre que Loulek, l'enfant de Buchenwald. Et je peux vous annoncer que si moi, David Anzélévitch, qui ai échappé à ce brasier, qui ai combattu au Palmah et qui suis, aujourd'hui, adjoint au maire de Netanya en terre d'Israël, si je mérite de voir cet enfant – que j'ai couvert de mon propre corps – devenir mon guide spirituel, alors moi! fit-il en frappant la table avec son poing tandis que les verres que l'on y avait déposés chancelaient sous la puissance du choc, moi, David Anzélévitch je vous dis qu'il y a un Dieu!»

Le silence se fit. Personne n'osait ouvrir la bouche. J'étais moi-même interdit devant cette histoire que j'entendais pour la première fois. David Anzélévitch me prit alors dans ses bras avec affection et nous nous quitâmes sans mot dire. Pendant neuf ans, je dirigeai le grand rabbinat de Netanya.

David Anzélévitch m'avait sauvé la vie en me protégeant des tirs en rafale qui s'étaient abattus ce jour-là sur les rescapés – et moi je l'ignorais totalement. Le souvenir que je garde d'alors, après ma séparation avec Fiodor et après les salves et les grondements de canon fut le spectacle abominable que découvrirent mes yeux qui, pourtant, avaient déjà tout vu: près de la porte, on avait entassé des cadavres.

Je me rappelle aussi les soldats américains. Plus tard, j'appris que ces soldats appartenaient à la division du général Patton. Je me souviens de leurs visages terrifiés une fois à l'intérieur du Lager, quand ils virent, pour la première fois, l'horreur: des squelettes vivants aux yeux exorbités, des spectres hâves en guenilles rayées, des cadavres et des rivières de sang. Le sol était jonché de corps tombés sous le feu des nazis qui ce jour-là avaient tiré leurs dernières balles et abattu les hommes sans distinction. Je vois encore nos libérateurs, pétrifiés, épouvantés, paralysés par cette vision effroyable qui les avait réduits au silence.

L'arrivée de ces militaires m'avait également terrifié. Ces soldats venaient-ils nous libérer ou nous conduire vers de nouvelles misères? Sans trop réfléchir, je me cachai derrière un tas de cadavres.

Le rav Herschel Schechter, aumônier militaire de la division, qui dirigera plus tard le Congrès juif américain, décrit notre première rencontre:

Il descendit de l'une des jeeps – en tenue militaire – et découvrit un monticule de cadavres qui, pour la plupart saignaient et dont certains gémissaient encore. Soudain, il aperçut au milieu des morts, des yeux grands ouverts. Il fut saisi d'effroi et, par réaction instinctive de soldat, il se saisit de son revolver – au cas où. Il avança prudemment, contournant avec lenteur les cadavres empilés. Et je me souviens avec netteté comment il se heurta à moi – un enfant de huit ans – qui le regardait, les yeux écarquillés, du milieu des corps sans vie. Il était stupéfait: voilà que de cette mare de sang, des restes de ce monstrueux massacre, jaillissait un enfant! Et moi, j'étais pétrifié de terreur, pendant que lui, savait qu'un enfant dans cet endroit maudit ne pouvait être que juif. Le rav rengaina son arme, me serra contre lui avec amour et me souleva au-dessus de sa tête. Puis, il me demanda en Yiddish avec un accent américain prononcé: «*Wie alt bist du mein Kind?*» (Quel âge as-tu mon enfant?) Je pouvais voir des larmes voiler son regard. J'étais affolé et ma réponse fut prudente, comme si je craignais pour ma propre personne: «Quelle différence? De toute façon, je suis plus vieux que toi.» Il me sourit malgré ses larmes et poursuivit: «Pourquoi penses-tu que tu es plus âgé que moi?» Et, sans hésiter, je répondis: «Parce que tu

## Loulek

pleures et tu ris comme un enfant et moi, cela fait bien longtemps que je ne ris ni ne pleure plus. Alors, qui de nous deux est le plus âgé?»

Peu après, il se présenta à moi, puis m'engagea dans une conversation à laquelle je participai avec plus d'assurance. Le rav Herschel Schechter me demanda alors: «Qui es-tu?» et je lui répondis: «Loulek de Piotrkov.

– Et quel est ton nom de famille?

– Mon père était le rav de Piotrkov.

– Et tu es seul ici, sans papa?

– Sans papa, sans maman, mais j'ai un frère. Il est ici, mais il est très malade.»

Le rav me confia alors qu'il avait entendu parler de mon père et à cet instant il gagna pleinement ma confiance. Il avait entendu parler du rav de Piotrkov et de son cousin, le rav Méïr Chapira, le célèbre rav de Lublin – auteur du programme d'étude du *Daf Hayomi*. Mon cœur se remplit de joie.

Puis, le rav américain me prit par la main et ensemble, nous nous rendîmes d'un baraquement à l'autre pour annoncer la nouvelle de la Libération. Je ne rentrai pas dans tous les Blocks avec rav Herschel. Je me rappelle encore ces hommes allongés, terriblement affaiblis au point qu'il leur avait été impossible de quitter leurs grabats pour courir avec les autres vers la porte du camp et crier des hurrahs. «Juifs, vous êtes libres!» annonçait le rav américain en Yiddish. Les hommes le considéraient avec stupeur et leur regard semblait dire: «Qui est ce *mechiguiner* – cet insensé – affublé de cet uniforme et qui crie en Yiddish?»

Assurément, la vision de ce soldat était plutôt étrange, surréaliste. Face à ces tisons sauvés des flammes, allongés sur des planches de bois, le rav Herschel Schechter, le buste fier et l'allure décidée, annonçait la Délivrance.

Après avoir fait le tour de tous les Blocks, le rav se mit à la recherche de mon frère. Nous nous rendîmes ensemble à l'hôpital de Buchenwald où

Naftali avait été hospitalisé. Il avait attrapé le typhus «Mon nom est Herschel Schechter, annonce le rav à Naftali, je suis aumônier juif dans l'armée américaine au sein de la division qui a libéré votre camp.» Il sortit de son sac quelques bouteilles de jus d'orange. «Je connais votre famille et je vous aiderai à vous en sortir. Tout ira bien!» dit-il à Naftali. Et le rav de conclure: «*Mazal Tov!* Nous sommes sortis de l'esclavage!» Naftali répète souvent que le rav Herschel Schechter fut le premier à lui apporter un remède, à lui avoir rendu confiance en lui-même et en l'humanité.

Longtemps je fus persuadé que le souvenir que je garde de ces événements, n'est que le fruit de l'imagination fertile d'un enfant de huit ans et que certains détails n'ont en réalité jamais existé. Pourtant, quelque 38 ans plus tard, le 11 avril 1983, le jour anniversaire de la libération du camp de Buchenwald, je fus invité à un grand rassemblement qui devait réunir des anciens déportés – devenus américains et canadiens – et se tenir dans le Maryland, aux Etats-Unis, à une heure de vol de la Maison Blanche. L'objet de ce colloque était de souligner le rôle majeur joué par l'armée américaine dans la libération du camp de Buchenwald. Le président américain de l'époque, Ronald Reagan ainsi que son épouse, Nancy, y furent également conviés. 22'000 personnes environ participèrent à cette réunion d'envergure, parmi lesquelles mon frère Naftali, qui était alors consul général de l'Etat hébreu à New York, Benjamin Netanyahu qui représentait l'ambassade d'Israël à Washington, les directeurs de *Yad Vachem* Gideon Hausner et Dov Chilanski, ainsi que Menahem Begin, alors vice-ministre et porte-parole du bureau du premier ministre israélien. Mon frère et moi-même, ainsi que le célèbre écrivain Elie Wiesel représentations les rescapés de Buchenwald. Ce dernier, déporté à Buchenwald, en avait été libéré et dirigé vers la France en même temps que nous. Le président de l'association des anciens rescapés de la Shoah aux Etats-Unis, me demanda de prendre la

parole. «Pourriez-vous nous raconter le jour de la libération du camp?» me demanda-t-il en ajoutant avec un sourire: «Je vous réserve une surprise!»

L'orchestre de la marine américaine entama «Le chant des partisans» et moi je me dirigeai vers l'estrade sur les paroles célèbres: «Ne dis pas que c'est là ta dernière route...» La salle était obscure. La formation continuait à jouer des airs militaires tandis que je montai les marches du podium. Un projecteur éclairait mes pas pendant que je gagnais l'autre bout de la scène puis, m'abandonnant brusquement, il dirigea son faisceau de lumière vers la tribune des orateurs pour s'arrêter sur celui qui s'adressait alors au public: je le reconnus aussitôt. C'était le rav Herschel Schechter – et derrière lui, sur un écran géant, la photo d'un enfant qui quitte Buchenwald avec un fusil sur le bras.

«J'aperçus soudain une paire d'yeux qui me regardait par-delà le monticule de cadavres humains.» Voilà que les souvenirs qui m'avaient poursuivi pendant 38 ans, rejaillissaient à nouveau de la bouche même de l'aumônier militaire qui m'avait découvert. «Et, comme si, en l'élevant dans les airs, je l'arrachais de ces cendres, je me mis à pleurer. Je lui demandai alors: «Quel âge as-tu?» Il me répondit qu'il était plus âgé que moi parce que moi, je riais et je pleurais comme un enfant alors que lui n'avait ni ri ni pleuré des années durant.» Le récit de notre rencontre à Buchenwald généra un frisson d'émotion dans la salle. Le président Reagan se leva et, la voix étranglée par les larmes, me dit: «Je voudrais serrer la main à une légende vivante.»

Après la Libération, je restai encore quelque temps à Buchenwald. Le camp se trouvait dans les faubourgs de Weimar, la ville de Goethe et de Schiller, à quelque dix minutes de marche de son théâtre national, berceau de la culture germanique. Le commandant américain qui avait libéré notre camp convia les habitants de Weimar à venir visiter Buchenwald, afin qu'ils soient eux-mêmes témoins de l'horreur.

J'étais à présent sans crainte et je me déplaçais dans le camp avec assurance. Un jour, j'aperçus le groupe qui comptait principalement des fem-



mes et des personnes âgées. Soudain, un véhicule militaire s'arrêta tout près de moi et un soldat américain, immense, me saisit par les épaules. Empoignant mes talons de ses mains robustes, il m'éleva dans les airs en criant en allemand aux visiteurs de Weimar: «Vous voyez cet enfant? C'est contre lui que vous vous êtes battus pendant six ans. C'est à cause de lui que vous avez déclaré la guerre au monde entier. C'est là le pire ennemi du national-socialisme. C'est le plus redoutable adversaire du nazisme – un enfant polonais, dont vous avez assassiné le père et la mère et que vous avez presque tué également! C'est pour cela que vous avez soutenu le Führer? C'est pour suivre un tel dessein, aveuglément?» Les femmes poussèrent des gémissements, des cris, tandis que mon cœur se remplissait d'un orgueil exquis. Le soldat américain qui m'avait porté aux nues avait injurié les Allemands que je haïssais – en mon nom, au nom de mes parents assassinés et, en vérité, au nom de tous les Juifs.

Or voici que cet épisode devait également resurgir quelques années après et revenir par le truchement de cette Main invisible qui semble diriger le cours de ma vie. De nombreuses années plus tard, alors que j'étais déjà grand rabbin d'Israël, un joueur de basket-ball légendaire se rendit en Terre Sainte. Il était éminemment célèbre et vénéré de millions de personnes, de par le monde. Son nom était Jabar. De parents catholiques, Ferdinand Louis Elisindor, alias Karim Abdoul Jabar s'était converti à l'Islam en 1971 dans un élan d'admiration envers Malcolm X. A l'époque, il devait faire une tournée mondiale pour la campagne publicitaire d'une marque de vêtements de sport. Avant de partir, il tint une conférence de presse aux Etats-Unis au cours de laquelle il annonça qu'il souhaitait rencontrer en Israël, le grand rabbin Lau. La surprise fut évidemment totale. Le meilleur ami de son père, qui était pour lui comme un frère, avait servi dans l'armée américaine pendant la Seconde Guerre mondiale et avait participé à la libération du camp de Buchenwald. «Cet ami, rapporta le célèbre basketteur, était aussi grand que moi. Il avait soulevé un petit enfant juif pour le montrer aux Allemands qui étaient venus visiter le camp et les avait volontairement offensés en prétendant que cet enfant était leur pire ennemi et qu'ils

avaient mené une guerre sans partage contre cet adversaire redouté. Pendant cinq ans, poursuivit Jabar, mon père et son ami avaient cherché à retrouver cet enfant, jusqu'à ce qu'on leur apprit qu'il était devenu un rabbin très important en Terre Sainte – le rav Israël Lau. Mon père est un catholique fervent. Il est très croyant. Hélas, pour des raisons de santé, il ne peut pas se rendre en Israël, mais il m'a prié de rencontrer le rav Lau et de lui demander une bénédiction.»

Et ainsi fut fait. Le fils fidèle, le célèbre joueur des Lakers, Karim Abdoul Jabar, se rendit à mon bureau, dans les services du grand rabbinat d'Israël, où l'émotion fut forte.

Du reste, les photos qui accompagnèrent cet événement firent des remous aux Etats-Unis dans les milieux qui refusent de reconnaître la participation de soldats noirs américains dans la libération des camps d'extermination en Europe. Je fus moi-même exposé à des menaces et à des protestations de membres du Ku Klux Klan et autres organisations racistes pour avoir raconté cette histoire à différentes occasions, à l'étranger. Ces personnes prétendent que je raconte des chimères parce qu'il est inconcevable d'attribuer aux Noirs le mérite d'avoir été également des libérateurs<sup>14</sup>.

Dans l'interview qu'il accorda au supplément du journal *Haarets*, Abdoul Jabar décrit notre entrevue à Jérusalem. Avant tout, l'émotion qui l'avait saisi alors, la chaleur et la qualité de l'accueil qu'il avait reçu. Et surtout l'expérience inédite qu'il avait vécue en s'entretenant avec un rescapé de la Shoah: «Les Noirs en Amérique, prétendit-il, ne comprennent pas les événements qui ont accompagné *Y underground railway*, le «chemin de fer clandestin» (un mouvement qui permit au dix-neuvième siècle à des milliers d'esclaves de gagner la liberté), parce que nous n'avons pas eu la chance de

---

14 En mai 2004, le livre de Karim Abdoul Jabar parut aux Etats-Unis: «Frères d'armes – Histoire épique des hommes du bataillon de blindés 761, ces héros oubliés de la Seconde Guerre mondiale.» Ce livre fait le récit de ce bataillon de blindés américains, dont les soldats étaient tous noirs. Pendant 183 jours, ils parcoururent l'Europe et combattirent les armées nazies dans des combats cruels dans la région de Dachau. Ils libèrent les camps de Matthaussen et de Günskirchen. Dans un documentaire qui fut projeté aux Etats-Unis en 1992, il fut également avancé que le bataillon 761 avait également libéré Buchenwald. Karim Abdoul Jabar prétend le contraire dans son livre (qu'il écrit avec Antony Volton) et précise que Buchenwald fut libéré par un autre escadron de soldats de couleur.

parler avec les personnes qui ont vécu cette période de l'histoire et d'en recevoir le témoignage. Mais moi j'ai eu la chance de m'entretenir avec un rescapé de l'horreur. C'est pour moi un grand honneur!»

Outre ce militaire noir, nombreux furent les soldats américains à avoir voulu choyer l'enfant rescapé que j'étais, dont la survie miraculeuse au milieu de l'indicible horreur qui venait de se révéler à eux, les touchait. Ils me donnaient des chewing-gums, des bonbons et des chocolats en abondance. Les adultes, eux, se ruèrent sur la viande en conserve regorgeant d'huile d'une qualité plutôt douteuse. Les années de famine avaient fragilisé leurs corps tant et si bien qu'ils n'étaient plus capables de digérer la graisse et nombreux furent ceux qui, après avoir consommé cette viande, souffrirent du typhus. Soixante pour cent des personnes libérées de Buchenwald périrent faute d'avoir suivi, après la Libération, un régime alimentaire prudent. Fort heureusement, les chocolats, les chewing-gums et les confitures suffirent à me rassasier. Fiodor et les autres prisonniers russes travaillaient alors dans les villages autour de Weimar et rapportaient de temps à autre des poules et du fromage. Evidemment, j'en reçus moi aussi ma part.

Fiodor était mon héros. Un jour, il se saisit d'un cheval sur lequel il se hissa et partit au galop. Je le vénérâis. C'était un jeune homme de belle allure et, le voyant galoper sur son cheval, harnaché d'une simple corde, il me semblait que la bête planait dans les airs. «Loulek, regarde!» criait-il. Pendant qu'il cavalait à vive allure, il lançait son couteau qui s'enfonçait dans le sol. Fiodor, tout en chevauchant, s'agrippait aux flancs de la bête et, suspendu entre les jambes de l'étalon, le rattrapait, enfoui dans la terre et reprenait prestement sa place sur le dos du cheval. Il brandissait alors son poignard et en faisait briller la lame au soleil. Ce spectacle était enthousiasmant. Aux yeux de l'enfant de huit ans que j'étais alors, c'était le symbole le plus fort de la liberté et de la puissance.

## Loulek

A la fin du mois d'avril, ce fut pour moi le drame. Les prisonniers de guerre russes devaient rentrer chez eux. Fiodor, auquel j'étais attaché, était persuadé que je l'accompagnerais en Russie. Naftali était alité, malade, à demi conscient. Il m'était interdit de lui rendre visite. De temps à autre, Fiodor me conduisait à l'hôpital du camp et je regardais mon frère à travers la vitre. Je me hissais sur les épaules du soldat russe pour regarder Naftali à travers la fenêtre minuscule et le saluer. En m'apercevant, l'infirmière Marguite, une volontaire hollandaise qui travaillait pour la Croix-Rouge et qui soignait mon frère, lui tournait légèrement le visage, afin qu'il me voie. A l'époque, tous savaient dans le camp que Toulek avait un jeune frère. Il ne parlait que de moi dans ces accès de délire. Cette attention délicate de l'aide soignante hollandaise permit à Toulek de me voir de temps à autre, mais il lui était impossible de me rendre mon salut ni de bouger sa main, tant son état de faiblesse était extrême.

Cependant, Naftali n'avait pas laissé les choses au hasard. Malgré le bouleversement de nos vies, il fit l'impossible pour continuer, autant que faire se peut, à diriger nos existences respectives. Quand il tomba malade, il eut le souci de me trouver trois chaperons juifs: Dov Landau qui habite aujourd'hui Tel-Aviv, Haïm Halberstam de Brooklyn et Chalom Tefer<sup>15</sup> זאל. Il leur donna cet ordre sans détour: surveiller Loulek! Avec le départ des Allemands, nous avions retrouvé la liberté de nos mouvements et mes trois gardiens purent, comme les autres Juifs, se déplacer librement dans le camp et surveiller mes moindres gestes. Naftali les avait également avisés qu'au cas où il ne se relèverait pas de sa maladie, ils devraient m'emmener en Erets Israël. Les trois chaperons faisaient régulièrement leur rapport à

---

15 Après son arrivée en Israël, Chalom Tefer tomba pendant la guerre d'indépendance, près de Falouja et fut enterré dans le cimetière de Na'halat Its'hak. Tefer était orphelin et n'avait aucun proche parent. La seule personne qui se rend d'année en année sur sa tombe et y récite la prière du Kaddish, c'est Naftali mon frère. Après que je fis connaître son histoire lors d'une cérémonie qui se tint à la résidence présidentielle à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de Yad Vachem, je reçus un coup de téléphone d'un habitant de Haïfa qui se présenta comme étant le cousin de Chalom Tefer et qui me rapporta que lui aussi avait à cœur de se rendre tous les ans sur la tombe du défunt et d'y lire le Kaddish. Il était, comme nous l'avons précisé, un des trois chaperons que Naftali avait trouvés pour me garder pendant les derniers jours que nous passâmes à Buchenwald.

mon frère malade et l'informèrent que je restais attaché à Fiodor qui continuait à se soucier de mon bien-être. Par leur intermédiaire, Fiodor reçut un message parfaitement clair de Naftali: Loulek ne le suivrait pas en Russie. Il irait avec son frère en Palestine.

Chalom Tefer avait le même âge que Naftali et possédait un sens exacerbé de la justice. Près d'un mois après la libération de notre camp, les rescapés de Buchenwald organisèrent une sorte de cérémonie du souvenir et érigèrent un monument commémoratif provisoire. Ils y gravèrent les noms des nations victimes du fascisme et du nazisme. 61'000 personnes sont mortes à Buchenwald et sur le monument on pouvait lire les différentes nationalités dont les populations avaient été martyrisées: Russes, Polonais, Français, Belges, Hollandais, Espagnols, Italiens. Un seul mot manquait à cette liste: le mot «Juifs». Les communistes qui avaient procédé à l'édification de ce monument aux morts avaient voulu souligner la cruauté des régimes fascistes vis-à-vis des leurs et, de leur point de vue, les Juifs n'étaient pas spécialement concernés par l'horreur nazie.

Quelques heures après, Naftali découvrit Chalom Tefer gisant dans une flaque rouge, aux pieds du monument. Chalom n'avait pas supporté le déni qui venait d'être infligé au souvenir des victimes juives. Quand la cérémonie avait pris fin, Chalom s'était muni d'un pinceau et d'un pot de peinture rouge et avait inscrit en haut de la liste des nations le mot *Yuden* (Juifs). Et, comme il ne connaissait pas le nombre exact de victimes juives, il s'était contenté de peindre, à côté, une étoile de David. En coulant, la peinture fraîche de Chalom Tefer avait recouvert une partie des noms des autres peuples victimes du nazisme. Cet incident suscita le courroux des ressortissants des différentes nations représentées qui le ruèrent de coups.

## Loulek

Le jour où les prisonniers russes devaient retourner en URSS, Naftali sortit de son isolement forcé et vint faire ses adieux.

Ce qu'il découvrit le fit blêmir: je me trouvais aux côtés de Fiodor, je lui tenais la main et de l'autre, je portais une petite valise. A cet instant, Naftali sentit le sol se dérober sous ses pieds. Quand je vis son visage contrit, je lâchai aussitôt la main du Russe pour me tourner vers mon frère en lui disant: «Toulek, je ne t'abandonne pas. Je veux seulement aider Fiodor à porter sa valise. Elle ne m'appartient pas. C'est la sienne! Je ne te quitte pas. Tu m'as bien dit que tu m'emmèneras dans un endroit qui s'appelle Erets Israël!» fis-je. Je n'avais pas oublié un seul mot des propos qu'il m'avait tenus quelques semaines auparavant.

Il lui fallut un certain temps pour retrouver ses esprits. Le spectacle de son jeune frère au milieu des prisonniers de guerre russes, une valise en main l'avait bouleversé. Il voyait déjà Loulek le quitter pour toujours. Mais pour moi, il était entendu que je n'irais nulle part, si ce n'est en Israël. Cette promesse tacite, je l'avais faite à Toulek, et jamais je n'avais songé à la rompre. J'imaginai la terre d'Israël comme un endroit magique dans lequel les Juifs n'étaient pas persécutés. Naftali me l'avait décrite comme notre maison, notre foyer.

Je retournai alors auprès de Fiodor pour lui faire mes adieux. La séparation fut à nouveau difficile.

Un des prisonniers qui se trouvait dans le groupe, un médecin français communiste qui n'avait pas d'enfants voulut m'adopter. Je savais que je ne le suivrais pas. Je n'avais pour cet homme aucune attache. Il tenta de convaincre Naftali. Nous étions orphelins et n'avions nulle part où aller. Lui, vivait dans un appartement spacieux et douillet. Nous trouverions chez lui, nous assura-t-il, tout ce que nous n'avions pas reçu pendant les six dernières années écoulées et ne manquerions jamais de rien. Mais Naftali et

moi savions pertinemment que nous ne nous laisserions pas tenter par cette offre alléchante<sup>16</sup>. Pourtant, quitter Fiodor fut pour moi une expérience douloureuse et je ressens encore l'immense peine qui m'avait étreint au moment de la séparation. Je lui devais la vie et lui n'avait reculé devant aucun sacrifice pour me protéger, risquant souvent la sienne. J'aurais tout donné pour le retrouver et lui attribuer ce titre que l'on donne aux «Justes des nations». Hélas, mes tentatives pour y parvenir ont toutes échoué.

Avant même que Naftali ne tombe malade, j'appris qu'une longue suite de camions en provenance de Bergen-Belsen devait arriver au camp avec un chargement de femmes et d'enfants rescapés. En novembre 1944 – quelque six mois auparavant – au moment où je quittais ma mère pour toujours, j'avais entendu que les hommes de notre convoi étaient envoyés à Czestochowa, alors que les femmes et les enfants étaient déportés à Bergen-Belsen. Je conservais dans un coin de ma mémoire le nom de ce camp. Et tout au long des six mois d'enfer que je vécus à Buchenwald, je me répétais que maman se trouvait à Bergen-Belsen. Il était important pour moi de la situer dans un endroit défini, de savoir qu'elle possédait en quelque sorte une adresse, quelle qu'elle soit, même si celle-ci s'appelait Bergen-Belsen... En vérité, je n'avais pas la moindre certitude que ma mère se trouvait dans ce camp et j'ignorais totalement le sort de ceux qui y étaient déportés. Or voici que des survivants de Bergen-Belsen devaient arriver à Buchenwald. Et, si moi et Naftali avions survécu à l'horreur, il n'y avait pas de raison pour que maman n'y survive pas non plus, comme ses enfants.

---

16 Une nouvelle fois, le Créateur du monde nous révéla Ses voies impénétrables. En 1949, Naftali dirigeait la branche européenne des Poalé Agoudat Israël et était chargé, dans le contexte de la deuxième Alyah (immigration clandestine), de retrouver les enfants juifs qui avaient été cachés par leurs parents chez des non-juifs, dans les villages, les monastères ou les églises. Dans le cadre de ses fonctions, Naftali eut plus d'une fois l'occasion de voyager en Europe. Un jour, dans une station de métro à Paris, un homme élégant avec chapeau et imperméable lui tapota l'épaule et lui fit signe qu'il désirait lui parler. C'était le médecin de Buchenwald. Il invita Naftali chez lui. Quand il ouvrit la porte de son domicile, mon frère aperçut, à l'entrée, mon portrait grandeur nature pris à Buchenwald. «L'unique chose que je souhaite retenir de ses années noires, c'est votre frère, Loulek. Il est entré dans mon cœur» lui dit-il.

Naftali, lui, luttait contre le typhus qui avait épuisé son corps et moi je prenais à cœur de me tenir chaque jour près de la fenêtre, comme il me l'avait demandé, pour qu'il me voie et constate que je ne l'avais pas laissé pour suivre Fiodor en Russie. Je venais le voir comme à mon habitude, mais je décidai de ne rien lui révéler de l'histoire des camions. Je me rappelle encore mon incertitude, cette lutte intérieure: devais-je partager avec lui les folles espérances que j'avais bâties sur l'arrivée de ce convoi, ou plutôt me taire de peur que si – à Dieu ne plaise – maman ne se trouvait pas parmi les rescapés de Bergen-Belsen, la déception n'aggrave sa santé déjà si précaire. Il était si malade, qu'un pareil chagrin pouvait le briser, pensais-je. Je décidai donc de ne rien lui dire, mais de rechercher notre mère tout seul. Quand je la retrouverai, me disais-je, je l'amènerai au chevet de Naftali, près de la fenêtre à travers laquelle j'avais pris l'habitude de le saluer jour après jour. Et cette heureuse surprise lui apporterait certainement une guérison complète et nous comblerait d'une joie infinie.

Je me mis donc en route. J'avais huit ans, et avec une énergie décuplée par l'espoir, je partis à la recherche de ma mère. La certitude qui dirigeait alors mes pas était la suivante: si moi, un petit enfant, j'avais réussi à survivre, elle – une adulte avertie – y était certainement parvenue. C'était, on ne peut plus, logique.

26 camions arrivèrent à Buchenwald. Assises sur des bancs, il y avait de nombreuses femmes, de tous âges, et quelques enfants, à peine une dizaine. Je gravis l'échelle du premier camion tandis que mon cœur battait la chamade. J'en avais le vertige. Je regardai à l'intérieur. Tous les yeux se tournèrent vers moi – des regards ahuris. J'examinai chacune des femmes, leurs traits, l'une après l'autre, scrupuleusement. Il régnait dans ces camions un silence pesant. Un silence de cimetière. Personne ne disait mot. Il n'y avait que des regards. Personne ne me demanda: «Qui es-tu mon garçon? Que cherches-tu?» Les visages exprimaient l'indifférence, l'apathie et ne possédaient presque plus d'humanité. Je descendis bredouille du premier camion et je me précipitai vers le suivant pour reproduire le même scénario. J'inspectais chaque rangée, un banc après l'autre, un visage après l'autre.



Maman avait certainement changé depuis notre séparation. Naftali lui-même ne ressemblait plus au Naftali d'avant la guerre, le typhus avait ravagé son corps. Je me consolais en me répétant que si moi je ne la reconnaissais pas, elle, assurément, me reconnaîtrait aussitôt. Quelle mère ne reconnaîtrait-elle pas son fils? Cet argument me redonnait du courage et je poursuivais mon investigation minutieuse. Je fixais chacun des visages dans l'espoir que ma mère reconnaisse son fils bien-aimé qui, par miracle, se tenait devant elle. Les femmes avaient le regard éteint, fermé. Leurs vêtements étaient décolorés et il me semblait que leurs corps émaciés étaient sans vie et que leurs yeux atones étaient des yeux de verre. Ils n'exprimaient pas la moindre curiosité, ni le moindre intérêt, ni même la moindre chaleur envers cet enfant de huit ans qui aurait pu être leur propre fils. Dans chacun des camions, je scrutais les yeux, je parcourais les banquettes, sans omettre un seul visage. Peut-être que l'un de ces regards si mornes réagirait enfin parce qu'il avait découvert l'enfant qu'il croyait mort depuis longtemps. Il m'était impossible d'envisager les choses autrement.

J'avais fini d'explorer le dernier camion. Je descendis lentement du véhicule, avec un sentiment de vide douloureux. J'étais soudain confronté à la dure réalité. Ma mère n'était jamais arrivée à Bergen-Belsen ou bien elle n'en était pas sortie vivante. Je savais avec certitude et amertume qu'elle ne se trouvait pas dans l'un de ces camions. Je ne révélai pas le moindre détail de ces événements à Naftali, ni l'arrivée des camions à Buchenwald, ni mes recherches désespérées. Je lui racontai cet épisode une fois que nous fûmes sortis du camp. Je me consolais avec l'idée qu'elle avait peut-être été transférée dans un autre camp. Mais cette illusion ne devait pas durer non plus. Quelques semaines plus tard, nous apprîmes la nouvelle de sa mort à Ravensbrück, à l'âge de 44 ans.

En mai 1945, j'attrapai la rougeole. J'avais de la fièvre et les boutons qui couvraient mon corps me démangeaient terriblement. Je fus mis en quarantaine au deuxième étage de l'hôpital où avait séjourné mon frère. Mon état était assez grave. La maladie me faisait affreusement souffrir,

mais ma vie n'était pas en danger. Naftali me rendait visite pour s'enquérir de mon état de santé. Un jour, j'entendis que l'on frappait à la vitre. Je tournai la tête avec lenteur et vis mon frère agrippé à la gouttière, me faisant signe de lui ouvrir la fenêtre. Malgré la maladie et mon extrême faiblesse, j'obéis à ses ordres. Il me dit seulement deux mots, en polonais: «Suis-moi!» Je me couvris avec le drap de mon lit et grimpai sur le dos de mon frère. Je pouvais sentir chacun de ses os, tant la maladie dont il venait tout juste de se rétablir l'avait amaigri. Naftali se laissa glisser le long de la gouttière jusqu'à terre. Nous marchâmes un bout de chemin jusqu'à ce que nous rejoignîmes un groupe de personnes qui faisaient la queue. Naftali m'expliqua que l'on distribuait des visas d'entrée en Palestine. Il m'en avait fait la promesse et faisait l'impossible pour que nous puissions, ensemble, gagner la Terre Sainte. Les visas étaient distribués avec parcimonie. Le premier arrivé était le premier servi. Je devais donc absolument me tenir dans cette file, malgré mon état, afin de recevoir, moi aussi, l'indispensable document. «Qui ne fait pas la queue maintenant pour recevoir ce certificat, me dit mon frère pour m'encourager, restera à Buchenwald et ne pourra pas entrer en Palestine.» Il ne m'en fallait pas davantage pour comprendre l'urgence de cette démarche. A l'époque, rien ne comptait plus que ce retour à la maison, parce qu'Erets Israël signifiait la vie alors que Buchenwald symbolisait la mort, même après la Libération. «Tu veux rester ici?» me demanda mon frère. Cette question me semblait théorique et la réponse si évidente. «Il n'en est pas question! Même pas un seul jour de plus!» répondis-je avec détermination. Quand notre tour arriva, Naftali apposa sa signature et moi j'appliquai l'empreinte de mon pouce puisqu'à l'époque je ne savais ni lire ni écrire. Après avoir signé, Naftali me hissa à nouveau sur son dos et me ramena à mon lit, à l'hôpital, mais cette fois-ci, en empruntant les escaliers. Je retournai à ma chambre isolée, brûlant de fièvre. Les plaies me torturaient, mais au milieu du délire et des supplices, je savais que je possédais un visa pour Erets Israël et mes souffrances devenaient plus supportables.

Le 2 juin 1945, nous fûmes parmi les premiers à quitter Buchenwald pour gagner la France. Ma rougeole était passée depuis longtemps, j'avais recouvré pleinement la santé et regagné confiance. Nos sacs regorgeaient de nourriture et de sucreries. Nous quittions Buchenwald pour toujours.

Un soldat me fit cadeau d'une petite valise qui provenait des surplus américains. Elle m'accompagne jusqu'à ce jour. C'est avec elle que je montai en Erets Israël, c'est avec elle que je me rendis dans les différents établissements d'études que je fréquentais par la suite et, quand je me mariaï – la valise était déjà bien usée – mon épouse me pria de m'en débarrasser, mais je refusai avec véhémence: «C'est ma maison!» expliquai-je tout en la montant au grenier. «J'espère, avec l'aide de Dieu, que mes enfants ne manqueront jamais de rien. Mais si, un jour, l'un d'entre eux venait à se plaindre et à faire des réclamations parce qu'il ne possède pas ce dont son ami dispose ou toute autre requête de ce genre, je l'enverrais grimper sur l'échelle qui mène au grenier pour en descendre la valise et je lui dirais: «Cette valise a été la maison de ton père pendant de très longues années et durant de nombreuses étapes. Tu n'as pas le droit de te lamenter; moi non plus je ne me suis jamais plaint.» Mon épouse acquiesça et nous conservâmes cette vieille valise usée comme la prunelle de nos yeux. Cinq années plus tard, nous attendions notre quatrième enfant, nous décidâmes de nous installer dans un logement plus spacieux. Au moment de quitter notre ancien appartement, je me rappelai soudain avoir oublié la vieille valise dans le grenier. Je remontai les 75 marches qui menaient à notre domicile et grimpai au grenier. Je tendis la main pour attraper la valise, mais n'y trouvai que la poignée. Le bagage s'était complètement désagrégé. Tel-Aviv, comme pourrait en témoigner cet incident, n'était pas Buchenwald, et les températures n'y atteignaient pas les 40 degrés en dessous de zéro, qui auraient gardé intact un pareil souvenir des camps. Cette perte me peina, mais j'eus à cœur, par la suite, de faire passer à mes enfants le message de cette valise.

## Loulek

La valise n'est plus, mais sa photo trône dans ma salle de séjour. En 1994, je devais me rendre au Waldorf Astoria à New York, pour participer, en tant que *guest of honour*, à une soirée organisée par le Bund, sous la présidence du docteur Méïr Rozen. Ce soir-là, c'est Elie Wiesel qui prit la parole. Il était sorti en même temps que nous de Buchenwald, près de cinquante ans auparavant. «Dans un premier temps, avant d'offrir la couronne de la Torah à notre maître, le grand rabbin d'Israël, qui en est le représentant, j'aimerais remettre à Loulek un souvenir personnel» annonça-t-il. Outre Naftali, mon épouse et moi-même qui étions dans la tribune, personne dans la salle ne savait qui était ce Loulek. Elie poursuivit: «J'ai connu Loulek avant de connaître toutes les personnes présentes ici, ce soir, y compris ma propre épouse, Marion. Il était le plus jeune parmi les rescapés de Buchenwald et, bien que nous récitons tous le Kaddish des orphelins, le Kaddish de Loulek était le plus poignant et nous touchait jusqu'aux larmes.

«Il y a quelque temps, je fus convié à la cérémonie d'inauguration du musée de la Shoah de Vancouver au Canada. Le musée présentait une exposition de photographies léguées par un soldat américain qui avait participé à la libération de Buchenwald et qui avait pris des clichés du Lager au moment de la Libération et des jours qui suivirent. Soudain, je découvris un visage familier et je poussai un cri: «C'est Loulek!» J'expliquai alors à mes accompagnateurs interdits qu'à Buchenwald, j'avais fait la connaissance de l'enfant photographié et que cet enfant était aujourd'hui grand rabbin de l'Etat hébreu. Je l'ai fait agrandir et encadrer et j'aimerai la remettre, ce soir, à son propriétaire. Loulek, lève-toi et approche-toi s'il te plaît.» Elie Wiesel me remit la photographie et ceci fut pour moi une surprise totale. Je la ramenai chez moi et mes enfants s'écrièrent spontanément: «Voilà la valise!»

En effet, sur la photo, je porte la fameuse valise. J'ai huit ans, mes dents de lait sont tombées et sur mon visage, un grand bonheur. A l'époque, je n'avais pas de vêtements. Quelqu'un s'était rendu dans les entrepôts du camp où l'on avait conservé les uniformes des *Hitler Jugend* – la jeunesse hitlérienne. Je n'avais rien d'autre à mettre. Je me vêtis donc de l'un de ces uniformes, qui était du reste bien trop grand et tellement inadé-

quat. Sur l'épaule, on me colla une étiquette portant le nom de Buchenwald, une croix rouge et le matricule 117030.

C'est avec cet attirail que j'arrivais en Terre Sainte. Un enfant juif de huit ans, vêtu de l'uniforme des jeunesses hitlériennes et portant un fusil. En sortant du camp, nous étions sous escorte américaine. Quand je montai dans le train, un des soldats m'offrit son fusil, dont il avait retiré le chargeur et il eut cette phrase que je ne pourrai jamais oublier: «Avec cette arme tu pourras venger la mémoire de tes parents!» Une autre version de l'histoire veut que le militaire me demande ce que je voulais faire dans la vie et je répondis: «Je voudrais me venger.» Et, en entendant cette réponse inattendue, il me remit son arme qui m'accompagna tout au long de nos pérégrinations, depuis Buchenwald jusqu'à Paris, en traversant l'Allemagne, Lyon, Marseille et Genève et enfin le port de Haïfa où les Britanniques me la confisquèrent.

Depuis lors, chaque fois que je franchis le pas de ma porte, je regarde la photo suspendue sur le mur de droite de l'entrée: un enfant portant un uniforme des jeunesses hitlériennes, sur le manche ce nom qui fait frémir – Buchenwald – la valise et le fusil. Et sur la gauche, la *mérouza*. Voilà tout mon univers. A droite, mon portrait qui réitère continuellement ce message: Israël, tu as reçu une mission. Il te revient de justifier la raison de ta survie et de ta réussite dans ce monde. Tu perpétues sur terre la chaîne de tes ancêtres, la voie tracée par ton père, ta mère et ton frère assassinés. «Sache d'où tu viens.» Et, chaque jour, quand je quitte mon domicile, je pense à cette mission implicite que l'existence m'a confiée et je m'efforce d'y répondre. La *mérouza*, elle, désigne la mise en application de cet engagement, la suite de ce célèbre verset dont Akiva ben Mahalalel fut l'auteur: «[Sache] où te dirigent [tes pas] et devant Qui tu devras, à la fin des jours, rendre des comptes.»

## La prophétie des ossements desséchés

Me voici, vêtu de l'uniforme de la jeunesse nazie – la *Hitler Jugend* – tenant d'une main la valise et dans l'autre, une poignée de bonbons; Naftali, lui, porte un petit sac qui contient le peu d'affaires qui nous restent. C'est ainsi que nous quittâmes Buchenwald. Une nouvelle route s'ouvrait devant nous et nous nous dirigeons vers un monde nouveau, avec la conscience d'être les uniques survivants de notre illustre famille. Je pris place dans le train qui devait nous conduire vers une autre vie. Dans mon esprit, se bousculaient des souvenirs douloureux, des réflexions désordonnées, la perte de mes parents, d'un frère, le lien extraordinaire que Naftali et moi avons tissé, le Block 8... Une joie indicible et nouvelle m'envahissait, ainsi qu'une confiance absolue dans les choix de mon grand frère qui devait m'emmener en Erets Israël, comme il me l'avait promis.

Nous traversâmes l'Allemagne, d'est en ouest, pour gagner la France. Dans l'une des stations, on avait érigé une immense pancarte sur laquelle on pouvait lire, en anglais et en français: «Les enfants de Buchenwald rentrent chez eux.» A chaque arrêt, nous recevions un accueil chaleureux des très nombreuses personnes qui étaient venues nous attendre. Les soldats américains étaient particulièrement bouleversés de découvrir un enfant parmi les rescapés. Ils accouraient pour m'entourer de mille attentions, me serrant dans leurs bras, me soulevant et me jetant dans les airs avec affection, pour me divertir. Ils voulaient m'abreuer d'amour et donner libre cours à la joie dont ma survie les avait comblés. Cet élan de compassion me marqua profondément, bien que je susse pertinemment qu'ils n'étaient pas en mesure d'imaginer même le millième de ce que nous avons vécu pendant les six années précédentes. A chaque arrêt, j'avais droit à des pincements affectueux de la joue et à des quantités de friandises.

### La prophétie des ossements desséchés

Après un long voyage de deux jours, nous arrivâmes à Ecouis, un ravissant village à quelque 90 kilomètres de Paris, dans le nord-ouest de la France. En marge du village, dans un endroit isolé, entourée de bosquets verdoyants, une maison de convalescence nous attendait. C'était une grande bâtisse qu'entouraient quelques pavillons épars avec, au centre, une vaste étendue d'herbe. Dans le passé, ce domaine avait appartenu à une des familles fortunées de la région. L'endroit avait été loué par l'O.S.E, un organisme juif de bienfaisance en France et était soutenu par d'autres fonds également. Ecouis hébergea un groupe de 500 enfants et adolescents rescapés de Buchenwald et de Bergen-Belsen. Le personnel du centre avait à cœur de redonner le goût de vivre à ces pauvres êtres qu'ils venaient d'accueillir, de leur rendre une forme humaine qu'elle soit physique ou morale. J'étais le plus jeune des enfants de Buchenwald, les plus âgés avaient 22 voire même 25 ans. La plupart des instructeurs, moniteurs, psychologues et infirmières qui travaillaient dans le centre parlaient le français, langue qu'aucun de nous ne comprenait. Mais la chaleur, la sollicitude qui émanaient du personnel d'encadrement brisèrent la barrière de la langue. Malgré l'absence de mots, nous recevions beaucoup d'amour. Les yeux parlaient et le sourire permettait de tisser des liens. L'atmosphère y était avenante, apaisante et si différente de tout ce dont j'avais fait l'expérience jusque-là, dans les camps et les ghettos. La responsable de cet internat s'appelait Rachel Mints et venait probablement de Lodz. Elle monta en Erets Israël vers la fin de sa vie et s'établit dans le kibboutz Tsara – à côté de Beth Chemech – où son fils vivait alors et où elle fut également enterrée. Des années plus tard, j'eus l'honneur de faire son éloge funèbre au nom de tous les jeunes dont elle s'était occupée à Ecouis et nous lui rendîmes un dernier hommage.

Durant notre séjour à Ecouis, Naftali ne cessa d'écrire des lettres. S'adressant à toutes les personnes possibles, il cherchait à savoir ce qu'il était advenu de notre mère. Nous l'avions quittée juste sept mois auparavant. Nous avons nous-mêmes traversé tant d'épreuves depuis lors et nous étions malgré tout restés en vie. Ceci nous encourageait à croire au

miracle. Peut-être que maman était encore en vie, elle aussi... Pourquoi pas? Où se trouvait-elle à présent? Que lui était-il arrivé depuis notre séparation? Ces questions ne nous laissaient aucun répit. Naftali correspondit avec le gouvernement polonais, l'Agence Juive en Israël, l'UNRRA (United Nations Relief and Rehabilitation Administration). Il sollicitait toute organisation gouvernementale ou association dont il apprenait l'existence notamment par l'entremise de Rachel Mints, chez qui nous avons trouvé une oreille attentive à Ecouis et qui parlait le Yiddish, le polonais et le français. Elle l'aida notamment à traduire sa correspondance.

Un après-midi, j'étais seul couché sur l'herbe devant le château. Naftali travaillait sur un article qu'il écrivait pour le journal mural du centre, à l'initiative – encore une fois – de Rachel Mints. L'article, je l'appris plus tard, s'intitulait: «Entre la vie et la mort» et laissait transparaître sa détermination de poursuivre ses recherches, jusque-là infructueuses, pour retrouver notre mère. Moi qui ne savais ni lire ni écrire, je faisais de la balançoire au milieu des bosquets, m'abandonnant totalement à mon jeu et à mon plaisir. Une des infirmières françaises poussait mon escarpolette. Dans une main je tenais une tasse de fer blanc remplie de lait frais qui avait été trait des vaches qui paissaient dans les prairies avoisinantes et dans l'autre, une tablette de chocolat. Le cadre était champêtre et enchanteur. Soudain, un des garçons de notre groupe s'approcha de moi et me tendit une enveloppe. Il me dit: «Loulek, donne cette enveloppe à Toulek!» et disparut aussitôt. Je ne savais pas lire et j'étais si absorbé par ma balançoire que je ne fis guère cas de cette enveloppe. Je la plaçais prestement sur mon siège et m'assis dessus pour ne pas l'égarer.

Au retour de Naftali, je lui remis l'enveloppe. Quand il l'ouvrit, son visage blêmit. Il prit place près de moi, posa sa main sur mon épaule et me dit avec lenteur: «Loulek, à présent, nous n'avons pas de mère non plus.» Je fondis en larmes: «Des pleurs déchirants» me confia Naftali plus tard. Le message que nous venions de recevoir était anonyme. Le nom hébraïque de mon frère était inscrit sur l'enveloppe, mais celui de l'expéditeur était



absent. A l'intérieur, un petit bout de papier, rédigé en hébreu: «Tu dois dire Kaddish. Tu es également orphelin de mère. Elle est décédée à Ravensbrück.» Je n'avais jamais entendu parler de cet endroit. Naftali m'expliqua qu'il s'agissait d'un camp de concentration qui fut pour les femmes ce que Buchenwald avait été pour les hommes et qui se trouvait aussi dans l'est de l'Allemagne.

Naftali m'interrogea sur l'identité de celui qui m'avait remis l'enveloppe. Hélas, j'avais été si absorbé par mon jeu, qu'il me fut impossible de m'en souvenir. Mon frère me dit: «Loulek, bien que tu ne saches ni lire ni écrire, toi aussi tu dois dire Kaddish. Tu es déjà un grand garçon.» Les amis de Naftali rassemblèrent un *minyan* pour que je puisse réciter la prière des orphelins et moi, je décidai de relever le défi et d'en apprendre assidûment les mots bien qu'ils fussent, pour moi, terriblement insolites. Les lettres hébraïques que je découvris pour la première fois furent celles du Kaddish. Je n'en connaissais ni le sens ni le nom, mais j'en mémorisais visuellement la forme et la ponctuation. Je me rappelle avoir trouvé des indices qui me permettaient de les reconnaître: le *youd* était la plus petite lettre dans le groupe; le *tav* – de forme plutôt carrée – ressemblait à une maison qui recevait de nombreux invités; le *guimel* me rappelait un animal clopinant, une sorte de girafe ou de chameau, légèrement incliné vers l'avant, enclin à porter le joug. Mais de toutes les lettres, je préférais le *lamed*. Sa forme allongée, élancée lui donnait de l'allure, un maintien. Je voyais dans le *lamed* une tête qui s'élevait dans les airs et qui, de toutes les lettres du Kaddish, me semblait la plus belle. Plus tard, je découvris que mon nom – Israël – de même que mon patronyme – Lau – possédaient un *lamed*, constat qui ne fit qu'augmenter mon amour pour lui. Le *youd* éveilla également ma curiosité: je m'étonnais que cette lettre minuscule pût s'associer aux colosses qui la suivent et se trouver à la tête d'un mot – voire même d'une phrase – pour en donner le sens, la direction. Cette pierre angulaire, si petite de taille et pourtant si essentielle...

Au fil des années, nous reçûmes davantage d'informations sur le destin tragique de notre mère.

Dans les années 1970, j'étais rav dans un des quartiers du nord de Tel-Aviv. Un jour, je reçus, à mon domicile, un coup de téléphone d'une habitante de Richon Letsion qui me demandait si je pouvais célébrer la cérémonie de mariage de son unique fille. Elle m'expliqua que pendant de très nombreuses années, elle en avait rêvé. Je consultai mon agenda et je découvris que, hélas à la même date, je devais célébrer un autre mariage à Tel-Aviv. Je lui répondis que je ne pouvais pas répondre favorablement à son invitation parce que j'avais, ce jour-là, d'autres obligations et qu'il m'était impossible d'assister à deux mariages le même jour. Mon interlocutrice insista et précisa que le mariage de sa fille devait se dérouler dans le centre de Tel-Aviv, non loin de l'endroit où devait se tenir l'autre cérémonie. Elle me pria de faire mon possible – d'essayer tout au moins – de trouver une solution pour la satisfaire. Je lui proposai de la recommander à un autre rabbin, mais elle ne voulut rien entendre. Elle me demanda alors l'heure à laquelle je pensais pouvoir assister aux noces de sa fille, après avoir achevé d'officier le premier mariage.

«Peut-être neuf heures et demie ou dix heures, répondis-je.

-Je vous attendrais même jusqu'à minuit! dit-elle résolument.»

Je craignais de me créer de nouvelles obligations et rétorquai, qu'à la vérité, je n'avais nullement envie de célébrer dans la hâte le premier mariage auquel je m'étais engagé préalablement. Pourtant, son insistance me déconcerta et je lui en demandai la raison. «Si vous venez au mariage, je vous en révélerai la cause après la cérémonie religieuse» répondit-elle mystérieusement. Evidemment, ses propos piquèrent ma curiosité.

Je contactai donc le premier couple et leur rapportai l'incident de cette dame de Richon Letsion qui avait insisté lourdement. Je leur demandai de m'accorder une faveur et de faire respecter les horaires prévus lors de la cérémonie qui devait les unir. Ainsi fut fait: la *'houpa* se tint à l'heure et je pus me libérer assez rapidement pour rejoindre le deuxième mariage. Les

### La prophétie des ossements desséchés

deux couples de parents se tenaient à l'entrée de la salle de réception pour recevoir leurs invités. Je n'avais pas la moindre idée qui, des deux mères, était celle qui m'avait contacté. Je ne passais pas inaperçu, évidemment, et c'est elle qui me reconnut aussitôt. Elle courut pour m'accueillir.

Avant même que la cérémonie ne commence, elle me prit à part. Elle voulait me parler, sans attendre. C'était une femme de petite taille. Elle devait lever les yeux pour me voir. Elle se tut un instant, puis elle eut cette phrase que je ne pourrai jamais oublier: «Votre mère est morte dans mes bras.»

Le choc me stupéfia. J'étais époustoufflé et les deux mots que je réussis à dire furent: «Quand? Où?» Sa réponse: «Cela, je vous le raconterai après la cérémonie.» De ma vie, je n'ai jamais célébré un mariage aussi mal. Je ne pouvais pas voir les mariés – qu'ils m'en pardonnent – tant mes lunettes étaient embuées par mes larmes. Je me tenais sous le dais, en face de ce couple heureux, déployant toute mon énergie pour me contenir. Je prononçai quelques mots de bénédiction, avec impatience hélas, tant j'aspirais à poursuivre ma conversation avec la mère de la mariée. Juste après la cérémonie, nous retirant dans un coin plus tranquille, elle entama son récit: «Je suis originaire de Piotrkow. Chaque année je vous vois, le 11 Hechvan – le jour de la dernière Aktion – lors de la cérémonie du souvenir, célébrée en mémoire des victimes de Piotrkow. Chaque année, je vous entends parler à cette occasion, et je suis bouleversée, en même temps que vous et en même temps que toutes les personnes originaires de cette ville. J'ai toujours souhaité que ma fille soit mariée par le fils du rav qui a marié mes propres parents. J'ai toujours rêvé que le rav dont la mère a été assassinée à Ravensbrück célèbre le mariage de la fille d'une rescapée de Ravensbrück. Cette nouvelle génération que nous avons mérité d'engendrer et qui assure la pérennité de notre nom, de nos familles, nous console un peu de l'horreur que nous avons vécue» fit-elle. Elle se tut. Elle avait le plus grand mal à surmonter son émotion. J'étais moi-même affreusement bouleversé.

Puis, elle poursuivit son récit et me raconta comment maman avait péri de faim et de faiblesse, quelque deux mois avant la Libération. Ma

mère avait tenu le coup pendant cinq années et demie d'enfer, mais ses forces l'abandonnèrent juste avant la fin de la guerre. Les femmes de Ravensbrück avaient aimé ma mère au point qu'elles firent le maximum pour la sauver et ne pas l'abandonner. Les prisonnières de Ravensbrück devaient quitter tôt le matin leur baraquement et sortir du camp pour se rendre à l'usine de munitions. Les femmes, à la sixième année de guerre, étaient affamées, vêtues de loques et de haillons, torturées et suppliciées. L'hiver, elles traînaient leurs jambes pour avancer dans la neige avec les plus grandes difficultés. Et celle qui ne pouvait plus marcher pour aller au travail était aussitôt exécutée, à la sortie du camp. Pour les nazis, une femme qui n'était plus productive ne valait pas les cent grammes de pain qu'ils lui accordaient. Maman ne pouvait plus marcher et ses camarades savaient qu'elle était condamnée, mais elles refusèrent d'admettre cette triste réalité et trouvèrent une solution originale: tous les matins, au réveil, elles formaient un cortège de 16 femmes un peu moins faibles que ma mère. Elles la plaçaient au centre et la soutenaient par les bras et les épaules et la portaient de sorte qu'elle n'avait pas besoin de marcher. Et c'est ainsi qu'elles passaient la porte du camp. Les Allemands comptaient le nombre de têtes, y compris celle de ma mère qui se trouvait exactement à la même hauteur que celles de ses compagnes. Heureusement, ils n'inspectaient pas leurs pieds et ne purent déceler une quelconque anomalie. La mère de la mariée faisait partie des femmes qui avaient formé ce singulier cortège et avait soutenu de son corps celui de ma mère, jusqu'à ses derniers instants.

Jusqu'à ce jour je ne connaissais pas la date de son décès. Naftali et moi avions décidé de le célébrer le jour où nous avons reçu la nouvelle de son trépas, à Ecouis. Mais, après avoir entendu le témoignage extraordinaire de cette femme, je compris que ma mère avait péri aux alentours du 10 Tevet, quelque deux mois avant la Libération, et il me semblait que cette date coïncidait avec l'enchaînement des événements. Pendant de nombreuses années, Naftali s'attacha à célébrer le décès de notre mère à la date à laquelle nous avons reçu la triste nouvelle et seulement récemment –

### La prophétie des ossements desséchés

ayant entendu d'autres témoignages – il se laissa convaincre que maman expira juste avant la Libération, aux alentours du 10 Tevet.

Le 10 Tevet est, dans le calendrier juif, un jour de jeûne qui commémore les événements qui ont mené à la destruction du premier Temple. Ce fut le jour où Nabuchodonosor, le roi de Babylonie, fit le siège de Jérusalem, assiégée jusqu'au 17 Tamouz, date à laquelle, l'armée chaldéenne fit une brèche dans la muraille qui entourait la ville. Trois semaines plus tard, Nabuchodonosor mit le feu au Temple de Jérusalem. Après la déclaration de l'indépendance de l'Etat hébreu, les grands rabbins d'Israël, le rav Its'hak Eizik Halévy Herzog *zatsal* et le rav Ben Tsion Méïr 'Haï Ouziel *zatsal* décrétèrent que le 10 Tevet serait aussi un jour consacré au souvenir des victimes de la Shoah dont la date de décès est restée inconnue et pour lesquels on réciterait un Kaddish commun. C'est donc en ce jour que je pris l'habitude de célébrer le *Jahrzeit* de maman. Naftali et moi connaissons le jour anniversaire du décès de notre père et de Chmouel – notre frère – par les témoignages que nous avons reçus de survivants de Treblinka. Ils sont morts le 11 Hechvan, le jour même où ils furent déportés de Piotrkow. Si on m'avait demandé de décider d'une date pour commémorer le souvenir des victimes de la Shoah, j'aurais choisi la date fixée par mes prédécesseurs à la tête du grand rabbinat, ne serait-ce que parce qu'elle correspond à la date la plus proche de celle de la conférence de Wannsee – le 20 janvier 1942 – date à laquelle furent décidées la Solution finale et l'extermination totale du peuple juif.

Naftali était hanté par le mystère de l'enveloppe. Qui en avait été l'expéditeur, quelle était l'identité de cet annonceur de mauvaises nouvelles? Toutes ses tentatives pour retrouver cet homme échouèrent. Or voici qu'un jour de 1982, je mariaï ma fille Myriam à Tel-Aviv. Naftali était venu pour l'occasion de New York. Pendant la cérémonie, il se trouvait sous la *'houpa* en compagnie de Moché Pachigourski, un 'hassid de Gour, qui nous avait suivis tout au long de notre triste périple: de Piotrkow à Czestochowa,

## Loulek

puis Buchenwald et Ecouis. Il était monté avec nous en Erets Israël et était devenu directeur de la yeshiva Aderet de Bat Yam.

«Le temps est venu de boucler la boucle – murmura-t-il à Naftali pendant la cérémonie – C'est moi qui ai donné l'enveloppe à Loulek sur la balançoire à Ecouis, il y a près de 40 ans. Aujourd'hui, alors que Loulek conduit sa fille sous la 'houpa, je ressens le besoin de me libérer de ce secret que je porte depuis tant d'années. A Ecouis, je ne pouvais plus soutenir vos regards, c'est pourquoi j'avais décidé de taire cet incident et de cacher mon identité.»

Naftali était stupéfait. Il lui demanda comment il avait appris la mort de notre mère. «Tu étais avec nous tout le temps: à Piotrkow, à Czestochowa, à Buchenwald. Comment pouvais-tu savoir ce qui était arrivé à ma mère, alors que moi-même je l'ignorais?» s'étonna Naftali.

- Ce n'est pas moi qui ai rédigé la lettre! Je n'en étais que le porteur, répliqua Moché Pachigourski.
- Qui a donc écrit cette lettre?
- C'est Leibel Eizner.»

Leibel Arié Eizner était une des personnes les plus raffinées que j'aie eu la chance de connaître. C'était un 'hassid de Gour plus âgé que nous, qui habitait alors Tel-Aviv. Nous avions pris le même bateau pour monter en Terre Sainte. Pendant que nous séjournions à Ecouis, il parcourut l'Europe pour retrouver son épouse. Au cours de ses recherches, il parvint au camp de Ravensbrück, en Allemagne. Sa femme, était également originaire de Piotrkow. Elle était arrivée à Ravensbrück en même temps que notre mère, avec le convoi qui les avait arrachées du ghetto de Piotrkow. A Ravensbrück, il découvrit que sa femme y avait péri de même que la rabbanite Lau. Quand il apprit que les deux enfants Lau se trouvaient à Ecouis, il envoya cette fameuse lettre. Il remit l'enveloppe avec la nouvelle du décès à l'une des personnes qui oeuvrait dans la région pour le compte d'une organisation humanitaire, parce qu'il ne pouvait annoncer lui-même la terrible nouvelle et regarder Naftali dans les yeux. Pendant de nombreuses

années, nous nous étions rencontrés à Tel-Aviv, mais jamais il ne m'avait révélé un seul mot de cette affaire.

La nouvelle terrible du décès de notre mère fortifia Naftali dans son obstination de gagner la Terre Sainte. Dès l'instant où nous franchîmes la porte de la maison de convalescence française, une pluie de promesses et d'assurances s'abattit sur notre groupe. Les offres les plus attrayantes, les propositions les plus alléchantes fusaient de toutes parts. Qu'il s'agisse des communautés juives ou d'un public plus large, tous nous encourageaient à rester en France et à y reconstruire nos existences. Nous étions les enfants de Buchenwald: partout, on nous recevait les bras ouverts, on nous cajolait, on nous couvrait de cadeaux, de serments, on jurait de satisfaire nos moindres besoins, on nous assurait la gratuité du logement, de l'enseignement et tous les agréments que pouvait offrir ce monde.

L'un des souvenirs les plus forts et les plus emblématiques que je garde de cette période passée à Ecouis est celui de Rachel Mints priant tous les jeunes de notre groupe de la rejoindre vers quatre heures de l'après-midi sur la pelouse, devant le bâtiment, afin de recevoir des personnalités importantes. Elle nous fit la liste des personnes qui devaient nous honorer de leur présence: le chef de la gendarmerie de la région, le préfet et le maire de la ville. Elle nous glissa, à demi-mot, que dans le groupe de visiteurs se trouveraient également les dirigeants des différents organismes de charité qui soutenaient notre institution. Quand elle s'en fut, les adultes de notre groupe décrétèrent à l'unisson et spontanément:

«Nous n'irons pas! Où étaient toutes ces honorables personnes quand les Allemands assassinaient nos parents? demandèrent-ils. Aujourd'hui, ces invités de marque se rappellent à notre bon souvenir? La raison véritable de leur visite est profondément égoïste. Leur souci est plutôt de se voir dans le journal, aux côtés des orphelins de Buchenwald. Cela fait bonne presse de nos jours!»

Le visage de la réalité est parfois si terrible. A notre arrivée à Ecouis, nous étions déjà aguerris et voici que nous devenions témoins de ce phénomène de récupération politique de la Shoah! Des personnalités recherchaient la proximité des «enfants de Buchenwald» parce que ce voisinage servait leur avenir politique et favoriser leurs relations publiques. Après la guerre, nous étions devenus un sujet d'intérêt général et on exploitait notre histoire pour soigner les images de marque.

Les adultes dans notre groupe qui commençaient à peine à retrouver leur estime de soi ne voulaient pas non plus froisser Rachel Mints. Ils l'informèrent donc qu'ils avaient décidé de ne pas participer à la petite cérémonie. Cette initiative inattendue surprit Madame Mints qui rétorqua que les invités d'honneur entendaient offrir à chacun des enfants, un présent et que les indisposer de la sorte était inexcusable, surtout en dernière minute. Ses arguments n'impressionnèrent guère les porte-parole de notre groupe. L'un d'entre eux se leva et proclama d'une voix forte et assurée: «Ni le miel de l'abeille ni son dard! Nous n'avons pas besoin de vos cadeaux, ni de leur visite ni d'un quelconque lien avec ces personnes. Nous irons en Erets Israël. Ecouis n'est qu'une étape dans notre voyage et la France n'est pas notre maison. Les Français nous ont abandonnés quand nous étions dans les fers et que nous souffrions mille morts.» Rachel Mints qui n'avait pas envisagé une réaction pareille et qui comprit aussitôt qu'elle n'avait aucune chance de nous amadouer, joua alors sa dernière carte et dit: «Faites-le pour moi.» Elle savait certainement que sans l'aide des différents organismes qui seraient représentés lors de la petite cérémonie et sans le soutien des donateurs qui se tenaient à leur tête, son centre risquait de fermer. Elle savait aussi que d'autres enfants devaient encore arriver à Ecouis. A ces mots, les adultes consentirent à un compromis: «Nous viendrons pour Madame Mints, mais nous ne participerons pas à cette rencontre. Nous refuserons d'applaudir et même de regarder les visiteurs.»

La photo qui fut prise pour l'occasion immortalise des têtes chauves, des visages baissés et des regards qui scrutent les brins d'herbe sous leurs pieds. 500 enfants sont assis devant des intervenants prestigieux qui s'adressent à des crânes. Rachel Mints, maître de cérémonie de cette ren-



contre parlait en français pour ses visiteurs et traduisait en polonais et en Yiddish, pour les enfants. Chacun des invités adressa quelques mots et prit place sur le banc, au centre de l'estrade. Le dernier à parler nous fut présenté par Madame Mints comme étant un Juif rescapé du camp d'Auschwitz. Il y avait perdu sa femme et ses enfants. Or, avant la guerre, il avait vécu en France et y avait fait des affaires. Après la Libération, il décida de regagner la France et de consacrer toute sa fortune, son temps et son énergie aux orphelins de la guerre. «Ce sont les seuls enfants qui lui restent» dit Rachel Mints. A cet instant, sans consultation préalable, les 500 têtes se relevèrent instinctivement et 500 paires d'yeux regardèrent le Juif sur la tribune avec solidarité. C'était un des nôtres. Nous pouvions lui offrir notre regard, et lui nous offrit le sien en observant avec lenteur ces visages par centaines qui s'étaient soudainement relevés dans un élan profond d'identification. Les larmes l'étouffèrent. Il tenait en tremblant le microphone entre ses deux mains et ne put articuler un seul mot. Pendant de longues minutes, le microphone fit entendre des bruits de tremblement. Malgré tous ses efforts pour taire son émotion et cesser ce violent tressaillement, il parvint seulement à prononcer ces trois mots, en Yiddish: «*Kinder, taière Kinder!*» (Enfants, enfants purs!) et finit par éclater en sanglots. Ses pleurs amplifiés par le microphone étaient insoutenables, déchirants. Mais c'est alors qu'un miracle se produisit. Soudain, des larmes ruisselèrent sur les joues des enfants assis sur l'herbe. Nous avions toujours considéré les pleurs comme une réaction enfantine, immature. Nous étions sortis des camps d'extermination. Nous étions des *katsetnikim* – des rescapés... Chacun de nous essuya ses larmes avec sa manche, à la dérobée, comme pris en flagrant délit et, jetant un furtif coup d'œil à droite, à gauche, nous découvrîmes que nos voisins s'étaient, eux aussi, autorisés à pleurer. En un instant, toutes les digues qui avaient emmuré nos cœurs furent brisées. L'herbe d'Ecouis se transforma en vallée de misère. Le rescapé retourna à son siège tandis que nous pleurions à chaudes larmes. Mais ces pleurs nous libéraient enfin. 58 ans sont passés depuis cet incident sur l'herbe d'Ecouis, mais quand je raconte cet épisode de ma vie, les larmes me viennent en-

core. Nous pleurions sur nous-mêmes, sur nos parents, sur nos familles, sur ce monde innocent qui s'était éteint. Mais ces sanglots exprimaient également l'espoir. Nous connaissions notre place, nous savions que nous étions en mesure de faire des choix, de décider souverainement. Nous étions affranchis, indépendants, libres. Notre impuissance passée n'était plus. Nous disposions pleinement de nos existences et ne dépendions plus des bienfaits d'autrui.

Or voici qu'au milieu de ces pleurs salutaires, Aharon Feldberg se leva. Il avait 25 ans et faisait partie des plus âgés du groupe. Il avait réussi à y être intégré du fait de son allure chétive qui avait trompé les responsables de l'institution. Quand il arriva à Ecouis, deux mois après la Libération, il pesait à peine 39 kilos. Aharon, s'adressant aux visiteurs importants dans un polonais des plus purs, dit :

«J'aimerais dire quelques mots, si vous me le permettez, au nom de mes camarades. Je voudrais vous dire merci, au nom de nous tous. Je ne vous remercie nullement pour nous avoir honorés de votre présence aujourd'hui, parce que cette visite, nous ne l'avons pas souhaitée. Je ne vous remercie pas pour les cadeaux que vous nous avez apportés, parce qu'ils ne nous intéressent pas non plus. Mais j'aimerais vous remercier pour ce présent bien plus précieux que vous venez de nous offrir: celui de nous avoir permis de pleurer à nouveau. Quand on est venu prendre mon père et ma mère, je n'ai pas pleuré. Les larmes ne me venaient pas. Mon cœur était comme desséché. Quand on me frappait, si souvent, avec la *maïka*, je me mordais les lèvres et je ne pleurais pas non plus. Cela fait bien longtemps que je ne ris plus et que je ne pleure plus. Nous avons souffert de la faim, du froid, notre sang a été répandu, mais nous n'avons pas versé une seule larme. Cela fait quelques mois, depuis la Libération et même un peu avant, que j'ai l'impression que je ne suis plus un être humain normal et que je ne le redeviendrais plus. Je suis incapable de pleurer quand il le faut. J'ai l'impression que je n'ai plus de cœur et qu'à sa place, il y a une pierre. Voilà ce que je ressentais jusqu'à très récemment, jusqu'à ces derniers instants. A présent, c'est différent. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, et je vous dis que celui qui est capable de pleurer pourra également rire et se réjouir à

nouveau. Il redeviendra un Mensch – un être humain à part entière. Et c'est pour cela que j'aimerais vous dire merci.»

Il poursuivit:

«Avant de m'asseoir, j'aimerais ajouter encore un mot. Jusqu'à mes 19 ans, quand la guerre a éclaté, j'ai eu le temps d'étudier le *Tanakh* et même le Talmud, dans ma ville natale, à Nadin, en Pologne. Je viens d'une famille sioniste religieuse et mes parents tenaient à ce que j'apprenne quelques extraits par cœur. Cela fait six ans que je n'ai pas vu un *Tanakh*, ni même un seul membre de ma famille. J'ai presque tout oublié, mais je me rappelle un passage qui m'a accompagné pendant ces six années de guerre, et celui-ci, je ne l'oublierai jamais. J'aimerais le réciter devant vous, aujourd'hui. Ce passage est tiré du Livre d'Ezechiel: «La main du Seigneur se posa sur moi. Il me transporta en esprit et me déposa au milieu de la vallée, laquelle était pleine d'ossements. Il me fit avancer près d'eux, tout autour. Or il y en avait un très grand nombre à la surface de la vallée, et ils étaient tout desséchés. Il me dit: «Fils de l'homme, ces ossements peuvent-ils revivre?» Je répondis: «Seigneur Dieu, Tu le sais.» Et Il me dit: «Prophétise sur ces ossements et dis-leur: Ossements desséchés, écoutez la parole de l'Eternel! Ainsi parle le Seigneur Dieu à ces ossements: Voici que Je vais faire passer en vous un souffle et vous revivrez. Je mettrai sur vous des nerfs, Je ferai croître autour de vous de la chair, Je vous envelopperai de peau; puis, Je mettrai en vous l'esprit, et vous vivrez; et vous reconnaîtrez que Je suis l'Eternel.» Je prophétisai comme j'en avais reçu l'ordre. Il se fit une rumeur, comme je prophétisais, puis un frémissement, et les os se rapprochèrent en s'ajustant l'un à l'autre. Je vis qu'il y avait sur eux des nerfs, qu'une chair s'était développée et qu'une peau s'étendait par-dessus, mais de souffle, il n'y en avait point encore (...). Et je prophétisai comme Il me l'avait ordonné; et l'esprit les pénétra, ils vécurent et se dressèrent sur leurs pieds en une multitude extrêmement nombreuse. Alors Il me dit: «Fils de l'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël. Ceux-ci disent: «Nos os sont desséchés, notre espoir est perdu, c'est fait de nous!» Eh bien! Prophétise et dis-leur:

Ainsi parle le Seigneur Dieu: «Voici que J'ouvre vos tombeaux et Je vous ferai remonter de vos tombes, ô mon peuple! (...). Je mettrai Mon esprit en vous et vous serez vivifiés, et Je vous assoirai sur votre sol et vous reconnaîtrez que Je suis l'Éternel qui ai parlé et qui exécute, dit l'Éternel.<sup>17</sup>»

Aharon acheva de citer, des tréfonds de sa mémoire, les versets du prophète, en hébreu et, frappant sa poitrine, il dit avec emphase: «Nous sommes les ossements desséchés. Jusqu'à ce jour, nous n'étions que des ossements. Ici, à Ecouis, on s'occupe de nous et nos ossements se joignent à nouveau les uns aux autres, le corps commence à reprendre une forme humaine, mais nous n'avions toujours pas reçu d'esprit qui puisse nous faire revivre, jusqu'à cet instant, quand nous avons commencé à pleurer à nouveau. L'Europe est mon cimetière. Dieu a dit au prophète Ezechieel qu'il ouvrirait à nouveau les tombes pour nous extraire de ce charnier et nous ramener en terre d'Israël. C'est là-bas que nous irons, c'est cette terre d'asile que nous avons choisie.»

En 1987, je participai, dans le cadre du Conseil des grands rabbins d'Israël dont je faisais partie, à une commission qui devait donner des directives en matière de transplantation d'organes, notamment du cœur et du foie. Notre commission, qui comprenait le Gaon rav Chaoul Israëlî *zatsal* et d'éminents rabbins – le rav Avraham Chapira *Mita* et le rav Mordekhäï Eliahou *Mita* – qui, à l'époque portaient le titre de grands rabbins de l'Etat hébreu, se déplaça à l'hôpital Hadassa-Ein Kerem de Jérusalem pour une journée d'étude. Nous fûmes reçus par son directeur, le professeur Pin'has, par le professeur Gustman, un cardiologue et le professeur Slawin, spécialiste de la greffe de moelle épinière. Durant l'entretien, un homme en costume nous rejoignit. Il ne portait pas la blouse blanche. «Tu es Loulek, fils. Certainement, tu ne me reconnais pas.» L'homme se présenta comme

---

17 Ndt: Ezechieel 37 (Traduction du Rabbinate)

### La prophétie des ossements desséchés

étant le gestionnaire de l'hôpital. «Mais toi – le plus jeune des enfants d'Ecouis – je ne t'oublierai jamais. Cela fait plus de 40 ans que je suis ta trace. Je suis Aharon Feldberg.» Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Je pouvais encore entendre dans mon esprit les versets qu'il avait cités et la prophétie des ossements desséchés. Je pouvais encore entendre la façon dont il avait remercié les visiteurs pour nous avoir rendus capables de pleurer. L'émotion me saisit à nouveau comme elle m'avait saisi – il y avait si longtemps – alors que j'étais assis sur l'herbe d'Ecouis.

Les représentants des organisations juives américaines nous sollicitaient également et nous pressaient de les suivre aux Etats-Unis. Un Juif socialiste de New York vint à Ecouis. Il déplorait le fait que les organisations juives n'avaient pas fait assez pour nous sauver, nous comme nos parents. «Mais à présent, fit-il la voix étranglée par les sanglots, nous et les membres des autres organisations aimerions faire amende honorable.»

Nombreux furent ceux qui nous mettaient en garde quant à nos projets d'immigration en Palestine et nous dressaient un tableau assez noir: les guerres, le banditisme, le Mandat britannique qui y gouvernait d'une main de fer, et les nombreux conflits qui séparaient les Juifs des Arabes. «Vous avez assez souffert de la guerre, vous avez assez vu de sang versé. La Palestine ne peut devenir votre terre d'accueil.» A Ecouis, cette phrase, sans cesse répétée et les efforts de persuasion des différents intervenants qui venaient nous rendre visite, eurent un effet certain sur la plupart des esprits tourmentés qui formaient la majorité de la population des rescapés.

Parmi nos camarades, nombreux furent ceux qui demeuraient dans l'incertitude et ne savaient pas quelle décision prendre ni où aller après Ecouis. Naftali écoutait les arguments des uns et des autres, mais restait fermement attaché à l'héritage de son père et à ses dernières volontés. Nous n'avions pas le moindre doute. Notre avenir se trouvait en Erets Israël. Naftali était déterminé et il se rendit à Paris afin de lier des contracts

avec les représentants sionistes. Il trouva dans la capitale les bureaux de l'Agence Juive et y pénétra sans hésiter. Il informa les délégués de l'Alyah de l'existence d'un centre, à 90 kilomètres de Paris, qui hébergeait quelque 500 enfants juifs rescapés des camps d'extermination. Parmi eux s'en trouvaient au moins 150 – si ce n'était plus – qui nourrissaient l'espoir de monter en Erets Israël. Ruth Kluger Eliav, alors déléguée générale de l'Agence, avec laquelle il s'entretint, entendait parler pour la première fois des enfants d'Ecouis. Elle lui remit une quantité de bonbons et de l'argent pour les frais de transport et lui promit de venir en personne et le plus tôt possible à Ecouis. Et, en effet, quelques jours plus tard, Ruth Kluger arrivait accompagnée d'une délégation de l'Agence Juive et de représentants du mouvement sioniste français. Les hommes de l'O.S.E, qui dirigeaient alors notre institution, considérèrent la visite des sionistes d'un mauvais œil.

Tant que nous n'avions pas la certitude du décès de notre mère dans les camps de la mort, Rachel Mints ne cessa de presser Naftali pour qu'il reste en France. Elle tenta désespérément de le convaincre, en polonais et en Yiddish, de s'installer au pays des droits de l'homme parce que s'il restait en Europe, il aurait plus de chances de retrouver notre mère et de recueillir des informations plus précises sur son éventuel décès. Peut-être même, ajouta-t-elle, la retrouverait-il vivante? Elle lui décrivait à tout va les difficultés que vivait la population en Terre Sainte et en brossait un tableau peu reluisant. L'enveloppe avec le petit mot mit un terme aux hésitations de Naftali. Nous irions en Erets Israël, un point c'est tout. Et nous ne resterions pas une minute de plus en exil, aussi plaisant et aussi doré fût-il. La qualité de la vie en diaspora ne pouvait appâter mon frère qui craignait par-dessus tout, qu'en Amérique ou en France, il ne puisse trouver un *minyan* tous les jours pour réciter la prière du Kaddish.

Des 500 enfants qui avaient été regroupés à Ecouis, 185 décidèrent de monter en Erets Israël. Les autres, parmi nos bons amis, avaient d'autres projets. Certains préférèrent vivre dans des communautés où ils espéraient retrouver de proches parents, en Europe ou outre-Atlantique. L'un d'entre eux s'appelait Elie Wiesel. Cet écrivain célèbre, qui devait recevoir plus

tard le prix Nobel de la paix pour avoir révélé au monde l'existence des Juifs du silence qui vivaient derrière le rideau de fer, sut éveiller les consciences et faire entendre leurs cris étouffés et leurs revendications de liberté. Il resta en France de très nombreuses années et s'installa ensuite à New York.

Il y avait aussi ceux qui cherchèrent à fuir tous les liens qui les rattachaient au judaïsme et tournèrent le dos à l'héritage de leurs parents et à leurs origines juives. Dans le réfectoire de la maison de repos à Ecouis se tenaient des débats houleux. Certains rescapés prétendaient qu'ils avaient assez souffert parce qu'ils étaient Juifs, qu'ils avaient payé au prix fort leur identité, et qu'à présent ils aspiraient à vivre comme les autres nations du monde et ne revendiquaient plus aucune appartenance religieuse. La majorité des rescapés d'Ecouis était d'un autre avis.

Moi – qui étais encore un jeune enfant – je n'avais rien à dire lors de ces discussions qui se tenaient entre adultes. J'écoutais passivement et ne comprenais pas toujours exactement le sens de tout cela, ni pourquoi les arguments poussaient ceux qui les avançaient et leurs contrevenants à élever la voix et à s'emporter. Parfois, j'entendais le mot Amérique. Ce mot était associé dans mon esprit aux soldats américains qui avaient libéré Buchenwald et qui m'avaient régalié de chewing-gums et de chocolats. Je n'avais aucune idée de ce que pouvait représenter la lointaine Amérique. Une chose était néanmoins claire et pour cela je n'avais pas le moindre doute: tout ce que Naftali dirait – je le ferais.

Mais une fois installé en Erets Israël, lorsque je commençais à penser par moi-même, je compris que j'y avais ma place et que c'était là que je désirais élever mes enfants. Une fois devenu rabbin, je reçus à plus reprises des offres de différentes communautés de par le monde. Certaines d'entre elles étaient d'ailleurs particulièrement alléchantes. Les défis que l'on me demandait de relever étaient intéressants. Un jour, pressenti par la communauté d'Anvers, je répondis à ses délégués ce que je rétorquais également à tous ceux qui me firent une offre similaire: «Je suis arrivé en Erets Israël démuné de tout. Jamais je ne pourrai lui rendre tout ce qu'elle m'a donné,

et je ne peux la trahir en la quittant et en m'installant sur une terre étrangère. J'ai quitté l'Europe pour ne plus jamais y retourner.»

Nous restâmes près d'un mois à Ecouis, pour panser nos plaies, nous rétablir physiquement et spirituellement. Il fallut nous remettre de nos tribulations et des coups que nous avions reçus pour retrouver une vie humaine normale.

Mardi 22 Tamouz 5705 – le 3 juillet 1945 – tôt le matin, 152 enfants quittèrent Ecouis. Et nous étions parmi eux. Des délégués de l'Agence Juive nous conduisirent en car à Paris. De là, nous prîmes le train pour Lyon, puis Marseille. A chaque arrêt, nous étions reçus avec chaleur et enthousiasme. Nous étions les «orphelins de Buchenwald». Des Juifs nous attendaient sur le quai des gares et nous prenaient dans leurs bras avec amour. Cela nous réchauffait le cœur et nous ressentions que malgré l'horreur des six années passées, le peuple juif était resté une grande famille.

A Lyon, Naftali et moi apprîmes que nous y avions des parents. Marc Breuer – le fils du rav Yossef Breuer qui dirigeait la communauté juive de Washington Heights à New York – vint nous accueillir. Il se proposa de nous conduire auprès de notre cousin, qui habitait Lyon à l'époque, le rav Avraham Chapira, le frère de rav Méïr Chapira<sup>18</sup> *zatsal*, qui avait réussi à fuir Vienne avec son épouse Bluma et leur fils unique Dov. Hélas, ils n'étaient pas chez eux à ce moment-là. C'est seulement de nombreuses années plus tard, lorsque Dov monta avec sa famille en Terre Sainte, que nous reprîmes contact.

A Marseille, notre dernière station, on nous parqua pendant quelques jours dans un camp de transit pour immigrants, destiné à nous préparer à l'Alyah. Nous attendions qu'un tas de ferraille qui ressemblait à un bateau de pêche veuille bien nous amener à Gênes. Le 7 juillet, le bateau fut enfin trouvé. Il appartenait à la marine française et avait servi pendant la guerre au transport de troupes. On nous pressa à l'intérieur de l'embarcation. L'entassement était presque insupportable. Mais je savais que nous étions

---

18 Voir plus haut «Mes ancêtres»



en route pour Erets Israël, que je me trouvais aux côtés de Naftali et que je faisais tout ce qui lui semblait juste. J'étais serein, confiant et ne subissais pas, comme les autres, les débats intérieurs qui les torturaient. L'avenir que m'avait dépeint mon frère était bien plus rassurant que le passé que j'avais vécu les six années précédentes.

Nous mouillâmes à Gênes et, deux heures plus tard, nous embarquâmes sur le *Mataroua* – un bateau délabré portant le drapeau australien qui nous conduisit jusqu'en Terre Sainte. Nous y retrouvâmes d'autres délégués de l'Agence Juive et de l'Alyat Hanoar de même que des combattants des différentes brigades qui avaient fait la guerre en Europe et avaient profité de ce convoi de rescapés pour regagner la Terre Sainte. Quand un des délégués désirait faire une annonce, il criait: «*Che-kef* – Silence» avec une intonation hongroise prononcée. L'accent était si singulier qu'il faisait instantanément taire l'assourdissant brouhaha. A l'époque, je ne connaissais pas un seul mot d'hébreu, mais ce mot *Che-kef*, je le retins aussitôt. Les délégués de l'Alyat Hanoar nous remirent des fascicules où figuraient les 100 premiers mots d'hébreu que tout immigrant se devait de connaître.

Plus d'une fois, lors de cette traversée, il m'arriva de chanter en public. Les gens festoyaient sur le pont et m'invitaient à entonner des airs en Yiddish que j'avais appris dans les camps et à Ecois. Ma voix n'était pas particulièrement remarquable, mais, étant le plus jeune sur le bateau, j'étais devenu une sorte d'attraction. Un jour, alors que j'étais en train de chanter, je sentis soudain brusquement que l'on me tirait le bras par-derrière. Je fus effrayé: cela me faisait mal et la douleur éveillait en moi des souvenirs d'une autre époque que je préférais oublier. Je ne pus reconnaître aussitôt celui qui me serrait ainsi fermement, mais après quelques instants je découvris que ce n'était que Naftali. Il voulait me faire descendre dans la cale où se trouvaient des robinets, afin de me retirer les armées de poux qui se promenaient en toute liberté sur ma peau et mes cheveux. Pendant toutes ces années, j'avais pris l'habitude de la présence de ces parasites qui étaient devenus comme une partie de moi-même. Je ne les sentais plus. Mais Naftali ne put supporter que son jeune frère apparaisse devant un auditoire

couvert de poux. Il me saisit la tête avec force et la plongea sous un jet d'eau puissant. Et, tout ruisselant d'eau, je remontais sur le pont pour reprendre cet air que je chérissais tant: «*A yiddishe marnó*». Et pendant que je chantais, je voyais les visages, dont j'étais devenu la voix, baignés de larmes.

Le second souvenir que je garde de ce voyage sur le bateau, fut les premiers rudiments de judaïsme que j'appris alors. Deux frères, Eliezer et 'Hanania Schiff proposèrent à mon frère de m'instruire un peu en matière de religion. Ils m'enseignèrent notamment les règles de l'ablution des mains. Au lever, tout Juif doit laver chaque main trois fois en commençant par la droite, puis la gauche et ainsi de suite. Malgré mon ignorance de l'hébreu, j'appris avec sérieux les lois juives. Elazar Schiff m'initia également à l'ordre que nous devons suivre lorsque nous coupons nos ongles. Et, pour me faciliter cet enseignement et m'épargner l'apprentissage des noms de chacun des doigts, il trouva une astuce afin de les reconnaître, astuce que je n'oublie pas jusqu'à ce jour. Chaque main possède cinq doigts et nous devons couper les ongles dans cet ordre: 2, 4, 1, 3, 5 ce qui, en valeur numérique, correspond aux lettres A A N 1 3. – bideaga

Le matin du dimanche 5 Av 5705, le 15 juillet 1945, après quelques jours de traversée, le *Matarona* arriva au port de Haïfa. L'émotion était à son comble. Nous ne pûmes trouver le sommeil toute la nuit. Nous avions tous le sentiment profond que nous étions enfin arrivés chez nous, que nous avions enfin trouvé notre véritable maison, celle destinée au peuple d'Israël. Tous agglutinés sur le pont du bateau, nous voulions voir à quoi ressemblait Erets Israël – ce pays de nos rêves. De loin, nous pouvions apercevoir la chaîne du Carmel, sombre, encore plongée dans la pénombre de la nuit tandis que quelques lumières brillaient çà et là.

Les quais étaient surpeuplés. Une multitude de personnes attendaient l'arrivée des premiers Olim, les rescapés de la Shoah qui revenaient de «là-bas». «Soyez les bienvenus en Terre Sainte» pouvait-on lire sur les pancartes que des mains brandissaient sur le quai. Ils savaient que le bateau qui approchait des rives de Haïfa transportait des enfants et des adolescents dont les parents avaient été assassinés par les nazis.

### La prophétie des ossements desséchés

Et ici aussi, tout le monde voulait entourer ces pauvres orphelins d'un amour infini. Nombreux également furent ceux qui espéraient retrouver des proches parents, tandis que d'autres, par notre intermédiaire, attendaient de recevoir des informations sur leur communauté ou des membres de leur famille, dont ils étaient sans nouvelles. Cette émotion très forte se doublait d'une grande curiosité, aussi bien chez ceux qui stationnaient sur le quai que chez nous, sur le pont du bateau. Mes yeux tourbillonnaient. Je ne voulais manquer aucun détail du spectacle qui s'offrait à mon regard. Tout était nouveau, inconnu et si différent. Je savais que notre arrivée dans ce port était aussi le commencement d'un nouveau chapitre dans ma vie.

## Erets Israël – Qui sont ceux-ci, qui volent comme une nuée...<sup>19</sup>

Comme nous approchions du port de Haïfa, la foule qui se pressait sur l'embarcadère et que nous distinguions de loin depuis le large commença à prendre une forme humaine. Parmi cette multitude se trouvaient des journalistes, des photographes en grand nombre, des employés de l'Agence Juive et des soldats britanniques, en tenue militaire et flanqués de leurs armes. Peu à peu, l'atmosphère sur le quai devenait plus palpable: la tension y était extrême, l'émotion, mêlée de curiosité et d'expectative, était tangible. Tous les regards étaient portés vers ce singulier arrivage qui voguait vers les rives de la Terre Sainte et l'espoir naissant de retrouver un proche ou un ami se faisait plus pressant.

J'ai à l'esprit des images successives de chacune des étapes: mon départ de Buchenwald, mon arrivée au village d'Ecouis, la Alyah et mes premiers pas en Erets Israël. Ces souvenirs d'enfance ont été immortalisés par des journalistes et des photographes et ceci me permit – après coup – d'en conserver la mémoire.

A ma sortie de Buchenwald, je porte ma petite valise et le peu d'affaires que je possédais alors, et je souris. A Ecouis, on me voit aux côtés de Naftali. Dans une main, nous tenons une tasse de lait et dans l'autre, une épaisse tartine de pain. Là encore, j'étais tout sourire. Je possède une seule photo sur laquelle je ne souris pas: ce cliché fut pris par le journaliste Chimon Samet qui faisait un reportage pour le journal *Haarets* sur l'arrivée des premiers Olirn au port de Haïfa. Cette photo apparut dans le journal le lendemain de notre arrivée en Terre Sainte: on y voit un enfant de huit ans, chétif, dans les bras d'un homme jeune. Son regard triste où respire la plus grande inquiétude est marqué par le souci. Cet enfant ne sourit pas.

---

<sup>19</sup> Ndt: Isaïe 60,8

Naftali s'est rendu à Toronto, il y a quelques années, à l'occasion de l'inauguration du musée de la Shoah de la ville, où il avait été invité à parler. Au cours de la visite, il reconnut cette fameuse photo accompagnée de cette légende: «Face au mont Carmel, l'arrivée en Terre Sainte. Un père et son fils, rescapés de la Shoah.» L'erreur était flagrante. En effet, l'homme qui me tenait dans ses bras n'était pas mon père, mais Elazar Schiff. L'expression de mon visage était néanmoins authentique. En effet, ma première rencontre avec la terre mythique fut, pour moi, synonyme d'appréhension et d'angoisse.

D'abord, ce furent les ouvriers arabes qui m'effrayèrent. Ils travaillaient sur les docks et portaient des culottes très larges. De ma vie je n'avais vu des pantalons aussi étonnants. Je demandai à la personne qui se trouvait à mes côtés, tout en désignant les Arabes, pourquoi ces hommes portaient un accoutrement si grotesque. «Ce ne sont pas des Juifs. Ce sont des Arabes. Ils volent les enfants et les cachent dans leur pantalon pour les vendre au marché aux esclaves» fut la savante réponse que j'obtins.

A ces mots, j'attrapai aussitôt la main de Naftali et lui fis savoir, avec autorité, que je ne descendrais jamais de ce bateau. J'ajoutai même sur le ton du reproche: «Pourquoi m'as-tu fait venir ici? Ce n'est pas mon pays, je refuse de vivre ici! Je ne veux pas me retrouver dans le pantalon de ces gens-là pour qu'ils me vendent à qui que ce soit. Je retourne en Europe.» Les frères 'Hanania et Elazar Schiff assistèrent Naftali dans ses tentatives pour me faire entendre raison. J'étais terrorisé. J'en avais assez vu et l'explication que l'on m'avait donnée avait suffi à me plonger dans une effroyable panique. Je résistai aux arguments de mon frère et de ses deux amis et m'enfermai dans un refus opiniâtre de coopérer. Je protestai avec véhémence et m'obstinai à penser qu'il était impossible d'habiter un pays où l'on attrapait des enfants pour les séquestrer dans de drôles de pantalons. Quand il fallut descendre de notre embarcation, je refusai obstinément. C'est alors qu'Elazar Schiff me prit dans ses bras pour m'amener sur le quai. Le photographe avait immortalisé cet instant. Et sur la photo, on voit cet enfant, affreusement inquiet parce qu'il venait d'apprendre qu'en

Terre Sainte, il allait vivre un cauchemar. Ce fut là mon premier contact avec la terre d'Israël – rencontre plutôt traumatisante. Premier souvenir parmi toutes les images de cette arrivée en Erets, parmi tous les espoirs que je nourrissais alors et qui, aujourd'hui, se bousculent dans les tréfonds de ma mémoire.

Je descendis donc du bateau malgré mes protestations. Les gens qui étaient venus nous accueillir sur l'embarcadère répétaient sans cesse: «*Chalom Alekhem* / Bienvenue! *Chalom, Chalom!*» Hélas, les soldats britanniques ne nous permirent pas de nous attarder et de nous joindre à ces personnes qui nous saluaient avec chaleur en agitant leurs mains. Le canon pointé vers notre groupe, les militaires nous escortèrent vers un grand hangar. Naftali et moi, nous nous mîmes à la recherche des deux sacs où nous avions fourré nos maigres affaires et que nous avions ramenés de la lointaine Europe afin de commencer notre nouvelle vie. Nous trouvâmes rapidement le premier, mais le second semblait perdu. Naftali déposa la sacoche à terre et me dit: «Loulek, reste ici avec ton arme. Fais attention à ce sac, moi je vais chercher le deuxième.» Les ordres de Naftali étaient pour moi des paroles sacrées. Je me tins donc immobile, portant le fusil que j'avais reçu du soldat américain sur l'épaule gauche et, à mes pieds, le sac que je défendais avec une inquiétude fébrile contre les voleurs éventuels. Les Arabes avec leurs pantalons bouffants qui travaillaient autour de moi, les soldats britanniques avec leurs uniformes, leurs fusils et leurs matraques m'effrayaient au plus haut point. Je m'efforçais de surmonter ma peur et de me concentrer sur la mission que m'avait confiée mon frère. Cet endroit m'était totalement inconnu. Des questions sans réponses ne cessaient de troubler mon esprit: est-ce là la terre sur les rivages de laquelle nous avions tant souhaité arriver? Est-ce là la patrie dont nous avions rêvé? Est-ce là notre maison, notre asile? Est-ce qu'en terre d'Israël on ne tue pas des Juifs comme Naftali me l'avait promis, autrefois? Pourquoi des soldats tournent-ils autour de nous avec leurs fusils? A quoi servent ces fusils? J'avais fait l'expérience de la guerre et je savais bien à quoi servaient ces armes. Je n'avais besoin d'aucune explication.

Or, alors que ces pénibles questions me torturaient, je passai à nouveau et à mon insu devant l'objectif de Pin'has Samet. La photo est exposée à

Yad Vachem. Je me tiens près de mon sac, le fusil sur l'épaule et, sur mon visage, une expression de profond sérieux. En légende, on peut lire: «Quand on demanda à cet enfant nouvel immigrant pourquoi il avait besoin du fusil qu'il portait sur l'épaule, il répondit: «C'est pour venger mes parents des nazis.»»

Près de 15 ans plus tard, le 25 Chevat 5720, en février 1960, je me mariaï. Dans la rubrique «J'ai vu, j'ai entendu» du journal *Haaretz*, Haviv Kenaan écrivit: «Avant-hier, j'ai assisté au mariage de la fille du rav Its'hak Yedidia Frankel, rav du quartier Florentin et des quartiers sud de Tel-Aviv. Ce mariage avait quelque chose d'émouvant. J'avais connu le jeune marié quelque 15 ans auparavant, alors qu'il arrivait à l'âge de huit ans en Erets Israël et que sa photo apparaissait à la une de ce même journal, parce qu'il était le plus jeune enfant rescapé de Buchenwald. Cet enfant, au visage rond et aux yeux tristes, ne se séparait pas de son fusil. Il l'avait reçu d'un officier américain. Ce dernier était entré à Buchenwald avec les premiers blindés de l'armée américaine. Or quelle ne fut pas sa stupeur quand il découvrit, au milieu de l'horreur nazie, un enfant juif! L'officier avait alors déchargé son fusil et lui avait offert son arme comme jouet. Ce fut d'ailleurs, pour Israël Lau – le benjamin du regretté rav Lau de Piotrkow – son premier jouet. Il avait passé son enfance dans les camps de travail et d'extermination, tandis que son frère le transportait d'un endroit à l'autre dans le sac qu'il portait sur le dos. Israël Lau conserva ce fusil de nombreuses années durant, même après son arrivée en Terre Sainte.» Ce dernier détail, du reste, n'est pas tout à fait exact. En effet, les Anglais se saisirent de mon arme américaine pour la remplacer par un véritable jouet en forme de fusil.

Naftali réapparut enfin avec, sur le dos, le second sac, mais des questions ne cessaient néanmoins de me tourmenter. Sans recevoir de réponse, je quittai le port, avec les autres enfants. Malgré nos visas et malgré notre statut d'immigrant à part entière – notre groupe d'orphelins ayant immigré officiellement sous l'égide de la Alyat Hanoar – on nous tassa dans des trains de marchandises sous la surveillance rapprochée des soldats britan-

niques. Ceux-ci nous comptèrent et nous recomptèrent encore, comme du bétail, jusqu'à notre sortie de la zone portuaire.

J'avais l'impression d'être revenu en arrière: les trains de marchandises, identiques à ces wagons à bestiaux qui nous avaient conduits dans les camps de concentration en Pologne, les soldats qui, à nouveau, nous surveillaient de près, bien que leurs uniformes fussent différents. Ils n'étaient pas allemands, ni ukrainiens, certes, mais ils étaient des militaires et obéissaient aux ordres avec froideur. C'était, pour moi, plus qu'il n'en fallait. Leur langue m'était également inconnue, et cette fois-ci, encore, j'ignorais la destination de notre voyage ni le temps que cela devait nous prendre. Dans les wagons, on ne nous donna ni nourriture ni boisson et tout ceci m'incitait à croire que nous n'avions pas encore quitté les camps. Peut-être le bateau avait-il fait fausse route? Nous étions probablement retournés «là-bas»... Quelque chose d'inattendu allait encore arriver. A l'époque, je ne pus me résoudre à l'évidence et je crus que Naftali avait quelque peu enjolivé le récit qu'il m'avait fait de la Terre biblique. Pour ma part, chaque mot qui sortait de la bouche de mon frère était pure vérité. Il m'avait bien dit que ce pays enchanté était notre maison, et qu'à la maison, on ne tuait pas les Juifs.

Personne ne nous avait salués, méditais-je. Il n'y avait plus ni sourires, ni étreintes. J'arrivai donc à la conclusion logique – devant la réalité des faits – que le capitaine de notre bateau s'était trompé de direction et que nous étions arrivés sur une terre totalement étrangère. J'avais particulièrement peur des soldats qui ne cessaient de nous recenser. J'avais ces appels en horreur. Je craignais de redevenir le prisonnier au matricule 117030. Ces instants me furent particulièrement pénibles. Et, comme pour confirmer mes craintes, après une demi-heure de trajet, nous descendîmes du train et, entourés à nouveau de soldats britanniques, nous fûmes conduits au camp d'internement d'Atlit – le camp était entouré de fils barbelés... La chaleur de juillet était suffocante. On nous dirigea vers des baraques qui, évidemment, ne possédaient aucune climatisation. Nous avions quitté le froid de Buchenwald, nous avions traversé la France au printemps, alors que l'air y était encore vivifiant et frais pour nous retrouver à présent confinés dans



des baraquements étouffants et moites, sous un soleil ardent, sur la plaine côtière de la terre d'Israël.

Nous entrâmes dans le camp, mon frère, ses camarades et moi-même, en file indienne. Moi qui fus le plus jeune du groupe, j'eus l'honneur de porter le drapeau en papier sur lequel nous avions dessiné une étoile de David – de couleur bleue et blanche. En dessous de l'étoile, nous avions écrit dans la langue des livres de prières: «Jeunesse agoudiste de Buchenwald». Comme si Buchenwald avait hébergé une antenne de la Agoudat Israël...

Déjà sur le bateau, les discussions fusaient de toutes parts entre les délégués de la Alyat Hanoar, les responsables de l'Agence Juive et les jeunes immigrants concernant leur intégration en Erets Israël. Nos amis les plus proches, les frères Schiff, Pachigourski, Eizner, et d'autres encore étaient issus de familles religieuses affiliées aux dynasties hassidiques de Gour ou de Belz. Ceux-ci savaient qu'en arrivant en Terre Sainte, ils retrouveraient leurs admourim pour ne plus les quitter. Ils ne laisseraient personne décider à leur place de leur destin, proclamaient-ils. Pour sa part Naftali, qui avait alors presque 19 ans, n'avait ni père, ni mère et ne possédait pas la moindre piastre ni la maîtrise de la langue hébraïque, ne savait où aller lui-même. Il s'était avant tout soucie de mon avenir. Il savait que nous avions un oncle en Israël et il avait décidé que cet oncle deviendrait mon tuteur.

La tête relevée et avec une fierté remarquable je portais notre drapeau. Naftali et toute la troupe marchaient derrière moi. Cette image fut également immortalisée par le photographe Na'houm Tim Guidel, qui travaillait alors pour le journal *Palestine Post* qui, plus tard, deviendra le *Jerusalem Post*.

L'histoire de Tim Guidel vaut d'être racontée: il habitait Jérusalem, dans le quartier de Cheikh Jarakh. Pendant la guerre d'indépendance, ce quartier fut continuellement bombardé et, un jour, Tim dut quitter son domicile au plus vite. Il sortit à moitié nu, sans chaussures, laissant derrière lui tous ses biens. Guidel s'installa dans le quartier juif de la ville. 19 ans plus tard, pendant la Guerre des Six Jours, un soldat israélien en repérage dans le quartier de Cheikh Jarakh, à la recherche de quelques munitions ca-

chées trouva, dans l'une des maisons, une boîte de chaussures remplies de films et de clichés datant de l'époque du *yichoum*, ainsi que des photos des dirigeants politiques d'alors. C'était la maison où avait habité Guidel. Cette trouvaille inattendue fut transmise par Tshal aux archives de l'Etat sioniste.

En 1993, je devenais grand rabbin d'Israël. Je reçus une invitation des responsables du service des Archives nationales. On me remit une pile de photos qui avaient été développées à partir des négatifs que l'on avait trouvés dans les cartons de l'ancien domicile de Tim Guidel. J'y découvris des photos des enfants de Buchenwald à leur arrivée au port de Haïfa et au camp d'Atlit en été 1945, et, parmi elles, la photo sur laquelle je marche en tête d'un cortège d'adolescents et d'adultes, portant un drapeau. Ces photos me bouleversèrent. Je pouvais me voir, à l'orée de notre nouvelle vie en Erets Israël. Comme ces jeunes rescapés avaient l'esprit sagace! D'instinct, ils avaient compris qu'il leur fallait agir pour ne pas, une fois encore, perdre le gouvernail de leurs existences respectives. Car, à Atlit, nous découvrîmes rapidement que les immigrants étaient, d'autorité, répartis en différents groupes d'appartenance politique ou corporatiste, dans le mépris le plus total de leurs propres souhaits.

Nous restâmes quelque deux semaines à Atlit. La nuit, il m'était impossible de trouver le sommeil. J'entendais des hurlements, pareils à des cris de chacals dans le désert. Des hommes se tenaient, des heures durant, près de la clôture de fils barbelés et poussaient des cris dont le souvenir, jusqu'à ce jour, me glace le sang. Dans le silence de la nuit, ces appels avaient une résonance particulière: «Grinberg, Drogobicz» pouvait-on entendre. Quelqu'un cherchait un dénommé Grinberg, de la ville de Drogobicz. Ou bien «Goldberg, Lodz». La nuit, comme le jour on entendait ces cris. Les gens quittaient leur travail et venaient de loin, voyageant en auto-stop ou se rendant à pied à Atlit, s'ils habitaient les alentours. Ces personnes espéraient retrouver des proches dans le camp ou recueillir tout au moins de précieuses informations sur les êtres chers dont ils avaient perdu la trace

pendant la conflagration. Et nous qui étions enfermés derrière les barbelés, nous étions ce pont qui les reliait à ce «là-bas».

Naftali et moi étions également recherchés.

Dès notre arrivée à Atlit, nous fûmes accostés par un des membres du personnel d'encadrement du camp, qui répondait au nom de Kisman, un kibboutznik de Kfar Etsion. Celui-ci nous souhaitait la bienvenue de la part du meilleur ami de Naftali – «ton frère Chikou». Plutôt surpris, Naftali ne saisit pas aussitôt le sens de ses propos. Kisman avait certainement fait erreur et ces bons vœux étaient, assurément, destinés à une autre personne. Mais le kibboutznik insista. C'était bien Chikou – qui d'ailleurs était en route pour Atlit – qui lui passait le bonjour.

Après quelques instants d'hésitation, Naftali put éclaircir cette énigme. Chikou n'était autre que Yehochoua Yossef, notre frère. Il nous avait quittés 12 ans plus tôt, pour se rendre à Vijnitz et y célébrer sa barmitsva auprès de son grand-père, l'admour, rabbi Israël Haguer.

Avant de se marier avec notre mère, 'Haya, notre père avait épousé en premières noces, Dvora, la fille de rav Israël Haguer *zatsal*, le rav de Vijnitz – que l'on appelle le Ahavat Israël de Vijnitz. Le rav Israël Haguer donna naissance à quatre dynasties 'hassidiques: celles de rabbi Mena'hem Mendel de Vichiveh, de rabbi 'Haïm Mëïr de Wilkovitz, de rabbi Eliezer de Vijnitz et de rabbi Baroukh de Seret. Parmi ces quatre admourim, trois survécurent à la Shoah et méritèrent de monter en Erets Israël. L'un d'eux, rabbi Eliezer de Vijnitz, plus connu sous le nom de son œuvre – *Davessek Eliezer* – n'avait pas d'enfants et, quand, en 1944, en pleine guerre, il immigra en Terre Sainte, il prit avec lui le fils de sa sœur, le jeune Yehochoua Lau, notre frère. Le rav déclara d'ailleurs sur le certificat d'immigration de Chikou que ce dernier était son fils. Depuis lors, sur tous les documents d'identité de notre frère, Chikou porte le nom de Haguer et ses livres sont signés Yehochoua Yossef Lau Haguer.

Mon père, son épouse Dvora et leur fils Chikou habitèrent la ville de Sotchiva, connue également sous le nom de Chats dans le Bucovine. Papa en était le rav. Dvora mourut à la fleur de l'âge et mon père se retrouva seul, avec un nourrisson, orphelin de mère. La famille Haguer et le Ahavat

Israël en particulier se proposèrent de prendre en charge le jeune enfant et de l'élever. Mais papa préféra s'en occuper lui-même, même après avoir épousé notre mère en secondes noces. Quand papa devint le rav de la ville de Presov en Slovaquie, Chikou habitait encore avec mes parents. Ce ne fut que lorsqu'il eut atteint l'âge de la barmitsva qu'il se rendit à Vijnitz pour étudier à la yechiva auprès de son illustre grand-père et de ses oncles. Il immigra en Erets Israël, comme nous l'avons précisé, avec son oncle, un an avant nous, et s'installa au kibboutz de Kfar Etsion. Chikou a sept ans de plus que Naftali et 18 ans de plus que moi.

A Marseille, alors que nous attendions, avec les enfants de Buchenwald, qu'un bateau consente à nous faire traverser la Méditerranée, le docteur Hillel Zeidman nous rendit visite, à Naftali et à moi. Il avait été journaliste à Varsovie et fut le premier au monde à publier dans son journal l'histoire du ghetto de Varsovie. C'était un grand ami de papa. Quand il apprit qu'un groupe d'orphelins de Buchenwald était en transit à Marseille dans l'attente de leur Alyah, et que, parmi eux, se trouvaient les deux enfants du rav Lau de Piotrkow, il envoya aussitôt un télégramme à l'Agence Juive à Jérusalem les informant de la présence de ces rescapés dans la cité phocéenne – et de la nôtre plus particulièrement. Cette nouvelle arriva aux oreilles de Chikou, alors qu'il sarclait et épierrait le sol rocheux des monts de Judée, à proximité de son kibboutz, pour y planter une vigne. Il fut hélé par un kibboutznik qui accourut avec, en main, le journal *Hatsofê*: «Chikou, tu as deux frères. Ils sont en vie!» Chikou était stupéfait. Jusque-là, il n'avait rien su de ce qui était advenu de sa famille restée en Pologne.

Abandonnant aussitôt sa pioche, il contacta Kisman, alors délégué auprès de l'Agence Juive, avec lequel il était en contact. S'il devait rencontrer les frères Lau – il dirait au plus âgé, Naftali, que «son frère Chikou» était en route pour les retrouver. Yehochoua Yossef fit le voyage en auto-stop.

En entendant la nouvelle, Naftali fut tout aussi ébranlé. Il avait certes retrouvé un frère perdu, mais il devait aussi lui annoncer la nouvelle terrible

du décès de notre père, de notre mère et de notre frère Chmouel.

Pour moi ces événements prenaient une tout autre dimension: j'apprenais pour la première fois que j'avais un autre frère. Jusqu'à cet entretien à Atlit avec Kisman, j'ignorais totalement l'existence de ce frère aîné. Au début de la guerre, j'avais deux ans et Chikou se trouvait à Vijnitz, puis à Groswardein, en Roumanie. Personne n'avait pris la peine de m'informer de son existence. Quand Naftali m'avait fait ses adieux à Buchenwald, il m'avait parlé d'un oncle qui habitait en Erets Israël, le rav Fogelman, mais il n'avait jamais prononcé le nom de Chikou. Naftali connaissait son frère, mais moi je ne savais même pas, qu'outre Naftali et Chmouel, j'en avais encore un.

Un jour, j'entendis la voix de Naftali s'élever au-dessus des clameurs de la foule rassemblée près des fils barbelés. Il répondait à une autre voix qui semblait percer le concert assourdissant et rauque que produisaient les visiteurs. «Toulek, Chikou!», «Chikou, Toulek!» Soudain, j'aperçus un homme, derrière la voix inconnue: il portait un pantalon couleur kaki, une chemise de la même teinte avec des manches courtes, des sandales de sabra, sans chaussettes. Ses cheveux étaient grisonnants, alors qu'il avait à peine 26 ans et il portait une casquette d'où jaillissait une élégante mèche. Et, pendant que je l'observais, Naftali me dit: «Loulek, viens faire la connaissance de ton frère.» Je ne savais pas comment réagir. Chikou me connaissait. Il avait assisté à ma circoncision, il m'avait vu grandir pendant deux ans, chez nous à Piotrkow, lorsqu'il venait passer toutes les fêtes avec son père. Mais pour moi, c'était un parfait étranger. Il me tendit la main, à travers les fils barbelés, effleurant à peine le bout de mes doigts. Je résistai à ses avances et refusai de lui tendre la mienne. J'étais en colère. Personne ne m'avait jamais parlé de Chikou. Cette rencontre avec un frère ressuscité des cendres de l'Histoire, à travers des fils barbelés me déplaisait. Le récit de cet incident se répandit comme une traînée de poudre parmi les résidents du camp d'Atlit. On ne parlait plus que de ces retrouvailles malheureuses entre deux frères, auxquelles le plus jeune se refusait. La nouvelle parvint également aux soldats britanniques. Un des officiers en fut particu-

lièrement touché et consentit à ce que les deux frères se rencontrent, à l'intérieur du camp, pour quelques minutes seulement. Naftali me conduisit vers le portail. L'officier avait permis à Chikou de pénétrer dans le camp, et il nous attendait déjà, près de la porte. Cette fois, je me calmai. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre et nous pleurâmes abondamment. Nous étions convaincus que rien au monde ne pouvait plus jamais nous séparer. Quand le temps de la visite fut écoulé, il s'arracha à mon étreinte fraternelle et retourna de l'autre côté de la clôture. Naftali lui fit alors part du décès de notre père et de celui de maman et de Chmouel. Après avoir surmonté le choc de cette mauvaise nouvelle, Chikou nous parla de sa vie au kibboutz.

Chikou survécut à la guerre d'indépendance par miracle. A l'époque, son épouse, Tsipora – née Mintzer – devait accoucher de leur fille aînée, à l'hôpital Misgav Ladakh de Jérusalem. Mon frère s'y rendit avec elle. Quand il voulut retourner chez lui, toutes les routes qui menaient à son kibboutz étaient bloquées. Le Gouch Etsion était totalement coupé du reste du pays et il lui fut impossible de regagner son domicile, même dans un véhicule blindé. Entre-temps, il apprit que les habitants de Kfar Etsion, en dehors de quelques kibboutznikim, avaient trouvé la mort pendant que Chikou, lui, était resté à Jérusalem. Les habitants des autres kibboutzim de la région, eux, avaient été capturés par les Jordaniens... La petite Dvora – qui porte le nom de la mère de Chikou – avait, en naissant, sauvé la vie de ses parents en les soustrayant au massacre de Kfar Etsion.

Notre frère Chikou, Yehochoua Yossef Lau Haguer, enseigna le Talmud pendant de nombreuses années au lycée municipal Heh de Tel-Aviv. Plus tard, il dirigea le lycée Alef, jusqu'à sa retraite. Aujourd'hui, il habite Jérusalem, dans le quartier de Katamon, tout près de la maison de Naftali, et il travaille encore dans le domaine de l'éducation. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages: *Ha'hail Veba'bossen*, *Ha'oz Vebaanava*, qui traitent de l'armée, de la guerre et de l'éthique militaire dans la pensée du Rambam, du Netsiv de Volozhin et du Or Saméa'h. Son livre – *Haémet Vebachalom* – aborde les différents traités de paix conclus avec nos voisins, depuis Avraham et Avimelekh jusqu'à nos jours.

Après le décès de sa femme, Chikou épousa Tova Infeld, la veuve de Yaakov Yovel qui, en mourant, laissait derrière lui, trois petites filles. J'ai eu l'honneur de célébrer leur mariage, chez moi, à Tel-Aviv. Son fils, le colonel et rav Moché 'Haïm Lau Haguer, porte le nom de notre père. Après avoir servi de nombreuses années dans la brigade des parachutistes et dans les escadrons de blindés, il fonda l'école religieuse d'instruction militaire de Yatir, qu'il dirige encore aujourd'hui. Ses deux filles, Dvora et Idit sont enseignantes.

Certes, cette «naissance» d'un nouveau frère à Atlit fut une bénédiction, mais les événements de cette période suscitèrent en moi des sentiments partagés. Les moniteurs accueillirent avec chaleur les orphelins de la Shoah, mais nous avions la sensation, à Atlit, que tout n'était pas si simple en Erets Israël. Le rêve de la mère patrie, les chants que nous apprenions sur le bateau qui nous acheminait vers la Terre promise – que l'on appelle communément les «chants de l'Agence Juive» – ne coïncidaient pas vraiment avec la réalité du quotidien. Les trains de marchandises qui nous avaient conduits au camp d'internement, les fils barbelés contrastaient avec ces airs patriotiques – «Construisons notre pays, notre patrie!» ou bien «Ici, sur la terre désirée de nos pères...» – dont je me rappelle encore les paroles, mot pour mot. La prise de conscience de ce décalage éveilla en moi un sentiment profond de désillusion.

Au bout de deux semaines, nous quittâmes Atlit. Les enfants furent répartis dans des camions. Sur chacun des véhicules, on avait accroché une petite pancarte blanche sur laquelle on avait inscrit le mouvement politique ou corporatiste vers lequel il se destinait: l'Union des Villages Coopératifs et des Kibboutzim, le Kibboutz Réuni, le Kibboutz National, le Chômer Hatsaïr, le Kibboutz Religieux, le Travailleur Sioniste ou le «Secours des enfants d'Israël» – dernière association qui dépendait alors de l'Agoudat Israël. L'Agence Juive savait, je ne sais trop comment, attribuer à chaque enfant sa destination. «Tel un berger qui compte son troupeau et le fait

passer sous son bâton, ainsi, fais passer, dénombre, nomme et rappelle-Toi de chaque âme<sup>20</sup>) et de chaque immigrant... Les responsables choisissaient pour nous les groupements politiques ou religieux auxquels nous devons appartenir et déterminaient, en vérité, notre avenir. Nous étions nous-mêmes incapables de distinguer les différences pourtant significatives qui pouvaient exister entre un mouvement et un autre.

Le général Avigdor Ben Gai, qui se fait appeler Yanouch, immigra en Terre Sainte avec les «Enfants de Téhéran.» Alors qu'il dirigeait le septième régiment, il me proposa, alors que j'étais rabbin d'un des quartiers de Tel-Aviv, de développer, devant les officiers de son unité, depuis le sous-lieutenant jusqu'aux plus hauts échelons de la hiérarchie militaire, le thème de l'identité juive. Nous nous retrouvâmes dans la salle de réception Beth Haam, dans le quartier *guimel* de Beer Cheva. En introduction à la conférence, il fit le récit de son histoire, si similaire à la nôtre: celle des enfants de la Shoah, dont le destin fut décidé par l'Agence Juive. «Or, suite à cette sélection arbitraire, fit-il en s'adressant à moi, vous auriez pu devenir aujourd'hui général d'armée, et moi – religieux. J'ignore si je serais devenu rabbin, mais j'aurais certainement été pratiquant.» Il avait raison. Tous deux, nous étions arrivés en Erets Israël sans parents. Les responsables qui avaient la charge de nous répartir pouvaient nous envoyer où bon leur semblait, sans que nous sachions nous-mêmes quelle destination nous désirions prendre. Telle était la procédure.

Mais pour moi, les choses se déroulèrent un peu différemment. Dieu avait fait en sorte que j'arrive en Terre Sainte accompagné de mon frère aîné. Or Naftali déclarait avec autorité, à quiconque voulait nous prendre sous sa tutelle, que son jeune frère irait là où lui-même le déciderait et que nul autre que lui ne prendrait cette décision. Naftali avait gardé le souvenir de ses visites à Varsovie avec notre père. Ce dernier s'était maintes fois rendu aux réunions de l'Assemblée des Sages de la Torah ainsi qu'aux sessions nationales organisées par l'Agoudat Israël. Parfois même, Naftali avait accompagné mon père au congrès mondial du mouvement à Marien-

---

20 Ndt: Prière de Roch Hachana – le Nouvel An juif



bad, en Tchécoslovaquie. Mon frère y avait fait la connaissance d'illustres personnalités, ces éminents dirigeants du peuple juif qui avaient siégé à la tête de ces assemblées. C'est pourquoi, sur le bateau qui les conduisait en Erets Israël, lui et ses amis eurent le souci de confectionner le drapeau sur lequel ils avaient écrit «Jeunesse agoudiste de Buchenwald». Ils voulaient exhiber, aux yeux de tous, leur appartenance politique et religieuse et balayer, par le biais de cet étendard, le moindre doute sur la question. Le rav Hillel Broukentahl, un des fondateurs du kibboutz *Hafets Haïm* – qui se trouvait parmi nous, sur le bateau – leur exposa les différentes options que la Palestine d'alors pouvait leur offrir.

Près de cinquante ans après la sélection à Atlit, où les dirigeants des différents mouvements décidèrent de notre destinée, qui au Kibboutz national, qui à la Agoudat Israël, je reçus de New York un courrier. Il s'agissait d'un compte-rendu dactylographié. Il avait été rédigé par le comité qui nous avait sélectionnés – Naftali, moi et ses camarades – à l'issue de notre séjour au camp d'internement. A côté de chacun des noms inscrits, on pouvait lire les termes libre ou attaché (termes qui, à l'époque pré-étatique et aux débuts de l'existence de l'Etat hébreu désignaient respectivement les laïcs et les personnes pratiquantes). On avait également précisé le type d'enseignement que l'enfant désigné désirait recevoir et dans quelle catégorie politique ou corporatiste il avait été rattaché. A côté des noms «Lau Naftali et Lau Israël, fils du rav Moché 'Haïm ז"ל de Piotrkow», il était écrit: «Nous commençons à interroger le plus jeune.» Puis, le compte-rendu rapportait que l'on aurait demandé au jeune Israël d'où il savait que le rav de Piotrkow était son père.

Et voici la suite: «L'enfant s'est mis en colère et a répondu: «Et toi, d'où sais-tu que ton nom est vraiment celui que tu portes aujourd'hui?» La réponse de l'enfant a fait rire tout le monde.» Ils avaient certes mis en doute ma crédibilité, mais surtout mon intelligence. J'avais fait mes classes à Buchenwald, j'y avais bravé de nombreux dangers et j'avais eu le temps de faire l'apprentissage de la vie. J'avais de l'expérience. Or voici que se tenait devant moi un parfait étranger, un homme plutôt bizarre, qui ne me

connaissait ni d'Adam ni d'Eve et qui mettait en doute l'identité que je prétendais avoir. Il n'hésita pas, de surcroît, à me couvrir de honte, en me demandant en public d'où j'avais la certitude d'être le fils du rav Lau. Même de nombreuses années plus tard, quand cet incident refait surface dans mon esprit, je sens la colère monter, devant cet affront inqualifiable. A l'époque, je m'étais dit que l'on ne pouvait pas si facilement duper un enfant qui était sorti de l'univers concentrationnaire. Mais il est tout aussi certain, que si je n'avais pas eu Naftali à mes côtés, mon avenir aurait été bien différent. Mon frère ne permit à aucun représentant des divers mouvements de décider de notre destinée à sa place. Or ces derniers avaient des quotas à remplir, des pourcentages à respecter parce qu'ils avaient été fixés selon de sombres accords conclus entre les différents délégués. Un des jeunes rescapés parmi nous s'appelait Yaakov Koenig. A la question de savoir où il souhaitait se rendre après Atlit, il répondit: «J'ai un cousin à Tel-Aviv, le rav Yedidia Its'hak Frankel. Je ne prendrai aucune décision avant de l'avoir consulté sur la question.» Yaakov Koenig fut un des héros du Lé'hi et fut grièvement blessé lors de l'explosion d'installations militaires britanniques, dans la baie de Haïfa. Plus tard, Yaakov Koenig fit l'éloge de ma personne auprès du rav Its'hak Yedidia Frankel, alors que l'on me proposait de rencontrer sa fille, qui deviendra mon épouse.

Après deux semaines passées au camp d'Atlit, les orphelins de Buchenwald quittèrent les cinq baraquements où ils avaient été hébergés. Je fus transféré avec quelques autres enfants à Kfar Saba, dans le cadre du «Secours des enfants d'Israël» affilié à l'Agoudat Israël et aux Poalé Agoudat Israël. Le rav Its'hak Méïr Hakohen Lévin, dirigeant de l'Agoudat Israël de l'époque était également responsable de cette association. Il était le gendre de l'admour de Gour, le *imré* qui avait siégé à la Diète, le parlement polonais, avec le rav Méïr Chapira de Lublin. Plus tard, il deviendra le premier ministre des Affaires sociales du nouvel Etat. Dans le cadre du «Secours des enfants d'Israël», il oeuvrait avec le directeur des Poalé Agoudat Israël, un 'hassid de Gour du nom de Binyamin Mints, qui fut un des diri-

geants du Vaad Haatsala<sup>21</sup> et qui parcourut l'Europe, après la Shoah, en compagnie du Grand Rabbin Herzog *zatsal*, pour retrouver des enfants juifs cachés dans les églises et les monastères afin de les ramener au sein du peuple juif. Il fut, plus tard, vice-président de la Knesset, et ministre des Postes de l'Etat hébreu. Son petit-fils est aujourd'hui mon gendre.

Nous nous rendîmes à Kfar Saba dans un bus de la compagnie Egged. Nous y fîmes la connaissance d'un jeune homme de l'âge de Naftali, portant des vêtements de 'hassid et un chapeau noir. Il s'appelait Na'hman Elbaüm et était originaire de Varsovie. Il était monté en Erets Israël quelque deux ans auparavant, avec les «Enfants de Téhéran». Na'hman Elbaüm nous confia qu'il étudiait à la yechivat Poniewicz, à Bné Brak et que, de temps à autre, il venait aider des enfants et des adolescents nouveaux immigrants à s'intégrer. Na'hman était vif, intelligent et très souriant. Je me rappelle principalement les longues conversations qu'il eut avec Naftali tout au long du voyage d'Atlit à Kfar Saba. Le jeune 'hassid expliquait à mon frère tout ce qu'il fallait savoir sur la vie en Erets Israël en ces temps-là. A notre arrivée à Kfar Saba, nous fûmes merveilleusement reçus. Mon moniteur s'appelait Avner 'Haï Chaki. Plus tard, il devint ministre des Cultes. Il nous enseignait l'histoire et la géographie du pays, de même que l'hébreu. Ce fut ma première rencontre avec un Juif séfarade. Il était originaire de Tsfat et prononçait les lettres gutturales, le *ayin*, le *'het* etc.

Le premier soir de notre arrivée, les dirigeants de l'Agoudat Israël et ceux des Poalé Agoudat Israël nous rendirent visite. Ils nous firent un accueil chaleureux, serrant nos mains et nous prenant dans leurs bras, autant de marques d'affection dont nous avons été privés lorsque nous étions entourés de barbelés à Atlit. Parmi eux, nombreux furent ceux qui avaient entendu parler de mon père assassiné à l'âge de 50 ans à peine, à Treblinka, quelque trois ans plus tôt. Ils étaient de la même génération que lui et avaient appris par la presse que ses deux fils étaient arrivés en Terre Sainte. Zalman Yankelevitch, un éminent éducateur qui fut, plus tard, député de la Agoudat Israël à la Knesset, nous adressa quelques mots. Quand il me

---

21 Ndt: Comité de sauvetage des Juifs pendant la Shoah, de mouvance religieuse

vit, ainsi que Naftali, il ne put retenir ses larmes. Son émotion était indicible. La vision de ces orphelins miraculés les avait tous considérablement bouleversés.

Mais, dans le même temps, à Kfar Saba, nous subîmes les railleries et l'arrogance des enfants des mochavim environnants qui – et ce fut la première fois que je le vécus – nous traitaient de «savons». Nous, les enfants rescapés, étions pâles, livides, tandis qu'eux avaient la peau tannée par le soleil. Sans parler des savons que les nazis avaient confectionnés pendant la Shoah... Ce traitement indigne qu'ils nous réservèrent, contrastait avec les élans de commisération des adultes. A ces avanies, nous répondions par la bagarre.

Mon oncle, le rav Fogelman, nous rendit également visite, à Kfar Saba. Naftali l'avait connu lorsqu'il allait le voir avec papa, à Katovice. Mais pour moi, ce fut la première rencontre avec cet oncle à l'allure majestueuse. Il portait une longue barbe grise et carrée qui rehaussait sa noble prestance. C'était un bel homme, aux grands yeux bleus et au visage solennel. Il me baisa le front et me remit un sac dans lequel je trouvai des chaussettes et du chocolat – ce qu'il y avait de mieux. Naftali m'avait parlé de l'oncle Fogelman pour la première fois à Buchenwald.

Trois jours après notre arrivée à Kfar Saba, Na'hman Elbaüm nous réserva une heureuse surprise: une excursion à Jérusalem. Le mot «Jérusalem» n'évoquait pas grand-chose pour le garçon de huit ans que j'étais alors, mais le terme «excursion» me mit en extase. Autant que je pusse m'en souvenir, je n'avais vu, enfant, que les ghettos, les camps, les internats et autres lieux clôturés. L'idée de pouvoir enfin sortir au grand air, de découvrir des lieux inconnus, librement, nous enchantait. Nous nous rendîmes à Yaffo et de là, nous prîmes un autocar arabe en direction de Jérusalem. Le bus tanguait sur la route qui était mauvaise, et, de temps à autre, le moteur chauffait. Le car s'arrêtait alors, sur le bas-côté et nous devions descendre et pousser nous-mêmes le véhicule pour qu'il redémarre. En 1945, le trajet de Yaffo à Jérusalem prenait une demi-journée. La route était étroite et serpentait entre les cimes des montagnes arides. A l'approche de Jérusalem,

j'aperçus un grand bâtiment et mon cœur se remplit de joie. Sur la façade de l'édifice, on avait fixé une affiche dont la taille colossale éveilla ma curiosité. Je ne savais pas lire et je demandai à Naftali de me dire ce qui y était écrit. Il hésita à répondre. Je tentais ma chance auprès de Na'hman qui, comme Naftali, esquiva ma question pour détourner la conversation sur un autre sujet. Avaient-ils comploté à mon insu? Le souvenir de ce bâtiment et de cette pancarte mystérieuse, resta gravé de longues années durant dans mon esprit, telle une énigme non résolue. Quelques années plus tard, en 1950, quand je m'installai Jérusalem pour y étudier, j'eus enfin la réponse à ce mystère: l'édifice appartenait à l'orphelinat Diskin. Je demandai à Naftali pourquoi il avait évité de me révéler ce que cet immeuble abritait. Dans son regard, je vis la consternation, mais aussi un profond sentiment du devoir. Il répondit: «Je craignais que tu ne veuilles pas descendre du car. En te disant qu'il s'agissait de l'orphelinat Diskin, tu aurais peut-être pensé que nous avions l'intention de t'y laisser.» Des années plus tard, je reçus de Na'hman une réponse similaire. J'étais saisi. Je ne cesse de m'étonner – malgré le temps écoulé – de la profonde délicatesse de mon frère et de son ami – et de leur souci de ne pas alarmer l'enfant que j'étais alors. Plus tard, Na'hman Elbaüm croisa à nouveau ma route puisque ma fille épousa son neveu.

Je ne me rappelle que certaines images de notre excursion à Jérusalem, mais elles m'accompagnent jusqu'à ce jour. Na'hman Elbaüm, qui connaissait la ville dans ses moindres recoins, nous fit traverser une ruelle étroite pour arriver jusqu'à un mur de pierres parsemé de plantes parasites, au pied duquel se tenaient quelques vieux portant des turbans et tournant le visage vers le mur. Naftali et Na'hman regardaient les pierres avec sérieux. Leur regard me semblait différent. Je me souviens des pigeons qui survolaient l'endroit; après quelques minutes, je ne m'intéressai déjà plus à ce mur en face de moi. Je n'y comprenais rien. Evidemment, j'ignorais que ce mur possédait une symbolique religieuse forte. Je regardais avec étonnement les personnes qui étaient rassemblées là et qui priaient avec dévotion et ferveur comme si elles se tenaient devant l'Arche Sainte d'une synagogue. Mais rien ne rappelait, ici, la synagogue que j'avais connue à Piotrkow, ce lieu de culte

où ma mère et moi fûmes séparés de mon frère Chmouel. Rien ne ressemblait non plus à la «synagogue» à Buchenwald, le dernier Chavouot passé au camp après la Libération, dans le bâtiment où la Gestapo mettait en quarantaine. Ici, aux pieds de ce mur, à Jérusalem, il n’y avait même pas de Sefer Torah. Je ne comprenais pas pourquoi Na’hman avait eu à cœur de nous amener en ce lieu. Or pendant que nous regardions ce mur, en silence, je découvris soudain que Na’hman avait disparu. Il réapparut quelques instants plus tard, en compagnie de plusieurs adolescents qu’il avait trouvés dans la Vieille Ville. Il consulta sa montre et dit: «Nous pouvons faire la prière de *Min’ba*, midi est déjà passé.» Moi qui ne savais pas lire à l’époque – quelque trois mois après la Libération – je ne participai pas à l’office. Na’hman Elbaüm demanda le silence et nous dit: «Je vous ai amené ici afin que lui – il désigna mon frère Naftali – puisse dire le Kaddish des orphelins pour son père et sa mère, ici, devant le Mur des Lamentations, à Jérusalem.» J’avais déjà pris l’habitude de dire le Kaddish et je le récitai mot pour mot, avec Naftali mon frère.

Après cette visite au mur, Na’hman m’expliqua l’importance de ce mur de pierres pour le peuple juif. Je ne devais jamais oublier ce Kaddish au Kotel, m’enjoignit-il. Et, en effet, cette prière en compagnie de ces adolescents hiérosolymites m’accompagna de nombreuses années.

Na’hman Elbaüm nous conduisit ensuite auprès de quelques Sages d’Israël qui avaient connu notre père. Plus tard, je découvris que notre arrivée en Terre Sainte avait suscité un intérêt profond et une vive émotion. Na’hman nous emmena chez le rav Chlomo David Kahana *zatsal*, un ami proche de notre père. Autrefois un des plus éminents sages de Varsovie, il était devenu le rav de la Vieille Ville de Jérusalem. Puis nous nous rendîmes chez le rabbi de Gour – qui était le rav de Na’hman – un des plus grands dirigeants spirituels du judaïsme polonais. La ‘hassidout de Gour fut la plus répandue en Pologne et ses fidèles furent pour la plupart assassinés par les Allemands. Le rabbi de Gour, rabbi Avraham Mordekhai Alter *zatsal*, auteur du *Imré Timet*, s’était rendu six fois en Terre Sainte. Il s’y

installa à sa sixième visite pour y établir des fondations profondes. Il avait ainsi donné le signal à de nombreux 'hassidim: Erets Israël pouvait devenir la nouvelle terre d'asile pour les Juifs, où qu'ils fussent. Il fit construire des immeubles, y établit des centres d'étude: la yechivat 'Hidouché Harim, à Tel-Aviv – qui porte le nom du père de la dynastie des Gour, rabbi Its'hak Méïr, de même que la yechivat Sfat Emet à Jérusalem, du nom de son petit-fils qui prit par la suite la tête de cette 'hassidout. (Une partie des camarades qui arrivèrent en même temps que nous en Israël de Buchenwald, trouvèrent leur voie dans la yechivat Sfat Emet des 'hassidim de Gour à Jérusalem et parmi eux 'Hanania Schiff, Yehouda Kleinhändler et Moché Pachigoursky.)

Nous nous dirigeâmes vers la maison d'étude de l'admour de Gour, le rav Avraham Mordekhäï Alter *zatsal* – le *Imré Hmet* – du nom de son oeuvre. Il était originaire de Pologne et avait dirigé sa 'hassidout depuis la ville de Goura Kalavaria, non loin de Varsovie. Il avait eu de très nombreux 'hassidim qui, pour la plupart, périrent pendant la Shoah. Il avait été particulièrement révééré par mon père, de même que par tous les Juifs polonais. Nah'man était un 'hassid de Gour et un de ses plus fervents admirateurs. De ce fait, il ne pouvait s'empêcher de nous emmener auprès de son rav.

Nous eûmes le mérite d'être reçus par ce vénéré maître grâce à Na'hman, mais aussi grâce aux mérites de nos pères. A l'époque, le rabbi ne recevait pas beaucoup, sa santé était fragile. Na'hman souffla quelques mots à l'oreille du bedeau et les portes s'ouvrirent aussitôt devant nous. Nous devions inscrire nos noms et ceux de nos parents sur un bout de papier. Naftali tendit son papier au rabbi. Celui-ci approcha la feuille de ses yeux et nous pria d'avancer. Je méritai un baiser sur le front. Le rav ne cessait de verser des larmes. Naftali décrit cette rencontre dans son livre, *Am Kelavi*: «La pièce où le rabbi nous reçut était carrée et vide. Il n'y avait pas un seul meuble. L'admour était assis au centre, dans un fauteuil assez haut et ses pieds, qui portaient seulement des chaussettes de laine blanche, reposaient sur un escabeau, devant lui. Le bedeau s'approcha du Sage et moi, derrière lui. Le maître portait un chapeau noir qui tombait sur son

front et son visage était entouré d'une barbe blanche et de larges papillotes qui couvraient ses oreilles. Il émanait de lui une splendeur qui inspirait la crainte et l'humilité. Il me suivit du regard tandis que je m'approchais de lui et me tendit sa main droite. Il murmura quelques mots que je distinguai à peine tout en me serrant la main avec insistance et en plongeant ses yeux dans les miens pendant près d'une minute. Quand il me lâcha la main, le bedeau me fit signe que l'entrevue était achevée; je me dirigeai à reculons vers la porte, emboîtant le pas du bedeau, le visage tourné vers le rabbi. A l'extérieur, les 'hassidim se pressèrent autour de nous pour entendre ce que nous avait dit le rav. Le bedeau, lui, avait compris les mots du *Imré Emet*: «Des tisons sauvés des flammes par la miséricorde divine, par le mérite des saints pères. Dieu, qu'il soit loué, se tiendra à vos côtés et vous protégera dans toutes vos voies.»

Je découvrais pour la première fois la cour d'un rabbi en général, et celle de la 'hassidout de Gour en particulier.

Nous passâmes cette nuit dans la maison de la famille Werdiger, un jeune couple proche du rabbi.

Vers cinq heures du matin, Na'hman Elbaüm frappa à notre porte et proposa à Naftali de l'accompagner à la prière, dans la maison d'étude du rabbi. Ils se dirigèrent à pied vers la synagogue et, à six heures et quart, le fils du rabbi de Gour, rabbi Israël, fit son entrée. L'office pouvait commencer. «Tu es Naftali, le fils de rabbi Moché 'Haïm de Piotrkow. Où est ton jeune frère?» fit le rav lorsqu'il s'approcha de Naftali pour lui tendre la main.

Le rabbi fit un signe au bedeau d'honorer mon frère en l'invitant à monter à la Torah et il lui indiqua la bénédiction du *gomeP* qu'il se devait de lire. Après cela, rabbi Israël Alter fit taire les fidèles et les pria de permettre à Naftali, et à lui seul, de réciter le Kaddish. Puis, il convia mon frère à prendre le petit déjeuner chez lui. Depuis son arrivée en Erets Israël, le Beth Israël vivait seul, en face de la maison d'étude.

Rabbi Israël Alter, que l'on surnomme avec crainte et ferveur, le Beth Israël, du nom de son œuvre, fils du rabbi de Gour, le *Imré Emet* et son successeur, vivait seul, à l'époque. Il ne savait pas encore ce qui était advenu

22 Ndt: Que l'on récite après avoir échappé à un danger.



de son épouse et de ses enfants – qui, il l'apprit plus tard, avaient tous péri dans les camps. Il invita Naftali pour le dîner également. Moi, je restai chez les Werdiger. Naftali fait souvent le récit de cette fameuse soirée passée chez le Beth Israël. Le rav insista auprès de Naftali, qui venait tout juste de sortir de l'enfer nazi, pour qu'il mange à sa faim alors que lui-même mangeait très peu. Le repas se passa en silence. Après le dîner, le rabbi fit signe à Naftali de le suivre. Ils sortirent ensemble dans la rue et marchèrent sans échanger un seul mot. Passant par la rue David Yelin, puis la rue Yossef ben Matitiahou ils se dirigèrent vers le *Ma'hané*. Schneller. De temps à autre, le rabbi s'arrêtait pour regarder Naftali de ses yeux pénétrants, puis il poursuivait sa marche rapide. Ils firent ainsi plusieurs allers et retours quand soudain le rabbi s'arrêta à nouveau, secoua le pan de la veste de mon frère et lui demanda succinctement: «L'as-tu vu?» Naftali, qui ne comprenait pas, répondit avec candeur: «Qui donc?» Le rav poursuivit comme si le sens de sa question était clair: «La fumée qui montait de ces cheminées.» Naftali, que cette question inattendue atterra, répondit qu'il l'avait vue, mais le rav insista: «As-tu vu le brasier, de tes propres yeux?» Naftali répondit par l'affirmative et le rav retourna sur ses pas pour prendre le chemin du retour et remonter la rue Yossef ben Matitiahou. Il marchait à vive allure, son corps semblait dire quelque chose, tandis que régnait entre eux un profond silence. Le rav, qui avait perdu sa femme et ses enfants dans les chambres à gaz, se replia sur lui-même. Quand ils arrivèrent à l'angle de la rue, le rav secoua à nouveau le revers du vêtement de Naftali et lui demanda: «Es-tu certain d'avoir vu les cheminées?» Naftali, à nouveau, l'attesta, mais le rav, qui voulait en avoir le cœur net, poursuivit son interrogatoire: «Et la fumée qui sortait de ces cheminées, tu l'as vue également? Est-ce qu'elle montait en volutes? Est-ce qu'on y brûlait quelque chose ou bien n'as-tu vu qu'un édifice avec une cheminée?» Naftali répondit hâtivement, mais précisément aux questions du rav. «Oui, j'ai vu la fumée, j'ai même vu ce qu'on faisait entrer dans les fours crématoires et d'où provenait ensuite la fumée» fit-il en retenant ses larmes. Le rav posa sa main sur l'épaule de mon frère et demanda en Yiddish. «As-tu vu Hadakoch Ba-

roukh Hou – L'Éternel béni Soit-Il-là-bas, près de toi?» Naftali ne répondit pas à cette dernière question et chacun s'enferma dans son silence. Le rav, qui avait compris combien cette conversation avait ébranlé Naftali, l'invita à dormir chez lui. Cette nuit resta profondément ancrée dans ses souvenirs. Il eut beaucoup de mal à s'endormir, tant ce dialogue l'avait bouleversé.

Vers cinq heures du matin, rav Israël Alter réveilla Naftali et lui dit qu'il se rendait au *mikvé* – au bain rituel. Naftali, lui, se dirigea directement à la maison d'étude. Il ouvrit le premier ouvrage qu'il trouva – le traité *Beitsa*. Naftali n'avait pas vu un seul volume du Talmud durant toutes les années de guerre. Adolescent, il l'avait étudié sérieusement. Après le *mikvé*, rav Israël rejoignit Naftali, à la synagogue et le vit en train d'étudier. Il prit place aux côtés de mon frère et étudia avec lui le traité *Beitsa* qui aborde les lois des fêtes juives et notamment le statut d'un œuf – *beitsa* – qui a été pondu un jour de fête. Voilà que Naftali redécouvrait les mots du Talmud pour s'y attacher à nouveau avec le rabbi de Gour.

Le rav demanda alors à Naftali ce qu'il comptait faire après son arrivée en Terre Sainte. En ce qui le concernait, Naftali n'en avait aucune idée, mais pour son jeune frère, il avait décidé de le confier à un proche qui tâcherait de veiller à son éducation. Le Beth Israël lui prêta une écoute attentive. Ses yeux perçants pouvaient lire à l'intérieur de la personne qui se trouvait en face de lui. Fort de cette intelligence intuitive, il conseilla à Naftali de rentrer dans une yechiva non 'hassidique. Le rabbi craignait notamment que Naftali ne parvienne pas à s'accoutumer aux règles particulières de la 'hassidout, à l'habit traditionnel, au port obligatoire de la barbe et des papillotes et qu'il en fasse un rejet. Le rabbi de Gour préconisa une yechiva de type lituanien où l'on s'habille à l'occidentale. On y parle hébreu et non le Yiddish et l'atmosphère est moins rigoureuse. Naftali, bien évidemment, suivit le conseil du Sage et choisit d'étudier à la yechiva de Lomza, à Peta'h Tikva. Un des enseignants de la yechiva le prit sous son aile et le considéra comme son propre fils. Ce rav n'était autre que le rav Elazar Mena'hem Man Chakh, qui plus tard devint le directeur de la yechivat Poniewicz à Bné Brak.

Après cette visite à Jérusalem, nous retournâmes à Kfar Saba. Je n'y restai que quelques jours, car Naftali avait décidé de m'envoyer chez notre oncle – le rav Mordekhai Fogelman *zatsal*, à Kyriat Motskin. Son épouse, la rabbanite Bella était la sœur de notre père. En 1940, juste après le début de la guerre, le rav et sa femme abandonnèrent leur domicile de Katowice avec leur fille de six ans, Léa Naomi, et – emportant une paire de bougeoirs de Chabbat, quatre petits volumes du Talmud de Babylone, un *talit* et des *tefillin* – ils quittèrent définitivement la Pologne. Je possède encore ce vieux *talit*. Il est déjà complètement jauni, mais je le garde comme la prunelle de mes yeux. Ayant dépensé tout leur argent, en chemin, pour traverser les différentes frontières, ils arrivèrent en Erets Israël complètement démunis. La localité de Kyriat Motskin, près de Haïfa, n'avait pas de rabbin et le rav Fogelman y fut envoyé pour en devenir temporairement le rav. Kyriat Motskin devint une grande ville et n'abandonna pas son rabbin pour autant. Il en fut le rav pendant plus de 45 ans. A son décès, mon oncle fut inhumé, aux côtés de la rabbanite, ma tante Bella, à Tsour Chalom, non loin de Kyriat Motskin, dans le cimetière qu'il avait lui-même établi.

Selon Naftali, je devais retrouver un foyer normal afin d'y grandir après les années d'horreur que nous avons vécues. Enfant, je n'avais connu que la guerre et c'est la raison pour laquelle il choisit de me confier à notre oncle. Lui-même avait décidé d'aller à la yechiva et de suivre les recommandations du Beth Israël. Mais il craignait de me révéler ses projets, de peur que je ne refuse de monter dans le bus en apprenant qu'il entendait me laisser seul à Kyriat Motskin. A cette époque, je n'avais confiance en personne d'autre que lui. J'avais peur des étrangers et me montrais terriblement méfiant. Naftali tenta de me préparer en douceur: «Tu te rappelles cet oncle si gentil avec la barbe si belle, qui t'a apporté des chocolats et des chaussettes? Nous allons chez lui. Je lui ai promis de lui rendre sa visite après qu'il soit venu nous voir à Kfar Saba.» Ces bonnes manières polonaises qui exigent que l'on rende une visite à la personne qui nous a honorés de la sienne, je les connaissais bien. Et j'acceptai les arguments de

Naftali. Certainement, nous lui devons une visite, appuyai-je. Par ailleurs, cet oncle m'avait fait bonne impression.

Le lendemain, nous nous mîmes en route, pour la visite. C'était pour moi une nouvelle excursion. L'omnibus qui nous conduisit de Kfar Saba à Haïfa avançait lentement sur la vieille route cabossée et s'arrêtait à chaque station, ou peu s'en faut. Et moi, avec mes yeux d'enfant écarquillés par la stupeur et la curiosité, je dévorais des yeux chaque détail du paysage qui s'offrait à mon regard. La raison de notre voyage ne m'intéressait ni ne me préoccupait guère. J'étais assis aux côtés de mon grand frère, qui avait été mon soutien, mon sauveur pendant ces années si terribles, et dont j'acceptais, a priori, toutes les décisions. Pendant le voyage, Naftali me fit la description de la petite ville de Kyriat Motskin. C'était un village verdoyant et la maison de notre oncle était en bois. Cette description me parut plutôt encourageante. Cette image champêtre ne possédait aucun caractère menaçant.

Nous arrivâmes la nuit à Kyriat Motskin. Nous nous dirigeâmes vers la rue Na'houm Sokolov, au numéro 21, où se trouvait la maison à étage de mon oncle. Celle-ci comportait trois pièces. Elle était assez jolie, principalement du fait de sa modestie. Ma tante ne nous avait pas vus depuis six ans et son émotion était palpable. Elle tentait de cacher ses larmes, et fit de son mieux pour ne pas gâcher nos retrouvailles. Elle nous parla de sa fille Léa Naomi, qui était absente ce jour-là. Elle me prit dans ses bras et réussit à me convaincre, sans mot dire, que je pouvais trouver dans cette maison la chaleur d'une famille aimante. Le long voyage, l'émotion qui avait accompagné ces retrouvailles, ces nouveaux liens de famille qui étaient en train d'être tissés – de même que l'heure tardive – eurent raison de moi et je succombai aussitôt au sommeil.

Le lendemain, je me réveillai pour commencer une nouvelle vie à Kyriat Motskin.

## ...Comme des colombes vers leurs colombiers<sup>23</sup>

Le souvenir le plus ancien que je conserve de la maison du rav Fogelman à Kyriat Motskin est celui de cette chaise haute au coussin bleu sur lequel mon oncle avait l'habitude de m'asseoir, tel un prince, tandis que je laissais pendre mes jambes. Sur la table, devant moi, mon oncle et ma tante avaient déposé toutes sortes de bonbons, parmi lesquels un tube assez fin enveloppé de papier jaune, qui ressemblait à une cigarette. La rabbanite me le tend et moi, je suis abasourdi. «Mais je ne fume pas!» m'exclamai-je avec aplomb et tout le monde éclate de rire. La réaction de l'entourage me laisse perplexe. Je ne comprends pas ces rires. Et voilà qu'en ouvrant l'emballage jaune, je découvre une barre de chocolat... L'humour, la bonne humeur, le chocolat, mais surtout la chaleur et l'amour dont ces parents de Kyriat Motskin débordaient, furent, pour Naftali et moi, comme un baume que l'on aurait versé sur nos plaies. Dès la première nuit passée chez mon oncle, mon cœur se remplit de joie, une joie dont j'avais été privé pendant les six années de guerre: j'avais enfin retrouvé une maison, une famille. Mais cette nuit-là, j'ignorais encore que cette maison de la rue Na'houm Sokolov deviendrait la mienne pour les années à venir. Cela dit, je goûtais sans résistance la chaleur qui irradiait de ce foyer.

Au début, l'adaptation à ce nouvel environnement me fut quelque peu difficile. Je n'avais confiance en personne, même pas en ma tante, qui pourtant m'entourait d'un amour tout maternel et me couvrait de mille attentions. Je l'observais en silence. J'étais aux aguets, à l'affût du moindre indice. Je voulais m'assurer qu'elle était bien la sœur de mon père. Et, lorsqu'enfin je fus convaincu de la sincérité de sa bienveillance, mon esprit fut apaisé.

Le premier matin que je passais chez eux, ma tante me donna une balle en caoutchouc multicolore, que l'on faisait rebondir. Elle invita même des

---

<sup>23</sup> Ndt: Isaïe 60,8

enfants du voisinage et nous fit faire connaissance. Le premier s'appelait Ygal Karper. C'était un enfant de petite taille, joufflu et légèrement potelé, avec des doigts plutôt courts, et qui savait jouer du piano. Le second se nommait Ouri 'Hachman. Lui, était plus grand de taille et plus mince et tous deux s'évertuèrent à m'attirer dans leurs jeux. J'étais effrayé. Jusque-là, je n'avais jamais connu la compagnie des enfants et mon expérience avec les personnes qui m'étaient étrangères avait été malheureuse, à tout le moins; j'étais devenu effroyablement méfiant. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Je ne connaissais pas les règles et les lois qui régissaient les jeux d'enfants, mais j'acceptai néanmoins de jouer au ballon, à la condition de ne pas rester seul avec ces nouveaux amis. Je réclamai donc la présence rassurante de ma tante. Elle y consentit tant elle comprenait mes phobies.

Les deux enfants se montrèrent fort chaleureux et gentils. Ils avaient l'air satisfait d'avoir trouvé un troisième joueur. Moi, je voulais faire mes preuves. Le jeu de ballon ne m'était pas familier. Nous jouâmes tous les trois dans la toute petite cour des Fogelman, sous le regard attendri de ma tante qui était venue nous rejoindre, comme je le lui avais demandé. Bien plus tard, je découvris que tout Kyriat Motskin avait entendu parler de l'enfant de Buchenwald, le miraculé de la Shoah. Cette nouvelle avait mis toute la ville en émoi. Il s'avéra que tout le monde avait souhaité me connaître, me parler et que ces deux enfants de la rue Na'houm Sokolov se sentaient particulièrement fiers d'avoir eu le privilège de jouer les mentors. Bien qu'ils eussent mon âge, ils étaient plus grands de taille que moi. Ils ne connaissaient pas le polonais, et moi, je ne parlais pas l'hébreu. Mais les enfants possèdent un don extraordinaire qui leur permet de surmonter la barrière de la langue. Possédant un idiome qui leur est propre, tous les enfants du monde savent communiquer sans s'embarrasser de la langue des adultes. Après quelques passes, un des garçons me fit un beau sourire tandis que le visage du second s'éclairait. L'un me frappa amicalement l'épaule et l'autre rugit de bonheur quand la balle que je jetai toucha enfin sa cible. Ygal et Ouri parlaient avec leur corps et je comprenais qu'ils ne m'étaient pas hostiles, que je n'avais rien à craindre. J'avais reçu l'assurance

de leurs bonnes intentions, ils ne me chercheraient certainement pas noise. C'était des enfants comme moi, exactement. Cette idée me consolait, me tranquillisait et m'aida peu à peu à sortir de ma paralysie.

Une fois le but et les règles du jeu assimilés, je perdis patience et commençai à m'ennuyer. Je laissai tomber le ballon et m'approchai de Ygal, puis de Ouri. Je devais me tenir sur la pointe des pieds pour me mettre à leur hauteur. Je leur pinçai la joue, l'un après l'autre. C'était pour moi l'unique façon de leur dire: «Tu es un bon garçon, tu es sympathique. Je t'aime bien. Tu es gentil.» Je ne savais pas comment exprimer autrement mes sentiments. J'avais toujours été le plus jeune dans les camps, à Ecois, sur le bateau et, partout, les adultes avaient pincé ma joue comme marque d'affection. J'avais donc adopté ce même procédé pour manifester mon amitié à mes nouveaux camarades. Eux comprirent parfaitement le sens de ce geste, semble-t-il. Ouri Hassman me rappelle souvent, qu'à l'époque, quand nous avions joué au ballon et que je lui avais pincé la joue, j'avais eu un regard de vieillard. Mes yeux ne montraient ni caprice ni espièglerie, comme chez la plupart des enfants. Mon regard était sérieux, profondément sérieux et ne cessait d'analyser, d'interroger. D'ailleurs, de nombreuses personnes qui m'avaient connu dès ma plus tendre enfance me firent remarquer que j'avais toujours été plus mûr que les enfants de mon âge. Et cet écart devenait plus sensible en Erets Israël.

Cette nouvelle rencontre dans la cour de ma tante fut certes fort agréable, mais je ne devins pas pour autant un fan de football. Je préférai retourner à l'intérieur et rester avec Naftali, mon frère. Lui, devait repartir pour la yechiva et moi – il me l'apprit alors – je devais rester ici, chez les Fogelman. Ceci fut pour moi absolument inattendu. Je n'avais rien contre mon oncle ni ma tante, bien au contraire, mais voilà que je devais me séparer de mon frère et ceci me fut insupportable. La détresse qui en résulta fut immense, atroce, effroyable.

J'accompagnai Naftali jusqu'à l'arrêt d'autobus. Mon frère devait prendre la ligne en direction de Haïfa et de là, poursuivre sa route. La station se trouvait sur l'avenue des Juges (aujourd'hui, la rue Gochen), près de la grande synagogue. Cette nouvelle séparation d'avec mon frère me marqua

si profondément que je me rappelle encore aujourd'hui les moindres détails de ce chemin qui nous conduisit à la station de bus. Je me souviens aussi avoir regardé mon frère avec un regard suppliant pour qu'il accepte de me prendre avec lui.

Depuis celle de Buchenwald, c'était notre première séparation. Depuis le Lager, nous ne nous étions jamais séparés, même pas un seul jour. Ma tête était saturée de questions que je lançai à mon frère dans un accès de fureur: «Pourquoi? Combien de temps devrais-je rester ici? Te verrais-je à nouveau un jour?» Naftali essayait de m'apaiser et de m'expliquer qu'il allait étudier dans une yechiva – mais moi, je ne pouvais pas me calmer.

«Qu'est-ce qu'une yechiva? Où est-elle, cette yechiva?»

– A Peta'h Tikva.

– Qu'est-ce que c'est «Peta'h Tikva»? Où ça se trouve «Peta'h Tikva»? C'est loin de Kyriat Motskin?»

Je lui demandai ensuite s'il viendrait me voir le Chabbat, mais sa réponse fut négative. Il me fit toutefois la promesse qu'il viendrait pour la fête de Souccot. Et quand je lui demandai quand tombait Souccot et pourquoi il ne viendrait qu'à ce moment-là, il répondit que dans six semaines il serait en vacances et qu'il pourrait alors venir me voir. Six semaines, cela me semblait le bout du monde. Un temps trop long pour que je puisse en supporter le poids. Un sentiment d'impuissance m'écrasa qui me fit venir des larmes. L'idée que Naftali ne serait plus à mes côtés et que je ne l'accompagnerais pas là où il irait, me fit l'effet d'un véritable séisme. J'avais progressivement bâti un univers protecteur à partir de mon frère aîné, le seul être qui me restait au monde, et voilà que l'autobus pour Haïfa devait arriver d'un moment à l'autre pour me le ravir, à nouveau. Naftali monta dans le bus et moi je restai avec ma tante, sur le trottoir. Il me fit un signe de la main, pour me dire au revoir tandis que je séchais mes larmes. La rabbanite me traîna jusqu'au kiosque de la station. Elle voulait me choyer et adoucir mon amertume avec quelque sucrerie. «Loulek, tu peux choisir ce dont tu as envie!» fit-elle de sa voix douce. Je marmonnai entre mes sanglots que la seule chose que je désirai, était Toulek et rien d'autre. Des



badauds se rassemblèrent autour de nous. Tous connaissaient l'épouse du rav et avaient entendu parler de son neveu qui avait été sauvé de Buchenwald, cet enfant qui était venu de «là-bas». Ils me fixaient d'un regard qui exprimait la pitié tout autant que la curiosité. Je n'étais pas à mon aise, et pourtant, je continuais à pleurer amèrement, sans pouvoir m'arrêter. L'image de Naftali secouant sa main en signe d'adieu depuis la fenêtre de l'autobus me poursuivit de longues heures durant, jusqu'à ce qu'enfin, mes larmes cessent pour laisser place à un profond désespoir.

J'étais arrivé en septembre 1945 chez les Fogelman. Ce fut pour moi comme une nouvelle page qui se tournait dans ma vie, et à cette nouvelle page, je n'étais absolument pas préparé. Dès le lendemain de ma séparation avec Naftali, je commençai à aller à l'école, ce qui, assurément, facilita mon adaptation. La vie scolaire ne me laissa guère le loisir de m'attarder sur ma détresse et d'y abandonner tout mon être puisque je devais y consacrer toutes mes forces. La Kyriat Motskin de l'époque ne possédait pas encore d'école religieuse. Ni même les villes avoisinantes comme Kyriat Haïm, Kyriat Bialik, Kyriat Yarn – l'ancienne Gav Yarn. Seule Kyriat Chmouel – agglomération religieuse fondée par le mouvement Mizra'hi<sup>24</sup> et qui porte le nom de Chmouel Haïm Landau, l'un des fondateurs de «*Torah Vaavoda*» – en possédait une. C'est là que je fus inscrit.

Kyriat Chmouel se trouvait de l'autre côté de la voie ferrée Haïfa-Acco-Naharia. En chemin, je passais près d'une immense base militaire britannique qui abritait des soldats originaires des îles Seychelles. Chaque jour, hiver comme été, je faisais la route à pied, ce qui me prenait près d'une demi-heure.

À l'école, un nouveau monde s'ouvrit à moi. Mais, mon amour pour l'école ne fut pas immédiat. Comme je ne savais ni lire ni écrire, on me mit en cours préparatoire. Après la première matinée passée en classe, j'informai ma tante avec autorité que je n'avais pas l'intention d'y retourner. La lenteur des cours avait eu raison de ma patience. Il avait fallu répéter des dizaines de fois le même mot et apprendre, quatre heures durant le vocable

---

24 Ndt: Mouvement sioniste religieux fondé en 1902

«*chalom*» – bonjour et ses dérivés: bonjour les enfants, bonjour maîtresse, bonjour Sari, bonjour Moché. Je racontai à ma tante comment l’institutrice avait voulu me faire honneur et avait dessiné, sur le tableau noir, un bateau où se pressaient des têtes couvertes de calottes et parmi elles, une main que l’on voyait saillir. L’enseignante s’était alors adressée à la classe et avait demandé: «Que fait celui qui agite la main sur le pont du bateau?» Et tout le monde avait répondu en chœur: «*Chalom!*» Je ne me sentais pas concerné par tout cela, le rythme était si lent, les méthodes employées si inadaptées à un enfant de mon âge, moi qui avais déjà plus de huit ans. Ma tante se montra fort compréhensive et le même jour, elle me conduisit auprès du directeur de l’école, Yaakov Blaufeld. Elle lui exposa mes griefs, en hébreu – langue que je ne comprenais pas encore. Entre autres, elle insista sur le fait que j’étais l’élève le plus âgé de la classe où les enfants avaient six ans, six ans et demi à peine. «Après ce qu’il a passé là-bas, il est en vérité bien plus mûr que tous les élèves de votre établissement!» conclut-elle. Le directeur, lui, resta sur ses positions, alléguant que je ne connaissais pas un traître mot d’hébreu et que, de ce fait, je devais d’abord en faire l’apprentissage, en commençant par le b-a-ba. Si on me faisait passer en dixième, je risquais de ne pas pouvoir suivre les cours, comme les autres élèves, ni assimiler les matières qui y étaient enseignées, compte tenu de mes lacunes linguistiques. Ma tante, que ces arguments n’impressionnèrent guère, renchérit: «Il ne comprendra pas ce qui se dit en classe, ni en dixième, ni même en cours préparatoire, cela ne fait aucune différence. C’est pourquoi il serait plus judicieux de le mettre avec des enfants un peu plus âgés.» Le directeur dut se rendre à l’évidence et admettre le bien-fondé de ce qu’il venait d’entendre. Mais, il y mit une réserve: je monterai en dixième à condition de connaître les termes hébraïques des opérations les plus élémentaires en mathématiques de même que les nombres jusqu’à 20. La rabbanite Fogelman accepta et moi, que l’on venait de mettre au défi, je pris aussitôt le mors aux dents. Déjà sur le chemin du retour, j’appris avec ma tante les rudiments du calcul en hébreu. Nous fîmes la route à pied, et tout au long du trajet, je répétais après ma tante: addition, soustraction, etc.

En tout, je devais assimiler quelque 22 mots, pareils aux 22 lettres de l'alphabet hébraïque pour monter dès le lendemain, en dixième. Un mois plus tard, très précisément, je passai déjà en neuvième, où je retrouvais enfin les enfants de mon âge. Le 23 Adar de la même année, entre la fête de Pourim et celle de Pessa'h, je montai en huitième.

Le Chabbat, mon oncle donnait un cours de guemara aux adolescents de la ville qui cette étude intéressait. Ce cours se tenait chez les Fogelman, vers trois heures de l'après-midi. Un des élèves les plus assidus s'appelait Zeevi Lichtchein. C'était un ami proche et il devint, plus tard, le célèbre héros de l'île Green, chef du commando marin puis de la marine – le général Zéev Almog. Après le cours, Zéevik me prenait par le bras et m'accompagnait au local des Bné Akiva – un mouvement de jeunesse religieux – à Kyriat Chmouel.

Quarante ans plus tard, alors que j'étais déjà grand rabbin d'Israël, je reçus un appel téléphonique du bureau du président de la Knesset, Dan Tikhon. Ce dernier désirait me rendre visite et recevoir ma bénédiction pour sa nouvelle investiture. Dans mon bureau, on avait accroché des photos sur les murs. Quatre d'entre elles représentaient les pères de ma famille: mon père, le rav Moché 'Haïm Lau, son cousin, le rav Méïr Chapira de Lublin, mon oncle, le rav Mordekhai Fogelman et mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel. Sur le mur d'en face, j'avais fait suspendre les portraits des trois maîtres auprès desquels j'avais étudié et auxquels je me sentais particulièrement attaché: le rav Yossef Chlomo Kahaneman, le Roch Yechiva de Poniewicz, le rav Chlomo Zalman Auerbach de Kol Torah et le rav Noah Chimonovitz, de Knesset 'Hizkiyahou. Pendant la décennie où j'occupais ce bureau, j'eus l'occasion de recevoir de très nombreuses personnes. La plupart connaissaient les clichés qui ornaient les murs de mon étude, outre les rav Fogelman et Chimonovitz qui étaient moins célèbres. Mais, lorsque Dan Tikhon entra dans mon bureau, il s'arrêta devant la photographie du rav Fogelman et je le vis se figer comme une statue. J'étais plutôt surpris et je lui demandai: «Vous avez connu cet homme?» Il répondit: «Si j'ai connu le rav Fogelman? S'il y a un homme qui m'a fait

découvrir le Judaïsme, c'est bien lui! Si j'entretiens aujourd'hui des rapports de respect et d'admiration envers la tradition juive et les rabbins, c'est bien par le mérite du rav Fogelman!

– Et où l'avez-vous donc connu? demandai-je.

– Vous ne vous souvenez peut-être pas de moi, mais moi je me rappelle cet enfant adopté par les Fogelman dont je cherche la trace depuis tant d'années. A l'époque, je m'appelais Dani Beitner et j'habitais Kyriat 'Haïm, la laïque. Chaque Chabbat, je me rendais chez votre oncle, à Kyriat Motskin, dans la rue Na'houn Sokolov et je m'asseyais à la même table que vous pour suivre son cours de guemara.»

J'étais stupéfait.

Plus tard, après avoir achevé mes études à l'école élémentaire, je fus inscrit à la yechiva Kol Torah à Jérusalem. Ce que j'avais appris avec mon oncle le Chabbat – le traité de 'Houlin – me permit, à nouveau, de sauter de classe.

Je me rendais donc chaque jour à Kyriat Chmouel, à pied, pour recevoir une éducation religieuse.

Mon oncle et ma tante déploraient le manque de structures éducatives religieuses à Kyriat Motskin et n'épargnaient aucun effort afin de jeter les bases de tels établissements dans la ville. Ils avaient rapidement fait le constat que Kyriat Motskin ne pouvait attirer les jeunes couples pratiquants. L'absence d'écoles religieuses ne pouvait que les dissuader de tout projet d'installation dans l'agglomération. Ma tante, qui était une femme très active et très vive, un véritable feu ardent, était convaincue que la première chose à faire était d'y ouvrir un gan – un jardin d'enfants – où la tradition juive serait respectée et enseignée. A l'époque, juste après la Shoah, c'était une véritable révolution. Hélas, le rejet de la religion était violent. Un fossé s'était creusé entre ceux que l'on appelait les *adoukim* (attachés) et ceux qui se pensaient *'hofchiim* (libres). Les expressions *dati* (religieux) et *'hiloni* (laïc) apparurent bien plus tard dans le langage courant.

Ma tante savait que si les enfants recevaient dès le *gan* une éducation religieuse, on en viendrait naturellement à établir les structures d'un cycle complet d'enseignement.

Quand sa décision fut prise, la rabbanite Fogelman se rendit à Jérusalem afin d'y rencontrer Sarah Herzog<sup>25</sup>, présidente de la branche féminine du mouvement Mizra'hi, dont elle partageait l'idéologie. Madame Herzog accepta de lui octroyer une autorisation pour l'ouverture de son jardin d'enfants, de même qu'une allocation de cinq roubles par mois pour la location d'un local qui pouvait recevoir les enfants. Elle promit également de se charger du salaire de la jardinière d'enfants qui, à terme, s'occuperait des élèves. Ma tante retourna à Kyriat Motskin le cœur léger. Elle était totalement satisfaite de cette entrevue à Jérusalem. Mais la mise en œuvre de son merveilleux projet n'était pas évidente, à tout le moins. Où trouver les 25 enfants pour son *gan*? Elle ne connaissait pas beaucoup de couples pratiquants ayant des enfants de l'âge de la maternelle. Elle était à court d'idées. Mais un jour, elle me dit: «Sroulik, Dieu t'a fait cadeau d'une mémoire remarquable. Dorénavant, nous irons ensemble à la synagogue, le vendredi soir. Nous emprunterons, chaque Chabbat, un chemin différent, même si, pour cela nous devons faire un petit détour et allonger notre route. Nous passerons près des pavillons en tâchant de retenir les adresses des maisons où nous aurons vu les bougies du Chabbat allumées. Le samedi soir, tu me feras la liste de ces adresses et moi, je les noterai dans mon calepin.» Et ainsi fut fait. Pendant quelques semaines, plutôt que de partir avec mon oncle à la grande synagogue en passant par le chemin le plus court, j'y allais en compagnie de ma tante, et chaque fois, nous prenions un autre itinéraire. Hormis le quartier de Tsederbaüm, les habitations étaient pour la plupart des maisons de plain-pied. Il était donc assez facile de voir, à travers les fenêtres, les bougies allumées. Le samedi soir, après le Chabbat, ma tante se munissait de son carnet et d'un crayon et moi je lui récitais les adresses des personnes qui avaient allumé les bougies du Chabbat. Et, pendant la semaine, ma tante leur rendait visite. Parfois, je

---

25 Sarah Herzog était l'épouse du grand rabbin d'Israël de l'époque et la mère de 'Haïm et de Yaakov Herzog.

l'accompagnais dans ses rondes et je l'entendais dire: «Bonjour, je suis la rabbanite Fogelman. Excusez-moi, mais j'ai vu par votre fenêtre, les bougies du Chabbat allumées. Quand on passe à côté de votre maison, on voit aisément cette lumière. Peut-être avez-vous un garçon ou une fille pour moi?» Tantôt, ses interlocuteurs répondaient, en riant, que leurs enfants étaient déjà grands. Dans ce cas, ma tante – qui ne rendait pas si facilement les armes – répliquait: «Alors peut-être avez-vous un petit-fils ou une petite-fille pour moi?» Les sourcils se relevaient alors. Que voulait dire les mots «pour moi»? Ce n'était pas bien clair... La rabbanite expliquait alors avec la paix intérieure d'une personne qui fait une *mitsva*: «J'aimerais ouvrir une école maternelle où les enfants apprendraient et joueraient comme dans un *gan* ordinaire. Les enfants ne manqueront de rien, je vous l'assure. Mais ils sauront également chanter «*Adon Olam*», réciter «*Modé ani lefanek-ha*», lire le «*Chema Israël*, et aussi allumer les bougies du Chabbat. Peut-être apprendront-ils également à réciter le *kiddouch*...» L'accueil qu'elle reçut fut plutôt chaleureux et tous lui firent la promesse de soutenir son action et d'en parler autour d'eux. Et au bout d'un an, elle réussit ainsi à rassembler 25 élèves et à ouvrir le premier jardin d'enfants religieux de Kyriat Motskin. Plus tard, la ville vit également naître une école élémentaire religieuse avec ses huit classes ainsi que le lycée de jeunes filles Ségoula, fréquentée par des centaines d'étudiantes. Et tout ceci avait débuté avec notre traque nocturne des bougies du Chabbat, le vendredi soir...

A l'époque, j'étais encore petit de taille et assez maigre. Je souffrais encore des suites de la malnutrition des années de guerre. Le médecin de Kyriat Motskin, le docteur Dorman Doron avait prescrit une cuillerée quotidienne d'huile de foie de morue. Léa Naomi, ma cousine avec qui je fus élevé comme un frère, devait avaler ce même breuvage et s'y refusait. En dernière ressource, ma tante nous promit, pour chaque cuillère avalée, un mile, soit un millième de lire israélienne. La bouteille d'huile trônait sur le marbre de la cuisine, et, à côté, deux cuillères à soupe, propres et prêtes à l'emploi. Léa Naomi et moi nous rendions chaque matin à l'école.

---

26 Ndt: Prières de la liturgie juive

Elle filait pour A'hdout, à Kyriat Motskin – et moi, je me rendais à Aharon, à Kyriat Chmouel avec, dans le ventre, deux cuillérées d'huile de foie de morue et, dans la poche, deux miles. C'est peut-être la raison pour laquelle, quand je fus appelé pour la conscription à Tsahal, je fus déclaré apte au service et que je mesure 1 mètre 78...

L'école fut tout mon univers, jusqu'en novembre 1947, plus de deux ans après mon arrivée à Kyriat Motskin. L'ONU souscrit à la création d'un nouvel Etat et ceci suscita le déclenchement de la terrible guerre d'indépendance. Kyriat Motskin se trouva soudain entre le marteau et l'enclume. La ville basse de Haïfa était à majorité arabe, de même que les quartiers de 'Halissa et Wadi Nisnas. Nous devions traverser ces zones peuplées d'Arabes pour rejoindre au nord, Acco et la baie de Haïfa où se trouvaient les Krayiot<sup>27</sup>. Les Juifs habitaient principalement sur les flancs du mont Carmel ainsi qu'en son sommet. Des convois d'armement arrivaient du Liban et de Syrie, avec des Caucasi irakiens et des Chichkali syriens, afin de consolider la force de frappe des Arabes du pays et plus particulièrement ceux de Haïfa. Kyriat Motskin, qui se trouve à mi-chemin entre Haïfa et Acco, souffrit considérablement de la guerre d'indépendance. Pour preuve, après un an et demi de combats – parmi les 12 soldats qui furent décorés pour s'être distingués lors d'engagements militaires – deux d'entre eux le furent pour les combats qu'ils avaient menés à l'est de Kyriat Motskin. Un jour, une patrouille israélienne reçut des services d'espionnage des informations concernant l'arrivée imminente d'un chargement de munitions en provenance du nord et à destination des populations arabes. Elle se posta au premier carrefour, à l'entrée de la ville. La cargaison, recouverte d'une toile imperméable solidement arrimée, simulait une livraison pour le port de Haïfa. Mais sous cette couverture, se trouvait cachée une quantité astronomique d'engins de guerre et de munitions. J'étais à la maison, quand soudain, j'entendis le fracas terrifiant de salves d'artillerie qui éveillèrent en moi des souvenirs que je préférais oublier. Des images revenaient à mon

---

27 Ndt: Entre autres, Kyriat Motskin (Krayiot est le pluriel de Kyria)

esprit: le grenier de Piotrkow dans lequel j'avais trouvé refuge avec ma mère, les gâteaux au miel qu'elle m'avait donnés pour me faire taire, les traques terrifiantes menées par les SS dans l'immeuble qui nous avait abrités. Les nazis avaient mis tout sens dessus dessous afin de trouver des Juifs, où qu'ils soient; ils avaient claqué les portes et brisé les vitres avec fracas. Or voilà que j'entendais, à nouveau, en Erets Israël – ce lieu idyllique dont nous avions tant rêvé – les mêmes détonations. J'étais terrorisé, pétrifié. Puis, ce furent des explosions en rafale. Toutes les vitres des villes de la baie de Haïfa volèrent en éclats. La puissance de la déflagration fut telle, qu'elle creusa un trou énorme, de plus de vingt mètres de profondeur. Nous apprîmes plus tard que le convoi de munitions avait été pris d'assaut par les combattants juifs, à l'entrée de notre ville. Nous étions huit semaines avant la proclamation de l'indépendance de l'Etat hébreu par David Ben Gourion.

J'avais beaucoup de mal à accepter de me trouver à nouveau au cœur d'un conflit et que des affrontements se déroulent tout près de chez moi. Je m'étais bercé de douces illusions et j'avais pensé qu'en Terre Sainte, je ne connaîtrais plus jamais la guerre. Je m'étais trompé.

Je tremble encore quand je me remémore le massacre atroce qui eut lieu dans une raffinerie de pétrole. Des Arabes s'étaient jetés sur des travailleurs juifs, pour les poignarder sauvagement et les égorger avec de vulgaires couteaux. 41 hommes trouvèrent la mort et, parmi eux, trois habitants de Kyriat Motskin. Je ne pouvais admettre l'idée que j'avais trouvé refuge dans un pays où l'on massacrait des Juifs. Deux ans à peine après Buchenwald, on nous tuait encore, sur notre propre terre. Des années durant, j'avais eu en tête cette phrase de Naftali où il me promettait qu'en Erets Israël, on ne tuait pas de Juifs. Je dus soudain faire face à la dure réalité. Et celle-ci contrariait cruellement mes rêves et contredisait de la manière la plus brutale cette ancienne promesse. J'ignore d'où mon frère avait puisé son optimisme et d'où était né ce mirage qui me faisait croire, qu'en Terre Sainte, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Kyriat Motskin était pourtant considéré comme une ville sûre et calme, en comparaison à d'autres endroits dans le pays. On y envoyait d'ailleurs des



enfants habitant Jérusalem afin de les éloigner du front. Il semble néanmoins que nous étions, nous aussi, sur la ligne de mire et la guerre ne nous avait pas davantage épargnés.

La naissance de l'Etat fut pour mon oncle comme la concrétisation d'un grand rêve. Un rêve que le vécu allait, hélas rapidement briser. D'abord, il y eut le nombre considérable de victimes de la guerre d'indépendance: plus de 6'000 morts alors que le *yichouv* comptait à peine 600'000 personnes. Le tout jeune Etat devait faire face à ces pertes immenses et aux très nombreux blessés. Mais il lui fallait également répondre à l'augmentation du nombre des immigrants et à leur intégration. Et cette nécessité l'obligeait à y affecter l'ensemble de ses ressources et de ses richesses. De sorte que, dans les années qui suivirent la Déclaration d'indépendance, on n'avait guère le temps ni l'esprit de se soucier de considérations religieuses. Une commission ad hoc fut rapidement établie, avec en tête, le premier chef de gouvernement de l'Etat hébreu, David Ben Gourion, le ministre de l'intérieur, Its'hak Greenbaum ainsi que le ministre des Cultes, le rav Yehouda Leib Hakohen Maïmon. Ensemble, ils décidèrent du fameux «statu quo»: ce qui avait eu cours jusqu'alors serait reconduit. Ce qui voulait dire par exemple qu'avant la création de l'Etat, les transports publics fonctionnaient le Chabbat à Haïfa et dans le *mifrats* – la baie de Haïfa. De ce fait, avec l'indépendance, cette situation ne fut absolument pas remise en cause et les bus de la région continuèrent à circuler le jour saint. Par contre, dans la Tel-Aviv de l'époque, les transports publics chômaient le Chabbat et il en fut de même, après 1948. A Guivataïm, avant l'indépendance, des films étaient projetés le Chabbat au cinéma Hadar de sorte que, en vertu du «statu quo», Hadar poursuivit ses projections chabbatiques. Dans la ville voisine Ramat Gan, par contre, les écrans des salles obscures restaient éteints le Chabbat. Le résultat de ce «statu quo» fut des plus absurdes.

Kyriat Motskin possédait une municipalité indépendante. Ce n'était pas une agglomération religieuse à proprement parler, mais les notables de la ville s'efforçaient de faire respecter le Chabbat dans le domaine public. Les transports en commun ne circulaient pas ce jour-là et les commerces, les cinémas étaient fermés.

Or le «Hasard» avait voulu que Kyriat Motskin se trouve près de Haïfa, dont la population était mixte, mêlant Juifs, Arabes et autres groupes religieux. De ce fait, les bus y roulaient le Chabbat et la compagnie de transport Cha'har – qui fut plus tard rachetée par Egged – décida d'ouvrir une ligne qui passerait par Kyriat Motskin pour conduire les voyageurs à la plage de Galia. L'autobus arrivant de Haïfa, devait traverser Kyriat Motskin du sud au nord, puis, Kyriat Chmouel la religieuse et enfin Kyriat Yarn qui abritait le camp de transit Gal Yarn, jusqu'à la plage. Le rav Fogelman, qui était un homme très modéré, pensait avec candeur qu'avec l'indépendance de l'Etat et la concrétisation d'un rêve nourri depuis tant de générations, le Chabbat serait respecté comme il se doit et que l'on ne verrait pas un seul autobus en circulation sur la voie publique. Quelle ne fut pas sa déception... Qu'à cela ne tienne, le rav et les notables de Kyriat Motskin décidèrent de passer à l'action, dès le premier Chabbat où le bus de Cha'har devait entamer son funeste parcours. Après la lecture de la Torah, le rav Fogelman suivi de ses fidèles, sortit de la grande synagogue de Kyriat Motskin. Il avait annoncé à ses ouailles que la prière de *moussaf* serait dite dans la rue. Le rav était convaincu qu'aucun autobus n'oserait faucher un groupe de Juifs en prière. J'avais alors 12 ans, et je me trouvais parmi ces hommes. De nombreuses personnes avaient également quitté les autres synagogues de la ville pour se joindre à cet attroupement singulier: des ashkénazes, des séfarades, des nouveaux immigrants, des sabras, des vieux et des jeunes. Soudain, on vit apparaître l'autobus 52, qui arrivait de Kyriat Bialik. Mon oncle, qui était si pur, ne pouvait offrir une opposition frontale: il retira spontanément son *talit* de ses épaules et le déploya sur la chaussée. Je me rappelle ce magnifique châle de prière, à la blancheur immaculée, orné d'une bordure d'argent, étendu dans toute sa splendeur sur l'asphalte noir. Les hommes autour du rav en firent de même. L'avenue des Juges fut rapidement recouverte de *talitot*. Il n'y avait plus un seul centimètre carré de bitume visible. L'autobus qui descendait l'avenue à vive allure, s'arrêta net, dans un grincement assourdissant de freins, tout près du rav. Evidemment, il n'avait pas osé rouler sur les châles de prière étendus. Le machiniste descendit de

son véhicule et, tremblant comme une feuille, dit au rav Fogelman avec émotion: «Pourquoi? Pourquoi monsieur le rabbin? Pourquoi me faire ça, à moi? Ne suis-je pas juif?! Comment pourrais-je piétiner un *talit*?» Surpris, le rav lui répondit: «Mon fils, tout comme il est interdit de fouler un *talit* aux pieds, il est également proscrit de piétiner la sainteté du Chabbat! Ici, autour de toi, nous sommes tous Juifs, et nous sommes venus dans cette ville pour vivre comme des Juifs. Ici, le jour saint n'a jamais été profané dans le domaine public. Je t'en prie, ne gâche pas cette belle tradition du respect du Chabbat à Kyrriat Motskin et ne romps pas la chaîne des générations!» Le chauffeur écouta en silence, avec politesse. Il remonta dans son bus et le fit reculer jusqu'à ce que la chaussée devienne plus large. Il fit demi-tour et s'en alla comme il était venu. J'ignore quelle est la situation aujourd'hui, sur le terrain, mais pendant toute la période où je résidais à Kyrriat Motskin, les transports publics n'ont jamais fonctionné ni Chabbat ni les jours de fête.

Un jour, on nous annonça que la société des chemins de fer du Mandat britannique avait cessé ses activités et qu'elle avait été remplacée par son homologue israélienne à laquelle incombait désormais la charge de l'ensemble du réseau ferroviaire du pays. On inaugura la première ligne: elle reliait Haïfa à Naharia et desservait également Kyrriat Motskin et Acco – ville qui, à l'issue de la guerre d'indépendance, accueillit de très nombreux nouveaux immigrants. L'ouverture de cette nouvelle ligne mit la région nord en liesse, des drapeaux israéliens furent hissés dans les gares qui se trouvaient sur le trajet. Les cœurs étaient gonflés d'orgueil. Le train sillonnait la baie de Haïfa, quittant la place Floumer et passant par l'usine Chemmen, puis celle de Fenizia, les raffineries de pétrole, les Krayiot, Acco et enfin, Naharia. Mon oncle, de même que ma tante, eurent souvent l'occasion de prendre ce train. Nous habitions non loin de la gare de Kyrriat Motskin. Tantôt ils prenaient l'express, tantôt l'omnibus. Pour la majorité des habitants de notre agglomération, qui, pour la plupart, ne possédaient pas de véhicule, cette nouvelle ligne devint rapidement le moyen de transport favori. Assurément, elle leur facilitait l'existence. Et tout allait pour le mieux jusqu'au jour où l'on distribua dans les boîtes aux lettres la grille des

horaires de la ligne Haïfa-Naharia. Satisfait, mon oncle s'installa pour consulter la grille, et, la feuilletant de page en page, poussa soudain un gémissement déchirant: «Oj, vej, même le Chabbat...» A la direction des chemins de fer, on avait pris la décision de faire fonctionner la ligne Haïfa-Acco-Naharia le Chabbat puisque, à l'époque mandataire, les trains roulaient ce jour-là. Le «statu quo» de Ben Gourion concernait également l'activité ferroviaire... Cette nuit-là, mon oncle ne put trouver le sommeil. Cette triste découverte l'avait abattu. Au matin, à la première heure, il prit l'autobus en direction de Tel-Aviv et se rendit dans l'un des faubourgs qui s'appelait à l'époque Charona, où se trouvaient les sièges des différentes administrations de l'Etat naissant. Il se dirigea vers le ministère des Transports sans même avoir requis, au préalable, une entrevue, et se présenta au cabinet du ministre, David Remez. Le rav Fogelman fut aussitôt introduit. Sa contenance assurée et son port auguste firent impression, semble-t-il. Il était venu de la lointaine Kyriat Motskin et, manifestement, son affaire était des plus urgentes. Il avait promis, de surcroît, de ne pas s'étendre sur la question de sorte que les portes lui furent aisément ouvertes. Ce fut d'ailleurs le ministre en personne qui ouvrit la sienne et qui, l'apercevant dans le couloir, le pria de prendre place, à l'intérieur, bien qu'il ne le connût point. Le rav Fogelman fut reçu avec courtoisie. On lui offrit même à boire. «Chaud, froid? – demanda Remez. Peut-être un verre de thé?» Mais le rav baissa son regard et répliqua dans la langue de la Torah<sup>28</sup>: «Je ne boirai pas avant d'avoir dit ce que j'ai à dire.» Cette réponse réussit à susciter l'intérêt du ministre. Mon oncle retira de sa poche intérieure la grille des horaires du train et dit: «Si l'on trouve un mort et que l'on ignore l'identité de son assassin, les sages de la ville la plus proche de l'endroit où la dépouille a été trouvée doivent attester que leurs mains n'ont pas versé ce sang. Or voilà, monsieur le ministre, je suis le rav de Kyriat Motskin et le nom de cette ville apparaît ici, sur la grille des horaires du train qui relie Haïfa à Naharia. Nous parlons bien des chemins de fer de l'Etat d'Israël. Ai-je seulement

28 Ndt: Le rav paraphrase ici le verset biblique de Genèse 24,33.

prié pour cet enfant<sup>29</sup>? Est-ce bien le nom d'Israël qui brille sur les wagons de ce train? Ce même train qui piétine impunément la sainteté du Chabbat pour laquelle des générations de Juifs se sont sacrifiées? Est-ce pour cela que nous sommes venus nous installer sur les cendres de notre Sainte Terre? Est-ce là notre idéal, notre rêve?» Le cœur affligé, le rav Fogelman parla pendant près de vingt minutes, abondant en citations de la Torah et manifestant une détresse sincère. Il expliqua longuement au ministre le sens du Chabbat, en quoi ce jour était si essentiel pour le peuple juif. Pendant ce temps, David Remez se taisait et ne chercha pas une seule fois à interrompre le rav dont il buvait d'ailleurs les paroles. Il se refusait à réagir et écoutait en silence. Sur le bureau trônait un téléphone noir. Quand le rav acheva son discours, Remez souleva le combiné et demanda à parler avec le secrétaire général de son ministère. Et, en présence du rav, il lui demanda: «Avons-nous déjà édité la grille des horaires de la première ligne de chemin de fer?» Le secrétaire général répondit par l'affirmative et rappela à son interlocuteur qu'il devait justement se rendre à la cérémonie d'inauguration qui devait se tenir sur la place Floumer en présence du maire de la ville de Haïfa. «J'aimerais apporter une petite modification à cette grille, fit le ministre avec autorité, notamment en ce qui concerne les trains de voyageurs. La ligne Haïfa-Naharia ne fonctionnera pas le Chabbat ni les jours de fêtes juives. Je vous prie de modifier la grille des horaires en conséquence. Il en sera de même pour les prochaines lignes que nous ouvrirons. Nous suivrons la règle appliquée aux compagnies Egged, Dan, Hamekacher et Darom Yehouda.» Le secrétaire général feignit ne pas comprendre et demanda plusieurs fois au ministre de répéter ce qu'il venait d'entendre. Avait-il réellement l'intention de faire chômer l'ensemble du réseau le Chabbat? Oui, tel était bien le projet de David Remez! A l'époque, le ministre était l'unique décisionnaire dans ce genre de questions. Et, quand Remez reposa le combiné, le rav Fogelman fondit en larmes, tant il était ému. Il ne pouvait croire qu'il avait été entendu et que son rêve s'était réalisé. Il s'était attendu à ce que le ministre, en parfait bureaucrate, réponde avec le rituel administratif d'usage et des phrases du type : «Je vous

---

29 Ndt: Le rav fait ici référence à la phrase de 'Hanna dans I Samuel 1,27.

ai entendu, Monsieur le Rabbin, je vais réfléchir à la question, peser le pour et le contre, prendre conseil autour de moi et en parler à l'occasion à Ben Gourion...» A l'époque, la moindre question était soumise au célèbre premier ministre. Il n'avait jamais imaginé que Remez prendrait son téléphone, et de sa propre initiative et en sa présence, pour ordonner sur-le-champ la modification des horaires et réparer le préjudice qui était fait au Chabbat. Rasséréiné, le rav remercia chaudement le ministre et se dirigea vers la porte. Remez se leva lui aussi, contourna son bureau et accompagna mon oncle jusque dans le couloir en lui offrant, aux yeux de tous, ses plus respectueux hommages. David Remez, qui était un peu plus petit que le rav Fogelman, se dressa sur la pointe des pieds et posa sa main avec sympathie sur l'épaule du rav. Et, avec un accent russe, il dit: «Monsieur le rabbin, un jour viendra où le peuple juif se languira des apostats tels que moi, car les générations de renégats comme la mienne disparaîtront à jamais.» Sur ce, le rav Fogelman s'en retourna à Kyriat Motskin, avec en tête, ce singulier message. Le soir, il nous répéta mot pour mot, l'entretien qu'il avait eu avec le ministre. Cette même nuit, il ne put à nouveau fermer l'œil. Son excitation était considérable. Et moi, je me souviens encore des détails de cette entrevue dont les conséquences se font sentir sur le terrain, jusqu'à ce jour.

Cette histoire laissa en moi une empreinte indélébile. Tout au long des années, quand je dus traiter des sujets tels que celui-là, des questions relatives à la religion et au fonctionnement de l'Etat, je pensais à cette rencontre entre le rav et le ministre. Cet incident – qui avait impliqué mon oncle – m'avait appris l'importance du dialogue. En découvrant que les chemins de fer de l'Etat hébreu fonctionnaient le Chabbat, un autre homme que le rav Fogelman aurait peut-être crié au scandale et fustigé avec force et fracas le ministre responsable. Il aurait peut-être organisé un grand rassemblement dans la synagogue de Kyriat Motskin et des manifestations bruyantes pour protester avec indignation et exprimer sa colère. Le rav Fogelman avait choisi une autre voie. Celle du dialogue. Sa peine était si grande qu'il avait décidé de rencontrer au plus tôt celui qu'il pensait être à la tête du système responsable de la profanation du Chabbat. Il trouva

un interlocuteur qui se laissa convaincre et qui accepta de coopérer. Son approche modérée avait permis d'établir une nouvelle norme pour le réseau ferroviaire du pays. Et, par son mérite, il fut décidé que les trains ne rouleraient pas le Chabbat sur la première ligne et il en fut ainsi pour toutes les autres. A l'époque où Aba 'Houchi dirigeait la mairie de Haïfa, on inaugura le nouveau funiculaire de la ville – la Carmélite. Les conseillers municipaux voulaient en autoriser le fonctionnement le Chabbat sous prétexte que les bus de la compagnie Egged circulaient le Chabbat à Haïfa. Or, après de nombreuses tergiversations, il fut décidé que la Carmélite – étant un train et non un bus – répondrait aux mêmes règles que celles qui régissaient le réseau ferroviaire. L'initiative du rav Fogelman avait eu des résultats inespérés...

Entre Kyriat Motskin et Kyriat Chmouel, non loin des lignes du chemin de fer, se trouvaient plusieurs campements militaires britanniques. Ceux-ci se vidèrent avec le départ des Anglais, en 1948. En quelques jours, ils furent à nouveau occupés par les nouveaux immigrants. Des voix parlant le Yiddish, le polonais, le hongrois et le roumain s'échappaient des baraques aux toits de tôle ondulée. La plupart des Juifs parqués dans ces campements étaient des rescapés de la Shoah. Ils venaient de Pologne, d'Allemagne, de Hongrie, de Roumanie. Parmi eux, certains avaient traversé les six années de guerre et les avaient vécues jusque dans leur chair, d'autres n'avaient vu l'horreur que pendant les deux dernières années du conflit. Peu importe: ce qui les unissait tous, c'était le deuil. Ils avaient tous perdu des proches. Leurs familles avaient été brisées, écartelées, meurtries. La terreur nazie avait frappé chacun de ces foyers, sans exception. Dénués de tout, ils étaient arrivés à Haïfa, et de là, on les avait installés dans des habitations précaires, y compris cette caserne britannique, qui venait tout juste d'être désaffectée. A Kyriat Chmouel, on fit construire des maisons en préfabriqué qui s'appellent aujourd'hui encore les «logements des immigrants de l'île Maurice». En effet, ces habitations accueillirent des immigrants que

les Britanniques avaient déportés à une certaine époque dans le sud de l'île. Après leur libération, ils avaient rejoint, ensemble, les rivages de Haïfa.

Un jour, ma tante m'appela et me demanda d'apporter à une cousine et son mari, un plat de poisson qu'elle avait cuisiné. Ceux-ci venaient d'arriver en Terre Sainte et habitaient dans un camp formé de tentes et de baraquements, tout près des eucalyptus de Kyriat Chmouel. Mimi Herzig – me dit ma tante – était la fille de sa cousine, Ro'haleh, la sœur du Gaon Rabbi Méïr Chapira *zatsal* de Lublin et la petite-fille du *Min'bat Chai*. J'étais très ému. J'allais découvrir de nouveaux proches parents, dont j'avais jusque-là ignoré l'existence. Ma tante me raconta qu'elle avait appris la nouvelle de leur arrivée dans les journaux, parmi les noms des nouveaux immigrants dont la liste était publiée alors. Elle ajouta succinctement qu'ils étaient arrivés à Kyriat Chmouel après avoir séjourné à Chypre où on les avait déportés, alors qu'ils tentaient de gagner la Terre Sainte depuis la Roumanie. J'entendis parler pour la première fois de ces dizaines de milliers de Juifs qui avaient tenté de monter en Erets Israël pendant la période mandataire et qui furent relégués à Chypre par les Anglais.

J'arrivai au camp qui se trouvait à l'ombre des eucalyptus avec le poisson farci de ma tante, et me présentai à ces nouveaux parents, à cette nouvelle branche de ma famille jadis si étendue. Mimi et Its'hak Herzig s'installèrent quelques années plus tard à Tel-Aviv, et changèrent leur nom en Arzi. Its'hak Arzi fut de nombreuses années durant l'adjoint au maire de Tel-Aviv et plus tard, député à la Knesset.

L'intégration des nouveaux immigrants prit une place considérable dans mon enfance chez les Fogelman. Les Olim arrivaient en Terre Sainte complètement démunis et vivaient dans une misère noire. Même ceux dont l'installation en Erets était plus ancienne ne connaissaient pas l'abondance. Mais le manque ne fut guère un obstacle à la générosité.

La fête de Pessa'h approchait et nous devions célébrer le soir du *Seder* chez nous, en petit comité: mon oncle, ma tante, leur fille Léa Naomi, moi-même, ainsi que trois ou quatre invités. Mais le matin du *Seder*, la rabbanite Fogelman nous annonça qu'il y avait un changement de programme : nous



ne passerions pas la soirée de Pessa'h chez nous. Elle me fit néanmoins la promesse que je réciterai le traditionnel «*Ma nichtana*». Comme à mon habitude, je me rendis avec mon oncle à la synagogue, tout en m'étonnant de ne pas voir la table du *Seder* dans le salon. Le rav Fogelman m'assura que notre table ce soir serait immense et que je ne devais pas m'inquiéter à ce sujet. De retour à la maison, nous nous dirigeâmes tous ensemble, avec nos habits de fête, vers le nord de Kyriat Motskin. Là se trouvait un grand foyer de nouveaux immigrants. C'est là que nous devons célébrer la nuit du *Seder avec* près d'un millier d'Olim. Hélas, la joie n'était pas unanimement partagée: des souvenirs douloureux hantaient les esprits. En effet, aucune nuit n'est plus propice que celle du *Seder* pour réveiller en chacun de nous les années d'enfance, les fêtes passées en famille... L'extrême pauvreté qui régnait dans ce centre l'expliquait également. On peut aussi supposer qu'il y avait parmi ces immigrants des Juifs qui avaient tourné le dos à la tradition, à cause de tout ce qu'ils avaient vécu pendant les années noires. Le rav Fogelman, qui savait se montrer sensible et attentif aux besoins d'autrui, s'approchait de chacun, caressait les visages. Il émanait de lui des sentiments très paternels et une spiritualité sincère.

Il faisait très chaud. Le baraquement où se tenait le *Seder* était comble. Ceux qui savaient chanter les airs de Pessa'h ou raconter les histoires de la Haggada étaient peu nombreux. Mais quand il fallut dire «*Chefokh 'bama-tekha al hagoyim*» – Déverse Ta colère contre les peuples qui nous ont persécutés – on entendit comme un cri sortir des gorges sèches. Quant au passage selon lequel chaque génération doit se considérer comme étant elle-même sortie d'Égypte, les hommes le chantèrent avec conviction parce que cette phrase était pour eux particulièrement lourde de sens. Les Juifs d'origine ashkénaze n'ont pas l'habitude de manger du riz à Pessa'h. Mais, cette année-là, il n'y avait pas assez de pommes de terre en Israël pour couvrir les besoins du marché de sorte que le grand rabbinat – sous l'impulsion des grands rabbins Herzog et Ouziel et avec l'appui d'autres autorités rabbiniques, comme le rav Fogelman – autorisa la consommation du riz et des légumineuses. La chose me parut étrange. Le repas de fête ne

comprenait ni viande ni poisson, comme c'est généralement la coutume, mais du riz et des pommes de terre servis dans des assiettes en aluminium.

Parmi les centaines de nouveaux immigrants, le rav Fogelman rencontra un homme «à son goût», en la personne du rav Akiva Gross *zatsal*, qui était grand en Torah et en crainte divine, et qui eut le mérite de sortir vivant avec sa femme et leur unique fille, 'Hava, de l'enfer nazi. Un lien étroit unit nos deux familles, une amitié sincère se tissa et plus tard, 'Hava devint même ma belle-sœur – l'épouse du rav Isser Frankel de Tel-Aviv.

Le *Seder* célébré par mon oncle à Kyriat Motskin en présence d'un millier de nouveaux immigrants qui, pour leur grande majorité, n'étaient pas versés dans la lecture de la Haggada – mais qui toutefois tenaient à célébrer un *Seder* traditionnel – me servit de modèle tout au long des années. Même lorsque mes enfants étaient encore jeunes, je n'ai jamais célébré de *Seder chez* moi, en dehors des premières années de mon mariage où je le passais chez mon beau-père. Depuis, j'ai suivi les traces de mon oncle et m'inspirant de son exemple, je passe les Sedarim là où ma présence peut s'avérer profitable.

En 1968, je passais toute la semaine de Pessa'h avec ma famille en compagnie de nouveaux immigrants occidentaux, qui avaient décidé de monter en Terre Sainte après la vague d'enthousiasme qu'avait suscité la Guerre des Six Jours. Nous célébrâmes le *Seder* à Yaar Yerouchalaïm. Ils avaient certainement les moyens de s'offrir des fêtes de Pessa'h plus luxueuses, mais ils ne connaissaient personne et n'avaient pas, non plus, de guide spirituel. Ils avaient demandé à leurs centres d'intégration respectifs de célébrer la fête de Pessa'h dans une ambiance véritablement religieuse et éducative. Ils avaient soif d'apprendre et surtout, de leur point de vue, l'État d'Israël, avait, pour vocation de «revenir sur les terres bibliques»: cette fête était donc pour eux l'occasion de concrétiser leurs attentes. Depuis 1971, j'ai pris l'habitude de célébrer le Seder dans des bases de l'armée de l'air. Et mes enfants ont pris également le pli de se joindre à moi. Une année, l'aumônier de l'armée de l'air, le colonel Efraïm Tsemel, me demanda de diriger le *Seder* devant un parterre de 1250 soldats de la base aérienne 8. Ran Peker, le responsable de la base me fit alors savoir que le

*Seder* serait considéré comme réussi si, après la lecture de la Haggada, il restait encore dix soldats pour danser avec moi la Hora. Si le *Seder* passé avec les nouveaux immigrants avait réussi à les émouvoir, me dis-je, il n'y avait pas de raison pour que cette soirée sur la base militaire ne soit pas non plus une réussite. Peut-être même, pensai-je, qu'un des officiers ou un des soldats assis autour des tables n'est autre que le fils ou la fille d'un des Olim de Kyriat Motskin. Le *Seder* dura près de quatre heures et après le repas, nous avons dansé une vraie Hora...

Un an plus tard, je fus convié à célébrer la nuit du *Seder* au Beth Ha'hayal de Tel-Aviv avec des familles qui avaient perdu un enfant pendant la guerre d'indépendance ou celle de Kippour et d'autres encore. Ce *Seder* fut pour moi le plus difficile de tous. Cette soirée me ramena quelques années en arrière, à ce *Seder* passé avec les rescapés de la Shoah, juste après la naissance de l'Etat. Dans la salle, où se trouvaient près de 600 personnes, l'atmosphère était pesante, glaciale. Ces familles éprouvées pensaient peut-être – ou le ressentaient profondément du moins – qu'il leur était interdit de sourire, de chanter. Elles en avaient vraisemblablement perdu le goût, tant elles étaient marquées par leur deuil. Je tentai en vain de briser la glace. Je voulus les amuser et leur dis que ce silence m'écorchait les oreilles, qu'il était assourdissant... Mes boutades n'eurent aucun effet et mon auditoire resta de marbre. Le silence devenait accablant, oppressant.

En ultime recours, je me mis à chanter, seul. D'une voix forte j'entonnai les célèbres «chants de l'Agence Juive» que j'avais appris sur le bateau qui nous avait conduits en Erets Israël: «*Hiné ma tov ouma naïm*» et ainsi de suite. Peu à peu, d'autres voix commencèrent à se joindre à mon chant. D'abord hésitantes, elles furent rapidement rejointes par d'autres voix encore jusqu'à ce que la salle s'anime et que les défenses tombent enfin. Cette soirée fut inoubliable.

Ce même soir, alors que je m'en retournais chez moi en empruntant la rue Weizmann, j'aperçus un couple de personnes âgées marchant derrière moi. L'homme qui était complètement voûté s'adressa à moi avec un

accent russe très prononcé: «Notre famille habite Haïfa. Mon fils unique, Amnon, est tombé pendant la guerre d'indépendance. Depuis lors, pendant 30 ans, nous ne sommes jamais sortis de chez nous, ni pour nous rendre à des soirées ni à quoi que ce soit d'autre. Mon épouse et moi-même travaillons en journée et le soir, nous nous cloîtrons chez nous. Nous écoutons de la musique classique, nous lisons beaucoup, mais nous refusons de sortir, de voir du monde parce que ne voulons pas être une charge pour notre entourage. Nous avons le sentiment que notre présence les accable.

Cette année, nous avons reçu une invitation du «Département de la perpétuation du souvenir» qui dépend du ministère de la Défense. On nous annonçait que vous dirigeriez un *Seder* pour les familles éprouvées. Cette fois, nous avons décidé de faire une entorse à nos habitudes et de participer à cette réunion. Peut-être avons-nous estimé qu'il était temps, à présent, de quitter nos murs et de cesser de passer les fêtes en tête-à-tête. Et je dois vous remercier pour cela!» me dit le père meurtri tout en me serrant la main avec vigueur. Ce *Seder* avait sorti ce couple de leur isolement volontaire et ce fut pour moi la meilleure des récompenses.

Mon oncle avait décidé que notre nuit du *Seder* ne serait pas célébrée chez nous, dans le cadre restreint et intime de notre petite famille, mais avec mille personnes qui nous étaient totalement étrangères et qui n'avaient plus de famille avec qui passer la fête. Malgré le temps qui passe, je reste attaché à ce geste. Dans les Psaumes, il est écrit: «Dieu rend la justice aux opprimés, donne du pain aux indigents, libère les prisonniers, redonne la vue aux aveugles, redresse les gens qui sont courbés et Il aime les justes; Dieu protège les convertis, encourage l'orphelin et la veuve, etc.» Je connais une interprétation hassidique de ce verset qui m'est particulièrement chère. Elle se demande pourquoi les misérables, les malheureux que compte l'humanité sont associés dans ce verset avec les justes. «Dieu aime les justes.» Pourquoi mêler les tsaddikim à tous ces pauvres hères et pourquoi les placer au beau milieu de la phrase? Les justes, qui se trouvent «au milieu», parmi les indigents et les personnes désespérées, parmi les op-

primés et les affamés – ceux-là, Dieu les aime et les chérit. Cette leçon est pour moi comme une devise, une règle de vie, comme elle l'avait été pour mon oncle, le rav Fogelman qui m'a recueilli et élevé comme son enfant.

J'achevai les huit années d'enseignement primaire en cinq ans à peine et finis parmi les cinq premiers. Je quittai la quatrième, une semaine après ma bar-mitsva – le 22 Sivan 5710/5 juin 1950. J'étais rose de fierté quand, à la remise des diplômes, mes professeurs révélèrent le secret jalousement gardé me désignant comme le meilleur élève de toute l'école. Je reçus en cadeau une petite charrette en contreplaqué, chargée de récoltes avec un cocher qui éperonnait ses chevaux pour qu'ils avancent et un agriculteur qui portait des fagots. Sur cette décoration on pouvait lire: «Israël Lau, meilleur élève.» Cette «fresque» orna pendant de très nombreuses années le salon des Fogelman, qui tiraient satisfaction et orgueil de cet enfant qui, en arrivant en Erets, ne savait pas lire, ne connaissait pas un seul mot d'hébreu – et qui, en cinq ans, s'était si magnifiquement distingué.

A présent, il fallait décider de mon avenir. Différentes options s'offraient à moi: il y avait d'abord le lycée «Yavné» de Haïfa, fréquenté par de nombreux élèves de la région. Le directeur de mon école, Yaakov Blaufeld, m'avait recommandé à qui de droit afin de recevoir une bourse qui couvrirait mes études. On nous parla également du collège «No'am» de Pardess 'Hana. Mais Naftali avait pour moi d'autres projets. A l'époque, il avait fait la connaissance d'un jeune rav du nom de Yossef Yehouda Reiner, à qui je dois d'ailleurs beaucoup dans l'orientation de ma vie vers une carrière rabbinique. Il enseignait en deuxième année à la yechivat Kol Torah à Jérusalem. Celle-ci ne possédait pas, à l'époque, de bâtiment indépendant et les cours avaient lieu dans les classes de l'école de filles Landau, tout près du Lycée hébraïque. Les élèves de la yechiva prenaient leurs repas à Beth Sabah, dans le quartier de Mamilla, qui deviendra plus tard l'hôtel «Erets Israël». Ils dormaient à dix dans des chambres sans eau courante qui étaient

louées dans le quartier de Chaaré 'Hessed. Le rav Yossef Yehouda Reiner avait été un élève proche de mon père, à Presow, où ce dernier avait fondé la yechiva de Torat 'Haïm. Son père, Chmouel Eliezer Reiner, faisait partie des notables de la ville et avait reçu mon père en 1928, à sa prise de fonction comme rav de Presow. Le rav Yossef Yehouda Reiner avait survécu à l'horreur nazie, et était parvenu à gagner les rives de la Palestine. Lorsque la nouvelle de notre arrivée – nous, les enfants du rav Lau de Piotrkow – avait paru dans le journal *Che'arim*, le rav Reiner avait aussitôt cherché à prendre contact avec mon frère Naftali. Par son intermédiaire, il avait demandé au rav Fogelman l'autorisation de me prendre sous sa tutelle et de se charger de mon éducation. «Il y a un verset dans la Torah, avait-il dit à mon oncle, selon lequel: «Amenez-le moi que je l'examine.» Je dois tout au père de cet enfant et je désire le lui rendre en me souciant de l'éducation de son fils Israël, comme s'il s'agissait de mon propre enfant. Laissez-le entrer à la yechivat Kol Torah et je satisferai tous ses besoins, qu'ils soient spirituels ou matériels.» Le rav Reiner pressa mes parents adoptifs de m'autoriser à étudier dans sa yechiva et eux, qui devaient reconnaître qu'en restant à Kyriat Motskin, je ne trouverais pas une école religieuse qui me convienne, acceptèrent. Malgré la peine que nous causa cette nouvelle séparation, ils comprenaient que je devais, pour mon bien, quitter leur maison.

Quand je célébrai ma bar-mitsva, je savais que je serais désormais un *babour* yechiva – un étudiant de yechiva à Kol Torah. Naftali était présent lors de la cérémonie. Il revenait d'une mission passée à Paris. Nous étions dans les années 1950, une période plutôt austère, avec des restrictions économiques sévères. Naftali apporta de Paris de la viande fumée et des saucisses qu'il avait trouvées dans le Pletzel – le Marais, le quartier juif parisien. Il ramena également un cageot de pommes. Un vrai festin pour l'époque où ce fruit était des plus rares... Dès son arrivée, il déversa son précieux chargement sur la table du salon.

Le jour de ma bar-mitsva, les chaises étaient plutôt vides autour de la table. Sur la photo qui immortalise cet événement, on voit, à mes côtés,

... Comme des colombes vers leurs colombiers

mon oncle et mes frères. En face de moi, sur le mur, les portraits de mes parents.

Je prononçai le discours usuel devant mon oncle, dont le visage rayonnait de fierté, et devant notre famille restreinte. Je sentais, qu'à nouveau, un chapitre se fermait dans ma vie et qu'un autre allait bientôt s'ouvrir. A 13 ans et deux mois, le jour de Roch 'Hodech Eloul 5710 – 1950, j'entrais dans le monde de la yechiva.

## Mon adolescence dans le monde de la Torah

Je passai donc l'examen d'entrée à la yechivat Kol Torah auprès du rav Baroukh Konstadt, le Roch Yechiva. Il me remit le traité Kiddouchin et, après s'être assuré que je ne l'avais jamais étudié, l'ouvrit à la page 29a. Il me dit: «Je te donne une demi-heure pour étudier ce texte. Consulte les commentaires de Rachi et des Tossafbt, puis viens me voir dans mon bureau, nous verrons si tu sais étudier une page de guemara tout seul.»

La page 29a traite des devoirs du père envers son fils: il doit le circoncire – et si c'est un fils aîné, procéder au rachat du premier-né. Il a aussi l'obligation de lui enseigner la Torah, lui apprendre un métier et le marier.

Au bout d'une demi-heure, le rav m'interrogea sur ce que je venais d'étudier et, posant sa main sur mon épaule, il me confia: «Le rav Reiner m'a dit d'où tu viens. J'ai eu le mérite de connaître ton père et d'entendre les célèbres discours qu'il prononça en Allemagne avant la guerre. J'ai été témoin de sa prodigieuse éloquence. Cette verve, on ne peut certainement pas l'oublier et nous ne pouvons que regretter son absence. Nous tâcherons de le remplacer et de t'enseigner la Torah.» Le rav avait non sans raison choisi de me faire précisément étudier cette page du Talmud: il me faisait ainsi savoir que même si physiquement je n'avais plus de père, spirituellement, je n'étais pas orphelin et que les rabbins de la yechiva se chargeraient de m'élever.

J'arrivais à Kol Torah muni de ma petite valise, héritée de Buchenwald. Cette valise de couleur beige où se trouvaient toutes mes possessions, avait accompagné mes pérégrinations, du camp d'extermination à Ecouis, de Marseille à Gênes, puis Haïfa, Atlit, Kfar Saba et enfin Kyriat Motskin. L'idée que ce bagage me suivait également à Jérusalem fut pour moi com-



me le prolongement, la continuation d'un long chemin débuté en Allemagne. Cette valise me rattachait à mon passé, et à travers elle, je ne pouvais oublier les années noires de mon enfance.

La yechivat Kol Torah se partageait en trois lieux de vie: la salle d'étude, à l'angle de la rue Keren Kayemet et de la rue Oussichkin; le réfectoire et une partie des dortoirs qui se trouvaient à Beth Sabah, dans le quartier de Mamilla; et enfin des chambres louées dans une maison arabe qui possédait un puits, dans le quartier de Chaaré 'Hessed. Les nuits d'hiver étaient glaciales, et souvent, l'eau du puits gelait.

Lors de ma première nuit passée à Jérusalem, après la prière du soir, je me dirigeai avec les autres étudiants vers Mamilla, pour le souper. À peine avions-nous quitté la rue Keren Kayemet que deux petites filles nous accostèrent. Elles attendaient sur le bord de la chaussée et portaient un lourd fardeau sur le dos. Elles nous demandèrent si nous connaissions Israël Lau, un nouvel élève de la yechiva. Je ne les avais jamais vues et elles ne me connaissaient pas non plus. Elles s'appelaient Sarah et Yehoudit et étaient les filles du rav Mordekhai Hakohen et de la rabbanite Rivka, une cousine de mon père *zatsal*. La rabbanite, née à Jérusalem, était la fille unique du rav Avraham Tsvi Schorr, le fils du *Min'bat Chai*. Son père était monté en Erets Israël de Galicie et il était devenu le président du tribunal rabbinique des 'hassidim de Jérusalem. Je connaissais le père de Sarah et de Yehoudit parce qu'il avait assisté à ma bar-mitsva, deux mois plus tôt, à Kyriat Motskin. Les filles avaient marché depuis Méa Chéarim jusqu'à la rue Keren Kayemet et m'avaient apporté un édredon épais et un oreiller. Elles me dirent avec la plus grande simplicité: «A Kyriat Motskin, le climat est doux, parce que la ville est au bord de la mer, mais dans un mois, à Jérusalem, il fera très froid.» Ce fut pour moi une véritable surprise. Cette rencontre me fit non seulement plaisir, mais elle s'avéra bien utile. Je conservai le précieux duvet et le coussin pendant de nombreuses années. En vérité, jusqu'à mon mariage.

Les deux filles me proposèrent également de venir le Chabbat chez leurs parents. Bien des semaines plus tard, je me rendis pour la première fois à Méa Chéarim et pris le repas du Chabbat avec la famille Hakohen, rue Oneg Chabbat...

Je fus accepté en première année à Kol Torah, dans la classe du rav Yona Mertzbach. Le premier traité enseigné à la yechiva était celui de ‘Houlin – ce même traité que j’avais étudié le Chabbat, à trois heures de l’après-midi, chez le rav Fogelman. A l’époque, je m’étais efforcé de prêter une oreille attentive aux leçons de mon oncle bien que je ne les eusse pas toujours comprises. Le traité ‘Houlin est rarement abordé dans les yechivot dites lituaniennes. A défaut des thèmes plus traditionnellement étudiés dans ces milieux, ce traité analyse plutôt les lois de l’abattage rituel et les règles alimentaires. Le Roch Yechiva, le rav Chlomo Zalman Auerbach avait persuadé les responsables de Kol Torah – qui, pour la plupart, venaient d’Allemagne et dont la méticulosité dans le respect de la Loi était notoire – d’intégrer dans les programmes d’études de la yechiva les traités Chabbat, Beitsa et ‘Houlin. Les élèves de première année n’avaient généralement jamais eu l’occasion de les étudier et ne pouvaient, en l’occurrence, manifester une grande expertise en la matière.

Le rav Mertzbach fit d’abord une longue introduction didactique. Le traité ‘Houlin commence par les mots: *‘Hakol cho ‘batim* – ce qui veut dire que toute personne qui connaît parfaitement les lois de l’abattage rituel est habilitée à le faire, même si ses ancêtres ne sont pas des plus prestigieux. Le rav Yona Mertzbach *ztsal* fut l’un des trois principaux compilateurs de l’encyclopédie talmudique et avait, avant la Shoah, dirigé le rabbinat de la ville de Darmstadt en Allemagne. Mais son érudition ne se limitait pas uniquement au Talmud ni au *Tanakh*: il possédait également une grande maîtrise des matières profanes comme les mathématiques ou l’astronomie. Dès le premier cours, il nous enseigna les principes de l’abattage rituel qui, pour être validé, doit être effectué avec un couteau parfaitement lisse, qui ne présente aucune aspérité. Une lame qui possède un défaut sur une des faces, alors que l’autre est parfaitement lisse, est appelée *messakhsseket*. Mais si le fil de la lame est abîmé sur les deux faces, le couteau est *oguez*. Pour vérifier son tranchant, on caresse la lame avec le bout de l’ongle afin de déceler les plus infimes imperfections. Le rav Mertzbach nous expliqua

30 Ndt: Ce qui rend son utilisation interdite pour cette tâche.

qu'un couteau dont le tranchant n'est pas parfait déchire la trachée-artère et l'œsophage de la bête, ce qui accroît sa douleur lors de l'abattage. Pendant que le rav développait son exposé savant, je levai brusquement le doigt. Le rav eut un regard surpris, par delà les verres de ses lunettes qu'il portait sur le bout du nez: qu'y avait-il à ajouter à ces sujets déjà si complexes...

Nous étions assis autour d'une grande table rectangle et tous les élèves me regardèrent avec stupeur. J'étais le plus jeune parmi ceux qui venaient d'arriver à la yechiva ce jour-là. J'étais maigre, petit de taille et j'étais le seul à porter encore des culottes courtes et un béret qui ne couvrait pas ma frange. J'avais rejoint la yechiva avec les habits que je portais à Kyriat Mot-skin et ne possédais qu'un seul costume: une veste verte et un pantalon court. J'étais différent, et mon allure était plutôt amusante. A la yechiva, on savait que j'étais «l'orphelin de Buchenwald» et on m'avait fait bon accueil. Mais, malgré l'empathie et la chaleur de la réception, les élèves autour de moi levèrent leurs sourcils, esquissant une moue parce que j'avais osé lever le doigt.

Je décidai de les ignorer et de me concentrer uniquement sur le sujet qui occupait mon esprit. Le rav m'autorisa à parler. «Un des *amoraim*, fis-je, un des Sages du Talmud vérifiait son couteau avec le bout de sa langue – *rech lechina* – comme le dit la guemara. En général, on vérifie le tranchant avec l'ongle du pouce, en le faisant passer sur la lame pour s'assurer qu'il est parfaitement lisse. Mais ce Sage-là avait l'habitude de procéder à cet examen avec le bout de sa langue.» Le silence se fit dans la pièce. D'un seul élan, toutes les têtes se tournèrent vers moi. Les élèves me fixèrent avec, dans leurs yeux, du respect sinon de l'étonnement. Le rav Mertzbach retira ses lunettes et me dévisagea avec intensité: «Qui pose cette question?» fit-il avec un accent ashkénaze. Je me présentai donc. Le rav voulut ensuite savoir si j'avais, un jour, étudié le traité 'Houlin. Je lui répondis qu'en effet, mon oncle, le rav Fogelman, chez qui j'avais habité, avait l'habitude, le Chabbat, de l'enseigner entre autres choses. Sur ce, le rav Mertzbach poursuivit son cours.

L'après-midi, la centaine d'élèves de la yechiva se retrouvaient dans une salle bondée et étudiaient en binôme dans un brouhaha assourdissant.

Cet après-midi-là, le rav Guedalia Eizman, le *Machgia'h* et grand éducateur de la yechiva, me fit appeler. Je le rejoignis près de la bibliothèque. Il me fit savoir que le lendemain, je passerais au cours du rav Reiner, l'homme par le mérite duquel j'étais entré dans le monde des yechivot en général, et dans celui de Kol Torah, en particulier. J'étais stupéfait. Je répondis au rav Guedalia que le rav Reiner enseignait aux étudiants de deuxième année et que moi je n'étais encore qu'un débutant. «Oui, je sais bien, répliqua le rav, mais rav Mertzbach m'a dit que tu as déjà étudié le traité de 'Houlin. C'est pourquoi, le cours de première année ne te convient pas. Tu ferais mieux de passer directement en deuxième année.» J'étais saisi. Cette année-là, je suivis le cours du rav Reiner et en Eloul 5711-1951, je passai en troisième année, au cours du rav El'hanan Konstadt *zatsal*. Ce dernier avait étudié à la yechiva de Mir en Lituanie et avait gagné les rivages de la Terre Sainte après être passé par Krementchoug puis Shanghai. Pendant la Shoah, il avait obtenu, parmi tant d'autres, grâce au docteur Zerah Wahrhaftig, un visa du consul japonais en Lituanie, Monsieur Souguiara, ce Juste parmi les nations.

Le père de rabbi El'hanan, le rav Baroukh Konstadt *zatsal*, qui avait été juge rabbinique dans la ville de Fulda en Allemagne, fut – avec son compatriote, le rav Ye'hriel Mikhel Schlesinger *zatsal*, originaire de Francfort – l'un des fondateurs de la yechivat Kol Torah.

Tous deux virent dans l'établissement d'une yechiva où les cours seraient donnés en hébreu, une urgence. Ce qui, dans la Jérusalem de l'époque était une véritable innovation, car jusqu'alors, les Juifs occidentaux n'avaient étudié qu'en Yiddish. Dans le cénacle ashkénaze de la ville, on s'opposa de la manière la plus virulente aux changements que ces Juifs d'Allemagne voulaient apporter, tant l'influence des mouvements réformés était crainte. Mais les fondateurs de la yechiva résistèrent avec audace à cette contestation, convaincus que cette évolution était absolument nécessaire.

C'est grâce à leur ténacité que j'eus le mérite d'étudier dans cette yechiva, ainsi que mes camarades d'origine séfarde parmi lesquels on compte de très nombreux Sages contemporains tels que le rav Yehouda

Adess, Roch Yechiva de Kol Yaakov, le rav Matitiahou Cherem, président d'une cour rabbinique de Jérusalem, le rav Moché Maya, rav de Yad Eliahou à Tel-Aviv et membre du conseil des Sages de la Torah, le rav Nissim Ben Chirnon, qui chapeaute les tribunaux rabbiniques de la région Tel-Aviv-Yaffo et j'en passe.

Hélas, le rav Schlesinger *zatsal* mourut à la fleur de l'âge. Il fut remplacé par un Gaon, dont la renommée n'était plus à faire et qui était né à Jérusalem: le rav Chlomo Zalman Auerbach *zatsal*. Il habitait le quartier de Chaaré 'Hessed, non loin de la yechiva et enseignait en cinquième année. Il donnait trois cours par semaine aux élèves les plus âgés et le mercredi, un cours général d'approfondissement destiné à tous les élèves de la yechiva.

Kol Torah avait à son actif un autre mérite. A l'époque, de nombreux adolescents et jeunes adultes rescapés de la Shoah arrivaient en Erets par le truchement de la Alyat Hanoar, après avoir traversé les six années de guerre et pris, de ce fait, du retard dans leurs études. Ils n'étaient déjà plus des enfants, mais leur niveau correspondait à celui des élèves de première, voire de deuxième année, mais guère plus. L'administration de la yechiva se montra fort sensible à leur infortune et décida de leur ouvrir une classe que l'on appelait, avec tact, la quatrième année – pour ne pas leur faire honte... Les cours y étaient donnés par le Roch Yechiva, le rav Baroukh Konstadt *zatsal* en personne. Nous, les plus jeunes, passions directement de troisième année en cinquième année, chez le rav Chlomo Zalman.

Mes années à la yechivat Kol Torah furent particulièrement enrichissantes. A Kol Torah – dont je considère d'ailleurs les vues pédagogiques comme porteuses de réussite – l'accent n'était pas uniquement mis sur l'instruction, mais aussi, et surtout, sur la construction de l'individu. Un des exemples les plus marquants fut l'attitude du corps enseignant à mon égard. A l'époque, mon partenaire d'études venait de Bné Brak. Il était plus âgé que moi d'une année et ses parents avaient immigré de Belgique. La majeure partie du temps, nous nous consacrons assidûment à l'étude. Un jour, après avoir passé six heures à étudier, nous échangeâmes quelques mots et nous nous mîmes à rire. Cette réaction pourtant si habituelle chez

des adolescents suscita le courroux de notre *Machgia'h*, le rav Guedalia qui, depuis sa table près de la bibliothèque, surveillait les cent élèves de la yechiva. D'un geste de la main, il appela mon binôme. Rabbi Guedalia le sermonna pour avoir perdu ce temps précieux qu'il aurait dû consacrer pleinement à l'apprentissage de la Torah et pour s'être adonné, au lieu de cela, au rire et aux bavardages. «Qui arrête son étude pour bavarder, on lui fera manger des braises de genêt!» lui dit-il en citant le Talmud. Moi qui m'étais rendu coupable du même crime et qui avais interrompu, tout comme lui, mon étude, j'échappai au blâme.

Cette omission me donna à réfléchir. Pourquoi le *Machgia'h* ne m'avait-il pas admonesté comme mon camarade? Méritais-je un traitement de faveur parce que j'étais orphelin? Mon partenaire avait-il été réprimandé parce que lui, avait encore ses parents?

Le lendemain, lorsque je passais près de la bibliothèque à côté de laquelle se trouvait le rav Guedalia, il me dit: «Israël Méïr, il serait souhaitable que tu évites les conversations inutiles, surtout si – à Dieu ne plaise – celles-ci recèlent la plus infime trace de médisance.» Il parlait avec affection, comme un ami qui offre un bon conseil. Le ton de sa voix était si différent de celui qu'il avait employé avec mon binôme qui, lui, avait écopé d'un tout autre traitement!

Bien des années plus tard, le rav Guedalia m'expliqua son approche pédagogique et me révéla ce qui l'avait amené à se conduire d'une manière si différente avec moi. Mon ancien partenaire d'étude était un jour retourné à Kol Torah et avait rencontré le *Machgia'h* qui l'avait invité à parler de ses années passées à la yechiva. «Tu m'as certainement gardé rancune, lui dit le rav Guedalia, pour t'avoir si vertement repris alors que j'épargnais le camarade avec lequel tu t'entretenais. Sache que j'ai agi selon ce qui me semblait juste, dans les limites de ma compréhension, bien entendu. Si, à l'époque je t'avais dit: «Ton attitude est irréprochable à tous points de vue, mais elle devrait l'être encore davantage», tu t'étais certainement dit que tout était pour le mieux et que, puisque tu avais atteint la perfection, comme le prétendait le rav Guedalia lui-même, c'était bien suffisant. Que demander de

plus? Hélas, tu aurais poursuivi dans cette voie, sans trop forcer et tu te serais endormi sur ces glorieux lauriers. Toi, tu devais entendre des paroles dures, aussi dures que l'acier pour te faire avancer et t'arracher à ton apathie. Mais ton partenaire d'étude – c'était tout le contraire. Lui, risquait la dépression, l'abattement. Si je l'avais sermonné, il aurait tout simplement quitté la yechiva. Ma colère aurait eu des conséquences néfastes. Il n'avait ni père ni mère, ni personne au monde pour le convaincre que la yechiva était pour lui l'endroit idéal. Il n'était l'obligé de personne. Si j'avais seulement dit une parole trop dure, il aurait définitivement quitté le giron de la Torah. La plupart des enfants de son âge, qui ont traversé les mêmes épreuves que lui, ont abandonné la pratique des *mitsvot*. Je me devais de le garder au chaud, dans cette serre et de l'élever, de l'abreuver avec patience et affection. Et s'il avance dans la vie, c'est bien parce que moi – au moins pendant les années où il était sous ma tutelle – je me suis efforcé de l'encourager, de le soutenir. Je me devais de ne pas le briser ni l'enfoncer.» Telle était la vision pédagogique de celui qui devait assurer la construction morale et spirituelle des élèves de la yechiva. De sa vie, il n'avait jamais ouvert un traité de psychologie ni même étudié les sciences de l'éducation. Il ne connaissait ni Piaget ni qui que ce soit d'autre, mais il avait une grande expérience de l'humain et savait comprendre et pénétrer les âmes. Mais surtout, il était capable d'amour et faisait montre d'une grande sensibilité envers autrui.

Pendant les premiers mois passés à Jérusalem, je me sentis extrêmement seul. J'étais séparé de ma famille: de mon oncle et de ma tante de Kyriat Motskin, de mon grand frère Chikou – qui, après la guerre d'indépendance s'était installé avec son épouse et leur fille chez son beau-père – et de Naftali, qui était retourné en Europe pour poursuivre ses activités entamées dans le cadre de l'immigration clandestine. Il devait retrouver des enfants juifs qui avaient été cachés pendant la Shoah dans des églises, des monastères ou chez des familles chrétiennes. Pendant qu'il résidait à Paris, je correspondais avec lui par lettres.

Cette solitude qui me pesait terriblement fut quelque peu adoucie par mes camarades de la yechiva qui me traitaient avec beaucoup de chaleur et

d'attention et aussi par les rabbins de Kol Torah, qui entretenaient avec moi des rapports très paternels. Les souvenirs de la Shoah avaient cessé de me hanter, mais cette rémission à peine entamée, je devais à nouveau subir la maladie. Le docteur Tzvi Galebsky, le médecin de la yechiva, ne parvenait pas à trouver l'origine de mon mal et me fit faire des examens plus approfondis à l'hôpital Chaaré Tsedek. Il s'avéra que mes amygdales étaient trois fois plus grosses que la normale, et qu'elles étaient pleines de pus. J'avais traîné cette infection depuis l'époque des camps, ce qui avait causé des angines à répétition. Il fallut m'opérer des amygdales, ce qui à l'époque, était une intervention particulièrement douloureuse. Je fus opéré assis sur une chaise, après une anesthésie locale par injection dans la bouche. L'opération fut des plus délicates et ne se déroula pas comme prévu de sorte que je dus être hospitalisé pendant une semaine, et rester ensuite en convalescence chez les Mintzer, les parents de ma belle-sœur Tsipora.

Outre mes camarades de la yechiva, qui furent à mes côtés pendant toute cette période, ma tante Bella quitta, elle aussi, Kyriat Motskin pour rester à mon chevet des heures durant. Je me consolais à l'idée que maintenant, à la différence de ma maladie précédente à Buchenwald, cinq années plus tôt – alors que Naftali lui-même avait contracté le typhus – je ne restais jamais seul un seul instant, chose qui réduisit considérablement mon supplice.

La sœur de papa, la tante Matté, se fit également du souci pour moi et me fit parvenir de New York un bon de 18 dollars. Avec ce bon je pouvais me procurer de la nourriture et suppléer au régime plutôt maigre de la yechiva. Pendant les six années de guerre, j'avais été sous-alimenté. Il était donc impératif que je me nourrisse avec des aliments plus riches et plus sains que ce qui était offert au réfectoire de la yechiva. A Kol Torah, le menu était frugal. La misère était fréquente dans l'Israël de l'époque. Il n'y avait pas de margarine et encore moins de beurre. Nous tartinions notre pain avec des résidus d'huile de coco que nous envoyait le Joint. Du pain, de l'huile de coco et de la confiture, tel était le menu du petit déjeuner. Il n'y avait jamais de viande. Le Chabbat, nous recevions des boulettes de



substitut de viande et deux fois dans l'année – aux repas qui précèdent le jeûne de Kippour et à celui de Pourim – nous recevions des petits morceaux de poulet. A Chavouot, bien évidemment, nous dégustions des plats lactés, et à Pessa'h et Souccot, nous étions en vacances.

Je reçus donc de la tante Matté un bon – que l'on appelait alors des Script – qui me donnait droit à de la nourriture en provenance de l'étranger. Mais je ne l'utilisai pas à cette fin. D'abord parce que je savais que je ne mangerais pas seul et que 18 dollars était une somme bien trop modeste pour sustenter des dizaines de *babourim* affamés, mais aussi parce que je rêvais de m'acheter des livres.

Je l'échangeai donc contre de l'argent et fis l'acquisition des premiers livres de ma bibliothèque qui s'accrut avec les années. J'y ajoutai les six volumes du célèbre *Michna Brouva* du rav Israël Méïr de Radin – plus connu sous le nom de son œuvre, le *Hafets Haïm* – qui est un commentaire d'une partie du code de lois de rabbi Yossef Karo, le *Choulkhan Aroukh*.

Je nourrissais également l'espoir d'acheter un jour l'intégralité des volumes du Talmud. A ma bar-mitsva, je n'avais pas reçu de *Chass*. Mes livres les plus précieux me furent offerts pour l'occasion par Avraham Yossef Mintzer le beau-père de mon frère Chikou. Il tenait une librairie de livres saints à Tel-Aviv, sur la rue Allenby et m'offrit les trois volumes du *Choulkhan Aroukh – Ora'h Haïm*.

Pour réaliser ce rêve, je décidai d'offrir mes services et de me lancer dans les cours de soutien. A la yechiva, nous avions une pause en milieu de journée, entre deux et trois heures. Je suivis le conseil du rav Guedalia et entrepris d'enseigner le Talmud et la Michna pendant cette heure disponible. Mes élèves s'appelaient Yaïr et Yossi Weill. Leurs parents étaient propriétaires d'un magasin de chaussures très fréquenté, à l'angle de la rue Yaffo et King Georges. Les enfants allaient à l'école 'Horev et leur père tenait à ce qu'ils acquièrent davantage de connaissances dans les matières saintes. Chaque après-midi, je me rendais chez les Weill, à Re'havia, et donnais aux deux enfants des cours particuliers pour un salaire de 75 grouchim de l'heure. En ces temps-là, à Jérusalem, les éditions «El Hamekorot»

avaient publié sous reliure brune les 16 volumes du Talmud. Ces ouvrages coûtaient 76 liras israéliennes.

Dans l'immeuble où habitait la famille Weill, au quatrième étage, habitait un libraire du nom de Kaufman. Je donnais plus de 100 heures de cours à Yaïr et Yossi Weill jusqu'à ce que je puisse enfin monter chez le libraire voisin et repartir avec, sur l'épaule, un carton assez volumineux contenant les 16 volumes du Talmud. Personne n'était plus heureux que moi lorsque, ployant sous le poids de ma charge, je retournai à la yechiva. Aujourd'hui encore, quand je dois me déplacer pour donner un cours à travers le pays, je préfère emporter ces livres-là, acquis à la sueur de mon front, plutôt que l'édition plus volumineuse qui me fut offerte des années plus tard par mon beau-père, à l'occasion de mon mariage.

A l'époque, il y avait, à Méa Chéarim, trois magasins de livres d'occasion: Papeheim, Chtitsberg et Schreiber. Pendant mes heures de loisir, je fréquentais ces boutiques, y feuilletais les ouvrages à la recherche de quelque trouvaille. Ces magasins étaient minuscules. Les livres prenaient tout l'espace, du plancher au plafond. Il était impossible de s'y déplacer ou d'y faire trois pas. On arrivait à peine à tenir debout. Un des libraires me dit un jour: «Tu me rappelles rabbi Ovadia. C'est un jeune avrekh hiérosolymite du nom d'Ovadia Yossef. Un véritable érudit! Il vient souvent me voir à la boutique et il me demande la permission de consulter certains ouvrages. Il n'a pas les moyens d'acheter un seul de mes livres, il étudie du matin au soir et sa famille est nombreuse. .. Alors je l'autorise à monter sur l'escabeau. Et voilà qu'il reste là, trois heures durant, les pieds de part et d'autre de l'échelle, à lire des livres, de la première à la dernière page. Sache que chacun des ouvrages qu'il a lu ainsi perché est gravé et répertorié dans sa mémoire avec la plus grande clarté.»

J'achetai un autre ouvrage, d'un format plus modeste, mais d'une valeur incomparable: les *Hidouché baRan*, les commentaires du Ran<sup>31</sup>, sur le traité Baba Metsia. J'en fis l'acquisition pour deux liras et demie au lieu de trois. J'avais fait une affaire! Quand j'arrivai à la yechiva, je découvris sur la

---

31 Ndt: Commentateur de l'Espagne médiévale

reliure, en écriture hébraïque, latine et cyrillique les mots: «Haïm ‘Hizkiyahou Médini. J’étais estomaqué. Le livre avait appartenu au rav de Hébron, qui jadis avait également été rav dans le Caucase. C’était un éminent érudit, un véritable génie, plus connu sous le nom de son œuvre, le *S dé Héméd* – cette encyclopédie talmudique en dix volumes, œuvre magistrale écrite de la main d’un seul homme.

Dans son livre, *Al’Homotekha Yerouchalaïm*, le rav Moché Blau, dirigeant de l’Agoudat Israël, raconte un événement extraordinaire qui eut lieu de nombreuses années après le décès du Sdé ‘Héméd. Des vandales arabes avaient profané des tombes dans le cimetière de Hébron. Ils y avaient renversé des pierres tombales et avaient exhumé des ossements. Or voilà que dans une tombe – celle du rav ‘Hizkiyahou Médini – ils avaient découvert une dépouille parfaitement intacte recouverte d’un linceul blanc qui n’avait pas jauni. Cet incident souleva de nombreuses interrogations à Jérusalem et dans le monde juif en général. A la suite de cette découverte, les foules commencèrent à visiter cette tombe et à s’y recueillir.

J’avais déjà passé trois ans à la yechiva. Le jour de Roch ‘Hodech Av, rabbi Guedalia – qui assistait les élèves de Kol Torah tel un père dévoué et attentionné – me fit appeler. Son œil averti avait remarqué ma pâleur et il voulait m’en faire part: mon corps avait besoin de soleil, semble-t-il, pour se renforcer quelque peu. «Tu es jeune, me dit-il, tu n’as que seize ans, et un peu de travail physique ne te fera pas de mal, de même qu’une petite interruption dans ton programme d’étude assidue.» Il me demanda ensuite si j’avais une possibilité, pendant les vingt jours de vacances qui séparent le 9 Av de Roch ‘Hodech Eloul, de me rendre à la mer.

L’unique endroit au monde qui pouvait m’accueillir à l’époque était la maison des Fogelman à Kyriat Motskin. J’expliquai au rav que mon oncle se trouvait chez son frère à Florence et que ma tante, malade, était en convalescence à Zikhron Yaakov. Naftali, pour sa part, se trouvait en France;

et Chikou, à Tel-Aviv, chez les parents de sa femme. Je savais que je ne pouvais pas me rendre à Tel-Aviv, où je risquais d'être une charge. Rabbi Guedalia écouta avec intérêt. Il plissa le front et dit: «J'ai une proposition à te faire. Je connais un kibboutz, établi par le groupe Chalhevet, qui s'appelle Chalavim. Une partie des membres de ce kibboutz a étudié dans notre yechiva, parmi lesquels le rav lui-même, rav Méïr Schlesinger. Tu pourrais peut-être y séjourner et travailler dans les champs. Le tout serait de changer d'air, de prendre un peu de soleil et de revenir en Eloul avec des forces et une vigueur renouvelées, comme dit le verset: «Ceux qui mettent leur espoir en Dieu acquièrent de nouvelles forces et prennent le rapide essor des aigles.»»

La proposition du rav m'enchantait. J'étais très excité. Je me munis de nouveau de ma valise beige et pris la route pour Chalavim. Le kibboutz comptait alors 37 membres. Le groupe fondateur, issu de la cellule 4 de la jeunesse militante Ezra, affiliée aux Poalé Agoudat Israël, avait établi cette exploitation à 300 mètres à peu près de la frontière jordanienne, en face de l'école de police des légions du royaume hachémite avec, à l'arrière-plan, les moines du monastère de Latroun. Pendant la Guerre des Six Jours, cette école de police ébaucha le plan d'une incursion en territoire israélien à l'appui de cartes précises avec comme objectif de pénétrer dans le kibboutz avoisinant pour y perpétrer un véritable massacre. Les cartes et le détail de cette mission macabre sont aujourd'hui exposés au musée de Tsahal.

Le lendemain de mon arrivée à Chalavim, le premier Sefer Torah du kibboutz fut inauguré. On avait jusque-là emprunté un Sefer Torah au kibboutz voisin *Hrajets Haïm*. A présent, Chalavim possédait son propre rouleau de Torah. Ce fut un jour de grande joie, de véritable exultation. Je fus invité à porter un des montants du dais surmontant les hommes qui dansaient avec le Sefer. J'en tirai une juste fierté et m'enthousiasmais devant l'importance de l'événement. Près de moi se tenait le rav de Tel-Aviv – le rav Its'hak Yedidia Frankel – que l'on avait également honoré par le port du dais. Sept ans plus tard, je devenais son gendre. Un troisième porteur suscita, par sa présence, une forte émotion: Yaakov Kats de Haïfa, député

à la Knesset et adjoint au maire de la ville, Abba 'Houchi. Il avait connu mon père à Piotrkow et, à notre arrivée en Terre Sainte, il était venu nous accueillir, au port de Haïfa, sept ans plus tôt.

Chalavim était donc en fête. Et il en fut de même par la suite. J'exposai ma peau au soleil salulaire, comme me l'avait suggéré le rav Guedalia, et j'appris le travail de la terre. A l'époque, le kibboutz avait reçu 500 moutons en provenance d'Australie: je me fis berger. L'exploitation était encore pauvre et ne possédait pas de terres en pleine propriété. Il fallait donc faire paître les moutons dans des pâturages qui se trouvaient à une grande distance du kibboutz. Il y avait dans le troupeau cinq moutons que les autres suivaient à la trace. Je mettais des graines dans ma besace et quand je voulais rentrer, j'appelai deux des moutons meneurs et leur offrait ces graines dans le creux de ma main. Les 500 ovins accouraient aussitôt. J'employais cette méthode astucieuse pour conduire mon troupeau et en tirais à nouveau beaucoup de fierté. J'avais réussi à apprivoiser les bêtes et réalisé un vrai exploit dans un domaine qui, jusque-là, m'avait été totalement étranger. Outre mon travail de berger, je fus également affecté au forage de la roche que nous creusions à coups de pioche et de bêche. Compte tenu de la situation géographique du kibboutz, le ministère de la Défense avait enjoint les responsables de construire des abris. La société sélectionnée pour la construction de ces abris s'appelait Me'onot Ha'ovdim et dépendait du Mapam – l'Union des Travailleurs. Ces ouvriers de la gauche laïque étaient payés cinq liras et 20 grouchim par jour. Ce même été, ils construisirent trois abris à Chalavim, tout en menant des débats politiques passionnés et houleux auxquels moi – l'étudiant de yechiva – participai également. Tout était si nouveau pour moi, si intense. Je travaillais huit heures par jour. J'étais éreinté. Ce labeur était si différent des heures passées à la yechiva. Le kibboutz n'était pas riche et la nourriture peu abondante. Nous mangions du pain avec de la mayonnaise, et parfois, on ajoutait une cuillère de confiture. Parfois, nous recevions un œuf dur. Mais cela importait peu. J'aimais le travail physique, l'épierrage, amener les bêtes au pâturage, et j'appréciais l'idée de donner à mes membres davantage de robustesse –

exercice qui avait son importance, comme me l'avait souligné le rav Guedalia. Je savais qu'après les vacances, je retournerais à la yechiva avec un teint hâlé et un corps revigoré.

Depuis cet été 1953, je tissai des liens d'amour avec le kibboutz Chavim et suivis avec intérêt son admirable développement: l'ouverture de son lycée-yechiva, la yechiva *besder*<sup>32</sup>, le *collet* etc. Je garde un souvenir très agréable de cette expérience dans ce kibboutz religieux. J'y avais découvert un univers mystérieux et une manière de vivre jusque-là ignorée, que j'appris à connaître, à apprécier et dans laquelle j'avais même réussi à me fondre. Pourtant, je savais que j'appartenais au monde des yechivot. Et, à la fin de l'été, je retournai, sans la moindre hésitation ni le moindre regret à Kol Torah.

A 16 ans, après trois années passées à Koi Torah, rabbi Guedalia Eizman, me suggéra de passer un an dans une autre institution. Il me recommanda une yechiva à Beer Yaakov et une autre à Zikhron Yaakov. Elles étaient respectivement dirigées par des rabbins très appréciés dans le monde de la Torah, et qui avaient tous deux été des élèves du grand rav Baroukh Ber Leibowitz *zatsal*, ancien Roch Yechiva de Kamenitz en Lituanie. Rabbi Guedalia, qui était, comme je l'ai dit, un éminent pédagogue, souhaitait que je découvre une autre approche de l'étude avant de retourner à Kol Torah et de rejoindre le cours du rav Chlomo Zalman Auerbach. Je quittai Jérusalem pour Beer Yaakov. Je découvris une yechiva surpeuplée et des chambres où l'on s'entassait. Par nature, je n'aime pas m'imposer et je craignais qu'en entendant le récit de ma vie, la direction de la yechiva ne puisse refuser d'accueillir en son sein l'orphelin de Buchenwald que j'étais. Je savais qu'ils feraient des pieds et des mains pour me trouver un lit quelque part, et une place dans une des chambres. Cette appréhension me poussa à diriger mes pas vers Zikhron Yaakov.

32 Ndt: Yechiva à tendance sioniste, dont les élèves font l'armée, à la différence des yechivot orthodoxes.

J'y arrivai la nuit, en autobus. Je descendis sur l'ancienne route de Tel-Aviv-Haïfa et montai à pied jusqu'à Zikhron Yaakov, qui domine la plaine côtière. Au centre du village se trouvait la synagogue construite par le Baron de Rothschild. C'est là que les élèves de la yechivat Knesset 'Hizkiyahou étudiaient, tout en logeant dans des chambres louées chez l'habitant. Cette yechiva avait été fondée par le rav Noah Chimonovitz et portait le nom de son beau-père, le rav 'Hizkiyahou Michkovski *zatsal*. Le rav Michkovski avait dirigé le Vaad haHatsala en même temps que le Grand Rabbin d'Israël, le rav Herzog *zatsal* et que le rav Binyamin Mints *zal*. Ensemble, ils avaient retrouvé des centaines d'enfants juifs après la Shoah et s'étaient souciés de les faire monter en Terre Sainte.

Ce soir-là, la nuit était assez fraîche. J'ouvris la grande porte de la synagogue avec, en main, ma petite valise beige. Dans un coin de la salle, près du mur occidental, je vis, sous la lumière d'un néon, 36 étudiants pressés les uns contre les autres, balancés par le mouvement de l'étude, la discussion talmudique et la passion du débat érudit. Soudain, j'entendis une voix, une voix claire, limpide qui me subjuga et que je ne pourrai jamais oublier. Elle glissait avec aisance et psalmodiait avec grâce les phrases du Talmud, sur un air particulièrement émouvant. Cette voix magique appartenait à un jeune élève de 16 ans, qui étudiait seul en se parlant à lui-même. Je restai à l'entrée, immobile, stupéfié. J'osais à peine bouger pour ne pas briser le charme. Plus tard, j'appris que ce jeune homme s'appelait Its'hak Bernstein. Le lieu, l'atmosphère parlèrent à mon cœur et la même nuit, je décidai de rester à Zikhron Yaakov.

Je pénétrai dans la salle d'étude et m'adressai au groupe d'étudiants. Je précisai que je venais de Kol Torah, et que mon rav, rabbi Guedalia Eizman m'avait recommandé auprès du Roch Yechiva. Le rav Noah était absent me dit-on et on me proposa de l'attendre. Dès son arrivée, on commença la prière du soir. A la fin de l'office, je me présentai à lui.

Le rav Noah Chimonovitz était un homme au visage resplendissant, au front assez large et aux yeux profonds, révélant une intelligence inouïe. C'était un véritable génie, devenu grand en Torah à force de labeur et de

persévérance dans l'étude. Il avait tant bien que mal survécu à la Shoah, et était arrivé en Terre Sainte sur un bateau de réfugiés illégaux. Et comme il avait 35 ans, il avait été déporté à Chypre, célibataire, seul, sans parents ni famille. De son mariage avec la rabbanite 'Hana, la fille du rav 'Hizkiyahou Michkovski *zatsal*, il n'eut jamais d'enfant.

En 1955, le rav Noah parvint à grand-peine à trouver un nouvel emplacement pour sa yechiva, dont les conditions de vie étaient devenues impossibles. Hélas, au moment du déménagement – qui eut lieu le jour anniversaire de l'indépendance de l'Etat – le rav Noah, alors à peine âgé de 45 ans, fit une chute mortelle. Après son décès, on découvrit qu'il lui restait un frère en URSS. Ce dernier était militaire et comme il était gradé, il s'était gardé de révéler l'existence de son frère en Israël. Grâce à des efforts obstinés, le rav Herzog *zatsal*, en qualité de grand rabbin du pays, assisté de l'ambassadeur d'Union Soviétique en Israël dont le soutien avait été sollicité pour l'affaire, finit par retrouver le frère du rav défunt. Celui-ci donna la *'halitsa* – le désistement du beau-frère astreint au lévirat – à la veuve du rav Noah, afin qu'elle puisse à nouveau se marier.

Après la prière du soir, je me présentai donc au Roch Yechiva qui me demanda aussitôt si j'étais le fils du rav de Piotrkow. A ma réponse, il me prit dans ses bras et il me semble même qu'il se mit à pleurer. «Je vais m'occuper de toi, je vais te trouver une place» me dit-il – mais, malgré ma filiation, il ne me fit aucune «ristourne». Il tint en premier lieu à m'interroger sur mes connaissances, à examiner mon savoir, comme il le faisait pour tous les candidats qui se présentaient à lui. Cette approche me plut. Je ne voulais pas entrer dans cette yechiva uniquement grâce à la réputation de mes pères. Je désirais y être accepté par mon propre mérite, pour mes aptitudes et mes capacités propres. Le rav me posa de très nombreuses questions. Il voulait connaître mon parcours, le nom des établissements d'étude que j'avais fréquentés et les personnes auprès desquelles j'avais appris à étudier. Je répondis que j'avais étudié à la yechivat Kol Torah. «Avec le rav Chlorno Zalman?» fit-il. Je lui expliquai que je n'avais pas encore atteint le



niveau exigé pour intégrer son cours, mais que chaque mercredi, à dix-huit heures, le rav donnait, à tous les élèves de la yechiva, un cours général d'approfondissement, auquel j'assistais. «Depuis combien de temps?» voulait-il savoir. «Trois ans» répondis-je. «Si tu as étudié pendant trois ans à Kol Torah et que tu as, de surcroît, suivi les leçons de rav Chlomo Zalman, alors, certainement, tu es apte à entrer à Knesset 'Hizkiyahou!» décréta-t-il. Puis, il ajouta: «Mais je ne ferai pas deux poids deux mesures. Demain, après la prière du matin et le petit-déjeuner, nous nous retrouverons dans la pièce, à l'entrée de la synagogue et je t'interrogerai sur ce que tu as appris à Kol Torah.» Et ainsi fut fait. Il examina non seulement mes connaissances en Talmud mais aussi le fond de mon âme, mon intériorité. Son regard était pénétrant, profond et il pouvait deviner les choses les plus secrètes. Après cet interrogatoire, le rav Noah me dit: «Si tu le veux véritablement, si tu désires étudier sincèrement, je t'aiderai à devenir un grand en Israël. Mais il faut pour cela en avoir la volonté!» La volonté, je l'avais. Je l'avais sincèrement.

Une fois à la tête du grand rabbinat d'Israël, j'eus souvent l'occasion de recevoir de jeunes étudiants de yechiva venus solliciter des certificats de recevabilité leur permettant de devenir rabbins de quartier, et à qui je racontais cette histoire-là. «Tu as beau être fils d'un tel et gendre d'untel, tu as beau étudier dans une yechiva de renom, sache qu'en fin de compte, tu devras, toi aussi, apprendre et passer les examens obligatoires.»

La yechiva de Zikhron Yaakov comptait 36 élèves, et avec moi, nous étions 37. 37, c'est la valeur numérique de mon patronyme. Décidément, ce nombre me collait à la peau et prenait même de l'importance, avec le temps... D'ailleurs, après être devenu rabbin, j'entendis souvent cette phrase de la bouche de nombreuses personnalités: «Après 37 générations de rabbins, vous, le rav Lau, poursuivez cette chaîne prestigieuse.»

L'année que je passais à la yechiva du rav Noah fut une année merveilleuse et allait poser les jalons de mon parcours. Zikhron Yaakov était à l'époque un village isolé, éloigné des grandes agglomérations. Cette année-

là, pas un seul des élèves de la yechiva ne célébra son mariage. Nous n'eûmes guère l'occasion de nous rendre à des funérailles ou à quelque rassemblement que ce soit, de sorte que rien ne pouvait écartier notre esprit de l'étude. En plus des heures passées à l'étude en binôme, nous recevions également deux cours quotidiens répondant à des méthodes d'étude fort différentes. Le premier était donné par le beaufrère du rav Noah, alors rav de Kfar Hassidim, le Gaon rav Eliahou Michkovski<sup>33</sup> *zatsal*. Il prenait tous les jours deux autobus pour gagner Zikhron Yaakov. Le deuxième cours était donné par le rav Noah<sup>34 35</sup> en personne. Outre ces deux luminaires, et peut-être même au-delà, nous eûmes également le mérite de profiter du rayonnement spirituel prodigieux du Gaon et *tsaddik*, rav Eliahou Lopian, qui à l'époque, était déjà bien âgé et que l'on considérait comme l'un des plus éminents Sages du *moussai* de cette génération. Son éloquence était mémorable. Il avait de la présence, de la prestance même, si bien que nous – les jeunes, alors encore en quête de nous-mêmes – étions avides de nous attacher à lui et de nous attacher à cette personnalité exceptionnelle.

Reb Eley – c'est ainsi que nous avons l'habitude de l'appeler – rejoignit Knesset 'Hizkiyahou sous l'impulsion du Hazon Ich. Chaque Chabbat, à la nuit tombée, le rav Lopian donnait un cours de *moussar* que les kibboutznikim des alentours, pourtant profondément laïcs, fréquentaient assidûment, tant le rav savait faire vibrer les cœurs et galvaniser son auditoire. Reb Eley les suppliait de ne pas profaner le jour saint, et de ne pas venir à son cours en voiture. Il leur fit même la promesse de prolonger sa leçon jusqu'après la fin du Chabbat afin qu'ils puissent en profiter également. Ces hommes avaient la nostalgie de ce qu'ils avaient appris dans leur jeunesse et chaque semaine, ils quittaient leurs champs dans des jeeps poussiéreuses

33 Rav Eliahou Michkovski faisait partie des élèves les plus éminents du célèbre rav Chimon Shkop *zatsal*, Roch Yechiva de Grodno en Lituanie, et il enseignait selon la doctrine de ce dernier.

34 Rav Noah suivait la doctrine d'étude de Rav Baroukh Ber Leibovitz de Kamenitz, en Lituanie.

35 Ndt: Ethique juive

pour assister au cours du rav Lopian. Ils portaient des casquettes, par respect pour lui et écoutaient avec une dévotion absolue les paroles saisissantes du vieux Sage.

Souvent, dans ses allocutions, rav Eliahou aimait à opposer son vécu au nôtre: «Vous avez 16, 17 ans. Je suis plus âgé que vous de plus de soixante-dix ans, prenez exemple sur moi! Ma vue n'est plus ce qu'elle était. Je marche à grand-peine. En vérité, tout mon corps ne fonctionne plus comme jadis, sans parler de ma mémoire... Vous êtes encore jeunes et c'est pour vous le moment de grandir dans la Torah, d'approfondir, d'analyser et de vous concentrer sur vos études, d'assimiler toujours plus de connaissances. Aujourd'hui, vos sens sont en éveil, vous êtes capables de discerner, d'analyser, d'aller jusqu'au bout de la compréhension des sujets abordés dans le Talmud, et votre esprit sait assimiler toutes ces connaissances et les conserver de la manière la plus claire et la plus ordonnée. Moi, du haut de mon grand âge, ma mémoire ressemble à une boîte perforée. Rappelez-vous les paroles du roi Salomon qui, dans sa vieillesse, avait écrit dans l'Ecclésiaste (12,1): «Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse avant qu'arrivent les mauvais jours et que surviennent les années dont tu diras: elles n'ont pas d'agrément pour moi.» Les mauvais jours, ce sont les miens, c'est la vieillesse. «Le moment où fléchissent les gardiens de la maison (ibid. 12,3).» Mes mains, gardiennes de mon corps – où habite mon âme – fléchissent tant elles tremblent. «Les meunières devenues rares restent oisives.» La bouche qui broie la nourriture telle une meunière est aussi le lieu de la parole et de la voix. Mais la voix est déjà faible et a perdu de sa force passée. «Celles qui regardent par les lucarnes voient trouble», la vision s'affaiblit. «Les lutteurs vigoureux se tordent», ce sont les jambes qui portent le corps, et les miennes ploient déjà terriblement...»

Voilà comment le rav Lopian citait le chapitre 12 de l'Ecclésiaste et décrivait avec lucidité les affres de la vieillesse. Sa voix chevrotait certes, mais elle était incisive. Il concluait: «Le temps vous appartient encore, après ce sera trop tard, et vous n'aurez que des regrets. Si vous remplissez ces heures précieuses de vide, si vous vous adonnez à des occupations vaines, quand vous aurez mon âge – et d'ailleurs, je vous souhaite d'y arri-

ver – vous serez remplis d’amertume et de désillusions. Tous les matins, nous prions: «Que nous ne peinions pas pour rien et que nous n’enfaisons pas en vain.» Ses mots étaient pesés et nous touchaient jusqu’au plus profond de notre être. Au sujet d’Avraham et de David, il est écrit: «Il était vieux et avancé en jours.» Avraham est décédé à l’âge de 175 ans et cette expression semble parfaitement lui convenir. Mais appliquée au roi David, elle paraît plutôt incongrue. En effet, l’auteur des Psaumes est décédé à l’âge de 70 ans seulement. Et Reb Eley d’expliquer: «Cet éloge n’appartient qu’à ces rares individus qui, au jour du jugement dernier, seront à même d’exhiber devant le tribunal céleste, tous les jours de leur vie, sans exception parce qu’aucun de ces jours n’aura été perdu ou mal utilisé. A chaque instant, ces hommes d’exception agissent à bon escient: ils approfondissent la connaissance de Dieu et rapprochent les humains du service divin, tout en prodiguant conseils et bienfaits. Rien n’est perdu. Ils savent employer au mieux et à des fins utiles le temps et les capacités que le ciel leur a octroyés. Ils sont vieux et avancés en jours!» s’écriait le rav Eliahou Lopian tandis que nous buvions littéralement ses paroles.

Il ne voyait déjà plus d’un œil depuis longtemps, et progressivement, le deuxième commença à s’obscurcir. A l’époque, il habitait chez rabbi Noah et la rabbanite ‘Hana qui étaient aux petits soins pour lui, comme ils l’auraient été avec leur propre fils, bien qu’à son âge, il eut pu être leur père. Un jour, ils décidèrent d’emmener le rav à Jérusalem pour consulter le professeur Tikho, un ophtalmologue de renom. Le rav fut opéré de son œil malade et hospitalisé. Pendant toute cette période, ce fut principalement Yaakov Lévi – un de ses disciples les plus proches – qui l’assista. J’eus également le mérite de m’asseoir une nuit à son chevet. Yaakov Lévi ne pouvait supporter seul la charge de cette garde et on me pria de le remplacer, ce que je fis de bon gré, évidemment. Ce fut pour moi une expérience inoubliable.

J’arrivai le soir à la clinique. Le rav Lopian était allongé sur son lit d’hôpital et son visage était entièrement bandé. Il semblait souffrir terriblement, mais lui, avec sa grandeur d’âme et une maîtrise de soi exemplaire dit: «Israël Méïr, c’est toi?» Je répondis par l’affirmative.

«Là, dans le tiroir, il y a un livre de prières. Je n'ai pas encore fait l'office du soir, et il est déjà bien tard. Je ne récite jamais la prière par cœur pour mieux me concentrer et y prêter toute mon attention. Peux-tu lire le texte avec moi?» me demanda-t-il. Je savais que le rav, qui était déjà si âgé, connaissait toutes les prières de mémoire, jusqu'à la moindre lettre. J'ouvris donc le tiroir et en sortis le livre. Je commençai à lire, tandis que lui répétait les mots après moi. Quand il fallut dire: «Pardonne-nous notre Père parce que nous avons fauté, absous-nous, notre Roi, parce que nous avons transgressé», le rav ne put se contenir et se mit à sangloter. L'infirmière qui le soignait s'irrita aussitôt: «Rav Lopian, vous n'avez pas le droit de pleurer, sinon vos plaies ne pourront jamais cicatriser. Le professeur a demandé que vos yeux restent toujours secs, car l'humidité risque de gêner l'action des pommades.» Le rav se pinça les lèvres. Il fallait obéir aux recommandations du médecin. Avec grande difficulté, il parvint à retrouver son calme et à poursuivre sa prière. Quand il eut fini de prier, il fit appeler l'infirmière pour lui demander l'heure. Il était deux heures vingt du matin. Le rav voulut ensuite savoir si elle avait des enfants. «J'en ai deux» répondit-elle. «Je comprends que vous devez me garder, mais Israël Méïr se trouve à mes côtés. Vous pouvez rentrer chez vous et retrouver vos enfants. Vous n'avez nullement besoin de rester auprès de moi si tard dans la nuit. Je m'arrangerai bien. Israël Méïr s'occupera de moi.» L'infirmière était stupéfaite. La proposition du rav était si inattendue. Elle sourit. Le rav ne pouvait pas voir son sourire à cause des pansements. Elle lui répondit: «Je ne fais que mon travail, j'en ai d'ailleurs l'habitude. Merci quand même. Je vous suis très reconnaissante.» Au bout d'un quart d'heure, le rav l'appela à nouveau: «*Schwester* (infirmière), vous êtes encore là? Je comprends, vous n'avez pas le droit de quitter la clinique. Tant pis. En venant à Jérusalem, la rabbanite 'Hana m'a donné des biscuits. Là, dans le tiroir, ils sont enveloppés dans du papier brun. Je vous en prie, servez-vous. Soyez à votre aise!» Je ne pouvais que m'émerveiller devant tant de délicatesse, d'attention, de sensibilité, de commisération. Malgré la douleur, malgré le handicap, le rav gardait le souci de l'autre, se sentant inlassablement redevable. Cette nuit

fut pour moi très spéciale. Je la passais en compagnie de ce monument humain qui, même dans ces instants de souffrance extrême, aussi bien physique que morale, faisait preuve d'une remarquable humanité.

Cette année-là, l'année 5714 – 1953/1954 était une année embolismique. Pendant six mois, de Roch 'Hodech 'Hechvan jusqu'à Roch 'Hodech Nissan, je ne quittai la yechiva qu'à deux occasions. Au mois de 'Hechvan, j'assistai aux funérailles du Hazon Ich *zatsal* à Bné Brak et puis, quelque temps plus tard, j'accompagnai reb Eley qui devait prononcer une oraison funèbre pour les deux grands Sages de la génération – le Hazon Ich *zatsal* et le doyen des dirigeants de yechiva, le rav Isser Zalman Meltzer *zatsal*, de Ets 'Haïm à Jérusalem, décédés tous deux à quelques semaines d'intervalle.

Le monde de la Torah était tout mon univers, et je me consacrais corps et âme à mes études. Tout au long de la journée et une bonne partie de la nuit, nous étudions les traités de Baba Kama et de Baba Metsia. Pour ma part, je réussis à couvrir 120 pages du Talmud avec les commentateurs, jusqu'à les connaître par cœur. En cours, nous analysions le texte en profondeur en nous adonnant à un véritable épiluchage de dix ou onze pages à peine. Mais l'après-midi et le soir, je reprenais dans sa totalité le traité abordé le matin, et je renouvelais cette étude neuf fois de suite.

Le monde des yechivot du début des années 1950 était extrêmement pauvre. L'argent manquait pour nourrir et loger les élèves. Les yechivot de Beer Yaakov et de Zikhron Yaakov avaient pour salles d'étude les synagogues locales. Les conditions de vie y étaient déplorables. Notre réfectoire se trouvait dans une maison arabe abandonnée. Elle était minuscule et ne disposait pas d'eau courante. La cuisinière laissait à l'extérieur une marmite pleine d'eau avec un broc pour l'ablution des mains. Je me rappelle avoir vu un jour le Roch Yechiva en bras de chemise et un grand torchon de cuisine autour de la taille. Il avait retiré sa veste longue et avait retroussé ses manches pour se mettre au travail.

Que s'était-il passé? La cuisinière n'avait pas reçu son salaire depuis deux mois et faisait la grève. Elle ne viendrait plus préparer les repas pour les *babourim*. Rabbi Noah préféra ne pas mêler les élèves de sa yechiva à ces

problèmes d'intendance et avait mis la main à la pâte. Il avait lavé les légumes dans la bassine qui se trouvait dehors, et avait coupé le pain, épluché les concombres, tranché les tomates et les oignons. Le souper était prêt et attendait les 37 élèves affamés, âgés de 16 à 25 ans. Rabbi Noah n'était pas seulement grand en Torah, il était aussi, pour nous, pareil à un père aimant, comme il n'y en a guère. Et c'est justement le mariage de ces deux qualités qui faisait de lui un grand homme.

Plus d'une fois, il revenait éreinté d'une journée passée à Jérusalem. Il avait frappé à toutes les portes du ministère des Cultes, dans l'espoir d'y trouver une oreille attentive qui voudrait bien lui octroyer une aide. Sur son visage, on pouvait lire l'affliction. Il était exténué par le voyage et les démarches infructueuses. Quand il entrait dans la salle d'étude, il jetait son chapeau sur la première chaise, révélant ainsi sa haute calotte. Et essuyant la sueur qui perlait sur son front, il prenait place et se plongeait aussitôt dans son étude. Soudain, son visage s'éclairait. Il commençait alors à répondre aux questions, à expliquer les points difficiles, les uns après les autres, apportant un nouvel éclairage et un rayon de bonheur aux élèves de la yechiva dont les esprits se désaltéraient dans le courant de son eau vive. En un instant, tout était plus clair, plus limpide. La yechiva, les *babourim* étaient son univers. Ses élèves étaient les enfants qu'il n'avait jamais eus, ses meilleurs amis. Et, malgré les conditions matérielles difficiles, sur le plan spirituel, on peut dire que sa yechiva prospérait. Le rav Noah ne vivait que pour l'éducation, l'enseignement et la Torah. C'était là toute sa vie.

La disparition soudaine de ce rav fut pour moi un véritable choc. Il laissait un grand vide. Bien que j'eusse déjà quitté la yechiva au moment de son décès, j'en ressentis une immense tristesse. La yechiva de Knesset 'Hizkiyahou était le fruit de son assiduité exemplaire, de sa persévérance, de sa ténacité, l'ouvrage préparé de longue main par un seul homme, rescapé de la Shoah de surcroît. Après nombre d'années de difficultés – où il dut faire vivre sa yechiva à Zikhron Yaakov et encore de nombreuses autres où il travailla à la construction d'un édifice à Kfar Hassidim, se sou-

çant des moindres détails et s'efforçant toujours de répondre personnellement aux besoins de ses élèves – il pouvait enfin bénir le produit de son pénible labeur. Hélas, le jour même où ce nouveau bâtiment devait être inauguré – après un retard de quarante jours – il succomba et ne put même pas en profiter un seul instant. Au lieu de gagner leurs chambres dans les nouveaux locaux de Knesset 'Hizkiyahou, les élèves se rendirent à ses obsèques.

Un jour, le rav me raconta comment il en était venu à ouvrir sa yechiva. En 1952, avec le rav Moché Chmouel Chapira, qui était son ami – tous deux ayant étudié auprès des grands Sages de Lituanie – ils avaient consulté le Hazon Ich, le guide spirituel du peuple juif en ce temps-là. Ils souhaitaient entendre son avis et recevoir sa bénédiction quant à l'établissement d'une yechiva pour adolescents, de 16-17 ans. Cet établissement aurait le niveau d'une yechiva pour élèves plus âgés et aurait pour vocation de donner aux *babourim* une méthode d'étude, après que ceux-ci aient déjà reçu les bases dans ce que l'on appelle la yechiva *ketana* – pour les plus jeunes. Le Hazon Ich leur répondit que s'ils accomplissaient ce travail ensemble, dans une même structure, ils gaspilleraient leurs énergies. «Chacun de vous peut porter un tel projet tout seul» leur dit-il, et il leur conseilla d'ouvrir une telle yechiva, chacun de leur côté. Ils n'avaient pas osé contredire le Hazon Ich, et avaient accepté ses recommandations sans mot dire; le premier se rendit à Beer Yaakov et le second, à Zikhron. Dans les débuts, les *babourim* craignirent de s'inscrire dans cette toute nouvelle yechiva. Ils n'en connaissaient pas le niveau et les conditions matérielles y étaient particulièrement difficiles. Rabbi Noah retourna donc auprès du Hazon Ich et requit l'autorisation de fermer son institution et de retourner à Jérusalem. Désespéré, il dit au grand Sage: «Je ne réussis pas. Les élèves viennent à la yechiva, certes, ils apprécient mes cours, mais ils ne restent pas et retournent à Jérusalem, Bné Brak ou Peta'h Tikva.» En réponse, le Hazon Ich lui parla d'un vieux Juif du nom de rav Eliahou Lopian qui habitait Jérusalem. C'était un des Sages les plus anciens du *moussar* et le Hazon Ich exhorta rabbi Noah à se rendre auprès de cette sommité et de le convaincre de se joindre aux ensei-



gnants de la nouvelle yechiva. Le maître de Bné Brak remit au rav Chimonovitz l'adresse du rav Lopian à Jérusalem et lui suggéra de dire au vieux rav qu'il venait de sa part et que le Hazon Ich en personne le pria de devenir le *Machgia'h* de la yechiva de Zikhron Yaakov. Ainsi fut fait. Mais le rav Lopian ne voulut rien entendre. «Après la Shoah, quand j'ai quitté la Lituanie j'ai enseigné pendant de très nombreuses années à Londres. Aujourd'hui, j'ai 90 ans environ et j'ai fait le vœu de m'installer à Jérusalem et d'y étudier l'ordre de Kodachim dans le Talmud, qui traite du Temple et du service des prêtres. Je ne suis pas du tout disposé à quitter Jérusalem. Lorsque le Messie viendra et qu'il reconstruira le Beth Hamikdash, on me consultera certainement sur les lois du Temple et je ne saurai pas répondre. C'est pourquoi, j'ai pris sur moi d'étudier ces sujets-là, avant qu'il ne soit trop tard.» Rabbi Noah retourna auprès du Hazon Ich à Bné Brak et lui fit part du refus du maître du *moussar*. Le Hazon Ich s'obstina et envoya une lettre à reb Eley. C'est à la suite de cette lettre que ce dernier accepta de s'établir à Zikhron Yaakov et de devenir le pôle d'attraction de la yechiva. De jeunes *ba'hourim*, principalement originaires du village Haréah et de l'école Noam, qui se trouvaient à proximité de Zikhron Yaakov, commencèrent à s'inscrire à Knesset 'Hizkiyahou. Ils furent rapidement conquis par la personnalité et les connaissances phénoménales en Torah de rav Eliahou Lopian. Celui-ci devint la force motrice de la nouvelle yechiva. Son envergure ne concernait pas uniquement ce qui avait trait au *moussar*, elle se manifestait également dans son incroyable érudition dans le *Chass*. A Londres, à la yechivat Ets 'Haïm, il n'avait pas servi de *Machgia'h* – responsable de la construction morale et de l'évolution spirituelle des élèves – mais il en avait été le Roch Yechiva, chargé des études. Au mois de Adar 5714/1954, lorsque le rav Eli Michkovski *zatsal* tomba malade, et qu'il lui fut impossible de se rendre chaque jour à Zikhron Yaakov, reb Eley le remplaça. Les cours qu'il nous fit sur les chapitres huit (*Hachoe!*) et neuf (*Jlamekabet*) du traité Baba Metsia, jonglant avec les commentateurs anciens et plus récents, furent la meilleure preuve de son grand savoir. Il dispensait ses leçons sans jamais consulter la moindre note ni même les pages du Talmud puisque sa vue était, à l'époque, très mauvaise.

Sa doctrine du *moussar* prônait l'action avant l'étude de l'éthique en tant que telle. «Le Midrach [les textes d'étude] n'est pas l'essentiel. Ce qui compte c'est l'action!» nous disait-il. Il exigeait par exemple de ses élèves qu'ils accomplissent quotidiennement au moins trois actes de bienfaisance.

Ces actions charitables pouvaient prendre une forme quelconque: expliquer à un élève en difficulté un commentaire abscons du Talmud, reprendre avec lui le cours du rav Michkovski ou celui du rav Noah. Je ne pouvais pas dormir sans avoir accompli dans la journée mes trois actes de bienfaisance. S'il se faisait tard et que je ne m'étais pas encore acquitté de ces impératifs, j'allais remplir le broc dehors pour en laisser l'usage à celui qui viendrait après moi pour se laver les mains.

Le rav Lopian institua d'autres règles. Nous devions tenir un carnet où il fallait inscrire les recommandations que le rav avait l'habitude de nous faire à l'occasion de son cours hebdomadaire. Une des règles qu'il avait instituées était remarquable d'intelligence. Avant d'aller dormir, même s'il était déjà trois heures du matin et que nous venions de finir notre étude, nous devions masquer, à l'aide d'une feuille de papier, le commentaire des Tossafot qui apparaissait sur la page que nous étions en train d'apprendre. Nous devions ensuite faire glisser la feuille, tout doucement, jusqu'à pouvoir lire la question posée par les commentateurs médiévaux: «Et si tu dis...» Et, aux mots: «Alors il faut dire que...» qui introduisent la réponse, il nous fallait fermer la guemara et tenter, avant de nous endormir, de trouver, par nos propres moyens, une réponse adéquate. L'initiative du rav était fort ingénieuse. Ses élèves se mettaient au lit avec, à l'esprit, cette question à laquelle ils devaient songer avant de plonger dans le sommeil. Reb Eley attendait de ses étudiants qu'ils aiguisent leurs esprits et exercent jusqu'à l'extrême leurs facultés cognitives. Nous mettant imperceptiblement en concurrence, nous devions creuser la question, en décortiquer tous les aspects et trouver avant les autres une réponse acceptable, sans consulter celle des exégètes. Chaque nuit, j'allais dormir avec, en tête, une autre question, et je n'avais pas de plus grande satisfaction que d'en trouver la réponse. Avec les années, je compris l'intérêt éducatif d'une telle pratique.

Elle visait à occuper l'esprit des adolescents de 16-17 ans que nous étions avec une problématique soulevée par le Talmud, afin de l'écarter de toute autre forme de distraction. «La Torah était notre métier» comme le disent nos Sages, elle remplissait toute notre vie à Zikhron Yaakov. Nous ne lisions jamais les journaux et n'avions guère d'autre occupation que celle de l'étude de la Torah. Le matin, en allant à la synagogue, nous tentions de glaner des informations pour nous tenir quelque peu informés des nouvelles du pays ou du monde en général. Hormis ceci, notre esprit était entièrement occupé par les directives de ces fameux carnets, par la question qui nous avait accompagnés dans notre sommeil et par notre étude. Reb Eley institua une autre règle: nous devons nous efforcer, au moins une fois par semaine, en général, le Chabbat, de ne parler de qui que ce soit. Ce jour-là, les expressions «il a dit», «il a fait» étaient bannies de notre vocabulaire. Nous devons ainsi éviter toute forme de médisance ou de commérage. Proférer des paroles neutres ou flatteuses sur les autres nous était également interdit. Il fallait tout simplement ne pas parler d'autrui. Tel était le programme éducatif du rav Eliahou Lopian: multiplier les actes de bienfaisance, approfondir l'étude, devenir plus assidu et enfin, apprendre à retenir sa langue. C'est ainsi que ce grand maître de la Torah entendait transformer ses élèves en véritables Bné Torah – en Juifs totalement investis dans le service divin.

Au décès subi du rav Noah – à l'âge de 45 ans à peine – le rav Eliahou Lopian prononça un éloge funèbre bouleversant, dans la grande salle d'étude de la toute nouvelle yechiva de Kfar Hassidim. Le rav Lopian s'adressa au rav défunt comme un père à son fils: «Rav Noah, fit-il, tu peux m'inviter à comparaître devant la cour céleste. J'y déposerai un témoignage en ta faveur. Tous les livres, qu'ils appartiennent à la Torah révélée ou à la sagesse ésotérique, nous révèlent que le tribunal céleste pose un certain nombre de questions à la personne décédée. La première est: «As-tu fixé des moments d'étude de la Torah?» Sache que je pourrai raconter à ceux qui te jugent comment, de jour comme de nuit tu as étudié avec constance

et ténacité. Je pourrai témoigner que tu n'es jamais resté un seul instant inoccupé, que tu n'as pas passé un seul moment de ta vie sans Torah.» Rav Lopian décrivit ensuite avec amour et tendresse les efforts investis par le rav Noah dans l'étude et poursuivit: «La deuxième question: «As-tu été honnête dans tes transactions?» Reb Noah, tu portais la yechiva à bout de bras: les entrepreneurs, les ouvriers, les personnels d'entretien et de cuisine... Avec toutes ces personnes, tu as agi avec une honnêteté irréprochable. Tes mains sont parfaitement propres.» Le rav fit alors le détail de toutes les questions posées au moment du jugement dernier et prit magistralement la défense du regretté Roch Yechiva. Il s'adressa ensuite aux élèves et leur dit: «J'aimerais ajouter quelques mots à l'intention des anciens élèves et de ceux qui étudient aujourd'hui à Knesset 'Hizkiyahou. Comme vous le savez certainement, le rav Noah n'a pas eu la chance d'avoir des descendants. Sachez que vous êtes ses enfants! Je vous demande de rester ici jusqu'à la fin des sept jours de deuil. Aucun de vous ne doit quitter la yechiva avant d'avoir achevé la semaine de deuil. Nous allons ensevelir le rav Noah dans la terre d'Israël qu'il chérissait tant, et à notre retour nous célébrerons ensemble les sept jours à la mémoire du défunt. Nous allons étudier de jour comme de nuit, jusqu'au bout de nos forces et chaque page, chaque chapitre, chaque verset sera étudié en faveur de l'élévation de l'âme du rav Noah, parce que si vous êtes ici, c'est bien grâce à lui!» Ce jour-là, les *tefillin* étaient devenues une denrée rare à la yechiva. Personne n'avait prévu de rester à Kfar Hassidim. Nous étions venus à l'enterrement avec l'intention de repartir juste après la mise en terre. Mais voilà que le *Mach-gia'h* nous enjoignait de rester à Knesset 'Hizkiyahou pour les sept jours et moi – qui étais venu spécialement de Jérusalem pour retourner le même soir à Kol Torah où j'étudiais alors – je n'avais apporté aucun bagage, comme de nombreux autres élèves.

Nous ne quittâmes donc Kfar Hassidim que sept jours plus tard, comme nous l'avait ordonné rav Lopian. Les rares phylactères qui se trouvaient à notre disposition passèrent de main en main et nous les enfiliions tour à tour. L'émotion pendant l'étude était très forte parce que nous savions que chacun des mots prononcés permettait à l'âme de notre rav bien-

aimé de s'élever encore davantage. Reb Eley, lui, penché sur son pupitre et étudiant avec ferveur, puisant des forces insoupçonnées, nous servit d'exemple.

Quelque temps après, la rabbanite 'Hana épousa en secondes noces un Roch Yechiva qui était veuf également et qui avait immigré des Etats-Unis – le rav Chmouel David Warchavsky *zatsal*. Ce dernier fit éditer les interprétations du rav Noah sur le Talmud, en deux tomes. La rabbanite 'Hana Michkovski – de son nom de jeune fille – est jusqu'à ce jour la *em baït*, l'intendante de la yechiva de Kfar Hassidim.

## Maturité à l'ombre de la Torah

Après un an passé à Zikhron Yaakov, je retournai à Kol Torah. Cela faisait quatre ans que j'étudiais à la yechiva et l'année passée à Knesset 'Hizkiyahou avait été particulièrement profitable. J'avais mûri et quand je regagnai Kol Torah, j'avais le sentiment de retourner chez moi.

Je devais à présent rejoindre le cours du Gaon rabbi Chlomo Zalman Auerbach. C'était une personnalité exceptionnelle. Il était né à Jérusalem et il habita toute sa vie dans le quartier de Chaaré 'Hessed. Depuis sa plus tendre enfance, il avait acquis un grand renom dans tout Jérusalem, renom qu'il devait à son remarquable génie. A l'âge de 18 ans, il avait rédigé son premier ouvrage, *Meoré Ech*, qui traite des problèmes halakhiques que pose l'usage de l'électricité le Chabbat et les jours de fêtes juives. Cet ouvrage aborde une grande variété de sujets, parmi lesquels l'extinction, l'allumage, l'automatisme et la mécanique. Ce livre de grande envergure avait été écrit de la plume d'un jeune homme de 18 ans, qui n'avait jamais fréquenté l'école élémentaire et encore moins le lycée, dont les connaissances avaient été acquises uniquement au *der* – institution entièrement vouée à l'enseignement de la Torah – de Ets 'Haïm à Jérusalem. Il avait été un des élèves les plus proches du rav Isser Zalman Meltzer. Or, pour acquérir des connaissances dans les matières qu'il n'avait jusque-là jamais abordées, le rav avait suivi des cours de physique et d'électricité auprès d'un ingénieur.

A l'âge de 34 ans, il fit paraître un autre ouvrage, *Maadané Erets*, qui traite des lois de la Chemita – la septième année du cycle agricole, où les terres d'Erets Israël sont laissées en friche. Il y aborde, avec force détails, les lois relatives à la septième année. Cette fois, il lui fallut s'instruire en botanique, en agronomie, en arboriculture et connaître les processus de maturation des plantes, l'entretien des cultures et des végétaux selon leurs

espèces. Ce livre aborde également la loi des prémices, la dîme et les prélèvements obligatoires des récoltes ou de la pâte de même que les lois de *Péa* et *Lékef*<sup>36</sup>.

Sa modestie était tout aussi exceptionnelle. Jusqu'à son dernier jour, il habita un appartement de deux pièces, dans le quartier de Chaaré 'Hessed, où il éleva ses dix enfants. Il consacra toute son existence à l'étude de la Torah et enseigna pendant 45 ans à la yechivat Kol Torah, fonction qui était sa seule fierté. Il devint l'une des personnalités les plus éminentes, un des plus grands Sages de la génération. Pourtant, quand il fallait signer une lettre ou un document, il écrivait toujours: «Chlomo Zalman Auerbach, enseignant à la yechivat Kol Torah, Jérusalem.» Des plus érudits aux personnes les plus simples, le monde juif dans son ensemble respectait ses décisions en matière de *halakha*. Mais, dans son testament, il exigea dans les termes les plus clairs, que les mots «Gaon», «décisionnaire de la génération» ou «pilier de la Torah» ne soient jamais associés à son nom. Rabbi Chlomo Zalman était unique. Rares furent les rabbins qui, comme lui, suscitèrent l'admiration de l'ensemble du monde pratiquant. Toutefois, dans les cercles laïcs, on n'entendit parler de lui qu'au moment de ses funérailles, lorsque près de 300'000 hommes, toutes tendances religieuses confondues, accompagnèrent sa dépouille jusqu'à sa dernière demeure. Jamais il ne s'était occupé de politique et il avait le dégoût des questions partisans. Il était le maître de tous, incontestablement.

Quand j'arrivai à la yechivat Kol Torah, je fus profondément marqué par la personnalité de ce rav. A l'époque, j'assistais au cours hebdomadaire qu'il donnait à tous les élèves de la yechiva. Je ne comprenais pas toujours ses leçons dans leur intégralité, mais après un an d'interruption, quand je retournai à Kol Torah, je fus désigné pour les retranscrire par écrit. Evidemment à l'époque, nous ne disposions pas de magnétophone.

Le mercredi, à six heures, le rav approfondissait devant tous les élèves de Kol Torah, les sujets abordés à la yechiva pendant la semaine et nous exposait ses propres interprétations. Après l'étude des différents commen-

36 Ndt: Lois relatives à la terre qui stipulent que les agriculteurs destinent une partie de leurs récoltes à l'intention des indigents.

tateurs, il fallait donner un cadre, bâtir une structure et apporter davantage de cohérence et d'unité autour de ce qui venait d'être étudié. Il fallait aussi approfondir les bases du raisonnement des différents exégètes et y apporter un nouvel éclairage, plus édifiant. C'était là l'objet du cours donné par le rav Chlomo Zalman à toute la yechiva le mercredi soir au cours duquel il nous invitait à découvrir sa compréhension personnelle de ces sujets. Il se refusait au *pilpoul*, évitait les débats oiseux et toute forme de sophisme lui était parfaitement étrangère. Il prenait place devant son pupitre de bois sur lequel il ouvrait sa guemara et commençait à parler. Sa voix était claire, ses paroles fluides ruisselaient comme un filet d'eau pure. Il n'avait pas de notes – de sorte qu'il pouvait regarder ses élèves de ses yeux rieurs. Moi, j'écrivais chacun de ses mots, à toute allure tout en soignant, malgré tout, mon écriture. Je voulais suivre le rythme de ses paroles et ne ratais pas un seul mot. Le soir, après le souper, je recopiais au propre les notes que j'avais prises. Le jeudi matin, après l'office, je les soumettais au rav Auerbach qui me les rendait au bout d'un ou deux jours tout en ayant ajouté des remarques, des corrections et des annotations. Puis, le cahier passait à Mordekhai Wormser, que l'on surnommait Miro, qui habitait rue Hillel à Jérusalem et qui avait, chez lui, une machine à écrire. Miro savait taper à la machine. Il faisait quelque vingt copies du cours de la semaine, avec du papier carbone. La première copie était remise au rav et moi j'avais le privilège de recevoir la seconde. Un jour, j'écrivis dans mon cahier: «*Vekacha al baHazon Ich*» – «Et il questionne les propos du Hazon Ich.» Quand le rav Auerbach me rendit le cahier, je découvris qu'il avait barré le terme *kacha* pour le remplacer par *ts'y*. Je lui en demandai la raison. Il me répondit par une question: «Suis-je en mesure de contester, d'interroger ce que dit le Hazon Ich? Je ne suis que poussière à ses pieds. *Ts'y* qui est l'abréviation de *tsarikhyioun* signifie, que les propos du Hazon Ich gagnent à être approfondis, mais que Dieu nous préserve de les mettre en doute! Est-il seulement possible de les mettre en question? Si tu ne comprends pas ce que dit le Hazon Ich, ce n'est pas parce que ce qu'il dit est contestable ou discutable, mais parce que tu ne les comprends pas et que tu te dois de les approfondir!»



Outre les leçons talmudiques qui remplissaient le cahier, outre les interprétations inédites et remarquables, dont il nous abreuvait ainsi que les éclairages éblouissants qu'il apportait à notre étude, le rav tenait également à nous éduquer – nous – les élèves auxquels ces notes étaient destinées.

J'ai gardé jusqu'à ce jour et avec le plus grand soin, les copies des cours du rav Chlomo Zalman qui, plus tard, furent publiés, pour devenir éminemment célèbres. Parmi ces copies, j'ai conservé ce cahier de notes où l'on voit mon écriture chargée des corrections manuscrites du rav. Sur la page de couverture, j'avais écrit: «Cours de *lyoun* – approfondissement – du traité Baba Metsia du rav HaGaon Rabbi Chlomo Zalman Auerbach *chlita*, yechivat Kol Torah. Nom de l'élève: Israël Méïr Lau. Et, chaque fois que je tiens le cahier entre mes mains, que je l'ouvre, que je le feuillette, mon cœur se remplit d'une émotion toute juvénile, tel un élève de yechiva qui se trouverait devant son maître. Je revois mon écriture et autour, celle de mon rav et je m'étonne toujours: j'avais rempli toutes les pages de mon cahier et il ne m'était pas venu à l'esprit de laisser plus de place aux remarques du rav. Sur chaque page ou presque, on peut lire les annotations de rav Auerbach, dans une langue précise, concise et ordonnée. Chacune des lettres de son écriture révèle son extrême finesse, son éblouissante érudition et son exactitude. Alors, une joie profonde m'envahit à l'idée d'avoir eu le grand mérite d'être son élève et d'avoir eu la chance de recopier ses enseignements.

Après le cours, j'eus plus d'une fois l'occasion de raccompagner le rav à son domicile. Tantôt, nous marchions en silence, tantôt, il engageait la conversation. Un jour, il me raconta que le rav Fogelman, mon oncle de Kyriat Motskin, lui avait rendu visite. «C'est un homme précieux. Il t'aime comme son propre fils et il voudrait que tu passes ton baccalauréat, pour te faciliter l'avenir. Il estime que cela pourrait s'avérer utile. On ne sait jamais, dans la vie... car il a constaté que chez nous, à la yechiva, nous nous consacrons exclusivement à l'étude des matières saintes, sans jamais abor-

der le profane. J'ai toutefois accepté sa proposition compte tenu de ta situation particulière. Je voulais aussi le rassurer. C'est un homme grand en Torah et s'il perçoit les choses de cette façon, si le soir, après tes études à la yechiva, tu peux apprendre seul ce qu'il faut savoir pour passer ton baccalauréat – et je pense que tu en es tout à fait capable – alors fais-le.»

Quelques jours plus tard, le rav Chlomo Zalman Auerbach me demanda si j'avais pris ma décision quant à la question des études profanes. Je lui répondis que je ne pouvais pas me présenter aux examens du baccalauréat, parce que je n'avais même pas fini la classe de troisième. Il me fallait donc rattraper tout ce retard et passer au préalable les épreuves préliminaires. Le rav me demanda alors quelles étaient les matières couvertes par ces examens et je lui répondis qu'il y avait la physique, la chimie, la biologie et la géographie. J'ajoutai que je n'étais pas bon dans les matières scientifiques et que je préférais les lettres. Il ouvrit sa bouche de stupeur et me demanda comment on pouvait ne pas aimer la physique – la science de l'univers, l'étude de la Création et de la manifestation du divin dans la nature! Il était en transe. «Je prends le bus de la ligne 5 avec des étudiants qui se rendent à l'université. Si j'ai de la chance, ils me font une place. Parce qu'aux heures du matin, l'autobus est bondé. Or mes cheveux commencent à blanchir et, généralement, ils me traitent avec respect et me cèdent leur place. Je les entends parler et échanger des connaissances en vue d'un cours ou d'un examen. Et, si je les entends parler de physique, d'électricité, d'hydrologie ou de climatologie, je tends mon oreille dans l'espoir de glaner des bribes de leurs conversations et de m'instruire sur quelque découverte intéressante. Souviens-toi du verset d'Isaïe, au chapitre 40: «Levez vos yeux au ciel et voyez qui a créé tout cela!» Comment peux-tu ne pas aimer la physique?» finit-il par me demander, lui qui avait, dès l'âge de 18 ans, écrit, comme je l'ai précisé plus haut, un livre savant sur l'usage de l'électricité le Chabbat. A l'époque, il avait 44 ans, et moi, j'en avais 17. Il ne pouvait tout simplement pas concevoir l'idée que je ne puisse pas apprécier un domaine aussi fondamental que celui-ci – et moi, je n'osais pas le lui expliquer. Je me rappelle jusqu'à ce jour combien sa réaction m'avait troublé.

Un jour, nous retournions ensemble chez lui, après le cours du mercredi. Nous passions entre les arbres de la cour du collège Landau, à l'angle de la rue Oussichkin et Keren Kayemet. Soudain, le rav Chlomo Zalman arrêta sa marche – et à cet instant, il éclaira la voie que je devais prendre dans la vie et donna une direction à mon existence.

Il me raconta longuement ce qu'il avait entendu des rabbins Konstadt et Reiner, ainsi que de Monsieur Zeev Lang, le directeur administratif de la yechiva. Ces derniers lui avaient parlé des allocutions exceptionnelles de mon père avant la Shoah, et rav Chlomo Zalman, ne tarissant pas d'éloges, me rapporta combien il avait été impressionné par ce qu'il avait entendu et par ce que d'autres personnes encore lui avaient raconté. Il ne cessait de s'émerveiller de la force rhétorique de papa, de son éloquence, son brio et sur la façon dont il avait su manier le verbe et illustrer ses propos avec justesse par des anecdotes et un flot incessant d'histoires. «On m'a dit, fit-il, que ton père est arrivé un jour à Francfort pour parler du Judaïsme. A minuit, alors qu'il avait déjà longuement parlé, il y eut une coupure de courant. Des centaines de Juifs allemands, pour la plupart, s'étaient rassemblés dans la synagogue de Francfort pour écouter son discours. La salle était comble et soudain – ce fut le noir complet. L'obscurité la plus totale. Ton père, qui craignait que la foule, dans son empressement, ne s'affole pour trouver dans le noir le chemin de la sortie, dit en Yiddish: '«Chers Juifs, maintenant il est minuit, c'est le moment de faire *Tiko un HatsoF!* Rachel, notre mère pleure pour ses enfants. Imaginez son tombeau, à Bethléem. Rachel, notre matriarche, sanglote. Elle pleure à cause de l'exil et parce qu'elle attend le jour où ses descendants retourneront enfin sur leur terre.» Ton père fit ensuite la description de Rachel notre mère, de sa sépulture, comme s'il y était et qu'il la voyait de ses propres yeux. Pendant près de vingt minutes, dans le noir, il parvint à captiver l'attention de la foule nombreuse et à fasciner son imagination jusqu'à ce que la lumière revienne enfin. Et, quand la salle fut à nouveau éclairée, il reprit le cours de son propos et réussit à tenir son auditoire en haleine pendant encore dix longues minu-

37 Ndt: Prière que l'on fait au milieu de la nuit en souvenir de la destruction du Temple de Jérusalem.

tes.» J'avais 17 ans, et je ne comprenais pas bien pourquoi le rav Chlomo Zalman tenait à me raconter tout ceci, après son cours, sur le chemin du retour. Il connaissait mon père par tout ce qu'il en avait entendu dire et lui portait une estime posthume. Je lui demandai s'il désirait, à son tour, entendre un récit que m'avait fait Naftali, naguère, et qui illustrait également son incroyable éloquence. Rabbi Chlomo Zalman me regarda avec intérêt. Assurément, il voulait entendre cette histoire. «Naftali, commençais-je, mon frère eut l'occasion de se rendre à Varsovie en 1949 pour organiser la Alyah des enfants juifs restés en Europe. Il avait en main une lettre de Chaoul Avigour à l'attention du délégué israélien à Varsovie, Youlek Eisenberg alias Israël Barziläi, qui, plus tard, deviendra ministre Mapam de la Santé. Naftali avait besoin du soutien de la délégation israélienne pour mener sa mission à bien. Il se présenta donc avec sa lettre à Barziläi. «Vous êtes Lau?» demanda celui-ci. «J'ai connu un certain rav Lau. Je ne pourrais jamais l'oublier d'ailleurs.» Naftali se tut et le délégué de poursuivre: «Cet homme fit échouer un jour un de mes projets. A l'époque, je me trouvais à Wlozlawek, en Pologne, à l'occasion des élections pour le rabbinat de la ville. Deux personnes s'étaient portées candidates – la première représentait l'Agoudat Israël, à laquelle nous, les gens du Chômer Hatsaïr, nous nous opposions de la manière la plus féroce. Le deuxième candidat venait du Mizra'hi, ce qui était, pour nous, l'option la plus acceptable. Un jour avant les élections, le candidat de l'Agoudat Israël annonça qu'il avait invité le meilleur orateur de Pologne pour soutenir sa campagne. Cet homme, disait-on, n'avait pas son pareil parmi les trois millions et demi de Juifs du pays! Il s'agissait du rav Lau de Piotrkow-Tribunalski. Au Chômer Hatsaïr, nous connaissions son éloquence et savions qu'il avait le don de galvaniser les foules et d'influencer l'opinion. Il nous fallait agir et faire échouer à tout prix le meeting qui devait se tenir en sa présence. Notre plan était bien simple: je devais arriver plus tôt et prendre place dans les premiers rangs. Mes amis devaient se disperser dans la salle, tandis que l'un d'eux s'installerait près de l'armoire électrique et couperait le courant. Après quelques minutes, je devais lever le bras et faire signe à mes camarades dans la salle.

Ceux-ci devaient alors faire du tapage et empêcher le rav de poursuivre son discours. A ce moment, celui qui se tenait à l'entrée près des fusibles, devait les faire sauter. Prise de panique, la foule rassemblée quitterait les lieux en hâte...

Le rav commença donc son allocution. En quelques mots, il avait déjà captivé son auditoire et moi de même. Je fus littéralement séduit par la magie de ses paroles que j'en oubliai la raison première de ma présence dans la salle. J'oubliai de lever la main et de donner le signal dont nous avions convenu avec mes camarades pour semer le trouble. Et, en fin de compte, ce fut le candidat de l'Agoudat Israël qui fut élu au détriment de notre favori.» Le silence se fit dans la pièce et, après quelques instants, Naftali dit à Barzilai: «Je suis le fils du rav Lau de Piotrkow.»

Alors qu'il écoutait mon récit, rav Auerbach semblait captivé. De sa voix douce, il me dit: «Israël Méïr, écoute. Quand la tragédie frappe le peuple juif, qu'une personne tombe grièvement malade ou que nous subissons la violence sanguinaire des fedayin, nous récitons des psaumes à la yechiva, en public, et quand c'est toi qui diriges cet office et que nous répétons après toi chacun des versets, je suis singulièrement bouleversé. Pourtant, je les connais bien ces psaumes. Mais il y a quelque chose de subjuguant dans ta voix. Te rappelles-tu l'histoire de Eliahou Hanavi et de A'hav? Le prophète admonesta le roi juif pour avoir supprimé Navot, le Jezreélite et pour lui avoir usurpé sa vigne. Dans son sermon, Eliahou emploie l'expression suivante: «Tu as assassiné et maintenant tu hérites?» Je répondis au rav Auerbach que je me le rappelais bien, mais que je ne comprenais pas vraiment où il voulait en venir. Et celui-ci de poursuivre: «Au fond, comment comprendre que Navot ait mérité une mort si tragique? Il possédait une vigne dans le Jezréel que le roi A'hav convoitait, mais il n'était pas disposé à la vendre parce qu'elle avait appartenu à ses ancêtres. «Le Seigneur me préserve, dit-il au roi envieux, de te céder l'héritage de mes pères» Pourquoi alors mérite-t-il un tel châtement? Pourquoi doit-il mourir?» Et pour éclaircir son propos et renforcer l'impact de ses mots, le rav cita le Midrach qui décrit la raison de la tragique fin de Navot. Dieu

avait doté Navot d'une voix divine. Les Juifs qui se rendaient sur le mont du Temple, à Jérusalem, avaient l'habitude d'écouter Navot qui chantait pour le plus grand bonheur des pèlerins. Mais il finit par s'enorgueillir. L'adulation des foules le remplissait de fatuité et de suffisance. Avec le temps, il refusa de chanter à moins de se faire prier. Les gens le suppliaient avec insistance pour qu'il fasse entendre sa voix céleste. Il n'acceptait de chanter que lorsqu'on lui envoyait des délégations de princes et de seigneurs qui l'imploraient aussi. Et il finit par ne plus chanter du tout. Dieu lui dit: «Tu avais un rôle à jouer dans ce monde. Tu devais remplir les cœurs de joie. Je t'ai fait naître avec cette voix inhabituelle, ce rare talent, et J'ai placé dans ta gorge ce fifre enchanteur, afin que tu t'en serves et que ton chant s'élève au firmament. Ne prive pas les hommes de ce bien qui leur appartient et que Je ne t'ai donné qu'en gage. En refusant de chanter, tu trahis ta vocation sur terre. Tu as manqué aux obligations qui te donnaient droit à la vie et comme tu ne les as pas remplies, tu mérites de mourir.»

«Israël Méïr, insista le rav Chlomo Zalman, après s'être tu un instant, Dieu t'a doté de ce don qu'est l'art de la rhétorique, l'éloquence. Il semblerait que tu ressembles à ton père. Tu te dois donc de diriger ta vie selon cette voie: désormais, tu possèdes un but clairement défini dans l'existence. Tu as reçu ce cadeau du Ciel et tu n'as pas le droit de l'ignorer ou de t'en détourner. On ne rejette pas les bienfaits dont le Créateur nous a gratifiés. Je ne sais pas interpréter les plans divins, mais peut-être est-ce en vertu de ce talent que tu es sorti indemne des cendres de l'Europe. En tout cas, il est une chose qui me semble parfaitement claire: tu dois te consacrer à l'étude, accumuler des connaissances, sans cesse, pour qu'un jour, ta voix puisse, elle aussi, porter jusqu'au loin son message.»

Nous étions en 1955. Ce singulier dialogue, à l'ombre des pins – entre le génie de la génération et moi-même qui n'avais que 18 ans – fut pour moi un des moments les plus importants de mon existence. Cette conversation devait donner un sens, une optique, une direction à mon parcours.

Même après mon départ de Kol Torah pour Poniewicz à Bné Brak, je restais attaché au rav Chlomo Zalman Auerbach. Je pris d'ailleurs l'habitude de me rendre à Jérusalem avant Roch Hachana pour recevoir sa bénédiction et celle des autres rabbins de Kol Torah, auxquels je devais énormément.

Cela faisait déjà deux ans que j'étudiais à Bné Brak, lorsque je me rendis chez lui, comme à mon habitude, pour recevoir sa bénédiction. Nous conversâmes dans sa minuscule bibliothèque – et au moment de redescendre les marches de l'escalier en pierre avec sa rambarde de fer – je l'entendis qui m'appelait: «Israël Méïr!» Je tournai la tête et le vis en haut de l'escalier, me faisant signe de revenir. J'obéis aussitôt. Je le suivis à nouveau dans sa chambre et il me dit: «Ecoute, tu n'as ni père ni mère. Tu pourrais avoir un avenir brillant, mais tu n'as personne pour te soutenir. Je voudrais te remettre une lettre. Je ne sais pas si un jour elle aura une quelconque valeur, parce qu'au fond je ne suis qu'un enseignant à la yechivat Kol Torah. Il existe de nombreux directeurs de yechiva, de très nombreux rabbins plus grands et plus importants que moi; mais on ne sait jamais, et de toute façon, si cette lettre ne sert à rien, elle ne peut certainement pas nuire. Permits-moi donc de t'en écrire une. Pas maintenant, non pas maintenant, je ne voudrais pas te retarder. Dis-moi seulement où tu souhaiterais la recevoir.» Je restais muet de stupeur. Après un court instant, je retrouvai mes esprits et je lui proposai de m'écrire à la yechiva de Poniewicz, à Bné Brak. Une semaine plus tard, je recevais la fameuse lettre de rav Chlomo Zalman Auerbach, écrite de sa main, et rédigée sur un papier à lettres personnel:

«Chlomo Zalman Auerbach, ville sainte de Jérusalem, qu'elle soit très prochainement reconstruite, amen! Avec l'aide de Dieu, Eloul 5718.

«C'est pour moi un plaisir d'honorer et de faire connaître mon élève cher et aimé, cet excellent étudiant qui se distingue dans l'étude de la Torah et dans la crainte divine, Monsieur Israël Méïr Lau, qui a étudié pendant de nombreuses années et à notre plus grande joie dans notre yechivat Kol

Torah dans la ville sainte de Jérusalem, qu'elle soit reconstruite. Israël Méïr a prospéré dans son étude et y a vu réussite et bénédiction. C'est, de surcroît, un garçon fort agréable, un homme de vertu, que le Créateur a gratifié du don de l'éloquence. Son charisme – cette qualité précieuse et belle – est remarquable et lui permet de transmettre son savoir et l'esprit qui l'anime à de jeunes étudiants. Il sait leur enseigner la Torah, la crainte divine et enraciner dans leur cœur l'envie d'apprendre ainsi que l'amour de Dieu. C'est pourquoi, que soit agréée cette prière que j'adresse aux directeurs de yechiva et aux personnes qui ont une responsabilité dans l'enseignement de le recevoir et de le soutenir. Je suis certain qu'ils en retireront une satisfaction complète, car il est fait pour l'excellence et il est promis à un grand avenir. Je lui fais cette bénédiction: que Dieu l'aide à accroître ses acquis, à renforcer son savoir et à toujours gravir les marches de la spiritualité. Qu'il réussisse dans tout ce qu'il entreprend et que le Tout-Puissant soit toujours avec lui! Signé: Chlomo Zalman Auerbach.»

Les mots me manquent pour décrire mon émotion et ma surprise à la lecture de cette lettre. D'ailleurs, chaque fois que je la lis à nouveau, je suis ému jusqu'aux larmes.

Le père du rav Auerbach, rav 'Haïm Yehouda Leib Auerbach – qui était le Roch Yechiva des kabalistes de Chaar Hachamaïm – tomba malade. Il dut garder le lit et un *minyán* d'élèves, parmi les plus proches de son illustre fils, fut invité à lire des psaumes à son chevet. J'avais alors 17 ans et j'eus un jour l'occasion de participer à ces prières. Lorsque j'entrai dans la chambre, mes jambes se mirent à trembler. Malgré le nombre infini de cadavres que j'avais vus dans ma jeunesse, je ne pus contenir mon trouble. L'homme qui reposait dans son lit, je l'avais personnellement connu. C'était le père de mon rav bien-aimé, et l'idée que ce dernier allait d'un instant à l'autre devenir orphelin agitait les esprits et chargeait l'atmosphère d'une singulière pesanteur. Il me semblait étrange de me trouver là moi – l'orphelin de père et de mère, dès l'âge de cinq ans – avec mon rav, le rav Chlomo Zalman qui allait le devenir à 48 ans. J'entrai donc dans la pièce et



vis rav 'Haïm Yehouda Leib Auerbach, homme d'une grande beauté dont le visage était orné d'une barbe blanche, allongé sur le lit et qui semblait dormir. Rav Chlomo Zalman était assis près du lit et me tournait le dos. Dans sa main gauche, il tenait un livre de Psaumes, ouvert, et dans sa droite, la main de son père. Son corps se balançait doucement pendant qu'il murmurait les psaumes, le visage baigné de larmes. A l'autre bout de la pièce, dans un coin, tout au fond, se tenait son beau-frère, rabbi Chalom Mordekhaï Hakohen Chwadron, le gendre de rabbi 'Haïm Leib, le célèbre Maguid – conteur – de Jérusalem dont le cours sur la paracha qu'il donnait le vendredi soir, dans le quartier de Zikhron Moché, attirait des centaines de personnes. Il se tenait près du mur et ne cessait de réciter des psaumes. Le temps passa lentement. Tout le monde priait, en silence, les yeux embués de larmes. Soudain, je vis rabbi Chlomo Zalman s'agiter quelque peu. Il avait senti la main de son père, qui se trouvait dans la sienne, devenir plus faible. Avec une délicatesse extrême – puisqu'il faut prendre les plus grandes précautions lorsque l'on déplace un agonisant – il retira doucement sa main de celle de son père. Il se leva et se dirigea vers le coin de la pièce. Il frappa légèrement sur l'épaule de son beau-frère, le rav Chwadron, qui se retourna aussitôt. Ses yeux étaient rouges et gonflés, tant il avait pleuré et sa longue barbe était imbibée de larmes. Rabbi Chlomo Zalman ne dit pas un seul mot. Avec sa main libre, il montra son père et de l'autre, il désigna la porte. Le rav Chwadron était cohen et il lui était interdit de rester dans la même pièce qu'un mort. Rabbi Chlomo Zalman avait compris que son père était sur le point de rendre son dernier souffle et il ne voulait pas induire son beau-père en faute. Et c'est pourquoi il lui avait fait signe de sortir. Le rav Auerbach retourna ensuite au chevet de son père, tandis que rav Chalom se dirigeait vers la porte à reculons en jetant un dernier regard à son illustre beau-père. Je me rappelle avec netteté le spectacle de cette ultime séparation et la maîtrise remarquable du rav Chlomo Zalman dans ces instants si douloureux. Cette main qu'il avait dû lâcher pour avertir son beau-frère de l'imminence de la mort, il ne put la serrer à nouveau parce qu'il lui était interdit à présent de toucher le corps de son père mourant. Celui-ci fit un mouvement infime de sa main, comme pour

dire à son fils et à son gendre de ne pas s'inquiéter pour lui, comme s'il cherchait à leur dire qu'il allait à présent dans un monde de perfection et qu'ils ne devaient pas se faire du souci.

Je garde de nombreux souvenirs du rav Chlomo Zalman Auerbach: sa pensée, ses propos, sa manière de vivre. J'ai eu la chance de le connaître pendant 45 ans et d'entretenir avec lui un contact suivi. Je me sentais particulièrement proche de lui. Je lui soumettais régulièrement les questions de *halakha* auxquelles je m'étais heurté. Le rav Auerbach était mon maître et mon rav, même en ce qui concernait ma vie privée. Il prit l'habitude d'assister à mes réjouissances familiales. Quand je mariaï mon fils aîné, le rav Moché 'Haïm, le rav Chlomo Zalman nous honora de sa présence et fit le déplacement depuis Jérusalem, pour partager les bénédictions sous la *'houpa* avec mon beau-père, le rav Itz'hak Yedidia Frankel. Il n'a jamais possédé de véhicule. Si personne ne se proposait de le conduire en voiture, qu'à cela ne tienne, il prenait l'autobus. Ce jour-là, le rav Auerbach nous rejoignit à la salle Wagshal à Bné Brak, où devait se tenir la cérémonie du mariage. La bénédiction nuptiale devait se dérouler à l'extérieur, sous une pluie battante. Je me trouvais en face du rav portant un cierge dans la main et je pouvais voir, dans ses yeux, un très grand bonheur.

Mon second fils, le rav David Baroukh, épousa Tsipi, la fille du rav Itz'hak Ralbag qui dirigeait à l'époque le Conseil Religieux de Jérusalem. Le mariage devait être célébré dans la grande synagogue de Jérusalem. Nous nous rendîmes – le rav Ralbag, le futur marié et moi-même – auprès du rav Chlomo Zalman Auerbach afin de l'inviter à célébrer le mariage. Il nous couvrit de bénédictions avec, sur son visage, un large sourire, comme à son habitude. Il avait consenti à diriger la cérémonie du mariage, mais une heure plus tard, on me fit savoir qu'il cherchait de toute urgence à me parler. Quand je le contactai par téléphone, il se confondit en excuses et me dit qu'il avait omis de prendre en compte le fait que la ville de Jérusalem possédait un rav – le rav Its'hak Kolitz – et que l'honneur de célébrer le mariage lui revenait en priorité. «Je viendrai au mariage, me promit rav Chlomo Zalman, mais la cérémonie appartient au rav de la ville.»

Pendant la guerre du Golfe, je me rendis avec mon jeune fils, Tzvi Yehouda, qui avait atteint l'âge de la bar-mitsva, chez le rav Auerbach afin de l'inviter à la fête. Nous prîmes place dans la pièce minuscule qui lui servait de bibliothèque et qui contenait un nombre impressionnant d'ouvrages. Le rav ne pouvait pas assister à la bar-mitsva, non pas à cause de la guerre, mais à cause de sa mauvaise santé. Il le regrettait sincèrement. A l'époque, il avait 81 ans. Il dit alors à mon fils qu'il ne connaissait pas encore: «Tzvikalé, tu vas faire un discours le jour de ta bar-mitsva?» Mon fils répondit par l'affirmative et le rav poursuivit: «Si je ne peux pas y assister, tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas? Consentirais-tu à me réciter ton discours afin que je puisse aussi profiter de ces mots de Torah?» L'enfant regarda le vieux sage avec assurance et répondit sans hésiter qu'il était tout à fait disposé à le faire. Le rav lui demanda alors s'il le connaissait par cœur, et mon fils répondit que oui. Il se tint debout, dans la pièce minuscule, devant le Gaon de la génération et déclama son discours jusqu'au dernier mot. Le rav, pendant ce temps, avait posé la tête sur sa main et écoutait l'enfant de 13 ans avec attention. Son visage s'éclaira d'un merveilleux sourire. J'en avais rarement vu de pareil. Rouvy (Reouven Zer), mon chauffeur, se précipita vers sa voiture pour prendre son appareil photo et immortaliser l'événement.

Trente jours après le décès du rav Chlomo Zalman Auerbach, Rouvy me remit la photo du rav qui écoutait Tzviké. Il l'avait fait encadrer. Cette photo a orné le mur de mon bureau à Jérusalem pendant neuf ans. Or, je reçus un jour la visite du fils du rav Chlomo Zalman Auerbach, le rav Baroukh *zatsal*, qui trouva plus tard la mort dans un tragique accident de la route. Il entra dans mon bureau et y découvrit la photo de son père, sur le mur, prise peu de temps avant son décès et dont il ignorait l'existence. Il ne put en détacher son regard tandis que des sanglots secouaient tout son corps.

Mon fils Tzvi Yehouda fut particulièrement marqué par l'incident du discours; le rav malade et maigre l'avait écouté avec la plus grande attention. Et lorsqu'il lui fallut choisir une yechiva, son choix se porta automa-

tiquement sur celle de Kol Torah. Il passa l'examen d'entrée et fut accepté pour y étudier, tout comme moi.

Au décès du rav Auerbach, alors que j'étais grand rabbin d'Israël, je déchirai ma chemise, comme le fait un fils pour son père défunt. Avant les obsèques, je me rendis dans la maison du rav, à Chaaré 'Hessed. En chemin, je rencontrai une de mes connaissances qui aperçut le signe du deuil sur mon vêtement. Elle en fut consternée et me demanda avec inquiétude ce qui était arrivé. Je lui répondis que n'ayant jamais eu l'occasion de porter le deuil de mes parents biologiques, je le faisais à présent pour le rav Auerbach, mon père spirituel. Ce fut d'ailleurs l'unique personne pour laquelle je pris le deuil. Des pleurs déchirants accompagnèrent ses funérailles. Des centaines de milliers de personnes le regrettèrent. Son frère fit la lecture du testament. Entre autres, le rav demandait: «Je ne voudrais surtout pas être une charge pour mes enfants et je prie Dieu pour rester sain d'esprit jusqu'à mon dernier jour, qu'il ne me dépouille pas de mon intelligence jusqu'au jour où je serai appelé à rejoindre la yechiva céleste. Mais si, un jour, vous remarquez que je n'arrive plus à vivre comme tous les hommes, je vous prie de ne pas prendre sur vous la charge de me soigner et de me garder, mais de me placer aussitôt dans une institution spécialisée ou une maison de retraite, parce que je ne voudrais être une charge pour personnel!» Le rav Auerbach fut pour moi un exemple, un modèle. Je pense souvent à lui et je me languis de ce Sage à l'érudition phénoménale, de cet éducateur remarquable, et plus fondamentalement, de cet homme, dans le sens le plus noble du terme. Aujourd'hui encore, de nombreuses années après son décès, je le porte dans mon cœur et son absence me laisse un grand vide qu'il est impossible de combler.

Après mes études passées à Kol Torah, j'entrai à la yeshivat Poniewicz à Bné Brak. Celle-ci avait été fondée et dirigée par une des personnalités les plus illustres du monde juif d'avant et d'après la Shoah: le Gaon rabbi Yossef Kahaneman. Elle était, parmi les yeshivot dites lituaniennes, la plus

réputée et la plus célèbre. A l'entrée de l'immense bâtiment, on pouvait lire ce verset du prophète Ovadia: «Sur le mont de Sion, un débris subsistera et sera une chose sainte.» D'ordinaire, on n'a guère l'habitude de lire pareille épigraphe. Des inscriptions telles que «Que tes demeures sont belles Yaakov» ou «C'est la porte de Dieu, les Justes y passeront» sont plus communément placées sur ce genre d'édifices. Mais, le rav Kahaneman avait choisi ce verset-là en toute connaissance de cause et, dès les premiers instants passés à Poniewicz, je fus imprégné de la dimension prophétique de ce verset.

Le rav Kahaneman portait un nom célèbre dans le monde de la Torah d'avant la guerre. Il avait la réputation d'être un génie doué d'une intelligence incisive. C'était un brillant orateur qui œuvra également en faveur de la mémoire de la Shoah. Il était issu du judaïsme lituanien, ce judaïsme prestigieux, qui fut presque totalement anéanti par les nazis et leurs acolytes. Bien avant le Musée du Mémorial de Yad Vachem, «la cave de la Shoah» au mont Sion à Jérusalem, le musée des Lokhamé HaGhettaot, Yad Mordekhai<sup>38</sup>, Machoah, le Beth Edout ou les archives 'hassidiques – le rav Kahaneman édifia dans la ville de Bné Brak où il habitait, un mémorial en souvenir du judaïsme lituanien détruit – le Ohel Kedochim.

A son arrivée en Terre Sainte, au milieu des années quarante, le rav Kahaneman réunit un certain nombre de notables de Tel-Aviv et leur dit: «Je reviens de l'enfer. Je suis encore hanté par l'image de cette assemblée à laquelle j'ai participé, il y a seulement sept ans. 300 rabbins lituaniens s'étaient réunis, et, hélas, de toutes ces 300 personnalités, je suis l'unique survivant... J'ai érigé, à Bné Brak, un mémorial que l'on appelle Ohel Kedochim, en souvenir des martyrs. Aujourd'hui, j'aimerais fonder une maison pour leurs enfants, dont certains grâce à la Alyat Hanoar, d'autres par les «enfants de Téhéran»<sup>39</sup> gagnent les rivages de la Terre Sainte sans pa-

---

38 Ndt: Kibboutz nommé en hommage au chef de la révolte du ghetto de Varsovie, Modekhai Anielewicz.

39 En 1943, à la suite d'un accord signé entre Moscou et le gouvernement polonais en exil à Londres et par le truchement des organisations sionistes, des enfants juifs – principalement des orphelins – arrivèrent en Israël pendant la guerre, via Téhéran.

rents et sans toit. Je vous propose de prendre la tutelle de l'un de ces orphelins et, en quelque sorte, de remplacer son père. Je m'engage à leur construire une maison, un foyer. Et, plutôt que de baptiser cette maison «orphelinat», elle sera un Beth Avot.<sup>40</sup>» Sans hésiter, les notables acceptèrent de relever le défi lancé par le rav lituanien. Fort de leur soutien, le rav Kahaneman mena son projet à bien et fit construire sa maison pour les pères qui eut pour vocation d'accueillir les orphelins de la Shoah. Il voyait dans cet établissement l'œuvre de sa vie.

La seconde entreprise de ce rav fut l'édification de la yechiva qui devait porter le nom de la ville lituanienne Poniewicz, dont il avait été le rabbin avant la guerre. Le rav Kahaneman n'avait pas la prétention d'immortaliser le souvenir des six millions de victimes juives du nazisme. Il s'appliqua à perpétuer la mémoire du judaïsme lituanien et des Juifs qu'il avait si bien connus. Cette yechiva ne portait pas le nom de son père, ni son propre nom d'ailleurs, ni même celui d'un généreux donateur, mais le nom de la ville où il avait été rav avant la Shoah afin d'honorer la mémoire de cette communauté qu'il avait dirigée avant-guerre et qui n'était plus. Reb Yaakov Halperin lui céda sept dounams<sup>41</sup> sur une colline dans le quartier de Zikhron Méir à Bné Brak. Le quartier portait le nom du rav Méir Chapira de Lublin. Reb Yaakov Halperin était un 'hassid de Tchartakov, comme l'avaient été le rav de Lublin et mon père, son cousin.

Sur les sept dounams ainsi acquis, le rav Kahaneman fit construire un édifice aux dimensions colossales qui abritait la yechiva *aguevoha* pour les élèves plus âgés – véritable modèle du genre – ainsi que la yechiva pour les plus jeunes et l'orphelinat. Le rav Kahaneman eut le mérite de voir l'œuvre de ses mains prospérer. De son vivant déjà, la yechiva comptait quelque mille élèves. Or le rav se souciait personnellement – et à tous points de vue – du bien-être de tous ces enfants. Il se consacra, toute sa vie durant, à trouver des fonds pour subvenir aux besoins de ses protégés et pourvoir à leur quotidien.

---

40 Ndt: Littéralement «maison des pères» désigne plus communément une maison de retraite.

41 Soit environ 7'000 mètres carrés

Le rav avait fait inscrire le verset d'Ovadia en grosses lettres saillantes sur la façade de l'édifice en souvenir des victimes de la Shoah, anéanties en Europe, et de ses rescapés arrivés à Sion. Un jour, il expliqua la raison de son choix.

Le rav Kahaneman avait été l'élève du célèbre rabbi Israël Méïr Hakohen de Radin, auteur du *Hafets Haïm* (cet ouvrage non moins célèbre qui traite de l'interdit de médisance) et du *Michna Beroura* – un commentaire sur le *ChouPhan Aroukh, Ora'h Haïm*. Ce rav décéda à la fin du mois d'Eloul 5683, en septembre 1933. Neuf mois plus tôt, en janvier 1933, Hitler était devenu chancelier en Allemagne et ne cachait guère ses intentions génocidaires. Dès son arrivée au pouvoir, il avait mis en branle la machine de guerre nazie et le dispositif d'extermination des Juifs. Les esprits étaient tourmentés et tout le monde se demandait ce que présageait l'avenir. Dans ses vieux jours, le *Hafets Haïm* aussi était extrêmement inquiet devant ces sinistres développements. Le rav Kahaneman parmi d'autres, se trouvait à son chevet, quelques instants avant son décès. Comme il était cohen, il dut quitter la pièce où se trouvait le vieux Sage agonisant quelques minutes avant que ce dernier n'expire. La dernière phrase qu'il entendit de la bouche du plus grand Maître de la génération, qui, à l'époque avait 96 ans, fut ce verset d'Ovadia: «Sur le mont de Sion, un débris subsistera et sera une chose sainte.» En 1933 déjà, avant même que ne survienne l'horreur nazie, cet homme saint avait pressenti que seule la Terre d'Israël serait épargnée.

Comme il quittait le chevet de son maître moribond, le rav Kahane-man médita sur cet ultime enseignement du *Hafets Haïm*. «Lorsque j'entrepris d'ouvrir cette yechiva, ce verset des Petits Prophètes me servit en quelque sorte de testament légué par mon maître vénéré. La yechivat Poniewicz à Bné Brak allait devenir la figure emblématique de cette prophétie d'Ovadia. Admirez, chers enfants, ce «débris sur le mont de Sion»» s'écriait le rav fondateur. Le grand rabbin d'Israël Herzog *zatsal* de même que le président de l'Etat, Its'hak Ben-Tzvi, furent conviés à la cérémonie d'inauguration de la yechiva.

Le rav de Poniewicz était, comme je l'ai dit, un grand érudit en Torah, mais il était tout aussi réputé pour son intelligence sagace. Au début des années cinquante, une juive américaine fortunée, d'origine lituanienne, assista à une conférence donnée par le rav Kahaneman. Bien qu'elle ne portât guère la religion ni la tradition dans son cœur, elle fut particulièrement impressionnée par la personnalité et la force rhétorique du rav, tant et si bien qu'elle promit de faire une donation fort généreuse pour la construction de la maison d'accueil des orphelins de la Shoah. Mais elle y mit une condition: les enfants qui habiteraient ce foyer ne devraient pas être élevés «avec des papillotes.» Le rav Kahaneman lui en fit la promesse. Il employa l'argent de cette dame pour la construction de deux bâtiments sur un terrain qu'on lui avait cédé à Bné Brak: les «Résidences de Los Angeles». Il y hébergea des filles de la Alyat Hanoar, parce qu'elles ne portaient pas de papillotes, évidemment.

Dans les années 1950, la yechivat Poniewicz était considérée comme «la mère des yechivot» non seulement par le nombre des élèves qui la fréquentaient, mais également pour la qualité des études qui y étaient données. A l'époque, sur les mille *babourim* que comptait la yechiva, 350 étudiaient dans la section réservée aux plus âgés, section que je rejoignis après avoir passé les examens d'entrée.

Le rav Kahaneman ne s'était pas contenté de bâtir les murs de sa yechiva. Il ne s'était pas borné à en acquérir le terrain, sur la colline et y faire construire un édifice, il en fut également l'architecte sur le plan spirituel et éducatif. Le rav Kahaneman était un véritable maître, un expert en matière d'éducation, de construction morale et spirituelle. Le rav habitait avec la rabbanite dans une chambre mitoyenne à la grande salle d'étude. Souvent, on demanda au rav Kahaneman s'il n'était pas importuné par le bruit des très nombreux élèves qui y étudiaient. En guise de réponse, le rav rétorquait: «Est-ce que le bruit du moulin est insupportable au meunier? Il me semble que c'est plutôt le contraire. Si le moulin cesse de tourner, c'est alors que le meunier ne trouve plus le sommeil tant il se fait du souci. Il en



est de même pour moi. Si, à Dieu ne plaise, la lumière s'éteignait ici un seul jour et si les élèves cessaient de réviser leur Talmud, je ne pourrais plus fermer l'œil.» En effet, la lumière ne s'éteignait jamais à Poniewicz. La nuit, quand les derniers, restés encore dans la salle d'étude, allaient dormir vers deux ou trois heures du matin, d'autres se levaient, avant le lever du jour et la prière du matin, pour se plonger à leur tour dans l'étude.

Le programme d'étude imposé par le rav Kahaneman aux élèves de sa yechiva était unique et construit avec le plus grand soin. Les élèves les plus âgés avaient trois cours hebdomadaires, donnés par six rabbins différents. Trois rabbins avaient la charge des *babourim* les plus avancés: le rav Elazar Mena'hem Man Chakh, qui suivait la doctrine d'étude dite de Brisk, le rav David Powarski de Mir et le rav Chmouel Rozovski de Grodno – trois des plus grands Raché Yechivoth de ces dernières générations. Deux parmi les trois donnaient le cours quotidien, deux heures durant, pendant que le troisième se consacrait à son étude. Le dimanche, le mardi et le jeudi, chacun à tour de rôle, donnait un cours général à toute la yechiva. Les 350 élèves se tenaient debout autour du Roch Yechiva qui exposait ses interprétations inédites sur les pages du Talmud qui avaient été étudiées jusque-là.

Le rav Kahaneman lui-même donnait un cours le Chabbat. A 73 ans – et alors qu'il avait subi une ablation du rein – il continua à se rendre à la yechiva et s'obstina à donner son cours. Lors de ses très nombreux voyages de par le monde pour collecter des fonds pour sa yechiva, dès son arrivée à l'aéroport de Lod, même s'il était quatre heures du matin, il ouvrait sa guemara et étudiait dans le taxi qui le ramenait à Bné Brak la page qui allait être étudiée ce jour-là par les élèves de Poniewicz. Et cela, afin de se mettre à jour et de donner, dès son retour, un cours savant et pénétrant, sans même consulter une seule fois la page du Talmud concernée ni même la moindre note. Le premier niveau – le *chiour alef*, pour les élèves de 16-17 ans – était assuré par trois rabbins plus jeunes que les premiers cités. Pendant que l'un donnait cours, les deux autres étudiaient. Le rav Kahaneman fit venir un rav de Londres, le rav Eliahou Eliezer Dessler *zatsal*, célèbre pour la profondeur de sa pensée et de son analyse en matière d'éthique

juive. Il devint le Machguia'h de la yechivat Poniewicz. La pensée du rav Dessler *zatsal* doit son renom à son œuvre illustre, le *Mikhtav MeEliabou*.

L'investissement spectaculaire du rav Kahaneman dans l'éducation, l'exemplarité de son institution, l'implication des plus grands maîtres de la génération dans l'équipe d'encadrement de cette yechiva la dotèrent d'une force spirituelle remarquable à laquelle chaque *ba'hour* aspirait à se joindre. Ce fleuron parmi les yechivot fit émerger les dirigeants spirituels des générations ultérieures et des rabbins de grande renommée. Durant les cinquante dernières années, le monde de la Torah fut en grande partie abreuvé par des élèves issus de la yechivat Poniewicz.

Je fus admis à Poniewicz après l'examen d'entrée que me fit passer le rav David Powarski. Je fus interrogé sur le traité de *Beitsa* et décidai de citer le commentaire que ce rav avait rédigé, dans son livre *Yechonout David*. Le rav était surpris. «Tu viens de citer ce que j'ai moi-même écrit. C'est en quelque sorte, une manière de m'acheter, me dit-il avec humour. Je ne connais pas un seul élève, parmi ceux de la yechiva, qui connaisse cet ouvrage.» Je lui expliquai que j'avais étudié son commentaire à la yechivat Kol Torah, auprès du rav Chlomo Zalman Auerbach. Le rav Powarski eut un sourire de contentement. Après l'examen, il me conduisit auprès du rav Kahaneman, dans la chambre mitoyenne à la salle d'étude et me présenta à lui. Le rav Kahaneman me demanda quel était mon nom. «Israël Méïr Lau» répondis-je. Le regard du rav se fit plus pénétrant. Avais-je un lien de parenté quelconque avec le rav Lau de Piotrkow? Je répondis que c'était mon père. Le silence se fit dans la pièce. Puis, le rav saisit ma tête de ses deux mains et me serra fortement contre sa poitrine. C'était le matin, après la prière. Il portait encore son *talit* et ses *tefillin*. Il se mit à pleurer. Ce rav était connu pour sa grande sensibilité et je me rappelle encore les mots qu'il prononça au milieu de ses larmes: «Je me souviens parfaitement de ton père, cet orateur surdoué. L'éloquence de ton père était exceptionnelle et j'en fus profondément marqué. Je l'ai entendu parler lors des grandes assemblées de la Agoudat Israël à Vienne et à Marienbad en 1937. Il n'avait pas son pareil!» A ces mots, je fus saisi d'une vive émotion. L'idée que le rav Kahaneman en personne avait entendu les discours de mon père avant la guerre, en

1937 précisément, et qu'il s'en souvenait encore quelque vingt années plus tard était pour moi quelque chose de particulièrement émouvant.

Le rav Kahaneman qui était tout aussi ému que moi, m'invita à sa table pour le repas du vendredi soir. Moi, le nouvel élève, parmi les 350 autres *babourim*, je venais de recevoir une invitation de celui qui dirigeait cette impressionnante institution. Événement assez rare pour un élève! Le soir du Chabbat, je me rendis donc auprès du rav Kahaneman. Il me demanda si je savais chanter les chants du Chabbat. J'acquiesçai et je me mis à chanter un air que je connaissais. Le rav en fut surpris. Il me demanda ensuite si je pouvais également dire un petit mot de Torah puisqu'il est interdit de se mettre à table, sans parler de Torah comme l'enseignent les Maximes des Pères.

Je pris donc la parole et le rav me prêta une oreille attentive. Quand j'eus fini, il me dit: «Tu possèdes une étincelle de ce don extraordinaire qui était celui de ton père.» Je ne pouvais espérer meilleur compliment. Loin de me flatter, cette remarque était pour moi porteuse de profondes significations. Depuis ce repas à la table du rav Kahaneman, dans cette chambre exigüe, chaque fois que des visiteurs importants venaient à la yechiva – ces personnes que le rav Kahaneman avait l'habitude d'appeler les piliers de la yechiva – le rav me demandait de me joindre à eux pour dire quelques mots de Torah. La yechiva était principalement soutenue par des connaissances du rav. Certains n'avaient pas d'enfants et, par le biais de leurs dons, les donateurs espéraient immortaliser leur nom. Ils soutenaient Poniewicz autant par admiration pour le rav Kahaneman que parce qu'ils portaient son œuvre en haute estime.

Je me rappelle le 26 octobre 1956, lors du lancement de l'opération Kadech. Par la radio, nous avons appris que des troupes blindées de Tshal étaient entrées dans la bande de Gaza. Le rav sortit de sa chambre et se précipita dans la grande salle d'étude. Il monta sur la tribune, devant l'immense arche sainte couleur or que l'on avait fait spécialement venir de Mantoue, en Italie. Les milliers de composants qui la forment avaient été assemblés par des artisans à Bné Brak. Le rav Kahaneman se tint donc

devant l'imposante arche sainte et fit le silence. Il demanda aux élèves de la yechiva de fermer leurs livres et s'écria d'une voix pathétique: «Nos enfants, vos frères sont partis en guerre afin de nous protéger tous. Je vous demande dès à présent de fermer vos livres d'étude et de lire des psaumes ici, sans vous arrêter un seul instant jusqu'à ce que les soldats reviennent du front. Ce sera là notre manière de combattre pour la victoire de Tsahal et de faire notre part dans l'effort de guerre.» Le rav n'eut pas besoin d'insister. La réalité israélienne, nous la connaissions bien. Quelque temps auparavant, Sim'ha Zilberchtroum, *hy'd*, et cinq de ses élèves avaient été assassinés à Kfar 'Habad. Pendant la prière du soir, des terroristes avaient lancé des grenades à l'intérieur de la synagogue du village. Sim'ha, un jeune *ba hour api* était arrivé en même temps que moi sur le bateau à Haïfa, et qui, plus tard, avait également étudié avec moi à la yechiva de Kol Torah avait trouvé la mort lors de cet attentat, ainsi que cinq de ses élèves – de jeunes adolescents originaires d'Afrique du Sud. Les six corps gisaient sur le sol de la synagogue tandis leurs livres de prières, imbibés de sang, étaient ouverts à la page de *bachkivénou* (littéralement: “Fais que nous nous couchions.. de la prière du soir.

Pour nous, l'opération Kadech allait venger cet assassinat. Nous récitâmes des psaumes, comme nous l'avait enjoint le rav et, entre autres, le chapitre 144: «Béni soit l'Eternel, mon rocher, qui a exercé mes mains au combat.» Le rav Kahaneman ne se mêla jamais de politique. C'était un homme de Torah, exclusivement voué à la diffusion et à la consolidation de tout ce qui avait trait à la Torah, mais qui, en même temps, était une personnalité très populaire et très appréciée par un public plus large. Hélas, je ne profitai de son rayonnement qu'un temps assez court, mais je garde encore un souvenir vivace et poignant de ce Maître. Le rav Kahaneman est décédé en 5729/1969. Son apport pour la reconstruction du monde de la Torah après le génocide, après la destruction du judaïsme européen et de ces centres de Torah, reste incontestable.

## Colonnes de feu

Depuis mon adolescence, je suis profondément marqué par l'exemple de deux rabbins illustres que j'ai eu la chance de connaître dans ma jeunesse. Le premier, le rav Its'hak Eizik Halevy Herzog *zatsal*, qui fut grand rabbin d'Israël juste avant et après la création de l'Etat. Le second, l'admour de Gour, le Beth Israël *zatsal*. Bien plus tard, je fis également la connaissance du rav Mena'hem Mendel Schneerson – le rabbi de Loubavitch – que je rencontrai alors que j'étais déjà en fonction. Ces grandes figures du judaïsme pratiquant ne furent ni mes maîtres dans les différentes yechivot que je fréquentais, ni de proches parents. Mais grâce aux liens que je réussis à tisser avec ces différents Sages, je fus tout autant imprégné de leur personnalité, de leur approche et de la voie propre que chacun d'eux avait choisi de suivre.

Avant même la création de l'Etat, le rav Herzog, en sa qualité de grand rabbin d'Erets Israël, se rendit dans les camps de personnes déplacées en Europe. Il entendait, à travers cette mission, exprimer sa solidarité avec les Juifs rescapés et redonner du courage à ces misérables restés dans des camps de réfugiés en Allemagne et ailleurs. Pendant ce voyage, il chercha également à retrouver des enfants juifs que leurs parents avaient, pendant la guerre, cachés dans des églises, des monastères ou dans des familles catholiques. Cette action est rapportée en détail dans le livre *Massa Hatsala – Opération de Sauvetage* – écrit par son fils, qui l'avait alors accompagné, le docteur Yaakov Herzog qui, deviendra plus tard conseiller de Ben Gourion, de Lévi Eshkol et de Golda Méïr.

En 1940, en pleine guerre, le rav Herzog avait retourné ciel et terre pour rencontrer le pape Pie XII afin de le convaincre de dénoncer publiquement le génocide des Juifs par les nazis. En 1944, après la libération de

l'Italie par les Américains, le rav Herzog fit une nouvelle tentative auprès du pape, par le truchement du cardinal Ronkali, le futur Jean XXIII, qui était son ami. Il avait déjà requis son aide pour obtenir une entrevue avec le pape afin de sauver ceux qui avaient été épargnés par la tourmente, comme les Juifs de Hongrie. Mais le pape refusa sous prétexte que les Allemands, en apprenant qu'ils s'étaient rencontrés, risquaient d'exercer précisément leur vengeance sur les Juifs de Hongrie. Il fallait mieux en rester là plutôt que d'aggraver le sort de ces Juifs... Même après la guerre, le rav Herzog poursuivit avec ténacité ses efforts diplomatiques auprès de Pie XII pour exiger de lui que les enfants juifs qui se trouvaient encore chez des familles catholiques polonaises, dans des églises ou des couvents soient rendus à leur peuple. C'est seulement en 1946 que le pape accepta de le rencontrer. Après cet entretien, le rav Herzog pria ses accompagnateurs de le conduire au plus vite au mikvé tahara – au bain rituel – de Rome.

Le rav Herzog habitait en face de la yechivat Kol Torah, à Jérusalem. Dès mon arrivée à la yechiva, alors que j'étais encore un jeune enfant, rav Guedalia, le Machguia'h, me demanda de prier tous les matins au domicile du rav Herzog pour qui le trajet à pied jusqu'à la synagogue était devenu particulièrement difficile. Le rav habitait une maison à étage: au rez-de-chaussée se trouvaient son bureau et l'arche sainte. Le bureau servait de synagogue et c'est là qu'il recevait les personnes qui venaient le consulter. A l'étage, il y avait les chambres de même que l'immense bibliothèque du rav. Pendant six ans, chaque matin, je me rendis donc chez les Herzog pour prier. Le public que j'y rencontrais était particulièrement intéressant. Le vendredi soir, le rav Arié Levine *zatsal* que l'on appelait «le rav des prisonniers» se joignait à ce *minyán*. Il venait à pied depuis le quartier de la Knesset, qui se trouvait à une grande distance, pour prier avec le docteur Yaakov Herzog et son frère Vivien – qui n'est autre que 'Haïm Herzog, qui dirigea en son temps les renseignements israéliens puis devint plus tard président de l'Etat. Le rav Zéev Gold – un des dirigeants du Mizra'hi et premier dirigeant du département de l'Education et de la Culture Toranique en diaspora – participait également à cet office. 'Haïm Moché Chapira, ministre

de l'intérieur, de l'immigration et de la Santé et le docteur Yossef Burg, ministre des Postes de l'époque y priaient régulièrement. Le rav Its'hak Eizik Herzog avait bien connu mon père et le rav Méïr Chapira de Lublin encore davantage. Celui-ci avait vu le manuscrit du livre de mon père – *Kiddouch Hachent* – et déplorait sa perte. Le rav Herzog était également un ami intime du rav Fogelman. La rabbanite, ma tante, la sœur de mon père et la rabbanite Sarah Herzog travaillaient ensemble à l'organisation féminine du Mizra'hi. Et moi, le plus jeune dans ce *minyán* atypique, je fus désigné pour servir de bedeau.

Chaque vendredi matin, le rav donnait un cours sur le Talmud de Jérusalem. Ce cours reste pour moi un moment inoubliable. J'eus ainsi le mérite d'y voir tous les grands de la génération. Cette leçon n'était destinée qu'à quelques rares privilégiés. Il me suffit de vous citer quelques-unes des personnalités qui avaient l'habitude d'y assister pour que vous en cerniez la portée: le rav Isser Zalman Melzer, le rav Mikhel Toukchinski (les deux Raché Yechivoth de Ets 'Haïm), le président du tribunal rabbinique de Londres, le rav Ye'hezkel Abramsky, auteur du *Hazon Ye'hezkel*, qui avait immigré en Terre Sainte et dirigeait la yechivat Slabodka à Bné Brak, de même que le beau-père du rav Herzog, le rav Chmouel Yossef Hilman. Trois rabbins, plus jeunes, assistaient également à ce cours: le rav de Jérusalem, le rav Betsalel Jolti, mon maître et mon rav, le rav Chlomo Zalman Auerbach, ainsi que le rav Yossef Chalom Eliachiv. Je me trouvais là, dans la même pièce que ces grands luminaires et m'imprégnais de l'atmosphère érudite et des discussions savantes. Pour l'enfant que j'étais, grandissant dans les sanctuaires de la Torah que sont les yechivot, cette expérience reste mémorable.

Le rav Herzog avait à l'époque un secrétaire personnel du nom de Israël Lipel qui, plus tard, devint chef de cabinet au ministère des Cultes sous les mandats d'Its'hak Refaël et Ouzi Baram.

Lors de ma nomination au poste de grand rabbin d'Israël, ceux qui m'avaient élu se réunirent à Hekhal Chlomo à Jérusalem pour me féliciter et célébrer mon investiture. Parmi eux se trouvait également Israël Lipel, qui, à l'époque, était déjà en fonction au ministère. Après la salve d'applaudissements, et avant que les personnes présentes ne se lèvent pour partir,

Israël Lipel demanda le silence. «Chers amis, dit-il, maintenant que nous avons levé nos verres, ensemble, en présence du grand rabbin de l'Etat d'Israël, je me vois dans l'obligation de vous révéler un souvenir personnel. Cette histoire, je ne l'ai jamais racontée, parce que je ne voulais pas influencer qui que ce soit et garantir la totale transparence de ce vote. Quand j'étais le secrétaire du grand rabbin Herzog *zatsal*, il y avait un jeune enfant qui venait de célébrer sa bar-mitsva et qui priait dès six heures du matin chez le rav. Il devait compléter le quorum – comme le lui avaient ordonné ses maîtres – et ménager ainsi le vieux rav pour qui la marche était devenue pénible. Le rav Herzog l'aimait profondément. Un jour, comme l'enfant s'en était retourné à la yechiva après l'office, le rav me dit: «Israël, voyez-vous, ce jeune garçon: son nom est Israël tout comme vous.

– Bien sûr, ai-je répondu au rav Herzog, c'est Israël Lau, je le connais bien, il vient ici tous les jours.

– Un jour viendra où cet enfant occupera le fauteuil du grand rabbin d'Israël. Je vous conseille d'en prendre note!»

Ce récit me causa un véritable choc, comme à toutes les personnes présentes ce jour-là. J'avais l'impression de manquer d'air et après les premiers instants de stupeur quasi paralysante, je m'écriai: «Israël, vous ne pouviez pas m'épargner les angoisses de ces derniers mois et me raconter cette histoire un an plus tôt? Ce n'est que maintenant que vous vous en souvenez?»

Je me souviens des derniers jours du rav Herzog. Il avait les plus grandes difficultés à se déplacer, mais son esprit était resté toujours aussi vif et son intelligence aussi incisive et claire. Le matin, après la prière, on avait l'habitude de lui apporter la presse quotidienne. Il n'en parcourait que les titres et faisait ensuite des remarques sur ce qu'il venait de lire. Il tenait à se tenir informé et à participer à la vie publique. Je ne le vis qu'une seule fois se mettre en colère et perdre sa contenance. En 1953, l'ONU entreprit de modifier le statut de Jérusalem et d'en faire une ville internationale, indépendante de l'Etat hébreu. Abba Eban, alors délégué israélien à l'ONU et beau-frère de Haïm Herzog était monté à la tribune, devant l'assemblée générale et, au beau milieu de son allocution, il avait défailli, tant il était



ému. Lorsque le rav Herzog apprit que la souveraineté de Jérusalem était mise en cause par les responsables onusiens, il s'écria avec fureur: «Il nous faut renouveler l'alliance et le serment avec Yerouchalayim!» Sur ce, il quitta son domicile et remonta la rue Keren Kayemet jusqu'à King George et Yaffo. Il fit une partie de ce trajet en voiture et l'autre, à pied. Peu à peu, une foule se joignit à cette marche symbolique et suivit le rav jusqu'au mont Herzl. Une fois arrivé, le rav leva alors sa main droite et d'une voix faible, il proclama: «Si je t'oublie Jérusalem, que ma main droite me refuse son service!» Un des Sages de la ville, parmi les milliers de personnes réunies autour du rav Herzog, me dit: «C'est le rav Herzog! Il n'a pas changé. Naguère, il avait spontanément manifesté sa colère et avait gravi les marches de la synagogue Yechouroun, entouré de la foule pour déchirer publiquement le Livre Blanc de Mac Donald qui limitait les quotas d'immigration des Juifs en Terre Sainte!»

‘Haïm Herzog, son fils, me confia un jour qu'au moment où il avait déchiré, lui aussi, sur le podium de l'assemblée générale de l'ONU, le document officiel qui qualifiait le sionisme de racisme, il avait à l'esprit l'image de son père qui déchirait le Livre Blanc de Mac Donald. «Le soir, pendant que je préparais mon discours, papa se tenait là, en face de moi. Je savais que j'étais seul contre tous, seul pour refuser la décision prise par l'ONU. Je savais également que les mots seraient trop faibles pour vaincre ou convaincre qui que ce soit. Je devais donc faire un geste symbolique et fort, parce qu'ils étaient déjà tous persuadés du bien-fondé de la décision qu'ils voulaient prendre. C'était peine perdue...» Comme son beau-frère Abba Even qui l'avait précédé à l'ONU, il avait l'habitude de décrire le rapport de forces qui dominait cette instance de la manière suivante: si on décide un jour que la planète Terre est carrée, on trouvera automatiquement une majorité à l'ONU pour voter pour! «C'est pourquoi, me dit ‘Haïm Herzog, je préférerai suivre l'exemple de mon père.» Devant les délégués interdits, il déchira lentement et avec solennité le document infâme.

Puis, ce fut le rabbi de Gour. A notre arrivée en Erets Israël, en 1945, l'admour de Gour était encore le *Imré Emet* – rabbi Avraham Mordekhaï Alter *zatsal*. Il était très âgé et son état de santé était très mauvais. Le *Imré Emet* avait annoncé à ses 'hassidim qu'ils devaient désormais, après le traumatisme de la Shoah, immigrer en Terre Sainte, retrouver leur vrai «chez eux» et ne plus rester en diaspora. Il fit construire une maison d'étude rue David Yalin de même qu'une yechiva – la yechivat Sfat Emet – à Jérusalem. Cette dernière fut le centre de la 'hassidouth de Gour.

Le *Imré Emet mourut* pendant la fête de Chavouot en pleine guerre d'indépendance. Et, comme il était impossible de l'inhumer sur le mont des Oliviers, à cause des combats, il fut enterré dans la cour de sa maison, dans le quartier de Zikhron Moché, en face du marché de *Makhané Yehouda*. Son enterrement fut assez exceptionnel. Pour permettre la mise en terre, le lieu de la sépulture avait été rendu *kadoch* – saint. Des hommes avaient procédé à des *hakafot* tout en récitant certaines prières. Le *Imré Emet* avait trois fils: le Beth Israël, le Lev Sim'ha (rabbi Sim'ha Bounim) et le Pné Mena'hem (rabbi Pin'has Mena'hem). Après la disparition de leur père, ces trois rabbins dirigèrent l'un après l'autre la 'hassidouth de Gour. Dans les autres dynasties 'hassidiques, quand l'admour laisse deux fils, en général, la lignée se ramifie et chacun des fils dirige une autre cour. Mais la 'hassidouth de Gour ne s'est jamais scindée, et fut toujours dirigée par un seul rabbi. A la mort du *Imré Emet'* ce fut le Beth Israël qui, pendant près de trente ans, en assura la direction jusqu'au 2 Adar 5737/20 février 1977.

Pendant la Shoah, de tout le judaïsme européen, ce fut le judaïsme polonais qui fut le plus touché, et plus particulièrement, les 'hassidim de Gour. Des trois millions et demi de Juifs que comptait la Pologne avant la guerre, seuls quelques tisons fumants subsistèrent. Le Beth Israël réussit à faire renaître cette 'hassidouth de ses cendres et à lui redonner, après trente ans, puissance et vigueur. A présent, la 'hassidouth de Gour est, parmi toutes les autres cours 'hassidiques, la plus importante. D'abord, par le charisme de son chef spirituel, le Beth Israël, qui fut le dirigeant incontesté de

la Agoudat Israël. Puis, par son important réseau de yechivot et d'écoles, dont cet homme, qui perdit femme et enfants dans les camps, en fut l'ingénieur architecte. Ce fut également le rabbi de Gour qui demanda à mon frère Naftali s'il avait vu la fumée s'élever des fours crématoires et si, au milieu de cet enfer, il avait vu Dieu également. Cet homme n'était pas uniquement grand en Torah: il fut aussi un dirigeant remarquable; doté à proprement parler d'une âme de chef, il sut conduire ses disciples avec intelligence et efficacité. Le rabbi de Gour avait été envoyé par la Providence. Après le génocide, alors que tout n'était que destruction et ruines, de très nombreux Juifs rescapés abandonnèrent la religion et leur foi.

Le rabbi de Gour avait l'habitude de dire, tantôt en Yiddish, tantôt en polonais, dans le style savoureux qui lui était propre: «Quiconque a un jour posé la main sur la poignée de la 'hassidouth de Gour, saura ouvrir à nouveau cette porte et retourner chez lui.» Les mots que prononçait ce grand maître étaient soigneusement pesés, et je peux en témoigner, personnellement, avec l'histoire qui arriva à l'un de mes amis proches, nommé Israël Krakowski. Cet ancien 'hassid de Gour, âgé aujourd'hui de 80 ans, habite New York, ville qu'il rejoignit après les années d'horreur passées à Auschwitz. Après le traumatisme de la Shoah, il commença à douter. Les liens qui le rattachaient au judaïsme cédèrent peu à peu et il finit par abandonner ses traditions 'hassidiques. Toutefois, tout au long de ces années, jamais il n'oublia le rabbi de Gour. Israël se souvenait avoir reçu jadis une gifle bien méritée du rabbi – qui n'était encore que le «fils du rabbi» – parce qu'il avait voulu prendre la place d'un autre dans la file d'attente des 'hassidim venus recevoir les bénédictions de l'admour, au village de Goura-Kalavaria. «Pendant toutes ces années après la guerre, avait-il l'habitude de dire, cette gifle me rappelait mes origines.» Après une longue période d'éloignement, cet ami qui m'est cher devint un des juifs les plus remarquables parmi les rescapés de la Shoah à New York. Il est à présent l'un des soutiens les plus actifs de trois des plus grandes synagogues de Manhattan, et ses petites-filles étudient dans les écoles de la 'hassidouth 'Habad (Loubavitch).

Quand j'arrivai à la yechivat Kol Torah à Jérusalem, en Eloul 5710/août 1950, je n'avais dans ma valise usée qu'un seul costume: celui que j'avais porté pour ma bar-mitsva – des culottes courtes, une veste et un béret. Ce costume ne répondait à aucune règle vestimentaire 'hassidique et encore moins aux normes de la 'hassidouth de Gour. Le premier Chabbat que je passai à la yechiva, après le repas du soir, mes camarades décidèrent de se rendre au *Tisch* – ce repas qu'offrait le rabbi de Gour à ses 'hassidim – et me proposèrent de les accompagner. Je n'avais jamais entendu parler d'un *Tisch* 'hassidique. Je venais de Kyriat Motskin où j'avais fréquenté les Bné Akiva de Kyriat Chmouel, en compagnie de mon ami Zéev Almog. Celui-ci n'avait jamais mentionné le mot *Tisch*, me dis-je. Les *ba'bourim* qui avaient remarqué mon hésitation, me dirent: «Au *Tisch*, on a l'habitude de chanter. Chez les 'hassidim de Gour, Reb Yaakov Talmud compose des airs inédits et dirige une chorale.» La description du *Tisch* me plut et la présence de ces chœurs mêlant les voix des enfants au chant des adultes me séduisit. Les *babourim* de Kol Torah ajoutèrent que ce *Tisch* valait le détour, ne serait-ce que pour voir le rabbi de Gour en personne. Je pouvais me souvenir de l'admour précédent, le *Imré Tmet*. Cinq ans plus tôt, alors que je venais d'arriver en Erets Israël, j'avais reçu de lui un baiser sur le front. Son impressionnante stature, je ne l'avais pas oubliée depuis, mais je savais qu'il n'était plus de ce monde. Je décidai donc de suivre mes camarades.

Nous nous dirigeâmes vers le quartier de Zikhron Moché, rue David Yalin, où se trouvait l'ancienne maison d'étude de la 'hassidouth. La salle était bondée, l'affluence considérable. Au-dessus de la foule, sur l'estrade où l'on accédait après avoir gravi trois marches, se trouvait un homme à l'allure majestueuse, dont la contenance royale et splendide me séduisit. Son visage était orné d'une barbe blanche. Il portait un kaftan et sur la tête un *streimel* – ce chapeau garni de fourrure et assez haut, dont se coiffent les 'hassidim le Chabbat et les jours de fête. Cet homme se tenait sur la tribune et lisait une liste de noms. J'étais persuadé que ce 'hassid était le rabbi de Gour et je m'étonnais qu'il fasse cet appel. Plus tard, j'appris que cet homme n'était que son bedeau et qu'il se nommait rabbi Chaya Noa'h

Binka. Il était chargé de lire les noms des 'hassidim qui avaient été invités, chacun selon son rang, à prendre place à la table du rabbi. Soudain, le silence se fit – un silence absolu dans cette salle où se pressaient des centaines de 'hassidim. De la foule vacillante, bercée telle une vague par des mouvements latéraux, ne s'élevait aucun murmure. Et, dans cette étreinte collective irrésistible, je sentis soudain que mes pieds ne touchaient plus le sol. Je me trouvai brusquement emporté, tel un radeau sur les flots et m'éloignai sans le vouloir de mes camarades de Kol Torah. Je compris aussitôt pourquoi les masses réunies dans la salle comble s'étaient brusquement animées: le rabbi de Gour avait fait son entrée, les mains derrière le dos, pareil à un général d'armée. Dès qu'il apparut, les hommes se pressèrent encore davantage pour lui céder le passage. Lorsque le rabbi avança au milieu de ses 'hassidim, il fendit la foule à l'instar de Dieu qui avait séparé les eaux de la mer des Joncs. Soudain, son regard se posa sur moi, à peine le temps d'une fraction de seconde. Ce regard ne ressemblait à aucun autre. Tout au long de ma vie, je ne connus que deux hommes possédant un pareil regard: le rabbi de Gour et le rabbi de Loubavitch que je rencontrai seulement quelque 24 ans plus tard. Avant de connaître ce dernier, je n'avais jamais vu de regard aussi pénétrant, aussi profond que celui du rabbi de Gour. Moi, le petit enfant au pantalon court et au béret dans cette foule de 'hassidim vêtus de longues vestes de soie noire, de ceintures et de chapeaux de fourrure, j'étais si différent. Le rabbi passait au milieu de ses 'hassidim et soudain, à ma grande surprise, j'entendis mon nom parmi les personnes appelées: «Sroul Méïr, fils du rav de Piotrkow.» Jusque-là, personne ne m'avait jamais appelé Méïr. Certainement, pensai-je, on appelait quelqu'un d'autre. Depuis mon arrivée en Erets Israël, on m'avait toujours nommé Israël Lau, parfois Loulek, mais jamais Sroul Méïr – ce nom m'était parfaitement étranger. C'est pourquoi, je ne répondis pas aussitôt à l'appel. J'étais à mille lieues de penser que Sroul Méïr me désignait, mais quand les mots «le fils du rav de Piotrkow» retentirent à mes oreilles, je restai perplexe. Naftali était en mission à Paris et Chikou habitait Tel-Aviv: l'expression «fils du rav de Piotrkow» ne pouvait donc que me désigner. Mais je n'osai pas, malgré tout, m'approcher de la table du rabbi. Après quelques

minutes d'hésitation, Yehochoua Kleinlerer, un camarade de Kol Torah, se précipita vers moi et me dit d'une voix tremblante d'émotion que l'on venait de m'appeler, au cas où je ne l'aurais pas entendu. Pendant qu'il avait traversé la foule, le rabbi avait demandé à son bedeau d'ajouter mon nom à la liste des personnes appelées. Pourquoi moi? Kleinlerer l'ignorait. Mais c'est bien moi qui avais été désigné et je devais me présenter au rabbi. Je ne lui cachai pas mon trouble et lui demandai ce que je devais faire. Yehochoua Kleinlerer, qui avait retrouvé son calme, m'expliqua: «Vois-tu les marches là-bas, sur lesquelles se tient le bedeau, Chaya Noa'h? Tu montes ces trois marches et tu te diriges vers la table où siège le rabbi. On va te remettre un petit verre de vin et un bout de pomme. Tu devras dire *le'bdim* (littéralement «pour la vie» – à votre santé!) tout en faisant face à l'admour. Celui-ci répondra *le'haïm*. Sache que c'est un grand honneur. Des centaines de personnes se sont réunies ici ce soir, et tu es un des rares à avoir été gratifié de cette distinction.» Je l'écoutai attentivement et mes genoux se mirent à trembler. De cette foule immense venue se rassembler dans cette salle comble, je ne connaissais que trois personnes. Pourquoi avais-je été choisi pour recevoir ces honneurs que Kleinlerer m'avait décrits? Mais je devais répondre à l'appel. Je gravis donc les trois marches, comme mon camarade de Kol Torah me l'avait indiqué, on me remit une petite coupe de vin remplie à moitié et un morceau de pomme. Le rabbi, vêtu avec magnificence et portant comme ses 'hassidim, ce chapeau de fourrure noire était entouré de vieillards. Il me regardait de ses yeux perçants et hocha la tête pour répondre après moi *le'haïm*.

La salle résonnait des airs poignants de *Lekha Dodi* et des prières des Jours Redoutables composés par Yaakov Talmud. Je ne pouvais les entendre. Je retrouvai difficilement mes esprits après le choc de cette rencontre avec le rabbi de Gour. Mon trouble était si grand que je ne parvenais pas à me mettre à l'unisson de ces chants. Ces mélodies qui apaisent l'âme s'élevaient dans les airs, magnifiquement interprétés par la chorale. Je devais assimiler tout cela et contenir ma forte émotion. Yehochoua s'approcha de moi et me surprit de nouveau: le rabbi demandait à ce que je me rende chez lui, en face de la maison d'étude de la 'hassidouth, le lendemain

de la soir, après la *havdala* – la prière qui marque la fin du Chabbat. «Le rabbi souhaiterait te parler.» J'en perdis le souffle.

Je retournai à Kol Torah abasourdi, incrédule, sans comprendre ce qui venait de m'arriver. J'en parlai au Machguia'h, rabbi Guedalia, et lui racontai ce qui m'était advenu lors du *Tisch*. Je lui demandai alors l'autorisation de me libérer du *seder* – le programme d'étude – le Chabbat après-midi, parce que j'avais été invité par le rabbi de Gour en personne. Rabbi Guedalia sourit avec une pointe de scepticisme. Mais il me dit: «Vraiment? Si c'est le cas, il est interdit de refuser une invitation du rabbi de Gour. Je n'ai pas le droit de lui refuser quoi que ce soit. Va en paix.» J'ignore si rabbi Guedalia avait prêté foi à mes dires, mais il avait certainement décidé de ne pas contrarier mes projets. Sim'ha Eidelman, un camarade de la yechiva, qui considérait que l'on ne pouvait pas se rendre auprès du rabbi de Gour affublé comme je l'étais, proposa de me prêter sa casquette plus traditionnelle, un pantalon long et une ceinture. J'arrivai à la porte du rabbi, les jambes flageolantes et y rencontrai 'Hanania Schiff, que je n'avais pas revu depuis cinq ans. «Loulek! Comment vas-tu?» fit-il avec chaleur. A mon tour, je lui demandai ce qu'il faisait là. 'Hanania me confia qu'il étudiait à la yechivat Sfat Emet et qu'il était devenu un proche du rabbi de Gour. D'ailleurs, jusqu'à ce jour, il est le secrétaire de tous les admourim de Gour. A ces mots, je me dis que j'avais peut-être trouvé là la clef du mystère. Je lui demandai donc s'il avait parlé de moi au rabbi.

'Hanania ne savait pas que je me trouvais à Jérusalem. Il ne m'avait pas revu depuis notre arrivée à Haïfa, quelque cinq ans plus tôt.

«Je t'ai vu monter à la table du rabbi et dire *le'Haïm*. J'étais justement surpris de te voir à ce *Tisch* et d'entendre ton nom parmi les centaines de personnes qui étaient rassemblées.

– Dans ce cas, fis-je, j'ignore qui m'a fait appeler auprès du rabbi.» 'Hanania l'ignorait également. Soudain, la porte s'ouvrit et l'on me fit entrer dans la chambre du rabbi. Il faisait les cent pas, marchant de long en large, comme un fauve en cage, le regard balayant le plancher. Dans sa main gauche, il serrait des feuilles de tabac qu'il portait de temps à autre à

son nez et de sa droite, il soulevait sa calotte haute, en velours et l'agitait pour refroidir quelque peu la fièvre qui brûlait son front, en ce mois d'Eloul. Je me tenais près de la porte et n'osais bouger. Je ne méritais pas un seul regard. Je me mis à penser que l'on m'avait peut-être fait appeler par erreur et qu'en réalité, un autre avait été invité à ma place. Je pensais à tout cela, lorsque le rabbi se figea soudain, portant sur moi et sur mes vêtements un regard pénétrant et sévère. Il me demanda en Yiddish: «Qui donc t'a prêté ces... accessoires?» Je répondis: «Sim'ha Eidelman.» Son visage s'illumina d'un grand sourire et il ajouta: «Ton frère Naftali vient souvent me voir. Plus souvent que toi. Comment va ton oncle, le rav Fogelman?» En quelques mots, le rabbi de Gour avait cerné tout mon monde: Naftali et le rav Fogelman. Cet homme, qui, de ma vie, ne m'avait jamais parlé et qui portait à bout de bras des milliers de 'hassidim, savait exactement qui, dans mon petit univers, m'était cher. Je répondis assez brièvement comme c'est l'usage dans la 'hassidouth de Gour.

Le rabbi poursuivit: «Certainement, tu as été surpris lorsqu'on t'a appelé au *Tisch*. Je t'ai vu ici, il y a cinq ans quand tu es venu voir mon père, le *Imrét Emet zatsal'* avec ton frère Naftali. Et quand j'ai traversé la salle hier, je t'ai soudain aperçu. C'était impossible de ne pas te voir. Tu ressembles beaucoup à ton frère Naftali. Et je connais le nom que ton père t'a donné à Piotrkow, le jour de ta circoncision. Il voulait t'appeler Israël, du nom de son maître, le rabbi de Tchortakov – rabbi Israël Friedman – nom que porte également le père de sa première épouse, rabbi Israël Hager, le rabbi de Vijnitz – le Ahavat Israël. Il voulait aussi te nommer Méïr, du nom de son cousin, rabbi Méïr Chapira de Lublin, parce que ce dernier n'avait pas eu d'enfants. En plus, Israël Méïr, c'est le nom du *Hafets Haïm* de Radin. Ton père était lié non seulement par des liens de famille à ces quatre hommes, mais il leur était également très attaché, du plus profond de son âme. Le rav de Lublin, le rabbi de Tchortakov et le *Hafets Haïm* sont décédés dans un intervalle de trois mois à peine, bien que le premier ait eu 46 ans et le dernier 96. Ton père t'avait pris dans ses bras et il avait annoncé qu'il priait le Maître du monde qu'une étincelle – je me rappelle encore



parfaitement du terme qu'il avait employé en Yiddish: *a finke* – qu'une étincelle donc de chacune de ses grandes âmes disparues entre dans celle de l'enfant qui venait de naître. Cette prière, je ne pus l'oublier. Quand je t'ai aperçu au milieu de la foule hier soir, j'ai compris que tu étais le frère de Naftouli [c'est ainsi qu'il avait l'habitude de l'appeler] et je me suis rappelé ton prénom, ce prénom que je n'avais pas oublié depuis le jour de ta circoncision.» Il me regarda à nouveau de ses yeux pénétrants, me tendit une pomme et me dit: «J'espère te voir chez moi plus souvent.» D'un hochement de tête, j'acquiesçai tout en sachant parfaitement qu'au-delà de l'invitation, ce souhait était un ordre.

L'histoire de ma rencontre avec le rabbi de Gour se répandit aussitôt comme une traînée de poudre. Tous les 'hassidim en parlaient et y virent un véritable prodige. On s'étonnait que 13 ans plus tard, le rabbi ait reconnu l'enfant qu'il avait vu circoncire, l'apercevant une fraction de seconde au milieu de la foule. Depuis, il ne l'avait aperçu qu'un court instant, alors qu'il s'était rendu avec son frère chez son illustre père. Et l'histoire singulière de ma circoncision... Pour les 'hassidim, cet incident révélait, une fois encore, la grandeur de leur amour. J'en suis, moi aussi, émerveillé. D'ailleurs, depuis cette rencontre avec le rabbi, je porte le nom de «Israël Méïr». Le prénom Méïr qui, pendant toutes ces années, avait été oublié, recouvre parfois maintenant celui d'Israël: souvent, je suis publiquement désigné comme Méïr Lau, bien que depuis ma plus tendre enfance, on m'appelait seulement Israël.

A l'origine, ma famille n'appartenait pas à la 'hassidouth de Gour. Du côté de mon père, nous dépendons de la 'hassidouth de Tchortakov et, du côté de ma mère, nous descendons du Divré 'Haïm – le rabbi de Tszanz. Mais j'eus le mérite d'épouser la fille du rav Its'hak Yedidia Frankel affilié à la 'hassidouth de Gour, lequel fut l'un des disciples les plus proches du rabbi.

Le rav Its'hak Yedidia Frankel et le rabbi de Gour entretenaient des rapports très amicaux fondés sur une estime mutuelle. Vers la fin de sa vie, alors qu'il avait 80 ans, le rabbi apprit que le rav Its'hak Yedidia avait été hospitalisé à Ikhilov, à Tel-Aviv, suite à une attaque cardiaque. Les médecins avaient formellement interdit au rav Frankel de recevoir des visites en

dehors de sa famille très proche. Mon épouse, 'Haïta se trouvait avec sa mère, chez cette dernière à Tel-Aviv tandis que ses frères étaient au chevet de leur père à l'hôpital. 'Haïta et sa mère reçurent un nombre infini de coups de téléphone de personnes souhaitant exprimer leur sympathie et s'enquérir de la santé du rav Its'hak Yedidia, qui était leur rav, celui des quartiers sud de Tel-Aviv. Un jour, 'Haïta reçut un appel téléphonique d'un homme qui parlait avec brièveté et qui lui demanda s'il était possible de rendre visite au rav Frankel à l'hôpital. 'Haïta répondit à son interlocuteur que les médecins avaient interdit les visites et s'empressa de lui demander son nom. Elle reçut pour réponse: «C'est Alter de Jérusalem.» Le nom Alter est très répandu en Israël. Il ne lui vint pas un seul instant à l'esprit que cet Alter de Jérusalem n'était autre que le rabbi en personne. Elle mit donc rapidement fin à cette conversation téléphonique. Son frère Arié qui habitait Jérusalem et qui était un proche du rabbi de Gour, eut vent de cet appel et du projet avorté de son saint maître. Il s'empressa de gagner Tel-Aviv pour divulguer à 'Haïta l'identité véritable de ce Alter de Jérusalem. «Te rends-tu compte de l'honneur que cela représente! Le rabbi en personne est prêt à se déplacer depuis Jérusalem, qu'il ne quitte quasiment jamais, pour rendre visite à papa à Tel-Aviv et le bénir! C'est un très grand mérite et toi tu l'en empêches!» 'Haïta était consternée. Elle avait naïvement répondu au rabbi de Gour, comme aux nombreuses autres personnes qui n'avaient cessé de téléphoner depuis le matin, que les médecins avaient interdit les visites. Et qui plus est, le rabbi de Gour ne s'était pas présenté en tant que tel et avait donné pour seul nom, Alter de Jérusalem. Elle était embarrassée et devait admettre que ce patronyme ne l'avait guère interpellé. La famille prit alors la décision de ne pas en parler au rav Frankel. Le lendemain, le rabbi de Gour apprit que l'état de santé du rav Its'hak Yedidia s'était quelque peu amélioré. Il se rendit aussitôt à Ikhilov sans consulter qui que ce soit, ni annoncer sa visite. Il entra dans la chambre du rav où se trouvait également ma belle-mère et sa première question fut: «Votre fille est ici? Je voudrais la féliciter d'avoir su défendre et prendre soin de son père.» Le rabbi avait été assez fin pour comprendre le malaise qui

s'était emparé des membres de la famille Frankel lorsque 'Haïta l'avait éconduit. Et pour rétablir la sérénité dans les esprits, il avait, avant toute chose, tenu à vanter l'efficacité et la grande conscience de la fille du rav. Le rabbi de Gour resta au chevet du rav Frankel à peine une minute et, avec son laconisme habituel, il dit: «Its'hak Yedidia, nous avons besoin de vous, vous devez retrouver la santé et regagner votre vigueur d'antan.» Et il s'en fut. La nouvelle de sa présence dans l'enceinte de l'hôpital mit tout Ikhilov en émoi. Le tumulte des fauteuils roulants qui avançaient à vive allure et des malades qui criaient pour qu'on tire leur lit jusque dans le corridor, s'empara des six étages de l'hôpital. Des parents poussaient les chaises de leurs enfants ou de personnes proches et ceux qui avaient encore l'usage de leurs jambes se pressaient dans les couloirs en peignoir, dans l'espoir de recevoir une bénédiction du rabbi ou du moins, de rencontrer son regard. Comme le rabbi quittait la chambre du rav Frankel, un des vigiles de l'hôpital tenta de repousser la foule qui s'était attroupée et qui bloquait le passage. Le rabbi, dont la démarche alerte et la vivacité étaient célèbres, tranquillisa le garde et se rendit lui-même auprès de chaque malade, auprès de chaque lit, auprès de chaque fauteuil roulant en souhaitant à chacun un prompt et complet rétablissement. Les infirmières intriguées par ce désordre soudain se demandèrent qui était cet homme au visage d'ange. Cette image m'émeut encore aujourd'hui. Le rav Frankel se rétablit et fut appelé à diriger le rabbinat de Tel-Aviv-Yaffo ainsi que les tribunaux rabbiniques de la région. Comme l'avait dit le rabbi, nous avons tous besoin de lui.

Le rabbi de Gour décéda le 2 Adar 5737/20 février 1977. A l'époque, j'étais rabbin dans un des quartiers de Tel-Aviv. J'avais gardé un contact suivi avec le rabbi tout au long de ces années. Je savais que pour ses funérailles, la ville de Jérusalem serait entièrement bloquée et je décidai donc de me rendre à l'enterrement en taxi plutôt qu'en voiture. Les rues de Jérusalem étaient noires de monde. Plus de 200'000 personnes suivirent le cortège funèbre, sur plusieurs kilomètres, de Zikhron Moché, en passant par Guéoula jusqu'au mont des Oliviers. Des centaines de milliers de personnes marchaient en silence, comme c'est la coutume pour les funérailles

des admourim. On ne prononça aucun éloge funèbre. Les 'hassidim dont le père venait de quitter ce monde, n'avaient pas de mots plus forts pour exprimer leur douleur que le silence le plus absolu. Il semble que tout Jérusalem ait pris le deuil pour le décès du rabbi de Gour. Les commerçants du marché de *Makbané* Yehouda avaient chacun une histoire à raconter sur le rabbi: la fille de l'un était tombée malade et les bénédictions du «Saint», comme ils avaient l'habitude de l'appeler, l'avaient rétablie; un autre prétendit que le rabbi avait été ses yeux et que le jour de sa mort il était devenu aveugle. L'attachement des Juifs les plus simples au rabbi de Gour était poignant.

Après la mise en terre, je descendis à pied du mont des Oliviers jusqu'à la rue Yaffo. Après quelques minutes de marche, une voiture s'arrêta près de moi. Le conducteur portait une sorte de chapeau de safari de couleur beige. «Rav Lau, fit-il, puis-je vous aider?» Je répondis que je voulais regagner Tel-Aviv et il me fit monter dans sa voiture. Nous roulions lentement parce que les rues étaient encore pleines de monde et j'expliquai au conducteur qui avait été si sympathique que je revenais de l'enterrement de l'admour de Gour. Celui-ci eut un léger sourire et quand j'eus fini de parler du rabbi de Gour, il me dit que lui aussi s'y était rendu. Cette réponse piqua ma curiosité. Son apparence contrastait avec celle des autres endeuillés. Je n'hésitais donc pas à l'interroger sur les raisons qui l'avaient poussé à assister à cet enterrement. Il habitait Tsahala. Il était colonel de réserve et dirigeait une usine, dans le civil. Son père avait été un 'hassid de Gour. Mais le fils s'était considérablement investi dans sa carrière militaire et s'était éloigné de la pratique religieuse, et de la manière de vivre de ses parents. Dans ses vieux jours, son père dut être placé dans une maison de retraite médicalisée à Tel-Aviv. Un jour de Hanoucca, le fils emmena son vieux père à Jérusalem – pour prier au Kotel et rendre visite au rabbi de Gour pendant l'allumage des bougies. Lors de cette dernière visite, le fils était resté dans la voiture parce qu'il n'avait pas emporté de quoi couvrir sa tête – ou, tout simplement, parce qu'il ne portait plus d'intérêt à la religion ni au 'hassidisme. Six semaines plus tard, le 15 Chevat, il proposa à

son père de le conduire à nouveau à Jérusalem pour voir le rabbi. Mais le père refusa avec opiniâtreté.

«Pourquoi? lui demanda le fils, la dernière visite à Jérusalem t'a été bien profitable.

-J'ai davantage perdu que gagné, répondit le père en pleurant. Le rabbi m'a demandé qui m'a conduit à Jérusalem et je lui ai répondu que c'était mon fils, qui est resté dans la voiture. Pourquoi, hein pourquoi? Suis-je donc venu à Jérusalem avec un étranger? Mon fils ne m'accompagne pas pour voir mon rebbe? Cette frustration, cette peine, je ne peux la supporter!»

C'est alors, me dit le fils, que je lui promis de venir moi aussi chez le rabbi et de ne pas oublier de me munir d'un couvre-chef. Je rentrai donc chez l'admour avec le chapeau que je porte aujourd'hui. Le rabbi me reçut avec chaleur et me dit: «J'ai appris que tu fais de très grands efforts dans la mitsva d'honorer ton père. Mais qu'en est-il de ton Père qui est dans les cieux?» Il désigna le plafond de son doigt. «Lui, ne faut-il pas l'honorer également?» Comme nous prenions le chemin du retour, cette dernière phrase du rabbi trotta dans ma tête. Arrivé chez moi, je déclarai à mon épouse que je souhaitais retrouver un peu mes racines et m'assurer qu'au moins, à la maison, nous mangerions cachère afin que mon père se sente chez nous comme chez lui. Lentement, je suis revenu à la pratique et entre-temps, papa quitta ce monde. Quand j'appris à la radio que le rabbi de Gour était décédé, je me suis naturellement senti obligé – par respect pour mon père également – d'assister à ses funérailles. Grâce au rabbi, je me suis retrouvé.»

Mon fils aîné, le rav Moché 'Haïm Lau et son fils, Its'hak Yedidia Lau, sont des 'hassidim de Gour. De même mes deux gendres, le rav Binyamin Kahn-Mintz, fondateur de la yechivat 'Hayé Moché, du nom de mon père et Ye'hezkel Scheinfeld, sont de véritables 'hassidim de Gour.

Mon fils, Moché 'Haïm exprima assez tôt son attachement à l'admour de Gour, attachement qui ne devait jamais cesser. A l'occasion de sa bar-mitsva, il voulut porter le kaftan traditionnel en soie noire. J'avais quelques réticences et je lui fis part de mes doutes: «Moché, peut-être n'est-ce là

qu'un caprice d'enfant? Tu veux peut-être ressembler à grand-père, le rav Frankel? Je ne m'y oppose pas, au contraire, mais je crains que, dans quelques mois, tu ne retires le kaftan, parce que tu es encore jeune pour prendre sérieusement un tel engagement. Es-tu sûr de ton choix? Seras-tu capable de tenir une pareille décision?» Je lui proposai donc d'attendre jusqu'au jour de son mariage, quand il aurait mûri. Mon fils, qui ressemble tant à mon père, jeta sur moi son regard bleu, un regard qui exprimait tout à la fois la détermination, le sens des responsabilités et la maturité. Il savait exactement ce qu'il faisait. Il avait décidé de porter le kaftan de soie et jamais il ne s'en départit.

Alors qu'il étudiait à la yechivat Kol Torah, relocalisée à Bait Vagan, à Jérusalem, Moché 'Haïm se rendit chaque Chabbat, à cinq heures du matin, à Guéoula, auprès du rabbi de Gour pour parler autour d'un verre de thé. Mon fils avait prolongé la chaîne des générations.

De nombreuses années plus tard, je me fis un autre maître qui, comme les autres, éclaira mon chemin: le rabbi de Loubavitch.

Peu de temps après la guerre de Kippour, je fus contacté par Eïb Schenkar. Celui-ci souhaitait me voir à son bureau, au siège de l'Agence Juive à Jérusalem. Il était d'origine américaine, affilié au Mapam (parti travailliste) et il dirigeait le département de l'information de la Sokhnout. Je ne le connaissais pas et je m'étonnai de cette invitation singulière. Il s'avéra qu'il avait pris l'habitude d'écouter les cours que je donnais sur les ondes. Il m'avait également aperçu à la télévision et souhaitait m'associer à une mission de la plus haute importance, selon ses dires. Aux Etats-Unis et plus particulièrement à New York, me dit-il, il y avait des Juifs – qu'il qualifia de religieux extrémistes – qui refusaient jusqu'à ce jour de soutenir l'Etat d'Israël et s'opposaient avec force au sionisme. Or voilà que la guerre de Kippour avait quelque peu modifié leur approche et avait suscité dans ces milieux une nouvelle réflexion quant à leurs rapports avec l'Etat hébreu.

«Pendant les demi-fêtes de Souccot, fit Schenkar, des Juifs portant des *streimels* et des chaussettes blanches ont, de leur propre initiative, sollicité des dons auprès des particuliers et dans les synagogues en faveur de l'Etat juif, de Tsahal et du fonds de soutien à l'effort de guerre. Quand on les interrogea sur ce qui avait motivé cette initiative inédite, ils répondirent que la guerre de Kippour avait éveillé en eux de sombres souvenirs des années de guerre en Europe et qu'elle avait aussi, selon eux, aggravé la menace d'extermination des communautés juives en terre d'Israël.»

La presse outre-Atlantique les avait convaincus de la gravité de la situation et avait accru leurs appréhensions. Des rumeurs circulaient sur des milliers de soldats israéliens tombés sur le front sud et qui auraient trouvé une sépulture temporaire au kibboutz Beerli, tandis que les victimes du front nord auraient été temporairement ensevelies à Naharia. Ces bruits, qu'ils avaient reçus de source officielle, s'étaient propagés et des rumeurs toujours plus sinistres leur rappelaient fâcheusement la destruction du Temple. Les Juifs religieux de New York, toutes tendances confondues, avaient uni leurs forces en faveur de l'Etat juif, y compris ceux qui jusque-là s'étaient montrés très réticents à le soutenir.

Eïb Schenkar parlait avec une émotion à peine contenue. Il m'expliqua qu'il voulait battre le fer tant qu'il était encore chaud et profiter de cet élan, de cet éveil des sentiments favorables aux intérêts israéliens afin de resserrer les liens de ces groupes avec l'Etat hébreu. Mais, il lui semblait peu judicieux d'y dépêcher une personnalité politique, un diplomate ou même un général d'armée. Il avait donc eu l'idée d'envoyer un rabbin qui serait, de son point de vue, davantage apprécié et qui aurait, lui aussi, traversé l'horreur nazie en Europe et vécu le drame de la guerre de Kippour, en Israël. «Si vous acceptez cette mission, toutes les portes vous seront ouvertes» fit-il avec assurance. J'étais bien moins assuré que lui et je lui demandai: «Sur quoi vous fondez-vous pour l'affirmer avec tant de certitude?» Eïb Schenkar répondit qu'il en avait touché un mot à Azriel Miller qui dirigeait le Conseil des présidents des communautés juives américaines – et qui était lui-même un rabbin de tendance orthodoxe. Miller m'avait

entendu parler lors de l'une de ses visites en Israël et avait été impressionné. La proposition de Schenkar l'avait séduit. Je devais donc faire une tournée de conférences pendant un mois et devenir une sorte de pont qui relierait les hommes de l'Agence Juive aux communautés religieuses américaines: les 'hassidim de Loubavitch, de Bobov, les yechivot de style lituanien, les institutions telles que la Yechiva University pour les garçons et le Stern College pour les filles, la yechiva de Flattbush à Brooklyn et autres structures éducatives du monde juif orthodoxe new-yorkais. Je lui donnai mon accord, en l'informant que je ne parlais pas l'anglais couramment. Eïb Schenkar ne s'en affligea point. Je pourrais parler en hébreu avec une partie du public américain, voire même en Yiddish. J'étais tranquilisé. Il me recommanda toutefois de préparer pendant les deux mois qui précédaient mon voyage quelques discours en anglais et de les apprendre. Je suivis son bon conseil. Bien que ce voyage en Amérique, continent que je n'avais encore jamais visité, m'enchantât, je redoutais terriblement mes lacunes linguistiques. La langue était mon outil, mon métier: le pire des cauchemars pour un orateur ou un enseignant est de bafouiller, de chercher ses mots et de perdre avec ces hésitations et ces flottements, sa force d'impact. La pauvreté de mon anglais me hantait et c'est pourquoi je ne m'épargnai aucun effort. Pendant les deux mois qui suivirent, je rédigeai donc quelques discours en anglais et les appris par cœur. Je m'exerçai à traiter du conflit israélo-arabe, de nos droits sur la terre d'Israël ainsi que de la force de résistance du peuple juif. Je souhaitais avant tout faire passer le message de la conférence que j'avais tenue, en pleine guerre de Kippour, vers la fin octobre 1973, sur les rives du canal de Suez.

A l'époque, je passais mes journées et presque toutes mes nuits à l'hôpital Ikhilov de Tel-Aviv, où je m'étais fait porter volontaire. Un soir, alors que j'étais rentré tard chez moi, on me dit qu'un chef d'une unité de réserve de défense antiaérienne qui, dans le civil, dirigeait l'école Ort de Kfar Saba, avait désespérément cherché à me joindre. Quand il réussit enfin à me contacter, il me dit: «Pourriez-vous me rendre un service? Je vous entends souvent parler à la radio et à la télévision, et j'ai besoin de vous ici, avec nous.



Vous prendrez un avion Hercule jusqu'à Faïd et de là, nous vous conduirons en Jeep jusqu'à Taala. Mes hommes n'ont pas le moral. Les réservistes ont été appelés de manière si soudaine, en plein milieu de Kippour, qu'ils n'ont pas été préparés à cette guerre. Certains étaient sur le point de se marier, d'autres allaient commencer leurs études à l'université à la fin du mois d'octobre, d'autres encore ont monté une petite affaire et il y en a qui croulent sous les dettes, parce qu'ils ne travaillent pas à cause du conflit. J'ai besoin de toute urgence de quelqu'un qui sache leur redonner du courage et leur faire retrouver la joie. Vous allez venir ici et leur expliquer le pourquoi de cette guerre, et pourquoi nous devons défendre ce pays!» Je l'écoutais avec attention, mais je lui suggérai de faire plutôt appel à des artistes, des spécialistes du divertissement. Je n'étais pas vraiment expert en la matière et je ne savais pas trop comment m'y prendre pour remonter le moral de ses troupes. Le militaire répondit qu'il avait déjà invité des clowns et autres amuseurs, mais qu'après vingt minutes de spectacle, ces guignols reprenaient leur vol pour le centre du pays et que les soldats restaient là, au milieu du désert, coupés du reste du monde et encore plus déprimés. «Il me faut quelqu'un qui ne parle pas uniquement à leur cœur, mais qui sache également parler à leur âme.» J'acceptai aussitôt.

J'arrivai donc à Taala en provenance de Faïd. Entre le pont Baroukh et le pont Yehouda se trouvait une vaste étendue de sable en forme d'amphithéâtre. Nous y prîmes place. Je me tenais en bas, sur une sorte de scène, avec le chef du bataillon, et les soldats s'installèrent sur la dune, en face. Je leur parlai de notre droit sur la Terre d'Israël, qu'elle était notre foyer et que nous n'en avions pas d'autre. L'atmosphère était chargée de silence. Je les entendais presque tendre l'oreille, leurs cœurs devenir plus attentifs et s'imprégner des mots que je prononçais. C'est l'un des rares discours, parmi tous ceux que j'ai prononcés, dont je me souviens du moindre détail et que je peux rapporter mot pour mot. Ce discours en pleine guerre, au milieu d'une trêve, à des soldats qui n'avaient plus le courage ni la force psychologique de poursuivre le combat avait, à mon sens, une valeur hautement symbolique. Avant de partir pour l'Amérique, je recopiai cette allocution et je la fis traduire en anglais. J'en appris donc la ver-

sion anglaise, par cœur, et la répétais sans trêve pendant le vol en direction de New York.

Avant mon départ, je reçus une lettre du rabbin et docteur Azriel Miller. Il me félicitait d'avoir accepté de participer à l'effort d'information et d'explication de l'Etat hébreu auprès des Juifs de New York, et me promit de prendre la charge de l'organisation logistique de ce voyage. Il m'informa gentiment que ce périple – à raison de cinq allocutions par jour – serait éreintant. L'attente était grande et la soif de comprendre la situation sur le terrain considérable, précisait-il. En conclusion, le rav Miller me demanda quels étaient mes honoraires. Cette question me surprit. J'avais pensé que ce voyage était bénévole. Il ne m'était pas venu, un seul instant, à l'esprit, que je puisse recevoir en contrepartie, une rémunération. Ma participation était totalement désintéressée. Je désirais seulement apporter mon soutien à l'Etat d'Israël après cette terrible guerre. Ma réponse au rav Miller fut la suivante: «Je n'ai jamais eu l'occasion de me rendre aux Etats-Unis, et j'ignore si après cette visite je serai à nouveau appelé à y retourner. Des personnalités illustres du monde juif habitent votre continent, sur la côte est des Etats-Unis. Ces hommes sont de renommée internationale et comptent, me semble-t-il, parmi les plus grands dirigeants spirituels de notre génération. Je souhaite ardemment les rencontrer et si vous rendez ce rêve possible, ce sera là ma récompense et je ne peux en espérer de plus gratifiante.»

Parmi ces grands hommes, figuraient notamment le rabbi de Loubavitch, le rav Yossef Dov Halévy Soloveitchik, l'admour de Satmar qui avait connu mon père, celui de Bobov qui était un proche parent de ma mère, et l'admour de Blojov, par le mérite duquel mes parents s'étaient mariés et qui était membre du Conseil des Sages de la Torah. J'espérais aussi rencontrer le rav Moché Feinstein, un des plus grands décisionnaires de la génération, le rav Yaakov Kaminetsky et le rav Ruder man, les deux grands Raché Yechivoth, l'un de Torah Vadaat à New York et le second de Ner Israël à Baltimore.

## Loulek

Le rav Miller fit les plus grands efforts pour organiser ces rencontres qui m'étaient si chères et furent pour moi la meilleure des récompenses.

\*  
\*\*

Mon voyage connut son apogée lors de l'entrevue tant attendue avec le rabbi de Loubavitch. J'avais beaucoup entendu parler de lui et j'admirais son intelligence, sa grande sagesse et ses illustres qualités. J'aspirais, plus que tout, à pouvoir enfin lui parler face à face.

De nombreux souvenirs du rabbi se mêlent aujourd'hui dans ma mémoire. En 1965, un vendredi soir, les militants travaillistes de Tel-Aviv organisèrent un symposium, à Hamedoura, le siège du parti, dans la cave d'un immeuble à l'angle de la rue Gordon et Reines. Je fus invité à participer à ce colloque qui avait pour thème la religion et l'Etat. Le Chabbat n'y serait pas profané et on y parlerait sans micro. Le symposium devait se dérouler sous l'égide de Moché Erem, député Mapam à la Knesset. Its'hak Grinbaum, ministre de l'intérieur du premier gouvernement de l'Etat, devait également y participer. Vers la fin de sa vie, Grinbaum fit un virage politique et se rallia aux communistes. Il présenta une liste indépendante – *Youd Guimel* – aux élections, mais n'obtint pas le minimum de voix nécessaires pour être élu. Après cet échec politique, il se cloîtra dans son kibboutz, Gan Chmouel, jusqu'à la fin de ses jours.

Its'hak Grinbaum était un excellent orateur, un leader charismatique. Je garde à l'esprit l'une de ses phrases, qu'il prononça ce soir-là, à Hamedoura, devant quelque 200 personnes: «Si un jour le rideau de fer se lève et que l'URSS ouvre ses portes aux citoyens israéliens, et si, en nous y rendant, nous trouvons un homme qui se prétend juif, ce sera par le mérite d'un seul homme, qui habite Brooklyn: le rabbi de Loubavitch.» Cette assertion était fort surprenante de la bouche d'un homme de gauche tel qu'Its'hak Grinbaum – et, en même temps, très significative de la part d'un homme qui connaissait parfaitement son sujet.



Vers le grand rabbinat  
Nomination du rav Lau  
comme rabbin de la  
synagogue Tiferet Tzvi  
à Tel-Aviv, Hanoucca  
5726/1965. Les invités  
d'honneur: le grand  
rabbin d'Israël, le rav  
Isser Yehouda Unterman  
zatsal, mon oncle, le rav  
Mordekhai Fogelman  
zatsal, mon beau-père,  
le rav Its'hak Yedidia  
Frankel zatsal



Recevant l'ordination  
rabbinique du président  
de la synagogue, monsieur  
Aharon Dinowitz zal



Aux côtés du rav Frankel  
zatsal et des responsables  
de la synagogue le jour de  
ma nomination



Grand rabbin de Netanya, en Eloul 5739/1979



Grand rabbin de Tel-Aviv – Yaffo, en Hechvan 5749/1989

Grand rabbin d'Israël, Sivan 5753/1992.

De droite à gauche: le chef du gouvernement, Its'hak Rabin, le Président de l'Etat, Ezer Weizmann et le Richon Letsion, le rav Eliahou Bakchi Doron





Le jour de la nomination au grand rabbinat de l'Etat. Sur la tombe de mon beau-père, le rav Frankel zatsal, à Na'halat Its'hak, à Tel-Aviv



Le rav Mena'hem Porouch qui vint de Jérusalem pour me féliciter.



Avec ma belle-mère, la rabbanite Frankel et mon beau-frère, le rav Chimon Frankel à l'occasion d'une fête de famille

Mon rav et maître,  
le Gaon rav Chlomo  
Zalman Auerbach  
zatsal, lors de  
l'inauguration de la  
yechivat 'Haye Moché  
du nom de mon père,  
à Jérusalem avec mon  
fils, le rav Moché 'Haim  
de Netanya



En arrière-plan, mon fils, le rav  
David Baroukh, rav de Modiin



Avec mon rav et maître,  
le Machgia'h de la  
yechivat Kol Torah,  
le rav Guedalia  
Eizman chlita





Avec l'admour de Loubavich, le rav Mena'hem Mendel Schneerson, lors de l'une de nos nombreuses rencontres dans sa maison d'études à Brooklyn, New York





Lors de l'inauguration de Kyriat Ungwar à Jérusalem.

De droite à gauche: le contrôleur de l'Etat, Its'hak Tounik zal, le Richon Letsion, rav Mordekhai Eliahou, le rav Israël Méir Lau, l'écrivain Elie Wiesel, le rav Menache Klein (tous deux ont été libérés de Buchenwald en même temps que moi), l'admour de Gour le «Pné Mena'hem» zatsal, le rav de Jérusalem rav Its'hak Kolits zatsal et le président du tribunal rabbinique de Jérusalem, le rav Chilah Refaël zatsal

Avec l'admour de Klausenburg zatsal dans sa maison du New Jersey aux Etats-Unis (J'étais alors grand rabbin de Netanya).

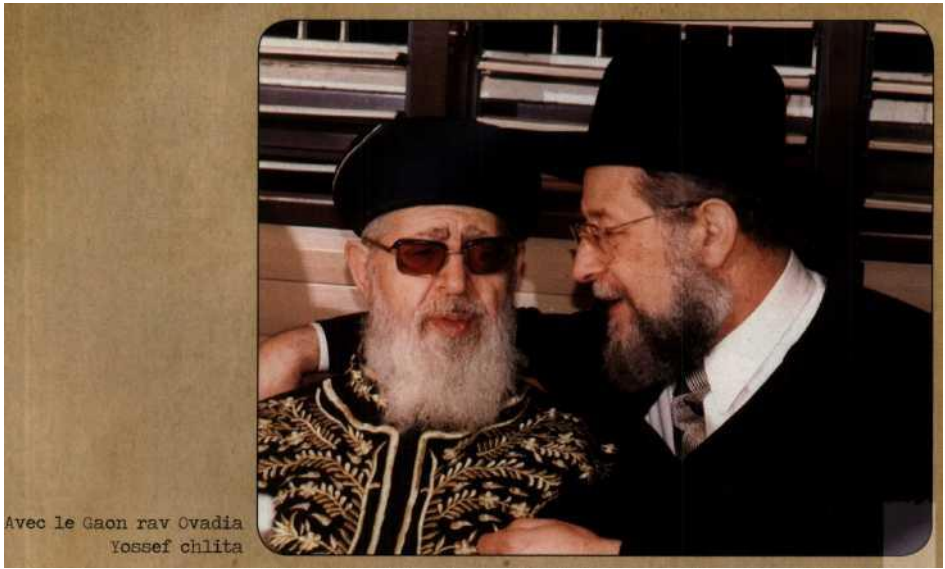




Avec mon rav et maître, le Gaon rav Elazar Menahem Man Chakh zatsal, Roch yechiva de Poniewicz. Je présente mon livre de Responsa Ya'hel Israël; à gauche, le beau-père de mon fils, le rav Its'hak Ralbag, membre du Conseil central religieux



Une des dernières entrevues avec le Roch yechiva



A l'occasion de la clôture du traité de Chabbat au coliel  
Torat 'Haïm de Netanya, avec le Gaon  
rav Aharon Leib Steinman chlita



Avec l'admour de Sadigoura, membre du Conseil  
des Sages de la Torah, le rav Yaakov Friedman  
chlita



En tant que grand rabbin de Tel-Aviv en compagnie des deux grands décisionnaires de la génération, le Gaon rav Yossef Chalom Eliachiv et le Gaon rav Ovadia Yossef

Avec le président du Conseil des Sages de la Torah, l'admour de Vijnitz, le rav Moché Hager chlita





Lors d'une grande reunion de la 'hassidouth de Gour à Jerusalem. Au centre, le rabbi de Gour, le «Pné Mena'hem \* zatsal et à ma droite, le rabbi de Gour actuel

A l'occasion d'une fête de famille avec mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel zatsal, le ministre du Trésor, le défunt Its'hak Mody et mon beau-frère, le rav Isser Frankel chlita





Avec le rav Itshak Yedidia Frankel,  
grand rabbin de Tel-Aviv-raffe  
et le rav Yehouda Landau,  
directeur du Service des mariages  
de Tel-Aviv

En conversation avec le Gaon rav  
Haïm Kaniewsky chlita  
dans sa maison à Bné Brak





Dans la grande synagogue de Piotrkow qui sert aujourd'hui de bibliothèque.  
 Derrière les étagères de livres, sur le mur oriental, une fresque avec les tables de la Loi et les Dix Commandements, criblée de balles.  
 A droite, le chantre anversoïse, Binyamin Moller

Pupitre de la synagogue moscovite  
 brûlée de Marina Pocha. Ici, inau-  
 guration de la nouvelle synagogue  
 reconstruite après l'incendie.  
 De droite à gauche: le rav Yossef  
 Aharonov, le rav Lau, le rav Levin et  
 mon ami, Chalom Dov (Berka) Wolf zal





La première «Marche des vivants» à Auschwitz-Birkenau, le jour de la Shoah 5748/ 1988. Avec mon camarade du camp de Buchenwald, le prix Nobel de la paix, Elie Wiesel, près du bunker bombardé



Lors de la «Marche des vivants» avec l'ambassadeur d'Israël à l'ONU, Benjamin Netanyaou



Discours de commémoration pour le souvenir des martyrs de Babi Yar à Kiev, en Ukraine



Dans la bibliothèque nationale de  
Vilnius préparant le transfert de  
300 rouleaux de la Torah vers la Terre  
Sainte, conservés pendant près de  
cinquante ans dans des caves





En compagnie de mes frères, de gauche à droite: Yehochoua (Chikou) Hager Lau et Naftali Lau Lavi

Avec Naftali au Musée juif de Manhattan, New York





Le grand rabbin Its'hak Eizik Halévy Herzog zatsal en conversation avec l'admour de Gour, le «Beth Israël» zatsal



L'admour de Gour, le Beth Israël zatsal



Mon rav et maître, le rav Eliahou Lopian zatsal, Machgia'h de la yechivat Knesset 'Hizkiyaou de Zikhron Yaakov et de Kfar 'Hassidim

Le Gaon de Lublin, le rav Méir Chapira zatsal, Roch yechiva 'Hakhmé Lublin et instigateur du Daf Hayomi. C'était le cousin de mon père et il fut, avant lui, le rav de Piotrkow



En mai 1989, je me rendis en URSS<sup>42</sup> avec une délégation de rabbins. Le jour de Roch 'Hodech Iyar 5749, j'entrai dans la synagogue *Kol Yaakov* de Moscou et y découvris des Juifs en prière. La plupart étaient âgés, mais il y avait aussi parmi eux, quelques jeunes. Les délégués du rabbi de Loubavitch derrière le rideau de fer travaillaient d'arrache-pied – et dans la clandestinité – pour venir en aide aux Juifs d'Union Soviétique, que l'on appelait alors les «Juifs du silence». Ces Juifs pratiquaient leur religion au péril de leur vie. Arrêtés, ils étaient, dans le meilleur des cas, envoyés en Sibérie dans des camps de travaux forcés pour y passer le restant de leurs jours. Je fus à nouveau impressionné par cet homme qui, depuis New York, dirigeait un mouvement si étendu et qui, de par le monde, avait pour seule ambition de ranimer l'étincelle juive.

En 1970, j'avais déjà eu l'occasion d'établir indirectement un contact avec le rabbi de Loubavitch, par le truchement de son secrétaire, le rav 'Hadakov. Cinq semaines avant la fête de Pessa'h, la Knesset avait voté la loi sur l'identité juive: quiconque naissait d'une mère juive et n'avait pas renié le judaïsme ou quiconque s'était converti au judaïsme, était considéré comme juif. Le rabbi de Loubavitch voulait ajouter à cette dernière formule la mention «*kéhalakha*» – comme l'exige la Loi (juive) – afin que seules les conversions respectueuses des exigences de la *halakha* soient reconnues.

Pendant les demi-fêtes de Pessa'h, je reçus appel téléphonique de New York, ville que je ne connaissais pas encore. Mon interlocuteur s'appelait Mendel 'Hadakov, de la cour 'hassidique de Loubavitch. Le rabbi voulait organiser une grande campagne d'information, me dit-il, au sujet de l'intégrité du pays et du peuple autour de la question de l'identité juive. La première rencontre devait se tenir le jour de Lag Baomer, dans la ville de Rehovot. Chmouel Rechtman, le maire de la ville, parrainait cette réunion et deux personnes devaient y prendre la parole. En premier lieu, le député Menahem Begin traiterait de l'intégrité du pays puis, l'espéraient-ils, le rav Israël Méir Lau parlerait de l'intégrité du peuple. J'acceptai de me rendre à

---

42 Voir le chapitre «Buchenwald – Dans le tunnel obscur, des éclats de lumière»

cette rencontre. On organisa deux autres congrès auxquels je participai également et, ces fois-là, on ne parla que de l'intégrité du peuple: l'un à Haïfa, au mois de Av et l'autre en Eloul de la même année, à la maison de la culture à Tel-Aviv. Ceci explique pourquoi, quatre ans plus tard, je fus traité avec les plus grands égards par le rabbi. J'avais mérité sa reconnaissance.

Mon entrevue avec le rabbi fut fixée un soir du mois d'Adar 5744, en mars 1974. Je devais me présenter aux alentours de minuit et on me promit un entretien particulier – chose que le rabbi n'accordait qu'à quelques rares privilégiés.

J'arrivai donc à minuit, comme on me l'avait demandé. A une heure et demie du matin, je fus introduit auprès du rabbi et je ne le quittai qu'à quatre heures moins dix. Notre entretien, qui dura deux heures vingt exactement, fut l'un des moments les plus forts de ma vie. Le rabbi, qui savait que je travaillais dans l'éducation, m'interrogea sur mes activités. J'avais enseigné pendant neuf ans au lycée Tsaitlin, après avoir travaillé à l'école Brand et A'had Haam de Petah Tikva. Le rabbi me parla de l'importance d'un enseignant, de l'immense responsabilité qui pesait sur ses épaules parce que le maître est chargé d'instruire, d'éduquer, voire même de construire des jeunes qui, plus tard, fonderont leurs propres foyers et bâtiront les générations à venir. A ce propos, le rabbi rapporta l'histoire de Caïn et de Hevel. Lorsque Caïn assassina son frère Hevel, Dieu lui dit: «Les cris du sang de ton frère s'élèvent à Moi depuis la terre» employant un pluriel. Certes, le premier assassin de l'histoire n'a tué qu'un seul homme, mais l'Eternel dit à Caïn qu'en supprimant Hevel, il avait également supprimé sa descendance potentielle. Si Hevel n'avait pas été assassiné, il aurait engendré des justes, comme le fit plus tard Seth, le père d'Enoch. En tuant Hevel, Caïn avait anéanti un monde. De là l'expression de nos Maîtres: «Qui sauve la vie d'un homme du peuple d'Israël sauve un monde et qui tue un seul homme d'Israël anéantit tout un monde.» S'il en est ainsi pour le mal, ce principe est encore plus vrai pour le bien. Qui sauve la vie d'une seule personne se voit également crédité du mérite de tous ses descendants.

Quand il eut fini de parler, le rabbi de Loubavitch me considéra de son regard pénétrant, que seul celui du rabbi de Gour, le Beth Israël, égalait. Les regards de ces deux grands Sages du monde juif, d'une profondeur incomparable, produisirent une vive impression sur moi: ce genre d'impression durable que le temps ne parvient pas à effacer. Lorsque ses yeux plongèrent dans les miens, le rabbi changea aussitôt de sujet et me dit dans un Yiddish lituanien truffé de mots d'hébreu et de quelques expressions anglaises, où perçait un léger accent russe:

«Je voudrais vous poser une question qui concerne un tout autre sujet. J'aimerais comprendre un peu l'esprit d'Israël d'aujourd'hui. Je suppose que vous le connaissez bien parce que vous y habitez. Peut-être pouvez-vous m'éclairer sur un point. Au cours du siècle dernier, le monde a connu de très nombreux bouleversements. En Russie, où le dogme était pourtant dominant, s'est malgré tout produite la révolution de 1917. Dans les années cinquante, Kroutchev imposa sa propre conception du communisme contre celles de Lénine et de Staline, et chacun de ces renversements a fait trembler l'Union Soviétique et a déstabilisé la vie de ses citoyens. En Amérique aussi, on ne peut comparer l'ère Kennedy à celle d'Eisenhower. Martin Luther King, lui aussi, a fait sa révolution. En Angleterre, on ne peut pas, non plus, rapprocher Attlee de Churchill qui l'a précédé. Et en France, Pompidou n'est pas de Gaulle. Le monde change. Or de nombreux Juifs ont été à l'origine de ces différentes révolutions et bouleversements. Le peuple juif est un peuple révolutionnaire. Les Juifs se trouvent toujours sur tous les fronts: en Russie, en France, en Allemagne. Des Juifs ont participé aux révolutions marxistes, socialistes, etc. Ces mouvements ont toujours attiré un très grand nombre des nôtres. Pourtant, l'unique endroit au monde qui ne connaît pas de révolution, c'est l'Etat d'Israël! Depuis 40 ans, ce pays est dirigé par la même classe politique, les mêmes personnes gouvernent cette nation, ce peuple – qui est, à l'origine, profondément subversif. Depuis 1933, quand le premier parti travailliste a été créé, jusqu'en 1974 – soit pendant plus de quarante ans – ce sont les mêmes dirigeants

qui se sont partagé le pouvoir. Pourtant, les Juifs ont traversé l'atroce Shoah, l'Etat d'Israël est né, le pays a dû absorber d'importants flux migratoires et faire face à de nombreuses et difficiles guerres! Or voilà que deux mois après la guerre de Kippour, après de nouvelles élections, *und derselbe sack* – c'est encore la même chose: Golda Méïr, Pin'has Sapir, Moché Dayan. Begin a perdu neuf fois aux élections – et il n'y a pas eu de révolution, il n'y a pas eu de changement! Que faut-il faire pour que l'Etat d'Israël connaisse, comme tous les autres pays du monde, l'alternance? Expliquez-moi, s'il vous plaît, cette anomalie. Vous habitez là-bas. Je suis curieux d'entendre votre point de vue sur cette question.»

Je restai coi. L'observation du rabbi était intelligente, perspicace – ses connaissances historiques et politiques étendues et son analyse des plus justes. Personne ne m'avait jamais posé une pareille question. Je n'y étais absolument pas préparé. J'étais venu le voir de près, faire sa connaissance. J'avais supposé que notre conversation tournerait autour de sujets comme l'éducation, la transmission des valeurs juives en général et le 'hassidisme en particulier. Ces sujets m'étaient plus familiers. Mais cette question fut pour moi une véritable surprise – et la réponse, c'est le Ciel qui me la suggéra:

«J'aimerais, si vous me le permettez, vous raconter un épisode de ma vie. En vérité, jusque-là, je n'ai jamais réfléchi à cette question, mais peut-être cette histoire vous servira-t-elle de réponse. La guerre de Kippour a éclaté le jour de Kippour, dans l'après-midi, pendant que, dans les synagogues, nous récitions la prière des dix martyrs – rabbi Akiva et ses compagnons – victimes de la terreur romaine, à l'époque de la destruction du second Temple. A deux heures moins dix, les sirènes ont brisé le silence dans les rues et les premières victimes sont tombées. Le lendemain, dimanche soir, je me trouvais chez moi, dans l'obscurité, à cause du couvre-feu. A neuf heures, j'entendis la sonnerie de mon téléphone. C'était monsieur Waller, le propriétaire des salons Tekhelet à l'angle des rues Chinkin et A'had Haam à Tel-Aviv. Dans un dialecte *yekke*<sup>43</sup> viennois, il me pria de lui rendre un service. Un jeune couple avait décidé quelque deux mois au-

43 Ndt: Parler des Juifs d'origine allemande

paravant, de convoler en justes noces, entre Kippour et la fête de Souccot (quatre jours après). Les futurs mariés tenaient absolument à se marier à la date convenue, malgré la guerre, parce qu'un mariage repoussé n'est pas de bon augure. Le jeune homme avait reçu une permission de l'armée de douze heures et s'était présenté en tenue militaire dans les salons Tekhelet, tandis que la mariée portait la robe blanche traditionnelle et que les convives attendaient l'arrivée du rabbin. Mais ce dernier leur avait fait faux bond. Il avait certainement présumé qu'à cause du couvre-feu le mariage ne serait pas célébré, ou peut-être s'était-il dit que les hommes se trouvant au front, en plein combat, qui aurait l'idée de se marier? Le directeur des salons de réception me supplia donc de venir sauver la situation. Je lui demandai de me donner le nom du rav qui avait été préalablement présenté pour célébrer ce mariage, mais le jeune couple n'en avait pas la moindre idée. Ils savaient seulement que le rabbinat leur avait promis de leur envoyer quelqu'un pour les marier. J'expliquai au directeur de Tekhelet que pour me rendre dans ses salons, il me fallait au moins quarante minutes de marche, puisqu'il m'était impossible de prendre ma voiture et de rouler les feux éteints. Je le priai donc de vérifier si le jeune couple avait une *ketouba* – l'acte de mariage religieux – et des documents qui attestaient que leur union était licite au regard de la Loi juive, afin d'écartier tout risque de bigamie, de mariage mixte ou toute autre alliance prohibée. En effet, je ne les connaissais pas et l'absence de rav et de documents me paraissait plutôt insolite. Monsieur Waller me pria de rester en ligne. Je l'entendis quitter son bureau pour rejoindre les mariés. Quelques minutes plus tard, il reprit la ligne et me dit que les mariés avaient bien une *ketouba*, ainsi que les documents exigés par le rabbinat. «Dans ce cas, fis-je, je viens de ce pas.» J'arrivai Tekhelet à bout de souffle. On y avait dressé des tables pour quelque 250 convives. On les avait recouvertes de nappes blanches et disposé des petits pains. Mais, sur les 250 invités escomptés, seules 15 personnes étaient présentes et le visage de la mariée était inondé de larmes. Pourtant, le sourire qui éclaira son visage lorsqu'elle me vit enfin arriver, fut inoubliable. L'émotion était presque palpable.



Je mariaï donc ce jeune couple et je leur présentai mes félicitations. Les heureux mariés et leurs proches ne cachaient pas leur joie. Après la cérémonie, une des serveuses qui travaillait à Tekhelet s'approcha de moi. Je connaissais son visage, parce que j'avais souvent eu l'occasion d'assister à des mariages ou des bar-mitsvot dans cette salle, sans connaître toutefois son nom. Elle me montra son avant-bras et j'y découvris un tatouage: c'était son matricule, triste héritage d'Auschwitz. Puis, elle me dit en hébreu avec un accent polonais très prononcé: «Monsieur le rabbin Lau, vous allez certainement vous fâcher en entendant ce que j'ai à vous dire. Je sais qu'il est interdit d'émettre de pareilles choses, mais vous êtes l'unique personne au monde à qui je me permets de le dire, vous seul êtes en mesure de me comprendre. Je sais que, enfant, vous avez traversé la Shoah. Sachez que si mon fils ne revient pas de cette guerre, je me donnerai la mort. Je n'ai rien d'autre au monde que mon fils. Il est ma raison de vivre. S'il ne revient pas, je ne m'en remettrai pas.» Je lui répondis alors qu'en effet il était interdit de dire une chose pareille: «Justement, parce que vous portez ce matricule sur votre bras, après tout ce que vous avez supporté. Peut-on parler ainsi, après avoir survécu par miracle à l'horreur? Après ce que nous avons vécu?»

La femme au tablier blanc poursuivit son récit. Elle me précisa qu'elle avait le droit de parler pendant ses heures de travail. Les convives étaient si peu nombreux qu'on n'avait pas besoin d'elle.

«J'étais jeune quand je fus libérée d'Auschwitz, fit-elle. J'avais à peu près 17 ans. J'ai passé trois ans à Auschwitz où je travaillais dans l'atelier de couture. Malgré ma faiblesse, malgré ma maigreur, je réussis à survivre et à endurer tout cela. J'ai été déportée à Auschwitz après avoir vu les Allemands assassiner mon père et ma mère. J'avais 14 ans à l'époque, et moi, ils me jetèrent dans un train en direction d'Auschwitz. Des images de toutes ces années reviennent à mon esprit et ne me laissent aucun répit. Je vois encore papa et maman gisant dans une mare de sang. Quand je fus finalement libérée du camp en janvier 1945, je décidai de rentrer chez moi, au shtettel. Je savais que je n'avais plus de parents, mais j'espérais retrou-

ver un de mes frères. Je ne trouvai personne. On me dit alors que tous les rescapés des différents villages de la région s'étaient rassemblés à Lodz et que là-bas, je pourrais tenter ma chance. Peut-être y retrouverais-je un de mes proches? Je gagnai Lodz en train, en charrette et à pied. Mais il n'y avait plus personne, ni de mon village, ni de ma famille. Je fis la connaissance d'un jeune homme qui, tout comme moi, avait eu la vie sauve, mais était resté seul au monde. Ensemble, nous nous sommes inscrits pour faire notre Alyah en Erets Israël et nous avons fait les démarches nécessaires pour obtenir un visa. Ces documents furent particulièrement longs à obtenir. On nous transféra dans un camp de personnes déplacées, en Allemagne et c'est là que nous nous mariâmes. Après la guerre, les Britanniques avaient bloqué l'immigration juive en Palestine. Nous ne gagnâmes la Terre Sainte que le jour de la déclaration d'indépendance et moi, j'attendais déjà mon fils. On nous parqua dans un camp de nouveaux immigrants et mon mari fut aussitôt envoyé à la guerre; c'était la guerre d'indépendance. Il trouva la mort à Latrun. Il n'avait même pas encore reçu son numéro d'identité ni son matricule de soldat. Il n'avait que le matricule d'Auschwitz. Après son décès, je mis au monde notre fils, ce garçon dont je vous parle. Je lui donnai trois noms: celui de mon mari défunt, celui de mon père et celui de mon beau-père que je n'avais jamais connu. Et, pour offrir à cet enfant tout ce que je n'ai moi-même jamais reçu, je travaille le matin à la poste de la rue Allenby, et le soir, comme serveuse, chez monsieur Waller. J'habite un deux-pièces. L'une des pièces est un véritable musée. J'y ai accroché, sur un mur, la photo en noir et blanc de mes parents, quelques clichés de mon mari en Europe et sur le bateau et j'ai couvert tous les murs de photos en couleurs de mon fils né en 1949. Aujourd'hui, il a 24 ans. Hier, on est venu le chercher à la synagogue pour le conduire au front et depuis lors, je n'ai aucune nouvelle. S'il ne revient pas, je n'aurai plus personne ni plus de raison de me réveiller.» Je respirai profondément. J'avais besoin d'air. Cette histoire me fut particulièrement pénible à entendre.»

Je la rapportai non sans peine au rabbi de Loubavitch. Le rav m'avait écouté avec la plus grande attention. Il me regardait de ses yeux bleus, avec

comme un feu dans le regard. Je poursuivis: «Peut-être sommes-nous juste un peu fatigués des révolutions, rabbi. Nous n'avons plus de force. Combien de combats sommes-nous capables de mener? Jusqu'à quand? Le récit de cette serveuse incarne peut-être le vécu de mes contemporains en Israël<sup>44</sup>. Qui le rabbi espère-t-il voir encore brandir le drapeau des révolutions? La seule chose à laquelle tout le monde aspire aujourd'hui, c'est un peu de calme, un peu de sérénité.» De ses yeux perlèrent quelques larmes qui vinrent se poser sur le dos de sa main, cette main chaude qu'il avait posée sur la mienne. Le rabbi de Loubavitch ne connaissait certainement pas la serveuse des salons Tekhelet de Tel-Aviv, mais son histoire avait fait vibrer les cordes de son âme. A grand-peine, il réussit à dire, dans un balbutiement étouffé par l'émotion et les sanglots: «Je comprends à présent. Je comprends parfaitement.»

Durant cette entrevue, le téléphone personnel du rabbi sonna trois fois. En entendant la sonnerie, je compris aussitôt que ces appels téléphoniques servaient à signifier gentiment aux visiteurs que l'entretien était clos. Je me levai donc pour sortir, mais le rabbi me saisit par la main et me pria de m'asseoir à nouveau. Après trois sonneries, la porte s'ouvrit et je vis apparaître la tête de son secrétaire, le rav Leib Groner – que je ne connaissais pas encore. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. A nouveau, je me levai. Il était près de quatre heures du matin, mais le rabbi mit encore sa main sur la mienne et me dit en hébreu avec la prononciation ashkénaze: «*Olaï, veal tsavarai*» – sur moi, sur mes épaules – pour me signifier qu'il assumait la responsabilité de l'heure tardive.

Quand je le quittai, je fus immédiatement assailli par des dizaines de *babourim* qui espéraient recueillir quelques bribes de cette si longue conversation. Entre-temps, le rabbi avait rapidement quitté l'immeuble, portant sous le bras gauche un livre. Il était suivi de son fidèle secrétaire, le rav Yehouda Krinsky. Lorsqu'il m'aperçut sur le trottoir, il s'approcha et me

---

44 Le fils de la serveuse a survécu à la guerre, après avoir servi pendant de nombreux mois. Sa mère qui s'était tant inquiétée pour lui, me fit l'honneur de m'inviter à célébrer son mariage.

dit: «Rav Lau, qu'en est-il du *maasseh merkava*<sup>45?</sup>» Je blêmis. Je ne comprenais pas bien où il voulait en venir. Que répondre? Il eut un grand sourire: «Je vous demande comment vous comptez retourner à votre hôtel, à Manhattan. Où se trouve la voiture qui doit vous y conduire?» Je répondis que je prendrais un taxi. «C'est dangereux à cette heure-ci» fit le rabbi qui, se tournant vers son aide et le désignant du doigt, ajouta: «Reb *Youdel* me ramène chez moi et il reviendra vous ramener à Manhattan.» Son offre me mit dans l'embarras. Les disciples du rabbi qui se trouvaient là, étaient stupéfiés. Soudain, comme si l'offre du rabbi les avait secoués de leur apathie, ils se rappelèrent qu'ils avaient eux-mêmes des voitures et se querellèrent presque pour désigner celui d'entre eux qui aurait le mérite de me reconduire à mon hôtel. Finalement, pas moins de huit *babourim* se pressèrent dans la voiture d'un des disciples et me raccompagnèrent à Manhattan.

Quelque huit ans plus tard, je retournai à New York, où mon frère Naftali était alors consul général d'Israël. A l'époque, je dirigeais déjà le rabbinat de la ville de Natanya. Pendant ce séjour, je rendis à nouveau visite au rabbi de Loubavitch et j'eus à nouveau le privilège d'avoir avec lui un entretien privé. Je me rappelle avoir vu les visiteurs défiler pendant que j'attendais d'être reçu. J'y vis, l'un après l'autre, le rabbin de Jérusalem, le rav Betsalel Jolti *zatsal*, et le chef de la Commission des finances – et député à la Knesset –, le rav Avraham (Mounié) Chapira *zal*. Quand ce fut mon tour, j'avais à peine ouvert la porte du bureau de l'admour et fait un pas à l'intérieur que le rabbi s'écriait en Yiddish: «Cela fait bien huit ans que vous n'êtes pas venu me voir!»

Lors de cette entrevue, le rabbi me demanda incidemment si mes enfants étaient en âge de se marier. La veille de mon départ, justement, ma fille aînée Myriam devait rencontrer pour la première fois un jeune homme. Mon fils, Moché 'Haïm qui fréquentait la yechivat 'Hevron à Jérusalem et qui avait pourtant deux ans de plus qu'elle, ne souhaitait pas encore entendre parler de mariage et aspirait plutôt à l'étude. Le rabbi me demanda

45 Ndt: Concept issu des enseignements de la kabbale. Merkava signifie littéralement char, carrosse.

alors quelle était la famille du prétendant de Myriam. «C'est une très bonne famille» lui répondis-je. Le grand-père était le rav Zalman Sorotskin *zatsal* – communément appelé, le rav de Lutsk – qui avait dirigé naguère le Conseil des yechivot et qui fut également le chef du Conseil des Sages de la Torah. Le rabbi se tut un court instant puis, il proclama: «Si le petit-fils du rav de Lutsk et la petite-fille du rav de Piotrkow – dont les deux grands-pères ont siégé ensemble au Conseil des Sages de la Torah avant la Shoah – se rencontrent en Terre Sainte pour fonder un foyer en Israël, ce sera pour les grands-parents, qui se trouvent dans le monde de la vérité, une source de satisfaction et de contentement éternel» Dès mon retour à l'hôtel, je reçus un coup de téléphone d'Israël. La première rencontre avait été prometteuse et un second rendez-vous avait été fixé. Quand je retournai en Israël, mes proches me confièrent qu'ils avaient attendu mon retour afin de recevoir ma bénédiction pour ce premier foyer de la deuxième génération que j'avais le mérite de voir construire.

Après ma première visite chez le rabbi, j'y retournai de nombreuses autres fois. La plupart de nos rencontres ultérieures se tinrent le dimanche, jour de réception officiel, mais j'eus un jour l'occasion d'assister à un de ses cours. Je pus alors apprécier la grandeur de ce rav et ses vertus inégalées. Sa qualité première, ce talent qui, chez lui, avait pris une dimension exceptionnelle, se résumait en un seul mot: la transmission. Depuis cette expérience, je suis guidé par le verset tiré de la prière de l'officiant, le matin de Roch Hachana: «Mon Créateur, donne-moi l'intelligence pour savoir transmettre!» et le rabbi de Loubavitch incarnait extraordinairement cette faculté.

Je m'étais rendu à New York avec mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel *zatsal*. Il avait été invité à participer à un colloque dont le thème était «La sanctification du nom divin». Le rabbi de Loubavitch devait donner un cours, le 12 Iyar, sur Pessa'h *Chéni*. Le rav Frankel souhaitait ardemment y assister et nous nous y rendîmes ensemble. La salle était comble. J'avais rarement vu une assistance aussi nombreuse et dense. Le public se pressait, les têtes se touchaient presque les unes aux autres. Sur la tribune, on avait dressé une table assez longue derrière laquelle trônaient de vieux 'hassidim qui comptaient parmi les plus grands Sages de la 'hassidouth

nord-américaine. Derrière la table, on avait également réservé une place au rav de Tel-Aviv et à son gendre, le rav de Natanya. Nous prîmes donc place juste derrière la chaise du rabbi de Loubavitch. Celui-ci entra dans la pièce. Il marchait à grands pas, avec un petit volume du Rambam sous le bras, tandis que l'atmosphère dans la salle s'électrisait. Il s'assit à la grande table vide. Son beau-frère, le rav Gour Arié prit place à l'une des extrémités de la table tandis que le rav 'Hadakov, son secrétaire personnel, prit place à l'autre bout. Le rabbi se trouvait donc seul au centre et il commença son cours. Il parla pendant près de quatre heures, sans consulter une seule fois des notes ni même le livre qu'il avait apporté. Son cours était parfaitement construit et extrêmement documenté, appuyant ses dires sur des preuves tirées aussi bien de la Torah exotérique que des textes de la kabbale, des commentateurs médiévaux et des exégèses plus récentes, jonglant avec les enseignements des rabbins de toutes les générations qu'il citait de tête.

Pessa'h *Chéni* – que nos Sages appellent Pessa'h Katan (le petit Pessa'h) servit de fil conducteur à son analyse érudite et magistrale. Au matin de la sortie d'Égypte, les Juifs reçoivent l'ordre divin d'offrir l'agneau pascal en sacrifice. Plus tard, les Hébreux durent à nouveau faire le sacrifice pascal, comme symbole de leur affranchissement. Les personnes «impures» – qu'elles aient attrapé la tsaraat (sorte de lèpre qui frappait ceux qui s'étaient rendus coupables de médisance notamment) ou qu'elles aient été en contact avec un reptile ou un mort – n'avaient pas le droit d'offrir ce sacrifice ni de se rendre au Temple de Jérusalem. Dans le désert déjà, les Juifs «impurs» et donc concernés par cette prohibition, intervinrent auprès de Moché. Ils déploraient le fait qu'il leur était interdit de participer à cette ofrande et de s'unir ainsi avec le reste du peuple. Pourquoi étaient-ils rejetés? Ils étaient Juifs, eux aussi. Dieu répondit favorablement à ces doléances et décréta que quiconque était «impur» – ou se trouvait à une grande distance de Jérusalem au moment où le sacrifice pascal était offert par l'ensemble du peuple – pourrait l'offrir plus tard, à une autre date. Le 14 Iyar devenait le Pessa'h *Chéni* – le deuxième Pessa'h – et servait de rattrapage à ces Juifs

qui n'avaient pu s'acquitter de ce commandement le 14 Nissan. «Le principe de Pessa'h *Chéni* concerne chacun d'entre nous et nous interpelle! Nous avons des frères qui ne sont pas purs, involontairement, parce qu'ils sont loin du judaïsme. Mais ceux-ci crient en silence. Nous devons entendre ces appels étouffés: «Pourquoi sommes-nous rejetés? demandent-ils. Nous aussi, nous sommes juifs! Nous ne méritons pas vos calomnies. Nous désirons, nous aussi, participer, avec le reste du peuple, à l'affranchissement, à la libération!» Cette idée, que le rabbi développa longuement ce soir-là, est à l'origine de cette gigantesque entreprise initiée par la 'hasidouth Loubavitch: elle s'était donnée pour mission de ramener les brebis égarées au bercail. Ces âmes perdues désiraient inconsciemment changer de voie, faire amende honorable et revenir enfin à leurs racines. Tel était le message que le rabbi fit passer ce soir-là, avec une clarté et une érudition époustouflante. Au cours de mes entretiens privés avec lui, j'eus souvent l'occasion de l'entendre revenir sur ce sujet. Il évoquait l'urgence de rapprocher les Juifs dévoyés. En vérité, avait-il l'habitude de souligner, ces Juifs n'étaient pas éloignés. Comment savoir qui est véritablement proche, et qui ne l'est pas...

Cette leçon donnée par le rabbi fut des plus passionnantes. Pendant le cours, de temps à autre, mon beau-père, le rav Frankel, me donnait une petite tape sur les genoux. Lui-même brillant orateur à l'intelligence vive et critique, on parvenait rarement à l'étonner. Mais il n'avait jamais rencontré un homme aux capacités aussi exceptionnelles que celles du rabbi de Loubavitch. Il était si profondément émerveillé et enthousiasmé par l'extraordinaire capacité d'analyse du rabbi, et son incroyable érudition qu'il voulait me faire partager son ravissement.

Après le cours, comme nous nous dirigeons vers la sortie, le rav Frankel me dit avec ravissement: «J'ai connu le judaïsme polonais dans toute sa splendeur. J'ai eu le mérite de rencontrer le rav Kook le 11 Chevat 5695/15 janvier 1935. J'ai connu tous les grands maîtres du monde juif de la génération précédente. Mais une telle maîtrise, un tel savoir, je ne les avais encore jamais rencontrés chez un homme. C'est un véritable Gaon!»

Lors d'une de nos rencontres, je remis au rabbi la version russe, sous reliure de cuir, d'un livre que j'avais écrit sur le judaïsme. J'avais fait écrire son nom, en lettres d'or. Je lui expliquai: «Quand le rideau de fer s'est levé, nous avons découvert des millions de Juifs et on m'a demandé de faire traduire ce livre en russe, à leur intention. J'ai voulu vous apporter le premier exemplaire de cette nouvelle édition, parce que sans le rabbi, il n'y aurait eu personne pour qui éditer ce livre en russe.»

Le 15 Eloul 5751/25 août 1991 – je dirigeais alors le rabbinat Tel-Aviv – je me rendis à nouveau auprès du rabbi de Loubavitch. Cette semaine-là, des heurts violents avaient opposé les communautés noires et les hassidim de Crown Heights. Afin de mettre fin aux actes de violence, la police de New York avait mobilisé deux mille hommes. Le dimanche, jour de réception du rabbi, une foule de visiteurs s'était déjà attroupée sur le trottoir devant son bureau. Dans cette longue file d'attente qui s'était formée dès les premières heures du matin, on pouvait voir des personnes de tous milieux, des gens simples comme des érudits, des personnes pratiquantes comme des laïcs. Je me trouvais là également, avec mon épouse et quelques amis. Quand arriva notre tour, je confiai au secrétaire que le rabbi m'avait demandé de vérifier un certain point sur un mikvé de la rue Bar Kochba à Tel-Aviv. Je voulais donc lui faire part de mes conclusions à ce sujet. Lorsque j'entraî dans le bureau du rav, je lui dis seulement trois mots: «Je l'ai fait.» Il me regarda de ses yeux azur et me dit rapidement, comme à son habitude: «Vous devez profiter des derniers jours qui vous restent à Tel-Aviv et clore les dossiers en attente, car dans moins de deux ans, vous serez appelé à Jérusalem pour devenir grand rabbin d'Israël.» Je restai figé, ahuri. A l'époque, cette éventualité ne m'avait absolument pas effleuré. Je n'avais pas un seul instant envisagé de présenter ma candidature pour la nomination au grand rabbinat d'Israël, qui devait avoir lieu en Nissan 5753, au printemps 1993, près d'un an et demi plus tard. J'en perdis la parole et dans ma confusion je lui demandai sans réfléchir: «Et qu'en est-il de votre bénédiction, rabbi?» La réponse fut assez brève: «Vous avez ma bénédiction, et



même davantage. Nos Maîtres nous enseignent dans les Ecritures saintes que quiconque accède à la grandeur, reçoit du ciel des forces spirituelles exceptionnelles pour l'aider à remplir la tâche qui lui incombe dans le cadre de ses fonctions illustres. En ce qui vous concerne, vous les avez déjà reçues. Maintenant, on n'attend plus que votre accord.» Je restai bouche bée. J'étais atterré et l'unique chose que je parvins à lui dire fut: «Si le ciel m'a pourvu d'une bénédiction particulière, alors je souhaiterais en profiter pour vous bénir et vous souhaiter une très longue vie et une bonne santé, parce que le peuple juif a besoin de vous.»

Je le quittai et dehors, je découvris Oury Sabir qui faisait la queue. A l'époque, il était consul général d'Israël à New York. A ses côtés se trouvait Thomas Dinkins, le maire de la ville. Ils étaient venus tous les deux parler au rabbi des troubles qui agitaient le quartier de Brooklyn. Comme je m'approchai de lui, Oury Sabir me salua: «*Maʕal tov!* Cher Grand Rabbin d'Israël!» Je souris sans trop savoir comment répondre. Il avait appris la nouvelle qui s'était répandue comme une traînée de poudre parmi les personnes qui attendaient sur le trottoir. Je lui demandai alors s'il prenait les présages du rabbi au sérieux et il me regarda d'un air incrédule, comme s'il peinait à croire ce qu'il venait d'entendre: «Si cet homme est capable de dire qui, de Perez ou Chamir, deviendra premier ministre, il est certainement capable de prédire qui sera le prochain grand rabbin d'Israël.»<sup>46</sup> \_

Le 3 Tamouz, après ma nomination à la tête du grand rabbinat, le rabbi de Loubavitch décéda. Je fus informé de son décès par un journaliste de la radio qui me demandait de réagir à cette nouvelle et de parler du rabbi. J'étais sous le choc. Il avait subi une délicate opération du cerveau et avait perdu l'usage de la parole, mais sa mort était comme quelque chose d'impossible. De ma voiture, sur la route de Jérusalem, je dis quelques mots en

---

46 Dans le cimetière où est enterré le rabbi de Loubavitch, près de la tombe de son beau-père, on peut voir un film qui retrace, des heures durant, les cinquante années où il dirigea la 'hasidouth de Loubavitch. On peut également y visionner des extraits de ses différents discours. J'eus le mérite de voir sur cet écran notre rencontre, au cours de laquelle, il m'avait révélé, un an et demi plus tôt, ma prochaine nomination au poste de grand rabbin d'Israël, avant même que je n'envisage moi-même une telle éventualité.

son souvenir: «Bien que le rabbi n'ait pas eu de descendance – il n'a malheureusement jamais eu d'enfant – aujourd'hui, avec sa mort, il laisse derrière lui des centaines de milliers d'orphelins de par le monde.» Je rappelai aux auditeurs combien il s'était investi en faveur du judaïsme, en URSS en particulier, tout comme dans bien d'autres lieux où les Juifs avaient besoin de son aide pour préserver leurs traditions ancestrales comme au Maroc, au Yémen ou en Amérique latine. On a l'habitude de dire avec humour que partout dans le monde, on trouve deux choses: du Coca Cola et 'Habad – les Loubavitch. Et ceci est l'œuvre d'un seul homme qui fut capable, pendant cinquante ans, de construire et de diriger cette entreprise gigantesque en faveur du peuple juif.»

Je ne pouvais pas renoncer à assister à son enterrement et je fis l'impossible pour arriver à temps à New York. Je quittai Israël dans un avion spécialement affrété pour les funérailles, mais j'arrivai au cimetière après la mise en terre. Je restai seulement trois heures aux Etats-Unis et retournai aussitôt en Terre Sainte. Sur le monticule, des centaines de lettres et de petits papiers, sur lesquels les gens avaient écrit leur nom et le nom de leurs proches, avaient été déposés. Ceux-ci contenaient les souhaits et les requêtes que le rabbi devait transmettre aux archives célestes et en devenir l'ambassadeur. Les milliers de personnes qui entouraient la sépulture récitaient des psaumes, puis laissaient la place à d'autres, en silence. Soudain, ce silence pesant fut brisé par un cri déchirant, terrible. Un 'hassid 'Habad, qui, lui aussi, avait pris l'avion de Tel-Aviv, se trouvait là. Sa barbe blanche était particulièrement longue. Il ressemblait à un refuznik qui avait passé de longues années en Sibérie. Il était en chaussettes et marchait sur la terre humide, recouverte de gravats, levant ses bras au ciel et criant à pleins poumons: «*T-a-t-e F!*» Ce cri me glaça le sang et m'arracha des larmes. Au milieu de ce cimetière de Brooklyn, je compris soudain la détresse du 'hassid qui vient de perdre son rebbe. Je ressentis soudain l'intensité de ce deuil abyssal, qui fut aussi celui d'Elisée lorsqu'il vit son rav, le prophète Elie, monter au ciel dans un char de feu, attelé de chevaux flamboyants au milieu

## Loulek

d'un éblouissant tourbillon. Elisée s'était écrié d'une voix plaintive et douloureuse: «Mon père, mon père, le char et cavalerie d'Israël!» Les disciples des prophètes se considéraient comme leurs fils: de même, ce 'hassid qui, depuis 50 ans, avait peut-être perdu son père, se trouva véritablement orphelin à la mort du rabbi de Loubavitch. Et c'est cette perte insoutenable qui l'avait conduit à pousser ce cri terrible.

## C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère

J'étais donc à la yechiva de Poniewicz quand je commençai à recevoir des propositions de mariage. Elles devinrent encore plus nombreuses à l'approche de mes 21 ans, âge auquel il est habituel, dans le monde des yechivot, d'envisager le mariage. Nombreux furent ceux, parmi mes camarades, qui étaient persuadés que je serais le premier à convoler en justes noces, du fait de mon aspiration profonde à fonder un foyer et avoir enfin un chez-moi. Mes amis pensaient même que, bien que j'eusse leur âge, j'étais plus mûr, ce qui renforçait leur conviction que je serais le premier à me caser. A la différence de mes camarades, pendant les périodes de vacances, je ne quittais pas la yechiva pour retrouver mes parents, mais j'allais chez mon oncle et ma tante, à Kyriat Motskin. J'y retournai d'ailleurs deux fois par an: à Pessa'h et à Souccot. Pendant les mois d'été, ils avaient l'habitude de voyager et de s'installer dans une maison de convalescence, à Zikhron Yaakov. Il ne m'était donc pas toujours possible de passer les vacances d'été avec eux. De sorte que mon désir d'avoir enfin une maison à moi était considérable.

Les propositions de mariage que l'on me fit étaient avantageuses. Elles venaient souvent de l'étranger: d'anciens élèves de mon père, qui avaient survécu à la Shoah, des personnes qui avaient entendu parler du rav Moché 'Haïm Lau de Piotrkow, ou encore de Juifs qui avaient quitté le vieux continent avant la guerre pour vivre loin de l'Europe ensanglantée. Je rejetai pourtant vigoureusement ces propositions. Non pas que je méprisais, à Dieu ne plaise, les vertus des jeunes filles que l'on voulait me présenter, mais je désirais ardemment construire mon foyer en terre d'Israël.

Parmi les noms qui revenaient sans cesse, il y avait celui de 'Haïta Frankel, la fille du rav Its'hak Yedidia de Tel-Aviv.

Cinq générations durant, la famille Frankel n'avait eu que des garçons. Quand on annonça au rav Its'hak Yedidia que son épouse, la rabbanite 'Hana venait de mettre au monde une fille, il fut fort surpris. On l'avait certainement pris pour un autre, s'était-il dit, son nom étant si répandu en Erets Israël. Dans sa famille, il était impossible que naisse une fille. Lui-même avait déjà quatre fils. Une fois la surprise passée, on se mit à chercher un prénom. Les deux grands-mères étaient déjà décédées. La première s'appelait 'Haya et la seconde Youta. Pour ne pas avantager l'une aux dépens de l'autre, il fut décidé de donner à l'enfant les deux prénoms: 'Haya Youta. Cependant, comme on savait bien que dans un tel cas, la petite fille serait nommée de son premier prénom uniquement, ce qui risquait de froisser grand-mère Youta dans l'au-delà et que personne ne souhaitait lui causer la moindre peine, le rav Frankel décida de donner à sa fille un prénom original, composé de ces deux prénoms à la fois: 'Haïta.

J'entendis parler de 'Haïta Frankel pour la première fois par Yera'hmiel Bauer, un de mes camarades d'étude à la yechivat Poniewicz – qui, plus tard, deviendra le maire de la ville de Bné Brak – et qui connaissait le rav Frankel de Tel-Aviv. Un jour, alors que nous étions assis dans le réfectoire de la yechiva, la conversation tourna autour des propositions de mariage. De nombreux élèves de la yechiva étaient déjà fiancés. Yera'hmiel Bauer me dit: «Israël, j'ai une bonne proposition à te faire. Tu es le fils d'un rav, tu as grandi dans la maison d'un rav, tu parles souvent de rabbinat: tu dois, plus que quiconque, épouser la fille d'un rav.» Je ne pris guère cette «proposition» au sérieux. Yera'hmiel Bauer n'avait pas pour vocation de devenir marieur professionnel. D'ailleurs, une fois le nom de 'Haïta Frankel lancé, il n'y eut aucune suite.

Un jour, je tombai sur une annonce: on avait décidé de transférer les restes mortuaires du rav Méïr Chapira de Lublin, le cousin de mon père, dont je porte d'ailleurs le prénom, en Erets Israël. Rabbi Méïr avait été inhumé à l'entrée du cimetière de Lublin. Le gouvernement polonais, qui avait décidé de construire une autoroute devant traverser ce lieu, avait donné l'ordre de réduire l'espace du cimetière et de déterrer une partie des tombes. Les autorités polonaises avaient ainsi décidé de déplacer la sépul-

ture du rav Méïr Chapira. Son frère, le rav Avraham Chapira, l'admour de Tloust, qui résidait aux Etats-Unis, avait appris les intentions des Polonais par l'intermédiaire de Juifs américains qui visitaient régulièrement la Pologne, et il fut appelé pour sauver la sépulture de son frère. En 1958, il fit transférer les ossements du rav de Lublin pour les inhumer à nouveau au Har Hamenou'hot à Jérusalem. Le convoi funéraire quitta l'aéroport Ben Gourion à Lod et se rendit à la grande synagogue de Tel-Aviv. Le rav Its'hak Yedidia Frankel, qui avait connu le rav Chapira à Lublin, prononça un éloge funèbre. Lors de ces secondes funérailles, de nombreuses personnalités rabbiniques rappelèrent le souvenir du rav de Lublin, initiateur du *Daf Hayomi*. Mais ses proches parents étaient plutôt clairsemés. Le rav lui-même n'avait pas de descendance. Seuls son frère et sa sœur, le fils de son frère, mon frère, mon cousin Chmouel Its'hak Lau et moi-même participions à ces funérailles en Israël: nous représentions son unique famille. Le rav Frankel fit un éloge particulièrement émouvant. Il ne fit pas seulement l'oraison du regretté rav mais également celui des trois millions de Juifs polonais assassinés par les nazis. Sur la tombe du rav Its'hak Yedidia Frankel, dans le cimetière de Na'halat Its'hak, il est d'ailleurs écrit: «Il porte le deuil de la Shoah et préserve son souvenir.» Le rav Frankel avait gagné la Terre Sainte en 1935 et n'avait pas subi les affres du génocide. Pourtant, il ne cessait d'en rappeler le souvenir et de pleurer ses millions de martyrs.

Après Tel-Aviv, le cortège se dirigea vers Jérusalem. De la terrasse de l'hôpital Bikour 'Holim, rue Strauss, des rabbins prononcèrent de poignantes oraisons. Parmi les personnalités qui l'avaient déjà honoré lors de ses premières funérailles, en 1934, à la yechivat 'Hakhmé Lublin en Pologne, deux le firent également à Jérusalem: le rav Its'hak Méïr Levin qui fut un des dirigeants de la Agoudat Israël mais aussi député et ministre, ainsi que le rav Zalman Sorotskin, le rav de Lutsk en Pologne, qui prononça une oraison au nom de tous les grands de la Torah.

[Le jour où je fus nommé grand rabbin d'Israël, je me rendis sur la tombe du rabbi de Gour, dans la cour de la yechivat Sfat Emet, après m'être recueilli sur celle de mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel

à Tel-Aviv et sur celle du rav Méïr Chapira au Har Hamenou'hot, à Jérusalem.]

Il faisait déjà nuit quand je retournai à Tel-Aviv en taxi avec mon cousin, Chmouel Its'hak Lau, que nous avions l'habitude d'appeler Chmil Itche. Son père, le rav Israël Yossef Lau, le frère de mon père, avait été, comme je l'ai précisé plus haut, le rav de la ville de Kolomi et dut se soumettre aux ordres de la Gestapo et arracher les pierres tombales du cimetière juif de sa ville. Chmil Itche avait immigré en Terre Sainte avant la Shoah, où il gagnait difficilement sa vie en confectionnant des sacs et des valises de cuir à Tel-Aviv. Il était beaucoup plus âgé que moi. Ce jour-là, dans le taxi, il voulut faire plus ample connaissance. Quand il apprit que j'avais 21 ans et trois mois – il déclara avec chaleur que je devais me marier et fonder une famille. «Tu dois faire des rencontres, cher cousin!» me dit-il. Je lui fis donc part des différentes propositions que l'on m'avait faites, mais j'ajoutai que je trouvais dans l'étude un grand intérêt et que le mariage pouvait attendre.

«Tu es fait pour être rabbin, me dit mon cousin. Je t'ai entendu parler à la bar-mitsva de Yankele. Tu es destiné à une carrière rabbinique.» Je me souvenais encore parfaitement du discours que j'avais tenu lors de la bar-mitsva de son unique fils, Yaakov Lau. J'en étais d'ailleurs à mon deuxième discours en Terre d'Israël et à mon troisième, depuis ma naissance – le premier, je l'avais prononcé à Czestochowa et le second, à l'occasion de ma bar-mitsva, à Kyriat Motskin. A l'époque de la bar-mitsva de mon petit cousin, j'étudiais à la yechivat Poniewicz. La réception devait se tenir dans la salle des fêtes de l'Union des artisans de Tel-Aviv. On m'invita à dire quelques mots en l'honneur du jeune Yaakov, au nom des membres de la famille. Le rav Its'hak Yedidia Frankel – qui était le rav du quartier de Florentin à Tel-Aviv et à ce titre le rav de Chmouel Its'hak Lau – se trouvait également dans la salle. Ce fut la première fois que le rav Frankel m'entendit parler. Ce que je dis ce soir-là, il pouvait le répéter mot pour mot, ce qu'il fit d'ailleurs avec émerveillement à différentes occasions malgré l'usage des 'hassidim de Gour qui se défendent de faire l'éloge d'une personne en sa présence.

## C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère

La première fois qu'il me complimenta en public, ma première petite-fille venait de naître... J'étais alors rav de Natanya et le rav Frankel dirigeait le rabbinat de Tel-Aviv. Nous avons décidé de passer le Chabbat en famille, à l'hôtel Wagshal de Bné Brak. Le vendredi soir, je souffris d'une intoxication alimentaire et ne pus dormir toute la nuit. Le matin, pendant l'office, je pouvais à peine tenir debout. J'avais le teint verdâtre et mes yeux refusaient de s'ouvrir. Pendant le repas, je ne pus avaler que quelques gorgées de thé au citron, tandis que la vision même de la nourriture me faisait tourner de l'œil. Les plats passaient devant moi comme les bougies de Hanoucca, dont il est interdit de profiter, mais que l'on peut seulement regarder.

Arriva le moment de célébrer la naissance de la petite fille à qui on allait donner un prénom. Moi, qui venais de devenir grand-père, je devais dire quelques mots de Torah. Le rav Frankel fut le premier à prendre la parole et, quand ce fut mon tour, je ne pus ouvrir la bouche, tant je me sentais faible. Mes jambes ne pouvaient tout simplement plus me soutenir. Mais je me refusai à céder aux faiblesses de mon corps. Avec le peu de forces qui me restaient encore, je me levai et commençai mon discours. Je parlai pendant près de 20 minutes. A bout de forces, je m'affalai ensuite sur une chaise lorsque soudain, j'entendis la voix de baryton du rav Frankel s'écrier en Yiddish: «Israël, tu n'as pas besoin de médecins ni de cachets! Donnez-lui un pupitre et si possible un microphone et le voilà sur pied. C'est là son meilleur remède. Quand il parle, il oublie ce qui l'accable et l'opprime. Et c'est tout à son honneur, parce que ceux qui l'écoutent oublient eux aussi leurs soucis.» Je restai muet de surprise. Jamais je ne l'avais entendu proférer de pareils compliments à mon égard. Il le faisait certes, à mon insu, mais jamais en ma présence.

Il fit donc ma connaissance à la bar-mitsva de mon petit cousin Yaa-kov Lau. Bien qu'il ne m'eut guère adressé la parole, le rav Frankel avait, semble-t-il, enregistré le nom de ce jeune *babour* de la yechivat Poniewicz, qui parlait comme un rabbin.



Dans le taxi qui me ramenait à Tel-Aviv, le cousin Chmouel Its'hak me dit: «Tu dois épouser la fille d'un rav!» Dehors, l'obscurité était totale et sur le siège arrière de la voiture où nous étions assis, Chmouel Its'hak me tapa brusquement sur les genoux et déclara d'une voix illuminée: «J'ai une idée! La fille du rav Frankel! C'est exactement ce qu'il te faut!» Et, poussant des soupirs d'aise, il commença à faire l'éloge de cette jeune fille. Il la connaissait bien et priait dans la synagogue de son père. J'étais abasourdi. Chmouel ne se contenta pas de faire cette proposition toute théorique: il sut également la mettre en route. Quelques jours plus tard, il se rendit chez le rav Frankel et lui parla de ce cousin qui étudiait à Poniewicz. Le rav écoutait attentivement et répondit qu'il se rappelait bien ce *ba'hour*, le fils du rav de Piotrkow. Bien que sa fille fut encore assez jeune, et que l'on n'eut guère envisagé de la marier, cette conversation servit à faire germer l'idée dans son esprit.

La famille Frankel jouissait d'une excellente réputation dans le *jichou* en général et à Tel-Aviv en particulier. Le rav Frankel était né à Lintchits, en Pologne. Son maître et rav, rabbi Akiva Acher, dit un jour à son père – le rav Aharon Frankel – que son fils devait à présent se rendre dans une grande ville et chercher un autre rav. «Il a reçu de moi, tout ce que je peux lui donner. Je n'ai rien d'autre à lui offrir. Il n'a plus besoin de moi» avait-il dit. Its'hak Yedidia partit donc à Varsovie pour étudier auprès du rav Mena'hem Zimba *zatsal*, considéré, à l'époque, comme le plus grand Gaon de Pologne. Le rav Zimba gagnait sa vie dans le commerce de l'acier. Il fut fusillé lors du soulèvement du ghetto de Varsovie, pendant *Hol Haloed Pessa'h* 5603/avril 1943 et enterré dans la cour du 18, rue Miła. Plus tard, son élève, le rav Frankel, fit transférer ses restes funéraires au Har Hame-nou'hot, à Jérusalem. On les y inhuma aux côtés du rav Méïr Chapira de Lublin qui avait été son ami.

La yechiva du rav Mena'hem Zimba n'était pas bien grande et comme elle ne possédait pas d'internat, les élèves devaient se rendre chaque jour chez des familles de Varsovie pour prendre leur repas. Les *babourim* dormaient dans des boutiques mises à leur disposition par des commerçants, lorsqu'ils baissaient le rideau de fer. Chaque soir, après la journée de travail,

les boutiquiers tournaient la manivelle de leur devanture et laissaient à l'intérieur un *ba'hour* qui étudiait à la lumière d'une lampe à pétrole, jusqu'à ce que le sommeil l'emporte. Les élèves dormaient sur des matelas, à même le sol. Quand le rav de Lublin fit construire l'immense bâtisse qui devait abriter les locaux de la yechivat 'Hakhmé Lublin, on lui demanda pourquoi il avait fait ériger un édifice aux dimensions tellement colossales. Il avait l'habitude de répondre: «Jusqu'à ce jour, la Torah existait en Pologne par le mérite des malfaiteurs. En effet, sans la crainte des voleurs, jamais les commerçants n'auraient laissé les *babourim* dormir dans leurs boutiques. Je ne peux supporter cet affront qui est fait à la Torah!»

Le rav Frankel avait 13 ans lorsqu'il arriva à la yechiva du rav Zimba à Varsovie. On le conduisit auprès du secrétaire auquel il dit: «Je m'appelle Its'hak Yedidia Frankel. Je viens de Lintchits et je souhaiterais entrer dans votre yechiva pour y étudier auprès du rav Mena'hem Zimba.» Le secrétaire voulut d'abord jeter un coup d'œil sur ses lettres de recommandations. Mais le jeune adolescent n'avait rien à lui remettre. A l'instar du célèbre rabbi de Kotzk, pour qui la vérité était l'unique étalon dans l'existence, il avait estimé que falsifier des documents ou soudoyer des secrétaires afin de recevoir des recommandations par trop élogieuses était une chose aisée. De son point de vue, ces pièces étaient absolument inutiles. Le jeune Frankel illustra même son propos en citant Akiva ben Mahalalel: «Tes actes te rapprocheront et t'éloigneront pareillement.» Akiva dut un jour garder le lit parce qu'il était souffrant, son fils lui dit: «Père, rappelle-moi au souvenir de tes amis.» C'est-à-dire: «Dis à tes amis, qui sont les grands maîtres de la génération, qu'ils ne m'oublient pas, qu'ils se soucient de mon bien-être et me réservent un poste, quel qu'il soit, après ton décès.» Akiva ne laissait derrière lui ni fortune, ni héritage. Son fils, qui s'inquiétait de son devenir, désirait au moins profiter de son grand renom. Akiva ben Mahalalel lui répondit: «Tes actes te rapprocheront et t'éloigneront pareillement.» Et ce furent là ses dernières paroles. «Je préfère, dit Its'hak Yedidia au secrétaire de la yechiva, être interrogé sur mes connaissances. Les lettres de recommandations, c'est du superflu.» A ces mots, il entendit la voix d'un homme

dont il n'avait pas remarqué la présence. L'homme lui demanda comment il connaissait Akiva ben Mahalalel. «De la Michna.» répondit l'adolescent. «Connais-tu d'autres citations de ce *Tana*?» fit l'inconnu. Le rav Frankel se mit à citer tous les enseignements d'Akiva ben Mahalalel dans les six ordres de la Michna comme, par exemple, cet enseignement célèbre du traité Avot: «Considère trois choses et tu ne fauteras point: sache d'où tu viens, sache où tu te diriges et devant qui tu devras rendre des comptes», et le reste à l'avenant. Quand Its'hak Yedidia eut fini de parler, l'homme qui l'avait interrogé se présenta: «On m'appelle Mendel Prager et j'habite le quartier de Prague à Varsovie, au 18, rue Mila. Le soir, nous dînons vers sept heures et demie. J'espère vous y voir.» C'est ainsi qu'Its'hak Yedidia fut reçu à la yechiva de rabbi Mena'hem Zimba – appelé également Mena'hem Prager.

Très jeune, Its'hak Yedidia fut appelé aux fonctions de rabbin de la ville de Rifin. En 1934, après la naissance de son fils aîné Isser, alors que la rabbanite attendait son deuxième enfant, il se rendit dans la grande ville de Danzig afin d'y régler une affaire quelconque. Le rav Frankel avait alors seulement 21 ans, et marchait dans les rues de la ville, vêtu de son costume de 'hassid, quand soudain deux Polonais le harcelèrent en lui lançant des insultes antisémites. Le rav comprit que les deux non-juifs étaient déchaînés et qu'ils n'étaient guère disposés à lâcher prise. Il commença donc à courir afin de leur échapper, mais ils se mirent à courir derrière lui. Pendant sa course, une main saisit son bras avec force et le tira à l'intérieur d'une boutique dont le rideau fut aussitôt baissé. Il s'avéra qu'un Juif de la ville avait été témoin de l'incident et avait voulu sauver la vie de ce jeune 'hassid traqué par des antisémites. Cette péripétie suffit à convaincre le rav Frankel qu'il ne resterait pas un jour de plus en diaspora. Il quitterait la Pologne au plus tôt pour s'installer en Erets Israël. Sa femme voulut lui faire entendre raison et le dissuader d'entreprendre un pareil projet, mais il ne voulut rien entendre: il irait en Erets Israël, un point c'est tout. Son épouse lui rappela alors, en désespoir de cause, qu'il ne pouvait prendre une telle décision sans consulter au préalable le rabbi de Gour. Le rav Frankel se rendit donc en train à Goura-Kalavaria, non loin de Varsovie – un voyage de plusieurs

jours – pour rencontrer le *Imré* le père du Beth Israël. Le rabbi de Gour était petit de taille, tandis que le rav Frankel était très élancé. Quand le rabbi entendit sa question au sujet de son projet d'immigration en Terre Sainte, il plongea son regard dans les yeux du rav Frankel et lui dit en Yiddish: «Its'hak Yedidia, dites-moi la vérité, êtes-vous venu me demander un conseil ou requérir ma bénédiction?» Le rav Frankel baissa les yeux. Face à l'illustre rav, il dut se rendre à l'évidence et reconnaître la stricte vérité: «Je suis venu recevoir une bénédiction.» Le rabbi de Gour demanda à son assistant de contacter son gendre par téléphone, le rav Itche Méïr Levin, dirigeant de la Agoudat Israël afin d'aider le rav Frankel dans l'obtention des visas. Entre-temps, le deuxième fils du rav naquit. On lui donna le nom du Sfat Emet – Yehouda Arié Leib. Peu de temps après, les Frankel reçurent quatre certificats destinés à Its'hak Yedidia, 'Hana Léa, Isser – qui avait un an et demi à peine – et Arié Frankel. Ils emballèrent tous leurs biens dans une grosse valise et placèrent le *talit*, les *tefillin* et les bougeoirs dans un sac. Et, avec deux bébés dans les bras, ils entreprirent le long voyage qui allait les conduire jusqu'en terre d'Israël. A la gare ferroviaire de Varsovie, la rabbanite voulut nourrir le petit Arié et chercha un endroit discret où se retirer. Pendant ce temps, la valise qui contenait toutes leurs possessions leur fut ravie.

Eperdus, les Frankel cherchèrent désespérément la valise. Un voyou qui se trouvait là prit la jeune mère en larmes en pitié. Il faisait partie de la bande de malfaiteurs qui sévissait dans la gare. Il proposa au rav Frankel de le conduire auprès de celui qui dirigeait la pègre varsoviennne. Quand ce dernier – qui était juif lui aussi – apprit ce qui était advenu, il tranquillisa le jeune rav et lui promit qu'à son retour à la gare, il retrouverait la valise volée. Et ainsi fut fait.

La famille Frankel arriva en Erets Israël par bateau, en janvier 1935. Ils s'installèrent à Tel-Aviv dans le quartier de Florentin, et le rav Its'hak Yedidia enseigna au Talmud Torah Sinai. Il devint une sorte de ministère de l'intégration en miniature et un véritable pilier pour les membres de sa famille, qui suivirent ses traces et s'installèrent également en Terre Sainte après lui. Sa famille grandit aussi. Il eut encore deux garçons et une fille. Il

fut ensuite rav de quartier, puis grand rabbin de Tel-Aviv-Yaffo. Il ne s'est jamais mêlé de politique, ne se soucia jamais de soigner ses relations publiques ni de s'encombrer de lettres de recommandations. Toute sa vie durant, il suivit un seul et unique principe: «Tes actes te rapprocheront et t'éloigneront pareillement.» Il était aimé de son peuple, profondément aimé.

Le rav Frankel était considéré comme le «père» du quartier de Florentin, un quartier populaire, habité par des Juifs originaires de Boukhara, de Salonique, du Maroc, de Pologne, de Hongrie et de Roumanie. Dans leurs pays d'origine, ces nouveaux immigrants avaient l'habitude de célébrer la fête de Sim'ha Torah, le lendemain de Chemini Atseret, comme c'est la coutume en diaspora. Mais en Israël, ces deux fêtes tombent le même jour. Sim'hat Torah est célébrée le jour de Chemini Atseret, à la fin de Souccot. En 5703/octobre 1942, les fêtes du mois de Tichri avaient pris fin à Tel-Aviv, comme dans tout le pays. On avait célébré Sim'hat Torah dans l'allégresse et le soir, après la fête, les Juifs récitaient déjà l'office des jours ordinaires à la synagogue avant de retourner chez eux, démonter leur *soucca* et reprendre le train-train quotidien. Le rav Frankel, quant à lui, avait demandé à ses fidèles de la synagogue Ahavat 'Hessed, de la rue Emek Yeze'el dans le sud de Tel-Aviv – qui fut rebaptisée Its'hak Frankel, à sa mémoire – d'attendre avant de procéder à l'office du soir. Les Juifs n'avaient pas immédiatement saisi le sens de cette requête insolite, mais y avaient consenti, par respect pour leur rav. Celui-ci sortit un Sefer Torah de l'arche sainte et dit d'une voix déchirante: «Les Juifs d'Europe ne répondent déjà plus aux appels téléphoniques. Les messages télégraphiés ne passent plus. Le service des Postes ne fonctionne pas non plus. Des communautés entières en Pologne et ailleurs sont totalement coupées du reste du monde. Nous n'avons plus aucune nouvelle. A cette heure-ci, exactement, les Juifs de Varsovie, de Cracovie et des autres villes d'Europe devaient faire des *bakafot* et danser avec le Sefer Torah, en l'honneur de Sim'hat Torah. Jadis, les Juifs avaient l'habitude de célébrer cette fête avec faste, dans la joie. Aujourd'hui, nous ignorons si les synagogues sont encore ouvertes, si les Juifs ont le droit de s'y réunir. Nos frères sont privées

de communication avec le monde extérieur et malgré nos nombreuses tentatives, ces communautés ne répondent plus à nos appels. Or, puisque tous les membres du peuple juif ne font qu'un seul corps, puisque nous sommes tous responsables et liés les uns aux autres nous allons, au moins symboliquement, faire des *hakafot* en leur nom et à leur place.» Les fidèles répondirent avec sympathie à son appel et avec une émotion non contenue, ils commencèrent à tourner autour de l'estrade avec le Sefer Torah. Le rav Frankel dit d'une voix forte le traditionnel: «*Ana Hachen? bochi'a na, ana Hachen? batsli'ba na* – Dieu sauve-nous, Dieu fais-nous réussir!» Ils firent donc des rondes autour de l'estrade en chantant, puis ils ramenèrent le Sefer Torah à son arche. Depuis ce jour et pendant 61 ans, au bout de la rue Emek Yezréel, on célébra ces '*Hakafot* des communautés» auxquelles des Juifs de tous bords participaient, formant un singulier melting-pot. C'est ainsi que naquit l'usage, en Israël, de célébrer des *hakafot* cheniot, des *hakafot* que l'on célèbre à l'issue de la fête de Sim'hat Torah. Depuis lors, cette habitude, initiée et orchestrée à l'origine par le rav Its'hak Yedidia Frankel se répandit dans tout le pays, pour devenir une véritable institution.

Lors de ces *hakafot* inédites, le rav avait l'habitude de porter un manteau et une *kippa* boukharienne parce qu'à l'époque, les habitants du quartier de Florentin étaient majoritairement originaires de Boukhara. Le rav marchait en tête de cette procession, lui qui, avec les années, avait fait de Florentin, ce quartier marqué par la pauvreté et peuplé principalement de nouveaux immigrants, un lieu de pèlerinage de toutes les personnalités politiques de l'Etat. Tout le temps que le rav dirigea ce quartier, des chefs de gouvernement et d'état-major assistèrent à ces *hakafot* originales. Ces personnalités ne venaient pas à Florentin uniquement en période électorale, mais aussi pour se réjouir sincèrement avec la Torah et ces visites illustres permettaient de redorer le blason du quartier. Plus tard, l'idée de ces *hakafot* fut reprise à Hekhal Chlomo, au Kikar Malkhé Israël, à Kfar 'Habad et sur la base d'entraînement militaire n°4 – et de là dans toutes les synagogues et institutions religieuses du pays. Cette coutume aujourd'hui si répandue fut initiée par un seul homme qui, profondément sensible, s'était inquiété

du sort de ses frères juifs en Europe, pendant la guerre, eux qui ne pouvaient déjà plus célébrer cette fête, ni aucune autre d'ailleurs.

Lors de ma dernière année à Poniewicz, je l'appris plus tard, le rav Frankel prit de très nombreux renseignements sur moi. Il n'avait qu'une seule fille, elle était la prunelle de ses yeux, et il tenait à vérifier dans la plus grande discrétion – vertu qui le caractérisait – si je pouvais lui convenir.

Il s'entretint notamment avec le rav Kahaneman, le Roch Yechiva de Poniewicz – entrevue que j'ignorai totalement. Le rav David Powarski, qui m'avait fait passer l'examen d'entrée et avait accepté ma candidature, fut également interrogé à mon propos. Le rav Frankel se renseigna également auprès des *babourim* de la yechiva qui habitaient Tel-Aviv et me connaissaient. Il recueillait ainsi des informations sur mon caractère, ma personnalité, mes qualités. Il se rendit même à Jérusalem pour y rencontrer le rav Auerbach, qui m'avait vu grandir et m'avait presque élevé, ou peu s'en faut. Le rav Auerbach était avare de mots et eut cette unique phrase, en araméen, tirée du traité de Baba Metsia au chapitre intitulé «*Chnaim o'bazim betalit*». Pour les rabbins et les érudits en Torah, cette citation succincte en disait long: «Puisqu'il acquiert pour lui, il acquiert aussi pour son prochain.» Le rav Frankel n'avait pas besoin d'en entendre davantage. De nombreuses années plus tard, le rav Its'hak Yedidia me rapporta ce que lui avait dit de moi le rav Auerbach. Avec cette sentence laconique, le rav m'avait dépeint comme quelqu'un qui était capable de travailler son caractère, de grandir tout en rayonnant sur les autres pour les faire devenir meilleurs également. Il avait, en quelques mots, brossé le portrait d'un Juif dont l'engagement ne serait pas égoïste, dont la vie ne serait pas seulement vécue pour en retirer une satisfaction personnelle, narcissique, mais également tournée vers l'autre.

De son côté, mon cousin Chmouel Lau, n'avait pas chômé non plus. Il avait pris à cœur de concrétiser son idée. Il fut donc décidé qu'il m'inv-

terait chez lui, le septième jour de Pessa'h et qu'après le repas, nous irions ensemble chez le rav Frankel. Je devais accompagner le rav à la *Chirat Hayam*. Chaque année, le septième jour de Pessa'h, le rav Frankel récitait la *Chirat Hayam* – le cantique de la mer – sur les rivages de la Méditerranée, à Tel-Aviv. De très nombreux Juifs assistaient à cette prière exceptionnelle et se rendaient à pied à Tel-Aviv depuis Bné Brak, Ramat Gan ou Givataim. Ils se joignaient aux Telaviviens pour accompagner le rav de son domicile à Florentin jusqu'à la place Robert Samuel, face à la mer, en passant par la rue Allenby. Là, l'officiant récitait la *Chirat Hayam* et le rav Frankel montait sur un podium pour faire un discours. Il était prévu que la fille du rav et moi-même, ferions connaissance sur le chemin du retour. Mais ce qui, dans la théorie se concevait aisément, ne fut guère possible dans les faits. Nous ne pûmes échanger le moindre mot. Une foule s'était attroupée autour du rav et l'assaillait de questions, dans le mépris le plus total de ce jeune couple, qui, à cet instant même, devait engager sa première conversation. Nous nous vîmes donc un peu plus tard pour échanger nos impressions, nos idées et nos ambitions respectives. 'Haïta raconta à ses parents cette première rencontre. De son point de vue, elle était disposée à poursuivre, mais la décision appartenait à ses parents, qui étaient à même de lui dire si le jeune homme lui convenait réellement. Le principe du *chiddoukeh* – la proposition de mariage – permet de mêler les sentiments des jeunes prétendants, à la sagesse, la maturité de leurs parents. L'expérience, le discernement des aînés qui analysent avec davantage de recul la probabilité d'une union, complète et corrige les désirs de leurs enfants plus facilement influençables. Et cette complicité entre les enfants et leurs parents conduit à une prise de décision plus sereine et plus mûre et accroît les chances d'une union durable. La fille du rav Frankel avait dit à ses parents qu'au premier abord, une relation solide et réciproque était envisageable. Mais c'était aux parents de décider si le *ba'bour* pouvait – en termes plus objectifs et rationnels – lui correspondre. Au bout d'un certain nombre de rencontres, 'Haïta et moi fûmes convaincus de notre volonté commune de fonder ensemble un foyer. Mais cette décision, nous n'allions pas la prendre seuls.



Après son entrevue avec le rav Auerbach, le rav Frankel était rassuré. Un jour, il demanda à sa fille si elle était disposée à me faire monter chez eux, afin qu'il puisse, à son tour, faire ma connaissance. Après le Chabbat, je me rendis donc au domicile du rav Its'hak Yedidia. Certes, je n'éprouvais aucune appréhension, mais je ne savais que penser de cette rencontre avec le rav. Haïta et sa mère furent envoyées chez le grand frère Isser, qui habitait alors dans le sud de Tel-Aviv et je me retrouvai seul, chez les Frankel, en compagnie du rav.

Nous prîmes place sur la terrasse, de laquelle nous pouvions voir toute la ville de Yaffo. Le rav servit le repas traditionnel de la fin du Chabbat et me dit: «Plusieurs heures se sont déjà écoulées depuis ton dernier repas: assieds-toi, mange et après nous parlerons.» Il fit chauffer de la soupe, me servit du poisson, de la gelée de veau. Après ce festin, il commença à parler, et jamais je ne pourrais oublier cette conversation.

«Je peux t'appeler Israël, n'est-ce pas? fit-il. As-tu remarqué qu'il est écrit au deuxième chapitre de la Torah, où l'on relate la création d'Adam et Eve: «C'est celle-ci enfin! Os de mes os et chair de ma chair. Celle-ci sera nommée *Icha* parce qu'elle a été prise de *Ich*.» Puis la Torah s'éloigne du récit et fait comme un aparté: «C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère. *Il s'unit à sa femme* et ils deviennent une seule chair.» L'esprit du mariage est contenu dans ce verset, depuis Adam et Eve, pour toutes les générations. En effet, une des sept bénédictions que l'on récite sous le dais nuptial lors de la cérémonie du mariage dit: «Tu réjouiras ces êtres aimés – les futurs mariés – comme Tu as réjoui Tes créatures dans l'Eden.» Chaque union est en quelque sorte la perpétuation de l'union originelle du premier homme avec sa femme. Puis-je te poser une question, poursuivit le rav Frankel, pourquoi ce verset – qui pose les bases de l'union maritale – mentionne-t-il également cet aspect, plutôt triste et malheureux, du mariage: «C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère»? Je comprends bien l'importance que la Torah attribue à «*Il s'unit à sa femme*», parce que de cette façon se construit une famille, mais pourquoi parler également de l'abandon? Pendant vingt ans ou plus, les parents se consacrent corps

et âme à l'éducation de leurs enfants. Ils ne dorment pas la nuit quand ils sont malades, ils font des heures supplémentaires pour gagner un peu plus d'argent et offrir à leurs enfants le meilleur. Ils se font du souci et se rongent d'inquiétude pour qu'au bout de vingt ans, les enfants les abandonnent? Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'ont fait ces pauvres parents pour mériter cela? De quel crime sont-ils coupables? Pourquoi le verset emploie-t-il le verbe *yaaszon*, qui signifie abandonner? Cette sentence est horrible, injuste!»

J'écoutai le rav avec attention et méditai sur ce qu'il venait de dire. En effet, la question était pertinente, mais étais-je venu jusqu'ici pour entendre pareille question? J'étais plutôt curieux de connaître son opinion sur ma relation avec sa fille, et je ne pus que difficilement masquer mon trouble. Ce dîner était-il une manière délicate de me dire adieu? Le rav avait-il servi un vrai festin, avait-il été aux petits soins avec moi pour brusquement me poser des questions auxquelles j'étais incapable de répondre?

Après quelques instants, je répondis que je n'y avais jamais réfléchi et que, par ailleurs, je n'avais jamais entendu quelqu'un soulever une pareille question. Le rav Frankel ne fut guère surpris de ma réponse et quand j'eus fini de parler, il me dit sur un ton très paternel:

«Je vais te dire ce que j'en pense. Quand je célèbre un mariage et que je me tiens sous le dais nuptial avec les futurs mariés, tantôt je ne les connais pas, tantôt je les connais bien – Tel-Aviv est une petite ville – je me demande souvent si cette union sera durable. Qui dit mariage, dit fusion de deux mondes totalement différents. Comment peuvent-ils s'unir l'un à l'autre? Alors je me demande: Its'hak Yedidia, que diras-tu donc à cette cérémonie qui célèbre le mariage de ces deux mondes? Mais dans un deuxième temps, je me dis: A droite et à gauche du jeune couple, il y a des parents, qui eux aussi, quelque 20 ou 30 ans auparavant se trouvaient exactement dans la même situation, à l'aube de leur vie commune. Les parents non plus n'ont pas été forgés dans un même moule. Et pourtant, le lien qui les a unis a duré et a résisté à toutes les tempêtes. Ils sont maintenant en train de marier leurs enfants, la deuxième génération. Finalement, si les

parents manifestent un respect mutuel, si le foyer est un foyer de paix et d'amour, alors c'est un modèle pour le jeune couple à l'aube de leur vie conjugale. Si les futurs conjoints suivent l'exemple de leurs parents, ils pourront, à leur tour, perpétuer la chaîne des générations.» Le rav se tut un moment. Puis, il poursuivit:

«Israël, le verbe *yaaʒov* ne doit pas être compris dans le sens de l'abandon, mais dans celui de *yizʒbon* – héritage. Les parents lèguent un héritage matériel à leurs enfants après 120 ans. Mais c'est un héritage spirituel, qu'ils leur transmettent le jour où ils quittent le domicile parental pour se marier. La Torah pose donc cette condition: que l'homme *yaaʒov* – qu'il hérite – de son père et de sa mère, qu'il prenne exemple! Ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra atteindre la véritable union avec sa femme. Et c'est ainsi qu'ils construiront une belle famille.»

Après quelques instants de réflexion qui me permirent de m'imprégner quelque peu de ce que le rav venait de dire, il ajouta: «Cela fait un certain temps que j'entends parler de toi et que ton nom revient dans les conversations. Ce n'est un secret pour personne que ma fille a reçu de très nombreuses propositions, aussi bien d'Israël que de l'étranger, mais ton nom a été avancé à plusieurs reprises.» Le rav Frankel me fit alors la liste des personnes qui avaient proposé pour 'Haïta le fils du rav de Piotrkow: entre autres, son ami d'enfance, de la yechiva à Varsovie, le rav David Weisbrot-Halakhmi et le beau-frère de mon frère Chikou, Israël Mintzer. «J'ai beaucoup pensé à toi et j'ai pris de très nombreux renseignements. J'ai entendu parler de tes capacités, de tes nobles vertus et je n'ai pas l'intention de contester la véracité des éloges que l'on m'a faits à ton sujet. Je suis tout à fait rassuré sur ce point. Mais il est une chose qui me préoccupe: où est ton «*yaaʒov*»? Tu n'as pas de maison. Tu n'as ni père ni mère. Qui donc vas-tu abandonner lorsque tu convoleras en justes noces? De qui vas-tu hériter?» J'avais la gorge nouée, étranglée par les larmes. J'avais le sentiment que le rav venait de faire mon oraison et celle de ma famille anéantie. Les circonstances de ma vie, mon passé d'orphelin rescapé de la Shoah – qui n'avait jamais eu de maison, qui n'avait pas grandi avec un père et une mère et qui n'avait personne à prendre comme exemple – allait me rendre la vie

maritale plus difficile. Le rav Frankel poursuivit: «Je me rappelle les discours de ton père, le rav Moché 'Haïm Lau. Il savait galvaniser les foules. Mais tu n'as pas grandi sous son toit et tu n'as jamais connu la vie de famille. Tu as vécu toute ta vie durant dans des camps, des institutions, des internats, des yechivot. C'est cela qui me préoccupe lorsque j'envisage de te confier ma fille. Après de nombreuses prises de renseignements à ton sujet, après avoir parlé à tous les rabbins de Bné Brak ou de Jérusalem qui te connaissent et à tes amis, j'ai eu également l'occasion de connaître ton frère.» A l'époque, Naftali était rédacteur dans le journal *Chearim* des Poalé Agoudat Israël, dans lequel le rav Its'hak Yedidia Frankel tenait aussi une rubrique sur les lois du Chabbat, dans l'édition du vendredi. Le rav Frankel poursuivit: «Je vois comment ton frère se comporte, lui qui est arrivé dans cette grande ville, cette métropole qu'est Tel-Aviv, et qui est resté un Juif portant le *talit* et les *tefillin*. Tout ce que j'ai entendu sur toi, j'y prête sincèrement foi. Mais j'espère seulement que cette unique crainte ne se réalisera pas. Le fait que tu n'aies pas d'argent, ne me préoccupe guère. Le fait que tu n'aies pas de père avec lequel je puisse partager les dépenses du mariage m'importe peu. Crois-moi, de nombreuses personnalités du monde juif, des hommes fortunés ont proposé leur fils à ma fille, mais tout ceci ne m'intéresse pas, absolument pas. Moi aussi je suis arrivé en Erets Israël sans le moindre sou et avec deux très jeunes enfants. J'ai enseigné dans un Talmud Torah et jusqu'à ce jour j'habite une location et je paye un loyer. Ce qui m'intéresse uniquement, c'est la personnalité, ce sont les qualités d'âme de celui qui deviendra mon gendre.»

Le rav Frankel habita pendant 51 ans à Tel-Aviv et en fut le grand rabbin pendant 14 ans, mais jamais il ne fut propriétaire de son appartement. Jamais, il ne fit même l'acquisition d'une voiture. La vie matérielle n'avait que peu d'intérêt à ses yeux. Son unique inquiétude était de s'assurer que je ne portais pas de stigmate de mon enfance difficile. Avais-je appris à aimer? Etais-je capable de concessions, d'altruisme? Toutes ces craintes l'avaient poussé à prendre des renseignements auprès des camarades avec lesquels je partageais la chambre notamment. Quelles sortes de relations entretenais-je avec mes pairs, avais-je eu l'occasion de tisser des liens d'ami-

tié? Mon passé d'orphelin n'avait-il pas altéré mes capacités d'attachement et d'affection?

Après cet entretien assez long dans l'appartement modeste du quartier de Florentin, le rav Frankel me dit: «Si, de ton côté, tu es d'accord, du nôtre, nous souhaitons que tu deviennes pour nous comme un fils. Sois le bienvenu!» Je fus saisi d'une grande émotion et d'une joie indicible, mais en même temps j'étais triste. Mes parents n'étaient plus, hélas, et ne pouvaient partager avec moi ce grand moment. Au retour de la rabbanite et de 'Haïta, le rav Frankel leur rapporta les conclusions de notre conversation. La même semaine, le 4 Sivan 5719/10 juin 1959, nous célébrâmes la demande en mariage et l'engagement en compagnie de mes deux frères, Yehochoua et Naftali, de mon cousin Chmouel Its'hak Lau qui avait servi d'entremetteur et des quatre fils du rav Frankel. Le 22 Sivan, le jour de mon anniversaire, ce furent nos fiançailles. Et, huit mois plus tard, le 25 Chevat 5720/23 février 1960, nous célébrâmes notre mariage à Tel-Aviv.

Sept semaines plus tard, pendant la fête de Pessa'h, deux événements marquants changèrent le cours de mon existence.

Le père du rav Frankel, le rav Aharon Frankel, dut être hospitalisé à l'âge de 69 ans, au pavillon 12 de l'hôpital Tel Hachomer, pour se faire amputer d'une jambe. Le sang avait coagulé et sa jambe était devenue complètement bleue. Ce fut le professeur Moses qui procéda à l'amputation.

Après la prière du soir de Pessa'h, nous nous dirigeâmes vers l'appartement des Frankel pour y célébrer le *Seder*. Le rav, qui se rendait au chevet de son père tous les jours avait promis de faire un *Seder* accéléré aux malades du pavillon 12 et devait revenir à pied de Tel Hachomer. Nous savions qu'il aurait du retard et, nous armant de patience, nous attendîmes son retour. Des Juifs ne cessaient d'affluer dans l'appartement exigu, pour y célébrer le *Seder* également. La porte du rav était toujours ouverte à quiconque. Or, alors que nous attendions mon beau-père, nous vîmes arriver Ziskind Finkelstein et Yossef Eliahou Horontchik, les responsables de la synagogue Or Torah. Cette synagogue du quartier de Florentin avait pour

### C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère

rabbin, le rav Aharon Frankel, qui à ce moment-là était hospitalisé à Tel Hachomer. Hélas, en l'absence du rav, les fidèles avaient cessé de fréquenter ce lieu de prière qui commençait à se vider. Certains étaient allés prier ailleurs, vers le nord de Tel-Aviv. Cette situation avait mis les responsables en alerte, et ils étaient venus me demander si je pouvais participer à l'office le lendemain, et monter à la tribune pour dire quelques mots de Torah. J'acceptai. Au lieu de prier chez le rav Frankel, j'irais prier dans la synagogue de son père. Ce soir-là, tandis que nous attendions le retour du rav, ma carrière dans le rabbinat se concrétisait. J'avais déjà reçu l'autorisation d'exercer en tant que rabbin, en été 1959, avant mon mariage, mais voilà que ce Pessa'h là, j'allais en assumer véritablement les fonctions – évidemment, sans rémunération – dans la synagogue Or Torah. Quand le rav Frankel l'apprit, il en fut enchanté. Et quand je le racontai à son père malade, il me pria de lui garder la place. Hélas, il retourna à sa synagogue pour trois mois à peine. Après s'être remis de l'amputation de sa première jambe, les médecins durent l'amputer de la seconde. Je devins alors officiellement le rav de Or Torah et y exerçai pendant cinq ans et demi, jusqu'à ma nomination au poste de rabbin de la synagogue Tiferet Tzvi, en Eloul 5725/septembre 1965, dans les quartiers nord de la ville.

Un second événement eut également lieu ce même Pessa'h, pendant les demi-fêtes. Je me trouvais avec mon épouse chez son père qui habitait un trois-pièces. Deux chambres étaient mitoyennes: l'une servait de salle de séjour et l'autre de bureau où le rav recevait les personnes qui souhaitaient le consulter. La troisième servait de chambre à coucher pour les parents. Mon épouse et moi-même, dormions dans la salle de séjour. Une nuit, vers quatre heures du matin, on entendit les sirènes des ambulances et des voitures de pompiers rugir dans un hullement assourdissant. J'ouvris les yeux et me dirigeai vers la fenêtre. Le ciel était rouge sang. L'appartement du rav Frankel se trouvait juste en face du centre Wolovski, qui abritait de très nombreux ateliers, principalement des menuiseries aux charpentes de bois. Ce n'était pas la première fois qu'un incendie s'y déclarait: régulièrement, les habitants du quartier de Florentin assistaient à l'embrasement de ces baraques, à cause d'un court-circuit ou d'une ciga-

rette restée allumée. Le spectacle était terrifiant: les flammes s'élevaient jusqu'au ciel. Il me semblait que le feu ne voulait pas s'éteindre, qu'il s'étendait à une allure vertigineuse, menaçant tout le quartier. Devais-je réveiller les membres de notre famille? Devions-nous quitter au plus vite l'appartement? Au milieu de ces réflexions, j'entendis soudain du bruit dans le corridor. J'ouvris doucement la porte qui séparait la salle de séjour du hall et je découvris qu'une foule nombreuse s'y était déjà agglutinée. Le rav Frankel était là, en peignoir. Tel un agent de la circulation, il dirigeait le flot de personnes qui gravissaient les cinquante marches jusqu'à son domicile. Les visiteurs qui n'avaient pas pu entrer dans l'appartement déjà comble s'étaient regroupés dans la cage d'escalier. Tous les habitants de Wolovski se tenaient là, en silence, sans dire un mot.

Cette scène devait se reproduire régulièrement. Une fois, tous les quelques mois, quand un incendie se déclarait dans le quartier, les habitants avaient pris l'habitude de confier au rav leurs objets précieux. Ils savaient que le rav garderait avec le plus grand soin ce qui lui était remis. Ce soir-là, le rav Frankel montra du doigt un endroit sur le sol, pour indiquer aux visiteurs où ils devaient déposer leurs biens. Au centre de la pièce s'éleva bientôt un petit monticule de bric et de broc: des bougeoirs, des livres, des candélabres de Hanoucca, des albums, des photographies. Un homme y déposa un électrophone, un autre remit au rav Its'hak Yedcidia un sac qui contenait près de 600 dollars en billets attachés avec un élastique. Il avait économisé cette somme pour la dot de sa fille. Puis, une jeune femme laissa également en dépôt, sur le sol, un couffin – avec, à l'intérieur, un nourrisson.

Devant ce spectacle, je ne pus me contenir. Je me précipitai vers la terrasse tandis que le feu persistait à ronger les bâtiments de Wolovski et je me mis à pleurer. La vision de cette femme qui nous avait confié son enfant, avait éveillé en moi les souvenirs douloureux de l'époque où je m'étais caché, avec ma mère, dans le grenier d'un immeuble de Piotrkow, pour échapper aux SS. Ma mère avait bourré ma bouche de gâteaux au miel, pour me faire taire et Motel Kaminsky avait pris ma pomme. Et l'ayant à peine mordue, il n'avait pas osé déglutir, paralysé par la peur. Puis, pendant de si longues années, le remords l'avait rongé.

## C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère

Au milieu de mes larmes, je pris cette décision: si un jour je devenais rabbin, je le serais comme l'était le rav Frankel, exactement. Je deviendrais un rav en qui la communauté aurait une confiance absolue, un rav à qui une mère pourrait, spontanément, confier ce qu'elle avait de plus cher – son enfant – afin qu'il soit sauvé.

Le jour de ma nomination à la tête du grand rabbinat d'Israël, cette image revint à mon esprit et, lors de mon discours d'investiture, je racontai cet incident et ajoutai: «Je pourrais connaître tous nos textes de Loi et apprendre les responsa de nos maîtres, les unes après les autres, mais, en vérité, la question première est celle de savoir quelle sorte de rav je serai.» J'avais toujours voulu imiter mon propre père, de même que le rav Méïr Chapira de Lublin ou mes oncles, le rav de Kolomi et le rav de Fogelman de Kyriat Motskin. Mais lors de cette fête de Pessa'h, sur la terrasse de l'appartement du rav Frankel dans le quartier de Florentin, j'ai découvert quelle sorte de rav je voulais devenir. J'avais vu, de mes propres yeux, l'image véritable du rav, telle qu'elle devrait être.

Le rav Frankel était le rav du peuple, un rav de communauté, le père de tout un chacun. Jamais il ne s'est fourvoyé dans une quelconque appartenance politique. Il était le rav de tous les humains et le peuple se sentait très proche de lui, et avait en lui une confiance aveugle.

Pendant près de quatre heures, depuis le début de l'incendie, les habitants du quartier avaient pris ce qu'ils avaient de plus précieux et s'étaient dirigés vers la maison du rav Frankel – ce lieu qui, de tous les lieux de Tel-Aviv, était le plus sûr. Cette certitude redonna également courage et confiance aux habitants du quartier sinistré. Ce spectacle, qui s'offrit à mon regard ce matin-là, reste gravé en moi et me guide tout au long de mon parcours, jusqu'à ce jour.

Mon épouse et moi-même commençâmes notre vie commune à Tel-Aviv, au 18 rue Peretz, entre la gare Centrale et la place Hamochavot, dans un deux-pièces, auquel on accédait après avoir gravi 75 marches. C'est dans cet appartement que naquirent nos trois premiers enfants. Ce n'était pas bien facile de gravir ces marches avec deux poussettes, les paniers des courses, mais nous y vécûmes sans jamais nous plaindre. Les premières années de notre mariage, le vice-ministre des Cultes de l'époque, le docteur



Zerah Warhaftig, me proposa de devenir, pendant au moins trois ans, le rav de la communauté Edat Israël dans le quartier londonien de Hendon. Quand le rav Frankel entendit la proposition que l'on venait de me faire à laquelle nous étions en train de réfléchir sérieusement, il en perdit le sommeil. Nous avions même ébauché le projet de nous rendre dans la capitale britannique pour une visite de quelques jours. Le matin, il fit aussitôt appeler son fils, Arié *zatsal*, afin qu'il tente de nous convaincre de renoncer à ce voyage. Je décidai d'en parler directement avec le rav Frankel, afin de comprendre les raisons de son malaise et de ses réticences. Sa réponse fut particulièrement tranchée: «Israël, ils ne te laisseront jamais repartir. Ni après trois ans de bons et loyaux services, ni même après 13 ans. Je ne veux pas d'«enfants en papier à lettres». Si vous partez à Londres, vous m'écrirez des lettres et m'enverrez une fois tous les quelques jours une carte postale et des photos des petits-enfants. Je ne veux pas d'une famille sur papier. Je vous veux près de moi!» Je le tranquillisai immédiatement: «Vous êtes mon père! Je ne prendrais aucune décision, même telle que celle-ci, qui pourtant m'intéresse particulièrement, si vous vous y opposez. Je vous admire pour avoir eu le courage de me prendre pour gendre. Je suis orphelin et je n'avais pas le moindre sou en poche. C'est pourquoi je me sou mets d'emblée à toutes vos recommandations!» Je rejetai donc la proposition londonienne pourtant si attrayante, et je restai en Erets Israël, auprès de mes beaux-parents.

J'entendis souvent ma belle-mère citer son mari et dire en quelques mots une phrase qui en disait long: «Israël ne m'a jamais déçu, malgré les conditions moins favorables qui étaient les siennes, au départ. En vérité, j'ai eu le nez creux.» Pour moi ces paroles valaient leur pesant d'or.

De nombreuses années plus tard, ma fille reçut une proposition en mariage qui nous faisait honneur. Il s'agissait du fils d'une grande personnalité rabbinique éminemment célèbre. J'étais flatté et heureux de voir que l'on avait proposé un jeune homme d'une famille aussi illustre à ma fille. Hélas, les exigences de cette famille nous causèrent sinon du souci, du moins de l'embarras. J'étais alors le rav de la ville de Natanya et mon beau-

père dirigeait le rabbinat de Tel-Aviv. Je voulus avoir son avis sur la question et proposai à mon épouse de se rendre auprès de son père pour l'interroger sur cette affaire et sur les conditions imposées par la famille du prétendant. Le rav Frankel rentra chez lui pour le déjeuner et 'Haïta se mit à table avec ses parents, dans la cuisine. Elle leur fit part de cette proposition, n'épargnant aucun détail. Le rav Frankel y prêta attention, mais s'enferma dans un singulier mutisme. Pendant qu'il finissait sa soupe et entamait le plat principal, 'Haïta continuait à parler, mais lui, s'obstinait dans son silence. 'Haïta estima que ce silence s'expliquait parce que le sujet ne l'intéressait guère, qu'il n'y accordait pas d'importance ou tout simplement parce qu'il était soucieux. Elle regarda son père et lui dit: «Papa, tu ne dis rien? As-tu entendu ce que je viens de dire?» Il la regarda à son tour avec sérieux et lui répondit: «Voudrais-tu vraiment entendre ce que j'ai à te dire? Comment Israël est-il seulement prêt à accepter une proposition aussi déshonorante, pour une fille aussi extraordinaire que la vôtre? Que valent ces gens-là à côté de lui?» Et dans un grand cri, il ajouta: «Tu me parles de *yi'houss* – d'ascendance illustre? Ils auraient des ancêtres vénérables? Et Israël, ne vient-il pas d'une famille illustre, lui aussi? Existe-t-il un autre Juif qui peut prétendre, comme lui, descendre de 37 générations de rabbins? Après ce qu'il a traversé, enfant, il est aujourd'hui le grand rabbin de Natanya! Et je te dis qu'il n'a pas encore donné le meilleur de lui-même et n'est pas encore arrivé au bout de son parcours! Doit-il se soumettre à des conditions aussi scandaleuses? Ils lui font une faveur en lui offrant leur fils? Qu'ils le remercient plutôt de bien vouloir les rencontrer! Je ne t'ai jamais dit ce que je pense de ton mari, mais tu sais combien je l'apprécie. Vous ne devez certainement pas accepter une proposition aussi dégradante!» Le rav Frankel était outré et les élans de sa détermination accompagnèrent 'Haïta sur le chemin du retour. Elle était heureuse. «Il n'y a pas de joie comme lorsque l'on sort de l'incertitude» disent nos Sages. Son père avait tranché et retiré du même coup une épine de son pied. Nous nous fiâmes à la décision du rav Frankel et la proposition fut aussitôt rejetée. 'Haïta n'avait jamais entendu son père se mettre en colère. C'était un homme qui savait

peser ses mots, mais cette fois-ci, son sang n'avait fait qu'un tour. L'attitude de cette famille à notre égard l'avait profondément blessé et l'avait poussé à s'exprimer avec fureur. Ce fut également une des rares fois où il exprima ouvertement ses sentiments à mon égard. Ces aveux nous remplirent de joie, Haïta et moi.

L'harmonie qui régnait dans la famille Frankel fut une des merveilles dont je fus également témoin. La rabbanite retirait toute sa fierté et son bonheur de son mari. Elle se tenait à ses côtés, dans toutes ses entreprises, elle lui offrait son aide et son soutien et lui demandait conseil en toutes choses. Elle le tenait en grande estime et l'intimité, la complicité de ce couple étaient peu communes. Je peux citer un exemple parmi tant d'autres qui illustre la beauté de cette famille. Arié, un des fils du rav Frankel, un éminent érudit en Torah, modeste, simple et délicat, un véritable génie, dans tous les sens du terme, habitait Jérusalem. Chaque matin, il se rendait en bus à Petah Tikva où il était juge au tribunal rabbinique de la ville. Le jour de ses cinquante ans, plutôt que de retourner directement à Jérusalem, il se rendit chez ses parents à Tel-Aviv et leur dit: «Je suis venu dire *le'haïm* VOUS et vous remercier pour les cinquante années que vous m'avez données.» Ses parents avaient prévu, ce même soir, de lui rendre visite à son domicile pour lui remettre son cadeau d'anniversaire, comme de coutume et plus particulièrement le jour de ses cinquante ans. Les parents savaient que leur fils n'était pas du genre à organiser une fête pour célébrer son anniversaire, mais il accepterait certainement, se dirent-ils, de lever un verre pour l'occasion. Et voilà que leur fils les avait devancés. Il était venu lui-même à l'improviste, pour remercier ses parents de lui avoir donné la vie et de l'avoir élevé.

Deux jours plus tard, Arié se rendit comme à son habitude, de Jérusalem à Petah Tikva. Au milieu du trajet, à proximité de l'aéroport de Lod, il eut un malaise et avertit son voisin qu'il avait du mal à respirer. On fit arrêter l'autobus et on allongea le rav Arié sur le sol du véhicule. Quelqu'un tenta de le réanimer et de lui porter secours. Entre-temps, on appela une ambulance de l'aéroport. Il fut transporté aux urgences de l'hôpital Assaf Harofé. Avant de quitter le bus, Arié demanda au rav Yossef Segal de Jé-

rusalem, avec qui il avait fait connaissance pendant le trajet, s'il voulait bien l'accompagner à l'hôpital: «Tu diras avec moi *Chema Israël*, parce que j'ai le sentiment que je suis sur le point de mourir.» Le rav Segal était sous le choc. Il tenta de calmer Arié en lui disant qu'on le transportait simplement aux urgences et que tout irait bien, mais Arié commença à réciter la prière du Chema, seul, puis 'Hachem Melekh... – Dieu est roi, Dieu a régné et régnera à jamais!» et rendit son dernier souffle au milieu de cette prière. Il avait 50 ans et deux jours. Le rav Segal qui, lors du trajet, l'avait interrogé sur sa famille, ne savait pas comment annoncer l'horrible nouvelle à son père, le rav Its'hak Yedidia Frankel. Il avait appris que j'étais le beau-frère du rav Arié et il décida de me joindre par téléphone, à Natanya. Je me précipitai à Assaf Harofé, mais j'arrivai trop tard. Il ne me restait plus qu'à pleurer la perte de mon cher beau-frère. J'interrogeai l'urgentiste d'origine russe qui s'était trouvé aux côtés d'Arié, à ses derniers instants de vie. Il était épouvanté et me dit: «C'était certainement un homme saint. De ma vie, je n'ai vu un homme rendre l'âme avec autant de calme et d'une manière aussi sereine.»

Pendant ce temps, mes autres beaux-frères, Isser et Chimon se rendirent chez leurs parents pour annoncer l'horrible nouvelle. Lorsque ma belle-mère apprit que son fils était décédé, elle s'évanouit et son cœur s'arrêta de battre. Le docteur Maytous de l'hôpital Ikhilov passa près de six heures à la ranimer. Ayant retrouvé une respiration normale, mais toujours sans connaissance, elle fut transportée à l'hôpital, pendant que toute la famille se mettait en route pour les funérailles d'Arié, à Jérusalem. Les sept jours de deuil devaient avoir lieu à Jérusalem également, mais mon beau-père souhaita au préalable se rendre à Ikhilov au chevet de sa femme, parce qu'il redoutait un autre drame. C'est moi qui l'y conduisis. Il était assis sur le siège du passager, tandis que la déchirure qui marquait le deuil de son fils saillait sur le côté droit de son vêtement. Arrivés rue Carlebach, alors que je m'apprêtais à tourner pour prendre la direction de l'hôpital, il me demanda, d'une voix brisée, de le conduire d'abord chez lui. Il voulait prendre une veste pour couvrir la chemise déchirée qu'il avait portée à l'enter-

rement. Puis, nous nous mîmes en route pour l'hôpital. Ce mari dévoué et sensible, conscient de l'immense peine éprouvée par son épouse, ne voulait pas apparaître devant elle avec, sur la chemise, la marque rituelle du deuil. Le rav espérait voir son épouse se remettre du choc initial et oublier pour un temps la tragédie qui s'était abattue sur sa famille. Il fallait éviter tout ce qui pouvait rappeler le drame, ou même y faire simplement allusion, de peur que le souvenir de la disparition de son fils bien-aimé ne resurgisse avec violence, et que son état ne s'aggrave encore davantage. Arrivés à Ikhilov, nous découvrîmes que la rabbanite était encore dans le coma. Son visage était recouvert d'un masque à oxygène. Le rav Frankel s'approcha de son épouse, et à travers le rideau, il murmura: «Hana, j'ai besoin de toi.» Il ignorait si elle avait entendu ses mots, mais il voulait lui redonner courage, lui dire combien il avait besoin de sa présence, afin qu'elle regagne des forces pour combattre son mal. Il me sembla qu'elle lui sourit. Quand le rav eut fini de lui dire, d'une manière qui lui ressemblait si peu, combien il avait besoin d'elle, elle bougea imperceptiblement le doigt, comme si elle se désignait elle-même, puis dirigea l'index vers son mari tout en hochant légèrement la tête comme pour dire: «Et moi, comme j'ai besoin de toi!» Malgré la tragédie, malgré la mort, malgré la maladie et la souffrance, les liens qu'ils avaient noués si étroitement, l'étaient encore davantage et donnaient à ce couple une dimension unique et rare. Après quelques semaines, la rabbanite se rétablit, mais jusqu'à la fin de ses jours, elle ne put calmer l'immense douleur causée par la mort de son cher fils Arié.

Le rav Frankel lui-même exprimait sa peine en citant les mots de Yaakov, notre Patriarche: «Je rejoindrai en pleurant mon fils dans la tombe.» L'admour de Gour, auteur du *Lev Samea'h*, présenta ses condoléances aux Frankel pendant les sept jours de deuil. Bien que peu bavard, comme c'est la règle chez les Gour, il ne put s'empêcher de dire: «Il y a deux mois, pendant les jours redoutables, des milliers de personnes ont prié chez nous. Mais, personne ne pouvait égaler Arié.»

Deux ans plus tard, le 4 Eloul 5746/8 septembre 1986, le rav Frankel mourut d'un cancer, alors qu'il avait presque 73 ans. Le jour de ses 72 ans, il avait annoncé qu'il avait accompli le verset (23,27) du livre de l'Exode:

«*Emalé* – Je remplirai – le nombre de tes jours.» La valeur numérique du mot *emalé* est de 72. Il fut hospitalisé dans l'unité de soins intensifs à Ikhi-lov. Un jour, le rav me demanda de lui retirer pour quelques instants le masque à oxygène, parce qu'il voulait me parler. Je me penchai pour entendre ce qu'il avait à me dire: «Ne permettez pas à maman, fit-il, de prendre son baluchon et d'errer d'un enfant à l'autre. Que notre maison garde encore toute sa splendeur d'antan et que ce soit vous, les enfants, qui lui rendiez visite, comme vous le faisiez auparavant!» Le rav Frankel était un grand homme, et de tous les grands hommes que j'eus l'occasion de rencontrer tout au long de ma vie, il est celui qui me marqua le plus. J'ai vécu auprès de lui pendant 25 ans et jusqu'à ce jour, je vis encore dans son ombre. La rabbanite s'éteignit le 2 Chevat 5757/10 janvier 1997, et pendant ses dix années de veuvage, elle sut maintenir l'unité de la famille Frankel dont elle était la couronne.

Lorsque j'entrai dans cette famille, le rav Its'hak Yedidia fut pour moi un père. Avant de me marier avec 'Haïta, j'avais déjà décidé d'appeler ma belle-mère, «maman» – mot que j'avais prononcé pour la dernière fois à l'âge de sept ans et demi, après que ma mère m'eut poussé, in extremis, dans les bras de mon frère Naftali, qui en avait 18. Avec l'intuition que seule une mère peut posséder, elle avait compris que c'était là l'unique façon de me sauver la vie. Mon frère s'était écrié: «*Marne, manie*, que dois-je faire avec l'enfant?» Et moi je hurlai, hystérique, et pleurai de désespoir: «Maman, maman!» Ma mère était entrée dans le train qui la conduisit à la mort, et depuis ce jour, je ne l'ai plus jamais revue. Depuis lors, mes lèvres n'avaient jamais formulé le mot «maman», jusqu'à ce que, bien des années plus tard, je le prononçai à nouveau, pour désigner ma belle-mère, la rabbanite 'Hana Frankel.

## Deuxième partie: La corne du bélier

Avraham levant les yeux remarqua qu'un bélier, derrière lui, s'était embarrassé les cornes dans un buisson Avraham alla prendre ce bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils.

## Personne n’osait lui parler, car la douleur était accablante<sup>48</sup>

Un jour, Naftali me fit savoir par téléphone qu’Adolf Eichmann avait été capturé. David Ben Gourion, le premier ministre de l’Etat hébreu, s’apprêtait à annoncer la nouvelle publiquement. Le criminel de guerre nazi avait été arrêté par les services secrets israéliens sous la direction d’Isser Harel.

L’arrestation d’Eichmann allait enfin me pousser à parler – comme bien d’autres – à mes proches, de ce que signifiait pour nous, les rescapés, la capture de ce triste personnage.

Au mois de Iyar 5720/mai 1960, les souvenirs qui jusque-là étaient restés enfouis commencèrent à ressurgir. La digue avait cédé, enfin.

Plus jeune, je n’avais presque jamais évoqué mes souvenirs de la Shoah. Je les avais enterrés, au plus profond de moi et j’en gardais le secret jalousement. Je parlais très rarement de la guerre. Mon silence était principalement motivé par le sentiment que ses souvenirs étaient très intimes, mais aussi parce que, autour de moi, les autres rescapés et même ceux qui n’avaient pas connu le «là-bas», s’étaient enfermés dans un singulier mutisme. Le génocide, personne n’en parlait: nous étions réduits au silence. Le silence de la Shoah.

Je n’ai jamais raconté mon enfance passée dans les camps dans son intégralité. Ni à mon beau-père, ni à ma belle-mère, ni même à mon épouse. J’en divulguai des bribes, par-ci, par-là. Tantôt la conversation s’y prêtait, tantôt les circonstances y étaient favorables ou mes interlocuteurs disposés à entendre, mais jamais je ne fis le récit de mon vécu avec force détails et selon un ordre chronologique. Naftali qui connaissait mieux que moi notre histoire commune, dans son authenticité et dans ses moindres éléments, se taisait lui aussi.

---

48 Ndt: Job 2,13



J'attendis avec impatience le jour de l'ouverture de ce procès qui allait devenir le procès historique de la Shoah. Ce jour-là, j'aperçus Naftali sous ma fenêtre. A l'époque, il travaillait à la rédaction du journal *Haarets* et devait couvrir les débats au Beth Haam à Jérusalem, où le tribunal avait été installé. Au lieu de rentrer directement chez lui par la gare Centrale, il avait fait un crochet pour venir me voir. «Que se passe-t-il?» fis-je avec anxiété. Il voulait monter et me parler. Il parla toute la nuit. Nous étions assis dans le salon, Naftali, 'Haïta mon épouse et moi-même pendant qu'il évoquait ses souvenirs de guerre. C'était la première fois que je l'entendais parler de la Shoah d'une manière aussi claire, aussi directe. Il rapportait les faits, dans leur chronologie et pour ma femme, ce fut la première fois qu'elle découvrait l'horreur de l'Holocauste, telle que nous l'avions vécue.

Le procès Eichmann n'allait pas simplement marquer un tournant historique: il allait également faire sortir les survivants de leur mutisme. Pour la première fois depuis la guerre, on se mit à parler, à raconter. Ce procès allait réveiller les souvenirs que nous avions préféré oublier ou que nous avions conservés dans le secret de nos mémoires comme une chose terrible, innommable, indigne. Au moment où Eichmann comparait devant la haute Cour de Jérusalem, où les victimes défilaient devant la barre des témoins pour décrire l'enfer qu'elles avaient vécu, comme l'écrivain Ka Tzetnik, de son nom de plume, le monde prit pour la première fois conscience de l'horreur de la Shoah, dans ses moindres détails.

La déposition de Ka Tzetnik fut assez brève: neuf lignes, tout au plus. Ceci explique peut-être la force d'impact de son témoignage parmi les nombreux autres qui furent entendus lors du procès. Sur le banc des témoins, Tzetnik regardait Adolf Eichmann, enfermé dans sa cage de verre, et commença à décrire la «planète Auschwitz». Auschwitz était, selon lui une étoile d'une autre espèce, qui n'appartenait pas au monde des humains. L'écrivain fit la description des déportés qui descendaient des trains et qui passaient la sélection de Mengele. Il ne put finir sa phrase. Le nom du bourreau nazi lui fut tout simplement impossible à prononcer. Il répéta à

trois reprises: «Je vois.» Tout en déposant, il revivait les événements. Son âme était retournée à Auschwitz et s'épouvanta devant l'horreur qu'il voyait à nouveau se dérouler devant ses yeux. Et comme il progressait dans ce voyage rétrospectif, l'horreur s'épaississait. Il suffoqua et finit par perdre connaissance, là, sur le banc des témoins, devant la cour. On se hâta de le faire sortir de la salle d'audience.

J'eus plus d'une fois l'occasion de le rencontrer, après le procès. Il avait connu mon père alors qu'il étudiait à la yechivat 'Hakhmé Lublin du rav Mèir Chapira. Ye'hriel Dinor – alias Ka Tzetnik – fut un des plus proches disciples du rav Israël Yossef Pikarsky, un des grands maîtres de la génération précédente.

Dinor-Ka Tzetnik habitait non loin de chez moi, mais il ne sortait presque jamais. Je lui rendais visite, de temps à autre, pour parler ou, plus précisément, pour l'écouter. A quelques rares occasions, j'évoquai mes propres souvenirs, et avec le temps, je me liai d'une profonde amitié avec lui.

Les images d'Auschwitz, il les voyait constamment défiler devant lui et pas uniquement lors de sa déposition au procès Eichmann. Toute sa vie durant, de même que dans son oeuvre, il fut hanté par ces visions abominables.

Ka Tzetnik avait épousé Nina, la fille du professeur Acherman, chef du département de gynécologie de l'hôpital Hakyria de Tel-Aviv, un des médecins les plus illustres et les plus célèbres dans l'Israël de l'époque. Le mariage s'était tenu dans la cour des Acherman. Ka Tzetnik, qui avait la foule et le bruit en horreur, refusa de recevoir plus de dix convives à son mariage. Les parents de Nina, me raconta-t-il lors d'une de nos rencontres, ne voyaient pas leur relation d'un bon œil. Nina était fille unique, ses parents étaient célèbres et aisés et elle n'appartenait pas, selon eux, à l'univers d'un rescapé de la Shoah, si différent et si bizarre. Il s'exprimait d'une drôle de façon, son apparence était négligée et toute sa personne suscitait la consternation. Nina, elle, incarnait la noblesse, le raffinement. Tzetnik était son antinomie. Le mariage eut lieu malgré ces différences. Au cours de la

cérémonie, qui ne dura d'ailleurs que dix minutes, l'écrivain se mit soudain à trembler terriblement. Et, comme il frémissait tout entier, il se mit à bégayer: «Poussez-vous de là, de l'air, laissez-nous de la place, je n'ai pas d'air, vite, écarter-vous, vous tous!» Le professeur Acherman attrapa la manche du futur marié, lui signifiant de se tenir tranquille pour ne pas gâcher la fête. Mais Ka Tzetnik ne put se calmer. Après la cérémonie, il raconta d'une voix chevrotante à sa toute nouvelle femme: «Ils sont tous venus au mariage. Je n'avais pas de place pour bouger. Mon père se tenait là et ma mère me souriait, mes frères et mes sœurs, mes oncles et mes tantes et même mon rav – tout le monde était là et se pressait contre moi, sous la *'houpa*.» Comme s'il venait de se réveiller d'un mauvais rêve. Il en avait la certitude et énuméra même les noms de ses proches et de ses hôtes, resurgis du passé. Et l'affluence sous le dais avait suscité, en lui, cette sensation d'étouffement.

Ka Tzetnik revivait la Shoah comme si les événements de ces années révolues appartenaient encore à la réalité présente. Il écrivit ses livres tels que «Salamandre», «La maison de poupée», «Il s'appelait Fifel» ou «L'horloge sur le mur» et d'autres encore dans une cabane retirée, au milieu d'un champ. Il se coupait du monde et du présent et se plongeait totalement dans le «là-bas». Jamais il n'employa de machine à écrire. «Je n'écris pas avec de l'encre, me dit-il un jour, mais avec le sang de mon cœur.»

Dès notre première rencontre, alors que j'étais déjà grand rabbin de Tel-Aviv-Yaffo, je lui fis cette remarque: «Si vous le permettez, j'aimerais revenir sur une de vos déclarations. Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous entretenir, mais j'ai vu votre photo dans le journal, lors de votre déposition à la barre des témoins au procès Eichmann. J'ai également entendu votre témoignage lors de la retransmission des audiences à la radio. L'une de vos phrases m'interpelle. Vous avez qualifié Auschwitz d'«autre planète» et depuis lors, cette idée a fait son chemin et s'est enracinée dans les esprits. Il me semble que cette appellation est erronée, voire même dangereuse. Auschwitz n'était pas un autre monde. Et si Auschwitz l'avait été, alors la Shoah aurait été plus facilement «acceptable». Or ce cataclysme est un mal-

heur qui ne fait que s'ajouter aux autres tragédies, aux autres catastrophes dont l'humanité fut, depuis la nuit des temps, le triste réceptacle. L'horreur d'Auschwitz a eu pour berceau notre planète justement, cette planète que nous connaissons bien, sur laquelle nous avons vécu avant la guerre, et sur laquelle nous vivons encore aujourd'hui. Les instigateurs de cette énorme et ignoble boucherie, les assassins de ces millions d'innocents, étaient des hommes qui, le soir venu, après leur journée de travail passée dans les ateliers de l'extermination massive, retournaient chez eux pour retrouver leur famille. Le week-end, après avoir déchiqueté un nourrisson d'un jour et fracturé le crâne d'une multitude d'hommes et de femmes, ces barbares arrosaient les fleurs de leurs jardins d'agrément et se donnaient le plus grand mal à soigner les massifs qui bordaient leurs demeures. Il ne fallait pas, à Dieu ne plaise, que ces plantes dépérissent. Ils jouaient à la poupée avec leurs petites filles, écoutaient de la musique classique, les yeux fermés, se livrant à des élans de spiritualité exaltée que les morceaux de Bach ou de Beethoven éveillaient en eux, après avoir aboyé des ordres et entassé des milliers de misérables dans les chambres à gaz. Cela ne les empêchait pas – le moins du monde – de vivre, ni de jouir des plaisirs de l'existence. Pourtant, ils savaient pertinemment ce qui se tramait «là-bas». Était-ce là une autre planète?» demandai-je à Ka Tzetnik, poursuivant aussitôt: «Non! Du tout! Ces hommes étaient des humains, comme vous et moi, et c'est là tout le problème. Si vous retirez l'Holocauste de son contexte fondamentalement humain, si vous placez ce massacre démesuré, monstrueux sur une autre planète, vous en diminuez en quelque sorte l'horreur, vous en allégez la gravité. Vous prétendez également qu'un événement tel que la Shoah ne se produira plus jamais. En toute humilité, il me semble que vous vous trompez.»

Ka Tzetnik se taisait. Il ne voulait pas répondre et préféra se recroqueviller encore davantage sur lui-même. Pour ma part, je pensais que nous devions cesser de singulariser l'univers d'Auschwitz tel que Tzetnik l'avait fait lors du procès. Il n'existait pas d'autre planète. Le prétendre revenait à déformer sérieusement l'histoire et à faire une entorse à la vérité.

Hélas, nous n'avons aucune garantie qu'un tel cauchemar ne puisse à nouveau devenir réalité. J'ai appris, avec le temps, à prêter foi aux insensés qui gouvernent ce monde et à ne pas négliger leur capacité de nuire. Je ne partage pas l'opinion de ceux qui allèguent que ces déments sont des fous, qu'ils ne pensent pas ce qu'ils disent, qu'un tel malheur ne peut plus arriver, que le monde ne laissera jamais une chose pareille se reproduire. Hélas, cette insouciance, cette naïveté me tétanisent. Quand des tyrans de par le monde, aussi hallucinés soient-ils, profèrent des menaces et lancent des appels à la haine, je ne peux m'empêcher de trembler. A mon sens, ces manœuvres d'intimidation doivent être prises avec le plus grand sérieux, à tout le moins.

Qui avait pris au sérieux ce misérable caporal autrichien qui avait conçu sa doctrine raciste et criminelle dans les caves de Munich? Au début des années quarante, l'Europe se complaisait encore dans ce mensonge terrible: le monde ne laissera jamais faire. Aujourd'hui, nous entendons encore des déclarations qui nous semblent absurdes, impossibles de la part de dirigeants ou de chefs d'Etat. Yasser Arafat en son temps avait appelé des millions de *chabid* à monter sur Jérusalem.

Après la Shoah, nous ne pouvons plus nous voiler la face et minimiser les projets de ceux qui déclament à tue-tête contre l'Occident et se répandent en invectives aussi violentes qu'insensées. Les aliénés sont profondément convaincus du bien-fondé de leurs desseins coupables. Si nous persistons à penser qu'ils ne sont pas capables de donner corps à leurs idées, si nous refusons d'y mettre un frein et de nous y opposer avec la plus grande fermeté, ces forcenés risquent un jour de mettre à exécution, et à notre insu, leurs machinations les plus folles. Si la Shoah a été possible, en Allemagne – ce fleuron de la culture et de la pensée humaniste – l'horreur peut à nouveau sévir, en tous lieux.

Buchenwald était à peine à quelque huit minutes de marche du théâtre international de Weimar, le cénacle de la culture germanique et européenne. Dans les années quarante, les spectateurs pouvaient apprécier les spectacles de danse et les concerts de musique sur les scènes prestigieuses de Weimar et voir au loin la fumée noire qui s'élevait des fours crématoires voisins. Il était impossible de ne pas voir cette fumée, mais on préférait

fermer les yeux. Maidanek se trouvait au centre de Lublin, Auschwitz-Birkenau appartenait au village d'Oswiecim. Et personne ne peut se cacher derrière l'excuse non recevable: nous ne savions pas, nous n'avons rien entendu.

Deux ans après le début du procès Eichmann, on célébra le vingtième anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie et les autorités polonaises décidèrent de marquer l'événement en organisant sur le sol polonais une importante commémoration. Une délégation israélienne y fut également conviée avec, entre autres invités, le rav Its'hak Yedidia Frankel, Guidéon Hausner – très connu à l'époque pour avoir été le procureur général au procès Eichmann – le docteur Na'hum Goldman, dirigeant du Congrès juif mondial et quelques anciens combattants du ghetto, comme Stéphane Gareik et Anchel Reiss, président de l'union des Juifs originaires de Pologne.

On avait disposé des gradins et une estrade à proximité du monument érigé en souvenir des combattants du ghetto de Varsovie, œuvre du sculpteur Boris Rappoport. Cet événement fut largement couvert par les médias européens. Le président polonais en personne assista à la cérémonie en compagnie du chef du gouvernement et de quelques autres ministres. La parole ne fut guère donnée aux délégués israéliens ni même à Guidéon Hausner, cette personnalité internationale, dont la voix claire avait prononcé le célèbre «J'accuse» devant la haute Cour de Jérusalem au procès Eichmann, qui avait été entendu par le monde entier. Tout au long de la commémoration, on n'entendit pas un seul mot d'hébreu ni de Yiddish, comme si les insurgés du ghetto de Varsovie n'avaient pas été des Juifs, mais des Polonais non-juifs dont on célébrait à présent la gloire. Pour le gouvernement polonais communiste, le soulèvement du ghetto devenait une figure emblématique de l'héroïsme socialiste face au fascisme. La cérémonie avait des accents de grande parade militaire. Les discours en polonais étaient enflammés et chantaient la victoire de l'étoile rouge sur la croix gammée. On ne fit guère mention des Juifs, ni du judaïsme et la Se-

conde Guerre mondiale devenait celle des vaillants communistes qui avaient donné une leçon de bravoure à l'humanité face à l'ennemi fasciste.

Le rav Frankel, imposant et noble, ne passa toutefois pas inaperçu. Il rappelait aux participants ce Juif dont on faisait déjà l'oraison. Depuis la liquidation du ghetto, quelque 20 ans plus tôt, on n'avait pas vu, à Varsovie, un homme portant, comme lui, l'habit traditionnel. L'accoutrement du rav Its'hak Yedidia rafraîchissait la mémoire des Polonais et réveillait en eux le souvenir du Juif authentique, tel qu'ils l'avaient côtoyé des siècles durant. Ce Juif qui avait fait partie de leur univers et qui était devenu – avec la fin de la Seconde Guerre mondiale – un héritage du passé, une figure de musée. Ce jour-là, lors de cette cérémonie commémorative, nul ne pouvait ignorer la présence de ce Juif à l'allure ancestrale.

Puis ce fut la pause et le silence se fit. Jusque-là, les concepteurs du programme avaient fait un parcours sans fautes. Mais, soudain, contre toute attente, le rav Frankel se redressa pour faire face au millier de personnes réunies, et, sans micro – puisqu'il n'avait pas été inscrit sur la liste des intervenants – il poussa un cri qui venait du plus profond de son être: «*Yidgadal veyitkadach cheme rabba!*» Il récita la prière du Kaddish pour les millions de morts juifs assassinés sur les terres d'Europe.

Pendant des années, quand il nous racontait cet incident, ses yeux s'embuaient de larmes. Il parlait avec la même émotion qui l'avait saisi alors qu'il avait entonné de sa grosse voix la prière du Kaddish: «Quand j'ai récité le Kaddish, je ne voyais personne autour de moi. Je ne voyais que les Juifs de Lintchits, de Rifin, de Varsovie et des autres villes de Pologne et cette prière, je la leur dédiais. En face de moi, autour du monument commémoratif, il y avait des arbres. Pendant la nuit, des individus avaient grimpé jusqu'à la cime et s'étaient installés sur les branches pour ne pas manquer la cérémonie à laquelle ils n'avaient pas été conviés. Quand j'achevai la prière du Kaddish, ces gens répondirent «Amen!» Je ne pouvais pas les voir. Je pouvais seulement les entendre. Ils étaient mon public, mon chœur.»

Le lendemain, les délégations se rendirent à Treblinka. Au bout des rails, il y avait un champ couvert d'ossements humains. A leur vue, le sang du rav Frankel se figea. Il me parla, bien plus tard, de cette vision terrifiante: «J'étais comme le prophète Ezechiël; je me trouvais au milieu de la plaine couverte d'ossements en grand nombre, des ossements desséchés.» Il avait apporté à Treblinka un journal polonais qui rapportait les événements de la veille. Il se mit à ramasser ces restes funèbres et à les envelopper avec les feuilles du journal. Un photographe polonais, qui se trouvait là, le prit en photo avec son chapeau de feutre noir aux bords larges et sa longue barbe. Le rav de Tel-Aviv sanglotait tandis qu'il se penchait pour ramasser les ossements desséchés des Juifs assassinés de Treblinka et les emballer dans un journal polonais<sup>49</sup>. Le rav Frankel demanda au guide polonais qui accompagnait la délégation pourquoi ces restes funéraires n'avaient pas été mis en terre ou tout au moins recouverts. Il reçut une réponse qui lui donna le frisson: «Rabbi Frankel, vous ne pouvez pas imaginer combien de fois nous les avons recouverts, pas seulement avec de la terre, mais aussi avec de l'asphalte tassé au rouleau compresseur. Mais au bout d'un an, tout se remet à poindre et à ressortir à nouveau, comme si on ne les avait jamais ensevelis.» Des témoignages de Juifs d'Anvers et de New York qui avaient pris l'habitude, en ces années-là, de se rendre régulièrement à Treblinka confirmèrent ce que le rav Frankel avait appris de ce guide polonais: tantôt, les ossements étaient à nu – et tantôt, ils étaient enfouis. Comme si la terre de Pologne avait répondu à la prière du souvenir – le *Yizkor* des martyrs de la Shoah: «O terre! Ne recouvre pas leur sang sinon leurs cris n'auront plus de place.»

Dès son retour en Israël, le rav Frankel se rendit chez un carrier afin d'y acheter de grosses pierres pour la construction d'un monument funéraire où seraient enterrés les ossements épars de Treblinka. Ce monument se trouve au cimetière de Na'halat Its'hak à Tel-Aviv. Sur ses grandes pierres est gravé un seul mot: «Treblinka». Chaque année, le jour de *Yom Hashoah*, à quatre heures de l'après-midi, le rav Frankel se rendait au cime-

---

49 Cette photo fut publiée le lendemain dans toute la presse européenne, et reçut le premier prix de la meilleure photo de presse cette année-là.



tière pour célébrer le souvenir des disparus, en compagnie de rescapés de Treblinka. Aujourd'hui, c'est son fils, le rav Isser Frankel, qui perpétue la tradition de son père.

Le Chabbat, les Juifs de la délégation en visite en Pologne, se rendirent dans la synagogue Nojik, l'unique synagogue de Varsovie qui ait survécu à la guerre. Pendant la Shoah, les Allemands en avaient fait une écurie. Au mois de Nissan 5723/1963, 18 ans après la fin de la guerre, des Juifs y firent l'office du matin. Ce Chabbat-là, on lisait la paracha Chemini dans le Lévitique, qui rapporte la mort de Nadav et Avihou, les deux fils d'Ahaaron. Le rav Frankel releva un verset de Chemini qui semblait s'adresser aux délégués juifs venus des quatre coins du monde dans ce lieu, en Pologne, sur cette terre qu'ils n'avaient pas revue depuis la fin de la guerre: «C'est à vos frères, à toute la maison d'Israël de pleurer ceux qu'a brûlé le Seigneur.» On ne pouvait trouver verset plus approprié. La Torah leur parlait à travers ce verset et eux pleurèrent le brasier qui avait emporté leurs frères.

Le rav Eliahou Kats<sup>50</sup>, le rav de Bratislava en Tchécoslovaquie communiste, avait assisté à la cérémonie officielle et se trouvait également dans cette synagogue avec les autres Juifs. Les autorités tchèques l'avaient autorisé à quitter le territoire pour se rendre en Pologne, par souci déclaré de propagande, afin de montrer au monde libre que le régime ne réprimait pas les minorités ni les Juifs. Les pouvoirs tchèques avaient malgré tout pris soin de dépêcher un agent à Varsovie afin de surveiller ses moindres gestes. Pendant toute la visite, le rav Eliahou Kats n'avait pas ouvert la bouche. Mais le Chabbat, à la synagogue, les Juifs voulurent l'honorer et lui demandèrent de dire quelques mots de Torah sur la paracha de la semaine. Le rav de Bratislava monta à la tribune, le dos complètement voûté, il donna un baiser au rideau de l'arche sainte et se tourna vers le public. Il ne dit que deux mots avant de redescendre aussitôt de l'estrade: «*Vayidom*

---

50 Le rav Kats devint plus tard le rav de Beercheva

*Aharon* – Aharon se tut<sup>51</sup>. C'était là la réponse des «Juifs du silence» dont la lutte était devenue muette.

Depuis cette visite en Pologne, le rav Frankel ne manquait jamais, dans ses discours de rappeler le souvenir des victimes du génocide. Il prit même la résolution – inébranlable, quelles que fussent les circonstances – de lire, avant le coucher, les *Yizkor Buch* des communautés disparues. Ces ouvrages étaient rédigés après la Shoah par des survivants, et leur nombre devenait toujours plus important. Dans sa chambre à coucher, sur son armoire, le rav Its'hak Yedidia avait empilé ces livres du souvenir et chaque soir, il ne manquait jamais d'en lire, au moins, un chapitre.

Un jour, je hélai un taxi dans Tel-Aviv. Le chauffeur me regarda dans son rétroviseur et engagea la conversation. «Vous êtes le rav Lau?» me demanda-t-il. «Vous êtes un rescapé de la Shoah, n'est-ce pas? Je vous ai entendu raconter votre histoire à la radio. J'aimerais, moi aussi, vous raconter la mienne. Enfant, j'ai moi aussi connu les camps nazis. Aujourd'hui, je suis marié et j'ai trois enfants. Le midi, je tiens à rentrer chez moi et à prendre mon repas en famille. A la station, ils savent combien je suis attaché à cette habitude et ils me prennent pour un demeuré. C'est important pour moi de retrouver mes enfants à midi, à l'heure où ils rentrent de l'école, de m'asseoir avec eux et de leur parler. C'est l'unique moment dans la journée où je les vois. Le soir, quand je rentre du travail, ils sont déjà couchés.

Cette semaine, pendant le repas, mon fils de huit ans m'a dit: «Papa, c'est vrai que tu es un bâtard?» Cette question m'a glacé le sang. La nourriture m'est restée en travers de la gorge. J'étais presque sur le point de m'étouffer quand je lui ai crié avec fureur: «C'est comme ça que tu parles à ton père? Un bâtard? On ne dit pas des mots pareils!» Mon fils était un peu effrayé. Il a voulu se défendre et a répondu qu'en classe, on avait em-

---

51 Ndt: Après le décès soudain de ses deux fils, l'unique réaction d'Aharon fut le silence.

ployé ce mot. Les élèves en avaient demandé le sens à l'enseignante et elle avait répondu, de manière un peu maladroite, il faut le reconnaître, qu'un bâtard était un enfant dont on ne connaissait ni la mère, ni le père. «Du côté de maman, nous avons un grand-père et une grand-mère, poursuit mon fils, maman connaît ses parents. Mais toi, papa? De ton côté, nous n'avons pas de grands-parents. Ce qui veut dire que tu n'as pas de parents et que tu ne les connais pas. Alors, toi aussi tu es un bâtard, n'est-ce pas?»

Le chauffeur de taxi racontait son histoire avec émotion et colère. «Je me suis levé de table en furie, les sanglots me montaient à la gorge. Je me suis précipité à la salle de bain et je me suis mis à pleurer comme je ne l'avais jamais fait depuis la Shoah. Vous êtes la première personne à qui je le raconte d'ailleurs.» Ce récit terrible me bouleversa également. Toutefois, je tentai d'expliquer au chauffeur de taxi que son fils avait raison. «Vous n'avez pas agi comme il aurait fallu. Vous n'avez plus le droit de vous taire. Si vous n'avez plus de parents pour gâter vos enfants aux anniversaires ou à Hanoucca, comment votre fils peut-il seulement imaginer que vos parents ont une fois existé? Pourquoi ne pas raconter à vos enfants ce qui s'est passé, ce que vos parents ont traversé, comment ils ont vécu et comment ils sont morts? Evidemment, il est inutile de raconter à un enfant de huit ans toute l'horreur de la Shoah, ni même la fin tragique que vos parents ont connue. Mais vous pouvez au moins leur faire le récit de ce qui a précédé cette horrible fin, leur montrer combien leurs existences étaient fascinantes et riches afin que vos enfants apprennent à les connaître à travers vous, afin de faire renaître votre filiation et que le nom de vos aïeux soit perpétué. Vous ne venez pas de nulle part et, en vérité, vous êtes le maillon, le lien qui unira vos enfants à leurs ancêtres. Vous devez transmettre l'histoire de votre famille et de vos parents aux générations après vous!» Le chauffeur de taxi hocha la tête et quand je descendis de la voiture, il avait repris sa contenance et me remercia très chaleureusement. Je pouvais déjà imaginer la discussion qui allait se tenir chez lui, le lendemain, au repas de midi.

L'histoire de ce chauffeur de taxi illustre parfaitement le climat des années d'après-guerre en Israël. Les rescapés préféraient se taire et enterrer dans les tréfonds de leur mémoire meurtrie le «là-bas» d'où ils venaient, et ne pas évoquer l'horreur de la Shoah telle qu'ils l'avaient connue, invoquant pour expliquer ce mutisme qu'ils ne voulaient tout simplement pas rouvrir les plaies qu'ils avaient réussi, tant bien que mal, à fermer. D'autres avaient honte, tout simplement, sans raison. D'autres encore ne voulaient pas charger leurs enfants du fardeau de leur souffrance, ni alourdir leurs jeunes esprits de l'expérience qu'ils avaient faite de la perversion humaine la plus sordide.

Mais, ces prétextes ne pouvaient expliquer complètement ce silence. En vérité, les rescapés préféraient se taire parce que les sabras, eux, préféraient ne pas entendre.

A leur arrivée en Erets Israël après la guerre, les survivants découvrirent une atmosphère baignée de sentiments héroïques et des hommes assoiffés d'esprit pionnier. Le Etsel, le Lé'hi, la Hagana, et le Palma'h<sup>52</sup> avaient multiplié les exploits militaires afin de permettre la constitution d'un Etat. Les habitants du *yichouv*, dont le nombre s'élevait à quelque 600'000, étaient pour la plupart impliqués, de près ou de loin, dans ces actions d'éclat. Quand nous, les rescapés de la Shoah, gagnâmes les rivages de la Terre Sainte, nous avions déjà mené notre propre guerre, elle était déjà loin derrière nous, tandis que l'Etat en devenir qui nous recevait était occupé, lui, à sa guerre de survie. Il devait se mesurer à une autre menace.

Aux yeux des sabras – ces Israéliens de naissance, intrépides et audacieux –, les rescapés immigrés n'étaient au fond que des «savons» qui venaient de «là-bas».

De nombreuses années plus tard, alors que j'étais grand rabbin de l'Etat, le Président de la Knesset de l'époque, Dov Chilenski, qui était originaire de Chabli en Lituanie et qui avait été déporté à Dachau pendant la guerre, sollicita mon aide. Il souhaitait retirer une expression qui figurait dans la prière dédiée à la mémoire des victimes de la Shoah et qui le heurtait. Puisque j'étais le premier grand rabbin d'Israël à avoir traversé la

---

52 Ndt: Milices d'autodéfense et de combattants sionistes

Shoah, je pouvais comprendre, me dit-il, sa souffrance abyssale en même temps que sa frustration et sa colère devant cette phrase odieuse: «En souvenir des victimes de la Shoah qui sont mortes comme un troupeau à l'abattoir.» Je devais, avec Chilenski, m'insurger contre le choix d'une telle expression et m'employer à la faire retirer de la «liturgie» sioniste. J'acceptai volontiers. Mon père n'était pas allé à la mort comme un mouton à l'abattoir. Lui, et les autres Juifs avec lui, n'avaient pas plié l'échine. Ils avaient marché fièrement – le buste droit et le front haut – devant leurs bourreaux, jusqu'à leur dernier instant de vie. Ils étaient fiers d'être juifs et n'avaient pas peur de mourir. Jusqu'à la fin, ces Juifs avaient non seulement préservé l'éclat de leur étincelle divine et la conscience de leur humanité, mais ils avaient su aussi, dans leurs actes, donner corps à cette noblesse intérieure.

La jeune société israélienne qui combattait et qui se constituait s'était forgé une image erronée, dégradante et déshonorante des victimes de la Shoah et de ses survivants. Le regard qu'ils jetaient sur les martyrs et leur prétendue passivité suscita des sentiments de honte. Leur malaise provenait également de cette image d'impuissance, de faiblesse et de couardise que l'on avait trop souvent voulu plaquer sur les victimes de l'Holocauste. A mon sens, ce mépris à peine dissimulé avait principalement pour origine l'ignorance. Survivre aux coups, aux sévices, au froid, à la faim, aux maladies, à l'humiliation, à la solitude, au désespoir, à la mort de ses proches, des parents, des enfants, du conjoint – et rester en vie malgré tout – n'est-ce pas là faire preuve d'héroïsme également?

Le 17 Tevet 5765/29 décembre 2004, une cérémonie du souvenir fut organisée sur le sol d'Auschwitz-Birkenau, pour les 60 ans de la libération du camp par l'Armée Rouge. Des personnalités internationales, venues d'Israël, d'Europe ou d'Amérique assistèrent à cette commémoration. Trois heures durant, les dignitaires emmitoufflés dans leurs vêtements chauds, sous une neige déchaînée, leur corps transi tant le froid était pénétrant, se demandèrent, stupéfaits, comment les déportés avaient pu, pendant des années, résister au froid dans des pyjamas de prisonniers.

Le procès Kastner<sup>53</sup>, et plus particulièrement le procès Eichmann, firent donc sortir de nombreux rescapés de leur mutisme. Ceux qui persistaient malgré tout à se taire et à garder le secret de leurs souvenirs effroyables se mirent à parler au moment de l'ouverture du procès de Demianjuk, que l'on soupçonnait être Ivan le Terrible.

Au fil des ans, les survivants prenaient de l'âge. Ils étaient les derniers témoins, ces tisons rescapés de l'horreur encore capables de raconter, de témoigner, avant qu'il ne soit trop tard. Certains craignaient de mourir et d'emporter dans la tombe ces secrets si longtemps conservés. Les mouvements révisionnistes qui se multipliaient à travers le monde poussèrent également les survivants à partager leur vécu. A l'école, en Israël, on vit apparaître dans les programmes des activités que l'on appelle «*chorachim*» – les racines – qui encourageaient les jeunes élèves à explorer leur histoire familiale. Les adolescents commencèrent à interroger leurs grands-parents et ceux-ci racontèrent, dans les détails, ce qu'ils n'avaient jamais raconté auparavant. La génération de la Shoah se révélait aux petits-enfants bien davantage qu'elle ne s'était révélée à ses propres enfants. Ce silence, cette absence de transmission, de communication sur la Shoah s'explique en partie par le désir des survivants d'avoir enfin une existence normale, d'élever des enfants sains de corps et d'esprit et de leur épargner le poids de la mémoire, le poids d'Auschwitz. Or, une fois ceux-ci devenus adultes, leurs parents purent apprécier le résultat de leur éducation et de leur sacrifice, et s'autoriser enfin à revenir sur leur passé, à ouvrir quelque peu les plaies et à laisser ressurgir les souvenirs qu'ils avaient étouffés pendant tant d'années. Il leur semblait enfin permis, maintenant qu'ils avaient engendré avec succès une nouvelle génération, forte et robuste, de raconter l'innommable aux petits-enfants, ces sabras qui grandissaient en terre d'Israël, auprès de leurs parents, solidement ancrés dans la vie. On peut également ajouter l'apport significatif de Steven Spielberg dans la préservation de la mémoire de la Shoah. Le cinéaste a en effet recueilli de très nombreux témoignages

---

53 Ndt: Le procès Grünwald-Kastner eut lieu en 1954-1955. Kastner fut accusé par Grünwald de collaboration avec le régime nazi pour sauver les siens. Il sera innocenté en appel en 1958.

de rescapés dont on peut écouter les enregistrements au musée du Mémorial de Yad Vachem. Les voyages, qui permettent aux jeunes générations de se rendre sur les lieux du massacre en Pologne et ailleurs comme les «marches des vivants» ou autres, sont autant d'initiatives qui ont contribué à briser progressivement la muraille du silence dans laquelle les rescapés s'étaient enfermés et qui avait, jusque-là, emmuré les souvenirs de la Shoah.

Le 21 avril 1951, la Knesset fixa au 27 Nissan (jour anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie) la date du *Yom Haʒikaron la Shoah vela Gevoura*, la Journée du Souvenir de la Shoah et de la révolte des ghettos<sup>54</sup>. Pour ma part, j'étais profondément opposé aussi bien à l'appellation de cette journée du souvenir qu'à la date choisie par les députés.

La Knesset avait adopté de célébrer le *Yom haʒikaron la Shoah vela Gevoura* – mais la lettre *vav* qui prend généralement le sens de la conjonction de coordination «et», ne marque pas, dans cette formule, la liaison, mais plutôt la séparation, l'opposition. Le *vav* donnait à nouveau aux six millions de martyrs une image dégradante, comme s'il y avait d'un côté la Shoah, et de l'autre et au-delà, la révolte, l'insurrection, l'héroïsme. Comme si le soulèvement du ghetto de Varsovie et Mordekhai Anielewicz incarnaient la bravoure – et tous les autres, la pitoyable Shoah. Comme si les véritables héros avaient été une toute petite minorité et que tous les autres – les millions d'autres – avaient été des victimes passives, un troupeau que l'on avait mené à l'abattoir. Ceci est une abominable falsification de la réalité, un outrage violent et cruel fait au souvenir des disparus et plus que tout, une injure adressée aux survivants. Ces gens qui ont su préserver leur dignité et garder leur humanité au milieu de l'horreur indicible des camps sont tout autant des héros que ceux qui, d'une des fenêtres du ghetto, ont lancé un cocktail Molotov sur un tank allemand. Le choix de cette formule illustre bien cette tendance de ceux qui, dans certains milieux, préfèrent ignorer ce que nous enseignent les Maximes des Pères: «Ne juge pas ton prochain avant d'avoir été à sa place.»

---

54 Ndt: Littéralement: Journée du Souvenir de la Shoah et de l'héroïsme.

La date du 27 Nissan, entre la fête de Pessa'h et le jour de l'indépendance, me semble également inappropriée. Si l'on m'avait demandé de choisir une date pour commémorer le souvenir de la Shoah, j'aurais choisi, par exemple, le jour de la conférence de Wannsee, ou celui qui marque le début de la Seconde Guerre mondiale. Le 20 janvier 1942, à la conférence de Wannsee, les nazis avaient opté officiellement pour la «solution finale» et l'extermination totale des Juifs. Le 27 Nissan 5703/19 avril 1943 correspond seulement au début de la liquidation du ghetto de Varsovie. Les fidèles officiers du Führer avaient voulu offrir le ghetto rasé à l'infâme tyran en cadeau pour son anniversaire, le 20 avril. C'est la raison pour laquelle, dès le 19, les Allemands mobilisèrent des forces en grand nombre – troupes d'élite, tanks, aviation – afin d'anéantir le millier de combattants familiaux armés de pistolets. Mais les insurgés, qui virent ce jour-là leur révolte devenir insurrection, montrèrent une capacité de résistance aussi étonnante qu'inattendue. Les combats allaient durer plus longtemps que prévu et le 27 Nissan ne marque pas la fin du ghetto de Varsovie. C'est pourquoi je ne comprends pas bien le choix de cette date, qui correspond plutôt à l'envoi de la riposte foudroyante des nazis aux noyaux de résistance qui s'étaient formés dans le ghetto. Le premier ministre Menahem Begin avait soulevé, en son temps, l'idée de réunir toutes les journées commémoratives en une date unique et de fixer une journée générale de commémoration le 9 av, le jour de la destruction des deux Temples de Jérusalem. On y célébrerait aussi bien le souvenir des victimes de la Shoah que celles de toutes les persécutions que le peuple juif a connues. Malgré ma grande estime pour l'homme qui l'avait conçue, je ne pouvais pas non plus adhérer à cette idée, si ce n'est que pour cette raison prosaïque: le 9 Av tombe généralement pendant la grande coupure de l'été. De l'école maternelle à l'université, du *'heder* à la yechiva, tout le monde est en vacances en Israël. Qui, dès lors, pourrait enseigner, expliquer, éveiller les cœurs et imprégner les consciences que la journée du souvenir est sensée véhiculer, si celle-ci avait été fixée en pleines vacances d'été?



Les «rescapés de la Shoah» ne sont pas uniquement ceux qui ont vécu l'horreur des camps. Au début des années quatre-vingt, je reçus une invitation d'Ed Kotch, le maire de New York, et le retrouvai dans son bureau à la municipalité, au coeur de Manhattan. Les liens que je tissai avec cet homme furent particulièrement intéressants. Ed Kotch est juif. C'est un homme avenant, sensible et impétueux, un fervent ami d'Israël et du peuple juif en général. Lors de notre première rencontre, il me confia qu'il était lui aussi un rescapé de la Shoah. Je me gardai par politesse de l'interroger et de lui demander où il avait précisément passé la guerre, et comment il avait survécu. Je préférais l'entendre raconter son histoire. Il était né dans le Bronx et n'avait jamais quitté New York, ce qui ne l'empêchait pas de prétendre qu'il était lui aussi un rescapé de la Shoah. Je me hasardai à lui demander, avec un sourire, comment il expliquait une pareille chose. Ed Kotch répondit que des années auparavant, il avait fait un voyage éducatif en Allemagne. Lors d'une des visites, on montra au groupe d'étudiants le globe qui avait trôné sur le bureau d'Hitler. «Cela m'a rappelé le célèbre film de Charlie Chaplin dans lequel il interprète un puissant dictateur. Mais, à la différence du film de Chaplin, sur le globe d'Hitler, on avait écrit des numéros au feutre noir. Lorsque le guide a fait tourner le globe, nous avons découvert que l'Europe était entièrement recouverte de noir, tandis que sur les autres continents, les nombres ainsi griffonnés étaient plus épars. Et le guide d'expliquer sans attendre: «À l'époque, dans les années trente, après la prise de pouvoir d'Hitler, celui-ci se mit à rechercher le nombre de Juifs qui vivaient dans chaque pays du monde.» En Albanie, par exemple, le globe indiquait le chiffre 1. Le Führer n'y avait trouvé qu'un seul Juif et avait décidé qu'il ne quitterait pas ce monde avant d'avoir anéanti jusqu'au dernier Juif de la planète, jusqu'à cet unique Juif albanais. Sur le territoire américain, il avait inscrit six millions, moi y compris. C'est pourquoi, je me considère, moi aussi comme un rescapé de la Shoah! Si les Alliés n'avaient pas enrayeré la rage exterminatrice des nazis, je ne serais pas là, à vous parler. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute!» Kotch parlait avec une fureur non dissimulée. Quand il se tut, je lui serrai la main avec chaleur. «Grâce à vous,

j'ai appris quelque chose aujourd'hui, fis-je. C'est une leçon que je ramène avec moi, en Terre Sainte. On affirme souvent que certaines communautés ne se sentent pas concernées par la Journée du Souvenir de la Shoah. Je pourrais à présent raconter l'histoire de ce Juif new-yorkais, qui a vécu toute sa vie aux États-Unis, mais qui a toutefois le sentiment très légitime d'être lui aussi un survivant. Au fond, existe-t-il une limite à l'horreur lorsqu'elle se déchaîne? Pour les nazis, il n'y avait ni limite, ni frontière. Si Hitler avait réussi à mener à terme son projet de génocide, si le monde l'avait autorisé à poursuivre son crime, rien ne l'aurait empêché d'anéantir les Juifs, jusqu'au dernier, aux quatre coins du globe. Ce projet satanique, il l'avait énoncé et défini dans les termes les plus clairs. L'extermination totale des Juifs du monde était bien «sa raison d'être».

Lors d'une autre visite à New York, je reçus de mon ami, Avraham George Klein, un des fondateurs du musée juif de New York, la photocopie du testament d'Hitler, rédigé en allemand et portant la signature du dictateur ainsi que celles de ses témoins: Joseph Goebbels – ministre de la Propagande du régime nazi et Martin Bormann, l'adjoint du Führer. Deux autres signataires l'avaient également paraphé: Wilhelm Burgdorf et Hans Kraibes. Le testament avait été rédigé dans un bunker à Berlin. J'en reçus également la traduction en anglais. La phrase la plus terrifiante et la plus déterminante pour l'histoire est celle qui conclut le document: «J'ordonne et j'enjoins les chefs du peuple et les dirigeants de se concentrer sur l'application des lois raciales et de conduire une bataille sans merci et obstinée contre le poison universel de l'humanité – la juiverie internationale.»

Peu de temps après, j'eus le grand mérite de recevoir chez moi, l'admour de Vijnitz *Mita*, qui était venu bénir mon fils, Tzvikvi, à l'occasion de sa bar-mitsva. Notre conversation dura près d'une heure et demie. Nous évoquâmes le souvenir de mon père, que l'admour avait bien connu et qui était également son oncle. La conversation tourna également autour de la Shoah. A ce propos, je lui montrai la copie du testament d'Hitler que je venais de recevoir. Le rabbi de Vijnitz refusa j'ai appris quelque Il se con-

tenta d'en lire le contenu, et à la dernière phrase, il se mit à trembler de tout son corps.

Ce testament, qui qualifiait les Juifs de poison universel, fait frémir et nous éclaire jusqu'à quelle ignominie le cerveau d'un homme peut s'abaisser. Et combien il est de notre devoir de ne pas permettre, ni au monde ni à nous-mêmes, d'oublier.

## Celui qui ceint Israël de force

«Quand vous – le régiment des blindés – entendez cet ordre: «En avant, marche!» vous comprenez que pour l'armée de défense d'Israël, cet ordre est toujours un appel vers l'avant, irrémédiablement. Car pour nous, le peuple juif, il est impossible de revenir en arrière!» Voici ce que dit le colonel Chmouel Gonen (Gorodich) – militaire endurci, né en Israël et commandant de la septième division – à ses soldats, pendant la Guerre des Six Jours comme le cite Chabtaï Tevet dans son livre «Sans tourelle». Et cette phrase est forte, puissante et si vraie! 'Haïm Hoïzman, le directeur des programmes religieux à la télévision me confia un jour que dans sa jeunesse, il avait étudié au *'heder* de Ets 'Haïm, à Jérusalem, avec Chmoulik Gorodich. Quand je rencontrai ce dernier, je lui demandai comment un sabra hiérosolymite tel que lui, qui avait certes étudié au *'heder*, mais qui n'avait pas vécu la Shoah, pouvait avoir prononcé pareille phrase? Gorodich, qui sembla vouloir se dérober à ma question, eut une réponse du genre: «Laissez tomber. J'ignore moi-même comment j'ai pu dire une telle chose. Je n'y ai pas réfléchi. C'était spontané.» Mais comme il cherchait à se soustraire à mon interrogatoire, je découvris avec effarement combien la mémoire de la Shoah était profondément ancrée dans les esprits israéliens, même chez ceux qui n'avaient pas, dans leur famille, des proches ayant vécu les années de guerre en Europe. Gorodich incarnait cet Israélien-là: un homme de guerre, concret, pragmatique, très éloigné de la chose intellectuelle. Gorodich n'était pas Ka Tzetnik, cette épave rescapée des camps, extirpée des ruines fumantes de l'Europe, mais il portait en lui, malgré tout, le traumatisme de la Shoah, qu'il vivait comme une expérience nationale et fondatrice, comme un nouveau ciment idéologique.

La Guerre des Six Jours fut marquée par la victoire époustouflante et incroyable de Tsahal et par les élans d'héroïsme que suscita cette victoire

soudaine. Mais, plus que le conflit lui-même, les trois semaines d'attente qui précédèrent la bataille furent particulièrement éprouvantes: vingt et un jours gangrenés par l'angoisse. Or la peur qui tarauda tout le monde juif réveilla avec fracas le traumatisme du génocide. La Shoah projetait son ombre sinistre et terrifiante. Chaque année, j'ai l'occasion de parler de la Shoah devant un parterre de patrons du Renseignement israélien et d'officiers de l'état-major. Souvent, je cite cette phrase de Chmouel Gorodich à ses hommes, et je l'emploie également dans les discours que je tiens devant un public de soldats, dans les bases militaires de Tshahal.

J'introduis mes propos avec le récit des semaines qui précédèrent la Guerre des Six Jours, et je rappelle à mon public le stade de l'université hébraïque de Givat Ram où fut célébré, en mai 1967, le dix-neuvième défilé du jour de l'indépendance. La parade militaire fut assez réduite. Nous étions en période de trêve avec la Jordanie. Celle-ci avait interdit à Israël le survol de Jérusalem et, à l'époque, la ville était divisée entre l'Etat hébreu et le royaume hachémite. De fait, l'aviation israélienne ne put, ce jour-là, faire défiler ses avions. Sur la tribune, il y avait le chef d'état-major, Its'hak Rabin avec, à sa droite, le Président de l'Etat, Zalman Chazar et, à sa gauche, le chef du gouvernement et ministre de la Défense, Levi Echkol. A un moment, le directeur des Renseignements israéliens remit un petit mot au chef d'état-major. Ce message-là allait déclencher la Guerre des Six Jours. En effet, il informait Rabin que Nasser, le président égyptien, avait posté un millier de tanks retirés du nord du Yémen, à l'est du Sinaï avec une centaine de milliers de soldats, prêts à combattre.

Dès la fin de cette journée fatidique, tous les réservistes du pays furent appelés et l'état d'alerte fut proclamé: il dura trois semaines jusqu'au début des hostilités. Le pays était devenu totalement silencieux. Dans les rues, on ne voyait plus d'hommes jeunes. Le couvre-feu était total, les abris furent remis en état et beaucoup stockèrent de la nourriture. L'angoisse d'un désastre à venir minait la société civile, et le moral semblait s'effondrer au fur et à mesure que se précisait l'encerclement de l'Etat juif par les nations arabes coalisées. Le 30 mai, Hussein, le roi de Jordanie, se rendit au Caire

pour se joindre à la République Arabe Unie. Israël était donc menacé de toutes parts: la Syrie au nord, la Jordanie à l'est et l'Égypte au sud. L'opinion publique s'embrasa pendant cette attente insoutenable. Les manifestations se multipliaient et réclamaient Moché Dayan comme ministre de la Défense. On se mit à douter de la capacité de Tsahal à répondre à l'offensive arabe. L'avenir devenait effroyablement incertain. Des officiers hauts gradés défilaient dans le bureau de Lévi Echkol qui n'avait toujours pas donné son feu vert. L'étau des armées arabes belligérantes se resserrait de plus en plus autour de l'Etat hébreu, jusqu'à l'asphyxie. Tsahal n'était pas organisé pour assurer la défense, mais était plus à même de mener des offensives. Echkol finit par adresser, sur les ondes, un discours à la nation, mais il s'emmêla dans ses notes. Nous étions encore dans l'ère pré-audiovisuelle et cet embarras le desservit terriblement. Echkol, plutôt que de communiquer des résolutions, avait-on conclu, s'était empêtré dans des explications, tout en bégayant pitoyablement. Cinq jours après, juste avant le début de la guerre, Moché Dayan reçut le portefeuille de la Défense. Pour autant, la rue israélienne n'était pas entièrement rassurée. Nombreux furent ceux pour qui la peur et l'incertitude réveillèrent les cauchemars vécus ou hérités de l'Europe des années trente. Pour les rescapés – qui, pour la plupart, avaient la cinquantaine et étaient dans la force de l'âge – vivre dans un Etat entouré de pays qui s'étaient alliés pour le détruire et jeter tous les Juifs à la mer, fit ressurgir les souvenirs du désastre ancien – échos, voix, fantômes si familiers sortis d'un passé d'épouvante. L'isolement politique d'Israël, mis au banc des nations, ressemblait à l'abandon des Juifs, quelque 35 années plus tôt. Les rues étaient obscures et les cœurs hantés par cette pénombre, par l'angoisse, même si, dans sa grande majorité, le peuple d'Israël avait confiance dans son armée. A l'époque, outre mes fonctions d'orateur en tant qu'aumônier militaire du commandement des régions sud et centre, j'étais rabbin de synagogue et enseignant au lycée Tsaitlin de Tel-Aviv. Je possédais une voiture et un téléphone, et c'est pourquoi je fus également appelé. Avec les élèves de mon école, je fus affecté à des travaux de fortification. Ensemble, nous avons renforcé les dé-

fenses des hôpitaux et des maisons de retraite. La Shoah occupait tous les titres des journaux de même que les bulletins d'information à la radio. Il était impossible d'échapper aux souvenirs que l'on avait cherché à fuir. Les gens n'en parlaient ni franchement ni ouvertement, mais la Shoah était devenue envahissante. La leçon des chambres à gaz nous saisissait, elle nous serrait la gorge et nous étranglait presque. Nous traversions un tunnel obscur au fond duquel nous ne pouvions distinguer la lumière. Le génocide était, à nouveau, devenu possible.

Le jour où je lus les paroles de Gorodich à ses soldats, je compris que la Shoah n'était pas uniquement l'héritage de ses survivants, mais qu'elle accompagnait inconsciemment tous les Juifs où qu'ils soient.

Quand je parle de la Shoah, je raconte souvent cette histoire du ministre israélien de la Défense au début des années soixante-dix, Moché Dayan. Le 15 mai 1974, des terroristes prirent en otage une centaine d'élèves de première du lycée religieux de Safed pendant qu'ils faisaient – sous l'égide de l'armée – un séjour d'initiation aux métiers militaires. Ils s'apprêtaient à passer la nuit dans les locaux d'une école de Maalot quand trois terroristes y firent irruption, immobilisant de leurs menaces les élèves, les professeurs et les instructeurs. Les fedayin réclamaient la libération de terroristes enfermés dans les prisons israéliennes en échange des 110 personnes, enfants et adultes, retenues en otage. Les négociations avec les trois terroristes furent particulièrement difficiles et longues. Ils exigeaient la libération de certains des leurs, incarcérés en Israël, et leur évacuation par voie aérienne vers Damas. Le gouvernement israélien refusa d'accéder à la demande des terroristes, et opta pour la prise d'assaut afin libérer les élèves et leurs accompagnateurs séquestrés dans l'école. Moché Dayan, alors ministre de la Défense, participa en personne à cette action militaire. Il était couché dans un fossé, aux pieds de la clôture qui entourait le bâtiment. A ses côtés se trouvait son proche conseiller – Naftali Lau Lavi – mon frère. Dayan n'avait jamais parlé avec Naftali de ses souvenirs de guerre et de ce passé dont il portait le fardeau. Mon frère préférait les garder par-devers lui et ne leur donnait guère le droit d'expression. Jamais, il

ne laissait ses émotions le dominer. Avant l'aube, alors qu'ils étaient encore tapis dans le fossé, Dayan regarda longuement Naftali de son œil valide et lui dit: «Pendant cette longue nuit et cette journée qui l'a précédée, ici, devant l'école de Maalot, j'ai soudain compris, un peu mieux, la signification du génocide. Je n'ai pas cessé de penser à ces 110 personnes retenues à l'intérieur de l'école. La plupart sont des sabras, en formation militaire. Ils ont déjà porté une arme, notamment les instructeurs et les moniteurs, qui sont de vrais militaires ou qui, tout au moins, ont déjà fait leur service. Comment comprendre qu'ils n'aient pas eu le réflexe de prendre leurs armes? Pourquoi les ont-ils laissées dans le porte-bagages des camions? Hélas, comme bien d'autres, ils ont cru que ces choses-là n'arrivent qu'aux autres, que tout ira pour le mieux... Comment comprendre aussi que parmi ces 110 individus qui, finalement, ont à faire à trois terroristes seulement, il n'y en ait même pas un seul qui ait le courage de se lever, d'agir, de s'insurger? Il semble donc que devant la gueule d'une kalachnikov, nous perdons nos moyens et nous sommes littéralement tétanisés. Tout ce que l'esprit pourrait envisager, échappe. Ils oublient tout ce qu'ils ont appris pendant leurs classes. Ils pourraient détourner l'attention des terroristes, leur tomber dessus par surprise, sauter par la fenêtre. Mais il n'en est rien. Cette nuit, j'ai compris la Shoah. Vous étiez affamés, transis. J'ai vu les photos. J'ai vu à quoi ressemblaient les survivants au sortir de la guerre, à quoi ils avaient été réduits. J'ai vu ces hommes atrocement diminués physiquement, terriblement affaiblis et psychologiquement atteints. Ils avaient touché le fond du gouffre. Vous saviez pertinemment que même dans le cas où vous parviendriez à tuer un gestapiste avec vos ongles, vous n'auriez nulle part où aller. Même si vous sautiez par-dessus la clôture électrique et les fils barbelés qui entouraient les camps – où fuir avec vos vêtements de prisonniers rayés et votre tête de Juif? Et sans papiers d'identité de surcroît? Tout ceci, je l'ai brusquement compris, cette nuit, à Maalot. On a toujours parlé de ce troupeau mené à l'abattoir. Or voilà que trois terroristes détiennent 110 personnes, de jeunes Israéliens qui savent que l'Etat d'Israël tout entier se tient à leurs côtés, que l'armée, le gouvernement, la société civile les soutiennent et leur portent secours. Ces jeunes ne sont



pas en terrain ennemi, ni sur une terre hostile et étrangère... Ils sont chez eux. Ils savent que sous les fenêtres de l'école nos hommes attendent avec des toiles tendues. Ils pourraient sauter s'ils le voulaient – pourtant, personne n'ose le faire, personne ne bouge. Aujourd'hui, j'ai compris que dans des situations semblables, l'humain est comme paralysé.»

Naftali raconte dans son livre qu'après la prise d'assaut de l'école, lui et Moché Dayan s'étaient précipités à l'intérieur du bâtiment. Des dizaines d'adolescents et quelques adultes étaient déjà morts, leurs corps gisant, inertes et des dizaines d'autres étaient blessés et criaient en appelant à l'aide. «Ce spectacle terrifiant me ramena trente années en arrière, à ces visions terrifiantes dont je n'ai pu me détacher depuis Auschwitz et Buchenwald. J'étais là, impuissant, et je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Je me précipitai au-dehors et je me laissai tomber sur une pierre, près de l'aire de jeux. Un soldat qui passait près de moi me tendit une gourde. Je bus quelques gorgées jusqu'à ce que mes jambes puissent à nouveau me porter.»

Les réflexions de Moché Dayan devant le drame de Maalot et la phrase de Chmouel Gorodich aux soldats du septième régiment de blindés à la veille de la Guerre des Six Jours, à Nitsna, relie clairement le «ici» au «là-bas», le passé que l'on avait voulu oublier au présent qui le fait irrémédiablement ressurgir. Les sabras nés en Israël se sont soudain sentis plus proches de ceux qui gagnèrent la Terre Sainte après avoir vécu l'enfer. Depuis la Guerre des Six Jours et dès que l'Etat d'Israël est menacé, on m'interroge et on me demande ce que je ressens en tant que rescapé du génocide. Alors, j'ai toujours cette réponse: «Faut-il être un survivant de la Shoah pour ressentir la gravité de la menace?» Nous sommes assiégés, nos vies ne tiennent qu'à un fil et le cauchemar de l'extermination gronde encore. Le lien qui nous relie à la catastrophe de 39 – 45 est toujours aussi fort. Le sentiment de précarité, de fragilité éprouvé par les Israéliens en période de danger ressemble à l'impuissance qui s'était emparée du peuple juif pendant la Seconde Guerre mondiale, et donne une conscience plus aiguë du malheur de la Shoah. Nous menons le même combat, nous luttons encore pour notre droit à l'existence. Nous sommes tous, quelque

part des rescapés, même si pour les miraculés de l'Holocauste, quand l'étau se resserre, la question est plus douloureuse et prend d'autres proportions.

En 5733/1973, j'étais le rabbin de la synagogue Tiferet Tzvi dans l'un des quartiers nord de Tel-Aviv. Cette synagogue comptait 300 places assises, et chaque année, au jour de Kippour, la salle était comble. Dès le matin de Kippour 5734/1973, qui cette année-là tombait un Chabbat, je remarquai que quelques places étaient restées inoccupées. C'était plutôt curieux. Un peu plus tard, avant midi, nous entendîmes des bruits de moteur. Des véhicules semblaient se diriger vers notre synagogue. En général, le jour de Kippour, Tel-Aviv est morte, sans voitures ni passants, à part quelques ambulances ou voitures de police.

L'après-midi, le silence si familier de ce saint jour fut définitivement brisé. Des hommes en tenue militaire, toujours plus nombreux, entraient dans la synagogue avec en main des listes de noms. Ils s'approchaient des Juifs en prière, les uns après les autres, leur tapant sur l'épaule et leur soufflant quelques mots à l'oreille. L'«ordre 8» commença à se répandre et à se mêler aux versets de la prière. Il se passait quelque chose d'inhabituel. Dès les premières heures de l'après-midi, la synagogue s'était pratiquement vidée de ses jeunes fidèles. L'odeur âcre de la guerre planait sur la ville.

La surprise fut totale. A la différence de la Guerre des Six Jours, les journaux n'avaient pas annoncé l'imminence d'un conflit. Nous n'avions guère entendu parler de tensions aux frontières de l'Etat. Personne n'avait imaginé qu'une guerre était en perspective. Ces questions étaient traitées aux différents échelons du Haut Commandement, mais n'avaient pas transpiré. De sorte que l'ordre d'appel des réservistes dans les synagogues fut totalement inattendu et aussi surprenant qu'un tonnerre en plein soleil. Nul n'avait envisagé une telle éventualité.

L'après-midi, à deux heures moins dix exactement, la sirène d'alerte se mit à hurler, par saccades. Quelqu'un annonça que la radio émettrait en ce jour de Kippour afin de transmettre par code les ordres d'appel des diffé-

rentes unités de réserve. L'atmosphère se fit brusquement plus électrique. On enrôla d'abord les hommes de la logistique: les chauffeurs, les cuisiniers, la transmission et les infirmiers. Les unités combattantes restèrent sur leurs bancs dans les synagogues, poursuivant tant bien que mal leurs prières. Le soir, à la fin du jeûne, le couvre-feu fut total et Tel-Aviv – comme les autres villes du pays – resta dans le noir.

Ce jour de Kippour, je ne fus pas appelé. Personne n'avait besoin de conférencier dans les premiers temps de ce terrible conflit, mais il me fut particulièrement difficile de rester chez moi, désœuvré, pendant que les hommes se trouvaient sur le front. Je voulais, moi aussi, contribuer à l'effort de guerre. J'avais appris que l'hôpital Ikhilov à Tel-Aviv s'était transformé, le temps du conflit, en hôpital militaire. Les malades dont l'état de santé s'était stabilisé, avaient été renvoyés chez eux et les autres avaient été placés ailleurs. Je décidai donc de me porter volontaire et d'offrir mon aide à l'hôpital qui, certainement, en avait besoin.

Je contactai Pin'has Scheinman זאל, le directeur du conseil religieux de Tel-Aviv, responsable des services de cacherouth de la ville et lui demandai s'il m'était possible d'assister le personnel soignant de l'hôpital en me rendant au chevet des blessés de guerre et, plus particulièrement, en offrant aux familles une assistance psychologique, morale et spirituelle. Scheinman, que cette offre enchantait, fit aussitôt le nécessaire et informa la direction d'Ikhilov que le rav Lau en deviendrait, officiellement, le rabbin, responsable de tout ce qui avait trait au spirituel et au religieux. On me remit une blouse blanche où l'on avait agrafé une étiquette en plastique avec l'intitulé de mes nouvelles fonctions: «Rav de l'hôpital». Je restai dans les services hospitaliers le jour comme la nuit, pendant près de trois mois, tout en poursuivant, comme à l'accoutumée, les sessions de cours et de conférences que je donnais à la synagogue Tiferet Tzvi. Même en période de guerre, la vie devait continuer et le quotidien être assuré.

Pendant la guerre, 475 blessés graves furent rapatriés en hélicoptère depuis les lignes de front sud et arrivèrent à Ikhilov. Les blessés plus légers étaient envoyés à l'hôpital Soroka, à Beercheva ou Barzilai à Achkelon. La plupart souffraient de brûlures profondes, certains avaient été blessés à la

tête, d'autres à la colonne vertébrale ou encore aux yeux. Le département de chirurgie faisait le tour du cadran. Les équipes médicales travaillaient avec un dévouement exceptionnel. Je restais des heures durant à l'hôpital, principalement dans le service de chirurgie du professeur Wijnizer, où des tankistes brûlés étaient soignés. J'y découvris combien cette phrase qui décrit la guerre et qui prétend que les blessés ne crient pas, est imbécile et mensongère. Les blessés criaient, ô combien criaient-ils du fond de leur supplice! Leurs souffrances étaient atroces, infernales. Il est impossible de décrire les cris épouvantables de ces jeunes soldats quand on les conduisait pour la première fois sous la douche, après que le professeur Falchkes leur eut greffé la peau. De ma vie je n'avais entendu de pareils hurlements.

Une des chambres du service de chirurgie était occupée par quatre tankistes dont le corps avait été brûlé presque intégralement. L'un d'eux poussait des cris terribles. Je m'étonnai de la puissance de ces cris malgré son état de faiblesse et les doses de morphine qu'on lui avait injectées. Le personnel soignant perdait sa peine à le raisonner, et répétait sans trêve et sans succès qu'il devait faire un effort pour rester calme et respecter le repos de ses camarades, qu'il empêchait de dormir. En poussant de tels hurlements, il ne guérirait pas plus vite, finit-on par lui dire. Mais en vain. Un jour, brusquement, le jeune homme cessa de gémir. La chambre si soudainement délestée de ces cris déchirants fut plongée dans un singulier silence. Cette accalmie subite me terrifia. Je craignais le pire. J'osais à peine m'approcher ni même regarder le lit où gisait le malade devenu silencieux, je ne voulais pas voir mes craintes se réaliser.

J'eus le bonheur de découvrir que le blessé s'était endormi et reposait du sommeil du juste. Une étrange sérénité s'était emparée de son visage cramoisi. On n'y distinguait plus la moindre tension, ni la moindre grimace qui put rappeler les plaintes effroyables et la douleur insoutenable du tankiste. Il s'avéra que sa mère, qui n'avait pas quitté son chevet, avait trouvé sur l'un de ses bras, un minuscule bout de peau – quelques centimètres carrés à peine – qui n'avait pas été greffé parce qu'il n'avait pas brûlé. Un bout de cette peau avec laquelle il était né et qui était la sienne. La mère

avait caressé cette petite surface restée indemne tout en répétant sans cesse: «Maman est là. Calme-toi mon fils, calme-toi.» Elle avait effleuré cette chair saine, tout en s'efforçant, non sans peine, de retenir ses larmes. Seuls les mots de sa mère, le timbre de sa voix aimante et familière, la mélodie qu'elle seule savait murmurer, avaient rasséréiné l'âme du soldat supplicié. Au matin, quand je retournai chez moi, je racontai cet incident à mon épouse. Cette nuit-là, à Ikhilov, près du lit du conscrit calciné, j'avais soudain compris le sens du verset du dernier chapitre du livre d'Isaïe. Le prophète qui rapporte le courroux de Dieu dit: «Ces enfants que J'ai élevés et que J'ai fait grandir ont fauté envers moi.» Et, à partir du chapitre 40, le prophète poursuit: «Consolez-vous, consolez-vous Mon peuple» jusqu'au chapitre 66, le dernier du livre d'Isaïe, où le prophète conclut: «Tel un homme que sa mère prend en pitié, Je vous prendrai en pitié et vous serez réconfortés dans Jérusalem.» De tous les symboles, Isaïe a choisi celui de la mère. «Cette nuit, dis-je à mon épouse, j'en ai reçu une compréhension plus profonde, plus forte. Rien ne pouvait soulager ce soldat ni adoucir son martyr: ni la morphine, ni les appels à la raison, ni même les marques d'impatience. Seule sa mère parvint à le réconforter, seul l'amour maternel sut apaiser ses douleurs. Ses caresses, ses mots aimants chuchotés à l'oreille de son fils réussirent à le calmer et à lui faire trouver, enfin, le sommeil.»

Quelque trente ans plus tard, j'eus l'occasion de rencontrer un de ces tankistes brûlés, lors d'une soirée organisée en faveur des blessés d'Ikhilov dans une salle d'un hôpital de Tel-Aviv. L'ancien soldat s'approcha de moi. Il était apparemment très ému. Il s'appelait Moché Chemech et habitait Ramat Hacharon. Je ne pus le reconnaître, mais il me confia qu'il ne passait pas un jour sans qu'il ne se rappelât mon nom. «J'étais entièrement brûlé. Seul un petit bout de peau sur mon nez était resté indemne. Personne n'était venu à mon chevet en dehors du rav de l'hôpital et de l'équipe médicale qui me soignait avec abnégation. Tout le monde était persuadé que je n'avais pas de famille. Vous seul n'avez jamais cessé de me parler. Vous avez vu mon nom sur le dossier médical, suspendu à mon lit. «Moché, avez-vous demandé, peut-on appeler vos parents ou vos proches pour

qu'ils viennent vous voir? Je ne peux pas rester près de vous tout le temps. Il y a tellement de blessés. Les infirmières sont également très occupées. Vous avez besoin de quelqu'un qui ne quitte pas votre chevet un seul instant. Vous ne pouvez pas rester seul!» Et moi, me dit Moché après trente ans, je ne voulais pas vous donner le numéro de téléphone de mes parents ni mon adresse. Mes yeux fonctionnaient encore et je pouvais voir les trois autres blessés dans la chambre. Je parlais avec difficulté, je ne pouvais pas bouger un seul de mes membres, mais je voyais mes voisins de chambre et je savais que mon état était semblable au leur. Or cette vision était horrible. Je connaissais mes parents, et je savais que ma mère ne pourrait pas le supporter, et qu'en me voyant dans cet état, elle aurait une attaque.»

Je me souvenais de ce soldat qui voulait tant épargner ses parents. Mme Gueoula Rabinovitch – l'épouse de Yehochoua Rabinovitch le maire de Tel-Aviv – travaillait avec moi à l'hôpital et m'avait encouragé à convaincre le jeune homme de contacter sa famille.

«N'est-ce pas que tu as un père et une mère? lui avais-je demandé.

– Oui, avait répondu le soldat.

– Sais-tu que depuis le début de la guerre, ils se rongent les sangs? Ils vont d'un hôpital à l'autre et implorent les services de l'armée afin de pouvoir consulter les listes des soldats blessés, parce que tu ne leur as pas donné signe de vie et qu'ils ne savent pas si tu es mort ou vivant. Ne te fais-tu donc pas du souci pour eux? Ils n'en dorment plus la nuit! Tu es obligé de les contacter.

– Vous m'avez convaincu, avait répondu le soldat. Mais je n'arrive pas à m'y résoudre.»

Je lui avais apporté un téléphone public portable. J'y avais inséré un jeton et avais composé le numéro de téléphone qu'il m'avait transmis. Et, lentement, en pesant soigneusement mes mots, j'avais annoncé à la mère que son fils était vivant et qu'il se trouvait près de moi. Je ne m'attarderai pas à décrire dans ces lignes la rencontre entre le soldat blessé et ses parents, mais voilà que trente ans plus tard, le fils se confondait en chaleureux remerciements.

Au cinquième étage de l'hôpital, au service d'ophtalmologie du professeur Lazard, je découvris un jeune homme assis en tailleur, seul, dans son lit d'hôpital, en train de se chanter à lui-même des airs en hébreu. Je m'approchai de son lit pour lui parler un peu et lui permettre de partager quelques mots, à défaut d'un regard. Il habitait Maalot. Il avait perdu ses deux yeux pendant les combats et pour passer le temps et soulager ses douleurs, il chantait sans trêve de sa voix cassée: «Je te promets, ma petite fille, que ce sera la dernière guerre.» Ces paroles chantées par ce soldat devenu aveugle, martyrisé par ses blessures, avaient une force particulière. A l'entendre ainsi chanter, je pouvais deviner le courage de ce jeune homme et son irrépensible espoir de voir les paroles de sa chanson se réaliser. Il me confia que pour sa famille, qui habitait Maalot, il était difficile de venir jusqu'à Tel-Aviv. Il avait de la visite malgré tout, peut-être moins que les autres soldats. J'étais émerveillé devant tant d'optimisme. Ce soldat aveugle qui, malgré son état, malgré sa cécité, chantait des chansons pour passer le temps, adoucir son mal – et qui ne se plaignait pas. Au contraire, il appréciait les rares visites de ceux qui se donnaient la peine de se déplacer.

Comme que je lui parlais, une femme assez âgée s'approcha de moi. Elle me demanda si j'étais rabbin. Je lui demandai à mon tour en quoi je pouvais lui être utile. «Moi, personnellement, je n'ai besoin de rien, mais mon fils demande à parler à un rabbin. Pouvez-vous vous rendre à son chevet?» Je m'excusais auprès du soldat aveugle et je suivis la mère. Elle me conduisit au département de neurochirurgie et me dit: «Voici Yehouda, mon fils.» Sur le lit, je vis un jeune homme dont la tête était entièrement bandée. On voyait à peine poindre, à travers les bandages, le bout de son nez, sa bouche et le coin de son œil. Il semblait avoir subi une opération de l'encéphale. Outre les pansements sur le crâne, son corps était entièrement recouvert d'un drap et je ne pus donc prendre la mesure de son état. Il somnolait encore. Après quelques minutes, il sortit de sa torpeur et nous aperçut. Il me demanda aussitôt si j'étais rabbin. A ma réponse, il fit: «Si c'est ainsi, quelle heure est-il?» Devant cette question inattendue, je me mis à supposer que le garçon n'avait pas encore retrouvé tous ses esprits. Mais

je lui répondis avec le plus grand sérieux, tout en consultant ma montre: «Il est une heure.» Le jeune homme, à qui cette réponse déplut, me demanda s'il était une heure du matin ou treize heures. Je lui répondis qu'il était une heure de l'après-midi. «Dans ce cas, puis-je encore mettre les *tefillin*?» fit-il. Je remarquai qu'il avait employé un verbe peu usuel pour désigner la pose des *tefillin*. La question de l'heure me semblait aussi quelque peu incongrue. J'expliquai donc que l'on pouvait accomplir cette *mitsva* jusqu'au coucher du soleil, mais Yehouda, qui ne semblait toujours pas satisfait, poursuivit son interrogatoire: «Mais, dites-moi, s'il est impossible de mettre la *tefillin* de la tête à cause des bandages, peut-on s'acquitter de cette *mitsva* en portant uniquement celle du bras?» Cette question était digne d'un talmudiste: pouvait-on, en cas de force majeure, porter un seul des deux phylactères? La question du jeune soldat me ramena brusquement à Buchenwald. Au camp, un Juif avait réussi à cacher sous des lattes de bois un phylactère du bras qu'il portait chaque jour. Je précisai au blessé qu'il pouvait certainement poser le phylactère du bras, même s'il lui fallut renoncer à celui de la tête. A ces mots, il retira son bras gauche de son drap et me demanda: «Si c'est ainsi, alors je vous en prie, posez-le-moi.» J'obtempérai aussitôt et lui enroulai la lanière autour du bras. Je lus avec lui la prière du Chema et pendant que nous lisions ensemble, il s'endormit. Je retirai alors doucement le boîtier noir de son bras et quittai sa chambre. Plus tard, quand il se remit quelque peu, nous nous liâmes d'amitié et il put me raconter son histoire, chose que j'attendais depuis notre première rencontre.

La veille de Sim'hat Torah, le sous-lieutenant Yehouda et cinq officiers supérieurs plus âgés que lui se trouvaient dans un commandcar près d'une tranchée en attente d'instructions. Soudain, un camion s'arrêta près de leur véhicule avec, sur la plate-forme, une *soncca*. Deux émissaires de la 'hassidouth 'Habad conduisaient l'étonnante automobile. Ils invitèrent chaleureusement les jeunes officiers à prendre une collation dans leur *soncca* et à réciter la bénédiction sur le *loulav*. Ces derniers rejetèrent poliment l'offre des 'habadnikim tout en alléguant l'excuse que dans le civil, ils n'avaient pas l'habitude de respecter les lois de la *soncca*' et encore moins maintenant, sur le front, au milieu d'une guerre difficile. Un des deux émissaires insista.



Les officiers n'avaient rien à perdre, puisque de toute façon ils étaient en train d'attendre. «Montez, cela vous prendra dix minutes à peine, collation et *loulav* compris.» Les militaires se regardèrent les uns les autres. Ils acceptèrent finalement l'invitation et montèrent sur le camion. Ils dégustèrent un bout de gâteau, avalèrent un petit verre de vin doux et s'apprêtèrent à réciter la bénédiction sur le *loulav* quand on entendit soudain un bruit terrible. Tous les hommes sur le camion se couchèrent sur la plate-forme, tâtant leur corps afin de vérifier s'il était resté entier et regardant autour d'eux, au cas où il y aurait des blessés. Jetant un coup d'œil par-dessus bord, ils aperçurent le véhicule qu'ils venaient de quitter quelques minutes plus tôt. Il était littéralement broyé. Un obus l'avait, semble-t-il atteint. Il n'en restait plus qu'un vague souvenir. Quand le silence se fit à nouveau, le sous-lieutenant Yehouda dit à l'un des émissaires 'Habad: «Certainement, vous appelez ce qui vient de se passer, un miracle.

– Et vous, comment qualifieriez-vous cet incident?»

Yehouda était convaincu d'avoir échappé à la mort par le mérite de la *soucca* et du *loulav*. Il lança au Loubavitch un regard pénétrant et dit tout en désignant le ciel de son index: «J'ai le sentiment que je Lui dois quelque chose pour ce cadeau que j'ai reçu aujourd'hui. Vous avez insisté pour que nous montions sur votre camion et pour que nous récitions la bénédiction sur la *soucca* et le *loulav*, et c'est pourquoi nous avons eu la vie sauve!» L'émissaire Loubavitch répondit sans la moindre hésitation que Yehouda devait, en retour, s'engager à porter les *tefillin* tous les jours. Yehouda accepta et souhaita honorer son engagement au plus tôt. Il pria donc le 'habadnik de lui poser les phylactères, là, sur le camion. Mais l'émissaire ne put accéder à sa demande. C'était le jour de Hochana Rabba, le septième jour de la fête de Souccot. Or les jours de fête et le Chabbat, on ne met pas les *tefillin*. L'émissaire Loubavitch expliqua donc à Yehouda qu'il pourrait les mettre seulement le surlendemain, après Sim'hat Torah. «Mais je ne sais pas où je serai dans deux jours» s'écria Yehouda. Il était dépité. Il n'avait pas pris ses phylactères au front. Il en avait reçu pour sa bar-mitsva mais ils étaient restés chez lui, quelque part, dans une armoire. Le Loubav-

vitch s'enquit de son nom, du numéro de son régiment et lui fit la promesse que deux jours plus tard, après la fête, il recevrait des *tefillin*. Ainsi fut fait. Deux jours après, le sous-lieutenant Yehouda se trouvait déjà à Faïd, au-delà des tranchées et les phylactères portant la lettre *tsaddik* – l'initiale de Tsahal – arrivèrent jusqu'à lui. A Faïd, en Egypte, Yehouda fut blessé à la colonne vertébrale et transporté en hélicoptère à Ikhilov pour être hospitalisé en neurochirurgie. Dès qu'il ouvrit les yeux, après avoir subi une intervention difficile, il fut préoccupé par le vœu qu'il n'avait pu accomplir depuis Faïd. Il demanda aussitôt à sa mère de trouver un rabbin qui puisse répondre aux deux questions qui le tourmentaient: pouvait-il encore «mettre» les *tefillin* à une heure si tardive, et pouvait-il se passer de ceux de la tête?

La guerre de Kippour emporta également des personnes que je connaissais. Un de mes élèves – Yaari Stern hy'd, du lycée de Tsaitlin de Tel-Aviv – périt sur le front, quelques jours avant son mariage. Il avait juste eu le temps d'acheter la bague de fiançailles pendant les quelques heures de permission qu'il avait reçues de l'armée afin de préparer son mariage. Longtemps, sa fiancée, Ora Frankel porta cet anneau autour du cou, attaché à sa chaîne.

Il est un autre récit tragique dont j'eus connaissance presque de manière fortuite. En octobre 1974, pour le premier anniversaire de la guerre de Kippour, Haïm Hoïzman, qui, comme je l'ai dit plus haut, dirigeait les programmes religieux à la télévision israélienne, me proposa d'apparaître dès la fin du jeûne sur le petit écran et de parler du Grand Pardon, de la pénitence et de la prière. Je devais aussi évoquer la guerre dont c'était la première commémoration. Je ne savais pas trop comment relier ces deux thèmes, mais Hoïzman me rassura. Ses collaborateurs avaient réuni de la documentation sur le sujet auprès des combattants et de leurs familles, et recueilli de très nombreuses lettres et cartes postales envoyées par les soldats à leurs proches. Il me suffisait de me rendre quelques heures avant

l'enregistrement dans les bureaux de la télévision, et de fouiller dans les archives pour trouver quelque idée qui étofferait un peu mes propos.

L'idée me parut assez intéressante. Dans les locaux de la chaîne, je trouvais une importante pile de cartes et de lettres. Mais ce fut une feuille de papier brun, épais et grossier qui attira mon attention. Ce genre de papier d'emballage que l'on emploie pour le conditionnement de la farine ou du riz que l'on vend au poids dans les épiceries. Je retirai la feuille brune de la pile de cartes et je me mis à lire. Les mots que j'y découvris me donnèrent le frisson. D'une voix tremblante je demandai aux responsables de l'émission de me faire rencontrer l'auteur de ce message ou – à Dieu ne plaise – son destinataire. Je me rappelle encore, jusqu'à ce jour, les phrases écrites sur ce bout de papier sommaire, tant elles me bouleversèrent. L'auteur de ces lignes était le fils d'un couple de rescapés de la Shoah qui approchait de la soixantaine. Le père avait perdu femme et enfants dans les camps, la mère y avait perdu son premier mari. Au sortir de la guerre, ils firent connaissance et décidèrent d'émigrer ensemble en Palestine. Mais on les renvoya à Chypre et c'est là, pendant les longs mois d'attente passés sur File qu'ils décidèrent de mettre fin à leur veuvage en se mariant. Quand ils purent enfin gagner la Terre Sainte, ils s'installèrent à Bné Brak. Leur fils unique étudia dans une école religieuse puis dans un lycée-yechiva. Il était actif dans l'annexe des Bné Akiva de la ville. Plus tard, il entra dans une unité du Na'hal<sup>55</sup> et fut intégré dans un programme de formation d'officiers parachutistes. Sur la base où il servait, il rencontra une jeune soldate, issue d'un kibboutz du Chômer Hatsaïr dans l'ouest de la Galilée. Le contraste entre le jeune homme à la *kippa* crochetée dissimulée sous le képi rouge et la jeune fille laïque et gauchiste suscita entre eux des débats animés, et de sempiternelles discussions sur des sujets tels que la Shoah, la Providence, la religion et le nationalisme, le dogme et l'Etat, les valeurs juives, le socialisme et le reste à l'avenant. Ces disputes restaient d'ailleurs oiseuses et n'aboutissaient jamais à rien. Un jour, la soldate se présenta au bureau de l'officier, sur la base, avec un sac sur le dos. Elle venait lui faire ses adieux. Elle avait terminé son service militaire et retournait dans son

---

55 Ndt: Unités de Tsahal qui allient formation militaire et agricole.

kibboutz, chez ses parents. Après quelques formules de courtoisie lancées par l'officier, elle se dirigea vers la porte, puis, soudain, elle fit volte-face. «Je n'ai qu'une chose à te demander, dit-elle. Si un jour je t'écris, alors s'il te plaît, réponds-moi. Et, en attendant, je te souhaite une bonne santé et le meilleur!» A ces mots, elle sortit, mais cette fois-ci, c'est l'officier qui lui demanda de revenir. Il préférait interrompre complètement leur relation. Il craignait qu'une correspondance assidue ne les rapproche encore davantage et ne les mette dans une situation impossible. Envisager une vie commune, malgré leurs différences, malgré le fossé qui les séparait et l'éloignement idéologique de leurs lieux d'origine, était utopique et illusoire. «Ton menu ne ressemble pas au mien, ton Chabbat non plus. Un monde entier oppose tes parents – des kibboutznikim laïcs – de mes parents âgés, rescapés de la Shoah et croyants. Et ce fossé ne sera jamais comblé. Mes parents risquent de souffrir terriblement si le lien qui se noue entre nous devient sérieux. Je suis fils unique et je ne peux pas leur faire ça. Nous aurons ensuite des enfants et il faudra choisir l'école où nous voulons les inscrire, et ces sujets seront constamment sources de tension et de disputes. Il vaut mieux nous dire adieu, dès à présent.» Et la jeune fille s'en fut.

Quelque trois semaines plus tard, elle frappait à la porte de l'officier, sur la base militaire qu'elle venait de quitter. Elle était en civil et avait sur son dos, un sac :

«J'ai suivi les traces d'Avraham. Dans le *Tanakb*, il est écrit que Dieu a dit à Avraham: «Quitte ton pays, ta patrie et la maison de ton père.» Voilà, moi j'ai quitté la maison de mon père. Depuis mon retour de l'armée, je n'étais plus la même. Mes parents et mes amis ont remarqué que je ne trouvais plus ma place au kibboutz. J'ai parlé de toi à mes parents. Et pendant ces dernières semaines, ils ont appris à te connaître – sans te connaître vraiment. Voilà, j'ai reçu un peu d'argent du kibboutz, et une allocation de l'armée. J'aimerais que tu me trouves une chambre où loger à Bné Brak. Et si possible, du travail. N'importe quoi: je peux être serveuse, laver la vaisselle, faire des ménages. Mais ce qui compte plus que tout, c'est que tu me

trouves une enseignante qui puisse m'apprendre le judaïsme, m'enseigner les prières, les lois du Chabbat et de la cacherouth. Si cela me convient et que je te conviens également, alors nous pourrions peut-être envisager un avenir ensemble. Sinon, peu importe, j'aurais appris les rudiments du judaïsme et, avec ce bagage, je retournerai chez moi.»

L'officier y consentit. Grâce à sa mère, il lui trouva une chambre chez une dame âgée, elle-même rescapée de la Shoah, qui habitait seule dans un trois-pièces et qui avait besoin de compagnie. La jeune fille devait rentrer le soir à une certaine heure et faire les courses pour la vieille dame. En échange, elle disposait d'une chambre et recevait des repas gratuitement. La jeune fille trouva également une dame disposée à lui enseigner le judaïsme. Pendant ce temps, leur relation se fit plus sérieuse et au bout d'un an, l'officier religieux et l'ancienne kibboutznikit convolèrent en justes noces. Ils s'installèrent à Bné Brak, non loin du domicile des parents du jeune homme. Ils eurent deux garçons.

Deux semaines après la naissance de leur deuxième fils, la guerre de Kippour éclata. L'officier se trouvait alors dans une synagogue des anciens du Bné Akiva à Bné Brak. Pendant l'office, de très nombreux amis furent appelés. Après le jeûne, il se précipita à son domicile, récita la prière de la *havdala* et se mit aussitôt en contact avec son unité de réserve. On lui dit d'attendre chez lui jusqu'à ce qu'il reçoive un ordre d'appel. Il était particulièrement nerveux et impatient. Il revêtit prestement son uniforme et ses bottes de soldat. Son épouse lui prépara un en-cas, avec – entre autres – des biscuits emballés dans un papier brun. Après minuit, une jeep s'arrêta près de la porte de leur immeuble; on venait le prendre. Il embrassa ses deux garçons, monta dans la Jeep pour ne plus jamais revenir. Parmi les effets que l'on remit à sa femme après son décès, il y avait une feuille de papier brun, sur laquelle le mari défunt avait écrit hâtivement: «Ma chérie, qui de moi ou de ce papier, seul l'un d'entre nous arrivera à toi. Si je retourne à la maison, malgré mes pressentiments contraires, tu ne liras jamais ces lignes. Mais si cette feuille te parvient, c'est un signe que je ne reviendrai plus et que tu es libre d'ouvrir un nouveau chapitre dans ta vie. C'est le moment pour moi de te remercier pour ce bout de chemin que tu as fait pour moi.

J'ai conscience de tes hésitations, de tes incertitudes; je sais combien ce chemin te fut difficile. Je n'ai jamais eu l'occasion d'exprimer l'estime que j'ai pour toi et que tu mérites. Comme je l'ai écrit, tu es libre, tu ne me dois plus rien. Mais il est une seule et unique chose que je te demande malgré tout: que les deux fils que Dieu nous a donnés soient éduqués dans la même voie que celle de mes parents. Ton mari...» La veuve de cet officier des brigades parachutistes ne quitta jamais le giron de la religion. Lorsqu'elle entendit parler du projet d'une émission télévisée commémorant la guerre de Kippour et de l'appel lancé par les producteurs, elle s'empressa de leur envoyer ce papier brun légué par son mari disparu. Quand je la rencontrai et l'interrogeai sur l'histoire de ce billet, elle me demanda: «Dites-moi, monsieur le rabbin, ne voyez-vous pas dans ces phrases une leçon de *moussar*?» Et comment! Ces lignes recelaient une leçon de courage et d'éthique dans le sens le plus noble du terme. Ce jeune homme, cet être d'exception, avait agi toute sa vie durant avec conscience. Ce bout de papier en était la meilleure preuve. Ce qui avait préoccupé ce soldat, dans ses derniers instants de vie, fut l'éducation religieuse de ses enfants: que la chaîne des générations ne soit à jamais brisée et que ses descendants suivent la voie de ses pères. Lui n'avait été qu'un pont éphémère entre deux générations. Au départ, ses actions avaient été guidées par un principe moral fort et unique. Par égard pour ses parents, ce jeune homme avait refusé de poursuivre une relation qui pouvait leur causer du tourment. Puis, au moment de mourir, il s'était soucié avant tout de l'avenir de ses enfants. Cet homme ne sera jamais célébré, aucun monument ne sera érigé en son souvenir sur une place, aucune rue ne portera jamais son nom, aucun timbre ne portera son effigie. Ce n'était finalement qu'un soldat parmi les 2659 tombés pendant la guerre de Kippour.

La première guerre du Golfe (5751-1991) au cours de laquelle, pour la première fois de son histoire, Israël dut essuyer les tirs irakiens sans riposter, réactiva également les cauchemars d'anéantissement et d'extermination,

renforçant le réflexe d'identification au génocide de 1939. Nous étions condamnés à nous clauster, les bras croisés, dans des chambres étanches, colmatées de nylon et de serviettes imbibées de bicarbonate. Armés de nos masques et redoutant une attaque chimique de l'Irak qui s'était approvisionné en gaz allemand, nous vîmes à nouveau les anciens démons de la Shoah devenir toujours plus présents, toujours plus suffocants. Il était difficile de nier la correspondance entre cette guerre, d'un ordre nouveau, et les menaces de génocide proférées dans les années trente. Ce transfert, suscité par notre impuissance et l'inertie que l'on nous avait imposée, était prédominant et non dissimulé. A l'époque, j'étais grand rabbin de Tel-Aviv. De nombreux tel-aviviens avaient quitté discrètement la ville, mais moi je décidai de rester à Tel-Aviv, devenue ville-fantôme. Contrairement à mon ami, l'ancien maire de la ville, Chlomo (Tchich) Lahat, qui avait qualifié de déserteurs les Israéliens qui avaient fui la métropole, je préférerais ne pas les juger défavorablement. Je m'étais toujours interdit de condamner hâtivement telle ou telle attitude. Les humains ne se ressemblent pas. Les caractères et les structures mentales sont si différents. Les angoisses et les tensions de l'existence, qu'elles proviennent des parents, des enfants ou du conjoint, sont autant de facteurs qui nous défendent de mal juger autrui. Ceux qui avaient préféré gagner Jérusalem ou Eilat, villes moins exposées aux skuds irakiens, plutôt que de rester à Tel-Aviv, avaient leurs raisons. De même, les rescapés de la Shoah, devenus âgés, et dont les capacités de résistance avaient faibli, méritaient aussi notre compréhension. Ma belle-mère, la rabbanite Frankel, se trouvait chez nous, au début de la guerre, et au bout de trois jours, ma belle-sœur se proposa de la recevoir chez elle, à Jérusalem, jusqu'à ce que l'orage soit passé. Nous étions soulagés. Le danger était réel, et moi aussi, j'avais peur. Mais, en tant que grand rabbin de la ville, j'avais la conviction qu'il m'était interdit de quitter mes ouailles. Je n'avais pas le droit d'abandonner le navire et je devais rester auprès de ceux qui avaient choisi de demeurer à Tel-Aviv – ou qui, tout simplement, n'avaient pas d'alternative.

Malgré l'abandon généralisé de la ville, je persistais à garder un esprit de tolérance. D'ordinaire, les tel-aviviens se distinguent par leur grande force morale, et en 1991, ils ne se faisaient guère gloire de cette «désertion» en masse. Mais je craignais par-dessus tout que l'interprétation hâtive qu'en feraient nos ennemis les pousse à poursuivre leurs mauvais desseins. Chez nous, la valeur de la vie est telle qu'elle exige des populations civiles qu'elles redoublent de prudence.

Au cours de cette guerre étrange, le peuple d'Israël bénéficia de grands miracles. Un vendredi soir, un missile tomba sur la synagogue du quartier de Ramat Hatayassim à Tel-Aviv et la détruisit entièrement. Le skud était tombé seulement six minutes après que le dernier fidèle eut quitté les lieux. Et cette synagogue avait pour nom: «*Hekhal ba-Nes*» – Le sanctuaire du miracle... A mon sens, cette guerre insolite était pour le peuple juif comme un test qu'il passa avec succès. 39 missiles sont tombés sur la terre d'Israël, cet esquisse territorial si étroit. Des bâtiments ont été détruits, mais presque aucun Israélien n'a été touché – et ceci n'est certainement pas le fait du hasard. La première guerre du Golfe permit aussi aux rescapés de la Shoah de se faire comprendre un peu mieux par leurs compatriotes. Leur impuissance pendant la guerre, ce manque de réaction dont on les accusait, était peu à peu excusée, parce que l'Israélien percevait de plus en plus dans sa chair l'horreur du génocide.



**Qui par le feu... qui par le glaive...  
qui dans la tourmente...  
qui sera élevé<sup>56</sup>**

Un dimanche du mois de Chevat 5756/février 1996, à huit heures du matin – heure de pointe pour les usagers des transports publics de la capitale – un terroriste kamikaze entra dans un bus de la ligne 18 et activa sa ceinture d’explosifs, causant la mort de 26 personnes. Dès l’annonce de l’attentat, le personnel du grand rabbinat se hâta de rassembler le plus rapidement possible des informations sur les victimes, afin de permettre au grand rabbin d’assister aux enterrements, ou tout au moins de rendre visite aux familles pendant la période des sept jours de deuil. Quelques heures après l’attentat, je trouvais sur mon bureau la liste, soigneusement constituée, de 24 victimes, avec leurs adresses dans Jérusalem. Le matin même, j’avais écouté les nouvelles à la radio et l’on avait parlé de 26 morts. Il en manquait donc deux sur la liste que l’on m’avait remise. Les services sociaux de la municipalité, chargés de recueillir des informations sur les victimes, avaient transmis seulement 24 noms à ma secrétaire. Je m’obstinaï et lui demandai de contacter à nouveau les personnes en charge du dossier, afin d’obtenir les noms des deux autres tués. Après quelques prises de renseignements, la mairie certifia qu’en effet, deux autres personnes avaient trouvé la mort dans l’attentat, un couple de nouveaux immigrants de la CEI, du nom de Kouchnirov, qui laissait derrière lui un enfant de huit ans et demi, et un nourrisson de trois mois à peine. Et comme personne n’allait célébrer les sept jours de deuil, les services responsables ne s’étaient pas sentis obligés de nous transmettre les noms et adresse de ces malheureux. Ils habitaient le quartier de Katamon, au 4 rue Maagalé Yavné. Je m’y rendis aussitôt, et cette visite, je ne peux l’oublier.

---

56 Ndt: Tiré de l’office de Roch Hachana.

Quand j'arrivai dans l'appartement minuscule, je trouvai trois adultes hébétés: une femme plutôt jeune et deux voisins plus âgés, qui habitaient le même immeuble. Vladek, l'enfant de huit ans, était assis par terre et, dans le berceau, se trouvait Tomer, le nourrisson de trois mois. Vladek me regarda avec des yeux ahuris: un homme qu'il ne connaissait pas était entré chez lui, portant une longue veste noire et un chapeau. Cette apparition ne lui était pas familière, à tout le moins. Je voulais bavarder un peu avec lui, pour détourner son esprit du drame qui venait de s'abattre sur sa famille. On me fit asseoir sur un des deux lits qui se trouvaient dans la pièce et qui servaient de divan. La jeune femme et les deux hommes prirent place, en face. Ils me regardaient, perplexes, et moi je les regardais avec la même indécision. Après un silence qui nous accabla pendant une ou deux longues minutes, la jeune femme se présenta, en hébreu. Elle avait un accent russe très prononcé. Elle s'appelait Larissa et était la sœur de la mère assassinée. Elle nous raconta qu'elle s'était mariée seulement trois semaines plus tôt. Je n'eus guère le loisir de me présenter à mon tour. Elle s'adressa sans attendre à l'enfant: «Vladek, sais-tu qui est venu te voir aujourd'hui? Le *glavni ravin* – le grand rabbin d'Israël, le rav Lau.» L'enfant leva les yeux et m'examina avec stupeur, comme s'il se demandait ce que le rav faisait ici. Sa tante poursuivit: «Tu sais Vladek, quand le rav Lau avait huit ans, il n'avait ni père ni mère. Il est venu en Israël sans parents et regarde! Aujourd'hui, c'est le *glavni ravin* du pays. Tu vois, tout est possible, tout est entre tes mains, Vladek.» Quand Larissa eut fini sa phrase, l'enfant se leva et s'assit près de moi sur le lit. Il posa sa tête sur ma poitrine et resta dans cette position un long moment, sans dire un mot.

Et, moi je lui dis une seule chose: «C'est vrai que nos destins se ressemblent, mais il y a une différence entre nous. Moi, je suis venu en Israël avec un grand frère. Quand j'avais ton âge, je n'avais aucune responsabilité: je devais juste me soucier de mon avenir. Mais toi, contrairement à moi, bien que tu sois si jeune, tu portes une double responsabilité: tu dois te prendre en charge, mais tu dois aussi te soucier de Tomer, le bébé qui dort dans ce berceau, et qui ne sait même pas ce qui est arrivé aujourd'hui. C'est une différence colossale entre nous, et ta situation est bien plus difficile.»

Quand je quittai la famille endeuillée, je leur proposai, s'ils en avaient envie et s'ils en avaient l'occasion, de venir me voir à mon bureau de Jérusalem, après la semaine de deuil. Et en effet, Vladek, accompagné de Larissa, est venu me rendre visite. Il s'avéra, et cette nouvelle me réjouit, qu'après les sept jours de deuil, Larissa et son jeune époux, qui l'avait épousée seulement trois semaines plus tôt, avaient décidé de prendre officiellement la tutelle des deux orphelins. Je méditais sur cet homme, ce jeune marié, qui avait accepté de recevoir cette «dot» en élevant les deux jeunes enfants de sa belle-sœur défunte.

Quatre ans et demi plus tard, je rencontrai à nouveau Vladek. Chaque année, en veille de Pessa'h, les 'hassidim de 'Habad organisent une cérémonie de bar-mitsva pour mille enfants issus de l'immigration de la CEI, face au Kotel. Cette cérémonie se tient généralement en présence de quelques personnalités publiques, de ministres, du maire de la ville de Jérusalem, ainsi que des grands rabbins d'Israël. Je n'ai jamais manqué cette cérémonie pendant mes dix années à la tête du grand rabbinat de l'Etat hébreu. Il en fut ainsi, cette année-là également. Je prononçai un discours pour l'occasion, et remis des *tefillin* et des bougeoirs aux enfants qui montaient sur la tribune, les uns après les autres, pour recevoir leur cadeau. Soudain, quelqu'un derrière moi se jeta sur moi, dans une étreinte vigoureuse. Le sac de phylactères que je tenais en main m'échappa. Je me retournai et je vis un jeune adolescent, grand de taille, en pleine santé et particulièrement robuste. Il me fut difficile de le reconnaître. Constatant mon incertitude, il se présenta: «Je suis Vladek. Aujourd'hui c'est ma bar-mitsva. Vous êtes venu nous voir à Katamon, quand mes parents ont été tués dans l'attentat de la ligne 18. Vous souvenez-vous de moi? J'étais avec mon frère Tomer. Vous rappelez-vous? Ma tante Larissa m'avait expliqué que vous aussi, à huit ans, vous étiez orphelin de père et de mère.» Certainement, je m'en souvenais parfaitement. Ce qui importait le plus fut que Vladek se rappelait ce que sa tante lui avait dit alors: «Tout est entre tes mains!» Je lui en répétai chaque mot. «Si tu le souhaites réellement et si tu fais l'effort, tu pourras avancer dans la vie et réussir. Et je me joins à la bénédiction de ta

tante et je prie pour que le Maître du monde éclaire ta voie!» Nous nous quittâmes en nous serrant la main avec chaleur.

Hélas, tout au long des dix années passées au grand rabbinat de l'Etat, je fis de nombreuses rencontres comme celle de Vladek.

Pour les élections du grand rabbin d'Israël, en 5753/1993, le parti travailliste – qui comptait 26 adhérents parmi les 150 membres du collège électoral – nomma une commission afin d'examiner les candidatures des trois rabbins qui s'étaient présentés pour la nomination du grand rabbin ashkénaze, et des trois autres pour la désignation de son homologue séfaraïde. Après avoir rencontré les candidats, la commission devait rendre ses conclusions au siège du parti travailliste, formuler ses recommandations sur le choix qu'il convenait de faire et désigner le grand rabbin qu'ils aimeraient voir élu. A l'époque, j'étais grand rabbin de Tel-Aviv-Yaffo et je m'étais porté candidat pour le grand rabbinat national, aux côtés de deux autres grands rabbins, respectivement de Haïfa et de Rehovot. Le maire de la ville de Haïfa, Arié Gourel, était évidemment en faveur de la candidature du rav de son agglomération, tandis que le maire de Rehovot – Moché Lapidot – soutenait celle de son rav. Or moi, je n'avais personne pour soutenir ma nomination auprès des travaillistes, puisque le maire de Tel-Aviv, Chlomo Lahat, appartenait au Likoud, le parti de droite. Toutefois, trois personnes chez les travaillistes souhaitaient me voir devenir grand rabbin de l'Etat. En premier, il y avait le général de brigade Efraïm 'Hiram, «Pi'hotka». Il rapporta aux membres de la commission notre rencontre sur le plateau du Golan. «Je suis un laïc invétéré, un homme de guerre, dit-il alors qu'il dirigeait à l'époque la mairie de Ramat Hacharon. Je ne comprends pas grandchose dans les rabbins. Mais je connais mon peuple, je vis avec lui, et je sais que cet homme est celui qui nous convient.» Il raconta entre autres choses comment j'avais réussi à remonter le moral des troupes lors de mes différentes rencontres avec les soldats. Puis ce fut le tour du maire de Yehoud, le regretté Mordekhai Linik. Il était un rescapé de la Shoah, et avait même survécu aux travaux forcés en Russie soviétique. Il avait commencé sa vie en Israël dans un camp de transit, et voilà qu'il était

devenu maire. «Je connais tous les candidats, mais il en est un, parmi eux, qui est revenu des cendres! Il est le symbole de la renaissance de ce peuple, et c'est pourquoi il mérite notre soutien. Je vous suggère de voter pour le rav Lau.» Le troisième homme s'appelait Youval Frankel. Il dit: «Je représente la jeune génération et j'aimerais parler en son nom. S'il est un rav qui sait s'adresser aux jeunes, qui les comprend et les touche, c'est bien le rav Lau.»

Jamais je ne me suis identifié au parti travailliste – ni à un autre d'ailleurs – bien que l'on me fit, plus d'une fois, des avances à ce sujet. Je remerciai ceux qui avaient soutenu ma candidature, et leur expliquai que je m'étais toujours refusé à penser au jour des élections. Je préférais réfléchir aux actions que je pourrais engager le lendemain de ma nomination, si j'étais élu. Je ne me réclamaï d'aucune couleur politique et j'avais acquis ce principe d'éthique de mon beau-père, le rav Frankel qui, pendant près de cinquante ans, avait été rabbin à Tel-Aviv, dont 14 années à la tête du grand rabbinat de la ville. Il avait pris ses fonctions sans requérir le soutien d'aucun parti politique. Il était le rav du peuple juif, et il estimait que ce n'était qu'à cette condition qu'il pouvait mener à bien sa mission. Si ma candidature était rejetée, ce n'était pas bien grave après tout. Mais si j'étais élu, je devais m'assurer que le public ne m'avait pas donné sa confiance pour des raisons partisanses. Je m'étais déjà porté candidat, à sept reprises, à différentes fonctions pour lesquelles ma nomination fut toujours acceptée. Cette fois encore, après avoir dirigé le rabbinat de Tel-Aviv pendant cinq ans, je fus désigné – avec l'aide de Dieu – au poste de grand rabbin d'Israël. Ma candidature fut approuvée par des personnes de tous bords, d'opinions politiques variées, et d'appartenances communautaires différentes.

Le grand rabbin de l'Etat hébreu est soumis à deux impératifs: pendant les cinq premières années de son investiture, il doit siéger au grand tribunal rabbinique et diriger le conseil général des rabbins. Dans le cadre de ces fonctions-là, il est responsable des différents services religieux de l'Etat: la cacherouth des lieux publics, le Chabbat, les conseils religieux dans les municipalités, les enterrements, les mariages et l'examen des candidats au

poste de rabbin. Pour les cinq années suivantes, il préside le grand tribunal rabbinique et dirige toute la juridiction rabbinique du pays.

Outre ses fonctions officielles, le rabbin est libre de fixer son emploi du temps comme il l'entend. Il peut à souhait se consacrer aux dossiers qui lui tiennent à cœur, et rencontrer les personnes de son choix, dès lors qu'il s'est acquitté des charges qui lui incombent.

Pour ma part, je choisis de me rallier à une cause qui, non seulement me semblait juste, mais qui était pour moi comme un sacerdoce. Je désirais panser les plaies humaines et reconforter les personnes qui souffrent. Je décidai donc dans le cadre de mes nouvelles fonctions de rendre visite aux malades, de soutenir les endeuillés, de reconforter les âmes en détresse et verser un baume sur leurs blessures. Ma sensibilité à la souffrance, et l'importance que j'y accordais en tant qu'homme et en tant que grand rabbin, trouvaient leur origine – me semble-t-il – dans les années de guerre que j'avais traversées, enfant, et qui, bien évidemment, m'avaient marqué de leur empreinte douloureuse. Souvent, un souvenir de ces années-là me revenait. Enfant, j'avais attrapé la rougeole. Je devais garder le lit et j'étais seul au monde. Naftali, lui, avait attrapé le typhus, et avait été mis en quarantaine à l'hôpital de Buchenwald. Nul n'était venu me voir, personne n'avait pris ma main ni n'avait demandé de mes nouvelles. Ce souvenir d'enfance me poursuit encore aujourd'hui, et c'est peut-être cette expérience malheureuse qui me pousse à visiter les malades et les endeuillés. Je me suis également fait un devoir d'assister aux cérémonies d'inauguration de nouveaux départements ou de services hospitaliers, afin d'encourager ceux qui y investissent leur argent et leur temps. Je me vouais aussi à la misère des femmes battues, et ne manquais pas non plus de me rendre auprès des familles où la mère avait été battue à mort... Je voulais comprendre comment le couple était arrivé à de telles extrémités, et tirer les leçons qui s'imposent.

Au lever, comme tout Juif croyant et pratiquant, je commence par réciter les bénédictions du matin, et par lire la *Beraiïta* – ce texte qui date de

l'époque de la Michna – qui énumère les commandements dont la récompense nous est promise dans ce monde-ci de même que dans l'au-delà: le respect du père et de la mère – *mitsva* que je n'ai jamais pu accomplir, hélas – la bienfaisance, se rendre de bonne heure à la synagogue ou à la maison d'étude, la prière du matin et celle du soir, recevoir des invités, soutenir financièrement une jeune mariée, rendre visite aux malades, accompagner un mort à sa dernière demeure, faire la paix entre les hommes et entre les époux et enfin, l'étude de la Torah, qui compte autant que les autres commandements réunis. Un homme qui répète cette prière, tous les matins, pendant soixante ans, finit automatiquement par se lier à chacun de ces devoirs, et à se sentir profondément concerné par la pratique de ces *mitsvot*. C'est pourquoi, il me semble que le Juif pratiquant est profondément épris de charité et de bienfaisance en général.

Pendant mon mandat au grand rabbinat, l'intifada commença, causant dans son sillage de très nombreuses victimes. Les hôpitaux étaient remplis de blessés qui, pour le restant de leurs jours, garderaient la cicatrice de leur traumatisme. Je rencontrais les victimes des attentats juste après la tragédie ou bien au cours de cérémonies de mariage ou de bar-mitsva. Je rendis visite aux blessés dans tous les hôpitaux d'Israël, de Soroka dans le sud à Haemek dans le nord, bien que la plupart des victimes furent hospitalisées à Jérusalem.

Parmi les innombrables récits de vie qui furent si tragiquement interrompus pendant les années d'intifada, il en est un qui m'émut profondément. J'avais déjà rencontré cette famille à l'époque où je dirigeais le rabbinat de Natanya. J'avais fait la connaissance de Yossef Friedman, un habitant de la ville, originaire de Hongrie. Grand érudit en Torah et homme de lettres, il avait monté de ses propres mains une usine de fabrication du vinaigre dans l'ancienne zone industrielle de la ville. Lui et son épouse étaient des rescapés de la Shoah. Ils avaient reconstruit leurs existences après la catastrophe et avaient fondé une famille. Yossef Friedmann assis-

tait aux cours de guemara que je donnais dans la synagogue Beth Méïr, et faisait des dons généreux à la communauté religieuse de la ville. Un jour, il me contacta pour me faire part du prochain mariage de sa fille aînée Tsira. Il m'invitait à célébrer le mariage, quoique notre amitié fut toute récente. Je lui demandai courtoisement qui était l'heureux prétendant et monsieur Friedman me confia que son futur gendre s'appelait Mordekhai Sreveshorder, dont la famille était originaire de Hollande et qui avait immigré seul en Erets. Ce nom hollandais si difficile à prononcer resta gravé dans ma mémoire.

Vingt ans plus tard, ma secrétaire au bureau du grand rabbinat de Jérusalem, me dit un jour, qu'un homme portant un nom impossible était en ligne, et qu'il souhaitait me rencontrer et me soumettre une quelconque question en matière d'éducation. Je pris aussitôt l'appel et je découvris que mon interlocuteur n'était autre que ce Motti Sreveshorder dont j'avais célébré le mariage de nombreuses années auparavant. Je l'invitai donc à venir me voir à mon bureau et je lui demandai des nouvelles de sa famille. Ils avaient eu de nombreux enfants et ils habitaient Talmon, dans la région du Benyamine. Il avait travaillé dans l'importation de produits chimiques en provenance de Hollande, et son épouse se rendait tous les jours à Jérusalem pour enseigner à Chema Kolenou, une école religieuse pour enfants malentendants. Avec le temps, il fut confronté aux difficultés du système éducatif *darfi* en Israël et avait entrepris de liquider son affaire d'importation pour ouvrir une école à Talmon. Il avait baptisé son Talmud Torah «*Noheg Ketson Yossefs*» (Qui mène Joseph comme un troupeau. Psaumes 80,2) en souvenir de son père, Yossef Sreveshorder, un des dirigeants de la Agoudat Israël de Hollande. Motti, qui souhaitait développer sa nouvelle «entreprise», m'invitait à me rendre dans son école afin de parler aux élèves et aux parents. «Si le grand rabbin d'Israël en personne se déplace jusqu'à Talmon pour parler à nos élèves, fit-il, alors d'autres parents voudront peut-être se joindre à nous.» Il ajouta qu'il avait impérativement besoin d'encouragement et de soutien, parce que son établissement connaissait



des difficultés financières et qu'il ne parvenait pas à honorer les salaires des enseignants. Bien évidemment, j'acceptai aussitôt.

Au mois d'Av 5761/Juillet 2001, près d'un an après le début de l'intifada, à deux heures de l'après-midi, un terroriste kamikaze fit irruption dans la pizzeria Sbarro, au cœur de Jérusalem. Le restaurant était bondé et quinze personnes trouvèrent la mort dans cet attentat atroce, tandis qu'une centaine d'autres furent blessées. A neuf heures, ce soir-là, je reçus un appel téléphonique chez moi, à Tel-Aviv, et la voix d'une jeune femme – étranglée par les sanglots – se fit entendre à l'autre bout du fil: «Je vous parle de l'hôpital Bikour Holim de Jérusalem. Vous souvenez-vous de Tsira Sreveshorder? Je suis sa sœur. Tsira a été tuée aujourd'hui, dans l'attentat du restaurant Sbarro. Son mari Motti aussi y a trouvé la mort. Ils avaient pris un jour de congé pour promener leurs enfants dans la capitale et à midi, ils se sont attablés à Sbarro pour manger une pizza. Trois enfants parmi les cinq qui étaient avec eux sont morts: Raaya, Avraham-Its'hak et 'Hemda. La plus jeune avait deux ans et la plus âgée, quinze. Les trois grands garçons étaient absents. Deux d'entre eux étaient à l'armée, le troisième ne les avait pas accompagnés à Jérusalem. Les deux plus jeunes filles, Léaleh et 'Hayaleh sont grièvement blessées et sont hospitalisées ici, à Bikour Holim.» J'étais sous le choc. Après quelques instants de silence, je demandai à mon interlocutrice si ses parents avaient appris le drame. Elle me répondit que ses parents étaient à Natanya, et que l'on avait dû appeler un médecin auprès d'eux, parce qu'ils avaient eu un malaise. Puisque j'avais célébré le mariage de Tsira et Motti, la famille me pria de prononcer un éloge funèbre pendant les funérailles qui devaient se tenir le lendemain, à dix heures du matin au Har Hamenou'hot.

Les mots sont trop faibles pour décrire l'enterrement de cette famille: le père, la mère et trois jeunes enfants. Les civières étaient côte à côte: deux étaient recouvertes d'un *talit* et les trois autres, du drapeau national. Croiser le regard de Léaleh – cette petite fille de dix ans qui fixait les cercueils où gisaient ses proches, alors que son propre corps était entièrement recouvert de bandages – était insupportable. Elle était là, allongée sur un bran-

card, avec, à ses côtés un médecin et une infirmière. Léaleh avait insisté pour assister aux funérailles de ses parents et de ses sœurs et frère. Les médecins le lui avaient autorisé, exceptionnellement. Ils craignaient en effet qu'en n'assistant pas aux obsèques, elle ne puisse jamais s'en remettre, et serait consumée par le remords, toute sa vie durant. Le cœur serré et rongé par l'appréhension, l'équipe médicale avait consenti à ce que la petite fille de dix ans, dont le corps était meurtri par les lésions, se rende sur un lit d'hôpital et son pied à perfusion, aux funérailles. Je lui faisais donc face et mon regard rencontra le sien. Je pouvais lire sur son visage l'abominable souffrance que ses plaies tant physiques que morales lui faisaient endurer. Je restai muet, tétanisé. La seule chose dont je fus capable à ce moment-là fut de pousser un terrible cri: «Jusqu'à quand? Jusqu'à quand ces impies, ô! Mon Dieu, jusqu'à quand ces impies se réjouiront-ils? Jusqu'à quand!» (Psaumes 94,3). Puis, je restai silencieux.

Après quelques minutes, m'armant de courage, j'entamai l'oraison funèbre en citant le Midrach: «Au sortir d'Égypte, après quatre générations d'esclavage et de décrets infâmes, le peuple juif gagne les rivages de la mer Rouge. Derrière, il est poursuivi par l'armée pharaonienne, sur les côtés le désert le menace et devant, la mer de Joncs. Ouza, l'ange de l'Égypte dit à la Cour céleste: «Maître du monde, Israël ne mérite pas un miracle et mes enfants – le peuple égyptien – ne méritent pas non plus de sombrer dans la mer. Quelle différence y a-t-il entre les uns et les autres? Ceux-ci ont servi les idoles de même que ceux-là.» A cet instant, Mikhaël – l'ange protecteur d'Israël – fait un signe à Gabriel et ce dernier s'envole pour l'Égypte, comme le précise le Midrach. Arrivé en terre égyptienne, l'ange retire d'une des murailles de Pitom et Ramsès, le corps d'un enfant juif que l'on avait emmuré au milieu de l'argile et de la boue. Quand les esclaves hébreux ne remplissaient pas leur quota de briques, les oppresseurs égyptiens s'emparaient des nourrissons juifs et comblaient les brèches de leur corps. Gabriel posa l'enfant sur la poitrine de Mikhaël qui, à son tour, le déposa sur le plateau de la balance, ce qui la fit pencher. Le cadavre de l'enfant séquestré qui était mort dans des conditions aussi atroces avait suffi à faire pencher favorablement la balance de tout le peuple. Que se

passé-t-il aujourd'hui dans la Cour céleste, alors que les âmes de Avraïmaleh, 'Hemdaleh et Raaya remontent au ciel? Cinq membres d'une même famille – cinq enfants. Motti avait quel âge? Et Tsira? Ils sont morts à la fleur de l'âge. Lui se souciait de l'éducation des enfants juifs et elle s'employait à instruire des enfants infirmes, et tous deux ont élevé seuls une si belle famille! Et voilà que ce merveilleux foyer a été anéanti!»

Deux jours après les funérailles qui s'étaient déroulées un vendredi, je me rendis à l'hôpital Chaaré Tsedek pour rencontrer les blessés de la pizzeria Sbarro. Une jeune fille de 16 ans, très gravement blessée, me raconta: «J'étais avec deux amies à Sbarro. Nous étions venues manger une pizza. Près de nous, il y avait une grande famille attablée, le père, la mère et les enfants. Ils avaient pris deux tables. Soudain, nous avons entendu une explosion terrible et nous avons vu des flammes immenses s'élever dans les airs. En un instant, j'ai senti que mon corps brûlait et j'ai entendu l'homme qui était assis près de notre table dire à ses enfants: «Les enfants, dites après moi à voix haute: *Chema Israël*... Ils ont répété après lui, puis ce fut le silence et je me suis réveillée à l'hôpital.» Cette image terrifiante ne me quittait plus. Motti Sreveshorder, qui savait que ses proches allaient rendre l'âme d'un instant à l'autre, que sa famille ne serait plus, s'était soulié que les derniers mots prononcés par ses jeunes enfants purs fussent ceux de la prière du Chema. Le drame de Sbarro me ramenait irrémédiablement à la Shoah, à l'image de mon père se dirigeant vers les chambres à gaz de Treblinka, entouré des membres des communautés de Piotrkow et de Presow avec, sur les lèvres, la prière du Chema.

Le lendemain de ma visite à Chaaré Tsedek, je me rendis auprès des enfants Sreveshorder restés en vie. Ils avaient décidé de passer les sept jours de deuil à Talmon, chez leurs parents. Pendant l'office de *min'ha*, une ambulance s'arrêta près de la maison. Léaleh, qui se déplaçait avec des béquilles, en sortit et s'engouffra dans la maison endeuillée. Elle avait insisté auprès des responsables de l'hôpital pour pouvoir passer une partie des sept jours de deuil en compagnie de ses frères. Après de nombreuses heures, il me fut particulièrement difficile de quitter les Sreveshorder. Au moment de sortir, je m'approchai de Léaleh. Je lui demandai comment al-

lait sa sœur qui était encore en soins intensifs. La petite fille me répondit qu'avant de sortir de Bikour Holim pour venir à Talmon, elle était descendue voir sa sœur 'Hayaleh, pour lui annoncer son départ. «Elle sait que vous avez parlé lors des funérailles de papa et de maman. Elle sait aussi, tout comme moi, que c'est vous qui les avez mariés. Nous vous avons toujours vu sur les photos dans les albums de mariage, et même grand-père Friedman a souvent parlé de vous. Elle m'a demandé de saluer de sa part toutes les personnes qui viendraient nous voir pendant le deuil, en ajoutant que certainement le rav Lau ne manquerait pas de nous faire une visite. Elle aimerait que vous alliez également la voir à l'hôpital. «Dis-lui que tout comme il y a une *mitsva* de consoler les endeuillés, il y en a aussi une qui concerne les malades. Demande-lui de venir me voir aussi» m'a-t-elle dit.»

La première chose que je fis donc le lendemain matin fut de me rendre au chevet de 'Hayaleh, à l'hôpital. Son visage était entièrement brûlé, ses bras et ses jambes étaient fracturés, et malgré les quantités de morphine qu'on lui injectait, ses souffrances étaient indicibles. Je me sentis soudain terriblement impuissant devant cette petite fille. Je cherchai mes mots. Que lui dire? Comment parler à une enfant, dans de telles circonstances? Spontanément, sans réfléchir, je me mis à lui raconter une histoire, sans lui révéler le nom du héros.

«Je connais un petit enfant de huit ans, qui n'a ni père ni mère. Contrairement à toi qui as, grâce à Dieu, un grand-père et deux grandsmères – lui, n'avait qu'un seul frère, jusqu'à ce qu'il arrive en Terre Sainte, et qu'il découvre qu'il en avait un autre. Toi, tu as encore trois grands frères et une sœur.

«L'enfant qui est arrivé en Erets ne connaissait pas un seul mot d'hébreu. Il était seul au monde et ne connaissait personne, en dehors de son frère aîné. Toi, tout le monde te connaît, tout le monde t'aime. Dans tout le pays, on a entendu parler de la terrible tragédie qui a frappé ta famille et de toutes parts, on t'envoie des messages d'amour. Tout le monde attend avec impatience que tu te remettes sur pied et que tu sortes de l'hôpital en bonne santé. J'ai entendu que le premier ministre est venu te voir en per-

sonne à l'hôpital, et que la ministre de l'Education t'a offert un ours en peluche. Hier, je me suis rendu chez toi à Talmon, pour les sept jours de deuil. J'y ai rencontré monsieur Moché Katsav, le président de l'Etat. Toutes ces visites sont des marques d'affection et d'amour pour vous. Mais l'enfant de huit ans dont je te parle, presque personne ne l'attendait à son arrivée en Terre Sainte, presque personne ne savait qu'il existait, on ne le connaissait pas dans les plus hautes instances de l'Etat, et certainement, il n'était pas aussi aimé que toi. Il est arrivé en Israël dans l'indifférence générale. Mais, malgré tout, il a réussi à s'en sortir, il n'a pas baissé les bras, il ne s'est ni lamenté ni plaint de son sort. Il avait à cœur de construire sa nouvelle vie dans ce nouveau pays, de la meilleure façon possible.»

A cet instant, 'Hayaleh me dit: «Je sais bien, cet enfant c'est vous-même.» Elle m'avait surpris. «Alors, lui répondis-je, prends exemple sur mon histoire personnelle.» Notre conversation fut assez brève. Les circonstances ne s'y prêtaient guère. Un bataillon de médecins et d'infirmières s'activait autour du lit de la petite fille. Qui plus est, 'Hayaleh avait du mal à soutenir une conversation tant elle était faible. Quoique bref, cet entretien avait arraché des pleurs dans la chambre et les yeux étaient rougis par les larmes.

Au bout de quelques mois, je fus invité à célébrer le mariage du grand frère Sreveshorder. La cérémonie fut aussi émouvante que difficile. Le jeune marié n'avait plus ni père ni mère, de sorte que ce furent les grands-parents Friedman et la grand-mère Sreveshorder de Hollande, accompagnés des oncles et des tantes, qui le conduisirent sous le dais nuptial, tandis que tous pleuraient. Des larmes de tristesse se confondaient aux larmes de joie. A un moment donné, la petite 'Hayaleh et Léaleh sa grande sœur s'approchèrent de moi. Si je ne les avais pas vues pleurer, elles aussi, je ne les aurais pas reconnues. Etaient-ce là les deux petites filles qui, peu de temps auparavant, étaient devenues orphelines, de père et de mère? Etaient-ce là les sœurs très grièvement blessées qui avaient survécu à leurs trois sœurs et frère, tués dans l'attentat Sbarro? Ce soir-là je découvris de merveilleuses petites filles, qui savaient encore se réjouir. Je savais qu'elles s'en sorti-

raient, comme cet enfant dont j'avais conté l'histoire à 'Hayaleh, lorsque son corps était couvert de plaies béantes.

Cette présence réconfortante, je ne l'offrais pas uniquement à ceux de mon peuple, dans leurs guerres ou dans leur détresse.

Sept petites filles de Beth Chemech avaient été tuées par un soldat jordanien lors d'une excursion à Naharaïm. Quand j'arrivai le lendemain à Beth Chemech chez les familles endeuillées – comme j'en avais pris l'habitude à chaque tragédie – tout le monde ne parlait que d'une chose: la visite que le roi de Jordanie avait faite la veille à ces familles, afin de présenter humblement les excuses de son peuple. Le roi Hussein avait fait spécialement le déplacement en Israël et s'était agenouillé devant les parents de chacune des petites victimes pour leur demander pardon. Il regrettait ce crime perpétré par un soldat de son armée qui avait tiré sur ces filles innocentes. Ce geste tout à fait exceptionnel et très symbolique de la part du roi hachémite toucha profondément les familles des victimes, de même que l'ensemble du peuple d'Israël. Le roi de Jordanie avait indéniablement fait preuve de courage et de noblesse.

J'admirai moi aussi ce geste, qui n'avait nullement été motivé par des considérations politiques, mais qui émanait plutôt de la grande sensibilité de ce souverain. J'avais beaucoup entendu parler de cet homme et je m'intéressai – comme tout citoyen israélien – aux initiatives qu'il avait prises en faveur de la paix. Je l'ai vu signer avec Its'hak Rabin *zal* les accords de paix entre Israël et la Jordanie, dans la Arava, en présence de Bill Clinton et de Ezer Weizmann. Plus tard, j'eus l'occasion de lui serrer la main et d'échanger avec lui quelques mots lors de ses visites à Tel-Aviv, que ce soit sur les pistes de l'aéroport Dov ou au centre hospitalier Soraski, à l'occasion d'une cérémonie organisée en souvenir du regretté Its'hak Rabin *zal*.

Vers la fin de sa vie, le roi eut un cancer et fut hospitalisé aux Etats-Unis, à la clinique Mayo, un centre hospitalier de Rochester. Je devais au

même moment, aller à Chicago, pour un jour seulement. Je décidai de me rendre au chevet du roi de Jordanie, à l'hôpital, pour lui transmettre les vœux de guérison de tout le peuple d'Israël. Je fis part de mes projets au ministère des Affaires étrangères et Efraïm Halévy – alors ambassadeur d'Israël en Jordanie – servit d'intermédiaire auprès de la famille royale. Les proches du roi furent touchés de mon offre, mais ils me firent savoir – par le truchement de l'ambassadeur – que ce jour-là le roi devait commencer une nouvelle série de traitements chimiothérapeutiques. Comme il avait perdu tous ses cheveux, il refusait de recevoir quiconque, à part sa famille proche. Evidemment, je compris ce refus et respectai sa décision.

A Chicago, le téléphone cellulaire que l'on avait mis à ma disposition se mit à sonner. Heiman El Majali, le chef du cabinet et homme de confiance de Hussein était en ligne. Il était responsable de l'emploi du temps de Son Altesse et accompagnait le roi dans chacune de ses rencontres. Il me donna le titre de «*Oakham akbar* – le grand sage Lau». Le souverain hachémite avait appris que je me trouvais aux États-Unis et que je m'étais proposé de lui rendre visite à la clinique. «Le roi est un homme pieux. Il croit en vos prières et en vos bénédictions. Il a été fâché d'apprendre que son entourage vous a éconduit. Il est vrai qu'il n'est pas en mesure de recevoir tout le monde, et il n'est pas non plus disposé à se faire photographier. Il souhaiterait laisser de lui le souvenir de son prestige et de sa gloire, plutôt que celui de l'homme malade qu'il est aujourd'hui. Mais il tient à vous rencontrer, monsieur le grand rabbin, et il ne renoncera jamais à vos prières.» El Majali me demanda quand je comptais me rendre à Rochester. Sans hésiter, je lui répondis que je serais à la clinique dès le lendemain. Le secrétaire privé du souverain ajouta, avant de conclure, que je serais attendu par le roi et lui-même. Je ne sais trop comment, mais avant de quitter la Terre Sainte, j'avais eu comme une intuition. J'avais emporté avec moi un volume du *Tanakh*, en version bilingue – hébreu-anglais – sous reliure de cuir blanc. C'était un cadeau personnel que je voulais offrir au roi de Jordanie.

Le lendemain, jour de Roch ‘Hodech Eloul 5758 – le 23 août 1998 – je me rendis à la clinique Mayo. Je fus introduit dans une chambre mitoyenne à celle du roi Hussein – et j’attendis. Soudain, le roi en personne entra dans la pièce, tirant derrière lui le pied à perfusion. Sur le pyjama de l’hôpital, il avait enfilé la veste d’un costume. Il me serra la main avec chaleur, tandis que sur son visage je distinguai un léger sourire. Il s’excusa d’apparaître devant moi sans cravate. Nouer une cravate sur les vêtements de l’hôpital n’était pas aisé. Or, comme il savait que l’on ne recevait pas un grand rabbin dans cet accoutrement, il me faisait l’honneur de porter une veste sur son pyjama. Après ces explications, il sourit. Je lui rendis son sourire et nous prîmes place pour une entrevue, qui allait durer quarante minutes. Vers la fin de l’entretien, je lui remis le *Tanakh*. Sur la page de couverture, j’avais écrit un verset du livre de Jérémie: «Guéris-moi, Seigneur et je serai guéri, sauve-moi et je serai sauvé, car Tu es l’objet de mes louanges.» Au nom de tout le peuple d’Israël, avais-je ajouté, qui vous estime et qui apprécie les efforts que vous avez faits en faveur de la paix. Je prie pour votre santé et je vous souhaite un prompt et complet rétablissement.» Le roi Hussein prit le *Tanakh* et, après avoir lu la dédicace, il le porta à ses lèvres et l’embrassa. Il ferma les yeux et je pus lire sur ses paupières pincées, la souffrance. Il souleva le livre au-dessus de sa tête et je vis que ses yeux, bien que fermés, étaient humides. Il embrassa à nouveau le *Tanakh* et dit:

«*Hakham akbar*, avez-vous des enfants?» Je répondis par l’affirmative.

– Et des petits-enfants?

– A nouveau, j’acquiesçai.

– Ils habitent tous Israël?

– Bien entendu, répondis-je.

– Je vous fais la promesse, au nom d’Allah, que s’il m’accorde de vivre encore, s’il me rend mes forces, je me consacrerai jusqu’à la fin de mes jours à cette cause juste et exaltante, afin que vos petits-enfants et les miens puissent vivre ensemble, en paix et en bon voisinage. J’en avais fait la promesse à un homme que j’aimais et que je vénérerais même, un grand combattant, un homme fort et vigoureux, Its’hak Rabin.»



Le roi Hussein parlait d'une voix faible mais assurée. Je le remerciai et ajoutai: «Je vous faisais face lors des obsèques d'Its'hak Rabin au mont Herzl. Les mots que vous avez prononcés ce jour-là sortaient du plus profond de votre être.» Le roi, hochant doucement la tête, poursuivit: «Je l'aimais pour sa droiture et son courage.» Puis, à ma grande surprise, le roi se mit à parler de moi: «Je connais votre passé, et je sais ce que vous avez traversé lorsque vous étiez enfant. Je sais que pour vous, la vie est une valeur suprême. C'est peut-être au nom de cette valeur que vous êtes venu me voir aujourd'hui. Je fais le serment qu'à mon retour en Jordanie je ferai tout pour rétablir définitivement la paix entre nos deux peuples!» J'espérais lui apporter quelque réconfort et je lui dis avant de le quitter: «La clinique Mayo est aujourd'hui votre nouveau combat. Vous avez toujours su faire preuve de courage, de fermeté et de vigueur. Il vous faut à présent lutter contre la maladie et réunir dans cette bataille le gros de vos forces ainsi que toutes vos ressources.» A ces mots, le roi eut, à nouveau, un sanglot.

Après l'entretien, il insista pour me raccompagner à l'ascenseur. Il marchait lentement, péniblement, avec la perfusion plantée dans les veines de son bras et sa veste élégante sur le pyjama. Il nous fallut traverser le couloir et longer les salles réservées aux médecins, aux infirmières et à l'escorte du souverain. «Vous êtes un *Oakham akbar*, je vous dois du respect, je suis un homme croyant.» fit-il. Dans ces instants si difficiles, il faisait les plus grands efforts pour garder sa contenance royale. Il tenait à ce que son allure et ses propos portent encore la marque de son statut. Il ne se laissait pas abattre. Loin de s'apitoyer sur son sort, il avait décidé de combattre le cancer qui rongait son corps. Hélas, six mois plus tard, la maladie l'emporta. Heiman El Majali, son fidèle chef de cabinet, pria l'ambassadeur d'Israël à Hamann de me contacter pour m'inviter à me joindre à la délégation israélienne qui devait assister aux funérailles du souverain. Il avait même précisé que le roi n'avait pas cessé de parler de ma visite à la clinique Mayo. «Le *Tanakb* que vous lui avez offert fut à ses côtés jusqu'à ses derniers instants.»

Après les obsèques, Abdallah – le fils du roi défunt – s'apprêta à recevoir des différents dignitaires venus assister à l'enterrement, les vœux

pour son intronisation. Je fus, incidemment, le troisième à lui présenter mes vœux, après le Président syrien, Hafez El Assad et le Président français, Jacques Chirac. Je profitai de l'occasion pour lui dire que je lui souhaitais de suivre les traces de son père et d'œuvrer en faveur de la paix. Il confirma ce que m'avait appris El Majali, qui se trouvait alors à ses côtés, et me dit que son père n'avait cessé de parler de ma visite à Rochester. Il n'avait pas non plus la moindre hésitation quant à sa volonté de poursuivre la route tracée par son père qui mènerait, l'espérait-il, vers une paix véritable. Je lui remis une lettre où on le félicitait pour son accession au trône, et où on le priait de mettre à profit ses relations avec les pouvoirs iraniens, afin de faire libérer les Juifs innocents détenus à Chiraz.

En automne 1997, dans l'après-midi, j'étais en route pour Tel-Aviv. La radio annonça que l'ambassadeur d'Égypte en Israël, Mohamed Bassiouni, venait de se faire hospitaliser à Ikhilov. L'ambassadeur avait eu un malaise cardiaque, et avait été transporté d'urgence à l'hôpital afin d'y subir un pontage. Je demandai aussitôt à Rouvi, mon fidèle chauffeur, de m'y conduire. J'avais rencontré l'ambassadeur égyptien à diverses occasions. Je souhaitais lui rendre visite pour lui exprimer ma sympathie. Quand j'arrivai à la porte de sa chambre, il venait juste de sortir du bloc opératoire et était en phase de réveil. Je demandai donc à son entourage de lui transmettre mes vœux de prompt rétablissement et leur annonçai que je reviendrais le lendemain. Alors que je m'apprêtais à sortir, j'entendis que l'on m'appelait: «*Chief rabbi! Chief rabbi!*» Nagoa Bassiouni, l'épouse de l'ambassadeur, qui avait reconnu ma voix derrière le barrage des gardes du corps postés à l'entrée de la chambre, me pria de venir au chevet de son mari. L'ambassadeur était encore endormi, je préférerais donc partir, mais elle insista pour que je reste malgré tout. Elle était bouleversée. Son époux étant un homme de foi, il avait besoin de mes prières. Elle écarta gentiment la barrière des vigiles et se fraya un chemin jusqu'à moi. Devant tant d'insistance et malgré mes hésitations, je ne pus lui refuser. Je craignais qu'en se réveillant, le malade – qui sortirait progressivement de sa torpeur – ne découvre, au-delà des tuyaux auxquels il était branché, la figure d'un homme grand de

taille, tout de noir vêtu, du chapeau à la veste, et que cette première image ne lui cause encore une attaque. Evidemment, c'était bien la dernière chose que je souhaitais. Je me résignai cependant à entrer dans la chambre et je demeurai près du lit, avec, en face de moi, l'épouse de l'ambassadeur et son garde du corps. Bassiouni ouvrit lentement les yeux et, m'apercevant, il eut un grand sourire comme s'il voulait me dire: «*Oakham akbar*, bénissez-moi.» Je répondis immédiatement à cette requête implicite et lui souhaitai un prompt rétablissement. Un mois plus tard, je reçus, à mon bureau, un coup de téléphone de Mohamed Bassiouni. Celui-ci désirait me rencontrer. Il arriva à Jérusalem dans l'heure et se présenta aux services du grand rabbinat avec, en main, une lettre personnelle du Président égyptien, Hosni Moubarak, qui m'était adressée. Ce dernier m'invitait à son palais présidentiel le lendemain, le 18 Kislev 5758/17 décembre 1997. J'étais perplexe. N'étant ni un homme politique, ni même un homme d'Etat, cette invitation m'interpellait. Mohamed Bassiouni sourit et me confia: «Vous n'êtes pas sans savoir que de nombreuses personnes en Egypte souhaitent me voir remplacé. Je suis resté trop longtemps en poste en Israël à leur goût. Assurément, j'ai passé 18 ans à Tel-Aviv! Et durant toutes ces années, mes supérieurs au Caire ont maintes fois cherché à me démettre de mes fonctions. Aujourd'hui encore, l'actuel ministre des Affaires étrangères m'en fait la menace. Heureusement, j'ai un ami dans l'entourage du Président Moubarak en la personne de Oussama El-Baz. Après mon intervention, il y a un mois à peine, j'ai raconté à cet ami que vous étiez la première personne que j'avais vue à mon réveil. Quand la question de mon remplacement fut à nouveau soulevée, Oussama El-Baz rapporta ce détail à 'Hosni Boubarak, afin de lui montrer combien ma présence était appréciée chez vous. En effet, j'avais même reçu, selon ses dires, la visite du grand rabbin de l'Etat, qui s'était déplacé depuis Jérusalem – et qui fut d'ailleurs le premier à se dépêcher à mon chevet, à me serrer la main et à prier pour ma guérison complète. Moubarak était stupéfait et dit: «Un homme tel que lui, je voudrais le connaître.» El-Baz lui répondit: «Alors, invitez-le.»

Avant mon départ, je fus contacté par Ariel Sharon alors ministre des Affaires étrangères. «J'ai appris, me dit-il, que vous allez rencontrer le Président Moubarak. Pouvez-vous me rendre un service? Un citoyen israélien du nom d'Azam Azam est emprisonné au Caire, alors qu'il n'a commis aucun crime. Pourriez-vous en toucher un mot à Moubarak et le convaincre de libérer Azam? Peut-être qu'un dirigeant religieux tel que vous réussira à l'émouvoir!»

Le lendemain, je partis donc pour Le Caire. L'ambassadeur Bassiouni, qui n'était pas encore entièrement remis de son attaque, ne put malheureusement pas m'accompagner. La ville du Caire s'était préparée à ma visite. Dans les rues que je traversai, la circulation avait été arrêtée. Les passants intrigués se pressaient sur les trottoirs et regardaient défiler les voitures officielles. Moubarak me confia, lors de notre entretien, que 10'000 agents avaient été dépêchés dans les rues de la ville afin d'assurer, ce jour-là, ma sécurité. Je fus stupéfait. «Si nous avons laissé la voie libre à ceux qui vous veulent du mal, ou à ceux qui s'opposent à la paix dans le conflit israélo-arabe, expliqua le président égyptien, et si, à Dieu ne plaise, il vous arrivait quelque chose – surtout à un homme tel que vous – je ne pourrais pas m'en remettre. Je me dois de prendre toutes les mesures afin d'éviter le moindre incident, le plus infime soit-il.»

Quelque vingt personnes assistèrent à notre entrevue: l'ambassadeur d'Israël en Egypte, Tzvi Mazel, le consul général, Koubi Barouch, ainsi que trois membres du grand rabbinat qui m'avaient accompagné. Les autres étaient des Egyptiens. L'entretien se prolongea pendant près d'une heure et demie, et se déroula en anglais. Moubarak prit en premier la parole. «Israël a un nouveau chef de gouvernement, Benjamin Natanyahou» dit-il. Je confiai au président égyptien que je n'étais guère un homme politique et que je ne me réclamaï d'aucune appartenance partisane. J'ajoutai que – indépendamment des opinions politiques de notre premier ministre – le peuple d'Israël était las des guerres et aspirait plus que tout à la paix avec ses voisins. Pour preuve, je soulignai que Natanyahou, cet homme de droite, avait justement été celui qui avait rendu la ville de Hébron aux Palestiniens. Chimon Perez avait signé les accords d'Oslo, mais celui les met-

tait en pratique, n'était autre que Benjamin Natanyahou. Le silence se fit dans la pièce. Je me demandai si mes propos, qui pourtant ne présentaient aucune ambiguïté, avaient fâché le président, et quelle serait sa réaction. «Vous avez raison!» fit finalement Moubarak, en rompant le silence de sa voix tonnante.

Soulagé, je lui racontai ensuite ce que nous – les grands rabbins de l'ère Rabin – avions fait après le massacre au tombeau des Patriarches, afin de permettre aux Juifs comme aux musulmans de prier sur les lieux. Nous avons instauré des jours de visite séparés: 10 jours par an, seuls les musulmans étaient autorisés à y prier et 10 autres jours, c'était le tour des Juifs. Et pour les 345 autres jours, chaque communauté possédait des entrées et des lieux de prière séparés.

Or depuis le massacre du jour de Pourim 5754 – en mars 1994 – jusqu'à notre rencontre au Caire – en décembre 1997 – pas un seul incident ne fut relevé au caveau des Patriarches. Cette expérience concluante témoignait, de mon point de vue, de la bonne volonté des deux parties de vivre dans une entente cordiale. La paix était possible.

Je profitai de l'entretien pour soulever un point qui m'était tout aussi cher: un Sefer Torah avait été pris par les Egyptiens pendant la guerre de Kippour dans un poste militaire de Tsahal et se trouvait au Musée de la guerre en Egypte. J'expliquai au président le sens et la valeur inestimable d'un Sefer Torah pour les Juifs, pourquoi ce rouleau de la Torah ne pouvait être employé comme un outil de guerre ni de propagande, et pourquoi il ne convenait pas de l'exposer comme le symbole d'une victoire militaire dans un musée qui se consacrait à la guerre. Le président accepta d'étudier la question. J'étais personnellement lié à l'histoire de ce Sefer Torah détenu au Caire. Il avait été capturé par les Egyptiens dans un poste avancé de Tsahal. Ce rouleau de la Torah était assez ancien et venait de Roumanie. Il avait traversé la Shoah et avait été remis au ministère israélien des Cultes qui, à son tour, l'avait transmis au grand rabbinat militaire. Le Sefer Torah fut confié aux soldats de ce poste avancé pour les prières de Kippour de l'année 5734.

D'ailleurs, des années plus tard, je participai à la cérémonie de remise de plus de 300 Sifré Torah et Meguilot – complètes ou partielles – qui

avaient «survécu» à la Shoah et qui étaient restés pendant 60 ans à Vilnius. Le premier Sefer Torah qui nous fut rendu, je le ramenai moi-même à Jérusalem.

J'évoquai également la question d'Azam Azam. Moubarak avait décidé d'une procédure et ne désirait pas s'appesantir sur les détails de l'affaire lors de notre entrevue, mais le consul Koubi Barouch en possédait le compte rendu. A mon retour, j'en informai le ministre des Affaires étrangères, Sharon et les membres de la famille Azam.

Vers la fin de notre entrevue, Moubarak me fit une requête. Il introduisit ses propos en précisant qu'il était laïc, mais qu'il souhaitait me faire rencontrer le docteur Mohamed Tantaoui, grand mufti d'Égypte et doyen de l'université El Azhar au Caire. Je ne fus guère surpris par une pareille demande. J'avais moi-même confié à Mohamed Bassiouni, qui m'avait transmis l'invitation de Moubarak, que je désirais rencontrer cet homme.

Nous nous rendîmes donc auprès du cheikh d'El Azhar. La rencontre se tint dans le bureau du doyen, dans un bâtiment assez ancien et sombre sur le campus qui, à ce moment-là, était pratiquement vide. Nous étions cinq dans la pièce: le cheikh lui-même – Mohamed Tantaoui – son adjoint, le cheikh Zafzaf, que j'avais rencontré à différents colloques en Europe et aux États-Unis, l'ambassadeur d'Israël en Égypte, Tzvi Mazel, qui faisait alors office d'interprète entre le cheikh et moi-même, ainsi que Koubi Barouch qui prenait des notes pour le compte du ministère des Affaires étrangères. La conversation dura près d'une heure et demie. L'université El Azhar formait les imams, les muftis et les caïds de la communauté sunnite musulmane. Soudain, je me rendis compte que le soleil allait se coucher. J'avais promis de participer à l'office de *min'ha* dans la synagogue *Chaaré Chamaim* du Caire, l'unique synagogue en terre d'Égypte où l'on pouvait encore trouver un *minyán* ou presque. Je savais que les Juifs cairotés m'attendaient avec impatience. J'en fis donc part au cheikh d'El Azhar et le remerciai de l'entretien chaleureux qu'il m'avait accordé tout en m'excusant de devoir interrompre cette conversation. Puis, avant de quitter son bureau, je l'invitai, par politesse, à me rendre cette visite, à Jérusalem et je lui

promis de lui faire un accueil digne de celui que l'on m'avait offert en Égypte. Mais sa réponse fut aussi brève qu'univoque: «A condition que sur mon passeport apparaisse le tampon de l'Etat palestinien. Je ne suis pas disposé à voir mon passeport affublé de l'emblème de l'Etat hébreu.» Je ne me laissai guère impressionner par ses propos extrémistes et ajoutai avec obstination: «En quoi ce tampon vous dérange-t-il? Mon passeport porte le cachet égyptien et je suis fier d'avoir pu rencontrer le Président Hosni Moubarak. Nous parlons d'amitié et de bonne entente entre les peuples et toute tentative de faire progresser la compréhension mutuelle et la paix mérite nos bénédictions.» Mais Mohamed Tantaoui ne voulut rien entendre. Il voyait dans Jérusalem une ville que les Israéliens avaient ravie aux musulmans. Je ne pus m'empêcher d'ajouter: «Sachez qu'avant de venir vous voir, j'ai pris quelques renseignements. On m'a dit que vous avez passé un doctorat et que vous avez rédigé votre thèse sur les Juifs et le judaïsme dans le Coran. Je suppose donc que vous connaissez non seulement l'Islam, mais aussi le Judaïsme. Moi, je connais le Judaïsme, bien que je ne connaisse pas l'Islam. C'est pourquoi, permettez-moi de vous poser une question: combien de fois le mot Jérusalem apparaît-il dans le Coran? On y parle, me semble-t-il, de la ville sainte d'El-Kods! Certainement, le livre fondateur de l'Islam parle d'une ville aussi sainte que Jérusalem, dont vous invoquez également l'appartenance.» Le cheikh me regarda longuement et se tut. Je poursuivis: «Chez nous, dans le *Tanakh*, le mot Yerouchalaïm – Jérusalem n'apparaît pas seulement une ou deux fois, mais 821 fois! Voyez-vous, c'est bien la preuve de l'importance qu'a cette ville dans la croyance juive. Il n'est pas un livre dans le *Tanakh* ni même un domaine de la pensée juive – ou peu s'en faut – où le mot Jérusalem n'est pas mentionné. Notre religion nous impose de permettre l'accès de nos lieux saints à tous les peuples et aux autres croyances comme le proclame le prophète Isaïe au chapitre 56: «Je les amènerai sur Ma sainte montagne, Je les comblerai de joie dans Ma maison de prières, leurs holocaustes et les autres sacrifices seront les bienvenus sur Mon autel; car Ma maison sera dénommée Maison de prières pour toutes les nations.» Mais en ce qui concerne la

souveraineté de Jérusalem et du lien historique qui la lie au peuple juif, le nombre 821 est assez éloquent. Alors, je vous demande à nouveau, combien de fois le nom Jérusalem apparaît dans le Coran?» Le cheikh s'enferma dans un mutisme obstiné. «Je peux le deviner, fis-je, tandis qu'il me regardait sans rien dire. Peut-être que, tout simplement, le Coran n'en fait aucune mention?» Zafzaf, son adjoint opina du bonnet. Et, avec ce hochement de tête inoubliable, je quittai l'université et m'empressai de regagner la synagogue pour la prière de *min'ha* en compagnie des quelques Juifs du Caire, avec le sentiment, que, nonobstant les relations de paix entre Israël et l'Égypte, la route était encore bien longue. Tant que des hommes, des partis et des groupements s'obstineront dans leur refus de reconnaître l'existence de l'État juif, la paix durable et sincère sera bien difficile à imposer.

Ariel Sharon me raconta par la suite qu'un journal d'Oman avait fait paraître une caricature où l'on voyait deux porcs s'entretenir. Sur l'un d'eux, on avait dessiné le croissant et sur l'autre, l'étoile de David. En légende, on avait écrit: «La rencontre du cheikh El Azhar avec le *Oakham akbar*» L'incident de cette caricature arriva aux oreilles de Moubarak. Indigné par l'offense impertinente faite à son cheikh, il ordonna sans attendre qu'une amende soit infligée et prélevée directement sur la carte bancaire des visiteurs omanais en Égypte...



## Its'hak Rabin – un pont s'est effondré

Its'hak Rabin fut assassiné un samedi soir, à la sortie du Chabbat, le 11 Hechvan 5756/4 novembre 1995. Le 11 Hechvan, c'est aussi la date du décès de notre mère Rachel, et c'est également le jour où la communauté de Piotrkow fut anéantie par les nazis à Treblinka. Parmi les 28'000 martyrs de Piotrkow et de ses environs, il y avait mon père et mon frère Chmouel Its'hak. Cette année-là, j'avais assisté, comme chaque année, à la cérémonie en souvenir des victimes juives de Piotrkow, au Beth Hassofer de Tel-Aviv, où se réunissaient les enfants et les petits-enfants des Juifs assassinés par les nazis. Quand je retournai chez moi, il était déjà dix heures du soir passées. Je reçus un coup de téléphone du père de ma belle-fille, le rav Its'hak Ralbag de Jérusalem. Il m'annonça que l'on venait de tirer sur Its'hak Rabin et que celui-ci avait été transporté à l'hôpital Ikhilov. Cette nouvelle me stupéfia. Sans même savoir si Rabin était mort ou vivant, et qui était l'auteur de ce crime ignoble, je me précipitai à Ikhilov. Toutes sortes de réflexions se bouscuaient dans mon esprit, persuadé qu'il s'agissait d'un attentat terroriste. J'arrivai au deuxième sous-sol de l'hôpital en sept minutes à peine. Les médecins s'affairaient autour de Rabin. Son épouse Léa et sa fille Dalia s'étaient cloîtrées dans la salle des infirmières. Je me joignis aux personnes qui s'étaient attroupées dans la salle d'attente. Il y avait là Chimon Perez, le chef d'état-major Amnon Lifkin Cha'hak, Eytan Haber, Chimon Cheves, Haïm Ramon, Nissim Zvili du parti travailliste, l'ambassadeur des Etats-Unis Martin Indik, le secrétaire du gouvernement Chmouel Hollander, Avi Benayahou, le porte-parole de Rabin et ministre de la Défense et enfin les chauffeurs, Dameti et Charabi. A un certain moment, nous avons cru que Rabin était sauvé: le directeur de l'hôpital était entré dans la salle d'attente et nous avait annoncé qu'à la lecture de l'électrocardiogramme, Rabin avait montré des signes de vie. Hélas,

quelques minutes plus tard, les trois grands pontes en blouse blanche qui s'étaient acharnés à ranimer le chef du gouvernement quittèrent la salle d'opération. Sans se concerter, ils hochèrent la tête ensemble, en silence, de droite à gauche: ils ne pouvaient plus rien pour Its'hak Rabin. Le chef du gouvernement était mort. Nous avions entre-temps reçu des fragments d'informations sur l'identité du meurtrier. On parlait d'un jeune Israélien et, dans le secret de nos pensées, nous espérions qu'il n'était pas juif. Même quand on nous annonça qu'il étudiait à l'université Bar Ilan, nous ne pouvions toujours pas croire que l'assassin de Rabin était des nôtres. Lorsque nous eûmes enfin la certitude que les trois balles avaient été tirées par un étudiant en droit du nom d'Ygal Amir, je dis à la personne qui se trouvait près de moi que l'on n'avait pas uniquement assassiné un ami et un dirigeant, mais qu'avec ce meurtre, le dernier pont qui avait relié les différents segments de la société israélienne s'était effondré. Rabin avait su rassembler la droite et la gauche, les religieux et les laïcs autour d'un projet commun, et voilà que ce crime venait saper les bases de cette union si difficile à obtenir.

J'étais encore à l'hôpital quand Chimon Perez – sans départir de son flegme habituel – me demanda si l'enterrement pouvait être repoussé. Je lui répondis que s'agissant des obsèques d'un chef de gouvernement, il était possible de retarder de 24 heures les funérailles et d'attendre l'arrivée des hommes d'Etat qui souhaiteraient assister à l'enterrement<sup>58</sup>. Chimon Perez devait l'expliquer à Léa Rabin et il me pria de l'accompagner auprès de l'épouse du premier ministre défunt. Léa Rabin versait toutes les larmes de son corps. Perez lui dit: «Le rav Lau prétend que nous pouvons enterrer Its'hak lundi afin de permettre aux dirigeants étrangers d'assister aux obsèques...» Léa l'interrompit aussitôt. Cela importait peu. «Faites ce que vous voulez, pour moi, cela n'a plus d'importance. Its'hak n'est plus et c'est tout mon univers qui a été anéanti.» Perez me tira par la main vers le couloir. Martin Indik était au téléphone. Le chef de la diplomatie informa l'ambassadeur de la date qui avait été fixée pour les obsèques et, quand ce dernier acheva sa conversation téléphonique, il nous annonça que le Président

---

58 Ndt: Selon la loi juive, il ne faut pas attendre pour enterrer un mort.

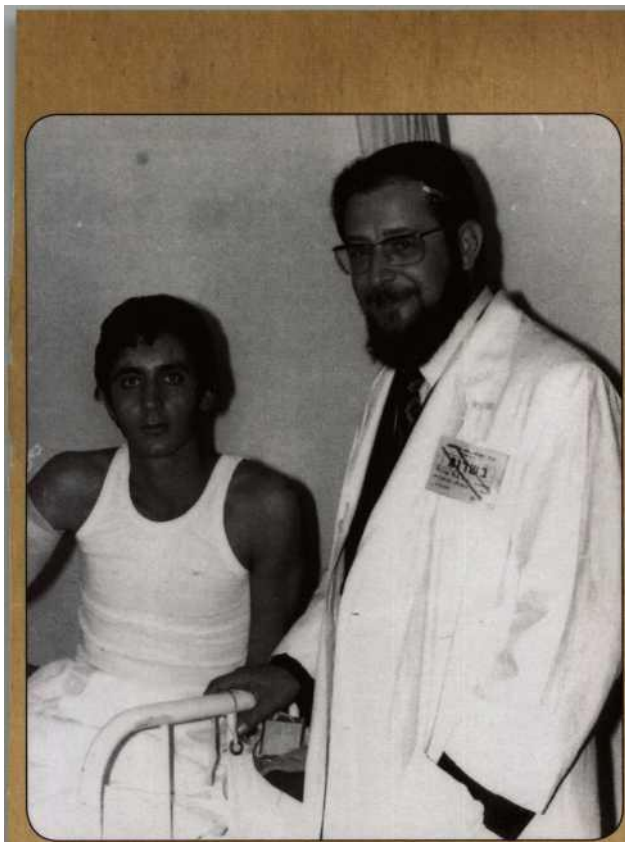
américain Bill Clinton en personne assisterait aux funérailles. L'annonce de cette nouvelle encouragea par la suite de très nombreux hommes d'Etat à faire de même, et parmi eux, le Président Moubarak et le roi Hussein de Jordanie.

Quand je quittai l'hôpital, je fus assailli par des journalistes avides de recueillir mes impressions sur cet assassinat. Il était encore trop tôt pour faire l'oraison de Rabin, mais il était toujours assez tôt pour dénoncer les menaces de guerre civile dont je pouvais humer les relents, et dont les tambours semblaient déjà gronder. J'espérais me tromper.

Avant les obsèques, je fus contacté par Ilana Dayan, une journaliste d'Arouts 2. Elle voulait consacrer une émission spéciale à la disparition tragique du premier ministre, et désirait m'interroger sur nos relations. Ce fut une des rares fois où il me fut particulièrement difficile de parler. Les larmes étrangeaient ma voix.

Comme pour tout citoyen israélien, Its'hak Rabin était pour moi cet homme de guerre qui avait gravi tous les échelons de la hiérarchie militaire. Ce soldat aux mouvements plutôt gauches m'intriguait et m'attirait en même temps. Il avait conquis mon estime quand je le vis en photo, près de la porte des Lions à Jérusalem, pendant la Guerre des Six Jours. Its'hak Rabin se trouvait aux côtés de Moché Dayan et de Ouzi Narkis avec Re'havam Zeevi en arrière-plan – lesquels, en heureux conquérants, semblaient célébrer leur victoire. Après la guerre, Its'hak Rabin fut nommé docteur honoris causa de l'université hébraïque de Jérusalem. Lors du discours qu'il prononça à cette occasion, il cita l'enseignement de nos Maîtres sur le livre et l'épée, qui descendent du ciel, liés l'un à l'autre. Cet honneur, il ne se l'attribuait pas à lui seul. Rabin recevait ce titre au nom de tous les officiers de Tsahal. L'allocution, à l'instar de la prière de l'officiant le jour de Kippour, me plut: «Me voici pauvre et dénué de bonnes actions... je viens T'implorer pour le peuple d'Israël dont je suis l'émissaire.»

Je rencontrai pour la première fois Rabin lors d'un gala organisé par une *yechiva-hesder* de Ramat Hagolan. Il devait parler au nom de ceux qui tiennent l'épée, et moi, je représentais le livre. Ces propos étaient édifiants, bien que Rabin me parût plutôt introverti et un brin confus.



Avec les soldats blessés lors de la guerre de Kippour à l'hôpital Ikhilov de Tel-Aviv en 5734/1974

Auprès d'une victime d'un attentat terroriste, à l'hôpital Bikour 'Holim de Jérusalem





Auprès d'un très jeune enfant gravement blessé lors d'un attentat terroriste, à l'hôpital Hillel Yaffé de Hadéra en 5762/2002

A l'occasion du mariage de Ben T'sion Sreveshorder dont les parents, ses sœurs et son frère furent tués lors de l'attentat de la pizzeria Sbarro à Jérusalem. A droite, sa soeur Léa (dix ans) et à gauche, sa soeur 'Hayaleh (huit ans) qui furent également blessées lors de cet attentat en été 5761/ 2001





Its'hak Rabin zal. Au mariage de ma fille Chira, en 5754/1994

Lors de la conclusion du cycle de conférences sur la Sécurité nationale, le jeudi 9 Hechvan  
5756/ 2 novembre 1995, deux jours avant son assassinat



Lors de l'inauguration du Mizpé  
Re'havam sur le mont des Oliviers  
avec le chef du gouvernement Ariel  
Sharon et le maire de la ville de  
Jérusalem, Ehoud Olmert,  
en été 5762/ 2002



Avec le Président de l'Etat, Moché  
Katsav, lors d'une fête de famille



Lors d'une fête d'adieu organisée en  
l'honneur du directeur administratif de  
la mairie de Tel-Aviv-Yaffo, Méir Do-  
ron. Avec les trois maires de la ville.  
De droite à gauche, Chlomo Lahat,  
Ron 'Holdaï et à gauche, Rony Milo





Avec le chef du gouvernement, Its'hak Shamir et mon frère Naftali Lavi lors d'une fête organisée à notre domicile, à l'occasion de la parution de son livre, Am Kelavi



Au ministère de la Sécurité à Tel-Aviv, avec le chef du gouvernement Ariel Sharon, Chimon Ferez et le chef d'Etat-major, Moché (Bougui) Yaalon



Lors de la remise d'un «birkat haderekh» – la bénédiction pour le voyageur – au chef d'Etat-major qui vient de recevoir son investiture, le général Yaalon en compagnie du Richon Letsion, le rav Eliahou Bakchi Doron, à Jérusalem



Lors de la conclusion du cycle de conférences sur la Sécurité nationale avec le Président de l'Etat, Haim Herzog zal, le ministre Re'havam Zeevi hy"d et le ministre Méir Ghitrit



Exposition au musée de la Terre,  
devant la photo prise par Paul  
Goldman au port de Haïfa à mon  
arrivée en Terre Sainte en AV  
5705/juillet 1945



Le directeur de Yad  
Vachem désigne la photo du rav,  
enfant, au Vice-président américain,  
Al Gore, lors de sa visite au musée du  
Mémorial à Jérusalem



Lors de la cérémonie du souvenir à  
«Ground Zero» à New York, devant le  
tableau du souvenir spontanément  
érigé en hommage aux victimes de  
l'attentat des Tours jumelles



En compagnie de Isser Harel, chef des Services de sécurité, qui fut également le maître d'oeuvre de la capture d'Adolf Eichmann



Lors de l'inauguration du mémorial des communautés disparues à Yad Vachem. En arrière plan, ma ville natale, Piotrkow-Tryb, et ses environs



Lors de l'ouverture de l'année de la Justice à Jérusalem, avec le président de la Cour suprême, le professeur Aharon Barak, qui, lui aussi survécut à la Shoah enfant, à Kovno, en Lituanie



Cérémonie commémorative dans le Maryland, Etats-Unis, le 11 avril 1983 - jour de la libération du camp de Buchenwald. Sur la tribune, le Président américain Ronald Reagan, le rav Lau, Gideon Hausner et des rescapés du camp. A gauche : Elie Wiesel, Benjamin Netanyaou

Avec le Président tchèque  
Vaclav Havel, lors d'une  
conférence sur la paix au  
Forum 2000, à Prague.



Avec le Président roumain,  
Iliescu lors d'une confé-  
rence organisée par  
San Ajidio, à Bucarest.



Avec Mikhaïl Gorbatchev lors  
d'une réunion du Conseil de  
surveillance de l'université  
de Netanya.





Avec le sénateur  
Jo Lieberman, à Washington



Avec le Président américain  
Bill Clinton, à Jérusalem



Avec le Vice-président  
américain Al Gore, à Jérusalem



A l'aéroport Ben Gourion,  
accueillant le Président  
américain Bill Clinton  
avec Itshak Rabin zal, les  
ministres Chimon Perez,  
Israël Kissser, Yair Tsavan  
et le Richon Letsion, le  
rav Bakchi Doron



A l'aéroport Dov de Tel-  
Aviv, pour accueillir le  
roi Hussein de Jordanie.  
Avec le Président de l'Etat,  
Ezer Weizmann, le chef du  
gouvernement Ehoud Barak  
et les ministres Binyamin  
Ben Eliezer, Yossi Sarid,  
Haim Ramon et Efraim Sné



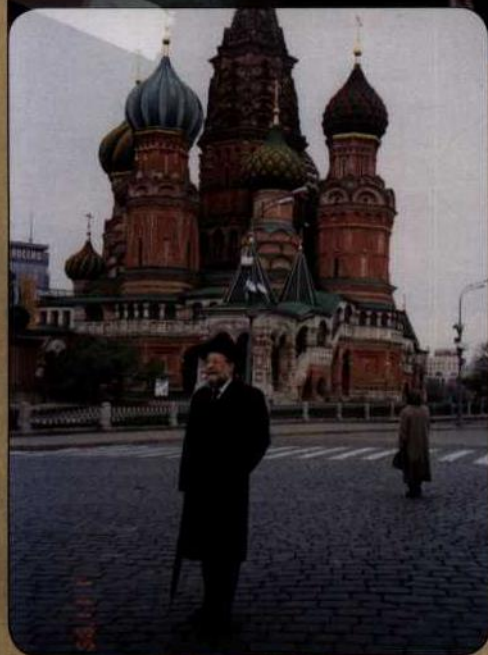
Visite exceptionnelle chez  
le Président égyptien  
Hosni Mubarak  
en Kislev 5758/1997



Avec Nelson Mandela,  
président d'Afrique  
du Sud à Pretoria



Avec Fidel Castro  
dans son bureau à  
La Havane, en 5734/1994



En visite au Kremlin



**BUCKINGHAM PALACE**

In the State Dining Room

Dress: Black Tie

Seating Plan

Tuesday 12th November 2002

Mrs. Joanne Robinson

Major James Duckworth-Chad

Mr. Martin Palmer

Mrs. Rose

Mr. Oded Gera

The Hon. Mrs. Sara Morrison

Mr. Bill White

Dr. Rajwant Singh

THE DUKE OF EDINBURGH

The Ecumenical Patriarch  
of Constantinople

Ervad Dr. Ramiyar Parvez Karanjia

Mr. Donald Kahn

The Hon. Mary Morrison

Mr. Peter Dawkins

Countess Yoko Ceschina

Mr. Brian Pilkington

Vice Admiral Tom Blackburn

Ms Svetlana Sankevitz

Brigadier Miles Hunt-Davis

Mrs. Dawkins

Mr. Yossi Hackmey

Metropolitan John of Pergamon

The Venerable Sri Kushtok Bakula

THE QUEEN

Chief Rabbi Lau

Prince El Hassan bin Talal

The Rt. Rev. Michael Turnbull

Mr. James Wolfensohn

Mr. Jonathan Rose

Mrs. Kahn

Mr. Christopher Geidt

Lieutenant Colonel Charles Richards

ENTRANCE

Plan de table du dîner offert par la reine Elisabeth d'Angleterre à Buckingham pour célébrer le jubilé de son règne. La soirée fut consacrée à un débat sur l'environnement



Je remets mon livre sur le judaïsme au Président lituanien Valdas Adamkus à Vilnius



Au palais présidentiel du Président argentin Carlos Menem à Buenos Aires



Avec le Président Chirac



Je suis reçu à l'aéroport Smuts à Johannesburg par le grand rabbin d'Afrique du Sud, le rav Harris et le futur Président sud-africain, Mbeki (deuxième à gauche).



Au parlement canadien à Ottawa avec le Premier ministre Jean Chrétien et le ministre Engelton



Avec le Président mexicain Salinas





Je remets un Tanakh au prix Nobel de la paix, l'archevêque Desmond Tutu à Cape Town.



Contre l'antisémitisme lors d'un colloque organisé par le Congrès juif mondial à New York. A droite, le cardinal Lustiger de Paris et à gauche le cardinal Schonbron de Vienne.



Le rav Israël Lau en visite à Buchenwald, quarante-cinq ans après la libération du camp. Il désigne sur la maquette le baraquement où il fut détenu

Au Forum 2000 à Prague, lors d'une conférence sur la paix, avec le cheikh Zafzaf, vice-recteur de l'université El Azar de El Caire.



Lors d'une rencontre avec des dignitaires musulmans organisée par San Ajidio, à Barcelone.

Lors d'une rencontre de San Ajidio, à Bucarest, en conversation avec des dignitaires du monde musulman et la fille de Président iranien Rafsandjani, membre du parlement iranien.



Lors d'une cérémonie à Hiroshima organisée le jour anniversaire de l'attaque atomique américaine sur la ville, en compagnie du cheikh Talal Sidar de Hébron (à gauche) et du maire d'Hiroshima, monsieur Akiva.



Nos routes se croisèrent de nouveau, dans les années 1990, à Natanya, lors des obsèques de David Anzelevitch, ce rescapé de Buchenwald et ancien adjoint au maire de la ville. David avait appartenu au Palma'h, puis au parti travailliste, et c'est lui qui, le jour de la libération du camp de Buchenwald, s'était jeté sur moi pour me protéger des balles, comme je l'ai raconté plus haut.

Ce jour-là, je fis son oraison funèbre. Il avait multiplié les bonnes actions et avait fait du bien autour de lui. «Ton âme, avais-je dit entre autres, monte à présent au ciel. Mais elle n'est pas seule: elle est accompagnée des milliers de petits mots que tu as paraphés et qui ont permis à des centaines de citoyens de trouver un logement, de recevoir des bourses pour les études de leurs enfants ou pour supporter des frais médicaux. Ces billets tombent maintenant du ciel, comme des flocons de neige, à la rencontre de ton âme qui s'élève vers l'au-delà.» Rabin, qui à l'époque s'était porté candidat à la direction du gouvernement, était bouleversé. Je le vis s'entretenir en aparté avec Youval Frankel, le coordinateur des élections. Plus tard, Youval me confia qu'Its'hak Rabin lui avait fait remarquer que le rav Lau ne devait pas se contenter du grand rabbinat de Tel-Aviv, mais qu'il serait apte à devenir grand rabbin de l'Etat.

Après l'oraison, nous nous mîmes en marche, derrière le convoi mortuaire de David Anzelevitch. J'étais à côté de Rabin. Après quelques mots échangés, il fut convenu de nous rencontrer afin de poursuivre cette conversation à peine amorcée. L'entrevue fut fixée au mois de juin 1992, dix jours avant son élection à la tête du gouvernement. Je l'invitai à dîner chez moi avec son épouse, en compagnie des époux Lahat et de mon voisin, Moché Borenstein. Ce soir-là, la conversation se prolongea. Rabin en fut le premier surpris: «Comment, quatre heures sont passées et je n'ai pas fumé une seule cigarette?»

Nous abordâmes différents sujets et débattîmes notamment de ce qui le différençait des chefs de gouvernement précédents, de son estime pour Lévi Echkol, Menahem Begin et Ben Gourion. Quand je lui récitai quelques passages des discours qu'avait prononcés Begin en imitant le ton dramatique de sa voix, il sourit et nous confia que le mélodrame n'était pas

son style. A un certain moment, il dit: «Je sais que vous avez passé la Seconde Guerre mondiale en Europe. J'ai entendu des histoires à ce propos, notamment de votre frère Naftali. [A l'époque, Naftali était porte-parole au ministère de la Défense]. Je sais qu'il vous a sauvé la vie en vous cachant dans un sac. Je sais aussi que vous êtes arrivés en Terre Sainte, sans père ni mère. J'ai une question à vous poser: comment, un orphelin seul au monde, qui n'a ni soutien ni tuteur ni personne qui se chargent de l'éduquer, a-t-il pu grandir sainement et devenir le grand rabbin de Tel-Aviv? Je pense d'ailleurs que vous n'avez pas encore dit votre dernier mot à ce sujet. Vous êtes certainement amené à de plus illustres fonctions. Qui vous a donc élevé? Qui vous a fait grandir?» Cette question me stupéfia. Par ailleurs, un an et demi plus tard, le Président cubain – Fidel Castro – me la posa également. Je répondis à Its'hak que j'avais grandi chez mon oncle, le rav Fogelman et dans des yechivot où mes maîtres m'avaient encouragé à perpétuer la tradition familiale, afin de ne pas permettre aux Allemands de crier victoire. Rabin écoutait avec la plus grande attention.

Le jour de Roch 'Hodech Adar 5753/février 1993, neuf mois après son élection, je fus moi-même nommé à la tête du grand rabbinat d'Israël. Ce jour-là, mon homologue – le rav Eliahou Bakchi Doron – et moi-même fûmes invités à rencontrer Its'hak Rabin. Outre ses fonctions à la tête du gouvernement, Rabin assumait également les portefeuilles de la Défense et des Cultes. Il connaissait bien la position et les impératifs du grand rabbinat. Dès le début de notre entrevue, il nous demanda en quoi il pouvait nous être utile. Je lui expliquai que l'un des plus grands malaises ressentis par le personnel du grand rabbinat était que cette instance dépendait du rabbinat en général, qui lui-même était un service parmi tant d'autres du ministère des Cultes.

«L'office de la radiodiffusion ne dépend pas du bureau du premier ministre, lui dis-je, ni l'administration des aéroports. Ces offices possèdent une direction indépendante. Ne méritons-nous pas, nous aussi, une position analogue à celle – tout au moins – de l'office des Réserves naturelles?» Je lui expliquai que pour clouer au mur le portrait du rav Kook, qui fut pourtant à l'origine de notre institution, je devais m'adresser à plus de dix

responsables au ministère des Cultes pour recevoir une rallonge budgétaire de 40 shekels! Its'hak Rabin, tout en écoutant, rougit. Il demanda au député Raphaël Pinhassi, adjoint au ministre des Cultes qui était assis à ses côtés, si la situation était telle que je la décrivais, et il ajouta: «Certainement, le rabbinat doit voler de ses propres ailes pour devenir une véritable autorité spirituelle et se libérer de toutes ces chaînes. Nous devons vous accorder une plus grande indépendance pour le bénéfice du peuple.» Je proposai donc à Rabin, de faire, dans un premier temps, de notre institution une unité indépendante. Et si au bout d'un an, l'expérience s'avérait concluante, d'accorder au grand rabbinat une administration autonome. Rabin en avisa Chmouel Hollander et le pria de donner suite à cette affaire. Le chef du gouvernement nous avait accordé toute son attention et s'était empressé de répondre à nos attentes. Rabin, qui dépassait les autres d'une tête, avait immédiatement saisi l'urgence de la situation et avait compris la nécessité d'affranchir le rabbinat du poids de la politique et de sa dépendance envers les ministres successifs. Le geste de Rabin me fit la plus grande impression.

Après l'entretien, Rabin me confia qu'il voulait me parler en privé. «Rav Lau, je tâche de rester chez moi le Chabbat, à Névé Avivim, rue Rav Achi. Mon numéro de téléphone, le 642 44 55, n'est pas connu du grand public. Pouvez-vous en prendre note? Tout au long de la semaine, je traite des dossiers, je prends des mesures, je fais des déclarations qui peut-être vous heurtent et sur lesquelles vous émettez des réserves. Dans ce cas, même s'il s'agit uniquement de me donner votre avis sur une question quelconque, le meilleur moment pour me joindre, c'est une heure avant l'entrée du Chabbat ou une demi-heure après sa sortie. En général, je suis chez moi à ce moment-là. Je vous saurais gré de composer ce numéro de téléphone et de garder le contact.» Je conserve ce numéro jusqu'à ce jour dans mon carnet d'adresses, chez moi.

Les accords d'Oslo avaient statué que les forces de Tsahal quitteraient Gaza et Jéricho, et que ces territoires seraient administrés par l'autorité pa-

lestinienne. A Jéricho il y avait une ancienne synagogue dont le sol était recouvert de mosaïque et sur lequel il était écrit: «Paix sur Israël». Or cette synagogue abritait une yechiva où les élèves étudiaient le jour, sans y passer la nuit. Des personnes qui s'inquiétaient du devenir de cette synagogue avec l'entrée en vigueur des accords d'Oslo, et qui connaissaient les liens que j'entretenais avec Its'hak Rabin, me prièrent d'intervenir auprès du premier ministre. Je contactai donc Its'hak Rabin pour l'informer de cette affaire. C'est à mon retour de Cuba que je découvris ce qui avait été fait à ce sujet. J'avais rapporté de La Havane, une boîte de cigares que Fidel Castro m'avait remise à l'attention d'Its'hak Rabin. Je téléphonai donc à ce dernier pour lui raconter l'histoire des cigares et lui demander où il désirait les recevoir. «Rav Lau, me dit Rabin, Léa est à l'étranger et je suis seul chez moi. Si vous avez un moment à me consacrer, je vous attends ce soir, à neuf heures, à Tel-Aviv. Les cigares ne m'intéressent guère, je ne fume que des cigarettes, mais peut-être que nous pourrions nous asseoir et discuter. Je voudrais aussi vous montrer quelque chose.» Evidemment, dès neuf heures, je toquai à sa porte, tandis que mon fidèle assistant, Rouvi se trouvait à mes côtés avec en main, la boîte de cigares. Its'hak ouvrit. Il portait des savates en caoutchouc et s'excusa de ne pas pouvoir me servir quoi que ce soit – pour des raisons évidentes de cacherouth – mais il m'offrit toutefois un verre d'eau. Puis, il se rendit à l'autre bout de la pièce, saisit sa mallette et en sortit un document en disant: «Chimon Perez est revenu du Caire ce soir. Il a rencontré Arafat en compagnie du Président Moubarak, et a mis sur la table des négociations l'affaire dont vous m'avez parlé. La synagogue *Chalom al Israël* – Paix sur Israël – de Jéricho restera sous contrôle israélien et sera ouverte aux Juifs qui souhaiteront y étudier pendant la journée. Mais l'accès à la synagogue sera sécurisé par la police palestinienne.»

Après Gaza et Jéricho, il fut question de rendre la ville de Bethléem. Nombreux étaient les Juifs qui se rendaient le soir sur la tombe de Rachel, à l'entrée de la ville, pour y faire le *Tikoun Hatsof*. Si le gouvernement décidait d'appliquer à Bethléem la règle qui avait été adoptée à la synagogue

59 Prière que l'on récite au milieu de la nuit, en souvenir de la destruction du Temple.

de Jéricho, les Juifs hésiteraient à se rendre sur les lieux, notamment la nuit. A nouveau, on réclama mon intervention auprès de Rabin. Le mercredi, le gouvernement se réunit en session extraordinaire. Chimon Perez y déclara qu'Arafat pouvait encore se montrer flexible dans les négociations. On avait mesuré la distance qui séparait le quartier juif de Guilo du tombeau de Rachel. Elle était de 500 mètres et aucune maison arabe ne se trouvait sur le trajet de sorte que l'on pouvait exiger que les forces de Tsahal en assurent la sécurité. Le ministre des Affaires étrangères était favorable, mais Rabin s'y opposait obstinément. Nous avions signé un accord selon lequel nous allions tout remettre aux Palestiniens, depuis le sud de Guilo. Certes, Rabin ne comptait pas leur céder le tombeau de Rachel, mais les Palestiniens devaient obtenir le contrôle de la route qui y conduisait. «Nous leur faisons confiance? Nous leur donnons des armes, oui ou non?» Il fut décidé de renvoyer le débat au dimanche suivant pour en délibérer à nouveau en conseil des ministres. Dans l'intervalle, de très nombreuses personnes me pressèrent à nouveau de parler à Rabin afin de le faire changer d'avis. Du mercredi au dimanche, les sollicitations se faisaient plus impératives. Le vendredi, pour la première fois, je composai le numéro de téléphone de Névé Avivim qu'il m'avait remis. Je l'invitai à rejoindre le camp de ceux qui revendiquaient le droit du peuple juif sur le tombeau de Rachel, notre mère, dont les pleurs avaient animé l'idéal sioniste. «Cesse de pleurer Rachel... tes enfants reviendront à leur terre» avait dit le prophète Jérémie. Rabin écoutait attentivement et finit par me demander: «Qu'a-t-il de si spécial, ce tombeau?» Je lui expliquai que les Juifs en souffrance avaient l'habitude de se rendre au Mur occidental, au caveau des Patriarches ou au tombeau de Rachel, afin d'y épancher leur peine et prier. «Vous ne pouvez pas leur retirer ce droit!» Rabin s'obstina. Il n'avait nullement l'intention de leur retirer ce droit, mais la procédure serait semblable à celle qui avait été appliquée à la synagogue de Jéricho. Le tombeau de Rachel resterait sous contrôle israélien et la sécurité de l'accès serait garantie par les Arabes. «Quelle différence?» me demanda-t-il avec une profonde sincérité. «A Jéricho, répondis-je, il s'agit d'une ancienne synagogue, un vestige de l'antiqui-



té: mais ici on parle de notre *mame* Rachel – notre mère – et une mère, on ne peut s'en séparer si facilement!» Avec cette dernière phrase, si évidente à mon sens, notre conversation prit fin. Its'hak voulait y réfléchir pendant la nuit.

Le dimanche, après la réunion du conseil, Rabin s'empressa de m'appeler, à mon bureau de Jérusalem. De sa voix de baryton, il me dit: «Rav Lau, cette phrase que vous avez dite vendredi, m'a bouleversé. Je viens de quitter le conseil des ministres. Sachez que j'ai approuvé la décision de Chimon, qui a fait d'ailleurs l'unanimité. Nous avons donc convenu que le tombeau de Rachel et la route qui y mène resteraient entièrement sous contrôle israélien.» J'avais la gorge si serrée que je ne pus même pas l'en remercier.

En 1994, je dus à nouveau solliciter son adhésion à une cause de première importance pour le peuple juif. La société Miterai, spécialisée dans l'importation de viande avait obtenu l'aval de la Cour Suprême pour importer de la viande non cachère. La Cour avait invoqué le droit à la liberté du commerce afin d'autoriser une chose qui, depuis les origines de l'Etat, avait été prohibée. Rabin, qui détenait également le portefeuille des Cultes, se montra encore une fois fort compréhensif. Je lui expliquai, qu'outre l'outrage porté à la particularité de l'Etat juif, il devait aussi s'attendre à ce que la décision de la Cour Suprême entraîne un alourdissement des procédures de contrôle exercées par le rabbinat dans tous les établissements publics, à l'armée, dans les salles de réception, dans les hôtels, etc. Dès la mise en vigueur de cette décision de justice, le système de surveillance appliqué jusque-là serait désuet et devrait être remplacé par un assortiment de procédures et de contrôles surdimensionnés, eu égard aux moyens dont le ministère des Cultes disposait. Nous devrions redoubler de vigilance, imposer de nouvelles normes et multiplier les règles afin de garantir la cacheroth des aliments. Pour Rabin, la situation que je venais de lui décrire était inacceptable. Il voulait y réfléchir et prendre quelques renseignements. Si nous voulions soumettre cette question au législateur et faire annuler l'arrêt de la Cour Suprême, une majorité simple était insuffisante et une majorité absolue de 61 députés, à tout le moins, était nécessaire.

En effet, les juges avaient rendu une décision en invoquant un droit fondamental. Rabin me proposa donc de rencontrer le chef de la commission des Finances à la Knesset, afin de lui expliquer la situation. «Je l'aiderai, ajouta-t-il, à réunir une majorité de voix en faveur de l'annulation de cet arrêt.» Le chef de la commission des Finances, qui faisait partie de l'opposition, me conseilla de me retirer de cette affaire. Je n'avais aucune chance d'obtenir une majorité absolue de députés. Il cita même Menahem Begin, qui aurait déclaré que les votes de défiance se transforment presque tous en votes de confiance à la Knesset. «Monsieur le rabbin, me dit le chef de la commission des Finances, si vous soumettez cette affaire à un vote à la Knesset, ce sera la première fois que l'assemblée israélienne présentera une majorité absolue de députés en faveur de l'importation de viande non cachère en Israël. Moi, qui respecte les lois de la cacherouth chez moi, je serai le premier à le regretter.» Je le remerciai de m'avoir écouté et je contactai aussitôt Rabin pour lui rapporter ce qui venait d'être dit. Rabin répondit: «Verbiages. Laissez-moi faire.» Le 26 Tevet 5754/29 décembre 1994, la Knesset devait voter le budget. Les députés furent également invités à se prononcer sur la fameuse décision rendue par la Cour Suprême. 74 députés votèrent en faveur de l'interdiction de l'importation de viande non cachère en Israël tandis que 14 s'y opposèrent et un député s'abstint. Un peu plus tard, on découvrit que la proposition de loi ne concernait que la viande congelée. Dans la hâte, nous avons omis d'ajouter la viande fraîche, la viande fumée et la charcuterie. L'affaire fut donc soumise à un deuxième vote. En 1995, le mot «congelé» fut supprimé pour être remplacé par «la viande et ses dérivées destinées à l'alimentation humaine». Ce second vote rencontra à nouveau un plébiscite: 66 voix pour et 11 voix contre. Its'hak Rabin avait fait une véritable campagne de lobbying en s'adressant personnellement à chacun des députés. Après le vote, je lui téléphonai. Je voulais le remercier chaleureusement pour les efforts époustouflants qu'il avait entrepris afin de faire passer cette loi. «Votre gouvernement n'est pas un gouvernement de coalition et personne, au conseil des ministres, ne porte la *kippa*, outre le secrétaire du gouvernement Hollander. Pourquoi vous êtes-

vous ralliés à cette cause, et pourquoi y avoir mis tant d'énergie?» lui demandai-je. Aurions-nous été moins proches, je n'aurai jamais osé poser pareille question. «Je l'ai fait pour deux raisons, me dit-il. D'abord parce que nous avons déjà assez de nourriture non cachère made in Israël. Il est inutile d'en rajouter.» Nous nous mîmes à rire tous les deux, puis il poursuivit: «Et, plus sérieusement, nous sommes quand même un Etat juif, non? Et comment cela se définit-il?» Rabin, qui ne faisait jamais de rhétorique, ne dit guère plus que ces quelques mots-là. Je ne les oublierai jamais. Ces propos me revinrent encore le jour de son décès tandis que, dans la salle d'attente du service des soins intensifs de l'hôpital Ikhilov à Tel-Aviv, je déclarai à mon voisin que Rabin avait été ce pont capable de rapprocher les laïcs des religieux, et qu'avec cet homicide, le pont risquait de s'effondrer. Jusqu'à ce jour, je ne me suis pas remis de ce funeste samedi soir et je me dis que les déchirures dans notre peuple sont en partie le résultat de ce terrible assassinat.

Pendant les sept jours de deuil, je me rendis chez les Rabin afin de présenter mes condoléances. La veuve du premier ministre, Léa Rabin, était amère et irritée. Je l'adjurai d'adresser au monde un message de conciliation et d'apaisement. Non pas vis-à-vis du meurtrier, mais plutôt pour atténuer les tensions et les sursauts de haine. La terre entière était à l'écoute de l'épouse de Rabin. Elle refusa avec obstination, sans même vouloir en discuter. Il était encore trop tôt pour envisager l'union et le dialogue. La plaie était béante et la douleur encore vive.

J'eus l'occasion de faire l'oraison d'Its'hak Rabin zal à plusieurs reprises devant des publics variés, en Israël comme dans le monde. A São Paulo, au Brésil, des milliers de personnes s'étaient réunies, un mois après le décès de Rabin, près de la synagogue Beth Yaakov où je prononçai un discours en son souvenir. Le gouvernement brésilien avait dépêché ses représentants, juifs comme non-juifs, pour s'associer à la consternation et à la douleur. Le même soir, j'atterris à New York. Je devais faire une allocution au Madison Square Garden devant une multitude de personnes afin de commémorer le souvenir du premier ministre assassiné. Le vice-président Al Gore, Chimon Perez et Léa Rabin devaient également parler. De

nombreuses larmes furent versées au moment où mon ami, Doudou Fischer, qui était l'âme de cette cérémonie grandiose, prononça l'émouvante prière de «E/ *malé ra'hamim*» – Dieu de miséricorde.

Chaque année, au jour anniversaire de la mort de Rabin, je m'adresse aux élèves du collège Re'havia à Jérusalem. Je leur parle d'Its'hak Rabin, de l'horreur de la guerre civile et de la haine gratuite. De Re'havia, je me rends non loin du mont Herzl, où se trouve un monument commémoratif. Là, je me joins à une manifestation organisée par l'Union des étudiants qui réunit aussi bien des laïcs que des religieux. J'y aborde les mêmes sujets évoqués quelques heures plus tôt au collège. En 5765/2005, neuf ans après le décès de Rabin, je fus invité à parler lors d'un rassemblement organisé à Tel-Aviv, sur l'ancienne place des Rois d'Israël – renommée, depuis l'assassinat, place Its'hak Rabin.

Voici donc ma modeste contribution à la perpétuation de la mémoire d'Its'hak Rabin, ce grand homme d'Etat qui fut également mon ami.

## Rencontre à Castel Gandolfo

Le pape regarda le plafond et eut cette phrase que je ne peux oublier: «Dans chaque endroit que je visite de par le monde et devant chaque personne que je rencontre, je ne cesse de souligner qu'il est de notre devoir et du devoir de l'humanité entière – de garantir que notre grand frère – le peuple juif – continue d'exister.» Les mots du pape, en anglais, résonnent encore, avec la plus grande clarté, dans mon esprit:

*«We are obliged and committed for the continuity and the future of our senior brother, the Jewish People.»*

Après avoir entendu ces propos sincères et authentiques, je pouvais aborder avec lui la question de l'avenir du peuple juif.

Je rencontrai le pape, à Castel Gandolfo, sa résidence d'été. L'association San Ajidio consacra toute son énergie à me convaincre de la nécessité d'une telle initiative. J'acceptai finalement de rencontrer le souverain pontife après bien des hésitations.

J'entretiens avec les catholiques italiens de San Ajidio des relations très particulières. Les membres de cette association se considèrent comme des amis d'Israël. Ils organisent régulièrement des rencontres œcuméniques, où sont généralement abordés des sujets comme la paix entre les peuples. Je reçus pour la première fois une invitation à l'un de leurs colloques alors que j'étais le rav de Tel-Aviv. D'ordinaire, ces réunions se tenaient au mois d'octobre et coïncidaient avec les fêtes de Tichri et les Jours Redoutables. Ces aléas du calendrier ne me permettaient donc pas d'assister à ces symposiums. Une année, en 1993, le colloque de San Ajidio fut devancé au mois de septembre. Je pus donc y participer, pour la première fois. Je venais d'être nommé grand rabbin d'Israël.

La réunion devait se tenir à la Scala de Milan. Sur la scène, on avait installé les quatre intervenants qui avaient été invités pour l'occasion, et

qui devaient parler de la paix entre les peuples. Le cardinal de Milan, Carlo Maria Martini – dont le nom avait été évoqué comme candidat à la succession du pape – exposerait la vision catholique. L’Islam devait être représenté par le prince Hassan de Jordanie – qui, en dernière minute, fut remplacé par un musulman d’Oran et professeur en théologie. Et moi, je devais parler au nom du judaïsme. Le quatrième intervenant n’était autre que le Président russe, Mikaël Gorbatchev, qui représentait la laïcité.

Avant de me rendre à Milan, on me fit savoir que le pape souhaitait me rencontrer. L’histoire de nos relations avec le Vatican n’était pas des plus reluisantes. Les tentatives avortées du rav Herzog *zatsal* pour rencontrer Pie XII en étaient la meilleure preuve. Comme je l’ai rapporté précédemment, le rav avait à plusieurs reprises réclamé l’intervention de la papauté dans le sauvetage des Juifs d’Europe assassinés par les nazis. Mais ces appels au secours étaient restés lettre morte. Le rav s’était heurté à un mur. Bien tardivement, et seulement à la fin de la guerre, Pie XII accepta de le rencontrer. En 1964, l’ancien grand rabbin d’Israël, le rav Nissim annonça qu’il souhaitait rencontrer le pape Paul VI lors de son pèlerinage en Terre Sainte. Le rav Nissim s’était même proposé de l’attendre près de l’entrée de la cave de la Shoah, au mont Sion, non loin de l’église de la Dormition que le pape devait visiter. Mais Paul VI prétendit que son emploi du temps ne le lui permettait pas. Il n’avait pas le temps pour une pareille rencontre, aussi brève fut-elle. En réaction et pour manifester son mécontentement, le rav Nissim refusa de se joindre à la délégation chargée de présenter les vœux de l’Etat hébreu au souverain pontife. Le rav ne fit pas partie de ceux qui, comme le Président Zalman Chazar, le chef du gouvernement Lévi Echkol et le ministre des Affaires étrangères Abba Eban, attendirent le pape à Meguido. «S’il n’est pas disposé à venir me voir à Jérusalem, même pas chez moi à la rue Lapidot ni dans les bureaux du grand rabbinat à la rue King George, et ni à l’entrée de la Cave de la Shoah au mont Sion, je ne l’attendrai pas non plus sur la route de Meguido!» aurait dit le rav Nissim, comme son fils Moché, ministre du Trésor et de la Justice, avait l’habitude de le rappeler.

## Rencontre à Castel Gandolfo

A la différence de ses prédécesseurs, le rapport du pape Jean-Paul II avec les Juifs en général et avec la Shoah en particulier était tout autre. Jean-Paul II était originaire de Pologne et avait été un témoin direct des événements de 1939-1945. L'invitation du pape avait une dimension personnelle. Pourtant, je ne pouvais me résoudre à l'accepter. Après mûre réflexion, je répondis aux gens de San Ajidio que je préférais renoncer à cette rencontre. J'alléguai l'excuse qu'étant juif, il m'était interdit de rentrer au Vatican dont les couloirs et les chambres regorgeaient de statues et de croix. Cette visite n'avait guère l'urgence de celle entreprise des années plus tôt par le rav Herzog. Pendant la guerre, si le rav avait requis une entrevue avec Pie XII, c'était afin de sauver les Juifs de Hongrie et en 1946, pour demander au Saint-Siège de libérer les enfants juifs cachés dans les églises et les monastères pour les rendre à leurs familles. La vie physique ou spirituelle de ces Juifs en dépendait. Mais ma rencontre avec le pape en 1993, nullement motivée par de telles considérations, n'était guère plus qu'une visite de courtoisie. Par ailleurs, la visite d'un grand rabbin d'Israël au Vatican, au milieu d'idoles et de crucifix, symboles si fondamentalement opposés à la conception juive, me semblait déplacée, inconcevable. Notre génération souffre plus que toute autre de la multiplication des mariages mixtes et des ravages de l'assimilation. La rencontre d'un grand rabbin avec un pape risquait d'être mal interprétée. Avais-je le droit de faire une brèche dans la muraille qui, tout au long des âges, avait protégé le peuple juif dans sa foi et empêché les incursions indésirables? Je ne voulais pas que l'ouverture de ce dialogue devienne un piège pour les jeunes Juifs dont l'identité communautaire n'était pas encore solidement constituée. Pour toutes ces raisons-là, je rejetai donc l'invitation de Jean-Paul II. A ces raisons, j'ajouterai également que la pression exercée par les hommes de San Ajidio pour ma rencontre avec le chef suprême de l'Eglise m'avait quelque peu intrigué... Pourquoi tant d'insistance? Je venais d'être nommé grand rabbin d'Israël quelque six mois plus tôt, et je me demandais quelles pouvaient être les motivations de l'association et les intérêts de l'Eglise à vouloir cette entrevue. Comment cette rencontre serait-elle comprise et retransmise par les

médias? Qui risquait d'en être affecté et comment un pareil événement serait-il interprété? Etais-je employé comme une marionnette pour servir une cause dont j'ignorais le contenu?

Après mon refus, j'étais persuadé que l'affaire serait retirée de l'ordre du jour du Vatican. Mais voilà que quelques mois plus tard, les hommes de San Ajidio me firent une nouvelle proposition: le pape était disposé à me rencontrer à Castel Gandolfo, sa résidence d'été, à quarante minutes de Rome. Le pape y passait les mois de juillet et août. Le colloque de Milan devait se tenir à la mi-septembre, et le souverain pontife était disposé à prolonger son séjour à Castel Gandolfo pour permettre notre rencontre. Je méditai sur cette nouvelle invitation et arrivai à la conclusion qu'une entrevue dans une résidence privée était envisageable. Je voulais toutefois donner un contenu et une certaine légitimité à cet entretien. Je préparai donc une liste de quatre points que je remis aux hommes de San Ajidio, qui se chargèrent de la transmettre à qui de droit. Le premier point concernait les soldats de Tshal qui avaient été capturés: Yehouda Kats, Tzvi Feldman, Zekharia Baumel et Ron Arad. Le pape entretenait des relations avec des Etats qui ne reconnaissaient pas l'existence d'Israël. Je lui demandai donc s'il était disposé à user de ses relations pour nous permettre de localiser les soldats disparus. En deuxième lieu, je demandai à Jean-Paul II s'il acceptait de rédiger un manifeste, au nom de tous les croyants, afin de condamner le terrorisme qui se nourrit de motifs «religieux». Le troisième point qui me préoccupait considérablement concernait les activités de la Mission qui abusait de la détresse morale, de la misère ou de la désinsertion sociale et professionnelle afin de propager sa foi. Le pape était-il disposé à aborder ces sujets avec moi, et à envisager des actions afin de faire cesser cet acharnement prosélyte, et empêcher que la foi ne devienne une valeur marchande? Et enfin – question certes moins primordiale – l'autorisation d'accès à la bibliothèque du Vatican à toute personne souhaitant consulter les ouvrages et les manuscrits juifs. Quelques semaines plus tard, je reçus la réponse du pape: le Vatican était disposé à s'entretenir de tous les sujets



soulevés. C'est donc d'un cœur léger que j'acceptai de rencontrer Jean-Paul II. Le terrain sur lequel je me hasardais était solide, cette rencontre était légitime, à tous points de vue.

Je ne voulais pas arriver les mains vides à Rome. Mon épouse eut l'idée d'offrir un *chofar* au souverain pontife. Sur le *chofar* nous ferions graver «Sonne le grand *chofar* afin de nous libérer», verset que nous récitons le jour de Roch Hachana, et qui faisait allusion aux soldats capturés dans les combats de Sultan Yaakov, ainsi qu'au Nouvel An juif qui devait tomber quelques jours après notre visite en Italie. Je trouvais l'idée merveilleuse. Le *chofar* nous fut remis à Milan par un de mes amis. Faute de temps, nous ne pûmes le faire graver à Milan et nous décidâmes de le faire à Rome. Grâce aux bons soins de l'ambassade d'Israël, un excellent artisan fut rapidement déniché et notre *chofar* fin prêt. L'artisan nous remit la corne de bélier dans un somptueux emballage. Je ne sais trop pourquoi l'idée me vint d'ouvrir l'emballage pour y jeter un coup d'œil. Je manquai de défaillir. Sur le socle en plastique sur lequel on avait posé le *chofar*, l'artisan, qui n'était pas juif, avait confondu deux lettres: au lieu d'écrire *gadol* – grand – avec un *dalet*, il avait écrit *gadol*, avec un *zain*. Ces lettres se ressemblent, j'en conviens. La nuit était déjà tombée et le lendemain, dès neuf heures, je devais rencontrer le pape. Par chance, l'artisan se trouvait encore dans sa boutique et put corriger son erreur sur-le-champ et m'enlever une épine du pied. Que serait-il arrivé si je n'avais pas ouvert le paquet avant de l'offrir au pape...

Avant l'entrevue avec Jean-Paul II qui avait été fixée au mardi 21 septembre, j'assistai au colloque annuel de San Ajidio. Comme dans bien d'autres allocutions, je décidai de faire passer le message suivant, que je tirai du livre d'Isaïe. Le prophète annonce qu'à la fin des temps: «Le loup habitera avec la brebis et le tigre reposera avec le chevreau.<sup>60</sup>» Ce verset ressemble bien à une vaticination fantasque, une utopie, un rêve impossible. Je parlai sans notes. Je voulais voir mon public et apprécier ses réactions. «Permettez-moi de vous exposer ce qu'un de mes proches parents, le rav de la ville de Lublin en Pologne – le rav Méïr Chapira – a compris

---

60 Ndt: Isaïe 11,6

de ce verset. Pourquoi la prophétie d'Isaïe nous semble-t-elle incroyable, impossible, absurde? Pourtant, l'histoire du monde a déjà connu ce genre de situation. En effet, l'arche de Noé a accueilli tous les animaux du globe et parmi eux des bêtes particulièrement féroces. Pourtant, pas un seul fauve dans l'arche n'en a mordu ou écorché un autre. A la fin du déluge, les animaux sont sortis de l'arche et sont retournés à leurs lieux de résidence, à leurs instincts et à leur bestialité inhérente qui, jusqu'à ce jour, ne les a pas quittés. Dans ce cas, en quoi la prophétie d'Isaïe est-elle si spectaculaire?» Je pouvais sentir les 4'000 paires d'yeux du public me regarder avec intensité. Après une légère pause, je poursuivis: «Voici la réponse du rav Chapira de Lublin, géniale par sa simplicité. Dans l'arche de Noé, le loup et la brebis, le tigre et le chevreau ont certes vécu dans la bonne entente, mais, en vérité, ils n'avaient pas d'autre alternative. Dehors, leur ennemi commun grondait et les menaçait – le déluge. Instinctivement, ils savaient que tout écart de conduite risquait de les conduire à leur propre perte. A la moindre incartade, ils se retrouveraient dehors, condamnés à périr dans le tourbillon des flots déchaînés. Face au danger qui menaçait de les engloutir, ils ont su dominer leurs instincts et vivre en bonne compréhension, parce qu'au fond, ils n'avaient pas d'autre choix. La prophétie d'Isaïe, par contre, ne décrit nullement une situation extrême où les hommes seraient condamnés à s'entendre au risque de mourir. A la fin des temps, nous conserverons notre libre-arbitre mais: «Plus de méfaits, plus de violences sur toute Ma sainte montagne; car la terre sera pleine de la connaissance de Dieu, comme l'eau abonde dans le lit des mers.<sup>61</sup> «Bien que l'homme soit encore libre de nuire, de mordre, de piétiner, de dévorer, de déchiquter, il s'en abstiendra et les humains se respecteront les uns les autres. Un jour viendra – et c'est là le rêve utopique de cette paix tant désirée – où les hommes comprendront d'eux-mêmes la nécessité de ce respect mutuel. Chers amis, après avoir cité cet enseignement du rav de Lublin, j'aimerais à présent appliquer cette leçon au vécu de notre génération. Nous sommes encore dans l'époque qui précède celle décrite par le prophète Isaïe, et nous devons nous employer à donner corps au principe de l'arche de Noé.

---

61 Ndt: Isaïe 11,9

## Rencontre à Castel Gandolfo

Pénétrons ensemble dans cette arche, comme si nous n'avions pas d'autre choix, ou peu s'en faut. Notre ennemi commun – le déluge – ce sont les menaces qui pèsent aujourd'hui sur l'humanité. Etant moi-même rescapé de la Shoah, j'ai traversé, moi aussi, un déluge de feu, de sang et de fumée. Cet ennemi commun, cet ennemi de l'homme, m'a frappé dans ma chair. J'ai vu le mal dans sa laideur. J'ai vu la haine, la brutalité, la cruauté. J'ai vu des hommes descendre dans les abîmes les plus profonds de la bestialité – et dépasser l'animalité des fauves. Par nature, un lion ne dévore pas un lionceau, ni un tigre ses jeunes congénères. Pourtant, j'ai vu l'homme exterminer ses semblables, je l'ai vu déchiqeter, broyer et briser d'autres hommes plus faibles, plus jeunes que lui. Nous avons tous des ennemis communs: la bombe atomique, le sida, le cancer, les maladies cardiaques, la misère, l'ignorance, l'athéisme, le crime, la violence et le terrorisme. Face à ces ennemis, nous devons nous unir pour combattre et vaincre. Nous sommes, nous aussi, dans une arche de Noé.» Le message était simple, mais fort et dès le lendemain, lors de la conférence de presse qui se tint à Milan, les journalistes m'assaillirent de questions. Il y fut également question de la souveraineté de Jérusalem et je décidai de la placer au centre des débats.

Le lendemain, Avi Pezner, l'ambassadeur d'Israël à Rome, m'accompagna chez le pape, à Castel Gandolfo. Sa voiture était pleine de journaux italiens qui titraient: «Jérusalem est la capitale éternelle et la ville sainte du peuple juif, pour toujours et à la grâce de Dieu!» et, en sous-titre: «Premier tir lancé par le grand rabbin d'Israël à l'approche de son entrevue avec le pape.»

Arrivés à Castel Gandolfo, on nous dirigea vers un édifice de deux étages. C'est là que je devais rencontrer le pape. On installa mes accompagnateurs au premier étage tandis que l'on me dirigeait vers l'escalier. Je devais retrouver le souverain pontife au deuxième étage et notre entretien devait se tenir en privé. Avi Pezner gravit avec moi les premières marches. Des gardes suisses nous saluaient sur notre passage. Brusquement, Pezner s'écria: «C'est incroyable! La semaine dernière, j'étais ici avec d'autres diplomates à l'occasion de la rencontre entre le pape et le Président Gorbat-

chev. Je me rappelle parfaitement les statues qui bordaient les marches. Regardez, aujourd'hui l'escalier est vide. Le pape les a fait retirer. C'est tout à son honneur!» Je n'avais pourtant pas évoqué la question des idoles dans ma dernière correspondance avec le Vatican. En fait, je n'avais même pas imaginé qu'à Castel Gandolfo, il y en aurait aussi. Le pape, qui n'avait pas oublié mes premières réticences, les avait prises avec le plus grand sérieux et s'était soucié de faire enlever les statues le temps de notre rencontre. Comme nous montions les marches, le secrétaire privé du pape – qui, comme le souverain pontife, était polonais – demanda à Pezner de me laisser seul. L'ambassadeur, qui n'en fut guère surpris, me laissa donc en sa compagnie. «Le frère qui vous a sauvé la vie se trouve-t-il ici aussi?» fit le secrétaire dans un murmure. Je lui répondis qu'il attendait, à l'étage du dessous. Le secrétaire demanda à ce qu'on le fasse monter également. Le pape avait tenu à ce que notre entretien se fasse également en sa présence. Les services de la papauté avaient travaillé dur pour préparer notre entrevue... Naftali s'empressa donc de nous rejoindre et, ensemble, nous gravâmes les dernières marches. Nous traversâmes d'innombrables antichambres, de tailles variées, quand soudain le pape sortit de l'une d'entre elles et nous salua en hébreu: «*Chalom!*» Nous lui emboîtâmes le pas et nous entrâmes dans une pièce où se trouvaient trois fauteuils. Le pape insista pour que je prenne place dans le fauteuil qui se trouvait au centre, Naftali et lui-même s'installant de part et d'autre. Avant de nous asseoir, le pape nous montra le lac qui s'étendait à perte de vue sous ses fenêtres. A cet instant seulement, nous réalisâmes que la résidence était une ancienne citadelle qui surplombait une montagne. Le pape désigna la direction de Rome et du Vatican. A Castel Gandolfo, l'air était plus pur que dans la capitale et pour cette raison, il voulait me remercier d'avoir préféré sa résidence d'été au Vatican pour le rencontrer. Lorsque nous prîmes place, il me demanda avec beaucoup de courtoisie, si l'on m'avait fait bon accueil en Italie. Je lui répondis que certainement, l'accueil avait été fort chaleureux, mais qu'il y avait toutefois quelque anicroche. Le pape se raidit quelque peu. Et, dans l'espoir d'adoucir le malaise que ma remarque avait provoqué, il m'annonça qu'il

m'avait vu à la télévision, à la Scala et que l'on m'avait fait une véritable ovation. Mon discours y avait fait impression. Certainement, je n'avais aucune raison de me plaindre, on m'avait rendu honneur. «Mais il est un mot, fis-je, qui m'a écorché les oreilles. En Israël, on m'appelle *harav harachi*, dans les pays anglo-saxons, je suis qualifié de *chief rabbi*, en Russie je suis le *glavni ravin*, en France, je suis *le, grand rabbin*, en Suisse on m'appelle *Oberrabbiner* et en Amérique Latine, je suis le *grand rabino*. Et ici, en Italie, dès l'atterrissage à l'aéroport de Fiumicino, on m'a appelé *rabino kapo de Israël*. Comment, *kapo*? Moi, un *kapo*? Bien sûr, j'ai rapidement compris que le terme *kapo*, en italien signifie «chef», mais pour moi, le mot *kapo* ne possède qu'un seul et unique sens. C'est l'abréviation de *Kamerad Polizei*, en allemand et il désigne la «police des camps» des jours les plus noirs de la Shoah.» Je n'avais pas besoin d'en dire davantage. Le pape comprenait parfaitement. Il sourit et me dit: «Pour moi vous serez le *natchelni ravim*» – grand rabbin, en polonais.

Puis, nous engageâmes véritablement la conversation – conversation que l'on pourrait qualifier, avec beaucoup d'humilité, d'historique. Je voulais d'abord raconter à Jean-Paul II une histoire et je lui en demandai la permission. Je l'avais lue dans un livre de Sir Martin Gilbert – le célèbre biographe de Churchill – intitulé: «La Shoah, la tragédie juive». Je voulais entendre sa réaction et le pape acquiesça, en hochant la tête.

Un jeune couple, David et Hélène Heller ou Hiller, dans sa transcription anglaise, habitait Cracovie avant la guerre. Ils avaient un petit garçon de deux ans, du nom de Chakhna. En 1942, les nazis arrivèrent dans la ville et en déportèrent les Juifs: une partie fut envoyée à Auschwitz et l'autre à Plaszow. Le couple Heller confia son jeune enfant à des voisins catholiques, la famille Yakouvitch. Hélas, les parents ne revinrent pas.

L'enfant grandit. A l'âge de quatre ans, il connaissait déjà les prières récitées le dimanche à la messe et quand il eut cinq ans, madame Yakouvitch décida de le faire baptiser. Elle s'adressa donc à l'évêque de la région qui lui demanda si elle avait songé à la réaction des parents biologiques du garçon s'ils l'apprenaient. Face à l'évêque, Madame Yakouvitch, n'avait pas

le cœur à mentir. «Je me rappelle exactement, fit-elle. Quand l'enfant était déjà dans mes bras, et sa mère – ma bonne voisine – se tenait près de sa porte et saluait son fils pour lui dire au revoir, elle m'avait demandé: «Madame Yakouvitch, si je ne reviens pas, faites en sorte que mon enfant retrouve son peuple.»

– Dans ce cas, lui dit l'évêque, je ne suis guère disposé, et sous aucun prétexte, à le rendre chrétien.»

«Cet évêque s'appelait Karol Wojtyła.» fis-je avec une vive émotion. Je lui demandai alors s'il se rappelait cet incident. Il y eut un silence. Puis le pape eut un large sourire et dit: «Cet enfant, Chakhna Heller, habite aujourd'hui Brooklyn. C'est un Juif pratiquant. D'ailleurs, ce n'est pas la seule fois où j'ai refusé de baptiser un enfant juif.» Cette réponse me stupéfia et je fus tout aussi impressionné à l'idée que Jean-Paul II avait, depuis 38 ans, suivi les traces de cet enfant juif de Cracovie qu'il s'était refusé de convertir.

Yaakov Bar Or, l'ancien procureur du district de Tel-Aviv, qui fut un des quatre procureurs au procès Eichmann, avait attiré mon attention sur l'histoire de Chakhna Heller et m'avait remis le livre de Gilbert en vue de ma rencontre avec le pape en s'exclamant: «Prenez ces provisions pour la route!»

Après l'entrevue à Castel Gandolfo, je retournai le même jour en Israël. Je devais assister à Natanya à l'inauguration d'une yechiva des Bné Akiva au cours de laquelle je devais faire une allocution. Tous savaient, y compris les médias, que je revenais de Rome et on attendait, avec une impatience à peine contenue, mes premières impressions sur ce voyage. Dès mon arrivée à Natanya, j'annonçai au public réuni pour l'occasion, que je me contenterais de raconter seulement une anecdote, l'histoire de cet enfant juif, Chakhna Heller. «Chakhna a été sauvé à deux reprises, fis-je. D'abord, une famille polonaise catholique le sauva des griffes des nazis, et ensuite, un prêtre catholique le sauva de l'emprise de l'Eglise. Aujourd'hui, ce prêtre s'appelle Jean-Paul II et se tient à la tête de cette institution.» A ces mots, un résidant de Natanya du nom de Sonnenschein, qui se trouvait

### Rencontre à Castel Gandolfo

dans l'assistance, s'évanouit. Son petit-fils étudiait dans la yechiva dont nous célébrions l'inauguration et lui, travaillait à la banque Mizra'hi de la ville. Dans sa jeunesse, il avait été un ami de David et Hélène Heller à Cracovie. Après 38 ans, quand il entendit que leur jeune enfant, Chakhna avait survécu à la guerre et qu'il habitait Brooklyn, il ne put supporter le choc d'une nouvelle aussi inattendue.

Des années plus tard, j'en sus davantage sur cette histoire. J'appris que Chakhna Heller avait étudié dans le *stiebel* – une synagogue de quartier – des 'hassidim de Belz à Brooklyn jusqu'à son installation dans le New Jersey.

L'histoire de cet enfant juif fit tomber les barrières qui séparaient le pape du rabbin. La conversation se transforma en dialogue entre deux êtres humains. Respectant le programme que je m'étais fixé, j'abordai donc la question des soldats israéliens capturés pendant la guerre du Liban. Je lui racontai l'histoire du rescapé d'Auschwitz, Yossef Kats de Ramat Gan – père de Yehouda. «Yossef Kats a eu un fils après la guerre, Yehouda, qui étudiait dans une yechiva-*besder*» lui dis-je tout en précisant que Pera'hia, la sœur du soldat disparu avait été mon élève au lycée Tsaitlin, à Tel-Aviv. Le pape était tout entier à mon écoute. Le fils Kats avait donc été enrôlé dans une unité de blindés et avait combattu pendant la guerre du Liban à Sultan Yaakov, et depuis, nous n'avions aucune nouvelle. «Ses parents, Yossef et Sarah, comme les autres parents des soldats disparus, sursautent à la moindre sonnerie de téléphone ou au moindre coup de sonnette à la porte.» Jean-Paul II prenait note de chaque détail avec attention. Il me demanda depuis combien d'années ces soldats avaient été capturés. Puis, il me dit: «Dites-moi, *natchelami ravin*, êtes-vous certains qu'ils soient toujours en vie?» Je lui répondis franchement que je l'ignorais et que je n'avais aucune certitude à ce sujet. Avant de me rendre en Italie, j'avais reçu, à mon bureau de Jérusalem, un groupe de parents de soldats capturés. Ils avaient appris que je devais rencontrer Jean-Paul II et avaient insisté pour que je lui soumette la question de la disparition de leurs enfants. Je leur avais

d'ailleurs répondu que c'était pour eux que je partais à Rome et qu'ils étaient la raison d'être de ma rencontre avec le pape. Un des parents avait voulu me parler en privé. «Je n'ai pas la certitude que mon fils est encore vivant, avait-il dit. J'aimerais pourtant y croire, mais je n'en suis guère convaincu. Mais j'ai fait le vœu que tant que je serai vivant, je ferai tout pour que le souvenir de mon fils reste dans les consciences et que son nom ne soit pas effacé du peuple d'Israël. J'aimerais au moins pouvoir poser une stèle dans un cimetière sur laquelle je ferais graver son nom afin de perpétuer sa mémoire. C'est pour cela, et pour cela seulement, que tous les efforts en valent la peine.»

«C'est avec les mots de ce père, dis-je à Jean-Paul II, qui était visiblement très ému, que je m'adresse à vous. Le père de ce soldat n'avait qu'un seul souhait: pouvoir se recueillir au moins une fois par an dans un cimetière pour y faire une prière en souvenir de son fils.» J'insistai sur les termes en anglais: *Memorial Service*. Jean-Paul II me corrigea et me dit en hébreu avec la prononciation ashkénaze qu'il avait entendue à Cracovie: «*Kaddish, Kaddish, Kaddish*. C'est le Kaddish qu'il souhaite réciter pour son fils!» Puis, ce fut le silence entre nous. Le pape se renferma en lui-même. Il me fit la promesse de faire tout ce qui était en son pouvoir. «Ce n'est pas grand-chose, mais maintenant que je sais, plus ou moins, de qui l'on parle, je ferai tout mon possible pour eux.» Ces mots me comblèrent de joie. Je saisis ses deux mains et lui déclarai: «Vous avez été personnellement témoin de la tragédie qui s'est abattue sur le peuple juif. Une partie de ces pauvres parents sont aussi des rescapés de la Shoah. Combien de souffrances peuvent-ils encore endurer après ce qu'ils ont vécu pendant la guerre?» Le pape se tut un instant, puis il changea le sujet de notre conversation. «Je me souviens de votre grand-père à Cracovie, rabbenou Frankel-Téomim.» Cette déclaration eut un effet de surprise. L'entretien avait été minutieusement préparé et revêtait un caractère strictement officiel. Mais le ton soudain si personnel que prit ce dialogue, l'intérêt que portait le pape à des événements vieux de cinquante ans, me surprirent au plus haut point. «Je me rappelle votre grand-père qui se rendait le Chabbat à la synagogue, entouré de très nombreux enfants. Combien de petits-enfants avait-il donc?»



Je dus reconnaître la vérité: je l'ignorais. Je savais que notre famille avait été très étendue, mais je ne connaissais pas le nombre exact de ses membres avant le génocide. Je n'en avais pas la moindre idée. Après tout, je n'avais que deux ans au début de la guerre. Le pape se tourna donc vers Naftali et lui, connaissait la réponse: nous étions 47 petits-enfants, et cela seulement du côté de notre mère. Jean-Paul II était curieux d'en savoir plus et nous demanda combien avaient survécu à la Shoah. Cela, je le savais parfaitement – il n'en restait plus que cinq.

Puis, je passai au sujet suivant. Je lui parlai de l'attentat horrible qui avait frappé la population civile d'Israël la veille de mon départ pour Milan. Un terroriste arabe avait poignardé un conducteur de bus Egged de la ligne 300, qui relie Tel-Aviv à Achdod, tout en criant: «*Allah bou akbar!*» Cet emploi du nom de Dieu pour justifier le meurtre d'innocents aggravait à mon sens le crime commis. Je l'expliquai donc au pape et lui demandai son avis sur la question. Comment arrêter ces bains de sang au nom d'Allah? Sa réponse fut sans équivoque: «Je m'y oppose formellement et, à chaque occasion, je condamne le recours à la violence et au terrorisme. Je suis même prêt à signer un manifeste si vous le désirez, mais il faut encore que la partie adverse soit également disposée à le faire.» La violence et le terrorisme nous conduisirent à parler de l'antisémitisme et le pape révéla son courage et son incomparable fermeté sur la question: «J'ai voyagé dans 120 pays et il n'en est pas un dans lequel je n'ai pas soulevé le problème de l'antisémitisme. Dites-moi, monsieur le grand rabbin, êtes-vous d'avis que l'antisémitisme d'origine religieuse existe encore aujourd'hui, comme ce fut le cas dans les débuts de la chrétienté?» Le sujet était des plus délicats et des plus sérieux. Je préférai y répondre sur le ton de la plaisanterie. Je lui en demandai donc la permission. Bien que surpris, il sourit. Je lui racontai l'histoire de Johnny, l'Américain au teint hâlé et au corps massif qui se tient sur la place du village, quelque part dans le Middle West, un dimanche à midi et, retroussant les manches de sa veste, il braille: «Donnez-moi un Juif! Donnez-moi un Juif! Il me faut un Juif! Maintenant!» Son camarade tente de le calmer et lui demande la raison de ces cris. Un Juif? Mais dans

leur village, il n'y en a pas un seul. Johnny s'obstine et redouble de rage. «Je vais le tuer, je vais l'égorger de mes propres mains, je le mettrai en pièces!» rugit Johnny. L'ami déconcerté s'évertue à comprendre quelle bête l'a piqué: «Qu'est-ce qui se passe? Tu as bu ou quoi? Qu'est-ce que ça veut dire que tu veux tuer un Juif? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait les Juifs?» Johnny a une réponse toute faite: «Les Juifs ont crucifié notre dieu, ils l'ont assassiné et c'est pourquoi je dois en tuer un à mon tour.» L'ami tente de le calmer et lui rappelle que cette histoire date de plus de 2'000 ans. Hélas, Johnny refuse d'accepter l'argument historique et réplique avec fougue: «Comment ça? Mais je viens de l'entendre du curé, à l'église, il y a une demi-heure à peine!» Le pape sourit à nouveau. Assurément, il n'y avait pas de quoi rire à gorge déployée, mais, me regardant avec intensité, il dit: «La photo de notre rencontre sera certainement diffusée dans les médias, aux quatre coins du monde, et risque de couper l'herbe sous les pieds de ces «primitifs» qui vous qualifient encore à tort de peuple déicide, et qui persistent à vous blâmer pour une chose que vous n'avez pas faite.» Je ne pouvais m'empêcher de m'étonner devant son assurance et sa détermination.

Nous abordâmes ensuite les autres points soulevés en préliminaire à notre rencontre. Il était temps de parler de la Mission et des activités de ses prêtres en Israël. J'évoquai donc ses envoyés qui s'en prenaient aux couches les plus défavorisées de la société, aux nouveaux immigrants dont les racines juives n'étaient pas solides, et je lui expliquai que la question ne se situait pas sur le plan des idées, ni sur celui des interrogations théologiques, mais, qu'à mon sens, ces missionnaires achetaient la foi de leurs proies contre un plat de lentilles, et qu'ils poussaient leurs misérables victimes à rejeter l'héritage de leurs pères à cause de la précarité de leur situation – et cela, ni la raison, ni la foi ne pouvaient le supporter. Ces hommes faisaient commerce de leur foi et des esprits et nous devions à tout prix l'empêcher. En réponse, le pape tint tout d'abord à préciser que ces groupes missionnaires étaient marginaux et que leur démarche contredisait l'esprit de l'Eglise à la tête de laquelle il se tenait, et qu'il était très mécontent des activités de ces prêtres. Le pape parlait de ces incidents presque

## Rencontre à Castel Gandolfo

avec dégoût et me fit comprendre que ces gens agissaient principalement dans les pays sous-développés et qu'il les avait en aversion.

Le dernier point concernait l'accès à la bibliothèque du Vatican et à nos textes saints. Il avait déjà travaillé à ce dossier et déclara qu'il ne permettrait pas seulement à toute personne de venir consulter les trésors de la bibliothèque du Saint-Siège, selon des règles convenues, mais qu'il ferait également reproduire ces manuscrits sur microfilm. Les originaux resteraient à la bibliothèque et ne pourraient en être sortis, de peur qu'ils ne s'abîment. Mais les microfilms seraient à la disposition de tous parce que ces ouvrages étaient censés éclairer l'humanité et qu'il ne convenait pas de les enfermer dans des caves.

Notre entrevue dura près de quarante minutes. A la fin de l'entretien, le pape demanda à rencontrer mes accompagnateurs qui attendaient au premier étage, pour leur serrer la main. Parmi les personnes invitées se trouvait également mon épouse. Quand elle nous rejoignit, le pape se dirigea vers elle, la main tendue. Elle ne serrait pas la main à un homme pour des raisons religieuses et devant le pape, elle se trouva fort désemparée. Le secrétaire polonais du pape murmura quelques mots à l'oreille de Jean-Paul II qui retira prestement la main qu'il venait de tendre et, levant, dans le même mouvement les deux mains au ciel, il déclara: «*Chalom, chalom, chalom*!» Cette manœuvre délicate nous avait sortis de l'impasse et nous avait permis d'éviter un incident des plus embarrassants.

A la suite de cette rencontre à Castel Gandolfo, j'entretins avec le pape de très bonnes relations au point que je me permis de lui écrire, le 26 Chevat 5763/29 janvier 2003, alors que j'étais encore grand rabbin d'Israël. Je lui adressai une lettre au sujet d'El'hanan Tannenbaum, cet Israélien capturé au Liban, par le Hezbollah. Voici ce que j'écrivis à Jean-Paul II: «J'espère avant toute chose que Votre Sainteté se porte bien. Je me permets de sortir de mes habitudes et de vous solliciter pour une cause qui, me semble-t-il, répond à un impératif humanitaire et un devoir moral. Il s'agit d'un

citoyen israélien du nom d'El'hanan Tannenbaum, qui est né le 12 août 1946, dont j'ai célébré le mariage, le 2 septembre 1971. Au mois d'octobre 2000, son épouse Esther, sa sœur et son fils se sont rendus dans les bureaux du grand rabbinat à Jérusalem pour implorer mon secours, dans l'espoir de faire revenir El'hanan chez lui. L'homme a été capturé par le Hezbollah et se trouve au Liban depuis le 15 octobre 2000. El'hanan Tannenbaum est asthmatique. Actuellement il est souffrant et s'il ne reçoit pas les soins médicaux qui s'imposent, sa vie est en danger. Il y a donc urgence. Outre l'emprisonnement et l'éloignement de ses proches, de sa maison et de son peuple, son état de santé est déplorable et il risque d'y laisser sa vie. Je suis intervenu auprès du secrétaire général de l'ONU, monsieur Kofi Anan, auprès du président de la Croix rouge internationale et auprès de différents chefs religieux de par le monde, mais en vain. Ces efforts pour le libérer, de même que les autres prisonniers, n'ont pas abouti. J'ai appris que ce vendredi, le 31 janvier 2003, le premier ministre libanais Rafik el-Hariri doit vous rencontrer au Vatican. Vous êtes notre dernier recours et je vous lance cet appel ultime et vous supplie de soumettre cette question au premier ministre libanais afin qu'il permette qu'El'hanan Tannenbaum puisse bénéficier d'une consultation médicale et satisfasse cette revendication d'ordre humanitaire des plus élémentaires. S'il n'est pas dans le pouvoir de monsieur el-Hariri de faire libérer Tannenbaum et de le rendre aux siens, qu'il donne au moins la promesse de dépêcher un médecin au chevet du prisonnier malade afin de lui octroyer les soins indispensables. Cette demande, votre Eminence, est par ailleurs appuyée par le fait que le 5 janvier 2003, le cheikh Nassrallah, le chef du Hezbollah libanais, a fait savoir que El'hanan Tannenbaum était encore en vie. Eu égard à notre dernière rencontre, et compte tenu du fait que Votre Sainteté fut elle-même témoin de la tragédie qui a frappé mon peuple lors de l'extermination des Juifs d'Europe, je suis certain et assuré que cette requête trouvera chez vous une oreille attentive et un cœur disposé. Je vous en prie, faites tout ce qui est en votre pouvoir afin de sauver la vie de cet homme, et le ramener vivant et en bonne santé à sa famille. L'humanité entière et ceux qui liront l'histoire sauront apprécier ce geste qui procède des principes de la foi de la

justice et des droits de l'homme. Avec mes plus sincères respects et ma profonde reconnaissance, mes vœux et mes prières pour une paix véritable, Israël Méïr Lau, grand rabbin d'Israël.»

J'écrivis cette lettre, comme je l'ai dit, le 29 janvier 2003 et je l'envoyai par courrier diplomatique à la Chancellerie du pape. Oded Ben Hour, notre ambassadeur auprès du Vatican devait la remettre à Jean-Paul II en personne. Une semaine plus tard, exactement, l'archevêque Pietro Sambi, ambassadeur du Vatican en Israël, me rendit visite. Il m'apportait une lettre que m'adressait le «segreteria distretto» – le secrétariat de l'Etat du Vatican. Le pape avait bien répondu à ma requête au sujet d'El'hanan Tannenbaum. L'affaire avait reçu toute l'attention du chef du gouvernement libanais, monsieur Rafik el-Hariri, lors de sa visite. «Je profite de l'occasion qui m'est offerte afin de vous envoyer mes meilleurs vœux et mes plus sincères bénédictions.» Et, en signature, Angelo, cardinal Soudano, secrétaire de l'Etat.

A ma connaissance, il n'y a jamais eu dans l'histoire, un pape qui eut avec un rabbin, des relations comme celles que j'entretins avec le pape Jean-Paul II, mêlant sensibilité et considération. Les démarches suppliantes et avortées du rav Herzog pour obtenir une entrevue auprès de Pie XII pendant la Seconde Guerre mondiale, n'avaient pas été engagées dans l'espoir de sauver seulement la vie d'un El'hanan Tannenbaum, mais bien dans le but d'arracher des millions de Juifs hongrois à la mort. Il s'était heurté à un refus inexorable – l'Eglise avait préféré se taire...

Au milieu de l'hiver 5754, en février 1994, le Vatican décida pour la première fois depuis 46 ans, de nouer des relations diplomatiques avec l'Etat hébreu. Trois mois plus tard, le jour de l'indépendance, les diplomates en poste en Israël furent invités à une réception à la résidence du président de l'Etat. Chimon Ferez, alors ministre des Affaires étrangères, qui se trouvait là, s'approcha de moi et me demanda si j'avais lu les titres du *Washington Post*. Je ne les avais pas lus. Perez m'en révéla donc le contenu: le pape avait fait un voyage aux Etats-Unis et il avait accordé une interview au journal américain. Quand il fut interrogé sur la question de la souveraineté de Jérusalem, il répondit que quelques mois plus tôt, il avait

reçu le grand rabbin d'Israël et que cette rencontre lui avait donné matière à réfléchir.

Evidemment, je n'étais pas impliqué dans les négociations en vue de la normalisation des relations diplomatiques entre Israël et le Vatican, mais la proximité de ces deux événements – ma visite à la résidence d'été du pape et l'interview accordé au *Washington Post* – m'interpella. La même année, Jean-Paul II constitua une commission à la tête de laquelle il nomma un des membres de sa garde rapprochée, le cardinal Ed Cassidy, qu'il chargea de rédiger le brouillon d'une lettre dans laquelle l'Eglise demandait pardon au peuple juif et qui me serait remise. Le rêve était devenu réalité... Le cardinal Cassidy me rendit donc visite à Jérusalem à deux occasions. La première fois, il était seul et la seconde, les cardinaux Killer de Baltimore et Mochinski de Pologne l'accompagnaient. Ils voulaient me soumettre différentes ébauches de cette fameuse lettre. Ces brouillons évoquaient les errements commis pendant la Seconde Guerre mondiale envers les Juifs et les autres nations par des hommes qui se réclamaient de l'Eglise de manière générale. De grandes personnalités de l'Eglise, étaient, dans le meilleur des cas, restées indifférentes au sang versé et dans le pire, avaient incité leurs ouailles à s'en prendre aux Juifs, en prononçant des harangues violentes et racistes, en écrivant des articles saturés de poncifs antisémites et en appelant à la Solution finale. Les brouillons rédigés par ces grands cardinaux ne faisaient guère mention de la condamnation ou tout au moins de la désapprobation de l'Eglise. Le silence de Pie XII, l'indifférence de la papauté qui, pourtant, aurait été en mesure de réduire l'ampleur du massacre, mais qui n'avait rien fait, n'étaient pas non plus désavoués. Je le leur fis remarquer. Ces ébauches pouvaient certainement servir d'introduction à une demande de pardon, mais je déplorais l'absence de certains points fondamentaux. Quand les trois cardinaux me demandèrent à quoi je faisais allusion, je leur répondis que le pape Pie XII, par exemple, à la différence de Jean XXIII, avait été un témoin direct de l'horreur nazie. Il avait dirigé le pontificat au moment où les Allemands emmenaient les Juifs dans les chambres à gaz. Mais, il n'avait rien fait pour empêcher le génocide. Je proposai à mes hôtes

## Rencontre à Castel Gandolfo

de m'accompagner au musée du Mémorial *Yad Vasher* qui se trouvait à moins de 20 minutes de mon bureau de Jérusalem. Ils y découvriront l'allée des Justes, bordée d'arbres plantés à la mémoire de ces non-juifs qui s'étaient distingués pendant la guerre et avaient refusé la compromission. Si le pape, dans les années trente ou quarante avait prononcé une seule phrase, s'il avait eu les mots adéquats, cette allée aujourd'hui s'étendrait de Yad Vachem, à Jérusalem jusqu'aux confins du Vatican, à Rome. De très nombreux catholiques auraient rejoint ces quelques Justes dont nous célébrons le souvenir, de très nombreux croyants auraient aidé des Juifs à échapper à l'extermination. Avec ces mots, auxquels je crois profondément, les cardinaux quittèrent mon bureau. Le document reçut quelques corrections çà et là, on y ajouta quelques notes, marginales, insignifiantes et l'Église publia un texte auquel je ne pus m'identifier.

Ma rencontre avec le pape eut encore d'autres rebondissements. En 2001, une délégation de quelque 500 dignitaires de différentes églises chrétiennes se rendit en Terre Sainte, à l'occasion du millénaire des Croisades, dans l'intention de demander pardon au peuple juif pour les massacres perpétrés par les Croisés. Le groupe se réunit dans la salle des fêtes de la grande synagogue de Jérusalem et je fus invité à parler lors de cette réception. Les responsables voulaient me remettre – moi qui représentais à leurs yeux tout le peuple juif – une sorte de charte par laquelle les chefs de cette délégation demandaient pardon. Je devais la recevoir au nom de tout le peuple et des générations à venir. Je leur dis ces mêmes mots que j'avais lancés à l'occasion du cinquantième anniversaire de la libération du camp de Buchenwald: je n'étais pas habilité à leur accorder le pardon au nom des miens. Je n'en avais ni le mandat, ni le pouvoir. Quoique profondément reconnaissant et admiratif devant l'initiative courageuse de ces chrétiens qui avaient fait le déplacement jusqu'à Jérusalem dans l'intention de recevoir notre pardon, je ne pouvais nier la portée éducative et historique d'une telle démarche, ni minimiser le fait que la formulation des événements pouvait prêter à des malentendus et des ambiguïtés. «J'émets cette prière – en laquelle je voudrais croire d'ailleurs – qu'à l'avenir, de pareils événements ne se reproduiront jamais plus. Si j'accepte cette charte que vous me remet-

tez ce soir, cela ne veut certainement pas dire, en aucune manière, que le passé est effacé et que ces crimes odieux ont été pardonnés.»

Nous n'avons pas le droit d'oublier. Je me considère parfois comme un émissaire chargé de défendre la mémoire et je fais tout ce qui est en mon pouvoir afin de conserver le souvenir. J'ai eu l'occasion d'assister à de très nombreuses réunions et soirées de par le monde, organisées en commémoration de différents événements de la Shoah. Et je me suis toujours rendu à ces rassemblements avec le sentiment profond d'accomplir une mission.

Une de ces rencontres, qui fut pour moi un des moments les plus mémorables, eut lieu en 1995 au Madison Square Garden, à New York. En cette journée du souvenir de la Shoah, marquant également le cinquantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, la communauté juive américaine organisa un rassemblement gigantesque en la présence du Président américain Bill Clinton, des trois sénateurs de l'Etat de New York, Patrick Daniel Monihan, Alfonso Damato et Frank Lutenberg, du gouverneur de New York, George Pataky et du maire de la ville, Rudy Giuliani et moi-même, alors grand rabbin de l'Etat d'Israël. Ce fut pourtant en tant que rescapé de la Shoah que je participai à cette manifestation d'envergure. Le Président Clinton fit un discours poignant et chaleureux sur le destin du peuple juif, condamnant l'antisémitisme dans les termes les plus clairs. Pour ma part, je parlai de l'obligation du *Yizkor* et des leçons que nous pouvions tirer de la Shoah. Une de ces leçons, dis-je, était que l'Etat d'Israël était l'arche de Noé du peuple juif. Que serait-il arrivé si l'Etat d'Israël avait été créé ici, à New York, à Lake Success, dix avant la décision onusienne de 1947? Et si une décision semblable à celle de 1947 avait été prise par la Société des Nations, à Genève, en 1937, sans parler des accords de San Remo ou de la déclaration de Balfour en 1917? Quel visage aurait pris l'histoire et combien de millions de Juifs seraient aujourd'hui parmi nous? Ces questions n'avaient pas de réponse, certes, mais elles donnaient à réfléchir et c'est cela que je voulais.



Il est illusoire de parler des six millions de victimes juives ou même du million et demi d'enfants juifs assassinés. Il convient plutôt d'évoquer le souvenir de Chloïmele, de Moïchele, de Léaleh et de Saraleh. La Shoah doit se raconter au singulier. Nous devons dépasser le réflexe de la généralisation, parce le brouillard qu'elle génère empêche le souvenir. L'histoire d'Anne Franck est un exemple parmi les millions d'autres, et sa force d'impact est formidable. L'esprit humain peut aisément assimiler et saisir le récit de la vie d'un seul homme, d'une famille ou même d'une communauté. Mais il est tout simplement incapable de saisir l'histoire d'un million de personnes, sur le plan affectif ou intellectuel. Aussi, j'ai l'habitude d'ajouter qu'il ne suffit pas de décrire seulement la façon dont les martyrs de la Shoah sont morts, mais que l'on doit aussi découvrir comment ces hommes, ces femmes et ces enfants ont vécu, et qui ils étaient. J'insiste également sur l'idée que l'Etat d'Israël est la maison du peuple juif, et que nous avons un devoir d'enraciner des valeurs juives traditionnelles dans l'éducation des nouvelles générations, afin de garantir la perpétuation de notre peuple.

Je fais partie de ceux qui réfutent l'idée que les victimes juives s'élèvent à six millions. Il y en avait bien davantage. Certes, physiquement, la Shoah a fait six millions de martyrs, mais moralement, elle en a fait bien plus parce que les rescapés sont aussi, pour leur grande majorité, des victimes du génocide. Une partie de ses survivants déambulent parmi nous, tels des morts-vivants. Le corps fonctionne, il est actif et efficient. Mais ces hommes sont sans vie. Le rav Frankel avait l'habitude d'approfondir ce point. Nous disons dans la prière: «Notre Père, notre Roi, fais-le pour ceux qui passent par le feu et ceux qui passent par l'eau, pour la sanctification de Ton Nom.» Il existe deux sortes de morts: la mort par le feu et la mort par noyade. Dans un brasier, il ne reste plus rien si ce n'est la cendre. L'homme est entièrement brûlé. Mais pour le noyé c'est différent. Le corps reste intact jusqu'au moindre cheveu, jusqu'au plus petit bout d'ongle, mais il est mort. Les premiers ont été asphyxiés dans les chambres à gaz, ils sont morts de faim, de froid. Ceux-là sont au nombre de six millions. Les se-

conds ont, quant à eux, survécu à la Shoah. Certes leur corps est sorti indemne de l'enfer, ou peu s'en faut, mais ils ont perdu la joie de vivre – ou leur foi.

La cérémonie organisée à Berlin pour le sixantième anniversaire de la Nuit de Cristal fut tout aussi émouvante. La terreur de la Shoah avait commencé en cette terrible nuit du 9 novembre 1938, quand les masses allemandes mirent le feu à plus de mille synagogues dans le pays, sacquant et pillant des magasins appartenant à des Juifs, et en tuant des centaines. En novembre 1998, à cette occasion, je fus invité par le Président de l'Union des Communautés juives d'Allemagne, Ignace Boubis, à parler à la grande synagogue de Berlin. Je lui donnai mon accord, mais y mis une condition: je refusai de dormir sur le sol allemand et devais donc quitter Berlin le jour de mon arrivée. Boubis accepta cette condition.

J'étais entouré de Gerhard Schröder, à peine élu chancelier allemand qui portait une grande *kippa* blanche, et du Président de l'Etat fédéral, Roman Herzog. Un cantor local fit l'ouverture de la cérémonie en entonnant la prière de E/ *malé rahamim* avec un accompagnement à l'orgue. Je n'étais pas très à mon aise. Cette prière sur fond musical heurtait, à mon sens, le souvenir des martyrs dont nous célébrions la mémoire. Evidemment, je me gardai bien de laisser transparaître mon sentiment que cette musique était inadéquate. Quand arriva mon tour, je fis un discours en anglais sur l'antisémitisme et sur le fait que l'unique leçon que nous pouvions tirer de la Shoah était que nous n'en avions tiré aucune. A une heure de vol de Berlin, le Kosovo était à feu et à sang et devenait le terrain d'un nouveau génocide. Et si, en 1968, nous avons laissé deux millions d'enfants biafrais mourir de faim, c'était bien la preuve que nous n'avions rien appris de la Shoah. Je m'adressai également aux Juifs qui, lors de la chute du mur de Berlin et de la réunification allemande, étaient passés d'est en ouest et avaient troqué une diaspora contre une autre.

Je regardai messieurs Herzog et Schröder, assis au premier rang. Sur leurs visages, il n'y avait pas la moindre expression d'acrimonie. Et vers la fin de mon allocution, je lançai un appel à ces Juifs – au nez et à la barbe

du président de l'Etat fédéral et de son Chancelier – pour qu'ils abandonnent cette terre baignée de sang et qu'ils reviennent chez eux, en Erets Israël. Ce message fut retransmis par les radios et les télévisions européennes, et provoqua de nombreux remous. Je le ressentis principalement lorsque je regagnai Amsterdam pour prendre mon vol pour Tel-Aviv. Des commerçants qui me virent passer dans les couloirs de l'aérogare sortirent de leurs boutiques pour m'applaudir. Ils m'avaient entendu parler quelques heures plus tôt et voulaient exprimer leur enthousiasme et leur émotion. Je compris alors que je n'avais guère exagéré.

Après mon discours, un jeune homme monta à la tribune, portant un chapeau noir du genre de ceux que revêtent les 'hassidim de Gour. Une barbichette ornait son beau visage de Juif. Il portait une veste longue et des collants noirs retroussés sur son pantalon. Cet homme, Its'hak Méïr (Itche Méïr) Helfgot, qui avait fait l'école de 'hazanout – musique liturgique – de Tel-Aviv, était officiant dans une synagogue de Francfort. Devant le micro, sans accompagnement musical, il se mit à chanter un air de la 'hassidouth de Gour: *ani maamin beemouna chelema* – «Je crois avec certitude dans la venue du Messie et même s'il tarde à venir, malgré tout, j'attendrai qu'il vienne tous les jours.» En l'entendant ainsi chanter, Schröder, au tempérament pourtant flegmatique, commença à s'agiter. Il mit une jambe sur l'autre et semblait chercher une position sur son siège tant il était ému. Soudain, il saisit mon bras et me dit en allemand: «C'est tellement pur, il chante du plus profond de son âme.

– Ce chantre vient d'Israël, c'est un 'hassid, lui chuchotai-je à l'oreille. En vérité, il me semble que par ce chant il honore véritablement la mémoire des victimes dont il est par ailleurs la voix fidèle.»

Ignace Boubis avait pressenti qu'un E/*malé rabamim* entonné dans la solennité par un cantor et doublé d'un accompagnement à l'orgue ne susciterait pas l'émotion attendue, ni ne parviendrait à traduire l'esprit de cette commémoration. Il avait donc fait venir ce jeune chantre de Francfort pour célébrer de sa divine voix et de cet *ani maamim* époustouflant le soixantième anniversaire de la Nuit de Cristal.

Quelques semaines plus tard, j'assistai aux obsèques du roi Hussein de Jordanie, à Amman. Je me retrouvai sur le même rang que les quatre présidents américains: Clinton, Carter, Ford et George Bush père. Comme nous marchions, quelqu'un s'agrippa à mes épaules. Cette étreinte inattendue m'effraya le temps d'un instant et, quand je tournai la tête, je vis Gerhard Schröder. «Monsieur le grand rabbin, depuis la cérémonie de commémoration où nous avons fait connaissance à Berlin, je ne peux oublier le chant de ce jeune officiant juif à la voix enchanteresse. Pouvez-vous me rappeler la mélodie?» fit-il. J'avais peine à cacher mon effarement. Il me fallut quelques secondes avant de pouvoir répondre, tant ma stupéfaction était grande. Je fredonnai ensuite l'air du *ani maamin* des 'hassidim de Gour composé par Yaakov Talmud. Voilà que ce chant, qui avait émané du plus profond de l'âme de ce 'hassid, avait fait vibrer celle du chancelier allemand, au point que celui-ci avait décidé de sortir des rangs lors des obsèques du souverain hachémite – ignorant le protocole, le flot de gardes et d'agents de la sécurité – pour arriver jusqu'à moi et me faire part de cette émotion qui l'avait saisi à Berlin, et de son désir ardent de l'entendre une nouvelle fois de ma bouche. Ce fut, à mon sens, encore une autre petite pierre que l'on avait posée sur l'édifice du souvenir des martyrs de la Shoah.

Souvent, je suis surpris de découvrir comment et jusqu'à quel point la Shoah vibre encore dans le cœur des gens. C'est pourquoi je considère la préservation de la mémoire de la Shoah comme un impératif. Je m'efforce toujours d'en évoquer le souvenir et de soustraire les martyrs aux ténèbres de l'oubli. Tantôt, la Shoah perce dans des débats qui, a priori, en sont fort éloignés. Tantôt la question du génocide retentit au cours d'une discussion anodine.

Au mois de Iyar 5763/mai 2003, je fus convié à une conférence sur la paix sous l'égide des Italiens du groupe San Ajidio à Aix-la-Chapelle, en Allemagne. La Shoah y fit à nouveau irruption, subrepticement. Après mon allocution, où je parlai de la paix entre les peuples et entre les nations au regard du judaïsme, un dignitaire religieux palestinien se leva pour pren-

dre la parole et porter une accusation très grave contre les Juifs: «J'aimerais décrire ce que ressentent les Palestiniens. En vérité, nous sommes, nous aussi, des martyrs de votre Shoah. Ici, en terre d'Allemagne, mon intention n'est certainement pas d'en nier l'existence, mais j'aimerais toutefois vous poser une question: Pourquoi devons-nous, nous aussi, souffrir du génocide dont vous avez été victimes, pourquoi devons-nous, nous aussi, en devenir les martyrs? Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, nous vivions ensemble, en paix. Nos relations avec les Juifs qui habitaient alors en Terre Sainte étaient amicales, voire excellentes. Or avec la Shoah, vous avez cherché un foyer et êtes partis à la conquête de nos terres. En Europe, vous avez été piétinés, on vous a expulsés, on a confisqué vos biens et vos maisons. Et voilà que vous avez fait de même avec nous. Vous nous avez chassés à votre tour parce que nous étions plus faibles, moins organisés et cela fait plus de cinquante ans que nous sommes en exil. Pourquoi devons-nous payer dans notre chair le prix de votre Shoah?»

Quand il eut fini de parler, je me levai à mon tour pour répondre. D'abord, je corrigeai ses propos et je précisai que nous n'avions ni conquis, ni envahi une terre qui nous était étrangère. Nous avions nous-mêmes été bannis d'Erets Israël en 586 avant l'ère vulgaire par les Chaldéens puis en 70 par les Romains. Je devais relever cette erreur, bien que je dus le féliciter également de ne pas nier l'existence de la Shoah. A la naissance de l'Islam, en 622, cela faisait déjà quelque 550 ans que notre Temple avait été détruit à Jérusalem. Je citai les versets d'Isaïe qui traitent de l'époque où «le loup habitera avec la brebis» et où «un peuple ne tirera plus l'épée contre un autre<sup>62</sup>». Et dans ce même *Tanakh*, le prophète Jérémie promet au peuple juif: «Tes enfants rentreront dans leur domaine.<sup>63</sup>» Isaïe, dont la prophétie parle de la fin des temps, évoque lui aussi le retour des exilés juifs et annonce qu'ils reviendront sur leur terre. «D'ailleurs, ajoutai-je, en ce qui concerne la prétendue amitié qui régnait entre nos deux peuples avant la Shoah, puisque comme vous le dites vous-mêmes, nous nous trouvons en

---

62 Ndt: Isaïe 2,4

63 Ndt: Jérémie 31,17

terre allemande, j'aimerais vous demander qui, de tous les dirigeants religieux de la planète, a pris son envol pour Berlin afin de serrer la main au Führer et l'encourager dans ses projets d'extermination? Qui d'autre que l'un des plus importants dignitaires religieux palestiniens: le grand mufti de Jérusalem, Amin el Husseinî? D'aucuns se sont tus certes, et ce silence n'était ni légitime ni juste, mais ils n'ont pas, au moins, encouragé le génocide. Or, à cette époque, le problème des réfugiés palestiniens ne s'était pas encore posé, ni celui des rescapés de la Shoah en quête d'un foyer national. En ces temps-là, je me trouvais chez moi, en Pologne, avec mes parents et je n'avais nullement l'intention de chasser qui que ce soit! Dans ce cas monsieur, de quelle sorte d'amitié parlez-vous?» Je citai ensuite un autre événement historique. En 1929, dix ans avant le début de la Seconde Guerre mondiale, des Palestiniens avaient massacré 69 Juifs à Hébron et, parmi eux des nourrissons arrachés des bras de leur mère, sans qu'il n'y ait eu de la part des Juifs le moindre geste de provocation. «Puisque nous menons un débat, il convient d'être plus précis dans la relation des faits, fis-je, afin de chercher ensemble des solutions. Mais présenter une image erronée, mensongère et prétendre à partir de cette hypothèse éculée que vous êtes des martyrs de notre Shoah et parer les Palestiniens de toutes les vertus, est une manière de déformer de la vérité historique.» A ces mots, l'organisateur du congrès et bras droit du pape, le cardinal Achigraï, s'empressa de raconter aux personnes présentes que j'avais été le plus jeune rescapé de Buchenwald. Le Palestinien se tut. Il n'y avait rien à ajouter. Après cette journée de débats difficiles et tendus, je regagnai un petit village hollandais pour y passer la nuit, de l'autre côté de la frontière.

## De Fidel Castro à Nelson Mandela

«Votre Altesse, dit le prince Hassan de Jordanie qui se trouvait à ma gauche en s'adressant à la reine Elizabeth d'Angleterre, je proteste contre la discrimination dont je suis ici victime. Les plats servis au rav Lau semblent, par leur fumet délicat, bien plus succulents que ce que nous avons nous-mêmes reçu dans nos assiettes!» Il avait goûté un bout de ma *'balla* et avait ajouté avec le plus grand sérieux: «Mais il le mérite, n'eut-ce été pour le geste qu'il a eu envers mon frère défunt, le roi Hussein, quand il est venu le voir à l'hôpital de Rochester aux États-Unis.»

Elizabeth II fêtait les cinquante années de son règne au palais de Buckingham. La reine avait refusé de célébrer ce jubilé en grande pompe, devant un large public, mais avait cédé aux prières de son mari, le prince Philip, afin que l'événement soit célébré par un dîner. La souveraine avait donc invité trente personnes et avait consacré cette soirée à un débat sur l'environnement.

J'eus l'honneur d'y être invité et de parler de la pollution de l'air et de l'eau, de la protection de la nature et de l'environnement en général dans la Torah. Entre autres participants, il y avait l'archevêque de Canterbury, le prince Hassan de Jordanie, le directeur de la Banque Mondiale, James Wolfensohn. Je reçus un repas cachère *lamebadrin* (de stricte surveillance) dans des couverts cachères également, qui ne détonnaient pas avec le service de table du palais.

J'ai eu l'occasion de rencontrer, dans le cadre de mes fonctions, de très nombreux dirigeants de par le monde: les Présidents américains Ronald Reagan, Jimmy Carter et Bill Clinton, le Président de l'Union Soviétique Mikaël Gorbatchev. J'ai rendu visite au roi Hussein de Jordanie et j'ai également fait la connaissance de son fils, le roi Abdallah, aux obsèques de son père. J'ai rencontré le roi Juan Carlos d'Espagne, en compagnie de

l'ambassadeur d'Israël, Herzl Inbar et du président des communautés juives d'Espagne, Its'hak Kirov. J'ai longuement parlé avec le roi des relations entre les Juifs et les Arabes à Grenade, pendant l'Age d'Or espagnol. J'ai rencontré le Président Chirac, alors qu'il était encore maire de Paris, à l'occasion d'une réunion des rabbins européens à l'Hôtel de Ville. Je fus invité en 2000 par Vaclav Havel, le président de la Tchéquie, au «forum 2000» sur la paix, dans l'ancienne citadelle de Prague. J'y rencontrai également la sénatrice Hillary Clinton, l'ancien secrétaire d'Etat, le professeur Henry Kissinger, de même que le cheikh Zafzaf, adjoint du recteur de l'université cairote El Azhar, le docteur Tantaoui. Lors de l'inauguration d'un monument commémoratif des cinquante ans de l'extermination des Juifs de Hongrie, je fis la connaissance du Président hongrois, le docteur Arpad Göncz. Et par l'intermédiaire du groupe San Ajidio qui organisait un colloque dans ce pays, je rencontrai le Président roumain, Yon Iliescu. Je fus présenté également à la fille de Rafsandjani, le Président iranien. J'établis des contacts avec le Président lituanien, Valdas Adamkus, afin de le convaincre de restituer les rouleaux de la Torah enfermés depuis la guerre dans les caves de la bibliothèque nationale de Vilnius pour les ramener à Jérusalem. Je participai à une «Marche des vivants» aux côtés du Président polonais Aleksander Kwasniewski et je rencontrai les Présidents allemands Roman Herzog et Yohannes Rau, de même que le chancelier Schröder à la cérémonie du souvenir célébrée à Berlin pour les soixante ans de la Nuit de Cristal. J'eus également une discussion animée et longue avec le chef du gouvernement canadien, Jean Chrétien, dans son bureau à Ottawa, sur le statut de Jérusalem. Je rencontrai le Président du Mexique, Carlos Salinas de Gortari en compagnie de l'ambassadeur d'Israël, Avraham Arcavi. Quant au Président du Brésil, Fernando Henrique Cardoso, il me raconta que chaque année, à Pessa'h, il s'asseyait à la table du *Seder chez* sa fille, qui avait épousé un Juif. Nous évoquâmes aussi l'origine de son nom qui est assez répandu chez les descendants de marranes. Je me rendis à Brasilia, la capitale du Brésil en compagnie des frères Joseph et Moïse Safra et de l'ambassadeur d'Israël, Its'hak Keinan. Après l'attentat qui avait touché l'am-



bassade d'Israël en Argentine et les locaux du consistoire israélite argentin, où plus de cent Juifs avaient trouvé la mort, je rencontrai Carlos Menem, le Président argentin, en présence de son ministre de l'intérieur, un Juif du nom de Koratch ou Kora'h en hébreu. J'étais venu en Argentine afin de réclamer avec force que des poursuites soient engagées contre les instigateurs de ce terrible attentat. J'eus également une entrevue avec son successeur, l'avocat Fernando de la Rúa, un homme de lettres et ami fervent d'Israël, en compagnie des présidents des Communautés juives d'Argentine. A Montevideo, la capitale uruguayenne, je fis la connaissance du Président de l'Etat, le docteur Julio Maria Sanguinetti et je déjeunai avec le président précédent, Lacalle, le premier président d'Amérique latine à avoir érigé un monument en souvenir de la Shoah. Ce monument se trouve dans la banlieue de Montevideo, sur les rivages de l'océan Pacifique. Je l'avais rencontré pour la première fois lors d'une «marche des vivants» à laquelle il avait participé avec un Uruguayen, rescapé de Treblinka du nom de Yehiel Reichman, qui avait déposé au procès Demyanyuk. Comme nous nous recueillions devant le monument aux morts, Lacalle me dit que lorsqu'il m'avait entendu parler à Auschwitz, il avait pris la décision d'ériger en Uruguay un monument en souvenir du génocide juif. En 2005, je retrouvai Lacalle au «Congrès sur l'antisémitisme dans le monde» organisé par Pissgat Yerouchalaïm à l'hôtel King David de Jérusalem. A Tbilissi, en Georgie, je m'entretins avec le Président Edouard Chevardnadze, qui fut ministre des Affaires étrangères sous Gorbatchev. Thomas Klestil, le Président autrichien, un grand ami d'Israël, m'invita à Vienne pour un entretien assez long en compagnie du président des Communautés juives autrichiennes, Ariel Musikand et l'ambassadeur d'Israël Avraham Toledo. J'eus également l'occasion de présenter mes positions sur des sujets tels que la religion, la nation et l'Etat d'Israël au président du Pérou, à la Présidente du Panama, madame Mireya Elisa Moscoso de Gruber, au chef du gouvernement australien John Howard, au premier ministre japonais, Junichiro-Koizumi, au Président de l'Union Européenne, Romano Prodi de même qu'au secré-

taire général des Nations Unies, Kofi Anan. Tous ces chefs d'Etat m'écoutaient avec attention et courtoisie bien que, assurément, je ne reçusse pas toujours leur approbation.

Au fur et à mesure que je gravissais les échelons du rabbinat, je rencontrai des rois, des princes, des hommes d'Eglise, des chefs de gouvernements et des présidents. Nombreux furent les entretiens privés. Certains furent assez longs, mais beaucoup révélèrent une curiosité réciproque et sincère de connaître et de comprendre l'autre. La Shoah fut abondamment évoquée et, à ma grande surprise, à chaque rencontre – ou peu s'en faut – mes hôtes semblaient connaître mon histoire personnelle. Ils relevaient ça et là des éléments de ma biographie et des six années maudites qui ont marqué le destin du peuple juif dans son ensemble et le mien en particulier. Certaines de ces rencontres mériteraient d'être rapportées dans leurs détails.

J'étais encore grand rabbin de Natanya quand je reçus une invitation des membres de la secte Makouya à un colloque qui regroupait des chefs religieux dans la ville japonaise de Kyoto. A l'aéroport Ben Gourion, alors que je m'apprêtais à prendre mon avion pour Kyoto, j'eus un accident de voiture, de sorte qu'au lieu de gagner le Japon, je me retrouvai à l'hôpital Assaf Harofé. Le chirurgien de garde aux urgences de l'hôpital n'était autre qu'un de mes anciens élèves du lycée A'had Haam de Peta'h Tikva, le professeur Ariel Halévy. Il me fit sept points de suture sur le front et se soucia de me renvoyer chez moi à Natanya. Des années plus tard, alors que j'étais déjà grand rabbin de Tel-Aviv, je fus une nouvelle fois invité par les membres de la secte Makouya à un congrès réunissant à nouveau des hommes d'église à Kyoto. Ceux-ci sont des amis d'Israël comme il n'en existe guère. Un de leurs dirigeants les plus réputés se nomme le docteur Akira Jineto. Il a adopté le nom juif d'Akiva et son épouse celui d'Esther. Leur fille, elle, s'appelle 'Heftsiba. Ils ont une grande estime pour le *Tanakh* et sont plus sionistes que de nombreux Juifs. Ils aiment le peuple d'Israël et l'Etat hébreu sincèrement et profondément. Nombreux sont les membres de cette secte qui portent des noms tirés du *Tanakh*.

Une délégation nous conduisit, le consul d'Israël au Japon, Amos Radian et moi-même au Palais des congrès où devait se tenir le colloque. Celui-ci se trouvait au sommet de la montagne Hi-Jey, au milieu d'un magnifique et gigantesque jardin japonais parsemé de pavillons de bambou. J'en eus le souffle coupé. Le spectacle de ces merveilles réunies en ce lieu et le panorama qui se déroulait devant mes yeux me mirent en extase.

Des Japonais bouddhistes et shintoïstes avaient pris l'initiative de ce colloque. Ils étaient avides de nous entendre principalement sur des sujets tels que la vie après la mort, l'éternité de l'âme, l'au-delà, le jugement dernier, le paradis et l'enfer et la présence de Dieu dans le monde. Dieu était-Il omniprésent ou avait-il établi Sa résidence dans un endroit spécifique?

Je commençai à parler en anglais, et dès la première phrase, le docteur Jineto, qui se trouvait derrière moi, m'interrompit et me pria, avec la plus grande courtoisie, de parler en hébreu. Les membres de la secte Makouya étaient impatients d'entendre la langue des prophètes, dans sa prononciation originale et ma visite étaient pour eux une occasion inespérée. Il ajouta que de nombreuses personnes dans le public ne comprenaient pas l'anglais, et qu'elles auraient besoin d'une traduction de toute façon. Dans ce cas, il préférerait traduire lui-même – de l'hébreu au japonais. Je commençais donc mon allocution devant quelques centaines de Japonais qui écoutaient les yeux fermés et en chaussettes.

Ce fut d'ailleurs la première fois que je m'adressai à un public non-juif sans que soient soulevées une seule fois des questions politiques ou des controverses historiques. Le débat était strictement théologique et les sujets abordés concernaient essentiellement les fondements de la foi: l'éternité de l'âme, le libre-arbitre – «Choisis la vie!<sup>64</sup>» – la récompense, un des treize principes de foi établis par le Rambam – «Je crois avec certitude que le Créateur béni soit-Il récompense ceux qui respectent Ses commande-

---

64 Ndt: Deutéronome 30,19

ments et punit ceux qui transgressent Ses Lois» – et enfin la présence divine – «Saint, saint, saint est l'Éternel! Toute la terre est pleine de Sa gloire!<sup>65</sup>»

Après cela, je fus invité à rencontrer le chef des soixante millions de bouddhistes japonais, Yamada San qui, depuis, a quitté ce monde. Cet homme de 94 ans, petit et maigre ressemblait à Mahatma Gandhi, l'initiateur du mouvement d'indépendance nationale de l'Inde. Yamada San me reçut assis en tailleur sur le sol de sa maison de bambou. Tout en lui exprimait l'ascétisme sévère qu'il avait infligé à son corps depuis tant d'années. Le monde physique ne semblait plus avoir d'emprise sur lui. Il ne s'en nourrissait guère. Je me rendis chez lui avec les organisateurs du congrès et à leur tête, celui qui deviendra son successeur, Nakata San.

Je fus invité à prendre place sur les coussins éparpillés sur les nattes qui recouvraient le sol. Yamada San me dit en japonais, d'une voix chevrotante: «Maintenant que vous êtes entré chez moi, que vous vous trouvez entre les murs de ma maison et sous mon toit et que vous me tendez votre main – je peux rendre mon âme à mon Créateur. De nombreuses années durant, j'ai attendu cette visite et maintenant qu'elle s'est enfin réalisée, je peux quitter ce monde-ci pour entrer dans celui où tout est bien.

Quand j'étais jeune, me raconta-t-il, je ne connaissais aucun Juif et je ne connaissais rien du judaïsme. Dans les années trente et quarante, nous avons appris à connaître les Juifs à travers la diffusion du Protocole des Sages de Sion, qui fut alors traduit en japonais et édité en livre de poche. On le trouvait dans les cartables de tous les écoliers japonais. Nos dirigeants avaient, comme vous le savez certainement, conclu une alliance avec l'Allemagne nazie, dans sa guerre contre le monde libre et contre le peuple juif principalement. Certes, mon peuple n'a pas tué de Juifs, il n'a pas érigé de camps de concentration et il n'a pas participé activement à la Solution finale. Mais nous avons combattu les Américains, de sorte que nous avons mobilisé le gros des forces US qui, au lieu de vous libérer du charnier européen, se sont acharnées à vaincre l'armée japonaise dans les eaux du Pa-

---

65 Ndt: Isaïe 6,3

cifique. Dans notre guerre contre les Etats-Unis, nous avons prêté main-forte aux Allemands et au génocide des Juifs. Je connais votre histoire et je vous suis de près depuis de longues années. Je suis coupable d'avoir exterminé les vôtres, puisque je fais partie de ce peuple qui a contribué indirectement au massacre. Je ne sors presque pas de chez moi, encore moins de Kyoto et du Japon. J'ai malgré tout fait un voyage en Pologne et j'ai déposé une gerbe aux pieds du monument érigé dans le ghetto de Varsovie. Je peux enfin vous demander – à vous, l'enfant qui a traversé la Shoah et dont les parents ont été assassinés par les nazis – pardon. Pardon au nom de tous les miens. Je pourrai alors rendre mon dernier souffle.»

J'écoutais ses propos avec une attention redoublée. Son initiative courageuse et cette position clairvoyante et lucide m'émerveillèrent. Mais je ne pus répondre favorablement à sa requête. Je ne pouvais lui accorder mon pardon et je lui en expliquai la raison. Dans le judaïsme, celui qui se tient à l'écart porte l'entière responsabilité d'un crime, tout comme celui qui y prend une part active. Prétendre que l'on n'a pas activement participé à un forfait ne réduit en rien la culpabilité de celui qui ne l'a pas empêché. Sa faute sera justement d'être resté à l'écart. «C'est pourquoi, fis-je au chef religieux japonais, j'ignore si je possède le pouvoir ou l'autorité de pardonner au nom de tous les martyrs. Les victimes du nazisme m'ont laissé un seul et unique legs auquel je tâche de répondre, celui de rappeler leur souvenir et de ne jamais oublier.» Je lui exprimai toutefois ma grande estime et mon admiration pour sa sincérité et son honnêteté. J'appréciai et honorai ce geste. Je le félicitai pour ce voyage qu'il avait entrepris à Varsovie, où il avait fait montre d'un grand humanisme. «Vos paroles gagneraient à être gravées dans la roche afin que je n'en sois pas l'unique réceptacle. Tous les Japonais et vos millions de fidèles doivent également les entendre.» Je citai ensuite quelques exemples tirés de nos textes qui condamnent le témoin passif d'un crime et qui se tient à l'écart. Le roi David a prononcé une élégie sur Avner fils de Ner, le chef des armées du roi Saül, assassiné par Yoav fils de Tsouria. «Tes mains n'avaient pas été liées, ni tes pieds engagés dans

des chaînes: tu es tombé devant les enfants du crime!<sup>66</sup>» se lamente David. Mais le Talmud dans le traité de Sanhedrin explique: «David a prononcé des paroles de remontrances aux obsèques d'Avner.» Celui-ci blâme le défunt Avner: il aurait pu influencer le roi Saül et l'empêcher de verser le sang innocent, mais il ne le fit pas. Quand Saül apprit que les habitants de la ville de Nov – qui étaient tous des prêtres – avaient offert le gîte à David alors qu'il fuyait devant son armée, le roi les fit massacrer. Un de ces suppliciés, Akhimelekh fils de A'hitouv avait offert et même remis l'épée de Goliath à David, ce qui entraîna la fureur de Saül. «Tu as gardé le silence, tu as autorisé le massacre!» s'écrie David à l'adresse d'Avner. «Personne n'a lié tes mains ni tes pieds. Où étais-tu? Pourquoi n'as-tu pas protesté, pourquoi ne pas avoir manifesté ton opposition à ce crime?»

Puis, je citai un deuxième exemple tiré lui aussi du traité Sanhedrin. Pharaon, le roi d'Égypte, dit au premier chapitre de l'Exode: «Agissons avec sagesse contre lui [le peuple juif], sinon il deviendra encore plus nombreux.» Pharaon consulte ses conseillers pour régler une fois pour toutes la question juive qui l'empoisonne. Il décide de rendre la vie des Hébreux amère et difficile, et de les réduire à l'esclavage afin d'empêcher l'accroissement de la population juive. Comme nous l'enseignent nos Sages, Pharaon avait trois conseillers: Bilam fils de Beor, Jethro, qui plus tard deviendra le prêtre de Midian, et Job. Bilam recommanda à Pharaon d'engager au plus tôt la «solution finale». C'était là la solution finale pharaonienne, d'ailleurs la première solution finale de l'histoire, bien avant celle de Wannsee. Bilam expliqua au souverain égyptien qu'il avait vu dans les astres qu'un enfant juif naîtrait, et qu'il causerait à Pharaon et à l'Égypte de nombreux dommages. Il conseilla donc de faire appeler les sages-femmes juives et de les transformer en kapo – ou presque. Elles devaient participer au plan d'extermination. Elles feraient la première sélection, dès la naissance, à l'instar du sinistre Mengele: «Lorsque vous accoucherez les femmes hébreux, vous examinerez les attributs du sexe, si c'est un fils, vous le ferez mourir et si c'est une fille, elle vivra.» Or comme les sages-femmes, Chifra

---

66 Ndt: II Samuel 3,34

et Pouah – qui, comme nous l’enseignent nos Maîtres, n’étaient autre que Yokheved et Myriam – refusèrent de participer à un pareil crime: «Les sages-femmes craignaient l’Eternel et elles ne firent pas comme leur avait dit le roi d’Egypte et firent vivre les enfants. (...) [Alors] Pharaon ordonna à tout son peuple: tout fils engendré vous le jetterez au fleuve et toute fille vous la laisserez vivre.» Pharaon avait décidé d’appliquer les recommandations génocidaires de Bilam fils de Beor.

Or, lorsque Bilam les soumit à Pharaon, Jethro, l’humaniste frappa la table de son poing et exprima ouvertement son opposition à l’assassinat de nourrissons innocents. A la suite de quoi, comme il n’avait plus sa place en terre d’Egypte, il quitta le pays des Pharaons pour s’installer à Midian pour en devenir le grand prêtre. Ce n’est donc pas un hasard si, plus tard, Jethro ouvre sa porte à un autre réfugié égyptien, qui, lui aussi, a fui la tyrannie pharaonienne: Moïse. En effet, après avoir tué l’Egyptien qui avait frappé à mort un Hébreu, celui-ci avait pris la fuite. Arrivé à Midian, il aperçut les filles de Jethro qui dirent à leur père: «Un homme égyptien nous a délivrées de la main des bergers et a puisé pour nous (...). Jethro dit alors à ses filles: (...) Appelez-le et il mangera du pain.»

Pour Job aussi, le plan d’extermination de Bilam était inacceptable. Mais il n’eut guère le courage ni l’audace de Jethro pour tenir tête à Pharaon et exprimer ouvertement ses objections. Pharaon avait accepté avec empressement et enthousiasme l’idée de Bilam et Job préféra se taire. Le Talmud explique que les malheurs de Job eurent principalement pour origine ce fâcheux silence. Le Midrach ajoute: «Quand Job apprit que les deux fils d’Aharon, Nadav et Avihou, étaient morts, il s’écria: C’est de cela que mon cœur tremblait!» Ce Midrach est très étonnant. Quel rapport y a-t-il entre les fils d’Aharon et Job? Pourquoi la mort des fils d’Aharon suscite-t-elle chez Job l’angoisse, la peur? Nos Maîtres donnent différentes raisons pour expliquer la mort de Nadav et Avihou: ils avaient introduit un feu étranger dans la Tente d’Assignation, ils ne s’étaient pas mariés ou étaient entrés dans l’enceinte du Tabernacle en état d’ivresse. Pourquoi cela suscite-t-il chez Job une telle frayeur? Le traité de Sanhedrin, à la page 52a, rapporte

une autre raison pour laquelle Nadav et Avihou méritaient la mort: «Moché et Aharon avançaient et Nadav et Avihou [la génération suivante] marchaient derrière eux... Nadav dit à Avihou: Quand donc ces deux vieux vont-ils mourir pour nous laisser diriger le peuple? Le Tout-Puissant leur dit: Nous verrons bien qui enterrera l'autre. De là l'adage populaire en araméen: j'ai vu de vieux chameaux arriver en nombre au marché avec sur leur bosse les peaux des plus jeunes qui étaient à vendre.»

Le cœur de Job se mit à trembler à l'annonce de cette chose effrayante, qu'avait dite Nadav à Avihou, son frère. Avihou n'a pas répliqué. Il s'est tu et voilà qu'il fut condamné à mourir comme son frère. Pourquoi? Avihou a gardé le silence! Il a été puni justement parce qu'il s'est tu, et qu'il n'a pas réprimandé son frère pour l'ignominie de ses propos. Qui ne dit mot consent. En d'autres termes, l'indifférence, l'apathie devant une injustice est condamnable tout autant que la participation active. Job se dit: «Si c'est ainsi que le Créateur dirige Son monde, alors mon cœur tremble. Parce que moi aussi je me suis tu alors que je me trouvais au conseil de Pharaon lorsque Bilam exposa son plan diabolique. Quelle sorte de châtimeut va-t-on me réserver?»

Voici donc les récits du *Tanakh* et du Midrach, tels que je les rapportai à Yamada San, ce chef bouddhiste au grand âge, ainsi qu'à toutes les personnes qui se trouvaient à ses côtés et qui écoutaient religieusement. Je le quittai avec le sentiment que sa demande de pardon avait été sincère. Certainement, étant un croyant, il savait que dans l'au-delà, les êtres humains doivent rendre des comptes et il appréhendait ce jugement dernier. Il voulait mourir en paix, avec une âme innocentée. Bien que je ne pus le satisfaire, j'eus pour cet homme, qui avait eu le courage de tenir de pareils propos, une grande estime.

De toutes mes rencontres, la plus marquante et la plus incroyable fut celle que j'eus avec le Président cubain, Fidel Castro. De nombreuses années durant, j'avais espéré réaliser un rêve presque impossible: je désirais savoir ce qui était advenu des Juifs qui avaient fui l'Europe et la Pologne



pour rejoindre les côtes cubaines. Dès avant la guerre et dans ses débuts – alors que le monde entier avait fermé ses frontières aux Juifs traqués, et que l'accès à la Terre Sainte était rendu presque impossible à cause du Livre Blanc de Mac Donald en mai 1939 – Cuba fut pour les Juifs une terre de salut.

En 1939, des Juifs allemands embarquèrent sur le Saint-Louis. Ces travailleurs indépendants étaient assez aisés et avaient entassé dans leurs valises des bijoux et des objets précieux. Ils naviguèrent jusqu'aux rivages de la lointaine Amérique et une fois arrivés près des côtes nord-américaines, ils furent renvoyés en Allemagne, sans autre forme de procès, par les autorités de la mère des démocraties de l'ère contemporaine. Le bateau s'en retourna comme il était venu, et les Juifs allemands qui se trouvaient à l'intérieur ne purent mettre pied à terre et trouver le salut. Ils retournèrent à Berlin et tous ses occupants périrent dans les camps de concentration.

Les Juifs d'Europe cherchant un refuge, un pays qui voudrait bien les accueillir, trouvèrent un seul Etat qui, sans émettre la moindre remarque, sans imposer la moindre condition préalable ni la moindre restriction par des quotas sur l'immigration, ouvrit ses portes aux Juifs acculés. Ce pays s'appelait Cuba.

Ma tante Matté, la sœur de mon père, son mari Bruno Berakhiaou Schontahl et leurs deux jeunes enfants, furent sauvés parce qu'ils avaient réussi à fuir la ville de Brno en Tchécoslovaquie pour gagner Cuba. A la fin de la guerre, ils immigrèrent aux Etats-Unis et à la création de l'Etat d'Israël, ils s'installèrent en Terre Sainte. Cette histoire familiale avait piqué ma curiosité et je ne cessais de m'interroger sur le sort qu'avaient connu ces Juifs qui avaient rejoint Cuba en pleine guerre.

En 1959, quand Fidel Castro, Che Guevara et leurs sympathisants amorcèrent la guérilla cubaine, le rav Méïr Rozenbaum, un des trois admirim de Nadvorna, dut quitter Cuba. Depuis lors, il n'y eut plus un seul rabbin à La Havane. Je savais qu'à Cuba et en Corée du Nord, les deux seuls Etats du monde à adhérer à la doctrine socialiste totalitaire, la vie juive et a fortiori l'éducation aux valeurs juives étaient inexistantes. Nous recevions de temps à autre des informations de personnes qui avaient fait

des visites éclair à Cuba, pour le compte de différents organismes qui y oeuvraient principalement de manière clandestine, mais le tableau qu'on nous dépeignait restait diffus, incomplet. Avec le temps, j'appris qu'il y avait malgré tout des Cubains qui se disaient juifs. Je savais aussi que je n'aurais pas la moindre chance de les rencontrer, parce qu'avec un passeport israélien et un titre de grand rabbin, je ne pouvais pas entrer à Cuba. En effet, l'île n'avait pas de relations diplomatiques avec l'Etat hébreu et, plus que tout, Castro entretenait d'étroites relations avec les dirigeants irakiens et syriens, Sadam Hussein et Hafez el-Assad. Je jetai donc ce projet aux oubliettes sans toutefois cesser de me demander ce que les Juifs enduraient dans l'exil cubain. Je gardais un espoir, aussi infime fût-il, de pouvoir un jour découvrir Cuba et rencontrer ces Juifs qui avaient fui les nazis, et qui avaient trouvé sur l'île un abri. A ma grande joie, ce rêve devint un jour réalité.

Au début de l'année 5754, vers la fin 1993, alors que j'entamai ma première année au poste de grand rabbin d'Israël, je reçus une délégation de l'université Bar Ilan comprenant entre autres David Altman, vice-recteur de l'université et mon ami Its'hak Yokhâï, originaire d'Amérique latine, qui parlait couramment l'espagnol et le portugais. Ils m'invitaient à me rendre à Caracas pour y faire un cycle de conférences. L'université Bar Ilan avait au Venezuela une association amicale très active, et le grand rabbin du Venezuela, le rav Pin'has Brenner, était lui-même un membre de l'Assemblée des professeurs de l'université. Tous les deux ans, l'université envoyait à Caracas, un de ses meilleurs maîtres de conférences en reconnaissance des nombreux efforts investis dans leur soutien à Bar Ilan. Jadis, Its'hak Rabin et Chimon Perez s'étaient également rendus à Caracas dans ce but. L'idée était aussi de renforcer les liens entre la communauté juive vénézuélienne et l'Etat d'Israël, et c'est la raison pour laquelle les intervenants dépêchés au Venezuela étaient triés sur le volet. Je répondis favorablement à leur offre. Après consultation avec les services de l'ambassade et avec le rav Brenner, mon voyage fut fixé au 1er février 1994. Je devais faire une escale à New York et à Miami pour atterrir finalement à Caracas. Pendant ce séjour d'une semaine, je devais intervenir plusieurs fois par jour

dans des écoles, des jardins d'enfants, dans les locaux du Bné Brit, etc. Quand la question de mes honoraires fut soulevée, je leur révélai mon secret: «Je caresse depuis de nombreuses années un rêve. Peut-être pourriez-vous m'aider à le réaliser? Depuis de nombreuses années, je nourris l'espoir de rencontrer les Juifs de Cuba. J'ignore s'ils ont à Cuba des synagogues, si la vie juive y est possible. Je sais seulement qu'il y a des Juifs sur l'île, bien que je ne connaisse pas leur nombre ni leur situation. Puisque le Venezuela entretient des relations diplomatiques avec Cuba, peut-être que l'on pourrait trouver un moyen de me permettre de visiter La Havane et d'accomplir ce rêve. Ce sera là mon unique récompense.» David Altman et Its'hak Yokhai m'en firent la promesse. Quelques jours plus tard, ils m'annoncèrent que l'ambassadeur de Cuba au Venezuela était un ami du rav Brenner. Lors d'une de leurs rencontres, le rav avait évoqué cette affaire et avait déduit de cet entretien que les autorités cubaines n'auraient pas d'objection à recevoir *grand rabino de Israël*. Elles ne s'opposaient pas non plus à ce qu'il y rencontre les Juifs autochtones. Mais, aurait précisé le rav Brenner, je ne devais pas me faire trop d'illusions. Je demandai une dernière chose à mes interlocuteurs: si ma visite à Cuba se concrétisait, je voulais y être accompagné du rav Brenner – qui parlait l'espagnol. Je devais me rendre en Amérique latine avec mon épouse, et les délégués de Bar Ilan m'informèrent finalement que les époux Brenner se joindraient à moi. Je partis donc pour Caracas le cœur plein d'une espérance certes modérée, mais bien présente – et décidai d'insister dans mes conférences sur l'importance de l'éducation juive. Au Venezuela, je découvris une communauté très chaleureuse: des Juifs d'origine européenne – la deuxième génération après la Shoah – que je devais retrouver plus tard parmi les membres de la délégation vénézuélienne lors des différentes «marches des vivants», ainsi que des Juifs d'origine séfarade dont la communauté était dirigée par le rav Its'hak Cohen. Tous étaient avides d'entendre des mots de Torah et s'étaient réunis en masse dans la synagogue à l'occasion de ma visite.

Pendant que je me trouvais à Caracas, le rav Brenner reçut des autorités cubaines une invitation officielle. Notre délégation fut conviée à passer deux jours à La Havane. Mon émotion était extrême. A l'annonce de cette nouvelle, Yaakov Halperin, un des Juifs fortunés du Venezuela, mit à notre disposition son avion privé de huit places. Un deuxième avion fut également affrété par les jeunes de la communauté juive. Ils redoutaient que je ne puisse trouver un *minyán* à Cuba pour les offices, et préféraient, pour plus de sûreté, parer à cette éventualité. On prépara également des repas cachères.

Les deux petits avions atterrirent à La Havane. J'étais au comble de l'excitation. Je devais me préparer mentalement à cet instant tant attendu et à cette rencontre avec les ruines d'un judaïsme en voie de perdition. J'espérais en ranimer la flamme, y insuffler un nouveau souffle de vie. Quand je descendis de l'avion à La Havane, je fus accosté par Mister Armando, qui, depuis le jour de mon arrivée jusqu'à mon départ, ne me quitta pas d'une semelle. Le jeune Armando, très soigné de sa personne, portait une barbe, à l'instar de Castro ou de Che Guevara, à qui il ressemblait d'ailleurs. Il parlait parfaitement l'anglais, l'espagnol, le portugais, le russe, et savait même dire en Yiddish – *tichébow* – expression qui désigne le jour de *Ticha beAïf*. Il était le bras droit de Fidel Castro et, celui qui, semble-t-il, était appelé à remplir les missions secrètes du Lider Maximo. Après s'être présenté, il m'introduisit auprès de la ministre des Cultes, Seniora Diego, qui elle non plus, ne nous quitta pas un seul instant. Pour les deux jours que nous passâmes à Cuba, les autorités mirent la grande voiture noire du président à notre disposition. En ce début février 1994, nous ne vîmes pas une seule voiture particulière dans toutes les rues de La Havane. Soumise à l'embargo américain, File souffrait d'une grave pénurie de pétrole. L'essence était exclusivement réservée aux camions, qui ressemblaient plutôt à des tracteurs et qui transportaient les travailleurs à leurs usines. Le grondement de notre véhicule et les pétarades assourdissantes de l'escorte présidentielle et des escadrons de motards, qui entouraient notre prestigieux convoi, résonnaient dans les rues silencieuses de la ville.

67 Ndt: Le 9 av, jour où furent détruits les deux Temples de Jérusalem.

Les regards se tournaient, ahuris et en un éclair, toute La Havane se mit à chercher fébrilement l'identité de cet invité de marque en visite officielle. La voiture quittant l'aéroport se rendit d'abord dans un des quartiers de La Havane, où se trouvait le Centre juif, qui servait en quelque sorte de maison de la culture. Quelques enfants et des vieillards s'y rendaient les après-midi. Rabino Simon – dont le nom de famille était Steinhandler – nom que les Cubains prononçaient avec difficulté, venait de Guadlajara, au Mexique, pour enseigner aux enfants juifs des chants en hébreu. Il avait grandi et étudié à Buenos Aires pour s'installer ensuite au Mexique, et avait reçu des autorités cubaines l'autorisation de se rendre une fois par mois à La Havane. En 1993, le rav Chimon (Simon) Steinhandler avait célébré la première bar-mitsva à Cuba, après 35 ans d'interruption. Et, pour montrer au monde libre que la vie juive à Cuba était autorisée, nos hôtes s'étaient souciés de faire venir le rav à La Havane lors de notre séjour dans la ville. Parmi les personnes qui étaient venues nous accueillir, se trouvait également le président de la communauté juive cubaine, le docteur 'Houssa Yossef Miller, un chirurgien originaire de Galicie.

Notre voiture noire traversa l'avenue principale de La Havane, encore appelée «la Cinquième avenue» par référence à la célèbre avenue de Manhattan. Mais la cinquième avenue de La Havane n'en avait ni l'élégance ni le prestige. Elle était bien différente, ô combien! Les habitations en déshérence se serraient les unes aux autres le long d'une chaussée étroite. On pouvait encore deviner l'éblouissante architecture d'antan, mais les façades étaient lézardées, la peinture écaillée, défraîchie. L'abandon était manifeste. Dans cette avenue se trouvaient les ambassades qui avaient établi leur siège dans des villas et des maisons qui semblaient avoir connu de bien meilleurs jours. La voiture noire du Lider Maximo roulait dans les rues vides et attirait les regards des passants. Des fenêtres et des balcons, nous vîmes poindre des visages. Les Havanais désiraient voir ce prodige. Et, comme si la vision de la grande berline noire ne suffisait pas à les distraire, un spectacle des plus surréalistes se prêta également à leur regard: de la célèbre voiture sortit un homme au chapeau noir portant une veste longue – accoutrement si singulier qui ne s'était jamais vu à Cuba.

Les enfants juifs m'attendaient sur la petite terrasse du Centre. Quand je sortis de la voiture, je fus pris d'une vive émotion: tout le poids de la tension accumulée pendant ce long voyage m'envahissait. Soudain, sur le trottoir d'en face, je vis un homme qui me sembla être un Juif. Sa silhouette émaciée, sa physionomie si typique et principalement la peur que l'on pouvait lire dans son regard, signaient son origine: j'en avais la certitude, ce Juif avait quitté l'Europe avant ou pendant la guerre. Venait-il de Pologne, de Galicie, de Lituanie? Il se trouvait là, à trois mètres à peine, et je décidai de m'approcher pour lui parler. Armando et madame Diego étaient sortis par la portière opposée et me rejoignirent lentement. Ignorant leur présence, je me hasardai auprès de cet homme et lui dis «*Chalom Aleikhem!*» en prononçant ces mots de bienvenue avec l'accent ashkénaze. Il répliqua sans attendre: «*Aleikhem Chalom.*<sup>68</sup>» Je me retrouvai chez moi, dans ce monde qui m'était si familier. Je ne m'étais pas trompé. «Et comment s'appelle le Juif?» lui demandai-je.

– Getzel. Elyakim Getzel Karpelach.

– Et d'où est le Juif? Du Maroc?»

– Il me répondit qu'il était né à Chidlov, en Pologne.

– Et que fait ici un Juif de Chidlov?»

– Il se mit à rire, comme si je n'y comprenais rien.

– Avais-je seulement le choix?»

Sa réplique était cinglante. Et de là, il commença à parler de lui, à la troisième personne, comme dans les récits de Scholem Aleikhem:

«Getzel avait pressenti l'imminence d'une catastrophe. Il était jeune et avait compris qu'il ne devait pas rester en Pologne. Pour survivre, Getzel devait partir et quitter non seulement la Pologne, mais aussi l'Europe. Les problèmes avaient commencé en Allemagne et s'étaient étendus à l'Autriche, aux Sudètes, à la Tchécoslovaquie. Rapidement toute l'Europe serait à feu et à sang et ne serait plus qu'un gigantesque brasier.»

68 Ndt: Formule de politesse par laquelle on répond à celui qui nous a souhaité la bienvenue.

Son parler était simple et pourtant si vrai. Entre-temps, un petit attroupement s'était formé autour de nous. Getzel parlait avec émotion. Enfin, il y en avait un qui était disposé à l'entendre – et en Yiddish de surcroît! Il poursuivit son récit:

«L'Amérique nous était interdite, Erets Israël était un rêve perdu, et quelqu'un nous annonça en Pologne que File de Cuba n'avait pas fermé ses frontières aux Juifs. J'étais jeune et je pris toutes mes économies pour faire ce long voyage. Je ne vais pas vous décrire tout ce que j'ai traversé avant que j'arrive enfin à Cuba, parce que vous n'avez pas le temps de m'écouter, mais ici toutes les portes se sont ouvertes devant moi. Et depuis, je suis resté à Cuba. Cela fait plus de cinquante ans!»

Quand je lui demandai s'il avait une famille, des enfants, il poursuivit à la manière de Scholem Aleikhem:

«S'il est venu seul, seul il sortira.<sup>69</sup>» Je suis seul ici.» Avec cette phrase, Getzel me parut encore plus maigre, encore plus misérable. A cet instant, Armando et madame Diego qui se trouvaient déjà tout près de moi, me pressèrent vers l'entrée du Centre juif où j'étais attendu. Je dus mettre un terme à notre conversation, qui avait trop duré au goût de mes chaperons. Comme je les suivais, je m'inclinai vers Getzel et lui murmurai à l'oreille: «J'espère vous revoir durant les deux jours que je vais passer ici. Nous aurons sans doute l'occasion de parler un peu. Je peux peut-être faire quelque chose pour vous. Réfléchissez-y.»

A cet instant son regard se voila et des larmes lui montèrent aux yeux. Sa réponse fut brève et à la fois si pathétique:

«*Nem mich a heim mit dir kin Erets Israël.*» – «Prenez-moi avec vous à la maison, en Erets Israël.» Longtemps après cette rencontre, ces mots déchirants laissent encore en moi une impression très vive. Je ne pus lui répondre. Mais mes accompagnateurs me pressaient d'avancer et de gagner l'entrée de l'immeuble. Et jusqu'à ce jour, la requête du Juif Getzel ne me laisse aucun répit. Souvent, je me dis que pour cette rencontre seulement, mon voyage à Cuba en valait la peine. J'avais cherché ce Juif de nombreuses années durant, et je l'avais trouvé dans les premiers instants, alors que je venais de poser les pieds sur le sol cubain. Bien évidemment, Getzel

---

69 Ndt: Exode 21,3

suivit mes traces tout au long de mon séjour: je le revis à chaque endroit que je visitais, à l'arrière-plan. Il évitait de s'approcher – même au deuxième jour de ma visite à La Havane, après mon allocution au Centre juif, alors que les enfants chantaient «*Yevarekha Hachem mitsion*», «*Hiné ma tov ou ma naim*», «*Hevenou chalom aleikhem*» ou encore «*Yerouchalaïm cbelzaban*», j'aperçus à nouveau Getzel dans le public, assis au cinquième rang. D'instinct, il avait compris qu'il valait mieux ne pas me regarder avec trop d'insistance; le danger était permanent. Mais il ne cessait de me faire comme un signe de la main, un mouvement infime, pour que je le reconnaisse et que je ne l'oublie pas. Et quand il était caché derrière les épaules d'un autre, il osait me saluer plus franchement.

Après les chants, j'interrogeai les Havanais réunis au Centre juif sur la condition des Juifs de Cuba. On me répondit qu'il y avait à La Havane trois synagogues: deux étaient fermées tandis que la troisième fonctionnait encore. Je demandai s'il y avait un *minyan*, et on me répondit qu'il y avait un *minyan* cubain: huit vieux Juifs – des Polonais d'origine – et deux Sefer Torah qui complètent le quorum. Je ne rencontrai nulle part ailleurs un «*minyan cubain*»...

Je visitai aussi la grande synagogue de La Havane. L'édifice aux dimensions colossales était majestueux. Les sièges étaient recouverts de velours rouge rongé par les rats. Un seul de ces fauteuils était resté intact et le tissu qui le recouvrait était d'une grande beauté. De cette relique, je pouvais deviner que la communauté cubaine avait jadis été très aisée, et qu'elle avait investi beaucoup d'argent dans cette somptueuse construction. Mais quand je la visitai, je rencontrai l'abandon. L'emplacement de l'arche sainte, du pupitre du chantre et de l'estrade des chœurs semblait avoir été abandonné depuis bien longtemps. L'endroit était d'une saleté abominable. Des couches épaisses de poussière et des excréments recouvraient les vestiges d'un passé éteint. Le bâtiment était fréquenté, depuis de nombreuses années, par les nombreux vagabonds qui erraient dans les rues de la ville et qui faisaient leurs besoins dans cette salle jadis si prestigieuse. Je découvris soudain parmi les déchets un papier blanc brillant sur lequel on avait im-



primé des caractères hébraïques. Malgré la saleté repoussante, je ramassai le feuillet du bout des doigts. Il s'agissait de prières diverses, et notamment d'une louange rédigée spécialement par le rav de la communauté – le rav Rozenbaum – à l'occasion du troisième anniversaire de l'indépendance de l'Etat d'Israël: «Nous offrons cette prière, nous les Juifs cubains, de même que tous les Juifs du monde à nos frères et nos sœurs qui habitent Israël, afin qu'ils connaissent la paix, la sécurité et la prospérité, dans cet Etat qui souffre encore des épreuves de sa délivrance.» J'avais entre les mains un document d'une grande valeur historique. La prière avait été composée après la Guerre d'indépendance, alors que le jeune Etat juif devait se mesurer à d'importants flux migratoires et que l'on y avait proclamé un régime de restrictions sévères. Les Juifs de Cuba qui – d'après ce que l'on pouvait voir de cette synagogue – vivaient alors dans l'aisance, avaient, à travers cette prière composée spécialement, exprimé leur sympathie et leur inquiétude sincère pour nous qui étions en Israël. Je rapportai ces pages avec moi, en Erets. C'était pour moi la preuve manifeste que la communauté juive de Cuba avait connu, naguère, des jours glorieux et cela ne faisait qu'accentuer sa disgrâce actuelle.

Lors de ma visite, la communauté juive cubaine comptait quelque 2'000 personnes. Une grande partie de ces Juifs ne l'étaient d'ailleurs qu'à moitié ou pire. Les mariages mixtes, l'emprise de l'idéologie communiste avaient rendu l'éducation juive et la vie communautaire inexistantes sur l'île. Les Juifs de Cuba n'avaient aucun contact avec le monde extérieur, encore moins avec ceux de Miami, ville qui ne se trouve pourtant qu'à une heure de vol de La Havane, et où la vie juive est intense.

Avec le temps, j'ai appris que pour connaître l'histoire et les origines d'une communauté, il convient de visiter son cimetière. Par conséquent, même à La Havane, je demandai à voir le cimetière juif. Armando et madame Diego firent également le déplacement, évidemment. Parmi les tombes, je découvris la sépulture d'un soldat juif de La Havane. Sur la stèle, on avait écrit, en hébreu: «P. N. le saint *ba'hour* Its'hak Eizik fils d'Arié Leib fils de Dov, tombé en Corée, au cours d'une guerre de mitsva, le 5 Sivan

5712/29 mai 1952.» Ce soldat juif s'était porté volontaire pour combattre auprès des communistes cubains et soutenir les forces nord-coréennes dans leur guerre contre sa voisine du sud. Je savais que des soldats juifs étaient tombés lors de cette guerre, du côté américain, et voilà qu'au cimetière de La Havane, je découvrais que des Juifs étaient morts du côté adverse également, chez les combattants communistes. Les Juifs de Cuba avaient fait rapatrier le corps du soldat, depuis la lointaine Corée pour l'inhumer à La Havane, et l'inscription qui couvrait la stèle était rédigée en hébreu, en espagnol et en russe. C'était là encore une autre facette de l'histoire, un autre aspect du destin juif. Il était fort probable que ce soldat ait été le fils de Juifs qui avaient fui l'Europe et échappé aux crocs de la bête nazie. Ils avaient trouvé un refuge à l'autre bout du monde, tandis que leur fils avait à son tour rejoint l'autre côté du globe, cette région reculée au fin fond de l'Extrême-Orient pour tomber sur le front, au nom de l'idéal socialiste dans sa guerre contre l'impérialisme. Dans le cimetière de La Havane, aux côtés de la tombe du soldat juif, qui portait une étoile de David et des inscriptions en hébreu, je récitai le Kaddish, avec émotion parce que certainement, personne d'autre que moi ne priait encore pour le souvenir de ce malheureux. Armando, le bras droit de Fidel Castro, répondit «Amen» après moi...

Au terme de cette journée bien remplie, on nous conduisit dans une résidence qui appartenait au président Castro et où nous devions séjourner. Cette villa d'une grande beauté, où l'architecture mêlait la richesse du marbre à l'élégance de l'acajou, était entourée d'un superbe jardin. Toutefois, le mobilier était très rudimentaire: des lits de caserne et deux chaises en osier très ordinaires pour couronner le tout. Le spectacle était affligeant. La misère était partout.

Le pain était mesuré certes, mais la culture florissante. Dans les théâtres, l'activité était intense et dans les rues, chanteurs et musiciens s'en donnaient à cœur joie.

Je n'étais pas venu à Cuba dans l'espoir de rencontrer Castro – chose qui me semblait inconcevable. Je ne fis donc aucune démarche dans ce sens. Pourtant, après l'entrevue au Castel Gandolfo, quelque cinq mois plus

tôt, je décidai avec mon épouse de me munir d'un présent, au cas où. Notre choix se porta à nouveau sur un *chofar* agrémenté du verset: «Sonne le grand *chofar* afin de nous libérer.» Ce cadeau avait évidemment une valeur symbolique forte. C'était pour nous une manière de suggérer au président cubain de rendre aux Juifs leur liberté et de les autoriser à quitter l'île pour rejoindre Erets Israël ou le monde libre. Or le deuxième jour de notre visite à Cuba, Armando m'annonça que le commandant Castro souhaitait me voir. Il ajouta d'ailleurs que Castro avait beaucoup entendu parler de moi, qu'il avait suivi de près ma visite à La Havane et qu'il souhaitait avoir avec moi un entretien privé. Je refusai de le rencontrer en tête-à-tête et j'en fis part à ses hommes. La présence de mes accompagnateurs m'était indispensable. Par la suite, on m'informa que Castro avait consenti à ce que les hommes de ma délégation assistent à notre entrevue. Mais les femmes n'y étaient pas conviées. Il fut donc convenu que nous attendrions dans la villa jusqu'au soir, où l'on viendrait nous chercher pour nous conduire au palais présidentiel. A dix heures moins cinq, les hommes de Castro se présentèrent à notre résidence. Le président cubain me reçut les bras grands ouverts. A sa droite, se tenait une interprète. Le Lider Maximo connaissait parfaitement l'anglais. Il avait fait des études de droit et vivait à quelques nœuds des côtes américaines, mais il ne parlait que l'espagnol, par patriotisme.

Notre entretien dura trois heures et cinq minutes. Ce fut pour moi une des rencontres les plus extraordinaires. D'abord, je faisais la découverte de cet homme, cette véritable légende vivante. Je pensais trouver un homme rigide, insensible, tyrannique et exigeant, un communiste invétéré et un anti-israélien endurci. A un certain moment, il me confia en effet que les ennemis d'Israël faisaient partie de ses bons amis, parmi lesquels Sadam Hussein et Hafez el-Assad. «Ils me donnent des armes et du pétrole» fit-il laconiquement. «Gorbatchev, poursuivit Castro, a détruit le communisme, ce grand idéal de justice et d'équité. Il a anéanti l'Union Soviétique. Rien ne pourra plus jamais freiner l'impérialisme américain ni le capitalisme occidental. Gorbatchev a jeté l'opprobre sur l'histoire humaine, éternelle-

ment!» Je lui expliquai à mon tour que le monde entier soutenait Gorbatchev, parce qu'il avait pris l'initiative courageuse de lever le rideau de fer. Mais mes propos ne firent guère impression sur Castro, qui me répondit en employant cette image qui nous est si familière: «Et alors? Je suis David. Là, tout près de moi se trouve ce grand pays, les Etats-Unis, ce Goliath. Je n'ai pas besoin de vous expliquer à vous, *grand rabino*, qui de David et de Goliath a vaincu la bataille. Vous le savez bien que David a été le vainqueur!» Son propos était acerbe, cinglant et univoque. Soudain, alors que son index s'agitait encore et se faisait menaçant, il prit un ton totalement différent. La conversation qui s'était parée jusque-là d'habits idéologiques passa brusquement à l'intime, à l'humain, au particulier: «Il est une chose que j'aimerais comprendre afin de mieux vous connaître. Vous devez satisfaire ma curiosité. Je sais tout de vous. Je sais que votre frère vous a caché dans un sac dans les camps pendant la guerre des fascistes allemands. Je sais aussi que vous êtes orphelin depuis votre plus tendre enfance, et que vous êtes arrivé en Palestine à l'âge de huit ans, bien avant la Déclaration d'indépendance de l'Etat juif. Mais il est une chose que je ne comprends pas et c'est à ce sujet que j'aimerais vous interroger. J'aimerais savoir comment vous en êtes arrivés là. Si chez nous, à Cuba, un enfant de huit ans grandissait sans ses parents et sans connaître même la langue de son pays, il serait rapidement devenu un enfant des rues. Il aurait semé la terreur dans son quartier. Il serait rapidement devenu une plaie pour la société et une proie facile pour les malfaiteurs, et autres malfrats qui en auraient fait ce que bon leur semble. Et vous qui êtes arrivé en Israël, démuné de tout, vous êtes aujourd'hui le pape des Juifs. Le *grand rabino*! Mais qui vous a donc élevé? Qui vous a fait grandir? Qui vous a tout appris? Comment un enfant abandonné, misérable, finit-il par être nommé l'homme de foi le plus important de son Etat?» J'étais saisi. Après quelques instants de silence, une fois la surprise passée, je lui racontai que deux ans auparavant, en juin 1992, Its'hak Rabin m'avait posé la même question. «Je vous répondrai comme je l'ai fait à Rabin, répliquai-je. Je suis la trente-septième génération d'une famille de rabbins. Mon père a fait promettre à mon grand frère de tout faire pour que je reste en vie et que je perpétue la

tradition familiale, afin que la chaîne des générations ne soit pas brisée. Papa savait, par son intuition et sa connaissance de l'humain, que si son plus jeune fils – qui n'avait que deux ans au début de la guerre – sortait vivant de l'enfer des camps, il serait à même d'entamer une nouvelle existence et de repartir à zéro ou presque. Mon frère par contre, qui avait 13 ans au début de la guerre, a perdu dans la Shoah les six années les plus décisives de la vie d'un homme. Il y a laissé son adolescence – cette période pendant laquelle la personnalité se forme. Il a perdu les six meilleures années. Au sortir de la guerre, il avait déjà 19 ans et c'est à cet âge qu'il dût tout reconstruire.

J'ai grandi chez mon oncle qui, en Pologne, avait été un grand rav, et qui, en Israël, le fut également. Puis je suis parti à la yechiva et un jeune rabbin – qui, avant la guerre avait été un élève de mon père – s'est engagé à me prendre à sa charge. J'ai donc grandi dans le monde des yechivot, j'ai trouvé refuge auprès des géants de l'esprit. Plus tard, j'ai vécu à l'ombre de mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel, dont je fus le disciple pendant près de 27 ans. Le rabinat est enraciné profondément dans mon être et dans mes origines. Je suis nourri par le sentiment de perpétuer la tradition familiale. Je n'ai jamais cessé d'exercer mes fonctions de rabbin, tout au long de ma vie. Je n'avais plus mes parents, mais ils étaient près de moi tout le temps. Je n'avais ni mère ni père, mais ils ne m'ont pas abandonné pour autant, même pas un seul instant. Les membres de ma famille, mes frères, m'ont toujours encouragé, tout au long de mon parcours, à suivre les traces de mon père. Et c'est grâce à eux que je suis devenu le grand rabbin d'Israël.» Castro était fasciné. Son esprit était tendu, ses sens contractés. Il voulut en savoir plus et me demanda si, à mon avis, mes enfants suivraient cette vocation familiale. Je lui répondis que deux d'entre eux en avaient déjà reçu le titre, et qu'ils étaient donc la trente-huitième génération de rabbins de la famille Lau. Il me demanda ensuite combien d'enfants j'avais. Je lui répondis que j'en avais huit. Leur mère se trouvait-elle à Cuba, elle aussi? Je répondis par l'affirmative et je lui rappelai qu'il avait exigé la présence exclusive des hommes. Mon épouse, de même que la rabbanite Brenner, étaient restées à la villa bien qu'elles eussent espéré faire sa con-

naissance. Puis, pour la première fois, Castro se mit à parler en anglais et me dit, pathétique, comme dans une réplique de film: «Let's bring the ladies.» Ses hommes sortirent aussitôt, au pas de course, et nous poursuivîmes notre entretien jusqu'à l'arrivée des dames. Castro qui, tout au long de l'entrevue passait rapidement d'un sujet à l'autre, aussi éloigné soit-il, quitta la question des enfants et de la lignée pour aborder, à nouveau, un point de politique. Il avait une grande estime pour Its'hak Rabin, et pour la démarche courageuse de Perez lors de la signature des accords d'Oslo, à Washington en septembre 1993. «Vous devez comprendre que ces accords sont un véritable tournant historique, fis-je à Castro. Bien que je ne sois pas impliqué dans la politique, je connais ces deux dirigeants de près. Dans le passé, ils ont tous deux dirigé le ministère de la Sécurité, et tous deux ont eu la responsabilité de consolider notre ancrage dans tout le pays. Rabin était le chef d'état-major lors de la Guerre des Six Jours, et de ce fait, il a repoussé les frontières d'Israël. Et de leur point de vue, accepter de céder dans un premier temps vingt mille fusils aux Palestiniens – puis Gaza et Jéricho – est un pas décisif et dramatique.» Castro, que ce geste politique ravit, s'écria: «Bravo! C'est là le courage véritable d'un combattant!» Entre-temps, mon épouse et la rabbanite Brenner nous rejoignirent. La première remit le présent que nous avions préparé à Castro. Il examina le *chofaret* je lui expliquai le sens du verset que nous avions choisi de faire graver sur le support: «Sonne le grand *chofar* afin de nous libérer!» Hélas, depuis 1959, Israël n'a pas de relations diplomatiques avec Cuba. Jusqu'à ce jour, j'ignore pourquoi vous avez choisi de couper tous les liens avec notre pays.» Castro me répondit brièvement que la raison était liée au fait que nous avions chassé un autre peuple. Je voulus poursuivre le débat. Je citai donc le nom des anciens pays de l'Est qui avaient rétabli leurs ambassades à Tel-Aviv. «Nous n'avons aucun conflit d'intérêts avec Cuba. Nous n'avons pas de frontière commune et rien n'empêche nos deux pays d'avoir des relations diplomatiques. S'il y a des sujets de discorde, c'est justement le rôle des ambassades et des diplomates d'émettre des critiques, de transmettre des messages et d'ouvrir le dialogue. Pourquoi choisir l'enfermement? Nos pays ont beaucoup de choses à apprendre l'un de l'autre.

Nous avons certainement des choses à nous dire. Voyez, cela fait bien deux heures que nous conversons! Auriez-vous cru que vous seriez assis avec un grand rabbin, qui de surcroît possède la nationalité israélienne, et que vous trouveriez la conversation intéressante? Je vous remercie d'ailleurs pour le temps que vous m'avez accordé. J'ai toujours été fasciné par votre personnalité et j'ai toujours souhaité vous connaître.» Castro eut un large sourire et me répondit qu'il avait, lui aussi, du plaisir à parler avec moi, et, qu'en effet, pourquoi ne pas se parler, après tout. Je profitai de cette ouverture et de l'atmosphère détendue pour établir un pont. «Si vous avez Rabin et Perez en estime, vous pourriez peut-être faire un geste, quel qu'il soit, par le truchement de ma délégation, afin d'exprimer votre sympathie – sur le plan strictement personnel, sans considération diplomatique ni étatique, bien entendu,» lui proposai-je. Castro leva les yeux au ciel et me dit dans un murmure: «Je suis bien pauvre, je n'ai pas de grands moyens, je n'ai pas d'argent, je n'ai ni pétrole ni nourriture. Vous êtes, à la différence de moi, un véritable empire. Que pourrais-je bien envoyer que vous ne possédiez déjà?» Castro semblait sincère. Je lui répondis que ce qui comptait par-dessus tout ce n'était pas la valeur de son présent, mais plutôt le message qui l'accompagnerait. «Par ailleurs, ajoutai-je avec le sentiment que cette conversation prenait un ton amical, les cigares de La Havane sont particulièrement appréciés de par le monde. Vous pouvez en envoyer à Rabin ou à Perez et joindre la carte de visite du Presidenta Fidel Castro...» Il me corrigea aussitôt: «Commandant Fidel Castro.» Je m'excusai et poursuivis: «La boîte de cigares trônera sur le bureau du premier ministre ou sur celui du chef de la chancellerie, et quand on leur demandera d'où vient ce coffret, ils pourront répondre: «Ces cigares m'ont été envoyés par Fidel Castro.» Lorsqu'ils exhiberont votre carte de visite, chacun saura qu'il existe entre Israël et Cuba un certain lien. Ce sera là l'amorce d'un dialogue, d'une amitié et d'une compréhension mutuelle rendus possibles.» Castro me demanda alors si les deux fumaient. Je lui répondis que Rabin était un fumeur invétéré, mais que Perez avait récemment suivi une cure de désintoxication en Italie. A mon sens, cela n'avait guère d'importance. Les ci-

gares accompagnés de la carte de visite de Castro ainsi exposés sur la table de travail de ces deux personnalités serviraient avant tout de symbole et exprimeraient de manière implicite que la glace entre les deux pays était brisée. Il y avait matière à discuter – mais plus que tout, il y avait quelqu’un avec qui parler. J’insistai lourdement. Je voulais m’assurer que j’avais été bien compris et que mes propos l’avaient touché. Castro frappa finalement dans ses mains et somma Armando de lui trouver un stylo. Il voulait prendre note des noms des personnes à qui il souhaitait envoyer les cigares: Rabin Its’hak, Perez Chimon et Kolek Teddy. Le dernier, il l’avait rajouté à la liste de sa propre initiative. «Un grand maire!» finit-il par dire.

Une fois le sujet clos, Castro passa à autre propos. Il avait une question sur la Bible à laquelle il n’avait jamais pu trouver de réponse satisfaisante. «Il est écrit dans le Pentateuque que 600’000 Juifs sont sortis d’Egypte, mais je sais aussi que plus haut, un verset nous dit que seuls 70 Juifs ont quitté la terre de Canaan. Comment comprendre que pendant les 400 ans passés en Egypte, la population juive soit passée de 70 à 600’000? Une chose pareille est-elle seulement possible?» Je fus assez surpris d’entendre cette question et d’apprendre que ce sujet l’avait préoccupé depuis de nombreuses années. «Dans le livre de l’Exode, répondis-je, au chapitre 1, il est écrit: «Les enfants d’Israël avaient augmenté, pullulé, ils étaient devenus prodigieusement nombreux et remplissaient la contrée.» Nos Maîtres enseignent que les femmes hébreux mettaient au monde des sextuplés.» Castro n’était pas satisfait: «Comment, six nourrissons dans une seule matrice? fit-il avec scepticisme. Est-ce possible?» Je lui confiai alors que mon fils avait eu des triplés. L’atmosphère s’y prêtait. Et j’ajoutai que si les naissances de triplés sont aujourd’hui relativement courantes, on pouvait envisager que dans les temps reculés, les naissances multiples le fussent également. Pourquoi pas des sextuplés? En Israël, nous avons assisté, quelques années plus tôt, à la naissance de quintuplés. Castro était stupéfait. Cette information lui semblait inédite et il n’était guère disposé à abandonner le sujet. «Vous avez dans votre famille des triplés?» fit-il avec émerveillement. Mon épouse, qui avait été tardivement invitée à nous retrouver, tira la pho-



to des triplés qu'elle gardait dans son sac et la lui tendit. Castro la contempla un long moment avec fascination tout en la caressant de la paume de la main. Il bégaya: «C'est extraordinaire. Trois enfants issus d'une même matrice. Ils sont si beaux, chacun plus beau que l'autre. C'est drôle, ils ne se ressemblent pas.» Comme il remettait le cliché à mon épouse, son esprit était encore troublé par la question arithmétique soulevée par les versets du Pentateuque. Il s'arma d'un bloc de papier et se mit à faire des diagrammes et des calculs. Il sépara les 70 personnes descendues en Egypte avec Yaakov en 35 couples et leur accorda six descendants. Après quelques minutes, il me regarda, irrité. Il n'arrivait pas à 600'000. Sa frustration était grande. Il était parti de l'hypothèse – qui, en vérité, était tout à mon avantage – qu'une génération s'étendait sur vingt ans et non pas sur trente comme le veut l'usage. Si les Hébreux s'étaient mariés à vingt ans et avaient fondé une famille, alors 400 ans représentent vingt générations et multiplié par six, nous n'arrivions toujours pas à 600'000. Dans un effort de courtoisie extrême et avec beaucoup de retenue, je lui suggérai de refaire son calcul, mais il finit par s'empêtrer dans ses multiplications. Après quelques instants, l'énigme mathématique toujours irrésolue, je lui demandai pourquoi il ne prenait pas une calculatrice. Castro eut un regard de colère: «Une calculatrice? Les touches que l'on frappe avec le doigt? J'appartiens à une génération qui sait réfléchir avec sa tête et non avec ses doigts. Et, de toute façon, monsieur le *grand rabino*, ces estimations ne me donnent pas 600'000 Juifs au sortir de l'Egypte.» Le spectacle de cet homme d'Etat qui s'acharnait, avec le plus grand sérieux, à poser des multiplications sur un cahier d'écolier m'embarrassait. Et, pour me défaire de ce malaise, je proposai une échappatoire: «Il est un autre verset du même livre qui pourrait éclaircir ce mystère et vous tranquilliser: «De plus une troupe nombreuse – *erev rav* – les avait suivis.»» Castro eut un soupir de soulagement. Un poids antédiluvien venait de lui être retiré. «Si c'est ainsi, d'où savez-vous que les Juifs éthiopiens sont bien juifs?» Castro liait l'existence de Juifs noirs à l'histoire de la sortie d'Egypte et ceci me surprit à nouveau. Je lui expliquai qu'après de nombreuses consultations menées auprès des dirigeants du

judéisme éthiopien, nous avons découvert que ce peuple avait une tradition vieille de quelque 500 ans, et que le plus grand décisionnaire de l'époque, qui habitait l'Égypte – le Radbaz – avait certifié la judéité de ces Noirs. Il semblerait que, depuis la nuit des temps, ce peuple ait respecté de très nombreux commandements, comme la pureté familiale et qu'il ait toujours prié et aspiré au retour à Sion. Le grand rabbinat à l'époque de la création de l'État, du temps du rav Herzog et du rav Ouziel, avait accepté la thèse du docteur Faitlovitch rédigée après des années de recherches sérieuses sur la question. De ce fait, ce sont les grands rabbins qui avaient permis la Alyah de ces Juifs lors des opérations Moïse et Salomon. Les questions de Castro me déconcertaient et l'étendue de ses connaissances historiques et théologiques m'éblouissait. L'arrivée des Ethiopiens en Israël et la question de leur judéité en étaient des exemples parmi tant d'autres. A nouveau, après les Juifs éthiopiens, Castro aborda brusquement un autre sujet. «Je ne vous apprend rien si je vous dis que je hais l'Église. Cette haine n'est nullement motivée par l'idéologie socialiste, mais bien davantage par ce dont j'ai fait personnellement l'expérience. Quand j'étais enfant, j'ai étudié dans un monastère, et les moines, mes maîtres, m'ont appris à haïr les Juifs. Quand ils nous enseignaient l'anglais, par exemple – [sans prendre garde, Castro nous révélait qu'il connaissait cette langue] – ils nous disaient que les Juifs étaient des rapaces volant d'un endroit à l'autre, à la recherche d'une proie. Pourquoi? Parce que les Juifs portent la barbe – *beard* – et que son homonyme – *bird* – veut dire oiseau. De là, ces «savants» déduisaient que les Juifs étaient des oiseaux de proie. Depuis lors, pendant de très nombreuses années, quand je voyais un aigle, j'étais convaincu que c'était un Juif. Enfant, je n'ai jamais pensé que les Juifs étaient des humains bipèdes. J'ai toujours cru qu'ils étaient des créatures portant des ailes qui se précipitaient sur des charognes puantes. C'est pourquoi, dans mon pays, j'ai instauré une loi très sévère contre l'antisémitisme. C'est ma façon de répondre à l'éducation de l'Église. Je n'aime pas plus les Juifs que les autres peuples, mais je ne les hais pas non plus et cela, je tiens à ce que vous le sachiez.»

L'entretien avec Castro fut pour moi comme un voyage. Passant d'un sujet à l'autre, j'allai de surprise en surprise. Encore une fois, je restai interdit. Je devais profiter de cet élan de sympathie et je décidai de solliciter une faveur. «Nous sommes aujourd'hui au mois de février, lui dis-je. Dans deux mois, tous les Juifs du monde célébreront la fête de Pessah. Si vous connaissez l'histoire de la sortie d'Égypte et que la question des 600'000 Hébreux affranchis de l'esclavage pharaonique vous intéresse, vous n'êtes pas sans savoir que les Juifs n'ont pas le droit, pendant ces huit jours de fête, de manger du pain et toute pâte levée. A défaut de pain, les Juifs mangent des *matsot* – du pain azyme. Autoriseriez-vous les communautés juives de votre pays à importer des *matsot* pour la fête?» Fidel Castro s'insurgea. «Mais pas de là-bas!» fit-il avec fureur en désignant l'Amérique honnie. Je lui en fis la promesse. Le rav Brenner enverrait des *matsot* de Caracas et peut-être même de Mexico. Il fut convenu que le docteur Miller, le président de la communauté juive, ferait l'estimation de la quantité nécessaire et que le rav Brenner se chargerait de fournir des *matsot* à tous les Juifs de Cuba. Fidel Castro accepta aussitôt. Les bonnes dispositions du dirigeant cubain m'encouragèrent à lui soumettre ma seconde requête: autoriser le rav Brenner à importer de la viande cachère à Cuba. Je lui fis à nouveau la promesse que la viande ne viendrait pas des Etats-Unis et je lui expliquai que dans son pays il n'y avait ni rabbin ni *cho'bet* de sorte que les Juifs de l'île étaient contraints d'enfreindre les règles alimentaires qu'impose leur foi ou de s'abstenir tout simplement d'en consommer. J'avais en tête l'image de Getzel Karpelach de Chidlov, qu'un quart de poulet ou un os pour la nuit du *Seder* pourrait enfin sustenter. A cet instant, Castro perdit patience. Une colère noire, à l'image de la révolte qu'il avait menée pour imposer la lutte des classes à son île, le saisit. D'une voix grondante, il déchargea sa bile: «Mais je vous ai déjà dit que je m'acharne à combattre la haine des Juifs dans mon pays. Auriez-vous l'intention de faire des Cubains des antisémites? Je n'ai pas de pain à donner à mon peuple. La nourriture est rationnée: chacun en reçoit quotidiennement 150 grammes et vous demandez de la viande pour les Juifs! Ai-je bien compris? Mais ils finiront par

les haïr comme la peste, ils seront rongés par l'envie et ils viendront piller leurs maisons. Goliath, ce voisin redoutable, en bloquant toutes les sources d'approvisionnement de mon pays a affamé mon peuple. Si aujourd'hui, en pleine pénurie, votre seul souci est de permettre l'importation de viande cachère pour les Juifs, vous-mêmes, monsieur *grand rabino*, vous serez l'instigateur d'une poussée antisémite que je n'ai de cesse de réfréner.» Je ne fus guère impressionné par son courroux et je lui rappelai que quelques instants plus tôt, il avait autorisé l'importation de *matsot* pour Pessah. «Des *matsot*? Cela ne nourrit pas un homme. C'est cultuel. Mais importer de la viande pour les Juifs – cela je ne le permettrai à aucun prix.» Il défendait sa position avec ténacité et je dus me rendre à l'évidence: son refus était irrévocable. J'avais perdu cette bataille. A la fin de l'entretien, je racontai à Castro que lors de mon séjour à La Havane, on m'avait parlé d'un étudiant juif, né à Cuba, dont les études de médecine avaient été couronnées de succès. L'étudiant souhaitait faire une année de spécialisation à l'hôpital de Caracas parce que l'instrumentation médicale y était moderne et la technologie avancée. Castro écouta et se mit à rire. Je me heurtai à nouveau à un refus catégorique motivé cette fois-ci par l'intérêt et le calcul. Si l'étudiant avait de telles capacités, pourquoi prendre le risque de lui faire goûter les joies du monde libre? Qui donc se porterait garant pour faire revenir ce médecin prometteur à Cuba? On a besoin de pareils talents sur l'île et de bons médecins pour soigner le peuple cubain. Je le pressai et lui demandai s'il octroierait une autorisation de sortie à des Juifs au nom du regroupement familial. Cette fois-ci, il acquiesça. «Vous pouvez vous-même le constater, fit-il avec une fierté à peine contenue, je fais venir un rabbin de Guadalajara. La communauté juive possède un président et je vous ai invité à La Havane afin que vous puissiez vous-même en être témoin. Vous vous êtes rendu au Centre juif. Vous y avez rencontré des enfants qui chantent en hébreu et qui étudient le Pentateuque. Même si votre gouvernement prête le flanc à la critique, je ne hais pas les Juifs!»

Comme il me raccompagnait à l'ascenseur, je mentionnai le cas de Ron Arad et des autres soldats disparus depuis 12 ans à Sultan Yaakov, et je le priai d'intervenir auprès de Sadam Hussein ou de Hafez el-Assad. Castro

agita son doigt et me demanda si, après 12 ans, j'avais espoir que ces soldats fussent encore en vie. Je lui répondis que cinq mois auparavant, le pape m'avait posé la même question et que je lui avais rapporté les propos du père d'un de ces soldats: même si son fils n'était plus de ce monde, il n'avait d'autre ambition que de voir son nom perpétué. Avant de mourir, il voulait offrir à son fils une sépulture, quelque part, avec son nom gravé sur la stèle. Castro, malgré la rudesse de son apparence et la rigidité de l'uniforme qu'il ne quittait jamais – révéla sa grande sensibilité avec cette phrase: «Vous avez visé juste! Je vous comprends, vous m'avez convaincu. Je vous fais la promesse d'en parler à qui de droit. Je vous ai déjà dit que les ennemis de votre pays sont mes bons amis.» Il était déjà une heure du matin. L'entretien avait duré trois heures.

Deux heures plus tard, on frappa à la porte de la villa où nous étions installés. Je n'avais pas fermé l'œil. L'entrevue avec Castro m'avait profondément bouleversé et mon esprit était agité. J'ouvris la porte et je trouvai deux livreurs. Ils m'annoncèrent que le Lider Maximo les avait chargés de me remettre cette cargaison et qu'il avait joint trois enveloppes. Castro avait envoyé des cigares et sur les enveloppes, il avait écrit le nom des destinataires: Its'hak Rabin, Chimon Perez et Teddy Kolek. Et c'est avec ce chargement que je retournai en Erets.

La visite à Cuba fut, sans aucun doute, l'une des expériences les plus intéressantes et les plus fascinantes que je fis. Je découvris un dirigeant dont la personnalité faisait contraste avec l'image publique qu'il entendait donner de lui. Je rencontrai un homme qui vivait simplement, sans ostentation – en apparence tout au moins – aimé de son peuple qui le prenait en exemple parce qu'il incarnait à ses yeux la sobriété, la continence, l'égalitarisme et le patriotisme. Je découvris un homme qui avait de la conversation, dont la culture générale était étendue et la curiosité intellectuelle remarquable.

Ma rencontre avec la communauté juive cubaine fut particulièrement bouleversante. Il y avait quelque chose d'incroyable. Ces Juifs n'avaient ni école, ni synagogue, ni rabbin. J'étais fier tout autant qu'ému d'avoir eu le

mérite de poser le pied sur cette terre, alors que pendant près de 35 ans, aucun dirigeant israélien n'avait pu le faire avant moi. Je pensai à la tante Matté, à l'oncle Bruno Berakhiaou, et aux centaines de juifs cubains dont les origines et les traditions paraissaient obscures et dont personne ne se souciait. La coupure de cette communauté avec le monde extérieur était totale. Les communications postales ou téléphoniques impossibles, en cette fin de vingtième siècle! Je ne cessai de penser qu'en vérité, nous n'avions rien appris des événements qui avaient bouleversé l'Europe quelque cinquante ans plus tôt; nous avions nous-mêmes prolongé l'éloignement de ces Juifs. Mais peut-être avais-je modestement contribué, avec cette visite, à en ramener quelques-uns à leurs racines...

Ce que je ne pus dire aux Juifs de Cuba, à La Havane, parce que mes mots étaient pesés, je le dis ouvertement aux Juifs d'Afrique du Sud: «Je ne suis pas venu vous voir pour solliciter vos dons, mais plutôt pour émouvoir vos âmes ou tout au moins l'âme de vos enfants!» Ces mots, je les répétais sans relâche lors de mes visites dans les différentes communautés juives sud-africaines. Et, en effet, à chacune de ces visites, ou peu s'en faut, des Juifs revenaient au judaïsme. Loin de moi de renier la primauté des collectes et des œuvres: j'ai pleinement conscience de la nécessité et de l'importance du soutien financier apporté à l'Etat d'Israël par les communautés juives de la diaspora et celle d'Afrique du Sud en particulier – communauté chère à mon cœur. Les Juifs sud-africains sont pour la plupart des rescapés de la Shoah ou des Juifs qui ont fui l'horreur nazie.

Il y a quelques années, je fus invité par le rav Binyamin Banet Melkior à donner des conférences à Copenhague. Lors de cette visite, mes hôtes me conduisirent au petit cimetière juif de la ville suédoise de Malmö. Près de la tombe du fils de Scholem Aleikhem, je vis les tombes de deux aviateurs juifs d'Afrique du Sud qui avaient bombardé l'Allemagne pendant la

guerre. Leurs avions avaient été touchés par les tirs allemands et ils furent inhumés à Malmö. L'image de ces deux sépultures ne me quitta pas un seul instant tout au long de mon séjour en Afrique du Sud, parce qu'à travers elles, l'humanité découvrait que des Juifs avaient aussi participé à la lutte contre la machine de guerre nazie. D'ailleurs, l'aviation israélienne fut en grande partie constituée par des anciens du Ma'hal<sup>70</sup> d'Afrique du Sud, venus offrir leur soutien pendant la guerre d'indépendance.

Adolescent, j'avais souvent entendu parler du judaïsme sud-africain. Mon maître, le rav Yossef Kahaneman *zatsal* recevait des dons pour sa yechiva de cette communauté, qui en devint d'ailleurs l'assise financière. Nombreux furent les Juifs lituaniens qui avaient gagné le continent africain pour échapper à la bête nazie. Ces Juifs qui connaissaient le rav Kahane-man à l'époque où il était le rabbin de la ville de Poniewicz, en Lituanie, s'étaient fait un point d'honneur de soutenir la yechiva que le rav avait fondée à Bné Brak.

Depuis lors, je fus souvent invité par Refaël Kotlovitch, Ouri Gordon, David Levin et 'Haïm Aharon, responsables de la Alyah auprès de l'Agence Juive, à me rendre en Afrique du Sud pour y promouvoir l'immigration en Israël. J'acceptais toujours de bon cœur. La communauté sud-africaine est chaleureuse et très attachée à l'Etat d'Israël et au sionisme. En 1996, je fus convié – en tant que grand rabbin d'Israël – à un rassemblement célébrant les dix ans d'investiture du rav Cyril Harris, grand rabbin d'Afrique du Sud. Frederik De Klerk, l'ancien président d'Afrique du Sud, qui avait su mettre fin à l'apartheid et avait reçu pour cela le prix Nobel de la paix, fut également invité à cette cérémonie. A mon arrivée à l'aéroport Jan Smuts de Johannesburg, je fus attendu par le rav Harris, les présidents des communautés juives sud-africaines et monsieur Mbeki, qui sera plus tard élu président après Nelson Mandela. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers Pretoria, la capitale, afin d'y rencontrer Mandela. Celui-ci nous reçut avec chaleur. Il arborait une chemise à fleurs comme symbole de sa lutte et dès le premier instant, la cordialité de son accueil fit de cette entrevue, une des ren-

---

70 Ndt: Volontaires qui participèrent à la guerre d'indépendance de l'Etat hébreu.

contres les plus amicales dont j'ai gardé le souvenir. Nous n'eûmes pas besoin de nous étendre en palabres interminables ni multiplier les formules de politesse afin de briser la glace: elle était tout simplement inexistante. A mon arrivée, Mandela me fit une étreinte chaleureuse et nous nous mîmes à marcher bras dessus, bras dessous. Un sourire ne quittait jamais son visage. Quand je lui remis le *Tanakh* en version bilingue, hébreu-anglais, en reliure de cuir, je lui fis remarquer que j'avais de l'admiration pour le combat héroïque qu'il avait mené afin d'affranchir son peuple de l'esclavage et de l'humiliation. Il avait sacrifié sa vie et enduré de très longues années de supplices au nom de l'idéal de liberté et d'égalité auquel il croyait. Je voulais attirer son attention sur un verset dans le Deutéronome, au chapitre 28, qui, certainement, l'interpellerait. «Tu diras chaque matin: «Fût-ce encore hier soir!» Chaque soir tu diras: «Fût-ce encore ce matin!» si horribles seront les angoisses de ton cœur et le spectacle qui frappera tes yeux.<sup>71</sup>» Pour un homme ayant passé de longues années en prison, où les jours étaient comptés par une marque faite à l'ongle sur le mur de sa cellule, et qui pourtant n'avait jamais cessé d'espérer de voir la lumière au bout du tunnel, cette phrase éveillait des résonances profondes et effroyables.

Comme j'expliquais le verset, Mandela restait pensif. Il voulut lire le texte lui-même, dans sa version anglaise. Il hocha la tête et y inséra le signet, pour garder la page. Puis, il me confia qu'il connaissait, lui aussi, mon passé et ce que j'avais traversé, enfant. «Puisque vous savez ce que j'ai vécu, je peux vous dire que votre sort est bien plus terrible que le mien» fit-il. Je m'en étonnai. J'avais moi-même traversé six années de guerre, mais lui et ses fidèles avaient passé 26 ans en prison! Mandela, qui connaissait bien les détails de ma biographie acquiesça et ajouta: «Mais mes parents n'ont pas été assassinés comme l'ont été les vôtres.» Et c'est avec cette phrase qu'il me fit soudain comprendre les raisons de son incomparable cordialité. Il savait aussi que Naftali avait été l'adjoint de Moché Dayan, qu'il m'avait caché dans son sac et avait fait l'impossible pour me sauver et respecter les dernières paroles de notre père. Nous abordâmes ensuite la question de

---

<sup>71</sup> Ndt: Deutéronome 28,67



nos destins communs, de ce qui unissait nos deux peuples – ces minorités pourchassées que sont les Juifs d'un côté et les Noirs de l'autre. Je lui fis remarquer que les premiers à avoir levé le drapeau de la révolte et de l'affranchissement n'avaient pas habité l'Afrique du Sud, mais le nord du continent: ils s'appelaient Moïse et Aharon et avaient fait sortir les Hébreux de l'Égypte esclavagiste. Mandela fut particulièrement séduit par l'idée que, dans l'Histoire, la première lutte pour l'accession à la liberté et l'égalité avait eu le continent africain pour théâtre. Voilà qu'il découvrait que ce continent qui était devenu le symbole de l'esclavage avait, en vérité, brandi depuis des millénaires l'étendard de la révolte et de la liberté. «Il y a 4000 ans environ, lui dis-je, un Juif parmi les Juifs exilés s'est levé et a déclaré au souverain oppresseur: «Libère mon peuple!» La sortie d'Égypte donnait à l'humanité une nouvelle orientation et offrait aux nations un nouveau modèle.

– Vous m'avez éclairé! fit Mandela.»

Cet accueil chaleureux et enthousiaste me permit quelques années plus tard de lui adresser une lettre: «D'un ancien prisonnier à un ancien prisonnier en faveur de prisonniers actuels.» Je lui demandai d'intervenir auprès des autorités iraniennes afin de faire libérer les 17 Juifs de Chiraz soupçonnés d'espionnage pour le compte d'Israël, et emprisonnés sans autre forme de procès malgré leur innocence avérée. Je rapportai à Mandela les supplices atroces qui leur étaient infligés au point qu'un jeune homme de 16 ans, qui n'avait pu rencontrer sa mère qu'après six mois d'emprisonnement, fut incapable de la reconnaître. Hélas, je ne reçus du président sud-africain aucune réponse. A l'époque, il finissait son mandat et j'ignore s'il a fait quoi que ce soit en faveur de ces malheureux Juifs.

A Cape Town, je fus reçu par l'archevêque Desmond Tutu. Quelque temps plus tôt, il avait été nommé par Mandela à la tête d'une commission de conciliation chargée d'enquêter sur les crimes de l'apartheid. Il voulait connaître mon point de vue sur la question. En tant que dirigeant religieux, comment s'acquitter de cette tâche? Il devait non seule-

ment enquêter sur les promoteurs de l'apartheid et leurs collaborateurs, mais également rechercher les moyens de favoriser la réconciliation entre Noirs et Blancs. «Pour le spectateur non averti, ces deux impératifs semblent antinomiques. La recherche de la vérité d'une part et la recherche de la paix de l'autre – s'opposent cruellement» fis-je. Je citai ensuite l'enseignement de rabbi Hai dans le traité de Yebamot à la page 65b: «Il est permis de changer au nom de la paix.» En d'autres termes, s'écarter de la vérité est autorisé si cela permet d'instaurer la paix – valeur ô combien suprême! J'illustrai cette assertion par un exemple tiré du livre de la Genèse au chapitre 50. Après la mort de Yaakov, ses enfants se dirent:

«Si Joseph nous prenait en haine! S'il allait nous rendre tout le mal que nous lui avons fait subir!<sup>72</sup>» Les frères qui craignaient sa vengeance prêtèrent à leur père des propos qu'il n'avait jamais tenus. «Ton père a commandé avant sa mort en ces termes: «Parlez ainsi à Joseph: Oh! Pardonne de grâce l'offense de tes frères, leur faute et le mal qu'ils t'ont fait!»<sup>73</sup>» Les tribus ont rapporté, au nom de la paix, des faits erronés. Trente-neuf ans après la vente de Joseph, les frères sont rongés par l'inquiétude et l'angoisse. Ils redoutent que ce dernier ne leur rende la pareille, et c'est pourquoi ils s'écarterent de la vérité afin d'échapper à son courroux. Mais Joseph, magnanime, leur dit: «Soyez sans crainte; car suis-je à la place de Dieu? Vous aviez médité contre moi le mal: Dieu l'a combiné pour le bien afin qu'il arrivât ce qui arrive aujourd'hui, qu'un peuple nombreux fut sauvé.<sup>74</sup>» Je suis sorti de la fosse, j'ai été vendu à des Ismaélites, tout a été orchestré par la main divine pour que je puisse vous délivrer. Même si votre intention était mauvaise, malveillante, en fin de compte, il n'est sorti que du bien. «C'est la première fois, fis-je remarquer à Toutou, que l'on découvre qu'il est permis de mentir au nom de la paix.» Je rapportai ensuite les propos de rabbi Nathan qui considère que c'est une *mitsva* de changer la vérité pour obtenir la paix et qui illustre son propos d'un exemple tiré du *Tanakh*.

---

72 Ndt: Genèse 50,15

73 Ndt: Genèse 50,17

74 Ndt: Genèse 50,19-20

Quand les anges rendent visite à Avraham pour lui annoncer qu'il aurait un fils, «Sarah rit en elle-même disant: «Flétrie par l'âge, ce bonheur me serait réservé! Et mon époux est un vieillard!<sup>75</sup>» Dieu demande à Avraham, quelques versets plus loin: «Pourquoi Sarah a-t-elle ri, disant: «Eh quoi! en vérité j'enfanterais, âgée que je suis?»« Notre matriarche avait prétendu que son mari était trop vieux pour avoir un enfant et voilà que Dieu lui-même, en rapportant ses propos à Avraham, rejette les torts sur Sarah. C'est donc bien une *mitsva* de changer la vérité afin de faire régner la paix, et ici, c'est au nom de la paix dans le couple. A Samuel aussi, Dieu proposa une excuse assez éloignée de la stricte vérité, afin de le soustraire à la colère de Saül qui, sachant qu'un nouveau roi allait être oint à Bethléem, risquait de s'en prendre au prophète.

Desmond Toutou qui avait, lui aussi, reçu le prix Nobel de la paix, écoutait attentivement. Il eut un large sourire et me quitta en couvrant la tradition juive de louanges et d'éloges. Quelques années plus tard, je retrouvai Toutou à la conférence de Davos, au Waldorf Astoria de New York, à laquelle nous participâmes pour témoigner notre sympathie avec la ville après la tragédie du 11 septembre. Toutou en profita pour m'annoncer que les exemples tirés du *Tanakh* l'avaient guidé dans la rédaction de son rapport. J'ajoutai ces quelques mots de la prophétie de Zacharie: «Ils aimaient la vérité et la paix.»

---

75 Ndt: Genèse 18,12

## La splendeur de Presov retrouvée

«J'ai une chose très particulière à vous demander,» dit Naftali à l'aimable opératrice du central téléphonique international. Il cherchait un numéro de téléphone en Tchécoslovaquie et elle lui confia qu'elle avait accès à l'annuaire téléphonique de la ville de Presov. «Faites-moi une faveur. Pouvez-vous lire le nom de tous les abonnés de cette ville, depuis la lettre A. Lorsque j'entendrai le nom que je recherche, je vous le dirai et vous pourrez arrêter votre lecture.» L'opératrice déconcertée accepta de lui rendre ce service peu ordinaire.

Naftali ne savait pas ce qui était advenu de la communauté juive de Presov et s'il y restait encore un Juif, après Hitler, Staline et l'athéisme socialiste. Il souhaitait le vérifier. L'opératrice se mit donc à déchiffrer les pages de l'annuaire, avec patience. Les noms slovaques défilaient: Abek, Bobek, Horek et le reste à l'avenant, jusqu'à ce qu'elle bute sur le nom Landau. Naftali lui demanda d'arrêter aussitôt sa lecture lancinante et de lui transmettre les coordonnées téléphoniques de cette personne.

Après son mariage, mon père fut appelé à diriger la communauté de Presov en Slovaquie – non loin de la frontière polonaise. Cette communauté était principalement composée de Juifs parlant l'allemand et le hongrois. Papa, qui parlait couramment le polonais, le Yiddish et l'allemand, fut le rav de cette ville pendant huit ans. C'est à Presov que mes trois frères grandirent: Chikou, Naftali et Chmoulik hy"y'd, qui y était né et y avait passé sa prime jeunesse.

Au début des années 1990, le rideau de fer commença à se lever et en même temps, les citoyens israéliens furent autorisés à se rendre dans les pays de l'Est. L'Union Soviétique fut démantelée et la Tchécoslovaquie se scinda en deux républiques qui adoptèrent le modèle occidentale. Naftali

dirigeait alors le Bureau de la collecte<sup>76</sup> à Jérusalem, et son désir de retrouver ses racines familiales, de revoir les lieux de son enfance ravagée par les guerres devenait plus ardent. Restaient-ils des Juifs à Presov, y avait-il encore une synagogue, des tombes? Toutes ces questions ne cessaient de le tourmenter et ne lui laissaient aucun répit. Un jour, il passa à l'acte et tenta de rentrer à nouveau en contact avec Presov.

Muni du numéro de téléphone d'un abonné au nom si typiquement juif, Naftali décrocha le combiné. A l'autre bout du fil, un homme répondit, avec, dans la voix, un certain empressement. Il parlait l'allemand. Naftali lui demanda: «Herr Landau?» La voix, à l'autre bout, répliqua: «Doktor Landau.» Naftali se dit qu'un homme qui tenait à son titre ne pouvait être que juif. Sa confiance ainsi accrue, il alla droit au but et demanda à son interlocuteur s'il y avait à Presov une communauté juive. L'homme qui ne demanda pas à savoir à qui il avait affaire, répondit aussitôt à la juive: «Oui – et non. Je suis le président de la communauté, qu'il est d'ailleurs difficile de qualifier de communauté, parce que nous avons à peine *minyán*. Nous sommes huit Juifs, mais la grande synagogue de Presov est toujours à la même place. Je m'emploie à y faire le ménage tous les vendredis et elle ressemble encore à ce qu'elle était avant la guerre. Il y a encore deux autres juifs, Chapira et Yakoubovitz, qui habitent Bardiov, dans les environs, et qui viennent à Presov les Jours Redoutables pour compléter le *minyán*. L'un connaît les prières et sait lire dans le Sefer Torah et l'autre sait sonner du *chofar*.» Naftali dont la curiosité n'avait pas encore été satisfaite, demanda si la communauté avait un rav. «Vous vous moquez de moi? fut la réponse. Pour qui donc? Qui accepterait d'entretenir un rabbin? Depuis que le *Oberrabiner* (grand rabbin) nous a quittés, avant la guerre, nous n'avons pas nommé un autre rav. Nous n'avons trouvé personne qui fut à sa hauteur, quelqu'un qui lui ressemblât.» Quand Naftali demanda à monsieur Landau qui était donc cet *Oberrabiner*, le président de la communauté agonisante répondit: «*Oberrabiner* Lau, Moché 'Haïm Lau. N'en avez-

---

76 Organisme qui réceptionne les dons en provenance de l'étranger.

vous pas entendu parler?» Ce n'est qu'à cet instant que le docteur Landau s'enquit du nom de son interlocuteur. Naftali lui demanda de trouver un siège et qu'ensuite il lui ferait la promesse de lui répondre aussitôt. Quand il fut assuré que le docteur Landau était bien assis, Naftali se présenta enfin et lui dit qu'il était le fils du *Oberrabiner* Lau. Docteur Landau était pétrifié. «Je suis un vieillard, finit-il par bégayer, et je vous somme de respecter mon grand âge. Pas de blagues avec moi! Je sais qu'il ne reste plus personne de la famille du *Oberrabiner*.» Naftali rétorqua qu'il était Toulek – ce nom qu'il avait porté à Presov. Il y eut un long silence. «Toulek Lau?» lui demanda le docteur Landau avec un tremblement dans la voix. «Je parle avec Toulek Lau?» «Certainement.» fit Naftali, tout en ajoutant qu'ils avaient peut-être joué ensemble au ballon dans la cour de la synagogue. Lorsque monsieur Landau apprit que Naftali lui parlait de Jérusalem, il y eut à nouveau un long silence. «Je parle avec Yerousalem?»

Une fois remis de sa surprise, le docteur Landau demanda à Naftali ce qui était arrivé à Chikou, notre frère. Naftali l'informa que Chikou habitait également Jérusalem. Puis, quand il fut question de Milek, Naftali répondit qu'il avait été déporté avec papa à Treblinka. «Mais, ajouta Naftali, j'ai encore un frère que vous n'avez pas connu, parce qu'il est né à Piotrkow, cette ville dont papa fut le rav après Presov. Mon jeune frère a été sauvé avec moi.» Le docteur Landau voulut savoir s'il habitait aussi Jérusalem et Naftali lui confia que ce jeune frère était le *Oberrabiner* de Tel-Aviv.» Puis, à nouveau, ce fut le silence suivi d'une exclamation: «Le fils du *Oberrabiner*? est aussi un *Oberrabiner*? Après Hitler? Dommage que je ne puisse pas venir vous voir!» Naftali lui réserva une nouvelle surprise. Nous étions au mois de mai et mon frère lui fit cette promesse: «En juillet, le Chabbat avant *Ticha be.Av*, Chabbat *'Hazon* – lorsque nous lisons à la synagogue le passage de *'Hazon* Yechayahou dans le livre d'Isaïe – nous viendrons vous voir. Dites aux huit Juifs de la synagogue de Presov que mon frère et moi-même viendrons compléter votre *minyán*. Je ne lui en ai pas encore parlé, mais je suis certain qu'il fera ce voyage avec moi.»

Le choix de cette date n'était pas fortuit. Dans les prières de *Ticha be'Av*, nous ne pleurons pas seulement la destruction des deux Temples, mais également la mort des dix martyrs de l'époque romaine, l'expulsion des Juifs d'Espagne, ainsi que les pogromes de Chmielnicki en 1648-49. Nous nous lamentons sur le massacre des Juifs de Spire, Worms et Mayence assassinés par les Croisés, et partageons les plaintes de rabbi Yehouda Halévy qui commencent par ces mots: «Sion, ne vas-tu donc pas t'enquérir du bien-être de tes prisonniers...» Alors que j'étais rav de Tel-Aviv, je fis paraître une brochure contenant sept lamentations sur la Shoah composées par les rabbins de la génération précédente, qui serait lue par les Juifs de la ville le jour de *Ticha be'Av*. Les auteurs de ces lamentations avaient pour la plupart traversé l'Holocauste, comme le rav Weismandel et le rabbi de Bobov. La brochure fut distribuée dans les 700 synagogues de la ville.

Nous arrivâmes donc à Presov, un vendredi d'été, à l'hôtel Charich. Docteur Landau avait annoncé la nouvelle de notre arrivée et à l'entrée de l'hôtel, nous pouvions deviner combien les préparatifs de notre accueil avaient été conséquents. Nous fûmes conduits à la mairie. Nous étions attendus par le maire. Il me remit l'album de la ville. Je le feuilletai et je découvris, hélas, qu'il ne faisait guère mention des milliers de Juifs qui, jadis, avaient vécu à Presov. L'album, illustré de superbes paysages et beaucoup d'histoires, avait été édité à l'époque stalinienne. Je préférerais contenir ma colère et ne rien laisser transparaître.

Une femme d'une soixantaine d'années était assise dans la salle des fêtes de la mairie et pleurait sans discontinuer. Soudain, elle se leva. Elle s'approcha de Naftali et lui demanda s'il se rappelait ces jours lointains où ils avaient joué ensemble. Naftali ne s'en souvenait pas. «Je suis la fille de Chloïme Schwartz.» Chloïme, Naftali s'en souvenait, évidemment. (Chloïmo) Chloïme Schwartz avait été le surveillant de la cacherouth de Presov et avait travaillé pour mon père. D'une pauvreté extrême, il avait habité une chambre, dans la cour de la synagogue – en face de la maison de mon père. Cette femme, qui avait donc été la voisine de mes parents à Presov et avait presque fait partie de notre famille, était l'unique survivante de la famille Schwartz.

«J'ai appris la nouvelle de votre visite, raconta-t-elle à Naftali au milieu de ses larmes. Puisque rien n'est cachère ici, je vous ai préparé des *brakbes* pour Chabbat.» [Dans la langue populaire, le mot *brakbes* désigne le pain du Chabbat sur lequel on récite des *brakbot* – des bénédictions]. Puis la femme qui, quelques minutes plus tôt nous était totalement étrangère, se tourna vers moi et me tendit un objet d'une valeur inestimable. «Quand mon père, que Dieu venge son sang, eut cinquante ans, le rav Lau lui offrit un cadeau qu'il avait ramené de Cracovie: un boîtier pour les *bessamim*<sup>77</sup> en argent. Je l'ai conservé toutes ces années et, aujourd'hui, j'aimerais l'offrir au fils du rav Lau – le rav de Tel-Aviv.»

Ce boîtier de *bessamim* que mon père avait ramené de Cracovie se trouve chez moi, à Tel-Aviv. Cet objet en argent que mon père avait tenu entre ses mains est mon seul héritage.

Nous nous rendîmes ensuite à la synagogue, pour la prière de *min'ha* et l'office du Chabbat. Nous étions impatients de rencontrer les huit Juifs de Presov dont le docteur Landau nous avait parlé. A peine arrivés, nous fûmes accueillis par une soixantaine de Juifs. Apprenant la nouvelle de notre visite, ces Juifs qui, toutes ces années durant, s'étaient terrés, s'étaient soudain mis à sourdre comme des graines enfouies sous la terre. Le premier découvrit qu'il était juif et se mit à chercher ses proches et de fil en aiguille, les Juifs, sortant de leur retraite, s'étaient retrouvés par dizaines dans la synagogue. «Vous ne pouvez pas imaginer ce qui se passe ici, nous dit le docteur Landau avec agitation. C'est la résurrection des morts!»

Des dizaines de Juifs, des frères perdus, se précipitèrent vers Naftali. Ils échangèrent des souvenirs et l'assaillirent de questions. Quant à moi, j'étais plutôt embarrassé. Ils me considéraient avec curiosité et déférence à la fois. Avec ma veste longue et noire, mon grand chapeau, ce vêtement qu'ils n'avaient pas vu depuis tant d'années – mon allure leur semblait anachronique. Ils n'osaient pas s'avancer et me regardaient bouche bée.<sup>77</sup>

---

<sup>77</sup> Ndt: Les senteurs que l'on respire le samedi soir, après le Chabbat, lors de la prière de la havdala.



Pendant longtemps, je ne fus guère l'attraction. Après quelques instants, les regards me délaissèrent pour se tourner vers la porte de la synagogue. Un homme d'âge mûr fit son entrée. Je n'ai jamais rencontré d'homme aussi beau: il était grand et large d'épaules. Son visage sculptural était couronné d'une superbe mèche blanche et sur ses cheveux une grande *kippa* de velours noir. «Herr Professor!» s'exclama-t-on. «Que faites-vous là?» Ce Juif était le cardiologue le plus réputé de Slovaquie et dirigeait le département de cardiologie de l'hôpital de Bratislava, l'ancienne Presbourg – la ville du Hatam Sofer. Il habitait Presov mais personne ne savait que cette célébrité était en vérité un Juif.

Le professeur, qui connaissait un bon nombre des fidèles rassemblés pour l'occasion, serra la main de Naftali, en faisant une grande révérence. Il me serra la main aussi et se mit à parler. Il était né à Presov. La dernière fois qu'il avait mis les pieds dans une synagogue, c'était, il y a soixante ans, pour sa bar-mitsva:

«Juste avant que le *Oberrabiner* Lau ne cesse ses fonctions à Presov, fit-il. Quand le rav Lau fit son discours ce Chabbat-là, il se tenait ici, exactement, devant le pupitre. Et moi, j'étais à sa droite et je me rappelle encore ce qu'il dit, mot pour mot, comme si c'était hier.

J'étudiais à l'université de Bratislava quand la guerre a éclaté. Nous nous sommes cachés, mais mon père n'a pas survécu. Il a été déporté avec le *Oberrabiner* Lau à Treblinka. Puis, j'ai fini mes études de médecine et pendant des années, je n'ai jamais révélé mon identité juive, à qui que ce soit. Même chez moi, il n'y a aucune trace du judaïsme. Le seul qui connaisse ma véritable identité, c'est le docteur Landau. Il y a deux mois, il m'a téléphoné et m'a informé que les trois fils du *Oberrabiner* Lau avaient survécu à la guerre, et que deux d'entre eux allaient venir à Presov, et seraient ici, le Chabbat *Hazon*, à six heures du soir. Je n'ai pas eu un seul instant d'hésitation et je savais qu'au jour convenu, je serais là, à la synagogue de Presov – cet endroit que je n'ai plus jamais fréquenté depuis le jour de ma bar-mitsva. Je ressens une profonde reconnaissance envers le défunt rav Lau. Ses mots m'ont marqué jusqu'à ce jour, et je peux enfin l'exprimer à ses fils, aujourd'hui.

Tout au long de ma vie, j'ai cherché à fuir mon judaïsme, mais deux choses n'ont jamais cessé de me rappeler mes véritables origines: le discours du rav Lau le jour de ma bar-mitsva, et la *jarmoulka* – la *kippa* – noire de mon père, enfouie dans un tiroir durant toutes ces années. Je me suis dit que lorsque je viendrai à la synagogue pour rencontrer les frères Lau, je porterai cette *kippa* héritée de mon père. Et si le jardin d'Eden existe, alors, certainement, mon père qui se trouve là-bas aura de la satisfaction aujourd'hui, parce je ne me suis pas complètement éloigné et que je porte ce soir sa *jarmoulka*.»

La synagogue de Presov était de toute beauté. Des fresques ornaient le plafond et illustraient les rêves de Joseph: le soleil, la lune, les onze étoiles qui se prosternent devant le jeune Joseph et les tribus composant des gerbes dans les champs. «Soudain ma gerbe se dressa, elle resta debout, les vôtres se rangèrent à l'entour et s'inclinèrent devant la mienne» dit Joseph au chapitre 37, verset 7, de la Genèse. Ces fresques apparaissent rarement dans les synagogues, mais elles ne sont pas prohibées tant que des personnages n'y sont pas représentés. Des gerbes de blé et un ciel azur ne posent aucun problème. A l'entrée de la synagogue se trouvait une plaque rédigée en allemand, en slovaque et en hébreu, commémorant le souvenir des martyrs de Presov déportés à Treblinka, le même jour que mon père et les Juifs de Piotrkow. Le 11 Hechvan 5703/22 octobre 1942, sur le quai de Treblinka, les Juifs de Presov et ceux de Piotrkow sont descendus des wagons à bestiaux, les uns derrière les autres. Ils ne parlaient pas la même langue, certes, mais une chose les liait: le rav Moché 'Haïm Lau. En 1936, mon père avait quitté le rabbinat de Presov et n'avait pas été remplacé depuis, jusqu'à ce jour.

Le docteur Landau nous désigna le pupitre devant lequel papa avait l'habitude de prononcer ses fameux discours. Le drap de velours qui le recouvrait datait de ces temps si reculés. Chaque semaine, le président dévoué de cette communauté moribonde avait à cœur de le dépoussiérer. Sur le mur oriental, non loin du pupitre, se trouvait le siège en cuir sur lequel mon père prenait place et, à côté, il y en avait trois autres, plus petits. Ces

fauteuils avaient été occupés par les trois fils du rav: Chikou, Toulek et Milek. Devant ces vestiges d'un passé révolu, devant ces fragments de vie de notre père et de notre famille, les mots se nouèrent dans notre gorge.

Le silence fut rompu par la voix du docteur Landau. Naftali avait fait une promesse. Son frère, le rav de Tel-Aviv, parlerait le Chabbat *Hazon* devant le pupitre où s'était tenu son propre père, le dernier rav de Presov, comme si la terre n'avait pas été frappée par un déluge de feu et de sang, comme si le temps ne s'était jamais arrêté.

Je décidai donc de parler de la Shoah et de *Tisha be.Av*. Je rapportai le Midrach extraordinaire *Teikha ravati*, au début du livre des Lamentations rédigé par le prophète Jérémie, et qui raconte la destruction du Temple. Le 9 Av, Nabuchodonosor ordonne à Nebuzaradan, son général d'armée et véritable boucher de l'époque babylonienne, de mettre le feu au Temple. Le sang coule à flot dans Jérusalem et les martyrs sont privés de sépulture. Jérémie, le prophète de la destruction, se rend sur le tombeau de Rachel, à Bethléem, et sur le caveau des Patriarches à Hébron, afin de les réveiller et de les sommer d'«implorer la miséricorde divine pour leurs fils et leurs filles passés au fil de l'épée et envoyés en exil, tandis que le Temple est consumé par les flammes.» Ce texte rapporte comment le prophète a tiré les Patriarches de leur sommeil éternel, comment il a lavé leurs mains et leur a annoncé ce qui était en train de se passer. Avraham est le premier à s'adresser à Dieu et pose cette question sophiste – «Maître du monde, où sont mes enfants?» – comme une manière de demander le sens de cette tragédie. Dieu répond: «Tes enfants ont fauté.» Avraham de répliquer: «Et qui a déposé en leur faveur?» Le premier des Patriarches prend la défense de ses descendants, comme il l'a fait pour les villes condamnées de Sodome et Gomorrhe (Genèse 18). «Loin de toi d'agir ainsi. Celui qui juge toute la terre serait-Il un juge inique?» Le Seigneur répond: «Que les 22 lettres de l'alphabet [hébraïque] qui composent le Sefer Torah viennent et témoignent que tes enfants ont enfreint ce qui y est écrit.» Les 22 lettres se présentent à la barre des témoins. La première lettre, le *aleph*, avance pour faire

sa déposition. Avraham s'approche du *aleph* et avant même que la lettre ne commence à parler, il lui fait un sermon. «Honte à toi! Les Dix Commandements commencent par: «*Anokhi*<sup>78</sup> – Je suis l'Éternel ton Dieu qui t'ai fait sortir d'Égypte d'une maison d'esclaves.» Qui donc a reçu ces commandements? Qui a accepté de s'y soumettre? Ce sont bien mes enfants! Aujourd'hui, alors qu'ils ont besoin d'un allié, tu viens les accuser! Alors qu'il faut les défendre, tu leur rends le mal pour le bien qu'ils t'ont fait!» La lettre *aleph* fort embarrassée disparaît aussitôt dans un petit coin. Le *beth* monte à la barre à son tour et au moment d'ouvrir la bouche pour parler, Avraham, à nouveau, le fustige: «*Beth*, quelle offense! Toute la Torah commence par la lettre *beth*: «*Berechit* – au commencement, Dieu a créé le ciel et la terre.» Dieu a proposé Sa Torah à tous les peuples de la terre. Les nations ont voulu savoir ce qui y était écrit. Elles se sont demandé si cela en valait la peine, si elles y gagneraient quelque bénéfice, si cela leur serait profitable. Seuls mes enfants n'ont rien demandé. Seul le peuple juif a accepté de recevoir la Torah sans chercher à savoir si le jeu en valait la chandelle! Ils ont dit: «Nous accomplirons et nous écouterons!» Ils étaient prêts à respecter les commandements divins avant même d'en connaître le contenu. Aujourd'hui, mes enfants ont besoin d'encouragement, de soutien, de témoins à décharge et d'opinions favorables et toi, la lettre *beth*, tu viens leur chercher noise! Honte à toi!» La lettre *beth*, confuse, se retire elle aussi. Et c'est ainsi qu'Avraham réussit à éconduire toutes les lettres de l'alphabet qui, contraintes d'étouffer leur accusation, finirent par censurer leur réquisitoire.

Vers la fin du Deutéronome, avant de mourir, Moïse fait ses adieux au peuple juif, et il décrit la fin des temps: «Vienne alors sur lui [le peuple d'Israël] la multitude de maux et d'angoisses qui doivent l'atteindre, le présent Cantique portera témoignage en face de lui, car la bouche de sa postérité ne l'oubliera point.<sup>78 79</sup>» Mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel *zatsal*, avait l'habitude d'interpréter ce verset de la façon suivante: Moïse dit en vérité: «Je ne suis pas la voie d'Avraham.

78 Ndt: *Anokhi* commence par la lettre *aleph*.

79 Ndt: Deutéronome 31,21

Notre Patriarche a demandé à la Torah de taire son témoignage. Moi, au contraire, je lui demande de parler. Ce Cantique – la Torah – qui est le chant de notre vie, je lui demande de répondre devant Dieu, et d’apporter la preuve du fait qu’elle ne sera jamais oubliée de sa descendance. Si des Juifs se sont caché dans des forêts pour sonner du *chofar*, si des Juifs faméliques étaient prêts à se priver de pain, pendant des semaines, afin de recevoir en échange des pommes de terre en prévision de la fête de Pessah, si des Juifs étaient capables de faire fondre dans une boîte de thé usée de minuscules bouts de margarine afin d’obtenir un liquide gras, et de verser ce breuvage dans les boutons de leur pyjama rayé pour allumer des bougies de Hanoucca, tandis que les fils de leurs manches effilochées leur servaient de mèches, peut-on exiger de la Torah qu’elle se taise?» Le présent Cantique atteste en vérité que «la bouche de sa postérité ne l’oubliera point» même quand celle-ci sera à l’agonie...

Voilà qu’en ce Chabbat *Hazon*, à Presov, dans la synagogue de mon père, je fermai la boucle avec l’explication du rav Frankel. «Ce soir nous parlons des Patriarches et de leurs prières et cette semaine nous allons lire le livre des Lamentations. Devant les chaises vides de cette synagogue, avec le souvenir ineffaçable de mon père qui, avant moi, s’était tenu derrière ce pupitre pour vous parler, je ne cesse de penser à l’éternité du peuple juif. Papa est arrivé à Treblinka avec, dans ses bras, un Sefer Torah – «Parce qu’elle ne sera jamais oubliée» – qu’il a gardé jusqu’au dernier instant tout en récitant, avec les membres de votre communauté et ceux de Piotrkow, le *Chema Israël* et le *viddouï* pour finir par *Yitgadal veyitkadach cheme rabba* – que Son grand Nom soit exalté et honoré. *Am Israël ‘hai* – le peuple juif est toujours vivant et éternel»

En conclusion, je racontai l’histoire de Orké Na’helnik, qui avait sauté dans les flammes de la synagogue de Zdonska-Wola en Pologne, afin de sauver le Sefer Torah. En cette veille de *Ticha be’Av*, dans la synagogue de mon père *zatsal*, cette histoire avait une résonance particulière. Notre présence – à Naftali et à moi, les fils du rav de la communauté de Presov – dans ce lieu de prières où mon père avait officié, était aussi une façon d’exprimer l’éternité du peuple d’Israël.

## Dans les terres des vivants

«Juifs, avez-vous payé le prix du gaz de vos fours?» Cette phrase me donne encore le frisson. Des dizaines d'années plus tard, je suis encore hanté par la violence de ces mots. En Av 5742/juillet 1982, un mois après le début de la guerre du Liban, je fus invité à faire une série de conférences en Australie, auprès des différentes communautés juives de Melbourne et de Sidney. Je devais également rencontrer d'anciens déportés de Buchenwald que je n'avais pas vus depuis la libération du camp et qui avaient atterri – faute de choix – en Océanie. Le vendredi soir, je fus invité à prendre le repas du Chabbat chez le rav Its'hak Groner, qui habitait le quartier juif de East San Kilda à Melbourne. Après le dîner, je retournai à mon hôtel avec Hechy Kupper, un avocat affilié à la 'hassidouth 'Habad. Nous étions tous deux facilement identifiables avec nos chapeaux et nos vestes longues et noires. Au centre-ville, alors que nous attendions devant un passage clouté que le feu passe au vert, une voiture de luxe s'arrêta brusquement à notre hauteur. Le conducteur et son passager semblaient avoir la quarantaine et portaient cravate et costume, visiblement tirés à quatre épingles. Ils ouvrirent la fenêtre du véhicule et l'un d'eux se mit à crier dans notre direction: «Juifs, avez-vous payé le prix du gaz de vos fours?» Sur ce, la voiture disparut. Ce fut le silence. Nous étions paralysés. Stupéfiés. En Australie, au bout du monde, en 1982, pouvait-on entendre une phrase pareille? C'était incompréhensible. Je regardai Hechy Kupper, né en Australie. J'exigeai une explication, mais l'avocat persista dans son mutisme. Avais-je bien compris l'insulte? Il hocha la tête. Je lui demandai alors ce qu'il faisait dans ce pays et lui me répondit: «Moi aussi, je me le demande parfois.» Puis, dans un ultime effort, il chercha à minimiser la gravité de la situation en affirmant que ce genre d'incidents était assez exceptionnel. J'avais du mal à le croire. Je lui fis remarquer que les deux personnes qui nous avaient injuriés avaient à peu près mon âge. Ils étaient donc enfants pendant que nous étions en train de nous faire massacrer en Europe. Si un

homme jeune peut proférer une telle insulte en Australie, où les Juifs sont si peu nombreux et où les rapports avec les Australiens non-juifs sont cordiaux, alors il n'existe pas d'autre endroit dans le monde pour les Juifs qu'Érets Israël. Si, de l'autre côté du globe, sur cette terre d'asile, paisible et sans histoires, on prétend que les Juifs n'ont pas encore payé le prix du gaz qui les a anéantis, que les Juifs doivent rembourser au monde le prix du Zyklon B qui avait été «gâché» par leur faute, alors il n'y a pas sur cette terre un lieu, un pays d'accueil pour les Juifs en dehors d'Israël.

Je racontai cette histoire qui m'avait tant bouleversé au cours de l'un de mes voyages à Auschwitz, dans le cadre de la «Marche des vivants» à laquelle quelque 45 chefs d'Etat participèrent également. A la fin de mon allocution, je pus difficilement contenir mon émotion et je dis : «Sur cette terre maudite, qui est devenue le plus grand cimetière de l'histoire humaine, les meilleurs éléments de mon peuple ont été assassinés. Et il y en a encore qui demandent si les Juifs ont payé le prix du gaz avec lequel on les a massacrés. De pareilles phases nous révèlent que la haine des Juifs n'a pas encore quitté ce bas-monde.»

Quand j'étais rabbin des quartiers nord de Tel-Aviv, mon beau-père, le rav Yedidia Frankel, qui à la même époque dirigeait le rabbinat des quartiers sud de la ville, me pria de l'accompagner auprès d'Itsik Maneger, un poète célèbre, qui était souffrant. Le rav Frankel me confia que ce grand chanteur aux talents multiples, cet auteur dramatique, cet écrivain et homme de lettres avait été hospitalisé à l'hôpital Herzfeld de Gedera. Il risquait de mourir, tant son état était grave. Le rav Frankel tenait à rendre visite à cet homme solitaire, délaissé, cette étoile mourante de la littérature Yiddish, qui n'intéressait déjà plus personne

Nous nous mîmes en route. La chambre d'Itsik Maneger était plongée dans l'obscurité. Des effluves d'alcool empestaient l'atmosphère et rendaient la respiration difficile. Le rav Frankel eut la présence d'esprit d'ouvrir aussitôt la fenêtre. Une bouffée d'air pur de cette fin d'automne s'en-

gouffra dans la pièce et dispersa les nuées nauséabondes. Sur le lit se trouvait un homme de petite taille, au corps famélique et desséché. Ses yeux étaient fermés et il semblait sans vie. Debout de part et d'autre de son lit, nous le regardâmes un long moment. Après quelques minutes, je levai les yeux vers le rav: que devons-nous faire maintenant? Je craignais qu'Itsik Maneger en se réveillant, ne s'effraie devant l'allure patriarcale du rav Frankel. Mais doucement, il ouvrit un œil, puis le second et de ses petits yeux pétillants d'intelligence, il considéra le rav Its'hak Yedidia qu'il reconnut immédiatement et dit en Yddish: «*Chalom Aleikhem*, rav Frankel. Ne me faites aucun reproche, ne soyez pas mécontent. Je n'ai rien fait de mal. Ne m'en tenez pas rigueur. Je suis Noé après le déluge.» Devant ces paroles étranges, mon beau-père me jeta un coup d'œil complice. L'homme avait certainement des hallucinations. Il avait peut-être bu un coup de trop, la maladie avait sans doute atteint son cerveau. Maneger ne s'était pas embarrassé des formules de politesse habituelles, et ne s'était pas non plus intéressé du bien-être de ses visiteurs, comme le veut l'usage. Cet homme seul et abandonné avait tout simplement besoin de parler et c'est ce qu'il fit. Tandis que nous gardions le silence, Maneger poursuivit son interminable monologue: «Savez-vous, rav Frankel, que depuis ma plus tendre enfance, j'ai une question. Il est écrit dans le livre de la Genèse: «Et Noé se conduisit selon Dieu.» Noé fut le seul de sa génération à qui Dieu ordonna de construire l'arche afin d'échapper aux eaux du Déluge et le Seigneur lui dit: «Car c'est toi que j'ai reconnu honnête parmi cette génération.» La Torah l'atteste également: «Voici les générations de Noé – Noé était un homme juste, irréprochable entre ses contemporains.» Y a-t-il d'autres personnes auxquelles Dieu a parlé en ces termes et dont l'Éternel a loué les vertus? Je sais que certains commentateurs expliquent ces louanges en sa défaveur et prétendent que Noé n'était irréprochable que dans sa génération parce qu'elle était particulièrement corrompue, et qu'il n'avait de vertus que relativement à ses contemporains. S'il avait vécu à l'époque d'Avraham notre Patriarche, il aurait été considéré comme un rien du tout. Il y a toujours des gens pour dire: «Tu es un juste parmi les tiens, mais si tu vivais ailleurs ou si tu appar-



tenais à autre génération, tu ne serais rien.» Noé a tout de même su rester intègre, il a su résister à la débauche et au crime si répandus dans son siècle. Ce n'est pas rien! Dieu Lui-même témoigne de sa grandeur. Est-ce là une chose banale, ordinaire? Noé était un homme de grande envergure et c'est pourquoi Dieu l'a choisi pour repeupler la terre et reconstruire le monde. Adam avait trois fils: Caïn, Abel et Seth. Après dix générations arrive Noé et lui aussi a trois fils: Sem, Cham et Japhet. Le monde fut rétabli à partir de lui. Si c'est ainsi, alors certainement, Noé était un grand homme, un justel! Et que se passa-t-il par la suite? «Noé, d'abord cultivateur, planta une vigne. Il but de son vin et s'enivra. Et il se mit nu au milieu de sa tente»...» Maneger si malade et si amaigri, nous assaillait de questions, et pourtant il semblait posséder des forces insoupçonnées qui lui donnaient une nouvelle vigueur: «Si c'est ainsi, comment expliquer qu'un tel *tsaddik* se soit enivré? Cette question n'a jamais cessé de me perturber. Mais aujourd'hui, je comprends. Mon âge et mon état déplorable me permettent aujourd'hui de comprendre Noé. L'homme est entré dans l'arche avec sa femme, ses trois fils et ses brus. Quand enfin les eaux du Déluge sont redescendues et qu'il est sorti de son embarcation, il s'est mis à chercher son *shtettel* – son village – mais il ne reconnaît plus rien. Il n'y a plus ni *shtettel* ni terre natale. Il a cherché son *stiebel* – sa maison d'étude, sa synagogue – mais il n'en reste même pas le moindre souvenir. Où est donc l'épicier, et le facteur qu'il connaît bien et le charretier? Il ne reste plus personne. Ni maison, ni rue, ni quartier, ni amis, ni même une seule âme qui vive. “ Dieu effaça toutes les créatures qui étaient sur la face de la terre”. Itsik poursuivit dans un murmure: «Pour oublier la ruine et la destruction, pour oublier sa solitude, “ Il but de son vin et s'enivra...”». Puis, sa voix se fit plus forte: «Je suis Noé après le Déluge!» Itsik s'agitait tandis que les rancœurs accumulées depuis tant d'années refluaient en lui: «Où est Varsovie? Où est Naïlevki?» Il se mit à citer les noms des cours 'hassidiques et des yechivot de Varsovie, les noms des rabbins qu'il avait connus en Pologne et ceux de ses proches. «Il ne reste plus personne! Je suis seul au monde! Alors, pardonnez-moi rav Frankel, si parfois, pour oublier l'horreur, pour oublier l'apocalypse infer-

nale et les visions dantesques, je bois un peu.» Ce grand poète Yiddish, cet écrivain des plus prolifiques avait perdu toute sa famille dans la Shoah. Et vers la fin de sa vie, alors qu'il était seul et délaissé, il avait gagné les côtes d'Erets Israël. A son arrivée, on l'avait reçu avec tous les honneurs, mais avec le temps, ses lecteurs étaient devenus moins nombreux et ses admirateurs s'étaient dispersés. Il ne restait plus que quelques rares individus qui savaient encore apprécier son talent et son art. Triste destinée de ce poète naguère si adulé, triste destinée de la littérature Yiddish en général. Je me garde bien de le juger ou de critiquer ses choix. Itzik Maneger incarne à mes yeux ce que la mère de Salomon dit à son fils dans le livre des Proverbes au chapitre 31: «Ce n'est pas aux rois qu'il sied de boire du vin ni aux princes de s'adonner aux liqueurs fortes.» A défaut de boisson, le verset dans la suite du chapitre offre une autre alternative: «Echet 'hail – heureux l'homme qui a rencontré une femme vaillante.» Je n'ai pas le droit de condamner Itzik Maneger, mais je pense souvent à ces hommes qui ont souffert mille morts pendant la guerre, et qui ont choisi de conduire leur vie d'une autre façon. Ce fut justement l'horreur vécue jusque dans leur chair qui leur donna cette énergie, cette fureur de vivre et cette volonté opiniâtre de profiter de chaque instant pour accomplir quelque chose dans l'existence. Pour ces personnes-là, la solitude ne fut pas toujours cause de désespoir. Bien au contraire, elle fut souvent un tremplin vers le succès, le catalyseur de leur volonté redoublée de réussir, d'arriver jusqu'au bout de leurs possibilités et de rattraper ces années perdues, comme le dit le roi David, père de Salomon, au chapitre 90 des Psaumes: «Donne-nous des jours de satisfaction aussi longs que les jours où Tu nous as affligés, que les années où nous avons connu le malheur.»

Alors que j'étais grand rabbin d'Israël, je fus invité par le recteur de l'université de Tel-Aviv à un colloque qui devait se tenir sur le campus en présence d'un hôte de marque venu de France: le cardinal Lustiger. La conférence devait se tenir la veille de la Journée du souvenir de la Shoah, et

le doyen de l'université me pria de prendre la parole vers huit heures du soir, alors qu'au même moment on célébrait la cérémonie officielle du souvenir au musée du mémorial Yad Vachem. Interloqué, je lui demandai pourquoi il avait choisi d'organiser un colloque à l'heure de la cérémonie officielle de Yad Vachem. Il me répondit que la venue de Lustiger en Erets Israël était un événement historique, que la visite du cardinal de Paris en Terre Sainte avait en soi quelque chose de grand, et qu'au fond, si cette rencontre se déroulait à l'heure de la cérémonie commémorative de Jérusalem, cela importait peu. Lustiger devait aborder la question de la place de Dieu dans la Shoah et il voulait en débattre avec moi. Je refusai catégoriquement de participer au colloque.

Aharon Loustiguer est un juif renégat dont la mère a été assassinée à Auschwitz. A l'âge de 16 ans, il a librement choisi de rentrer dans les ordres, à Lyon, et d'épouser la foi catholique pour devenir Jean-Marie Lustiger.

Je refusai de participer à ce colloque de l'université de Tel-Aviv parce que je ne voulais pas donner la moindre légitimité à cet homme devant les jeunes étudiants juifs. Je m'opposais également avec force à ce que l'université de Tel-Aviv exprime de cette manière sa communion avec la mémoire de la Shoah. En tant que citoyen israélien et en tant que Juif, je conteste avec vigueur l'idée d'inviter le cardinal Lustiger pour célébrer le souvenir de l'Holocauste.

Cette année-là, en cette Journée du souvenir de la Shoah, je pris la parole avant le *Yzkeor* dans la grande synagogue de Jérusalem et j'expliquai ma position sur ce point. Hitler nous avait donné 6 millions de raisons pour réciter le Kaddish en souvenir des martyrs, mais la voie choisie par Lustiger conduisait à ce que, tôt ou tard, il n'y ait plus personne pour réciter la prière pour les morts. Lustiger avait déserté les rangs de son peuple dans les épisodes les plus durs et les plus sombres de son histoire. Il avait quitté le front au moment même où le peuple juif combattait pour sa survie, au moment où ses frères avaient besoin de renfort, de soutien et d'encouragement. Lui par contre, n'a pas seulement abandonné le *Choul'ban Aroukb*

et la vie juive, mais il a fait vœu de «chasteté» et s'est refusé à une descendance de sorte que, à sa mort, il n'y aura personne pour réciter le Kaddish.

Je sais que le jour anniversaire de la mort de ses parents, le cardinal Lustiger retire sa robe de prélat et se rend en civil, avec une calotte sur la tête, dans une synagogue parisienne pour dire le Kaddish. Encore une fois, je ne suis pas habilité à faire son procès. Il existe un Créateur qui juge toute la terre et qui établit la justice. Mais je critique le promoteur de cette idée délirante qui a choisi de le prendre comme modèle.

Je connais une autre histoire, inoubliable entre toutes, qui ressemble à celle de Lustiger, dont le commencement est similaire, mais la fin bien plus heureuse.

C'est l'histoire de la fille d'un rav qui, après la guerre, eut un enfant d'un homme qui n'était pas juif. Cet enfant, elle le confia à un monastère. Elle-même quitta totalement le giron de la Torah. Un jeune rabbin – qui la connaissait à l'époque où il fréquentait la maison de son père qui était son rav et dont il avait été un des plus fervents disciples – tenta, après la guerre, de la retrouver afin de savoir ce qui était arrivé à sa famille. Mais elle se déroba. Il décida donc de se rendre chez elle, directement. Quand elle l'aperçut sur le pas de la porte, elle la referma aussitôt. Mais il insista et elle ouvrit à nouveau en criant avec rage: «Je n'ai plus rien à voir avec vous, j'ai ouvert un nouveau chapitre dans ma vie!» Il ne voulut pas en démordre et il lui demanda un verre d'eau. La femme, tête baissée, le fit entrer chez elle. Le Juif lui demanda à nouveau des nouvelles de son père, précisant que le rav avait été comme un père pour lui et qu'il se sentait redevable. La femme raconta:

«C'était le matin, après l'office. Mon père était assis à sa table, et il étudiait revêtu de son talit et de ses *tefillin*. Trois hommes de la Gestapo firent irruption. Ils me bousculèrent et me jetèrent à terre. Je me relevai. Je voulais voir ce qu'ils étaient venus chercher. Ils entrèrent dans le bureau de mon père. Il leva les yeux et ce regard, je ne pourrai jamais l'oublier, jusqu'à mon dernier jour. Ses yeux semblaient demander ce qu'ils voulaient de lui, en quoi il pouvait leur être utile. Ce fut là son dernier regard. Un des trois Allemands retira le fusil de son épaule et abattit la crosse de son arme

sur la tête de papa, de toutes ses forces. Et un instant, il sembla que les *tefillin* avaient percé son cerveau. Le sang gicla abondamment de son crâne. Sa belle barbe blanche se para d'une couleur écarlate et mon père s'effondra sur sa guemara. Que me voulez-vous? Vous ne comprenez pas d'où vient mon amertume? Vous ne comprenez pas ma colère? C'est comme cela qu'ils ont pris mon père!»

L'homme s'assit et se mit à pleurer la perte de son rav, tandis que la fille pleurait aussi. «Ma sœur, lui dit-il, vous ne pouvez imaginer combien je vous comprends. Moi aussi j'ai beaucoup de questions qui n'ont pas de réponses. D'ailleurs, aucun homme sur terre n'a de réponse. «Les secrets appartiennent à Dieu» mais nous devons agir malgré tout et avancer dans l'existence. «Les choses révélées nous appartiennent ainsi qu'à nos enfants jusqu'à l'éternité, nous devons accomplir toute cette Torah.» Le grand-père de votre fils, mon rav, n'a plus qu'un seul petit-fils. Aujourd'hui, vous devez faire un choix décisif, historique, et il vous est interdit de vous livrer aveuglément au destin. Si votre fils poursuit la voie dans laquelle vous l'avez placé, vous accordez à ceux qui ont assassiné votre père, une victoire ultime. C'est exactement ce qu'ils espéraient: consumer la dernière braise, éteindre l'étincelle, afin qu'elle ne se rallume jamais plus. Mais si votre fils suit les traces de son grand-père – alors nos ennemis auront véritablement perdu la guerre, et c'est votre père qui en sortira vainqueur. A qui revient donc la victoire? La clé est entre vos mains. Souhaitez-vous achever ce que vos adversaires ont commencé à détruire et anéantir à jamais la descendance de votre père? Ce qu'ils ont réussi à faire sur le plan physique, vous souhaitez le poursuivre au niveau spirituel? Ou bien, préférez-vous accorder la victoire à votre père parce que votre fils étudiera la page du Talmud que son grand-père n'a pas eu le temps de finir?» En achevant ces mots, le Juif se leva. Ces propos eurent l'effet d'un choc. La fille du rav se mit à courir pour rattraper son visiteur. Elle se précipita dans sa voiture et lui dit: «Je suis prête à le sortir maintenant du monastère, mais j'ai une exigence: vous devez prendre la responsabilité de son éducation. Je n'ai personne

pour le faire.» Le jeune rav accepta en posant, à son tour, une condition: qu'elle l'accompagne jusqu'à son fils pour que le garçon accepte de le suivre et s'accoutume à ce changement brutal. «Vous allez le ramener vers vous, et moi je me rapprocherai de lui à travers vous» lui conseilla-t-il.

Cet enfant est aujourd'hui un Roch yechiva à Jérusalem. C'est l'unique survivant de la descendance de ce vieux rav de Varsovie.

Ce jeune inconnu, dont le nom ne figure sur aucune plaque de rue, fait partie de ceux qui assurent la pérennité du peuple juif. Le défunt poète Itsik Maneger avait choisi d'oublier le passé et d'échapper à ses souvenirs, afin d'étouffer sa colère et son supplice. Le cardinal juif de Paris ne fait pas, non plus, partie de ceux qui défendent la survie de notre peuple. C'est tout le contraire, évidemment. Nous, les rescapés de la Shoah, nous devons assurer la transmission de la flamme de notre tradition et nous employer à ce que l'étincelle juive ne s'éteigne jamais, dans l'esprit de ce verset des Psaumes: «Je marcherai devant l'Éternel dans les terres des vivants.<sup>80</sup>»

L'histoire de la rabbanite Tsila Sorotzkin illustre également ce dernier point. Elle fut une des fondatrices du mouvement Beth Yaakov<sup>81</sup>. Cette femme d'exception était institutrice, une éducatrice hors pair qui assurait également la formation et l'encadrement du corps enseignant. La rabbanite qui, elle aussi, survécut à la Shoah, raconta un jour à ma fille Miri: «Je n'ai pleuré qu'une seule fois pendant les six années de guerre. J'étais dans les camps de la mort. J'y ai perdu toute ma famille, et je suis restée seule au monde, brisée dans mon corps et dans mon âme – mais je n'ai pas pleuré. Je suis retournée dans mon village et je n'y ai pas trouvé âme qui vive – mais je n'ai toujours pas pleuré. On m'a dit: «Va à Lodz. Là-bas, il y a de nombreux rescapés, peut-être que tu y trouveras un proche ou une connaissance.» Avec le peu de forces qui me restaient, je suis partie à Lodz.

---

80 Ndt: Psaumes 116,9

81 Ndt: Réseau d'écoles juives pour les filles fondé avant la Seconde Guerre mondiale par Sarah Schnirer.

On m'a indiqué l'endroit où les Juifs s'étaient regroupés. Épuisée, j'ai marché dans les rues de la ville, à l'heure du crépuscule, et voilà que de l'une des fenêtres, j'entendis des voix que je connaissais: je fus comme hypnotisée. Et, comme si ces voix m'appelaient, j'ai poussé le portail d'un bâtiment et je suis entrée dans la cour d'un immeuble délabré. Puis, j'ai ouvert une porte. Dans la pénombre, j'ai distingué une rangée d'enfants, avec des papillotes, assis autour d'une longue table et au bout, un Juif avec une barbe et une casquette. Les enfants récitaient *l'aleph-beth* en chantant. Le reste, je ne m'en souviens pas... Je me suis retrouvée allongée sur le sol et des gens s'affairaient autour de moi, m'aspergeant le visage. L'enseignant qui tentait de me ranimer me demanda avec inquiétude: «Que s'est-il passé? Est-ce que je peux vous aider? Asseyez-vous. Mangez quelque chose. Qui êtes-vous? D'où venez-vous?» Lentement, je repris mes esprits et lui répondis: «C'est la première fois que je pleure depuis six ans, mais ce ne sont pas des pleurs de tristesse – ce sont des pleurs de joie. J'ai beaucoup vagabondé jusqu'à ce que j'arrive à Lodz, et j'ai vu ce qu'est devenue la Pologne. Et si, après tout ce que nous avons traversé, il existe encore un lieu où des petits enfants portent des papillotes et écoutent un vieux maître qui leur enseigne l'alphabet – alors, personne ne pourra jamais nous anéantir, personne ne peut rien contre nous. Laissez-moi le temps de me remettre, je me sens très bien. Je vous assure, ce sont là des larmes de joie!»

Une des bénédictions dans la prière du *Chemoné Essré* (les dix-huit bénédictions) que nous récitons trois fois par jour, évoque le regroupement des exilés. «Sonne du grand *chofar* afin de nous libérer, et lève l'étendard afin de réunir les exilés et de nous rassembler des quatre coins du monde. Béni sois-Tu qui réunit les exilés du peuple juif.» Et, ensuite: «Ramène nos juges comme autrefois et nos conseillers comme jadis, et retire de nous la souffrance et la misère.» Ces deux phrases n'ont a priori aucun rapport l'une avec l'autre. En vérité, cette dichotomie n'est que superficielle.

Quand Dieu rassemblera les exilés du peuple juif, la présence des juges et des grands décisionnaires deviendra indispensable. En effet, quand nous sommes arrivés en Israël, orphelins de familles disséminées, détruites, brisées, écrasées, nous étions submergés de questions difficiles et sans réponse. Il y en avait qui ne savaient plus qui ils étaient, qui était leur père, qui était leur mère. Après la Shoah, certaines femmes ignoraient si leur mari avait survécu. Étaient-elles veuves ou avaient-elles encore le statut d'une *echet ich* – une femme mariée – pour laquelle le remariage n'est pas possible? Cet homme sur le point de convoler en justes noces avait peut-être encore sa femme! Elle avait peut-être survécu à l'enfer et se trouvait encore dans un couvent ou dans un village perdu en Pologne – et il l'ignorait! En se mariant, cet homme risquait d'enfreindre sans le savoir le décret de Rabbenou Gershom qui, depuis le Moyen-Age, interdit la polygamie. Et pour répondre à toutes ces questions, il nous fallait des autorités compétentes. Comme tous les autres immigrants, j'arrivai en Terre Sainte ployant sous le joug de mes problèmes. Notre génération est celle du rassemblement des exilés. Les Juifs des 104 communautés de la diaspora, si dissemblables et si éloignés les uns des autres, ont désespérément besoin de «ces juges comme autrefois». Certains furent placés par Dieu dans les lieux et à une époque où leur présence fut nécessaire: le rabbi de Loubavitch, le rav Chakh, ces deux grands luminaires si différents dans leurs perceptions, leur personnalité et leur manière de diriger le peuple. Ces deux rabbins étaient les géants spirituels de notre génération, et je me suis efforcé d'en recueillir le meilleur. Avec eux, le rav Ovadia Yossef, qui incarne à mon sens la restauration de la splendeur du judaïsme séfarde, a su lui redonner sa fierté et sa gloire. J'ai souvent eu l'occasion de le consulter sur divers sujets, eu égard à mes fonctions dans le rabbinat ou en matière de *halakha* et, m'abreuvant avec précision et clarté de citations, de connaissances et de preuves, il a toujours su me révéler son incroyable et vertigineux savoir.

Le rav Ovadia Yossef est aussi un homme d'une très grande sensibilité. Un jour, il me pria de lui montrer le livre de Naftali mon frère – *Am Kelavi* – qui, dans sa première partie rapporte notre histoire commune pendant la Shoah. «S'il accepte d'échanger ce livre contre un de mes ouvrages – j'en



serai très heureux» me dit le rav. Naftali se rendit donc à son domicile et lui remit son livre, agrémenté d'une dédicace.

Peu de temps après, je rencontrai le rav à un dîner à l'occasion de l'inauguration d'un nouveau Sefer Torah dans sa synagogue *Ye'have Daat* de Jérusalem. «Je lis le livre de votre frère avec la plus grande attention, chaque jour, me dit le rav Ovadia Yossef, mais je n'arrive pas à lire plus d'une page à la fois. Mes yeux se remplissent de larmes. Votre histoire me bouleverse profondément.» Le rav me pria ensuite de féliciter Naftali pour son ouvrage. Ce fut pour moi une nouvelle preuve que l'Holocauste ne concerne pas uniquement les Juifs d'Europe, mais que la Shoah appartient à tout le peuple juif, qu'elle sait percer le cœur de tout homme doué d'une étincelle d'humanité.

Notre histoire en Terre d'Israël commence par le verset: «Et Dieu dit à Avram: «Eloigne-toi de ton pays, de ton lieu natal, et de ta maison paternelle et va au pays que je t'indiquerai.»» Un peu plus loin, au chapitre 12 de la Genèse, Dieu dit à Avraham: «Je donnerai cette terre à ta descendance.» Puis, les versets décrivent la famine qui frappe le pays de Canaan, et comment notre Patriarche décide de prendre son bâton de Juif errant pour descendre en Egypte. Quand notre ancêtre arrive avec sa famille à la frontière, il dit à Sarah, son épouse: «Maintenant je sais que tu es belle. Il arrivera que lorsque les Egyptiens te verront (...) ils me tueront et te conserveront en vie. (...) J'aurai, grâce à toi, la vie sauve.» Avraham, venu en Egypte pour acheter de la nourriture, craint que les gardes frontaliers égyptiens ne le tuent pour prendre Sarah. Il ne révèle donc pas sa véritable identité et entre au pays des Pharaons dans la clandestinité. Le danger est grand et ses descendants reproduiront, tout au long des âges, cette manière d'agir, dès lors qu'ils seront menacés.

Le Midrach raconte qu'Avraham a caché Sarah dans une caisse, et cet événement me rappelle ma propre histoire. Mon frère Naftali m'avait, lui aussi, caché dans un sac, où j'avais du mal à respirer car l'air était confiné.

Pourquoi Naftali a-t-il agi ainsi, si ce n'est à cause de ce verset célèbre: «Va au pays que je t'indiquerai!»?

Deux chapitres plus loin, au chapitre 14, Avraham de retour en terre de Canaan, s'installe à Kyriat Arba et là, il se trouve au milieu d'une guerre mondiale: quatre rois de la région, sous l'égide de Kedarlaomer, écrasent les cinq rois de la plaine et prennent en captivité les habitants de Sodome et Gomorrhe avec, parmi eux Loth, le neveu d'Avraham. «Le fuyard vint en apporter la nouvelle à Avram l'Hébreu... Avram ayant appris que son parent était prisonnier, arma ses fidèles, trois cent dix-huit enfants de sa maison, et suivit la trace des ennemis jusqu'à Dan... qui est à gauche de Damas.» Deux chapitres plus haut, alors qu'il était plus jeune, Avraham ne s'était pas distingué par sa bravoure, et n'avait rien d'un combattant aguerri. Il ne s'était pas hasardé à protéger Sarah avec son corps et l'avait «lâchement» caché dans une malle. Or voilà qu'ici, notre Patriarche révèle un courage chevaleresque: il poursuit ses ennemis de Kyriat Arba jusqu'à Dan et libère tous les prisonniers. La cause de ce changement si brutal est évidente et résulte de sa situation géographique. Auparavant, Avraham se trouvait à la frontière égyptienne, en exil, et à présent il est chez lui, dans sa patrie, sur la terre que Dieu lui a promise. De ces versets, nous pouvons tirer une seule et unique conclusion: quand le Juif n'est pas chez lui, il ne peut briller de tout son éclat ni laisser sa personnalité s'épanouir. «Va au pays que je t'indiquerai»: ce n'est que là-bas que Je pourrai te montrer qui tu es en vérité. Ce n'est que dans ton pays que tu seras capable de sacrifier ta vie et de faire de grands exploits. Tu redresseras le buste et tu auras la tête haute. En exil, tu dois te cacher, fuir, et parfois même masquer ta véritable identité, parce que tu n'es pas chez toi, tu n'es pas sur ta terre.

Haïm Laskov, le général d'armée qui dirigea les combats à Latroun lors de la guerre d'indépendance – et qui, plus tard, deviendra le chef d'état-major de Tsahal – était connu pour être un homme peu bavard. Pourtant, il fit un jour la description chaleureuse, bouleversante et tout en couleur des combattants de Latroun: ceux-ci étaient arrivés directement des camps de la mort et s'étaient retrouvés au cœur des combats pour la souveraineté

de l'Etat d'Israël. Laskov avait choisi de citer David, dans son élégie sur Jonathan: «Plus prompts que les aigles, plus courageux que les lions.» Les rescapés de la Shoah, dont on avait dit que leurs familles et leurs amis étaient allés à la mort comme des troupeaux à l'abattoir, étaient arrivés sur des bateaux de réfugiés et avaient directement gagné le front de Latroun, Falouja et Malkia. Ils étaient montés à l'assaut des positions arabes, avec vaillance, et avaient atteint avec courage les objectifs qu'on leur avait fixés. Des hommes qui n'avaient pas encore reçu leur carte d'identité, ni leur livret matricule de soldat ni aucun document d'identification. Nombreux furent ceux qui, parmi ces combattants peu ordinaires, portaient sur le bras un numéro bleu-noir dont on les avait tatoués. Des centaines de soldats, comme Chalom Tefer, étaient tombés sur le front de Falouja et n'avaient même pas eu le temps de faire leurs classes. Ils n'avaient reçu aucun apprentissage sur les bases de Tsahal. A peine avaient-ils quitté leur bateau brinquebalant qui les avait soustraits au charnier européen, qu'on les avait aussitôt envoyés sur le front. Ils y avaient reçu des ordres de jeunes instructeurs qui ne parlaient pas leur langue et eux, plus prompts que les aigles et plus courageux que les lions, s'étaient battus pour que le rêve se réalise, pour qu'enfin le peuple juif dispose d'un chez soi – parce que faute d'une terre d'asile, les Juifs n'avaient, à leur sens, aucun avenir. Dans cette guerre pour la patrie qui était leur patrie, sur la terre qui était la leur, ils n'étaient plus des réfugiés, mais étaient devenus de fiers combattants. Ici, ils n'étaient pas comme un troupeau à l'abattoir, et n'en possédaient pas le moindre attribut. Ils avaient la fureur de vivre, ils luttaient avec force et ne reculaient devant rien. Les carrés militaires, les monuments aux morts qui parsèment la terre d'Israël et qui honorent le souvenir des soldats tombés pendant les guerres, portent les noms d'un très grand nombre de rescapés de la Shoah qui, à peine arrivés en Erets, y ont laissé leur vie et dont le sang a abreuvé le sol. Ils ont payé un lourd tribut pour la constitution d'un refuge pour le peuple juif, et nous devons leur rendre hommage.

Un nouvel esprit s'était mis à souffler dans ce jeune pays: nous découvririons un autre monde, marqué par l'obligation mutuelle, l'attention et le rapprochement des cœurs. Bien qu'après la Shoah, des questions difficiles surgirent: les Juifs en Israël avaient-ils assez œuvré pour ceux qui étaient massacrés en Europe? Les réponses n'étaient pas toujours satisfaisantes. Pourtant, quand des bateaux de réfugiés surpeuplés approchaient les côtes de Kfar Vitkin, Naharia ou Palma'him, et qu'il fallut offrir le gîte à tous ces malheureux, tout *leyichouv* se mobilisa pour leur venir en aide. Il n'y avait ni ministère de l'intégration, ni institutions gouvernementales ni organismes officiels, mais à ceux qui arrivaient de là-bas, les Juifs de Palestine surent faire une place dans l'unique chambre dont ils disposaient eux-mêmes. A l'époque, en Israël, l'atmosphère était profondément idéaliste. Les gens étaient pénétrés du bien-fondé de leur voie. De sorte que même les jeunes hommes qui s'étaient relevés des cendres combattirent avec fougue et sacrifièrent leur vie pour cet Etat naissant, sans poser de questions. Enfin, pour la première fois, après des milliers d'années d'exil, les Juifs défendaient leur propre drapeau, leur patrie, leur indépendance. Il n'était pas question d'obtenir une part du butin, des couronnes de laurier ou d'ériger un arc de triomphe. Pour ces hommes-là, cette guerre avait un tout autre sens: ils se battaient pour la pérennité de leur peuple, pour leur propre survie. De sorte que les combats, menés par les rescapés de la Shoah à peine arrivés en Terre Sainte, étaient encore plus violents, plus intrépides. Pendant six ans, ils avaient vu la mort en face et avaient désespérément souhaité qu'un tel cataclysme ne se reproduise jamais plus. Ils aspiraient à trouver enfin l'autonomie dans un pays qui serait le leur. Et cette ambition, qui faisait bouillir leur sang, avait rapidement compensé leur inexpérience militaire, l'arsenal rudimentaire et insuffisant, et leur incompétence dans le maniement des armes. C'était un combat héroïque, alimenté par leur vécu terrible, par l'horreur dont ils avaient fait l'expérience et qu'ils portaient gravés dans leurs êtres. Naftali, mon frère, décrit cette période dans son livre. Après notre arrivée en Terre Sainte, il avait

participé avec les autres élèves de sa yechiva de Petah Tikva aux exercices d'entraînement nocturne de la Haganah<sup>82</sup>.

Mon propre parcours se démarque de celui des autres survivants de la Shoah. Eux devaient choisir seuls le chemin à prendre. Je n'ai pas eu à faire ce choix. Itzik Maneger s'était adonné à la boisson pour oublier, K. Tzetnik avait adopté l'isolement, Chalom Tefer le combat sur le front de Falouja et mon frère Naftali – qu'il ait une longue vie – avait lui aussi choisi une autre voie. Je suis presque né en Erets. Je suis arrivé en Terre Sainte à l'âge de huit ans, et dans les rares photos que je possède, on voit un enfant qui, la plupart du temps, sourit – avec parfois une bouche édentée, certes... – et qui semble heureux. Mes souvenirs d'école à Kyriat Chmouel, ville voisine de Kyriat Motskin où mon oncle et ma tante habitaient, se rattachent principalement aux jeux de billes. Je me rappelle qu'élève en classe de quatrième – la dernière année que je passai à l'école élémentaire avant de me rendre à la yechiva à Jérusalem – j'avais appris qu'il était d'usage, le jour anniversaire du décès d'un proche, d'apporter de la maison du vin et des gâteaux à la synagogue, après l'office, et de les consommer pour l'élévation de l'âme de la personne dont on souhaite honorer la mémoire. Cette année-là, le jour anniversaire du décès de mon père, le 11 Hechvan, au lieu d'offrir du vin, je décidai d'apporter mes billes à l'école et de les distribuer aux enfants. Moins d'un an plus tard, à la yechiva, je n'en aurais plus besoin, songeai-je. Pendant la récréation, je lançai des pelletées de billes dans la cour de l'école, comme on lance des bonbons dans les synagogues pour les grandes occasions, et tous les enfants, depuis le cours préparatoire jusqu'à la classe de quatrième, se précipitèrent sur ce trésor ainsi répandu. Ce fut un moment de grande joie. 56 années plus tard, cette image revient à mon esprit et j'ai le sentiment que cet événement était assez exceptionnel. A l'époque, les sabras ne s'encombraient pas avec les commémorations et les *yahrzeit*. Mais moi, je n'ai jamais cessé de célébrer le souvenir de mes parents défunts. Les jeunes sabras ne savaient pas ce que cela voulait dire

---

82 Ndt: Milice d'autodéfense du Yishouv, noyau d'origine de l'armée israélienne d'aujourd'hui.

d'avoir perdu son père et sa mère, et pourtant, je faisais partie de leur monde, je participais à leurs jeux dans la cour de l'école et les lueurs colorées et chatoyantes de nos billes m'enthousiasmaient tout autant qu'eux.

Je ne représente pas cette lutte pour la vie nouvelle, parce que mon avenir avait été défini par d'autres que moi. Naftali avait décidé que j'irais chez mon oncle et ma tante, lui et le rav Reiner avaient ensuite convaincu les Fogelman de m'envoyer à la yechivat Kol Torah. A l'âge de 13 ans et deux mois à peine, quand j'arrivai à Jérusalem, je commençai seulement à être quelque peu autonome. Jusque-là, tout mon univers avait été forgé par d'autres mains que les miennes, c'est pourquoi la vie me fut bien plus facile que pour les autres rescapés de la Shoah, plus âgés que moi. Je n'ai jamais proféré la moindre critique, ni émis la moindre plainte quant aux choix que l'on faisait à ma place: «J'accomplissais et j'écoutais.»

En 5748/1988, Avraham Hirschson du Syndicat national des travailleurs (Histadrout) et le docteur Chmouel Rosman, mon élève du mochav Hemed, me proposèrent d'organiser la «Marche des vivants» – cette marche de trois kilomètres d'Auschwitz à Birkenau – et de célébrer une cérémonie en souvenir des martyrs de la Shoah, près des bunkers bombardés. L'objectif de cette marche était de prouver avec évidence à nous-mêmes – et au monde entier – «que nous étions encore là». Non pas que nous souhaitions crier notre désir de vivre à nouveau en Pologne, que Dieu nous en préserve! Mais nous souhaitions affirmer, en ce lieu funeste, la force de résistance et l'obstination juive. Nous voulions manifester, sur cette terre justement, l'éternité du peuple d'Israël et son extraordinaire pérennité.

Evidemment, j'acceptai aussitôt. 700 jeunes venus d'Israël et des quatre coins du monde participèrent à cette marche, ainsi que des adultes tels que le ministre israélien de l'Education et de la Culture, Its'hak Navon et de députés de la Knesset, eux-mêmes rescapés de la Shoah, comme Dov

Chilenski, Haïka Grossman, Its'hak Arzi, Avraham Werdiger et Chevah Weiss. L'écrivain Elie Wiesel y participa également. Venu de New York, il était accompagné par l'ambassadeur d'Israël à l'ONU, Benjamin Netanyaou.

Nous avions programmé d'organiser une cérémonie du souvenir près de l'endroit où se trouvaient les fours crématoires. Différents intervenants prendraient la parole, on y allumerait des feux, et la voix légendaire de Binjamin Moller d'Anvers entonnerait la prière du souvenir et le *El malé raba-mim*. Cela me semblait insuffisant. Un des organisateurs proposa d'inviter un musicien qui exécuterait devant le jeune public un morceau de musique. L'idée était intéressante. Mais où allions-nous trouver, en dernière minute, un musicien qui puisse nous satisfaire? Nos recherches intensives portèrent leurs fruits. La veille de la cérémonie, on me présenta un jeune garçon de quinze ans, un Polonais qui habitait Varsovie et qui savait jouer du violon. On prétendit même qu'il avait peut-être des origines juives. Il commença à jouer, mais les morceaux qu'il interpréta ne semblaient pas vraiment correspondre avec l'esprit de la cérémonie. Nous étions sur le point d'abandonner quand je lui demandai s'il ne savait pas jouer autre chose. Le jeune homme me répondit qu'il connaissait un air qu'il avait entendu de sa grand-mère. Quand il fit à nouveau vibrer les cordes de son instrument, la plainte du violon s'accrut et remplit la pièce où nous étions réunis. Soudain, nous nous mîmes tous à trembler d'émotion: le jeune Polonais était en train de jouer l'air de la célèbre chanson des frères dans le village incendié. Nous étions muets de stupeur. Peu à peu, nous nous mîmes à chanter les paroles en Yiddish, inconnues du violoniste. Ce jeune homme possédait certainement une étincelle juive. Il s'avéra par la suite que sa grand-mère était juive, et qu'enfant, dans la Pologne communiste, il avait appris cet air qu'elle fredonnait tout doucement à l'abri des oreilles indiscretes. Je posai ma main sur son épaule et lui demandai s'il pouvait jouer à nouveau cette mélodie le lendemain, sur la terre brûlée de Birkenau. Je voyais déjà le spectacle se dérouler dans mon esprit. Des centaines de jeunes portant sur l'épaule un sac à dos entreprennent un voyage qui ressemble à s'y mé-

prendre à une excursion d'écoliers. Puis un jeune Polonais monte sur l'es-trade, et commence à jouer cette mélodie. Les notes gémissantes de son instrument donnent le ton, et parviennent aussitôt à focaliser les esprits sur la gravité du lieu et de son histoire. Et ainsi fut fait: dès l'instant où le violon se mit à frémir, il n'était même plus nécessaire de crier dans le micro pour obtenir le silence.

Les 700 jeunes entamèrent leur visite au musée d'Auschwitz. Ils découvraient pour la première fois les valises, les cheveux, les *talitot* qui avaient appartenu à des hommes et des femmes massacrés en ce lieu. Eliezer Klonsky, un des responsables du département de l'éducation à la mairie de Tel-Aviv-Yaffo sonna de son *chofar* sous l'épigraphe tristement célèbre «*Arbeit macht frei*» et nous nous mîmes en marche. Etait également présent, le docteur Alwin Schiff, responsable de l'éducation juive à New York, qui devait sonner du *chofar* à la seconde «Marche des vivants». Les bras croisés, sans prononcer un seul mot, les jeunes et les moins jeunes avancèrent avec leurs anoraks bleus décorés de l'étoile de David blanche, sur les rails de chemin de fer que les trains, en direction d'Auschwitz, avaient emprunté pour continuer leur trajet jusqu'aux fours crématoires de Birkenau. Les jeunes brandirent 18 drapeaux israéliens. Je m'étais opposé à ce que chacune des nationalités représentées dans cette marche, porte le drapeau de son pays d'origine. Il me semblait qu'il fût plus juste que nous nous unissions tous sous le drapeau israélien, qui donnait à cet endroit toute sa signification abominable. J'avais le sentiment que nous étions venus jusqu'ici pour montrer qu'Israël avait aujourd'hui un drapeau – blanc et bleu comme le *talit* avec l'étoile de David au milieu. Les différentes délégations adoptèrent mon point de vue.

Je marchai en tête du cortège, jusqu'à la rampe – ce sinistre passage qui conduisait à l'endroit où Mengele, que son nom soit effacé à jamais, faisait la sélection. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un seul quai. On y voit les photos des prisonniers juifs qui attendent en rang et en face, Joseph Mengele, pointant les déportés de son doigt. Cet index qui avait fixé le sort de ces hommes et qui avait désigné ceux qui iraient à droite et ceux qui iraient à gauche, ceux qui vivraient et ceux qui mouraient.



Soudain, nous entendîmes le son du violon s'élevant dans les airs et imposant le silence. D'une voix sourde, les jeunes se joignirent à la chanson des frères dans le village brûlé: «Notre village est en proie aux flammes / et vous croisez les bras, sans apporter votre soutien / sans éteindre le feu déchaîné, le feu de notre village.» Le violon faisait vibrer les cordes de nos âmes, et le violoniste qui ne connaissait pas les paroles de cette chanson que lui avait chantée sa grand-mère juive, avait posé une *kippa* bleue sur ses cheveux blonds. Depuis le sommet de la rampe, je regardais la file de jeunes avancer près des barbelés. Nous étions près d'un millier, tous de bleu et de blanc vêtus. Des jeunes, des moins jeunes et des vieux – des rescapés de la Shoah. Il y avait aussi Ye'hriel Reichman de Montevideo, qui avait témoigné au procès Demyanjuk et 'Haïm Bassok – partisan et combattant du ghetto de Vilnius. Dans l'un des rangs, je vis un homme qui marchait, enveloppé dans son *talit*, et plus il avançait, plus je pouvais voir combien son châle de prière était éculé et jauni. Je lui fis signe de s'approcher et je lui demandai quel était son nom et d'où il venait. «Je m'appelle Mendel Kaplan de Cape Town, en Afrique du Sud» répondit-il. Plus tard, il deviendra le patron de la Histadrout, le syndicat sioniste. Mais, à l'époque, je ne le connaissais pas et je lui demandai pourquoi il portait ce *talit*, «Mon père est né en Lituanie, non loin d'ici. Il ne m'a rien laissé outre ce *talit* et une paire de *tefillin* qu'il m'a remis en me disant: «Partout où tu iras, n'oublie pas que tu es juif.» Ce n'est pas l'heure de porter les *tefillin*, mais je ressens comme un devoir vis-à-vis de mon père de porter ce *talit* en ce lieu dantesque. J'ai le sentiment que mon père en retire une grande satisfaction, parce qu'en portant ce châle, je tiens à montrer l'immortalité du peuple juif.»

Nous arrivâmes à Auschwitz le 27 Nissan 5748/14 avril 1988, date de la Journée du souvenir de la Shoah. Il neigeait. Lorsque quand nous passâmes la porte du camp au son du *chofar*, la neige cessa et le soleil se mit à briller. Et quand Binyamin Moller entonna son poignant *El malé rabamim* pour ouvrir la cérémonie, la neige se mit à tomber à nouveau. Les flocons blancs se mêlaient aux rayons de soleil, comme si le ciel pleurait en même

temps que nous. Je m'approchai du micro et commençai à lire des Psaumes: «Je ne mourrai pas, mais je vivrai afin de raconter les exploits de l'Éternel. Il m'a certes éprouvé, mais il ne m'a pas livré à la mort... Tu délivres mon âme de la tombe, mes yeux des larmes et mes pieds de la chute. Je cheminerai devant l'Éternel dans les terres des vivants.<sup>83 84</sup>» Des jeunes filles de classes de première avaient retiré de leur sac des écharpes et des bandeaux afin de cacher leurs cheveux. Elles n'avaient que 17 ans et, étant célibataires, elles n'avaient aucune obligation de se couvrir la tête, mais elles avaient spontanément ressenti le besoin de dissimuler leur chevelure pendant la prière. Ce geste impulsif était leur manière de répondre à l'émotion extrême qui les avait saisies, et qui donnait toute sa dimension à l'événement.

Elie Wiesel fit l'office de *min'ba* à la manière des 'hassidim de Vijnitz, comme il l'avait appris chez ses parents à Siget en Hongrie. On alluma six flammes en souvenir des martyrs et la cérémonie se conclut avec le chant de *Ani maamin* et la *Tikva*<sup>84</sup>.

Depuis lors, je participai à bien d'autres «Marches des vivants», au cours desquelles je fus également convié à officier comme maître de cérémonie. Je ne manquai jamais de qualifier l'endroit que nous foulions de plus grand cimetière juif du monde, et de rappeler aux jeunes que ce jour débouchait – une semaine plus tard – sur le jour de l'indépendance de l'Etat d'Israël. «Quand vous retournerez à Jérusalem, vous embrasserez sa terre, parce que celui qui revient de Pologne n'a plus aucun doute quant à la nécessité d'un foyer pour le peuple juif. «Lève-toi, sors des ruines. Tu as séjourné trop longtemps dans la vallée des pleurs!»<sup>85</sup>»

Mon expérience m'a convaincu aujourd'hui que les Juifs issus de la diaspora qui ont participé à la «Marche des vivants» en sortent davantage israéliens, et que les Israéliens en sortent plus juifs.

---

83 Ndt: Psaumes 116 et 118

84 Ndt: «L'espoir», hymne national israélien

85 Ndt: Extrait du chant «Lekha Dodi» des prières du vendredi soir

Dans le passé, j'ai souvent entendu dire qu'il convenait de «faire pénétrer la conscience de la Shoah». Comment la faire «pénétrer»? Avec quel instrument?

Enfant, quand on commença à parler du Journal d'Anne Frank, je fus curieux de connaître ce livre. Une psychologue qui travaillait pour le compte de la Alyat Hanoar, conseilla à mon oncle et ma tante de Kyriat Motskin de cacher ce livre, pour que je ne le lise pas. Elle estimait que je devais naître à nouveau et tourner la page. Selon les recommandations de cette spécialiste, je devais jouer aux billes, passer à autre chose et oublier – afin de permettre une sorte de résurrection... Mais un enfant de huit ans ne peut oublier Buchenwald. Il voit toujours les images, il entendra les cris jusqu'au dernier jour de sa vie. Renaître après l'horreur nazie, effacer le passé, introduire la conscience de la Shoah dans les esprits sont autant de postulats absurdes et irréels. Je lus le Journal d'Anne Frank quand j'avais 12 ans, chez des voisins chez qui je faisais du baby-sitting – et cela me remplit de colère. J'avais le sentiment que la vérité, telle que je l'avais vécue, en était absente. Il n'y avait ni l'horreur de Buchenwald, ni l'humiliation de papa, ni la mort, ni la maladie, ni l'impuissance, ni la bestialité.

Ce journal avait ceci de particulier que le monde découvrait une jeune juive de 14 ans, sensible et tragique. Il est difficile de se représenter six millions de morts. Ce chiffre est astronomique. Il est plus aisé de s'identifier avec cette adolescente qui possède un nom, une famille, des talents et une sensibilité si profondément humaine. C'est là tout le secret de ce livre et il convient d'en tirer des leçons.

Je n'ai rien oublié et si je peux perpétuer le souvenir de ma mémoire, ce sera là ma récompense.

Nous sommes, nous aussi, comme Noé après le déluge. Nous sommes tous des rescapés de la Shoah et nous devons toujours nous poser cette question: pourquoi ai-je mérité d'avoir échappé à l'horreur? Pourquoi ai-je été sauvé alors que d'autres n'ont pas eu cette chance? Peut-être est-ce pour jouer un certain rôle, et remplir une mission dans l'existence? On attend peut-être de moi quelque chose de grand?

Mon fils aîné, Moché 'Haïm, a célébré sa bar-mitsva le Chabbat *Chira*, où on lit la paracha de *Bechala'h*. Je n'avais pas prévu de faire un discours pour l'occasion. Mon oncle, le rav Fogelman et mon beau-père, le rav Its'hak Yedidia Frankel m'encouragèrent malgré tout à prendre la parole et je décidai de parler du dernier verset de la section hebdomadaire: «C'est une guerre de Dieu contre Amalek, de génération en génération.» Dans cette guerre contre ce peuple, contre ce phénomène de société, nous ne nous battons ni avec des armes, ni avec des cuirasses. Cette guerre, nous devons la mener de génération en génération: chacune transmet ce qu'elle doit transmettre à la suivante et cette passation, cette perpétuation, sont la véritable victoire – spirituelle et céleste – d'Israël dans sa lutte contre le peuple honni d'Amalek. Notre victoire dans cette guerre, c'est aussi le fait que mon fils, Moché 'Haïm Lau, poursuive l'héritage de mon père – le rav Moché 'Haïm Lau, son grand-père qui est monté au ciel dans un tourbillon.

Moché 'Haïm est cette première lumière dans la petite *'hanoukia* – mon chandelier de Hannoucca – que j'ai mérité de bâtir. Mon épouse en est le socle qui porte ces huit bougies, et moi je suis le *chamach* – la neuvième lumière – qui a pour vocation d'allumer chacune des mèches afin qu'elles éclairent le monde, chacune selon sa voie, et publient le miracle de l'éternité d'Israël.

## Table des matières

### Préface

#### Première partie: Le couteau, le feu et le bois

Premiers souvenirs – Une enfance brisée

Mes ancêtres

Le discours qui me sauva la vie

Buchenwald – Dans le tunnel obscur, des éclats de lumière

La Libération – Laisse-moi partir, car l'aube est venue

La prophétie des ossements desséchés

Erets Israël – Qui sont ceux-ci, qui volent comme une nuée...

... comme des colombes vers leurs colombiers

Adolescence

A l'ombre de la Torah

Colonnes de feu

C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère

#### Deuxième partie: La corne du bélier

Personne n'osait lui parler, car la douleur était accablante

Celui qui ceint Israël de force

Qui par le feu... qui par le glaive... qui dans la tourmente... qui sera élevé

Its'hak Rabin – un pont s'est effondré

Rencontre à Castel Gandolfo

De Fidel Castro à Nelson Mandela

La splendeur de Presov retrouvée

Dans les terres des vivants

## Glossaire

- Admour – admourim:** dirigeant spirituel d'une cour hassidique. **Agence Juive:** exécutif du mouvement sioniste.
- Alyah:** littéralement, en hébreu, «montée». Désigne l'immigration des Juifs en terre d'Israël.
- Alyat Hanoar:** organisation sioniste affiliée à l'Agence Juive qui promeut l'immigration des jeunes.
- Arvit:** prière du soir.
- Ashkénaze:** Juif originaire d'Europe centrale et orientale.
- Amora – amoraïm:** rédacteurs du Talmud.
- Avrekh:** homme marié qui étudie la Torah.
- Baalé haTossafot (ou Tossefot):** exégètes du Moyen Age.
- Bar-mitsva:** cérémonie qui marque l'entrée de l'enfant dans le monde des adultes. Désigne aussi l'enfant ayant atteint sa majorité religieuse. Ba'hour (pluriel: ba'hourim): jeune homme étudiant dans une yechiva.
- Beth Hamikdash:** Temple de Jérusalem.
- Cacherouth:** ensemble de règles d'origine biblique et rabbinique se rapportant à l'alimentation.
- Cachère:** qualité d'un aliment permis selon les lois relatives à l'alimentation.
- Chabbat:** repos que les Juifs doivent observer le samedi.
- Chass:** Talmud.
- Chavouot:** fête qui célèbre le don de la Torah.
- Chema:** «Ecoute Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est Un», une des prières fondamentales du judaïsme.
- Cheva berakhot:** Bénédictions prononcées pendant la cérémonie du mariage et renouvelées pendant 7 jours.
- Chlita:** acrostiche de: «Puisse-t-il vivre une bonne et longue vie, amen»
- Chofar:** corne de bélier dans laquelle on sonne le jour du Nouvel An juif.
- Chômer Hatsaïr:** mouvement sioniste socialiste.

**Choul'han Aroukh:** Code de loi juive rédigé au 15e siècle par rabbi Yossef Caro.

**Daf haYomi:** Etude quotidienne d'une page du Talmud, qui permet d'en accomplir la totalité en 7 ans.

**Erets – Erets Israël:** nom hébraïque de la terre d'Israël.

**Gaon:** génie, se réfère souvent à une autorité rabbinique.

**Galout:** exil de la terre d'Israël.

**Guemara:** Talmud.

**'Habad:** aussi appelé Loubavitch, un des plus célèbres mouvements 'hassidiques.

**Haggada:** ensemble de textes bibliques et autres, récités lors de la célébration de la Pâque juive et qui relatent l'histoire de la sortie d'Egypte.

**Halakha – adj. halakhique:** ensemble des lois juives.

**Hakafot:** prières spéciales de la fête de Souccot, accompagnées de rondes.

**'Hassid – 'hassidim:** adepte du mouvement orthodoxe et mystique de renouveau juif qui apparut en Russie au 18e siècle.

**'Hassidouth:** école de pensée 'hassidique – 'hassidisme.

**Havdala:** prière de la sortie du Chabbat.

**'Haver – 'havérim:** camarade

**'Heder:** école juive traditionnelle.

**'Houpa:** cérémonie du mariage.

**Hora:** danses traditionnelles israéliennes.

**Hy'd:** acrostiche en hébreu des mots: "Que Dieu venge son sang." Joint – Joint Distribution Committee: organisation américaine de soutien des Juifs d'Europe créée après la Première Guerre mondiale.

**Kiddouch:** prière de sanctification récitée sur le vin en général.

**Kina – kinot:** Lamentation, élégie.

**Kotel:** Mur occidental, dernier vestige du Temple de Jérusalem.

**Knesset:** désigne aujourd'hui le parlement israélien.

**Kaddish:** louange à Dieu récitée en araméen lors des prières communautaires et des commémorations des défunts.

**Lag baomer:** jour anniversaire célébrant le décès de rabbi Chimon bar Yo'hai.

**Ketouba:** contrat de mariage juif.

**Kippour – Yom Kippour:** jour du grand pardon et dixième jour du mois de Tichri, que la Torah désigne comme le jour d'expiation des péchés; considéré comme le jour le plus sacré du calendrier juif.

**Lekhi:** Lokhamé 'Hérout Israël – Mouvement de libération fondé par Avraham Yaïr Stern avant l'indépendance de 1948.

**Loubavitch ('Habad):** mouvement 'hassidique particulièrement célèbre.

**Machgia'h:** responsable de la construction morale et spirituelle des élèves d'une yechiva.

**Maguid:** orateur, prêcheur.

**Mazal Tov:** félicitations en hébreu.

**Michna:** base de la Torah orale rédigée par Yehouda Hanas si au 2e siècle, qui sert de fondement au Talmud.

**Midrach:** ensemble des commentaires rabbiniques rédigés au début de l'ère vulgaire; fait partie de la Torah orale.

**Min'ha:** prière de l'après-midi.

**Mitsva – mitsvot:** commandement, bonne action.

**Meguila:** parchemin, livre, dont fait partie le Livre d'Esther.

**Mezouza:** petit boîtier que l'on fixe sur les linteaux d'une porte et contenant un parchemin.

**Minyan:** quorum de dix hommes.

**Mochav – mochavim:** colonie agricole coopérative.

**Olé – Olim:** ceux qui immigrent en Israël.

**Paracha – parachat hachavoua:** section hebdomadaire de la Torah lue le Chabbat matin à la synagogue.

**Pessah:** Pâque juive qui célèbre la sortie d'Egypte

**Polei Agoudat Israël:** Branche active de la Agoudat Israël qui, par l'établissement de kibboutzim et de villages religieux, entendait développer l'installation des Juifs dans le pays.

**Pourim:** fête qui célèbre le sauvetage miraculeux des Juifs de l'Empire perse menacés d'extermination par Haman.

**Rabbanite:** épouse du rabbin

**Rav:** Rabbin en hébreu



**Roch Hachana:** Nouvel An juif.

**Roch 'Hodech:** La nouvelle lune qui marque le nouveau mois.

**Roch yechiva – Raché yechivot:** directeur spirituel d'une yechiva.

**Schtettel:** village juif d'Europe orientale.

**Seder:** premier soir de la fête de Pessah où l'on célèbre la sortie d'Égypte.

**Séfarade:** Juif originaire du bassin méditerranéen et des pays arabo-musulmans.

**Sefer Torah:** rouleau de la Torah.

**Seli'hot:** prières que l'on récite avant le Nouvel An juif avant l'aube.

**Siddour:** livre de prières.

**Sokhnout:** terme hébraïque qui désigne l'Agence Juive.

**Souccot:** fête des Cabanes.

**Talmud Torah:** école juive traditionnelle.

**Tanakh:** bible juive.

**Talit:** châle de prière.

**Tefillin:** phylactères. Boîtiers en cuir contenant des parchemins et que l'on place sur le front et le bras lors de la prière du matin.

**Torah Vaavoda:** formule qui désigne la Torah et le travail, concept dont se revendiquent les mouvements sionistes religieux.

**Tossefot (ou Baalé haTossafot):** exégètes du Moyen Âge.

**Tsahal:** acronyme hébraïque de l'armée de défense d'Israël.

**Viddouï:** la confession de ses fautes devant Dieu directement, sans intermédiaire.

**Yahrzeit:** cérémonie commémorant le jour anniversaire de la mort d'un proche.

**Yechiva – Yechivot:** école talmudique.

**Yechivat-hesder:** yechiva où les étudiants étudient la Torah et accomplissent également les obligations militaires en Israël.

**Yishouv:** nom hébraïque de la communauté juive d'Erets Israël (Palestine) avant la fondation de l'Etat en 1948.

**Yom Tov:** jour de fête juive.

**Zal:** acrostiche de «que son souvenir soit une bénédiction».

**Zatsal:** acrostiche de «que le souvenir de ce juste soit une bénédiction».